Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **468** sur **468**

Nombre de pages: **468**

Notice complète:

**Titre :** Essais critiques sur la littérature contemporaine : les livres nouveaux. Série 3-4 / par Édouard de Barthélemy

**Auteur :** Barthélemy, Édouard de (1830-1888). Auteur du texte

**Éditeur :** Didier (Paris)

**Date d'édition :** 1859-1867

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 3 vol. (4-430, 4-414, 452 p.) ; in-4

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 468

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k96104035](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96104035)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, Z-41362

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30061817s>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 28/09/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

LES LIVRES NOUVEAUX.

ESSAIS CRITIQUES

SUR LA

LITTÉRATURE: CONTEMPORAINE

PAR

EDOUARD DE BARTHÉLÉMY

3mc ET 4 me SÉRIES.

PARIS

LI J: R .\ 1 Il 1 E ACADÉMIQUE -DIDIER ET Ci.

Libraires-Éditeurs.

>5, Q 1' A l DES AU G r ST I ss,

18G7

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

CORRESPONDANCE DE SAINTE JEANNE DE CHANTAL, précédée de I'HISTOIRE DE SA VIE, 2 vol. gr. in-8°.

HISTOIRE DU DIOCÈSE ANCIEN DE CHALONS , 2 vol. gr. in-8° (Couronnée par l'Académie de suscription et belles-lettres.

LES AMIS DE MADAME DE SABLÉ , 1 vol. in-8°. MADAME DE MAURE ET SA CORRESPONDANCE, 1 vol. in-18.

JOURNAL D'UN CURÉ LIGUEUR DE PARIS SOUS LES

TROIS DERNIERS VALOIS, 1 vol. in-18.

ARMORIAL ABRÉGÉ DE D'HOZIER , PRÉCÉDÉ DE L'HIS-

TOIRE DE CETTE MAISON, 1 vol. in-8°.

ŒUVRES INÉDITES DE LA ROCHEFOUCAULD , AVEC

L'HISTOIRE DE SA VIE , 1 vol. in-So.

LA NOBLESSE AVANT ET DEPUIS 1789, 1 vol. in-18.

LES DUCS ET LES DUCHÉS FRANÇAIS AVANT ET

DEPUIS 1789, 1 vol. in-8°

LES PRINCES DE LA MAISON ROYALE DE SAVOIE , 1 vol. in-18".

AVANT-PROPOS.

Nous rassemblons, pour la troisième fois en volume , des articles publiés dans la Gazette du Midi ; ce Recueil embrasse les principales publications depuis le commencement de l'année 1862, et nous ne pouvons demander pour lui que la continuation du bon accueil fait à ses devanciers.

Nous n'avons pas eu la prétention de composer un ensemble ayant un but ou un enchaînement., ni un demi-livre , pour employer la spirituelle expression d'un savant critique qui se plaît à réunir ceux de ses articles, qui se rapportent à un même sujet. Ces courtes études , nées des circonstances , ne présentent qu'un examen rapide des ouvrages auxquelles elles se rapportent : du moins elles n'ont pas failli à leur nom ; elles nous ont fourni des occasions d'étudier et de travailler; elles nous ont permis d'adresser quelques éloges mérités à d'estimables écrivains ; aussi nous ont-elles fait passer des heures agréables. Tout notre désir est que nos lecteurs aient pu trouver nos jugements équitables et pas trop ennuyeuses les pages dans lesquelles nous les avons formulés.

Paris, 9 mai 867.

REVUE LITTÉRAIRE.

1er Juillet 1863.

QUATRIÈME SÉRIE.

I.

Collection de mémoires et documens sur la Révo-

- lution française, in-18 , P.-Malassis , 1862. — Quelques lettres de Louis XIV et des princes de sa famille; Lettres en vers sur les mariages de Mlles de Rohan, de Brissac et de Rambouillet avec M.M. de Chabot, Sabatier et de Mon- tausier ; Dictionnaire des abréviations du moyen-âge) par M. Chassant, 3 vol. in-18, Aubry, 1862. — Dick Moon en France , journal, d'un anglais de Paris f par Francis Wey, 1 vol. in-18, Hachette, 1862.

- M. Poulet-Malassis, un éditeur, comme il y en a peu; car il comprend que, s'il est utile de lancer des publications bonnes pour la caisse du libraire, il n'est pas moins utile de publier des ouvrages curieux et instructifs , et il sait de plus donner d'utiles conseils aux auteurs. M. P.-Malassis, disons-nous, a entrepris une colLection de mémoires et de documens sur la Révolution française, appelés certainement à un grand succès. Cette collection se partage en deux parties l'une, comprend les mémoires anti-révolutionnaires ; l'autre, les mémoires favorables au con-

traires à la révolution. Dans la première série nous avons déjà l'Histoire du tribunal ré volutionnaire, par M. Campardon, Paris pendant la révolution, de Sébastien Mercier; dans la seconde, Mémoires de Garat.. annotés par M. Maron, Mémoires de Gouvet, parle même , Mémoires de Dulaure, par M. de la Sicottière. Cette publication parallèle présente un véritable intérêt, quoique je voudrais, je l'avoue, la portion philo-révolutionnaire moins considérable ; les volumes parus vont être suivis des OEuvres de Grégoire , de Robespierre, de Lévis, , de Vaublanc , etc. Ces nouvelles éditions sont très judicieusement réimprimées, sur les meilleurs textes et avec une soigneuse révision de toute les éditions connues ; une bonne notice les précède chacune, ni trop longue, ni trop courte , et contenant de nombreux détails peu connus ou mêmes inédits sur les hommes et les événemens de cette grande et terrible époque.

Le livre de M. Campardon mérite entre tous une sérieuse attention , et je m'étonne que la presse ne s'en soit pas plus occupée. M. Campardon est archiviste aux archives impériales : il a entrepris son travail sans parti pris, sans engagement avec le passé , sans prédilection arrêtée d'avance; il a fouillé les cinq cents cartons provenant du tribunal de la Terreur, et c'est après en avoir étudié, une à une, les feuilles , souvent encore matériellement sanglantes,qu'il a formulé son opinion et écrit l'un des ouvrages les plus considérable, qu'il sera certainement donné de produire sur cette effroyable institution inventée par le comité de salut public et qui eut pour premier effet de dévorer successivement tous ceux qui prirent part à son détestable jugement. Il faut lire ce livre pour comprendre dans son ensemble les horreurs, commises sous le nom de justice révolutionnaire; et c'est après cela qu'il est permis de demander si un honnête homme, jouissant de sa raison, peut défendre cette époque, au lieu de reconnaître qu'elle a été une honte pour le pays et un péril immense pour la liberté qu'elle prétendait étendre et consolider. Que dire après cette profession de foi d'un de ces misérables pourvoyeurs de la guillotine ? « J'ai été longtemps , mon cher ami, membre du tribunal révolutionnaire , écrit Payan, et je crois te devoir quelques

observations sur la conduite des juges et des jurés. Il ne doit exister aucune forme ; la conscience du juge est là et la remplace. Il ne s'agit pas de savoir si l'accusé a été interrogé de telle ou telle manière , s'il a été entendu paisiblement et longuement lors de sa justification : il s'agit de savoir s'il est coupable. Dans un plan de ce genre, la sensibilité individuelle doit cesser : tout homme qui'échappe à la justice nationale est un scélérat qui fera un jour périr des 'républicains que vous devez sauver. On répète sans cesse aux juges : Prenez garde, sauvez l'innocence ; et moi je leur dis au nom de la patrie : Tremblez de sauver un coupable. »

Au tribunal révolutionnaire , il y en avait assurément un certain nombre qui suivaient sérieusement ces sages conseils, et ce sont ceux que j'appellerai les plus honnêtes; mais, à côté de ces bourreaux sérieux, combien il y en avait-il qui se laissaient guider par la haine, la vengeance, la cupidité et d'autres passions plus ignobles encore, qui leur faisaient promettre, au prix de l'honneur d'une femme, de sauver une tête ; et ils se gardaient bien ensuite de tenir leur promesse. On trouve dans le livre de M. Campardon tout ce que la débauche et la méchanceté peuvent imaginer de vilenies et de cruautés ; et j'oublie encore, parmi la catégorie dont je viens d'indiquer les principaux traits, qu'il y avait très-réellement celle de gens qui tuaient pour tuer, comme Pinard, l'un des lieutenans de Carrier.

Le tribunal révolutionnaire fut institué le <17 août 1792,et il commença à fonctionner avec un véritable respect pour la forme judiciaire. Cela ne pouvait durer : ce tribunal subit une première transformation, le 10 mars 1793, sur la demande de Carrier; mais on y observait encore trop de ménagement pour que les amis de la guillotine pussent s'en accommoder. Ce ne fut qu'à dater du 22 prairial an II, qu'il prit définitivement des allures propres à rassurer les amis de la patrie : on n'avait vraiment plus le temps de faire face à la besogne; et c'est alors que, pour abréger le débat, Fouquier-Tinville eut l'idée de faire préalablement saigner les condamnés pour les affaiblir et rendre les exécutions plus faciles. A ce moment, il fallait un peu moins de quatre minutes pour interro-

ger, juger et condamner. C'est à ce moment aussi qu'on put aussi envoyer à l'échafaud tous ceux que l'on voulait,sans avoir à redouter les indiscrétions de la procédure : c'est à ce moment enfin que, quand un condamné manquait à l'appel pour monter dans là funèbre charrette, le geôlier pouvait prendre au hasard un prisonnier pour compléter le nombre réglementaire. La moyenne des exécutions, à Paris, était alors de trente et une par jour : quand il y en avait moins, l'aimable populace se plaignait. « C'est le petit panier aujourd'hui, disait-on; c'est dommage, il n'y en a plus. »

Les détails fournis par M. Campardon sont si vrais, si navrans — j'indiquerai notamment l'article des prisons,—si terribles qu'on se prend - c'est affreux à dire — à lire avec satisfaction les détails sur le procès et l'exécution de cet être abominable qui a nom Carrier. De quels hommes ce malheureux s'était-il entouré pour former le comité nantais qui a eu le triste honneur de surpasser celui de Paris en férocité? On y voyait J. J. Goullin, qui bâtonnait 'son père trois jours avant sa mort et assurait que le vrai patriote était celui qui pouvait boire un verre de sang humain ; Michel Moreau, dit Grandmaison, grand amateur des noyades., que ce nommé Goullin appelait gracieusement des déportations verticales; ;Perrochaux, qui répondait aux plaintes d'une prisonnière atteinte d'un violent mal de gorge : — Bon, bon, ce n'est rien ; la guillotine guérira tout cela; —Pinard, qui se plaisait spécialement à voir mourir les femmes et passait son temps à en chercher de suspectes.

On connaissait mal .les péripéties du procès de Carrier : le travail de M. Campardon le raconte dans tous ses détails; c'est horrible, c'est monstrueux; mais il serait fort à désirer qu'on popularisât cependant ces infamies sanglantes qui seules pourraient faire comprendre au peuple ce qu'a été la Terreur. La mort de Carrier a été un vrai châtiment anticipé. « Pinard offre aux yeux de la multitude un autre spectacle; ce n'est plus l'abattement, c'est la rage : son visage est hideux à voir ; il écume de colère ; ses yeux noirs étincellent de fureur ; ses cheveux crépus qui tombent sur sa figure et lui couvrent entièrement le front ajoutent encore à l'expression sinistre que sa

vue fait éprouver. Il accable Carrier, qui se trou vie auprès de lui, d'imprécations terribles ; il lui repro-che la mort qu'on va lui donner. Ses bras sont liés derrière son dos ; il fait d'impuissans efforts pour se dégager, et chaque fois qu'un cahot repousse Carrier vers lui, il essaye de l'atteindre avec ses dents pour le déchirer. »

La collection entreprise par M. P. Malassis et composée avec un grand discernement, peut devenir, -si elle continue avec les mêmes tendances, un important monument pour notre histoire moderne, Mais l'œuvre de M. Campardon demeurera à tout jamais comme le tableau fidèle, sans exagération ni haine, de la Terreur, comme un document irréfutable à opposer à ceux qui ont le triste courage ou le déplorable aveuglement de louer une époque qui est la cause du bouleversement de notre pays, et qui est le début de cette ère de révolution, si malsaine pour la liberté, et qui seule pouvait compromettre ou au moins entraver les sages réformes que la révolution de 1788 nous réservait.

Je quitte la Révolution pour venir à des sujets tout différens, et qui reposeront l'esprit après ces rudes émotions. M. Alph. Chassant vient de rendre un vrai service au monde érudit en publiant une nouvelle édition de sonjDictionnaÍre des abréviations françaises et latines du moyen-âge. Ce dictionnaire est précédé d'un excellent traité de diplomatique qui, bien que très abrégé,contient tout ce qui est essentiel, et permet parfaitement d'apprendre à déchiffrer les vieilles chartes, sans qu'on ait à recourir à des ouvrages plus chers et plus volumineux. Un grand succès a accueilli "la première édition de ce livre,dont on aurait vainement cherché à trouver un exemplaire à acheter; celle-ci ne sera certainement pas moins fortunée; car, outre le mérite de l'œuvre, elle doit àson éditeur une forme particulièrement élégante et digne des bibliophiles. M. Aug. Aubry y a fait preuve de tout son goût, et c'est tout dire.

M. le président Hiver a recueilli quelques lettres de Louis XIV et de divers princes de sa famille qui ne sont ni sans intérêt historique, ni sans valeur littéraire ; il a été notamment assez heureux pour retrouver le texte de la lettre écrite par Louis XIV à

Vauban après la prise de Philisbourg, lettre, ajoutet-il, connue par la tradition , mais qui n'a été rapportée nulle part. Je vais procurer à mes lecteurs le plaisir de lire ce royal billet qui leur prouvera comment le grand roi savait exprimer sa satisfaction, j'allais dire ba reconnaissance, à ceux qui le servaient si bien :

« Fontainebleau , le 3 novembre 11688. — Vous savez, il y a longtemps, ce que je pense de vous et la confiance que j'ai en votre savoir et votre affection ; croyez que je n'oublie pas les services que vous me rendez , que ce que vous avez fait à Philisbourg m'est fort agréable ; si vous êtes aussi content de mon fils qu'il l'est de vous, je vous crois fort bien ensemble, car il me paraît qu'il vous connaît et qu'il vous estime autant que moi. Je ne saurais finir sans vous commander absolument de vous conserver pour le bien de mon service. »

Les autres pièces sont, pour la plupart, des lettres circulaires, relatives à divers événemens historiques et qu'il serait , en effet, bien à désirer de voir publier; car elles renferment bien des renseignemens curieux. Chaque ville en possède un certain nombre, et ces documens seraient de nature à former un recueil aussi intéressant- pour les annales locales que pour l'histoire générale. C'est ainsi que nous avons extrait des archives municipales de Chalons-surMarne de nombreuses lettres de ce genre qui donnaient d'importans détails sur la tournure, par exemple,que le gouvernement voulait, au xvn° siècle, imprimer à certaines affaires. Je regrette seulement que M. Hiver n'ait ajouté ni notes, ni commentaires; ces documens ainsi reproduits sont un peu secs et moin.s utiles pour l'histoire.

Les Lettres sur le mariage de Mesdemoiselles de Rohan, de Rambouillet et de Brissac, au contraire, sont éditées avec beaucoup de goût et de savoir. C'est une lettre attribuée par un manuscrit contemporain à Scarron et qui ne figure nulle part dans ses œuvres. L'éditeur n'ose pas assurer que ce- soit réellement du premier mari de Madame de Maintenon. Mais enfin la lettre, de toute façon, lui paraît digne de Scarron et surtout digne d être publiée. Quel que soit du reste , nous dit-il , parmi les poètes burles-

ques de cette époque féconde en de telles produc-

tions, celui qui a écrit la lettre, les noms que nous y trouvons la rendent assez intéressante pour que nous

ayons cru devoir la publier. Ce sont, en effet, le bel

Henri de Chabot, la fière Marguerite de Rohan, Tancrède son frère, Julie d'Angennes se laissant en-

fin fléchir par le fidèle Montausier obligé pourtant d'appeler à son aide la reine-mère et le cardinal de Mazarin ; puis la nièce de Richelieu, Madame d'Aiguillon, et enfin mademoiselle de Cossé,et le banqueroutier Sabatier.

Parmi ces personnages intéressans à différens ti-

tres, la figure la plus curieuse est celle de l'infortuné Tancrède de Rohan , né dans le mystère, enlevé tout

jeune à sa mère , caché en Hollande , ramené d'exil

pour revendiquer ses droits au nom et à la fortune

de son père, soutenant contre sa soeur un long pro-

cès qui divisa toute la société avant la guerre de la Fronde , et enfin mourant avec courage, à dix neuf

ans, au commencement de ces guerres.

Nous reviendrons au temps présent et finirons en signalant une des fantaisies originales et humouristi-

ques les plus réussies que nous ayons jamais lues :

Dick Moon en France est le journal du voyage d'un

« anglais de Paris » à travers la France : c'est une

satire ambulante qui amuse toujours, frappe constamment juste, et atteint souvent à la perfection pour

le fond et pour la forme.

Dick-Moon est un amant passionné de notre patrie,et en même temps un grand décentralisateur mo-

ral. Il soutient que Paris n'est pas toute la France,

que la grande unité n'existe qu'administrativement,

à la surface; que les provinces étudiées avec soin se montrent très profondément dissemblables, et que la société parisienne, formée et résumée d'élémens empruntés à toutes ces provinces, présente à celui qui l'observe avec minutie, des résultats si inattendus.

On devine la donnée de ce livre, mais on ne devinera jamais la verve, l'esprit, la justesse de vue, l'origina-

lité dont y fait preuve à chaque page son auteur,

un grave inspecteur général des archives, M. Fran-

cis Wey, auquel je suis heureux de pouvoir témoi-

gner ici mes sympathies, en disant tout le bien que je

pense de son livre. Dick-Moon commence précisément

son voyage par Marseille, et mes lecteurs liront certainement volontiers une des pages qu'il consacre à la vieille cité phocéenne, mais je dois les prévenir que cet anglais de Paris est un terrible satirique, et qu'il aime pasionnément à dire un mot plaisant, s'il le rencontre sur son chemin : « Que de fois j'ai parcouru cette cité depuis l'époque où j'avais si mal entrevu la France ! Marseille était alors, assombrie par le récent souvenir des dissenssions politiques et par la stagnation des affaires. Maintenant elle est très vivante; on a planté des arbres, indice constant d'un progrès dans les idées; les abords de la ville ont verdi; on taille une belle route dans les rochers qui bordent la mer; on refait avec des pierres neuves un antique monument à Notre-Dame de la Garde; on trace un nouveau port, on va continuer la Canebière. J'admire, mais sans parvenir à secouer les tristesses d'une première impression. Il faut dire aussi qu'étant tombé malade , je fus impitoyablement abandonné dans mon hôtel, et que le médecin appelé se borna pour tout traitement à me conseiller dé boire de cougnaque.

« Il n'existe en France aucun pays où l'autorité exerce moins de prestige, où l'on soit moins occupé du gouvernement et des fonctionnaires qui le représentent. Les plus gros bonnets y sont traités sans plus de 'façon que les autres citoyens; on ne courtise. même l'argent que s'il s'agit d'un intérêt à débattre. Le sentiment de l'égalité est réel chez ces républicains du moyen-âge, parmi ces transfuges de la Phocide, qui, pensant remonter à la race des demi-dieux, se croyent supérieurs aux barbares. »

Il y a aussi le chapitre où Dick-Moon peint le préfet et le sous-préfet, qui est d'une admirable vérité; mais cela m'entraînerait trop loin, et puis aussi j'aime autant en laisser toute la surprise aux lecteurs.

H.

19 Juillet 1862.

Histoire de la conquête du Mexique , par W.-H.

Prescott, traduite par M. Pichot ; 3 vol. in-8 . Didot.— Œuvres historiques et politiques de Sénac de Meilhan, avec notes par M. de Lescure ; 1 vol. in-18. P. Malassis.- Mémoires de Can-

1er, 1 vol. in-18. Hetzel.— Grands seigneurs et grandes dames du temps passé, par M. de Moüy - 1 vol. in-18. Dentu.— Paris, par G.

Claudin: 1 vol. in-18: le même.— La vie de village en Angleterre , par l'auteur de l'Etude sur Canning ; 1 vol. in-18. Didier. — Les Misérables, par M. V. Hugo; tomes VII, VIII, ix et x.

C'est un magnifique épisode que la conquête du Mexique par Fernand Cortez , et il prend un nouvel intérêt au moment où nos troupes suivent les étapes que l'illustre aventurier a glorieusement marquées et où ce souvenir devient une actualité véritable : on n'en est que doublement peiné de voir le drapeau espagnol ne pas suivre le nôtre, après s'être engagé avec nous sur la route de Mexico, et ses soldats ne pas raviver pour eux-mêmes les exemples de leurs ancêtres. La conquête du Mexique a été au XVIe siècle un évènement un évènement presque fabuleux et qui n'a été relativement peu remarqué dans son temps qu'à cause du bouleversement si multiplié, des crises si terribles qui agitaient alors le vieux monde. M. William Prescott a écrit cette histoire avec le talent que tout le monde lui connait ; mais il ne s'est pas borné à raconter la conquête de l'empire aztèque : il a étudié les antiquités mexicaines, et il a fait connaître à ses lecteurs les commencemens de la vie de son héros qu'il suit jusqu'en Espagne, jusqu'au jour de sa mort. Je laisserai de côté cette partie héroïque , si je puis dire , du livre de M. Prescott ; je voudrais seulement résumer ce qu'il nous apprend

sur les origines de la civilisation mexicaine , laquelle remonte évidemment a une époque très reculée.

L'existence de cette civilisation donna libre cours aux suppositions les plus fabuleuses ; on découvrit dans la Théogonie Aztèque des points surprenans de rapprochement avec les systèmes juifs et chrétiens; tes légendes religieuses présentaient des similitudes prodigieuses que les premiers missionnaires acceptèrent complaisamment ; comment pouvaient-ils faire autrement , quand ils retrouvaient la t radition du déluge, de la tour de Babel, qu'ils croyaient reconnaître les traces du voyage du peuple de Dieu dans celles des migrations des peuplades de l'Aztlan , qu'ils lisaient de bonne foi dans les hiéroglyphes des monumens de toute la passion de Nôtre-Seigneur et l'histoire de la Vierge, qu'ils voyaient aussi la croix dans les temples de l'Anahuac?M. Williams Prescott ne s'arrête pas à ces détails auxquels la conliance de quelques-uns adonné trop de créance, en leur faisant place dans un assez grand nombre d'ouvrages anciens. Il se borne à présenter les deux systèmes plus rationnellement mis en avant) mais à l'égard desquels il n'ose se prononcer, tout en penchant évidemment pour le premier. Les deux opinions sont celles-ci : « Des coïncidences assez fortes peuvent • autoriser à croire que le Mexique avait subi l'influence de la civilisation orientale , et en effet, on retrouve dans les traditions, dans les hiéroglyphes. dans les monumens, d'es souvenirs sérieux de l'art et de la science de l'Orient. Ou bien, si on ne veut pas passer outre devant quelques différences incontestablement considérables, il faut attribuer la civilisation mexicaine à une influence particulière et indigène qui en ferait véritablement le mystère historique et social le plus profondément grave auquel la science ait à se heurter. On comprend difficilement comment ce peuple , même avant la conquête, ait pu oublier à ce point son histoire, sa tradition; comment il peut ignorer l'origine de ces immenses monumens, ruines colossales et magnifiques , ignorer la signification de ces hiéroglyphes qui contiennent toute son histoire , mystère dont une ligne déchiffrée donnerait en un instant la clef. Comment, en effet, à côté de la barbarie dans laquelle vivait toute la popu-

lation du continent mexicain, un peuple a-t-il vécu , grandi et disparu, jouissant de tous les avantages de la civilisation la plus avancée? d'où venait-il? où avait-il appris ce qu'il savait? Et quand on croit trouver la réponse, en faisant à l'Orient l'honneur de cette colonie, comment expliquer l'ignorance absolue des Aztèques dans quelques-uns des arts les plus vulgaires et les plus indispensables, comme celui de traire les vaches et de forger le fer, qu'on rencontrait cependant en mille endroits à la surface du sol? » Ces difficultés, et bien d'autres encore que M. Prescott expose ramèneront à la pensée d'une civilisation indigène qui, pour moi, est de beaucoup plus inexplicable.

Jusqu'à ce jour, de quelque côté que nous nous tournions, le sujet est plein d'obscurités : c'est tout ce qu'on peut dire. Il nous appartient peut-être d'éclaircir ce point inconnu de l'histoire du monde : en ce moment nos soldats s'avancent pour délivrer ce pays d'une tyrannie odieuse et barbare : désormais nos savanss'y dirigeront sans doute à leur tour, et les monumens Aztèques n'auront pas pour eux plus de mystères que ceux de l'Egypte et de la Perse. Il y a là une double conquête, une double gloire qui semble nous revenir de droit et pour laquelle assurément nous sommes tout prêts.

Le nouveau volume de la collection P. Malassis sur la Révolution française, contient la portion la plus intéressante de nombreux ouvrages laissés par un laborieux écrivain du xvm' siècle. Gabriel Sénac de

Meilhan, fils d'un médecin estimé qui obtint un brevet de conseiller d'Etat, siégea à l'Académie des Sciences et jouit d'une grande considération à la cour. Gabriel Sénac de Meilhan doit à son père une brillante carrière avant de devenir homme de lettres, il occupa les plus importantes charges civiles, ayant été maître des requêtes, successivement intendant de l'Aunis, de la Provence et du Hainaut : en 1790, il émigraen Russie et y vécut dans l'intimité de la Czarine il publia alors divers ouvrages d'histoire et d'économie politique il mourut en '1805.

« Sénac, dit M. de Lescure en terminant son intéressante notice, a eu de son vivant le tort de tous les ambitieux qui ont beaucoup d'ennemis, de tous

les gens d'esprit qui ont beaucoup d'envieux. II a été mal jugé, ou plutôt ne l'a jamais été. Sa gloire est venue à nous, intermittente et vacillante comme la flamme d'un flambeau sous le vent, à peine défendue par la main d'un ami. Il détesta Necker, et méprisa Mirabeau, les deux dispensateurs par excellence de la popularité de leur temps. Il fut médiocrement goûté par Champfort et goûta médiocrement Rivarol dont Mme de Créqui était obligée de lui disputer l'insolent, mais incontestable mérite. Besenval parle de lui avec hauteur et avec sournoise réserve. Tilly l'avait en aversion et ne s'en cache guère. Seul, le prince de Ligne aima Sénac, le savoura, l'admira et le choya de ses louanges charmantes. A lui seul, cet esprit ironique et félin lit patte de velours. »

M. de Lescure publie le livre de Sénac de Meilhan sur le gouvernement, les mœurs et les conditions en France avant la révolution, et ses portraits des personnages distingués de la fin du XVille siècle. La pensée est bonne, l'appréciation est juste, le livre est très-curieux, et l'éditeur m peut qu'être félicité d'avoir accroché ce portrait dans la galerie des précurseurs du XIXe siècle, et de l'y placer, respectueusement épousseté, dans son vrai jour, non un jour éclatant, mais discret, un jour familier et adouci, celui du boudoir de l'histoire. »

M. de Moüy vient de réunir en un volume diverses études qu'il a publiées sur quelques « grands seigneurs et grandes dames » qui, tous, sauf la'duchesse d'Abrantès, appartiennent auxXVIe et XVIIe siècles. J'ai particulièrement remarqué' le travail intitulé ; Un ambassadeur français à .la cour de Philippe 1 cr, parce qu'il est composé, d'après des documens inédits conservés à la bibliothèque impériale, et dont M. de Moüy s'est servi avec une parfaite intelligence. Cette ambassade est celle de M; de Forquevaulx, qui représenta le roi Charles IX à Madrid, depuis 1565 jusqu'en 1572. Ces dates expliquent suffisamment l'intérêt que présentent les dépèches de ce diplomate. Cette ambassade, en effet, eut une grande influence sur les graves évènemens politiques de cette époque elle persuada pleinement la cour, comme le remarque M. de Moüy, par l'expérience des deux dernières guerres civiles, que

pour réduire les protestans\_, elle devait compter uniquement sur elle-même ; Charles IX et Catherine avaient vu comment leurs lettres pressantes, comment les démarches sans cesse réitérées de leur ambassadeur avaient été inutiles près du roi d'Espagne. pour en obtenir des secours. « C'est pourquoi lorsque le parti catholique vit. le recommencement de la lutte imminente, il recula devant une nouvelle guerre où Charles IX croyait jouer la couronne. Effrayé par les signes non équivoques de mécontentement qu'il remarquait chez les huguenots, sachant combien une politique modérée déplaisait à Philippe II, et saisi tout-à-coup d'une angoisse de terreur, le roi se. résolut à frapper un grand coup et considéra un massacre comme la suprême ressource qui lui était laissée pour épouvanter l'ennemi et reconquérir peut-être en même temps la bienveillance de son implacable beau-frère. Menacé par les protestants, abandonné par le roi d'Espagne , il se souvint, seulement dans un moment de trouble et d'effroi, des exhortations franches qui lui étaient venues de Madrid, et dont M. de Forquevaulx avait eu la mauvaise fortune d'être l'interprète dans ses conseils. » L'étude de ces correspondances et le travail de M. de Mouy seront désormais indispensables à tous ceux qui s'occuperont du grand drame de la nuit du 24 août 1572, et ils y verront, ce qui n'avait jamais été aussi sérieusement indiqué, quelle part revient à la cour de l'Escurial dans ce grand drame.

Paris , de M. Claudin nous ramène en plein dixneuvieme siècle : c'est une hymne- en prose et en deux cent cinquante pages à la plus grande gloire de la capitale de la France. M. Claudin aime passionnément Paris, et il veut communiquer à la foule sa passion en lui en expliquant les causes et lui déduisant t outes les perfection de sa chère et magnifique maitresse. Mais cette passion cependant ne l'aveugle pas, et il attaque avec une vive ardeur ce qu'il considère comme « des taches de ce soleil. » Quelques-unes de ces pages sont réellement brillamment réussies et font pardonner ce que certaines autres ont d'un peu exagéré : il y passe en revue tout ce qui constitue Paris et la vie parisienne,et il en arrive ensuite à cette très lugubre conclusion que Paris périra un jour

comme Babylone , comme Thèbes aux cent portes , comme Syracuse , comme Carthage, comme Ninive ; seulement il ne nous dit pas quelle sera la cause de cette destruction, après avoir déclaré cependant que ce ne serait ni par la main des Barbares, attendu qu'il n'y en plus d'après les traités de géographie, ni par le danger d'un siège , parce que le temps est passé où on attaquait les capitales. En cela, je trouve que M. Claudin se prononce un peu vite : en fait de Barbares, la société en possède malheureusement bon nombre dont la géographie n'a pas à s'occuper, et pour ce qui regarde les périls des sièges, personne ne peut rien dire de ce que peut réserver, même aux plus grandes capitales, le hasard des guerres.

Les Mémoires de Canler font connaître de trèscurieux détails sur ce brillant Paris dont M. Claudin vient de nous entretenir. Ces Mémoires sont ceux d'un ancien chef du service de sûreté : cette étiquette suftit pour donner l'envie de les lire et faire apprécier l'intérêt qui peut s'y rattacher. L'auteur ne s'est mis à l'œuvre que dans un but essentiellement louable, « dans l'intention d'être utile , de prémunir les honnêtes gens contre les ruses des malfaiteurs et de prouver à ceux-ci que leurs machinations sont dévoilées tôt ou tard. » Ce livre n'est pas de ceux qui s'analysent, puisqu'il ne se compose que d'une suite de récits que rien ne relie ensemble, mais il constitue une lecture vraiment curieuse, si'elle n'est pas gaie, et où tout un côté de la société est dévoilé sous un jour vraiment nouveau.

Nous finirons en nous reposant de cette lecture singulièrement agitée et agitante , non pas avec les derniers volumes des Misérables qui ont cette supériorité sur les six déjà parus , que ce soit au moins les derniers d'un détestable roman, mais en lisant La vie de village en Angleterre. Ce volume, dont l'auteur — une femme — a voulu à peu près conserver l'anonyme, a pour but de faire connaître la vie campagnarde anglaise dans tous ses détails, à l'aide d'un cadre suffisamment romanesque. Cette vie existe réellement de l'autre côté du détroit, tandis que, chez nous,on la chercherait en vain. Il n'y a plus de vie de campagne proprement dite en France, où nombre de châtelains sont, aujourd'hui, nos fournisseurs d'hier.

En Angleterre, au contraire, elle a grandi sous son charme, toute son importance. Avec « l'auteur de la

vie de Canning » nous passons en revue une série

de tableaux où la vie de village de nos voisins est dé-

crite et dépeinte sur toutes ses faces. On y trouve des passages remarquablement pensés et qui touchent à toutes les questions les plus importantes de la société

et de la vie sociale. Nous citerons , à l'appui de ce

que nous avançons, cette appréciation de l'aristocra-

tie anglaise qui le résume avec une rare netteté et

une grande vérité « L'aristocratie en Angleterre n'est point ce qu'a été la nôtre avant 89, une carte superposée sur les autres classes de la société. Nonseulement elle se recrute dans les rangs de la bourgeoisie, mais les fils puinés, les frères des lords sont

des bourgeois. De même qu'un homme du peuple peut devenir un bourgeois, le bourgeois peut devenir

un lord. Dans les familles nobles . il n'y a que celui

des enfans qui est appelé par la loi à exercer la por-

tion d'autorité attachée à son titre, qui se sépare des autres classes de la société; tous les autres enfans s'y confondent, de là de nombreux liens qui rattachent

les nobles à la masse des citoyens. Et à la différence de

nos anciens nobles, dont toute la descendance était condamnée à l'inaction sous peine de décheoir (1 ),

les fils des lords d'Angleterre exercent des protessions et se rendent utiles à leur pays; souvent ils font dans la Chambre des communes l'apprentissage de la

vie publique et siègent à côté des bourgeois qui espèrent un jour prendre place dans la Chambre des

lords. Par cette rotation continuelle qui fait descen-

dre les familles aristocratiques dans la classe moyen-

ne , et qui fait remonter celle-ci au rang de l'aristocratie, toutes les classes en Angleterre se relient entr'elles, et se fortifient les unes .par les autres sans pour cela s'effacer. »

Voilà l'aristocratie anglaise , un pouvoir politique d'un immense influence : en France nous n'avons eu

que la noblesse, une distinction personnelle qui flatte

et est enviée, mais n'exerce aucun pouvoir réel. Voi-

là pourquoi l'une a survécu, et que l'autre demeure

en souvenir éclatant, seulement.

(1) L'auteur se trompe complètement : la noblesse française savait ne pus devenir inactive, on le sait, du reste.

III.

4 Septembre 4862.

Pensées et correspondance de Joubert, nouvelle édition par M. Paul de Raynal, 2 vol. in-18, Didier, <862. — Morale, religion et politique, par le vicomte de la Tour du Pin Chambley de la Charce, il vol. in-8-, Paris, Ledoyen, 1862.

Un vrai penseur n'est pas si commun en ce bas monde pour que je ne m'empresse de saisir l'occasion qu'une nouvelle édition me fournit de le signaler à mes lecteurs, surtout quand ce penseur est un homme honnête, loyal, sincère et ne cherche pas à se draper dans un irritant orgueil ou un sot amourpropre. Joseph Joubert possédait ces grandes et rares qualités, et leur doit la constante bienveillance, que dis-je? l'amitié des plus éminens esprits au milieu desquels il vécut. « Joubert est un homme d'un rare esprit, d'une âme supérieure et bienveillante, d'un commerce sûr et charmant, d'un talent qui lui aurait donné une réputation méritée, s'il n'avait pas voulu cacher sa vie ; homme ravi trop tôt à sa famille, à la société choisie dont il était le lien; homme de qui la mort a laissé dans mon existence un de ces vides que font les années et qu'elles ne réparent point. » C'est le vicomte de Chateaubriand qui parle ainsi dans une note de sa correspondance, et on sait que l'illustre écrivain n'était ni prodigue, ni banal dans ses éloges ; du reste il n'était pas le seul. Longtemps avant, M. de Fontanes disait dans des vers charmans que, s'il invoquait ses dieux pénates pour écarter de son château d'importuns visiteurs, il les priait toujours de diriger vers son manoir les pas de

Joubert, ami fidèle,

Que depuis trente ans je chéris,

Des cœurs le plus vrai modèle....

M. Molé, lui, en disait autant en prose. Il faut assurément que Joubert ait été doué d'un singulier privilég-e pour résister au concert élogieux qui résonnait sans cesse autour de lui. Les écrivains les plus connus, tous les hommes distingués se pressaient autour de lui pour recueillir ses inspirations ou ses conseils : les femmes les plus intelligentes briguaient d'être ses correspondantes : il demeure simple et modeste cependant, donnant ainsi un bel exemple qui ne trouve malheureusement que de rares imitateurs : encore sont-ils taxés avant tout d'originalité.

Joseph Joubert naquit le 6 mai 1754, à Montignac en Périgord, où son père exerçait la profession de médecin. A quatorze ans, après avoir appris tout ce qu'il pouvait apprendre dans sa petite ville natale, il alla à Toulouse où , chez les Pères de la doctrine chrétienne, il refit et acheva son éducation et y professa même pendant deux ou trois ans. Ces travaux l'éprouvèrent assez pour qu'il fût obligé de venir sérieusement se reposer, en 1776, à Montignac; mais le travail ne chômait pas, et c'est à cette époque qu'il commença l'espèce de journal où sont consignées les pensées que M. de Raynal a eu la bonne pensée d'éditer et qu'il continua, pendant cinquante années, à travers les agitations des temps et les phases de la plus diverse fortune (1 ).

En 1778, Joubert vint à Paris : son premier soin, nous dit son biographe , fut d'y rechercher la société des gens de lettres; tentative heureuse, car. au bout de peu de mois, il connaissait assez Marmontel, La Harpe et d'Alembert pour pouvoir par eux voir tous les salons s'ouvrir devant lui. Diderot bientôt attira toute son attention et exerça sur lui une influence trop grande, mais dont son biographe explique trèsjudicieusement les causes. Plus tard, d'ailleurs,il devait lui-même reconnaître ses illusions. On comprend

(1) Nous ajouterons que malheureusement M. de Raynal n\* peut plus en vendre les éloges que nous donnons sans réserve à son recueil et à l'excellente étude qui l'accompagne sur la vie de l'oncle de l'auteur. C'est son frère, un ancien magistrat, qui a revu < elle nouvelle édition, en y ajoutant de nombreuses lettres et divers fragmens inédits des plus intéressans.

facilement qu'il s'abandonnait aux séductions d'une société ardente à innover, plus ardente encore , malheureusement,à démolir jeune comme il l'était, arrivant du fond d'une obscure province , il devait subir l'effet de l'énivrante atmosphère qu'il était soudain appelé à respirer, mais qui, cependant, si elle l'énivr-a un moment, ne put pas l'entrainer et l'éblouir longuement. Le grand philosophe de la coterie encyclopédique n'était pas , d'ailleurs, le seul, vers lequel Joubert se sentit entraîné : il s'était également lié avec un jeune écrivain qui venait de débuter d'une façon éclatante en publiant des vers comme on n'était plus trop habitué à en entendre. J'ai nommé M. de Fontanes. Tous deux étaient également, quoique diversement, épris de l'antiquité : l'un y cherchait la poésie et ne rêvait rien de plus glorieux que de ressusciter ses grands écrivains en empruntant pour la muse française la couleur de la muse grecque ou latine; l'autre demandait à l'antiquité le secret de la philosophie ; mais tous deux, en résumé, étaient animés du même instinct : « Ils pouvaient s'encourager de la voix et du regard, car ils tendaient vers un but différent et ne risquaient point de se heurter dans la carrière. » Il n'y eut qu'un seul point sur lequel ils ne fussent pas d'accord : M. de Fontanes, classique avant tout,craignait de s'écarter des modèles français des deux derniers siècles ; Joubert, moins rigoureux, quoique passionnément épris des doctrines classiques, admirait Shakspeare et en parlait avec enthousiasme : les deux amis en causaient et s'en écrivaient avec ardeur,et Fontanes adressant une lettre de Londres à Joubert, y malmenait singulièrement le grand poète. « Encore , ajoute-t-il, il y a mille choses que je vous écrirais, si je ne craignais de vous bouleverser totalement. »Les discussions n'altérèrent nullement les liens d'amitié qui unissaient ces deux jeunes hommes: en 1788, Joubert emmena Fontanes chez un de ses parens, ancien officier de cavalerie retiré à Villeneuvele-Roi en Bourgogne, et il eut la satisfaction d'y ménager à son ami une alliance avantageuse et honorable, à laquelle il dut bientôt « l'heureuse indépendance qui, en assurant le repos et la dignité de sa vie, devait permettre à son talent de se développer sans s'aigrir, et préserver sa grandeur à venir des

éblouissemens que la fortune apporte trop souvent avec elle. »

Peu de temps après , Joubert fut rappelé dans sa ville natale , ses compatriotes l'ayant , en 1790, élu juge de paix, lors de l'organisation de cette magistrature en France : précisément,son père était mort récemment . ses frères avaient embrassé des carrières au dehors, et sa mère demeurait seule avec sa fille à Montignac ; c'était plus qu'il n'en fallait pour faire taire toute hésitation. Pendant deux ans , Joubert s'acquitta de sa grave fonction ayec un zèle infatigale, mais les événemens se chargèrent bientôt de le condamner au repos ; il se retira alors à Villeneuvele-Roi. « Là vivait une de ces nobles filles qui , par une abnégation d'autant plus méritoire qu'elle est moins admiré du monde, consacre à quelques devoirs de famille , mesurés en silence, et les belles années de leur jeunesse et le doux espoir de la maternité : on devine le reste. Le 8 juin 1793, un modeste mariage se célébrait à Paris, et Joubert, aussitôt après, venait se réfugier avec sa compagne à Villeneuve qui avait eu la rare fortune d'échapper aux troubles de l'époque. Le mariage ne ralentissait pas l'ardeur de Joubert pour le travail : il s'y adonna, au contraire, avec plus de passion , quand il sentit son existence fixée à jamais et qu'il pût trouver dans un intérieur chéri le moyen de ne pas entendre les terribles bruits qui grondaient autour de sa retraite. La terreur allait d'ailleurs se charger de lui procurer une de ces bonnes fortunes, comme on en rencontre quelquefois ici-bas, une de ces amitiés qui ne finissent qu'avec la vie et qui eut pour son avenir la plus décisive influence. »

Dans un château, situé à peu de distance de Villeneuve, vivaient denx opulentes familles qui espéraient trouver leur sécurité dans une obscure et austère retraite : c'étaient celles de MM. de Sérilly et de Montmorin; mais les pourvoyeurs de l'échafaud n'auraient eu garde de manquer une si belle proie : ils firent leurs affaires en un jour; tous les habitans du château furent emmenés, à l'exception de quelques enfans et d'une jeune femme, Madame de Beaumont, fille du comtt de Montmorin, qui fit cependant tous ses efforts pour partager le sort des siens : elle pa-

raissait si souffrante que les envoyés du'comité de, salut public la repoussèrent comme trop chétive pour être offerte à leurs maîtres. « Bien que M. Joubert ae la connût point et n'en fût pas connu, profondément touché de son isolement et de ses douleurs, il courut lui offrir quelques consolations. Ce fut devant la porte d'une chaumière, où de pauvres paysans l'avaient recueillie après le désastre du château, qu'eût lieu la première entrevue, origine d'une intimité que la mort seule a pu rompre. »

Mme de Beaumont, « après avoir subi fort jeune une de ces unions qui gâtent toute une vie », avait cherché des distractions dans l'étude : belle et intelligente, elle trouva facilement à se créer une petite cour de gens de lettres, tout en se gardant bien de vouloir se mêler à son tour d'écrire, et trouvant, au contraire, qu'une femme ne saurait trop méditer ces deux vers de Lebrun :

Voulez-vous ressembler aux Muses ?

Inspirez, mais n'écrivez pas.

J'ai dit qu'elle était Delle. Joubert la comparait « à ces figures d'Herculanum qui coulent sans bruit dans les airs, à peine enveloppées d'un corps. » Joubert se donna rapidement à elle, trouvant un charme infini dans sa conversation, dans ses conseils, dans ses projets de travaux : « Confidente de mes pensées et de mes erreurs, écrivait-il quand il l'eut perdue, de mes travaux et de mes écarts, de mes témérités anciennes et de ma sagesse tardive, à qui le dire désormais ? Vous étiez pour moi le public, » Quand elle revint à Paris, il se forma autour de Mme de Beaumont l'un des premiers cercles intelligens qui aient reparu après la grande tourmente : on se réunissait sans cérémonie chez elle pour se voir et causer, « pour se féliciter de vivre encore », comme le remarque très finement M. de Raynal. Et quels étaient les hôtes familiers du salon privilégié où, ainsi que l'observait Joubert, n'avait accès aucune des prétentions qui peuvent désunir les hommes? C'étaient Mme de Krudner, de Duras, de Vintimille, de Gévis ; MM. Pasquier, Molé, de Vintimille, Julien, de Chenédollé, de Fontanes, Guéneau de Mussy. Joubert devait bientôt y introduire Châteaubriand que M. de Fôn-

tanes lui avait fait connaître. Joubert était venu s'établir à Paris, dès que le retour de l'ordre le lui avait permis dans une maison appartenant à sa femme, près du passage Delorme : il y avait fait disposer tout au haut une galerie où « beaucoup de ciel se mèlait à un peu de terre », et où se trouvait une nombreuse bibliothèque dont presque chaque volume était annoté par lui ; mais aussi il en recrutait sévèrement les hôtes : Joubert ne voulait que des ouvrages amis, et il proscrivait sans pitié les auteurs qui blessaient ou froissaient sa pensée.

Mais il faut me hâter. La liaison de Joubert avec

Chateaubriand devint rapidement très intime , et le penseur rendit plus d'un service au brillant écrivain. Une grande douleur vint l'éprouver à l'automne de 1803. Mme de Beaumont mourut de la poitrine à Rome : Mme de Vintimille se trouva heureusement pour atténuer le vide que cette affection créait dans la vie de Joubert ; mais le coup fut rude, et pendant quelque temps notre philosophe ne se sentit plus le courage de travailler : il écrivait, méditait et grandissait chaque jour, bien réellement à son insu, dans la société parisienne. En 1809, M. de Fontanes le fit nommer inspecteur général de l'Université ; il se dévoua à ces nouvelles fonctions avec une ardeur qui lui fit presque oublier la causerie pendant un temps, à ce point même que Mme de Châteaubriand parodia ainsi à son sujet un vers célèbre :

L'ennui naquit un jour de l'Université.

Joubert vivait beaucoup hors de chez lui ; nous l'avons vu se marier à Villeneuve, et il ne trouve dans son journal que des paroles affectueuses pour sa femme ; celle-ci cependant avait souvent des brusqueries qui contrariaient le rêve du penseur. Positive et froide, Mme Joubert réprimait souvent les points de vues trop poétiques de son mari ; mais elle avait aussi ses grandes qualités, et si la souffrance venait visiter quelqu'un des siens, il fallait voir alors comme, près du patient, son œil se faisait serein, sa voix caressante et ses propos encourageans. « Il semblait, dit M. de Raynal, qu'elle devînt plus heureuse en se sentant nécessaire , et qu'une occasion nouvelle of-

ferte à son dévouement lui rendit ses illusions d'une autre époque. »

La Restauration ne changea pas la situation de M. Joubert. mais satistit ses idées; il vivait heureux, ayant « le rare bonheur d'arriver au terme de la vie sans avoir perdu une des amitiés formées pendant la, route. » Ce terme cependant approchait trop prématurément. Souffrant depuis assez longtemps, Joubert se vit vivement atteint au commencement de l'année

1824 ; sa poitrine s'engorgea rapidement; le 22 mars, il écrivait pour la dernière fois dans un journal, cette ligne qui est, pour ainsi dire, le résumé de sa vie et de ses tendances : « Le vrai, le beau, le juste , le saint !» Le 4 mai,il expirait après avoir reçu tous les secours de la religion. Telle fut la vie de Joseph Joubert, vie honnête entre toutes , honorable , glorieuse même; car Joubert laissait un nom qui allait grandir après lui, dès que ses œuvres eurent été publiées et qu'on connut complètement cet esprit si profond, si élevé , si chrétien. Voici en quels termes M. de Châteaubriand appréciait l'ami qu'il perdait, au moment même où il apprenait la triste nouvelle ; ces lignes parurent dans le Journal des Débats : « M. Joubert aîné, conseiller honoraire de l'Université et le plus ancien ami de M. de Fontanes. vient de mourir. Né avec des talens qui l'auraient pu rendre célèbre comme son illustre ami,, il a préféré passer une vie inconnue au milieu d'une société choisie ; elle a pu seule l'apprécier. C'était un de ces hommes qui attachent par la délicatesse de leurs sentimens, la bienveillance de leur âme , l'égalité de leur humeur, l'originalité de leur caractère, par un esprit vif et éclairé, s'intéressant à tout et comprenant tout. Personne ne s'est plus oublié et ne s'est plus occupé des autres. Celui qui déplore aujourd'hui sa perte ne peut s'empêcher de remarquer la rapidité avec laquelle disparaît le peu d'hommes qui, formés sur les anciennes mœurs françaises, tiennent encore le fil des traditions d'une société que la révolution a brisée.

M. Joubert avait de vastes connaissances. Il a laissé un manuscrit à la manière de Platon et des matériaux historiques. On ne vit dans la mémoire du monde que par des travaux pour le monde; mais il y d'autres souvenirs que l'amitié conserve , et elle ne

fait mention ici des talens littéraires de M. Jouberf qu'afin d'avoir le droit d'exprimer publiquement ses regrets. »

Joubert est, en effet, extrèmement sympathique ; on ne peut s'empêcher de l'aimer ; on lit avec plaisir les lettres pleines d'humour , de bonhomie et aussi de profondeur, qu'il adressait à ses correspondans ordinaires, mesdames de Beaumont et de Vintimille, à MM. Molé, de Fontanes et de Chénedollé. C'est là qu'il faut le chercher, parce que ce sont les lettres qui se rapprochent le plus de la conversation, et que Joubert était surtout un causeur plein de saillies et d'originalités ; il faut se le représenter entouré de ses amis dominés par le charme de sa parole ; car ce talent fugitif est un de ceux qui laissent les émotions les plus vives, quoique les moins saisissables. Malheureusement il se laissait souvent entraîner par son ardeur; sa santé s'en ressentait, et M" Joubert était .alors obligée de sévir, c'est-à-dire de tenir la porte sévèrement fermée ; la poitrine de Joubert était faible, et ces faibles excès suffisaient pour amener les plus inquiétans symptômes ; il s'est opposé quelquefois à cette juste surveillance , puis quand le mal augmentait par trop, il se sauvait à Villeneuve, où il ne parlait plus, mais méditait et écrivait à ses amis.

Mais il est temps de dire quelques mots des œuvres de Joubert, œuvres qu'il n'a pu laisser, car il ne songeait nullement à la publicité, mais que de pieux amis ont mises heureusement au jour. Il mérite cependant d'occuper un rang distingué parmi nos meilleurs moralistes ; il n'a pas prétendu étudier les hommes, comme La Bruyère; mais il a dirigé ses investigations plus précises peut-être, assurément plus profondes vers l'homme. Ce n'est pas non plus un Pascal, cherchant dans la foi un refuge contre de terribles agitations intérieures; c'est plutôt un Vauvenargues chrétien, mais avec un esprit plus cultivé, plus travailié et plus travaillant, d'une critique plus sûre et d'un jugement plus fort. « C'est un de ces écrivains , dit un juge littéraire que j'aime à citer, M. Géruzez, qu'on ne peut lire sans se sentir meilleur. Malgré vous, il vous emporte vers ces régions sereines d'où on ne redescend que calmé et fortifié.

Son livre, qui n'a reçu que récemment une complète publicité, est de ceux qui, sans devenir jamais populaires, grandissent chaque jour dans l'estime des esprits distingués. Le temps n'est pas loin où il aura sa place dans la bibliothèque de tous les hommes de goût, sur le rayon déjà si riche de nos moralistes, entre Vauvenargues et Nicole, non loin de Pascal, tout près de La Bruyère. »

Je parlerai encore ici d'un penseur qui mérite les plus sérieux éloges. Il y a quelques années déjà, M. le vicomte de la Tour du Pin Chambley de la Charce publia un livre original, profondément médité et remarquablement écrit, sous le titre classique de Caractères et réflexions morales. Le noble auteur s'adresse de nouveau au public en lui offrant un nouveau volume intitulé : Morale, religion et politique. L'analyse ne peut s'appliquer utilement à un œuvre de ce genre, à travers laquelle cependant régnent également une grande élévation de sentiment et une connaissance précise du vrai, du beau et du juste. Je laisserai de côté la partie politique du recueil de M. de la Tour du Pin. en faisant remarquer toutefois qu'on y trouve de piquants et vifs articles publiés par lui au lendemain de la révolution de 1848. —J'indiquerai seulement la partie consacrée aux études religieuses et qui témoigne de la part de son auteur une remarquable profondeur. II y examine successivement les dogmes fondamentaux de toutes les religions, y raisonne l'exposé des doctrines des trois grands systèmes religieux: —Nulle religion révélée, toutes les religions révélées, une seule religion révélée, — et termine par ces mots : f« J'ai voulu que, n'importent ses croyances, tout homme pût me lire sans être blessé de mes doctrines et de mes paroles. » Mais je me donnerai aussi le plaisir de citer quelques unes de ses pensées si nettement définies, si finement exprimées, si élégamment rédigées; je prends au hasard :« Il en est de la vie comme des voyages qui semblent toujours trop longs, quand on les fait, et que l'on trouve toujours trop courts, quand on les a faits. — A qui veut plaire, je ne dirai qu'un seul mot, c'est qu'il n'y a que le fer qui vivifie. — Voulez-vous savoir si quelqu'un vous aime véritablement ? Voyez, si vous l'intéressez en lui parlant Ion-

guement de vous. » M. de la Tour du Pin possède, réellement un grand talent de penseur et d'écrivain, et il est le seul aujourd'hui pour représenter ce genre élevé et original destiné à faire connaître le caractère de l'homme. A ceux qui formuleront à ce propos quelques vieux lieux communs, je répliquerai par cette dernière réflexion de M. de la Tour du Pin :

« Je ne sais quel contempteur des aphorisme et des sentence disait un jour : — C'est un mécanisme que ce genre d'écrire. — Eh ! sans doute, c'est un mécanisme, mais c'est un mécanisme aussi que de jouer d'un instrument, et pourtant s'il est bien joué, c'est un talent. Or, ce talent, sachez -le bien, ne l'a pas qui veut ! »

IV.

25 Septembre 1862.

Histoire de Charles VII et de son époque, par M.

Vallet (deViriville), professeur à l'école des;Chartes , tome Ier, in-8°, Renouard, 1862. — Lettres sur les contes de fées et notices biographiques, par le baron Walckenaër, 1 vol. in-18, Didot,

4862. — Cartulaire des Archives des communes de l'ancien diocèse de Carcassonne, par M. Mahul, tomes I, II, III, in-4 , Didron , 18601862. — Le Trésor des pièces toulousaines, collection d'opuscules relatifs à la ville de Toulouse, 1 vol. in-18, Toulouse, Abadie, 1862. — Récit historique de l'assassinat du duc de Berry, par M. Roullet.- La mort de César, de Nicolas de Damas, traduction de A. Didot.— Le Paradis des gens de lettres , par M. Asselineau, 3 petits vol. in-18, P. Malassis, 1862.

C'est une heureuse idée que d'avoir songé à écrire l'histoire du roi Charles VII, et on doit en remercier tout particulièrement l'auteur ; car ce règne est, sinon un des plus heureux, du moins un des plus intéressans de notre histoire, et il était assez imparfaitement connu pour que l'on ait le plus grand plaisir

à le lire. M. Vallet (de Viriville), du reste , connaît admirablement cette époque à laquelle il s'est voué avec la plus intelligente passion, et personne mieux que lui ne pouvait nous guider à travers les évènemens divers qui ont signalé les annales nationales. D'importansdocumens ont été publiés, dans ces derniers temps, sur le quinzième siècle : Le prccès de Jeanne a'Arc, par M. Jules Quicherat, les Mémoires de Thomas Basin, les chroniques d'Alain Chartier, des deux Cousinot, de P. Cochon, de Raoulet, de Baude, de Monstrelet, ont été récemment réédités, et de nombreux ouvrages sont encore en préparation; mais, malgré tous ces élémens si multiples, si excellens, la personnalité de Charles VII, comme le remarque son savant historien , demeure toujours aussi obscure. Au milieu de cette action si vive, si colorée, si ardente, à peine parvient-on à reconnaître au nom de qui et pour l'intérêt de qui tout ce drame se déroule. Le roi de France reste perpétuellement caché, comme le lui reprochait un de ses conseillers en 1 434 : « Vous voulez toujours être caché en châteaux, méchantes places,en manière de petites chambrettes, sans vous montrer et ouïr les plaintes de votre pauvre peuple. » Nul de nos historiens n'a laissé de Charles VII un portrait net et positif. M. Vallet (de Viriville) s'est proposé de combler cette lacune, en écrivant une histoire du règne de Charles VII au point de vue de ce prince.

Le premier volume comprend le récit de ce règne jusqu'à la fin de l'année 1428, au moment où un nouveau traité était signé entre les rois de France et d'Ecosse : par cet acte, le roi Jacques s'obligeait à fournir à son allié six mille hommes d'armes contre l'engagement du comté de Saintonge, érigé à cette occasion en duché-pairie, et la promesse, si Charles VII parvenait avec ce renfort à chasser les Anglais, de livrer à l'Ecosse le duché de Berry et le comté d'Evreux. Jeanne d'Arc heureusement allait paraître et sauver la France , sans secours étranger , contre un pareil et si cruel morcellement.

Je choisirai dans cette première partie de l'histoire de Charles VII l'épisode le plus dramatique, et en même temps le plus considérable , que le lecteur connaît assurément, mais dont il ignore non moins

certainement (ceci sans l'offenser) les détails tels que les publie M. Vallet (de Viriville). Je veux parler du meurtre de Jean-sans-Peur à Montereau. « Deux acteurs principaux figurent dans ce drame et captivent tout d'abord l'attention. Le premier fut la victime, Jean-sans-Peur. L'autre, Charles de France, régent, est celui sur lequel se reporte naturellement la pensée pour trouver l'auteur, le chef responsable de cette sanglante action. » Le prince Charles, en 1419, avait seize ans (1) : il était d'un caractère doux et humain, débonnaire et même timide, mais faible et accessible à la fois à la crainte et aux influences de son entourage. Or, dès sa plus tendre enfance, il s'était vu représenter le duc de Bourgogne comme l'ennemi de la France ; mais il existe cependant un abîmeentre une disposition, quelque défavorable qu'elle soit, et une idée d'assassinat. M. Vallet (de Viriville) n'hésite pas à repousser absolument la volonté et la préméditation, même la participation , et il décharge ainsi le jeune régent de toute sérieuse responsabilité. Il va chercher ailleurs le véritable auteur de la catastrophe de Montereau et rend, à ce sujet, très évidemment un éclatant hommage à la justice et à la vérité.

Cinq personnages considérables entouraient le régent ; — sa mère , Golconde d'Aragon , était alors retirée dans le Berry—c'étaient d'abord un précepteur et confesseur, maître Gérard Machet, saint et vénérable ecclésiastique, l'ami de Gerson,et qui n'eut aucune part à ce tragique événement. — Arnauld de Barbazan, illustre capitaine qui mérita, avant Bayard, le glorieux titre de chevalier sans reproche, et qui réprouva constamment, et de la façon la plus vive, le crime de Montereau. — Robert Le Maçon et Jean Louvet, tous deux magistrats éclairés et parvenus aux plus hautes charges, malgré leur « petite naissance;» le premier, honnête,faible, incapable du mal, mais incapable aussi de l'empêcher ; le second, vaniteux , égoïste , remuant et de triste secours dans le conseil.—Enfin, Tanneguy Duchâtel, brave militaire qui avait prouvé sa valeur sur tous les champs

(1) Le dauphin, comme on sait, exerça la régence jusqu'à la mort de Charles VI, arrivée en 1422.

de bataille de l'Europe, ambitieux, ardent et qui devait une partie de sa brillante carrière à la protection du duc de Bourgogne ; mais, quoique gentilhomme, « esprit très périlleux , chaud, soubdain , dit un contemporain, hâtif, » insatiable de biens, recevant de toutes les mains et vendant au plus offrant son épée et son dévouement.

Or, parmi ces divers conseillers du régent, trois se savaient particulièrement détestés du parti bourguignon : c'étaient les deux magistrats et Duchâtel ; ce dernier même avait été inscrit sur la liste des victimes désignées au poignard, et, de plus, il était alors profondément dévoué aux Armagnacs, avec lesquels il espérait fonder une éclatante fortune. « D'autres élémens de haine et de colère se mêlaient chez ces hommes à leurs ressentimens particuliers. La France était livrée au paroxysme de cette fièvre que les passions politiques engendrent aux époques les plus agitées. La guerre civile régnait depuis douze ans. Douze ans de vicissitudes partagées , de revers éprouvés surtout par les champions des deux Louis; douze ans d'impunité pour Jean-sans-Peur, de succès presque continus, de triomphes dans le crime ! Bien loin d'amortir le courroux des Armagnacs, ce long duel n'avait fait que l'attiser. L'invasion de Henry V et les progrès de la conquête mettaient le comble à l'exaltation. La doctrine de l'assassinat, du tyrannicide, invoquée par Jean-sans-Peur, cette dernière arme des partis refoulés ou vaincus, se retournait logiquement contre lui et se dirigeait à son tour vers sa poitrine. »

Le 11 juillet 1419, les Armagnacs et les Bourguignons s'étaient officiellement réconciliés en la présence de leurs princes ; mais ni les uns ni les autres ne pensaient sincèrement en agissant ainsi, car chacun des deux partis entendait être le' vainqueur de son adversaire réconcilié ; et quand le régent, après la prise de Pontoise, envoya des troupes sous les murs de Paris, le duc Jean se prononça de nouveau contre les royaux et releva l'étendard factieux. Charles fit cependant proposer au duc une entrevue, . conformément aux conventions du traité de Corbeil, mais ce dernier hésitait : toujours inquiet depuis le meurtre du duc d'Orléans, i! s'était fait disposer

dans son hôtel une chambre revêtue de pierres à l'épreuve du canon, et s'y retirait chaque nuit ; dans le jour il ne se séparait jamais d'une forte escorte. Il céda à la fin, et après s'être fait donner les plus formelles assurances , il quitta Troyes le 1 er septembre; mais retenu encore en chemin par de nouveaux doutes, il n'arriva à Montereau que dix jours après. Des préca tions excessives furent prises pour l'entrevue, qui devait avoir lieu sur le pont même qui réunissait la ville au château par dessus la Seine. Chaque prince choisit dix chevaliers; au dernier moment, un juif de la suite du duc de Bourgogne, maître Mouque, qui se mêlait de prédire, déconseilla à Jean de se rendre à cette réunion; mais il était trop tard pour reculer. Le duc s'avança dans l'après-midi du dimanche, \ 0 septembre, à la tête du pont sur lequel le régent avait fait élever diverses constructions en bois, représentées au dérnier moment au duc de Bourgogne comme de triste augure, et installées certainement dans une mauvaise intention.

Pierre de Beauvau et Tanneguy Duchâtel vinrent au devant du duc, à la porte du parc, et l'on remarqua que Duchâtel mit une assez visible précipitation à le faire entrer avec sa suite, jusqu'à tirer le secrétaire du duc par ses manches pour lui faire plus vite franchir le seuil. Jean sans Peur se dirigea vers le régent qui se tenait à l'entrée du pont du côté de la ville, et la conversation s'engagea assez amicalement au début ; Jean se découvrit d'abord, et mettant un genou en terre, Charles le fit relever aussitôt, mais alors il eut à subir un véritable réquisitoire; Taneguy Duchâtel commença, et Charles reprit avec plus de vivacité, lui reprochant de l'avoir fait attendre irrévérencieusement pendant dix-huit jours dans une ville décimée par la peste, « au risque et probablement en vue de péril pour notre personne. » Cette conversation amena un démenti que le duc infligea brutalement au régent, et, après quelques mots échangés entre les chevaliers présens, Jean-sansPeur, volontairement ou non, porta la main à son épée. C'en était assez. La lutte s'engagea aussitôt, pendant que le dauphin se sauvait en ville. Jeansans-Peur fut naturellement celui vers lequel les efforts des meurtriers se dirigèrent presqu'exelusive-

ment,-et il fut bientôt rerversé par un coup effroyable sur le crâne (1) ; comme il respirait encore, « quelque subalterne » l'acheva en lui plongeant son épée dans le ventre. Tous les contemporains sont d'accord pour attribuer 3 Tanneguy Duchâtel ce terrible coup qui ouvrit à la fin l'arrière-tête du duc et se prolong-ea jusqu'aux vertèbres. Il repoussa cependant toujours cette accusation. Un témoignage considérable ; celui de Juvénat des Ursins, assure que le meurtre fut commis au moment où Duchâtel, voyant le sire de Navailles marcher vers le dauphin , prit ce prince dans ses bras et l'emporta hors du pont. De plus. il écrivit au duc Philippe-le-Bon pour protester de son innocence, et offrit, selon l'usage, de prouver son bon droit dans un duel ; personne ne se présenta pour relever le gant de Duchâtel, qui, aux yeux de l'histoire, n'en conserve pas moins cette malheureuse notoriété. Les Bourguignons s'enfuirent rapidement de Montereau, mais Jossequin, conseiller du duc défunt, la dame de Giac qui passait pour la maîtresse de ce prince et l'avait accompagné, son fils et quelques officiers bourguignons demeurèrent à Montereau et se rangèrent dans le parti du régent.

Comme on le voit, il est à peu près impossible de vouloir continuer à infliger au dauphin la responsabilité de ce crime : son âge et son caractère l'en lavent aisément; mais il n'en est pas de même à l'égard de Duchâtel et de Louvet, qui assista également à ce drame, et il est permis de croire que ce sont ces deux personnages qui ont ménagé l'entrevue de concert avec Jossequin et 'la dame de Giac, et préparé la mise à exécution de cet odieux assassinat, qui ne fut pas seulement un crime, comme le remarque judicieusement M. Vallet (de Viriville), mais une grande faute politique. « François 1er, roi de France, au mois .de juillet 152,1, passa par Dijon. Le descendant de Louis, duc d'Orléans, visitait la Chartreuse, ancien cimetière de la maison ducale de Bourgogne.

(1) Le-crâne du duc est conservé au musée de Dijon, et la commission des antiquités de lu Côte-d'Or, en a publié un dessin dans le tome 1er de SPS excellens Mémoires.

Le roi voulut contempler à nu la dépouille mortelle de Jean sans peur, son aïeul, qui depuis le meurtre, y avait été transportée. A l'aspect de cette plaie formidable qui entaillait le crâne du duc,François 1er expert en coups d'estoc et de taille, se récria sur l'énormité de la blessure. « Sire, dit au prince le chartreux qui l'accompagnait, c'est par ce trou-là que les Anglais sont entrés en France ! »

Le travail de M Vallet (de Viriville) ne mérite pas moins d'éloges dans chacune de ses parties : il est érudit sans aridité ni pédanterie, et éclaircit avec une grande sûreté une époque curieuse et. qu'on me passe le mot, passablement embrouillée de nos annales. Ce sont des félicitations franches et nullement banales que je suis heureux de lui adresser.

J'ai déjà entretenu mes lecteurs du Trésor de pièces toulousaines, à propos.de l'une d'elles intitulée : l' Histoire véritable de la'mort de M. de

Montmorency. L'ingénieux éditeur de ces pièces intéressantes les a rassemblées en un volume élégant qui est une rareté bibliographique : on y trouve la délivrance de Toulouse en 1562, la mort du président Dur an ti, précédée d'une étude très-remarquable sur la Ligue à Paris,et enfin la Montmorenciade. Il serait à désirer que ce goût de publier les plaquettes rares , intéressant les localités de province se répandît, car il fournirait souvent d'intéressants documens et tirerait de l'oubli nombre d'hommes et de choses que l'histoire est obligée de passer sous silence pour ne pas s'égarer dans les détails excessifs. Mais il est surtout à désirer que M. Aug.

Abadie continue une collection si heureusement commencée.

M. Mahul a entrepris un ouvrage considérable et digne de servir de modèle aux travailleurs qui voudront publier une statistique historique vraiment intelligente de leur pays. Le Cartulaire de l'ancien diocèse et de l' arrondissement de Carcassonne ne laisse rien à désirer : c'est au contraire un trésor où l'on peut puiser pour apprendre à mieux connaître le moyen-âge dans le Midi. M. Mahul a adopté le classement alphabétique des communes par canton administratif, subdivisant chaque article en cinq sections : cartulaire et chronique,— églises,-

seigneurs, — territoire , — notes statistisques. Les abbayes forment des chapitres supplémentaires, joints à ceux des communes dont elles dépendaient Dans chacune de ces sections l'auteur a classé , suivant l'ordre chronologique, tout ce qui se rapporte à chacune d'elles. Les chartes sont classées à la suite.

« Il m'a semblé, dit M. Mahul, que ces humbles et petites histoires pouvaient se passer du tissu d'un récit, qui d'ailleurs se trouverait trop souvent rompu par l'absence des faits ou des renseignemens. Cet ordre naturel, sans liaisons artificielles, m'a paru l'histoire locale elle-même, telle qu'elle s'est accomplie successivement, lente et même incohérente en son développement, mais aussi sans aucun tort de l'historien. C'est l'histoire à peu près telle que, dans le silence du cloître , elle fut notée et compilée par les chroniqueurs, par les rédacteurs des nécrologes des chapitres et des abbayes , par les collecteurs des cartulaires. » M Mahul a publié in extenso tous les documens importans, eft analysé suffisamment les autres. Il semble avoir apporté un soin tout particulier aux catalogues des seigneurs et aux généalogies , et je l'en félicite.Cette partie de son grand ouvrage présente une importance qui ne contribuera pas peu à le faire connaître hors des limites du département de l'Aude , d'autant que M. Mahul s'est montré aussi soigneux pour le passé des familles bourgeoises que pour celles de la noblesse : de nombreux écussons accompagnent ces notices.

C'est encore avec le même zèle que l'auteur du Carlulaire a écrit les annales des sept abbayes de l'ancien Carcassonnais, et ces établigsemens lui ont inspiré ces réflexions que je liens à rapporter ici : « Notre siècle n'ignore pas que , dans les siècles reculés, les moines ont partagé avec les évêques la noble tâche de civiliser et de gouverner la France, après l'avoir préalablement défrichée de leurs mains. Il sait aussi qu'à toutes les époques de l'Europe chrétienne , les monastères furent, pour les classes humbles et déshéritées, les refuges de l'égalité et les portes des grandeurs ; pour les indigens , des greniers d'abondance ; enfin, pour les contemporains et là postérité, les dépôts où s'est conservé le flambeau de la philosophie et des lettres, depuis Abeilard et

saint Thomas jusqu'à Malebranche, Montaucon , Mabillon et aux savans auteurs de l'histoire de notre Languedoc. » M. Mahul aurait pu dire jusqu'à cette savante foule de bénédictins qui semblent, au siècle dernier, avoir redoublé d'efforts et d'ardeur pour faire remarquer davantage le vide que leur disparition allait marquer dans la haute érudition.

On ne saurait trop encourager ces importans travaux locaux et féliciter leur auteur pour lesquels heureusement l'académie des inscriptions et belles lettres tient des récompenses préparées. Il fait merveilleusement bien connaître notre vieille France, et de plus il faut reconnaître qu'il y a un grand charme à s'y consacrer. « L'histoire de la contrée , a dit Augustin Thierry,de la province,de la ville natale est la seule où notre âme s'attache par un intérêt de patriotisme. » Et M. Mahul ajoute à cette remarque un commentaire charmant qui pourrait servir d'épigraphe à tous les livres d'érudition locale : « Rien n'est plus naturel, en effet, que l'intérêt et même l'affection que nous inspire la contrée qui nous a vu naître et au sein de laquelle s'écoulent nos jours. Tout y rappelle à la fois, avec la mémoire pieuse des parons, les impressions de l'enfance , qui demeurent jusqu'à la fin de la vie. charmantes et sensibles. Tout s'y revêt pour nous de quelque souvenir attachant) alors même qu'il n'est pas joyeux. L'aspect des lieux n'y est pas pour nous une nature morte : l'église, le château, la maison; nou^. y parlent avec une physionomie et une voix sensibles et distinctes. L'Etat est, sans doute, la grande patrie commune , mais le lieu natal reste la patrie de l'instinct et du cœur. »

Une heureuse pensée a décidé M. F. Didot à publier les lettres du baron Walckenaër sur les contes de fées : « Elles n'étaient point écrites pour les publier », a-t-on soin de nous dire, mais c'est précisément ce qui m'y plaît, parce qu'outre l'intérêt ravissant qui est attaché à chaque page , elles prouvent que cet éminent gavant ne négligeait rien de ce qu'il faisait. Ces lettres constituent une- étude complète sur les fées et la féerie, mais une étude faite avec humour, avec un esprit original, sans apprêt et cependant avec beaucoup d'érudition. Ce volume, est complété par un mémoire sur les abeilles solitaires.

dites abeilles halictes,et les biographies de MM. Daunou et Miot, lues à l'Institut ; il n'est certes pas un de ceux qui'font le moins d'honneur à l'aimable biographe de Madame de Sévigné et du bonhomme La Fontaine ou au savant géographe des Gaules.

Nous terminerons en mentionnant les trois premiers volumes de la bibliothèque singulière , entreprise par l'un de nos plus mtelligens éditeurs et assurément le plus lettré , P. Malassis, un des anciens élèves de notre savante école des Chartes. La Mort de

César, par Nicolas de Damas, est la plus curieuse des relations de ce grand événement et si peu connu, car il n'y a qu'un très petit nombre d'années que M.Miller, bibliothécaire du corps législatif et membre de l'Institut, l'a découvert à l'Escurial. - Le récit de l'assassinat du duc de Berry présente un intérêt exceptionnel, puisque, il est écrit par le libraire Roullet et sous la dictée de sa femme, ouvreuse de la loge royale à l'Opéra d'alors. On est profondément ému en lisant ces pages qui ont toute l'authenticité d'un procès-verbal , mais animé par la plus touchante affliction.- Enfin, le Paradis des gens de lettres est une originale boutade de M. Charles Asselineau.

V.

6 Novembre 1862.

Mémoires du duc de Luynes,- publiés par MM.

Dussieux et Soulie, in-8° tome VI, VII et VIII, Paris ,.Didot, 1862. — Mémoires du comte Le Veneur de Tillières , publiés par M. Hippeau, 1 vol. in-18, P. Malassis, 1862. — Mémoires du duc de N availles et du marquis de Chouppes) publiés par M. Moreau . 1 vol. in-8° , Techner,

1862. — Mémoires du duc de Lauzun et du comte de Tilly, publiés par M. F. Barrière , 1 vol. in-18, dans la Collection de mémoires sur le 18e sièele, Didot, 1862.

Le goût des mémoires ne se ralentit pas parmi nous, et celui qui a eu l'heureuse fortune d'en rencontrer d'inédits, ou même de peu connus , fait la

meilleure découverte qu'un érudit puisse souhaiter. Nous allons passer en revue les .principaux ouvrages de ce genre parus depuis quelques mois, en avouant aussi notre prédilection pour ces livres qui font réellement mieux connaître que toutes les recherches imaginables le siècle auquel ils se rapportent.

La publication des mémoires du marquis de Chouppes et du duc de Navailles par M. Moreau, qui nous a déjà donné la si précieuse bibliographie des Mazarinades, vient très-opportunément remettre au Jour des documens importans pour l'histoire du XVII- siècle, et surtout pour l'histoire des guerres de la Fronde, auxqùelles MM. de Chouppes et de Navailles furent activement mêlés. Ces deux éditions sont très-soigneusement conçues et exécutées , bonnes et sobres notices, notes suffisantes pour la clarté du récit et tables excellentes.

Le duc de Navailles fut d'abord un assez pauvre cadet de la maison de Montault de Bénac, originaire du Bigorre ; il donna l'exemple, assez rare alors, d'une brillante carrière laborieusement parcourue, et où grades et dignités , jusqu'à celle de maréchal de France, furent réellement gagnés. Il fit constamment et sérieusement la guerre depuis 1638 jusqu'en 1678, et il était paisiblement dans son gouvernement d'Au nis , quand il apprit sa promotion à la plus haute dignité militaire ; Louis XIV le comprit, de son propre mouvement, dans la nomination des douze maréchaux par lesquels il essaya de réparer la perte irréparable de Turenne. Tous les contemporains sont d'accord pour célébrer les qualités solides du duc de Navailles : « C'étaient les plus honnêtes gens de la cour, » dit le président Hénault, en parlant du due et de la duchesse. « M. de Navailles, écrit le duc de Saint-Simon, était un homme fort propre à inspirer la vertu et la piété par son exemple. » Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 5 février 1684. Ses mémoires commencent avec sa naissance. Mais glissons rapidement jusqu'à l'année 1 635, où il entra comme page au service du cardinal 'de, Richelieu qui, au bout de quelque temps, le décida à embrasser le catholicisme : « Ma conversion fut heureuse , dit-il simplement; elle fut suivie de celle de mon père et de la plus grande partie de ma famille. » Il continua

ses mémoires jusqu'au jour où il fut choisi par le roi pour remplir les fonctions de gouverneur du due de Chartres (1678).

Les Mémoires du marquis de Chouppes embrassent une période moins étendue et concernent surtout des événemens moins divers que ceux du duc de Navailles. De plus on ne connaît leur auteur que par ce

- qu'il nous apprend sur sa propre vie. En 1826, de Chouppes, seulement âgé de' treize ans, entra aux pages du roi et en sortit en 1628, pour prendre place dans le rég'iment des gardes, et à partir de -ce moment il ne cessa point,, pour ainsi dire,, de se battre ou au moins de faire campagne. En 1651 il se laissa entraîner par le prince de Cond.é et fit sans éclat ni utilité pour sa carrière la guerre de Guyenne. Il rentra ensuite en grâce et suivit en Catalogne le prince de Conti comme lieutenant-général des armées : nommé viguier du Roussillon, il fut chargé d'une ambassade en Portugal et reçut enfin en 16621 le gouvernement de Belle-Isle ; ses Mémoires se terminent à ce moment, et l'on croit qu'il mourut dix ans plus tard , mais on n'a rien de précis , sinon qu'en 1678 sa veuve abjura le protestantisme.

Les détails fournis par M. de Chouppes sur les incidens de la bataille du faubourg Saint-Antoine sont notamment très-curieux : « Quoique je ne me sois pas trouvé à cette action, j'ai cru que je pouvais la rapporter, ayant appris de M. le prince lui-même tout ce que je viens de raconter.» On comprend, dès lors, tout l'intérêt qui se rattache à cette partie du récit. Les Mémoires , du reste , éclairent plus d'un point obscur et ont une véritable importance au point de vue historique.

Les Mémoires, du comte Le Veneur de Tilhères T descendant d'une illustre famille normande, présentent un haut intérêt pour l'histoire de nos relations avec l'Angleterre au XVIIe siècle. Petit-fils de Tanneguy Le Veneur, premier comte de Tillières , qui fit de généreux mais inutiles efforts pour sauver les protestans de Rouen lors du massacre de la SaintBarthélemy , il avait épousé une sœur du maréchal. de Bas&ompierre, dont il suivit la fortune. Peu après l'avènement de Louis XIII, il fut nommé ambassadeur à Londres , et il y demeura même pendant le

temps que M. de La Vieuville lui nomma un succès- seur pour négocier à sa guise le mariage du prince de Galles avec la sœur de Louis XIII. Richelieu le réintégra dans sa charge : ses Mémoires racontent toutes les particularités du mariage de la reine Henriette et donnent de précieux détails sur la négociation de Richelieu avec les seigneurs catholiques écossais.

Le volume publié par M. Hippeau et précédé d'une si excellente introduction, s'arrête là, mais le savant professeur de la faculté de Caen, nous apprend que M. de Tillières continua ses Mémoires après cette époque et qu'ils deviennent très-curieux, quand, à la suite de l'emprisonnement de Bassompierre à la Bastille, leur auteur se rangea parmi les ennemis du tout puissant ministre. Les pages nombreuses qu'il a laissées sur la Fronde compléteraient heureusement ceux du maréchar de Bassompierre) dont M. Hippeau croit d'ailleurs fréquemment reconnaître la plume ; attaché à Anne d'Autriche du jour où il abandonna Richelieu, M. de Tillières crut, comme tous les hommes politiques successivement mécontentés, que l'heure de la réparation allait sonner, lorsque la mêre de Louis XIV prit en main la régence. Mais il vit successivement tomber la cabale des Importans avec le duc de Reaufort, dont il prit en vain la défense, et la Fronde des parlemens, et la Fronde des princes; il mourut à Paris, en 1652r au moment où Mazarin redevenait tout puissant. M. Hippeau nous fait espérer la publication de ces intéressans documens. En attendant, nous nous occuperons du volume paru.

Le récit des négociations qui ont eu lieu pour le mariage de la reine Henriette est très important et très nouveau. On ne connaît aujourd'hui la fille de 'Henry IV que comme une pauvre princesse aux prises presqu'avec la misère et supportant avec dignité une cruelle situation. Mais on ignorait le commencement de cette existence royale si rudement et si constamment éprouvée. Les Mémoires de Tillières nous montrent la jeune femme dès le début aux prises avec des 'misères,moins éclatantes assurément que celles qui la firent plus tard proposer au monde comme un des exemples les plus saillans des terribles

catastrophes auxquelles soumet les princes de la terre « celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent les empires. » Ce mariage donna lieu à de nombreuses difficultés, notamment à cause de la religion catholique professée par Henriette et de l'intention hautement manifestée par la jeune princesse d'employer , tout son pouvoir sur l'esprit de son époux pour le convertir à sa foi. Mais à peine Henriette eut-elle \* mis le pied en Angleterre que Charles I" devint, sur ces entrefaites, roi par la mort subite de son .père; elle

.eut à subir de cruelles et incessantes vexations : les engagemens les plus solennels furent successivement mis en oubli, et les catholiques furent évidemment beaucoup plus maltraités du moment où -ils eurent une reine de leur religion ( 1).

Il faut lire dans les mémoires de M. de. Tiliières tout ce que la pauvre reine eût à souffrir pendant

. trois ans, malgré les représentations continuelles de notre ambassadeur. Tout était un sujet de heurtement,' la cérémonie du couronnement surtout ; ' car Henriette ne voulut jamais consentir à recevoir l'onction d'un prélat hérétique , et elle eut lieu sans aucune solennité et sans que la reine y assistât. La déclaration de guerre à la France vint mettre le comble à cette cruelle situation. Le roi résista aux plus pressantes supplications de Henriette et il eut l'inutile barbarie, c'est vraiment le mot, d'éloigner d'elle jusqu'à ses filles d'honneur et de renvoyer tous les serviteurs français de sa maison Ces mémoires, comme on voit, sont destinés à combler une lacune historique; car on sait peu d'ordinaire ces premiers déboires qui accueillirent Henriette d'Angleterre dès son èntrée dans la vie,et on est tenté de l'admirer encore plus quand , parvenu à la fin de l'existence de « cette reine fugitive qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes et à qui sa patrie n'est qu'untriste lieu d'exil,'» on embrasse d'un coup d'œil cette longue passion si courageusement supportée et qui a

(1) M Guizot vient précisément d'é udier 'a négoclarion de ce mariage dans une sérip de remarquatyes articles de la Revue des Deux -Mondes { août et octobre 1862). Le dernier su\* tout présente le plus vif

intérêt.

eu, du moins, la fortune d inspirer au plus illustré de nos orateurs sacrés des paroles qui perpétueront à jamais les douleurs de la reine Henriette.

MM. Dussieux et Soulié, continuent la publication des Mémoires du duc deLnynes, et les. trois nouveaux: volumes parus s'étendent du mois de juillet 1744 au mois de mars de 1748. Ces mémoires continuent très heureusèment ceux du marquis de Dangeau, mais avec un bien plus grand intérêt ; car le duc, tout en donnant'des détails journaliers , le fait sans se soumettre à la forme du procès-verbal et en laissant, autant qu'il faut, la place à l'anecdote et à.sa reflexion personnelle. M. de Luynes raconte avec beaucoup de soin la maladie de Louis XV à Metz au moment où il venait rejoindre l'armée, et ce sujet me paraît assez intéressant à faire connaître. On jugera de plus, d'après cela , de l'exactitude apportée par le duc à ce travail qu'il a continué pendant vingt-trois années.

Ce fut le 8 juillet que le roi ressentit dans la matinée le premier accès de fièvre qui fit connaître sa maladie ; la veille, il était encore monté à cheval pour faire la visite des fortifications de Metz, mais « il avait mauvais visage et paraissait triste ; » on le saigna, et il dut renoncer à assister au Te Deum qui fut chanté le soir pour les brillans succès du prince de Conty au passage des Alpes. La fièvre continua le jour suivant ; Louis XV ne recevait plus personne et n'avait autour de lui que Mmes de Châteauroux et de Lauraguais , le duc de Richelieu et les domestiques, au grand mécontentement des princes du sang et des grands officiers ; la gravité de la situation du roi n'empêcha pas les intrigues incessantes de la cour. A la fin , Mme de Châteauroux ayant refusé de s'en chargér, le comte de Clermont entra direc tement chez Louis XV pour lui exposer ses plaintes; le roi ne parut point blessé de ce discours ; au cÓntraire, il dit au comte de Clermont de rester et l'ordre fut rétabli. « On avait cessé de fatiguer l'auguste malade par des saignées, et par des médecines renouvelées plusieurs fois par jour. Aussi, dès le mardi 11, La Peyronie fit connaître à M. de FitzJames, premier aumônier et évêque de Soissons, le danger qui existait; ce prélat en parla au roi qui répondit seulement qu'il était très faible, « qu'il

avait un grand mal de tête, et qu'il aurait bien des choses à dire. » Mgr de Soissons lui répondit qu'il pourrait toujours commencer, et qu'il achèverait le leudemain. « Depuis cette conversation, ajoute M. le duc de Luynes, et,le même jour 12, Mme de Châteauroux étant auprès du lit du roi, il lui prit la main et la baisa; puis la repoussant, lui dit — Ah! princesse, je crois que je lui fais mal. » Toute cette journée se passa, à ce qu'il paraît, dans de grandes inquiétudes pour le malade ; le lendemain, après une nouvelle saignée,naturellement suivie d'un évanouissement, il se confessa au père Pérusseau, et donna l'ordre de faire partir sur l'heure « les deux sœurs. » Mme de Châteauroux eut quelque mal à se décider aussi promptement, et dans cette circonstance Mgr de Fitz-James montra la plus honorable fermeté. Voyant la résistance de la duchesse, et craignant quelque faiblesse de son royal pénitent, il refusa le jeudi soir de lui administrer le saint viatique : « il rentra chez le roi,et lui dit que toutes les lois de l'Eglise et les canons défendaient précisément d'apporter le viatique lorsque la concubine est encore dans la ville. Le roi n'hésita pas un moment, et fit dire qu'elle sortit sur-le-champ. Outre cela, Mgr de Soisson avait prit la précaution de faire en sorte que Mme de Châteauroux fût avertie que si elle ne sortait pas, il n'apporterait pas Notre-Seigneur au roi. Le déchaînement du peuple était si violent que M. de Belle-Isle, craignant que les deux sœurs ne fussent insultées, et pour qu'elles partissent dans l'instant, leur prêta ses carosses à deux chevaux qui étaient tout près, dans lesquels elles sortirent de la ville les stores baissées. » La communion fut donnée aussitôt après à Louis XV,qui fit ensuite|entrer tout le monde dans sa chambre pour demander publiquement pardon du scandale qu'il avait causé.

Le mal s'aggrava et les saignées se multipliaient : le vendredi' soir Mgr de Fitz-James n'hésita pas cependant a continuer son œuvre et, ayant su que Mme de Chateauroux s'était installée dans un château voisin de Metz, afin de pouvoir revenir au premier signe) il obtint un ordre qui la forçait de partir sans aucun retard pour Autun, et qui prescrivait la des truction immédiate de la galerie qu'on avait bâtie

V

pour relier le logement du roi à celui de la duchesse.

On lui administra alors l'Extrême-Onction. L'état du roi empira tellement dans la nuit que le samedi matin on attendait d'heure en heure la nouvelle de sa mort : « La Faculté même, quoiqu'elle n'en veuille pas trop convenir maintenant, dit M. de Luynes, était si consternée qu'elle ne savait plus quel parti prendre. » Il y eut du mieux le dimanche, mais le lundi tout espoir semblait définitivement perdu : le lendemain, au contraire, une amélioration considérable se manifesta, et huit jours après la convalescence commençait, sans que les médecins aient pu assurément s'en attribuer le mérite.

La reine arriva le lundi 24 août dans la nuit :

« Il l'embrassa et lui demanda pardon du scandale et des peines qu'il lui avait données, » et cette pensée le préoccupait tellement que sa première parole en se réveillant fut qu'on allât demander à Mme de Villars, en qui la reine avait la plus grande contiance, si cette princesse lui avait réellement pardonné : Le 27, le roi « se fit faire la barbe » et le 29, il recommença à reprendre ses habitudes; mais, comme on sait, la convalescence se prolongea pendant presque tout le mois suivant.

M. de Luynes raconte égaleront ce qui s'était passé à Versailles pendant ce temps. On apprit la maladie le 9 août au soir, et chaque jour la reine reçut et dépêcha un courrier, et le 12 le bruit de la mort du roi se répandit avec une grande consistance; la reine, en effet, avait reçu une lettre à 9 heures du soir et se mit à pleurer en la lisant ; au bout d'une demiheure passée dans son cabinet, elle se rendit dans la chapelle avec le dauphin et revint toute en larmes. On sut seulement alors que c'était la nouvelle de l'administration des sacremens donnés au roi. Plusieurs courriers se succédèrent. Le lendemain matin elle partit pour Metz après la messe, emmenant avec, elle Mmesde Luynes, de Villars, de Bonffler et une suite assez nombreuse pour nécessiter des relais de 80 chevaux. Elle vint coucher à Soissons, et le dimanche, recevant des nouvelles de plus en plus fâcheuses, elles précipita sa marche, traversa Reims sans s'arrêter, passa une heure seulement à Châlcn, où elle trouva le conseil en permanence sur la grande

route pour interroger les courriers ( 1) et elle coucha à Vitry, d'où elle se rendit à Metz sans s'arrêter.

Les mémoires contiennent le billet que Louis XV adressa à la reine du champ de bataille mème de Fontenov : « Les ennemis nous ont attaqués ce matin à cinq heures. Ils ont été battus. Je me porte bien et mon iils aussy. Je n'ay pas le temps de vous escrire davantage , estant bon, je crois, de rassurer Versailles et Paris. Le plutos que je pourray je vous enverray les détails. » Ils renferment aussi à ce sujet de curieux documens, notamment plusieurs relations très détaillées, et il resulte que, d^ns cette mémorable affaire, nous eûmes 73 officiers tués , 35 grièvement blessés et 464 diversement atteints. Du reste ils présentent constamment le plus grand intérêt et on ne se lasse pas de parcourir ces pages qui vous transportent au milieu de la cour et vous font presque vivre dans ces salons où se pressait tout ce que le royaume comptait de plus brillans gentilshommes et de plus braves officiers. Je noterais encore, avant de finir, un renseignement assez curieux sur l'origine de l'usage de porter le grand cordon sur l'habit. Primitivement on le mettait indifféremment dessus ou dessous Fhabit ; Louis XIV le portait par dessous, mais il voulait qu'on le portât par dessus. Louis XV faisait de même , mais il préférait le voir porté par tous comme par lui : « Il y a quelques chevaliers des ordres qui le portent pardessus, remarque le duc de Luynes à propos de la cérémonie de la promotion de 174.8, mais en fort petit nombre. »

On a publié il y a trois ou quatre ans une édition des mémoires du duc de Lauzun, avec les passages supprimés et tous les noms, qui produisit un tel scandale que la police correctionnelle eût à sévir. M. Barrière nous les donne aujourd'hui tels qu'on peut

(1) A quatre heures arrive la reine. On la harangue et la supplie de prendre les clefs offertes au roi; elle les ccepte et les rend en disant : Je vous les remets, gir<lez-les bien, elles sont en bonnes mains — On lui offre 100 livres de bougies ei on tira le canon. S. M. voulut aller chez Mme Deu, où elle avait logé en 1725; elle y pnssa une heure, y reçut les visses et repartit, à cinq heures et demie (Voir noire Histoire de Chalons-sur-Marne , in-8 , Aubrv. 1851.)

les lire, et ils sont encore assez vifs. Je regrette seulement que,dans sa notice, il n'ait pas expliqué les raisons qui Pont déterminé à suivre les anciens erremens et à repousser la récente édition ; il fallait éclairer sur ce point les lecteurs à venir ; la collection Didot restera, et il est fâcheux qu'il n'y ait pas une page explicative de cet incident, car comment comprendre plus tard l'existence de ces deux éditions mises presque simultanément au jour et si profondément dissemblables, heureusement pour celle de M. Barrière. Tels qu'ils sont, ces mémoires sont amusans à lire , mais je ne reparlerais pas de la vie de Lauzun ; le prime de Talleyrand a dit en pleine Chambre des pairs « qu'on ne s'étonnera point des profondes impressions que ces mémoires doivent laisser, car M. le duc de Lauzun avait tous les genres d'éclat , était beau, brave , généreux et spirituel. » Cette vie est assez connue et j'aime mieux rappeler en quelques lignes celle d'un des descendans du comte de Tillieris, dont les souvenirs forment la plus piquante et la plus agréable lecture. Le comte Le Veneur de Tilly fut reçu page chez la reine à quinze ans et s'attira la plus affectueuse bienveillance de cette princesse ; il. obtint ensuite un brevet d'officier dans les dragons de Noailles, et , quelques succès littéraires aidant , la plus charmante carrière s'ouvrait devant lui. Mais le comte chercha les aventures, quitta l'état militaire pour la galanterie , quand cependant les mœurs de l'époque lui en permettaient bien le cumul;. il se ruina pour paraître et lit tant que la reine lui défendit même de présenter devant eile. Lancé désormais dans le monde littéraire, il fut ardent royaliste pendant la Révolution , mais ses dettes le forcèrent, vers '1793, à passer le détroit. Il y connut la margrave d'Anspach et en arriva assez tôt à la cravache; il se rendit ensuite à Hambourg, puis à Philadelphie et il se maria et escompta à beaux deniers la liberté que ses heaux-parens le suppliaient de rendre à leur fille ; Tilly revint alors à Londres , et nous le retrouvons avec d'incroyables succès à Berlin, où une dame finit par se noyer par amour pour lui. Ses créanciers le renvoyaient de Prusse, en '1808. Il rentra en France et alla se tuer ruiné complètement à Bruxelles , en 1816. « Ses malheurs furent causés par son incon-

duite et l'absence de tous sentimens honorables. »

Mais ses Souvenirs, qui s'arrêtent en 1793, sont très intéressans, très curieux et antérieurs à. la période vraimént honteuse de sa vie.

VL

27 Novembre 1862.

Histoire de l'armée et de fa garde nationale sous la Convention, par M. le baron Poisson, tome 1 V, in-8°, Durand, 1862.- Histoire générale de l'Eglise, par M. l'abbé Darras . tome I", in-8°, Vives, 1 862.

M. le baron Poisson a terminé son Histoire de l'année el de la garde nationale sous la Convention ; nous avons déjà rendu hommage aux trois volumes précédens de ce remarquable travail qui fait 'connaître une. partie toute nouvelle des annales révolutionnaires. On sait, en effet, dans les plus menus détails les évènemens de Paris et de la Vendée ; mais on ignore ce qui se passait aux camps et aux armées sur les frontières, et c'est cependant là que s'était réfugié ce qui restait d'honneur au pays. Le tome III de cette histoire comprenait la période de « la dictature du gouvernement révolutionnaire. » (octobre 1793- juillet 11794.), et se fermait à la fameuse journée du 9 thermidor. Ce dernier volume s'étend jusqu'à la fin çle la Convention, et il est presqu'exclusivement consacré, cette fois, à Paris, ou du moins à la garde nationale parisienne qui joua alors un rôle admirable. La chute de Robespierre faisait bien, en effet, disparaître un ennemi de la société, mais elle ne tranchait pas le nœud de la situation ; à Paris, cette révolution eut un immense résultat ; en province, elle fut moins radicale ; dans plus d'une ville même, les agens du sanglant régime abattu la nièrent et se maintinrent malheureusement quelque temps ; aux armées, nos soldats, vainqueurs dans le Nord, sur la Sambre. sur !a Moselle et dans les l'y-

rénées—Orientales, n'y tirent nulle attention. C'est à ce moment que chacune de nos quatorze armées mérita t'envoi .d'un drapeau d'honneur et qu'eut lieu la grande fête nationale, après la prise de Bellegarde en Roussillon , pour célébrer la délivrance complète du territoire français.

Le nombre de troupes qui étaient nécessaires aux frontières lit abandonner Paris exclusivement à la surveillance de sa garde nationale, dont la réorganisation souleva de graves difficultés : les thermidoriens étaient sans cesse travaillés par les montagnards que soutenaient les jacobins et la populace : les premier», en revanche, trouvaient un puissant concours dans « la jeunesse dorée »; on appelait ainsi la réunion de quelques milliers de jeunes gens appartenant aux meilleures familles bourgeoises et commerçantes de Paris, et qui affectèrent alors pour se distinguer des ennemis terroristes, une mise élégante et soignée. » Barras et Fréron conçurent l'idée de rendre la jeunesse dorée plus formidable en lui donnant une sorte d'organisation régulière et en lui délivrant des armes plus efficaces que les cannes dont elle était munie. Mais cette tentative n'eut pas de suite; des bâtons courts terminés en massue à leurs deux extrémités, d'énormes cannes tortillées en cep de vigne, des fouets de poste restèrent les armes favorites de la jeunesse dorée ; ses véritables officiers furent toujours ceux qui avaient obtenu parmi leurs cama- des une supériorité morale due à leur caractère ou à leur haine pour les terroristes (1 ). » La situation était des plus graves, deux mois après la mort de Robespierre : les royalistes se trouvaient prêts dans l'ombre ; les thermidoriens et les montagnards, à peu près égaux en force, allaient lutter, mais la garde nationale était indécise et les canonniers des sections in quittaient également chacun des deux partis. Le gouvernement résolut d'abord de licencier l'Ecole de Mars sur laquelle les montagnards fondaient de grandes espérances : il prononça ensuite la dissolution du

( 1 j Ces chefs fu'ent Riboutié . agent de change litératur ; ~SaUt igil ère, auieur dramatique ; Lallglois, journ diste ; Martainville; les acteurs ~EI'eviou, ~(.av.iii i.iu, Qir sitel, Me

club des Jacobins, à l'occasion de la sympathie trop vivement témoignée par ses membres à Carrier et aux quatre-vingt-quatorze Nantais : la plupart cependant de ces misérables furent acquittés, ce qui amena la suspension du tribunal révolutionnaire.

Toute cette période fut le prélude des derniers efforts qu'allaient tenter les terroristes. La pre• mière pensée du comité militaire fut de reconstituer la garde nationale , ce qui soulevait de grands embarras et indisposait singulièrement la jeunesse dorée , jusqu'alors le seul appui sérieux du gouvernement nouveau. Les Montagnards firent l'émeute du 12 germinal qui amena la mise en état de siège de la capitale et la nomination de Pichegru au commandement de la force armée parisienne ; la lutte recommença le lendemain et fut suivie du désarmement des terroristes. Les violences engagèrent naturellement de plus en plus les thermidoriens dans la voie de la réaction ; un décret organisa détinitivement la garde nationale de façon à en exclure, autant que possible, les élémens dangereux ; un autre leva la défense qui interdisait aux troupes de ligne de s'approcher à plus de dix lieues de Paris.

Hors de la capitalela situation était alors peu florissante : les gardes nationales , mal composées dans presque toutes les villes, ne réprimaient aucun désordre et tendaient plutôt la main au parti de l'action. Dans l'Ouest la pacification était réelle; mais à l'étranger, la France avait une position convenable. Les ar- mées continuaient à triompher partout', et bientôt plusieurs ministres étrangers étaient accrédités près de la République française. C'est alors que les journées du 1er, 2, 3 et 4 prairial éclatèrent, par le grand combat entre les Thermidoriens et les Montagnards. lutte terrible, acharnée, sanglante, mais qui se termina par l'écrasement des rebelles. Le parti royaliste saisit ce prétexte pour tenter un nouvel effort qui aboutit à un désastre: la paix fut conclue avec l'Espagne et la Constitution dite de l'an III fut promulguée, en même temps que l'armée était réorga- nisée : Bonaparte était alors à Paris.

Le parti terroriste était anéanti pour le moment, mais le parti royaliste grandissait et ses manœuvres dans les sections ne créaient pas moins de dangers

au gouvernement il trouvait, de plus, un utile appui près de la jeunesse dorée, et obligea les thermidoriens a se rapprocher de tous les vétérans de la révolution.

La section Lepelleticr prit la direction de ce mouvement qui ne portait en apparence que contre la nouvelle constitution, et se mit bientôt en état complet de révolte ; [a journée du 13 vendémiaire en fut la conséquence , mais les affaires dirigées, cette fois au point de vue militaire, par Bonaparte, furent rondement menées. Au bout d'une heure la lutte était terminée et les coupables furent jugés avec une rare indulgence.

Quelques jours après, la Convention Unissait (2G octobre). « Lue ère nouvelle allait commencer pour la France républicaine. Par l'annexion récente des pays de Liège , de la Belgique et du Luxembourg , elle se composait alors de 9S départemens. »

Tel est le rapide résumé des évènemens contenus dans ce dernier volume, et que M. le baron Poisson raconte avec netteté, clarté et une excellente appréciation, qui réjouit vraiment dans un temps où on est exposé à lire tant de livres consacrés à glorifier la révolution , ses excès et ses plus infâmes héros. Aux auteurs de ces ouvrages déplorables , je conseillerai d'étudier les conclusions par lesquelles M. Poisson termine son remarquable travail, et dans lesquelles il établit, avec une logique aussi saine que rigoureuse, comment la France révolutionnaire a pu triompher de l'Europe coalisée , tandis qu'à l'intérieur, elle était en proie à la plus terrible anarchie. « C'est la Terreur qui a sauvé la France de l'étranger, disent les uns. — C'est l'enthousiasme de toute la jeunesse républicaine, se précipitant à la frontière, répondent les autres. — Ces deux opinions émanent de partisans sincères de la révolution, et pourtant il y a entre elles la même différence qu'entre le couperer. du bourreau et le sabre du soldat. « Or, ce qui a vraiment sauvé la France, c'est l'orgamsation de son armée et l'armée a ce moment,c'était la nation pntière.» Et je me permettrai d'ajouter que ce qui eût pu perdre le pays , c'eût été la Terreur si elle eut duré. Mais je vais laisser la place à M. le baron Poisson et donner ici le résumé des conclusions où il énonce

avec une précision mathématique les causes du dan ger et du salut de la France :

« 1° La désorganisation de l'armée commença avec les troubles révolutionnaires de 1789 Elle eut pour causes la faiblesse du roi, l'imprévoyance et les fausses appréciations de l'assemblée constituante , le contact des troupes de ligne avec les gardes nationales, l'esprit de délibération introduit dans le corps, l'intervention des autorités civiles dans la discipline intérieure des régimens.

« 2- Cette impulsion désorganisatrice fut activée encore par les erremens de l'Assemblée législative. Ses conséquences furent des insurrections militaires à l'intérieur et des défaites à l'extérieur ;

« 3' De juillet 1792 à juillet 1793, le personnel de l'armée, le matériel militaire et les places tombèrent dans un état d'impuissance, de dénûment et de délabrement. Le territoire fut envahi de tout côté, et l'ennemi s'avança jusqu'à 50 lieues de Paris ;

« 4' Une dictature était devenue indispensable.

Celle du gouvernement révolutionnaire mit Carnot à mème de réorganiser la force militaire ; il traça en même temps des plans de victoire aux armées; Prieur (de la Côte-d'Or) les arma; Robert Lindet les nourrit. Ce fut à cette trinité de travailleurs du Comité de salut public que la France dût de recouvrer,en un ln, l'intégrité de son territoire;

« 5- Des mesures rigoureuses furent malheureusement nécessaires pour forcer la nation eu délire à entrer dans la voie de l'obéissance et du salut; on doit les distinguer de celles qui, dictées par la démence, l'esprit faux et la cruauté, engendrèrent la terreur. La délivrance du pays fut, au contraire, le résultat du bon sens, de l'énergie et de la logique. La jeunesse française, vigoureusement entraînée, y concourut avec enthousiasme, et les plus éminentes vertus militaires présidèrent à l'oeuvre nationale accomplie par l'armée régénérée. »

Cette réorganisation fut, en effet, presqu'entièrement accomplie sous la Terreur ; mais elle n'a aucune solidarité avec elle , et M. le baron Poisson insiste \* avec soin pour bien constater que le salut du pays ne fut nullement la conséquence des faits hideux de cette époque. « Non, la terreur n'engendre que la terreur

et ne féconde rien. » Li gouvernement révolutionnaire devait être violent contre les officiers malversateurs , les individus qui entravaient le recrutement de la levée en. masse , la fabrication des armes , le roulement général des grains et des vivres vers les frontières, contre les traîtres enfin qui doivent être toujours punis exemplairement. Il faut de la violence pour tâcher d'imprimer une direction salutaire « à une nation qui avait renié son Dieu . tué son roi , foulé aux pieds toutes les lois et méconnu successivement tous les pouvoirs; au point d'abaissement où le pays avait été réduit par cette sanglante orgie, en l'absence de tout frein , de toute morale et de toute idée de devoir, les plus simples prescriptions n'étaient exécutées que sur la menace des peines les plus terribles. » Mais le gouvernement révolutionnaire ne sut pas s'arrêter etjil laissa la terreur s'établir à l'intérieur, tendis que nos armées défendaient le territoire et conservaient au pays un sillon glorieux à travers ces longs mois de sanglantes exécutions, de honteuse ineptie et d'effroyable démence. L'armée, pendant la terreur, fut admirable , et M. Poisson a raison de dire que « l'histoire des républiques antiques n'offre pas de plus beaux exemples de vertus militaires. »

M. l'abbé Darras commence en ce moment une histoire générale de l'Eglise ; il en a publié une en quatre volumes , il y a quelques années ; elle a eu le plus légitime snccès et doit lui donner une grande quiétude à l'égard de ce nouveau travail. L'heure est bien venue , en effet, d'écrire cette histoire , car la plupart de celles qui l'ont précédée, ne satisfont plus aux besoins du jour. Le temps n'est plus, remarque avec raison M. Darras, où , s'adressant à une société que la foi religieuse dominait encore, Fleury pouvait déclarer dans la préface de son Histoire Ecclésiastique qu'il « fallait retrancher d'une telle œuvre les dissertations et les discussions de la critique, comme on ôte les échafauds, les machines et les cintres des voûtes, après qu'un bâtiment est achevé. «Aujourd'hui, au contraire, on ne peut prétendre composer une histoire de l'Eglise qu en discutant et en prouvant ; l'objection , en effet, est malheureusement plus universellement connue que la

vérité : « L'écrivain catholique doit donc défendre , d'une main l'édifice du passé qu'il cherche à reconstruire de l'autre. «M. l'abbé Darras a parfaitement compris ce rôle militant imposé à l'historien catholique et c'est ce qui imprime une véritable et saine nouveauté à son œuvre Il rend hommage à M.l'abbé Rohrbacher qui, le premier, inaugura en France ce nouveau genie, et commence son histoire au premier jour du monde ; c'est qu'en effet la généalogie de l'Eglise catholique remonte à l'Ancien Testament ; « Le principe et. la fin de l'histoire de l'Eg ise sont en Dieu , d'où elle descend et où elle remonte. Elle rattache le temps aux deux rivages de l'éternité. » Et les écrivrains libres penseurs, ou pour parler plus sincèrement, incrédules, ne s'y sont pas trompés; ils ont bien vite reconnu la vérité, la puissance de ce système, et depuis quelque temps ils dirigent toutes ieurs attaques contre les livres saints , contre les anciens textes sacrés qui sont effectivement leurs plus sérieux ennemis.

M. l'abbé Darras se propose judicieusement de suivre les mêmes voies, mais quand on a lu le premier volume paru de cette histoire, on ne peut s'empêcher d'y remarquer, sinon plus de savoir que dans celle de .l'abbé Rohcbacher, du moins plus de clarté, un style plus soigné, plus égal. une méthode plus raisonnée, une plus grande facilité pour les recherches. Est-il utile d'ajouter que l'abbé Darras d'avance se soumet à l'autorité de la ire ecclésiastique et retracte tout ce qui pourrait être involontairement tombé de sa plume de contraire à la doctrine et à la pensée du Saint-Siège?

Ce premier volume commence à la création du monde et s'étend jusqu'à la mort de Moïse. On comprend que je ne veux pas en donner ici une analyse , ni une critique complète , car un article de revue ne saurait même y suffire. Je dirai seulement que M. l'abbé Darras sait demeurer constamment à la hauteur de son sujet et démontrer l'insanité de nos pauvres philosophes contemporains qui, en niant tout , croient allumer un nouveau soleil et répandre sur le monde une lumière éclatante. Je citerai notamment le chapitre consacré au sixième jour de la création et qui me paraît donner précisément la mesure du talent

de 1 auteur pour faire concorder la science moderne avec les textes des livres sacrés; il démontre la fausseté de ce prétendu squelette préadamite découvert à OEningen et reproduit l'opinion de Cuvier qui prouve la véracité de Moïse par l'observation de couches terrestres. Il s'élève avec non moins de succès contre la théorie des générations spontanées si avidement exploitée par une coterie savante, malgré les savantes et formelles conclusions de MM. Milne-Ed- wards et de Quatrefages.

Je céderai maintenant la place à l'abbé Darras pour laisser mes lecteurs connaître la belle page où il résume l'état du monde avant l'homme : « La terre était donc peuplée : des serviteurs muets, répandus à sa surface , attendaient leur roi ; la-nature parée de sa fertilité et des magnificences de sa végétation, gardait l'ombre de ses forêts, le parfum et l'éclat de ses fleurs, l'abri de ses retraites hospitalières,pour le souverain qui allait naître et dont l'apparition donnerait une voix au temple silencieux, une âme intelligente à la matière assoupie et féconde, un interprète à la nature, pour connaître, louer et bénir son auteur.Qui nous dira ce qu'elle était alors , dans sa fraîcheur virginale , sortant des mains créatrices, cette terre où le souffle du mal n'avait pas encore pénétré et que Dieu considérait avec complaisance, en voyant que tout était bien? On se sent involontairement saisi d'une émotion formidable, en se reportant par la pensée à cet instant solennel qui n'aura plus d'égal dans la série des âges terrestres, alors que le grand architecte du monde, après avoir construit le palais, décoré la demeure, suspendu il la voûte des cieux les brillants flambeaux du jour et de la nuit, ordonné la vie dans le règne animal, sembla se recueillir pour achever son œuvre et créer l'homme destiné à dominer ce majestueux ensemble et à élever, d'un cœur libre et pieux, vers l'auteur de tant de merveilles , le concert de l'amour et de la reconnaissance : le

Dieu dont le regard embrasse tous les temps comme un point dans son éternité, prévoyait les désastres de l'avenir, l'invasion du pêché qui détruirait l'harmonie de son ouvrage, les crimes débordant sans nombre et sans mesure, le sang inondant les plages de la terre et les passions humaines déchaînées sur un théâtre

où la haine, les convoitises, l'orgueil et la vengeance se livreront des combats sans cesse renaissants. Qui nous expliquera les secrets d'ineffable miséricorde et de divine bonté qui prévalurent en ce moment l'œuvre créatrice, se réservant de répondre à un déluge de crimes par un déluge de grâces, de réparer le faute par des moyens si prodigieux, qu'ils feraient bénir la chute elle-même ? »

VII.

28 Décembre 1862.

LES ETRENNES.—Atala. deChâteaubriand, illustre par M. Gustave Doré; 1 vol. in-folio. Hachette, 1863. — Les Aventures du baron de Munchausen , traduites par M. Théophile Gautier fils , illustrées par Doré; 1 vol. in-4'. Fume, 1863.— Les Femmes dit Temps passé, par Arsène Houssaye ; 1 vol. grand in-8'. Morisot , 1863. — Le Monde avant le Déluge , par M° Figuier , avec 300 gravures ; 1 vol. grand in-8° Hachette; 1863. — Les albums illustrés, chez M. Hetzel.

Les étrennes ! quel mot plein de charmes pour nombre de mes bienyeillans lecteurs, et comme je suis heureux de leur dire que la librairie parisienne leur offre,cette année,réellement de beaux et bons livres qu'il vaut bien mieux donner que ces malencontr'eux sacs de bonbons qui ne durent pas et font si souvent dumal ! En première ligne je nommerai la splendide édition d'Atala , éditée par M. Hachette , qui occupe à juste titre maintenant une place si éminente dans la librairie française , et qui peut, grâce à cela, faire ce que nul autre ne pourrait tenter.

Tout le monde connaît assez Atala pour qu'il soit parfaitement superflu de parler avec détail de l'œuvre de Chateaubriand ; mais le livre change tout-à-fait aujourd'hui,avec les magnifiques illustrations dont M. Gustave Doré l'a su orner , non pas de ces dessins

banals comme on en embellissait,il y a quelques années, les publications dites illustrées , mais de vastes compositions, de splendides gravures, pleines de poésie , de grandeur et de ce sentiment mystérieux et presque terrible que notre fécond artiste sait si bien manier.

M. Gustave Doré n'a pas fait de ces dessins pittoresques qui conviennent à peu près à tous les ouvrages, avec plus ou moins de bonne volonté : il a lu Atala, et prenant un passage, une phrase, un mot, il a commenté ce passage, cette phrase, ce mot, et en a composé trente magnifiques tableaux. Par exempte « Des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums » Le fond du tableau représente une masse immense d'arbres de toute espèce grimpant aux flancs d'une haute montagne qui domine un pic à moitié perdu dans les nuages ; devant,s'étend une large nappe d'eau doucement ridée, au premier plan un îlot de sable sur lequel des crocodiles se chauffent au soleil , de chaque côté des massifs d'arbres du tropique,aux larges et vigoureux feuillages, les uns se dressant vers les airs, les autres penchés mélancoliquement dans le lac. Rien de calme, de grand, d'harmonieux comme ce dessin. Je tourne la page et je lis : « Tout ici au contraire est mouvement -et murmure... » Nous sommes dans l'intérieur d'une forêt vierge : au premier plan est un arbre colossal, au tronc puissant, aux branches énormes et tordues dans tous les sens , dont le pied se perd au milieu des herbes, des lianes et de mille riches plantes qui couvrent aussi le sol et qui cacheraient presque l'homme assez hardi pour s'y aventurer. D'autres arbres s'élèvent les uns contre les autres, quelques-uns sont morts, étouffés par cette végétation trop abondante : au fond,une sombre éclaircie à travers laquelle se dressent encore d'autres grands arbres qui se perdent dans l'éloignement comme autant de fantômes; un troupeau de daims occupe le centre de cette clairière, ayant l'air d'écouter les mille sons qui bruissent sans cesse dans ces solitudes ; en avant, un cerf plus timide ou plus avisé s'enfuit à travers les' herbes ; partout dans les airs des oiseaux de toutes les formes battent des ailes et s'échappent entre les branches. Tout est bien réellement « mouvement et murmure. »

Ailleurs on retrouve le peintre du fameux Enfer du Dante : ce sont des clairs de lune vraiment lugubres et où les tons de la gravure rendent extraordinairement le ton des rayons lunaires, avec ces formes indécises et vagues qui donnent, lanuit,aux objets les plus simples des aspects si bizarres et si saississants. Il me faudrait, du reste, citer et décrire une à une chacnne de ces grandes planches; je crois en avoir assez dit quand j'aurai ajouté que les graveurs ont parfaitement exécuté les dessins de M. Doré et que de celui-ci, avec Atala , a conquis un brillant titre e plus dans l'histoire de l'art français.

Mais je parlerai encore de lui en signalant les ébouriffantes Aventures du baron du Munchhausen , l'un des livres grotesques les plus réjouissans . les plus épatans qu'on puisse imaginer : on rit tout seul en lisant ces histoires impossibles, que traduit si bien M. Th. Gautier; on rit bien plus encore avec les croquis fabuleux de M. Gustave Doré; ce commentaire au crayon dépasse les bornes de la fantaisie la plus bouffonne ; c'est un véritable chef-d'œuvre dans son genre. Je n'en veux citer pour preuve que le portrait du baron Munchhauscn , admirable personnification du hâbleur intrépide,sous des traits que certainement nous reconnaissons tous pour être ceux précisémeut du conteur quand même , auquel nous devons ce récit d'impossibles exploits cyuégétiques. En Allemagne. le Aventures du baron Mun- chhausen jouissent d'une grande et légitime popularité, et M. Th. Gautier fils a bien raison en espérant leur voir acquérir en France la même célébrité.

Le baron de Münchhausen, en dépit de ses hâbleries incroyables, n'a nul lien de parenté avec le baron de Crac, autre illustre menteur. La blague française, qu'on nous pardonne d'employer ce mot, lance sa fusée, pétille et mousse comme du vin de Champagne, mais bientôt elle s'éteint, laissant à peine au fond de la coupe deux ou trois perles de liqueur. Cela serait trop léger pour des gosiers allemands, habitués aux fortes bières et aux âpres vins du Rhin; il leur faut quelque Chose de plus subtantiel, de plus épais, de plus capiteux. La plaisanterie pour faire impression sur ces cerveaux pleins d'abs-

traction, de rêves et de fumée, a besoin de se faire un peu lourde; il faut qu'elle insiste, qu'elle revienne à la charge, et ne se contente pas de demi-mots qui ne seraient pas compris. Le point de départ de la plaisanterie allemande est cherché, peu naturel, d'une bizarrerie compliquée et demande beaucoup d'explications préalables assez laborieuses; mais, la chose une fois posée, vous entrez dans un monde étrange, grimaçant, fantasque, d'une originalité chimérique dont vous n'aviez aucune idée. C'est la logique de l'absurde poursuivie avec une outrance qui ne recule devant rien. « Voyons maintenant une des historiettes du baron, je prends an hasard :

«Ainsi, par exemple, je me souviens qu'un jour je vis sur un lac, au bord duquel m'avait amené une de mes excursions, quelques douzaines de canards sauvages, trop disséminés pour qu'il me fût permis d'espérer en atteindre d'un seul coup un nombre suffisant. Pour comble de malheur, ma dernière charge était dans mon fusil, et j'aurais précisément voulu les rapporter tous, ayant à traiter chez moi nombre d'amis et de connaissances. Je me souvins alors que j'avais encore dans ma carnassière un morceau de lard, reste des provisions dont je m'étais muni en partant. J'attachai ce morceau de lard à la laisse de mon chien, que je dédoublai, et dont j'attachai les quatre fils bout à bout ; puis,.je me blottis dans les joncs du bord, lançai mon appât, et j'eus bientôt la satisfaction de voir un premier canard s'en approcher vivement et l'avaler. Les autres accoururent derrière le premier, et comme, l'onctuosité du lard aidant, mon appât eut bientôt traversé le canard dans toute sa longueur, un second l'avala, puis un troisième, et ainsi de suite. Au bost de quelques instans, mon morceau de lard avait voyagé à travers tous les canards sans se séparer de sa ficelle ; il les avait enfilés comme des perles. Je revins tout joyeux sur le bord, je me passai cinq ou six fois la ficelle autour du corps et sur lés épaules, et m'en retournai à la maison. — Comme j'avais encore un bon bout'de ehemin à faire, et que cette quantité de canards m'incommodait singulièrement, je commençai à regretter d'en avoir tant pris ; mais, sur ces entrefaites, il survint un événement qui, au premier moment, me causa quelque inquiétude.

« Les canards étaient encore tous vivans : revenus peu à peu de leur premier étourdissement, il se mirent à battre des ailes et à m'enlever en l'air avec eux. Tout autre que moi eût assurément été fort embarrassé. Mais moi, j'utilisai cette circonstance à mon profit, et, me servant des basques de mon babit comme de rames, je me guidai vers ma demeure. Arrivé au-dessous de la maison, lorsqu'il s'agit de parvenir à terre sans me rien casser, je tordis successivement le cou à mes canards et je descendis par le tuyau de la cheminée, et, à la grande stupéfaction de mon cuisinier, je tombai sur le fourneau qui, par bonheur, n'était pas allumé. »

Mais ce dont je ne puis donner une idée, c'est le charme que les dessins de M. Doré donnent à ces très humouristiques histoires : comme le dit M. Th. Gautier, personne mieux que cet artiste ne sait animer les chimères, les rêves, les cauchemars, les silhouettes drôlatiquement caricaturales et tous les monstres de la fantaisie. Il a doublé la valeur de ces amusantes aventures qui distrairont les grandes personnes, au moins aussi bien que les enfans.

Pendant que je suis à parler images, je signalerai en passant, les albums de la librairie Hetzel : il yen a de charmans pour les enfans de plusieurs âges ; j'avoue que rien ne m'amuse comme ces naïves historiettes où plume et crayon se réunisseut pour distraire les yeux et réjouir l'esprit. La Journée de mademoiselle Gili, par exemple, est un ouvrage complet dans son genre et qui nous donne le spectacle de faits et gestes d'une petite fille bien sage, d'une petite fille comme toutes les petites filles devraient être.

J'arrive maintenant à un livre plus sérieux, tout en conservant l'aspect le plus illustré et le plus séduisant. M. Arsène Houssaye a réuni dans un beau \* volume vingt des plus jolies femmes du dernier siècle, depuis Adrienne Lecouvreur jusqu'à Mme Récamier : la duchesse de Bourgogne seule y représente le siècle du grand roi. Il y a là vingt notices charmantes, pleines d'humour, delverve et d'entrain,comme seul Arsène Houssaye sait les écrire, vingt portraits plus ravissans l'un que l'autre et tous gravés d'après les originaux peints par Vanloo , La Tour, Nattier, Coypel, Gérard, Mme Lebrun , etc. Mainte-

nant comment, choisir parmi toutes ces beautés qui font penser tristement que, de nos jours, on aurait quelque peine à en rassembler seulement trois ou quatre ensemble aussi merveilleusement jolies C'est (in mélange étrange de princesses, de grandes dames et de femmes de théâtre ; ces dernières y occupent peut-être trop la principale place due à la reine

Marie-Antoinette et à Madame Elisabeth. Notre ami

Houssaye ne s'y arrête pas assez sérieusement : de même, je lui reprocherai encore trop de précision dans l'accusation qu'il inflige au chef d'une des premières familles de France, à l'occasion de l'empoisonnement de la duchesse de Bourgogne, crime à l'égard duquel les soupçons ont été complètement écartés.

M. Henri Martin , lui-même , constate que la duchesse succomba à une terrible maladie, qui a nom la rougeole pourprée. Mais ce sont là des critiques qu'il faut bien chercher pour les fa re. car le livre est assez charmant . assez agréable à lire pour qu'on ait peu envie de se montrer longtemps maussade. Ce sont d'adorahbles portraits aussi finement racontes que remarquablement gravés; c'est une galerie ravissante où l'on s'attarde volontiers un livre enfin bien digne du XVIIIme siècle, dont l'auteur a voulu fixer les plus gracieux visages. Quel dommage que parmi toutes ces femmes, le nombre des vertueuses ne forme qu'une inliniment minime minorité . et que presque toutes pussent faire comme Mlle Gaussen qui choisit, entre ses divers noms , celui de Madeleine « parce que, sans doute, elle voulait beaucoup aimer. »

Nous finirons tout à fait sérieusement en abordant la Terre avant le déluge, étudiée par M. Louis Figuier et décrite à i'aide de quelques trois cent cinquante dessins dont vingt-cinq sont de la plus curieuse originalité ce sont vingt-cinq vues idéales de paysages du monde anté-diluvien. Personne n'ignore les surprenans progrès de la science qui, en restant parfaitement d'accord avec la tradition religieuse , est parvenue à donner d'incroyables détails sur l'état de notre globe avant le deluge. Loin de contredire la tradition, les découvertes scientifiques, sont au contraire corroborées par elle, et nous avons

pu en juger, parce que j'ai eu tout récemment occasion de dire à propos de l'histoire si remarquable de l'Eglise qu'entreprend M. l'abbé Darras : car je ne rappellerai, même pas pour mémoire, de détestablés travaux , dus à des hommes éminens , et qui n'ont d'autre but que de vouloir ramener la création du monde aux proportions d'un événement fortuit, et à représenter le texte sacré comme un recueil de fables. M. Figuier soutient que le premier livre à placer entre les mains de l'enlance doit se rapporter à l'histoire naturelle, au lieu de lui mettre dans la tête un tas de contes , bons] seulement à lui troubler le sens ; il a grandement riison et, à tous les égards,les spectacles naïfs et simples de la nature sont autrement sains pour un enfant que les aventures du Chat Botté , l'histoire de Peau d'Ane ou les Amours de Vénus. « En s'habituant à regarder, en cherchant à comprendre les spectacles grands et petits de la création, en lisant dans ce livre admirable de la nature, ouvert à tous les yeux et pourtant si peu lu, l'enfant ornera son esprit de connaissances usuelles et pratiques ; il apprendra à admirer dans ses merveilles, dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit, le divin auteur des choses, il mettra son âme en état de recevoir avec efficacité la fructueuse semence de la sience, de la religion, de la philosophie et de la morale. Et, dernier avantage qui , pour être négatif, n'en a pas moins de prix à nos yeux, il écartera de son esprit le poison, c'est-àdire les féeries, la mythologie, les légendes et tout l'attirail suspect du merveilleux enfantin, qu'il vienne de Perrault et consorts, ou qu'il soit l'héritage du paganisme de l'antiquité.»

M. Figuier ajoute ensuite qu'il a voué son existence à cette tâche, se proposant, sous le titre général de Tableau de la nature, de publier, à la fin de chaque année, un volume traitant de l'une des parties des sciences naturelles. Il commence naturellement par la Terre avant le déluge, et ce travail est un des plus curieux, assurément, que l'on puisse lire ; on le devine de reste, avec un tel sujet traité par un tel auteur. Je lui reproche seulement de sembler réserver ce volume pour seuls enfans r quand il me semble que bim des grandes personnes

ont singulièrement à apprendre en le lisant. Rien n'est saisissant et intéressant, à mon avis , comme cette histoire de la création du monde , quand on la reconstitue, l'Ancien Testament d'une main et la recherche de la science moderne de l'autre. M. Figuier chemine avec une admirable sagacité à travers ces embarras si divers, en trouvant toujours dans la Genèse ses principaux argumens et à coup sûr les plus solides. Il constate que les découvertes et les travaux les plus récens établissent sans cesse l'accord le plus parfait entre la géologie et la révélation biblique. « Nous voulons parler de la question de l'existence de la race humaine à l'époque du grand déluge de l'Asie centrale. On a cru longtemps pouvoir battre en brèche le récit de Moïse concernant le déluge de Noé, en alléguant que l'homme n'est apparu sur la terre qu'après le grand ébranlement géologique qui fit surgir le mont Ararat, et produisit l'inondation des contrées situées au pied de la longue chaîne du Caucase. Les découvertes récentes de divers géologues ont mis complètement hors de doute l'existence de l'homme à cette époque, prouvé que les contrées de l'Asie étaient alors habitées par la race humaine, et justifié de cette manière le récit de l'histoire sacrée. »

On ne peut qu'indiquer et recommander ce livre quand on s'en occupe en passant, mais j'y reviendrai spécialement un jour ; finissons aujourd'hui en souhaitant à mes lecteurs, pour le commencement de l'année 1863, un de ces beaux et bons livres comme des bonheurs de la vie.

VIII.

31 Janvier 1863.

Saint-Mar tin , le philosophe inconnu , sa vie et ses écrits, son maître Martinez et leurs grou- pes, d'après les documens inédits, par M. Mat- ter, conseiller honoraire de l'Université , 1 vol. in-8° Didier. 1862.

On connaissait peu,avant la curieuse étude, publiée il y a une dizaine d'années par M/. Caro, l'existence de ce mystique philosophe, dont le nom presque seul avait percé , ou plutôt le surnom ; car c'est surtout du « philosophe inconnu » que l'on s'occupait, sans cependant avoir jamais pu comprendre ni même déchiffrer tous ses mystérieux ouvrages. M. Matter a été frappé par cette ligure intéressante et originale , par cette vie si pure et si sereine, au milieu de tant d'orages, si détachée en face de tous les attachemens les plus vifs et les plus impérieux. Quand, autour de lui tout est passion ou violence, persécution ou peur, Saint-Martin est sûr , calme , aimant. désintéressé le sage en personne. « Et il l'est , non pas de par sa nature, mais par sa volonté et sa raison, » Un tel caractère est bien fait pour attirer l'attention et donner envie d'étudier de prés l'ho.mme au milieu du monde et de ses relations. M. Matter a été plus heureux encore ; car il a eu la fortune de rencontrer d'assez nombreux documens inédits sur Saint-Martin , notamment une correspondance considérable avec diverses personnes justement estimées, comme le comte de Divonne, Maubach, Mme de Bœcklin , le baron de Giebisdorff' et d'autres dont nous lirons les noms dans la rapide esquisse que je vais essayer, à mon tour, ds tracer de la vie du « philosophe inconnu.

Louis-Claude de Saint-Martin , naquit le 118 janvier 1743, à Amboise, au sein d'une pieuse famille il perdit sa mère peu de temps après sa naissance , mais il eut le bonheur de trouver dans sa belle-mère

une femme bonne et aimante qui l'éleva comme son propre enfant et lui imprima la meilleure direction religieuse et morale. Sa jeunesse se passa comme celle de tous les enfans de son âge, quoique dans les espèces de Mémoires qu'il nous a laissés sous le nom de MJH portrait, il nous apprenne gravement qu"il changea sept fois de peau pendant le temps qirii demeura chez sa nourrice. Du collège il passa à l'école de droit, mais s'y occupa beaucoup plus de philosophie que de législation , puisqu'il l'âge de dix-huit, ans il pouvait assurer avoir lu tous les philosophes à la mode.

Saint-Martin acheva cependant ses études et, pour obéir à son père, accepta la charge d'avocat du roi au présidial de Tours : il nous raconte seulement que sa réception y fut peu brillante, puisqu'il « y versa des larmes plein son chapeau. » La façon dont il remplit ses fonctions répondit malheureusement au début. « Je n'ai jamais pu savoir, avoue-t-il lui-même, peHdant six mois, qui, dans une cause jugée, avait gagné ou perdu son procès, et cela après plaidoieries , délibéralious et prononcé du président entendus. » Le jeune magistrat demanda donc la faveur d'une démission et échangea la robe contre l'épaulette, non parce qu'il aimait la carrière militaire « il détestait au contraire la guerre au nom de tous ses principes et de toutes ses affections. » Mais cette vie lui plaisait cependant et il crut pouvoir y continuer plus facilement ses études favorites , celles de la religion et de la philosophie. Très protégé par le duc de Choiseul qui aimait sa famille, il obtint facilement un brevet d'officier au régiment de Foix et rejoignit ce corps à Bordeaux où il tenait alors garnison : il y rencontra dès les premiers jours un homme qui devait exercer une influence décisive sur sa vie , « le grand hiérophante d'initiations secrètes » , Martinez de Pasqualis, qui avait formé une école importante et comptait des adeptes dans toutes les grandes villes.

On n'a jamais connu précisément la doctrine de cet israélite devenu chrétien : on a dit qu'elle consistait en un mélange de gnosticisme et de judaïsme christianisé, nourris tous deux dans la kabbale M. Matter ne le nie pas et déclare que Martinez fut à la fois con-

templatif, extatique et théurgiste, mais assurément très-peu chrétien ; quant à sa doctrine proprement dite, elle est beaucoup trop compliquée et obscure pour que j'ose même essayer d'en donner ici la moindre idée : on s'y perd et parfois on se demande si on a affaire à des gens jouissant de tout leur bon sens. Saint-Martin, après quelque hésitation, tombe complètement sous le charme et devient l'un des disciples le plus ardent du célèbre illuminé : quand le changement de garnison l'envoya d'abord à Lorient, puis à Longwy, il n'en demeura pas moins dévoué, et enfin en 1771 il quitta le service. M. Matter fait remarquer que cette détermination coïncida avec le renvoi du parlement par le ministère Maupeou . et qu à partir de ce moment Saint-Martin abandonna ses convictions dynastiques, assez pures, pour embrasser ce qu'on appelait les idées nationales. On ignore où il se fixa d'abord, mais on sait que sa démission nouvelle n'amena aucun refroidissement entre lui et ses parens et qu'il avait de nombreuses relations alors à Lyon et à Paris où il était lié avec quelques Martinezistes éminens comme le comte d'Hauterive, l'abbé Fournié, Cazotte et la marquise de la Croix. Tous les quatre étaient mystiques au plus haut degré : on en aura une idée suffisante, je pense, en apprenant qu'on croyait sérieusement dans cette société que le comte d'Hauterive avait la faculté de se dépouiller de son corps et de le laisser sur terre pendant son ascension mystérieuse.

Saint-Martin avait parfaitement réussi dans les salons de Pans: une figure expressive, de bonnes manières de gentilhomme, une grande distinction, une réserve pleine de bon goût le produisaient avec avantage; il aimait, de plus, le monde et y était à sa place. Une page de son Portrait résume ses relations, au moment où Martinez s'éloigna de France et où Saint-Martin devint réellement le chef de son école. « Notre société à Paris était moitiè spirituelle, moitié humaine : les Modène, les Lauran, les Turpin, les Montulé, les Suffren, les Choiseul, les Ruffé, la respectable vieille mère de Lusignan, morte en trois heures sans jamais avoir été malade; les Puymaudan, le Nieul, les Dulau, dont le nom de la fille fait époque dans mon esprit; les Bélabre, l'abbé de

Dampierre, le jeune Clermont, le vieux bonhomme La Rivières, MM. de Worms et de Marjolai, M. Duvivier d'Argenton, l'abbé Daubez, M. de Thiange, cordon-rouge et grand maître de la garde-robe de Mgr le comte d'Artois; les Crisson, le chimiste Sage, le généalogiste Chérin, fort sur l'histoire ; les Culan, les La Côte, les des Ecottais, la maréchale de Noailles, les Flavigny, les Tezan, les Montaigu, enfin la tres-fameusa famille Rico de Dombez. » C'est chez Madame d3 Lusignan que Saint-Martin avait fait ces connaissances, et c'est dans ce centre qu'il professait et qu'il était écouté avec une singulière faveur. Cette faveur ~ encore et on voit avec quel soin il s'effoçait, tout eu demeurant parfaitement homme du mon le, de deve c nir surtout un utile et persuasif missionnaire i: se lit ainsi écouter de la marquise de Clermont-Tonnerre, de Mmes de Bezon et d'Apenoi, et arriva mémo aux sceptiques par excellence; le duc d'Orléans, Souffler et Richelieu. En 1775, Saint-Martin sa rendit eu Italie, mais il y demeura peu: il séjourna ensuite à Toulouse où il fut même deux fois question de mariage; « mais, dit-il, tous ces projets se sont évanouis , comme tous ceux qui n'ont ténu qu'aux choses de ce bas monde. » En 1775 il vint alors à Versailles où Richelieu le protégeait plus sérieusement que ne le comportait la frivolité de ses habitudes les légères; il voulait l'aboucher avec Voltaire; la mort dispensa ce dernier de la vérité de l'illuminé qu'il goûtait peu, mais qu'il se résignait à recevoir par gracieuseté pour le maréchal. En revanche, Saint-Martin devint aloi s l'ami intime, « le directeur spirituel de la duchesse de Bourbon, » et trouvait également un puissant concours dans l'amitié de la Marquise de Chabannais.

Le métier de missionnaire devait forcer naturellement Saint-Martin à voyager; il alla d'abord deux fois à Lyon, en Angleterre et s'y créa, par l'entremise du prince Repnin, de hautes relations en Russie ; en Allemagne, à Harbourg, où il séjourna et se trouva en plein centre savant et mystique, avec un cercle de quelques femmes de grande intelligence, Mmes de Becklin, d'O\erkireh, de Fronce, de Rosemberg, la comtesse c ocka : l'auditoire féminin lui était indispensable . La première de ces dames avait une

puissance absolue sur lui et développait à la'centième puissance ses tendances mystiques . aussi , disait-il très franchement « Il y a trois villes en France . dont l'une est mon Paradis, et c'est Strasbourg, l'autre est mon enfer (Amhoise), et l'autre est mon purgatoire (Paris). » Mais il ne faudrait pas se tromper sur les liens qui unissaient Madame de Becklin à Saint-Martin :« Le grand moyen employé par le magicienne, dit M. Matter, ce fut obsolument le même qu'en chrétienne convaincue et sévèrement conduite par les épreuves , elle emploie ausi dans sa correspondance avec son amie , la baronne de Razenried : la parole des textes sacrés gravés dans sa mémoire par l'éducation de sa jeunesse, parole qu'elle ne cessait de lire et quelle cite . devenue mystique et catholique, comme aurait pu le faire la huguenote la plus biblique de XVIe. « Au milieu de l'année 1792, le père de l'heureux philosophe, effrayé par la marche des évènemens,!e rappela à Amboise et les lettres de la « chérissime amie 13 » purent seules adoucir son exil. Moins d'un an après,il perdit son père et il eut ensuite à subir quelques ennuis de la police républicaine, qui trouvait ses relations et sa correspondance extrêmement suspectes , quoiqu'il s'observât soigneusement et qu'il eût même offert quelques dons patriotiques sur l'autel de la très besogneuse nation. Il se consola en redoublant d'ardeur pour le travail et multipliant sa publication que M. Matter reconnaît souvent assez difficile à comprendre. Il revint un moment à Paris, en 1794, pour entrer à l'écote Normale mais l'année suivante le revoyait à Amboise d'où il sléloignait souvent pour aller aux environs à Petit-Bourg, chez la duchesse de Bourbon , à Champlàtreux, à Sombreuil, chez sa cousine, et à Montargis.

En 1791, Saint-Martin demeura assez longtemps à Paris et s'y créa de nouvelles relations ; parmi ces nouvelles connaissances , il faut citer Gilbert, Maubach, Gombaut, le comte de Divonne,- de Géromols ; il publia alors son poème satyrique du Crocodile , avec deux derniers travaux mystiques : l'Esprit des choses et le Ministère de l' homme fort. Deux grandes figures apparaissent à la fin de sa vie , la comtesse d'Albany et la baronne de Krudener ; il vit aussi

une fois Chateaubriand ; il mourut enfin à Aunay, chez le comte Lenoir de la Roche, le 13 octobre 1803, à l'âge de 60 ans à peine. « Ce fut un coup d'apoplexie qui mit une douce fin à cette belle existence , laissant au pieux philosophe quelques momens pour prier et pour adresser de touchantes paroles à ses amis accourus. Il les pressa de vivre dans l'union fraternelle et d.ans la confiance en Dieu. C'est en prononçant ces paroles, religieusement recueillies par M. Gence, et empreintes d'un certain cachet de fraternité mystique , que s'endormit l'homme éminent que M. de Maistre appelle le plus instruit , le plus sage et le plus élégant des théosophes. Sa carrière pouvait se clore. Il avait vu les plus grandes choses qu'on puisse voir en aucun temps; il avait passé, âme forte et sereine , par de rudes épreuves , et avait accompli de notables travaux. Ni la gloire du monde , ni la fortune n'avait salué sa vie , et à ses yeux elles ne l'eussent pas même embellie ; mais il avait goûté les plus douces et les plus profondes de toutes les puissances ; aimé de Dieu et des hommes , il avait beaucoup aimé lui-même et beaucoup plus espéré de l'avenir que du présent.»

Telle fut la vie du philosophe inconnu. Je voudrais maintenant parler avec quelques détails sur sa doctrine. M. de Saint-Martin a laissé d'assez nombreux ouvrages qui n'ont pas été beaucoup lus; sa personne, en revanche, a été vivement appréciée et recherchée. et il a exercé en réalité une incontestable influence dans la société du dernier tiers du XVIII" siècle. « En face du monde encyclopédique, comme l'a dit M. Sainte-Beuve, il s'est lui-même défini le défenseur officieux de la Providence. Il est jusqu'à un certain point le précurseur de de Maistre, mais dans un esprit et avec un souftle assez différent. »

Saint-Martin était profondément pieux et ardent à s'avancer dans la voie de la perfection : il aspirait franchement à la sainteté et conserva cette pensée dominante jusqu'à sa dernière heure ; sa vie' en a pris un cachet d'idéalité vraie qui tient assurément, avant tout, au mysticisme, à la théosophie et à la théurgie elle-même ; mais qui ne fait pas moins de SaintMartin un des types les plus saillans du dernier siècle, le type de la moralité la plus ambitieuse qui se

rencontre dans l'histoire. Pour bien apprécier ce singulier mélange d'élémens mystérieux, il faut apprécier le rôle joué par ces trois puissances dans la vie du philosophe inconnu, autant cependant que le permet l'incessante variabilité de l'homme. Les trois dénominations se rapprochent singulièrement : le mystique se confond aisément avec le théosophe, le théosophe quelquefois avec le théurgiste, et tous les trois fraternisent volontiers avec l'inspiré, avec le prophète, avec le clairvoyant et avec le thaumaturge. En théorie, au point de vue scientifique, ces classes diverses se distinguent , mais dans l'usage elles se mêlent et se ramènent toutes à quelques principes qui se résument dans la révélation mystique, l'extase, la communication surnaturelle et de prétendus dons miraculeux.

Saint-Martin n'a pas admis ces caractères divers et qui prêtent au mysticisme un aspect souvent fortement empreint de charlatanisme; il appartient à la classe des mystiques qui repousse ces secours dits surnaturels, ces phénomènes extraordinaires et qui ne visent qu'à une seule chose , le perfectionnement moral ; il ne semble pas faire le moindre cas de tous ces phénomènes et de ces pompes mystagogiques, et cependant en même temps il obéit à toutes les exigences de la théosophie traditionnelle, aux plus fortes aspirations du mysticisme. C'est un mystique qui se combat lui-même et lutte pareillement contre la théosophie et théurgie ; il veut arrêter la mysticité à une juste limite et pousser la théosophie jusques à la plus extrême exaltation de la grandeur divine. « Si donc, remarque M. Matter, tout examen fait de ses nobles aveux et de ses aspirations énergiques, constantes et souvent parfaitement éclairées , nous n'arrivons pas à une solution du problême que présente la prétention générale des mystiques et des théosophes à des états privilégiés au moyen de l'opinion précise que nourrit Saint-Martin sur ces états, la solution du problême sera , sinon impossible , du moins fort difficile. » Or, c'est à cette dernière conclusion qu'il faut arriver, car Saint-Martin ne voyait pas beaucoup plus clair en lui-même que nous dans ses ouvrages et ses confidences; il ne s'attribue aucune révélation extraordinaire, trop religieux pour

cela, quoique cependant nul n'eut été , ce me semble, plus digne que lui parmi les théosophes de celte possession surnaturelle; il était trop sérieux philosophe pour s'assimiler à ceux qui écrivent, en quelque sorte, sous la dictée du rciel. Mais' s'il ne faisait nullement montre de la persistance pour ainsi dite publique de ces choses, il les sentait en dedans de lui et n'en jouissait pas moins; il s'est cru incontestablement le favori de Dieu.

On a dit que « sa théologie reposait sur une révélation personnelle et qu'il n'y avait|pas uu dogme de religion révélée ou naturelle que cet espirit hardi n'ait touché à sa manière. La seconde de cet assertion est fondée. En cela Saint-Martin n'exerçait qu'un droit commun, droit sinon de foi, du moins de raison. Quant à la première de ces assertions qui a plus de portée, je n'en trouve pas de preuves. Saint-Martin s'assimile aux prophètes et aux apôtres, cela est vrai, et c'est trop sans doute, mais c'est pour les œuvres seulement qu'il se lance dans ce parallèle ; ce n'est pas pour la théopneustie. Il s'attribue des lumières spéciales sur chaque dogme , cela est encore vrai ; mais c'est de ses maîtres ou de la bénédiction divine qu'il tient ces lumières, nous dit-il. Jamais il n'affecte des prétentions à une théopneustie miraculeuse. qui aurait pour but de développer ou de modifier d'anciens dogmes, et encore moins d'en établir de nouveaux. En résumé, Saint-Martin était un illuminé, un mystique qui touchait, par l'exagération de ses sentimens intérieurs, à la folie ; car il était convaincu que le Verbe dirigeait chacune de ses actions, sûr de se maintenir dans le monde de façon à y être un des heureux les plus heureux, quoi qu'il nous ait dit le plus philosophique chant au sujet des prospérités de la terre : « Ce n'est point à l'audience, dit-il encore, que les défenseurs officieux reçoivent le salaire des causes qu'ils plaident, c'est hors de l'audience et après qu'elle est finie. Telle est mon histoire et telle est aussi ma résignation de n'être pas payé dans ce bas-monde. » C'est une erreur : tout sourit à SaintMartin ; on le recherchait dans tous les salons ; hôte de la duchesse de Bourbon , ami du prince de Montbarey, il passait de douces années et pouvait ainsi changer ces belles paroles qu'il s'appliquait :« à qui-

conque abandonne pour moi père ou mère, maison, et, il lui sera donné dix fois autant, » en celle-ci, « en place des maisons quittées pour le service de Dieu, il lui avait été donné d'habiter des palais. »

Il me reste a peine la p'ace d'adresser de sincères éloges à l'auteur de cette biographie. M. Matter l'a rendue curieuse, intéressante, lucide et en a composé un récit qui éclaire très utilement un côté très peu connu de l'histoire du siècle dernier.

IX.

28 Février 1883.

Œuvres de Maurice de Guérin , publiées par S.

Trébutien, avec une notice de M. Sainte-Beuve, 't vol. in-8', Didier, 1862.— Vie de Marie d'Autriche, régente des Pays-Bays , par M. Juste, 1 vol. in-Î8, Jung-Treuttel, 1862.- Le dernier volume de Voltaire, 1 vol. in-8°, Pion, 1862.

Le dernier volume des œuvres de Voltaire, est un curieux recueil , qui n'ajoute assurément pas grande gloire au nom du gentilhomme ordinaire du roi de Provence et chambellan du roi de Prusse ; on y trouve de tout un peu ; une préface de M. Didier, chantant les louanges du châtelain de Ferney, « toujours l'homme du moment , qui touche toujours la vérité du doigt. » —Excepté quand il l'insulte ou l'ignore , me sera-t-il permis d'ajouter. — Une piquante histoire du cœur de Voltaire dans laquelle M. Jules Janin raconte d'une façon très-intéressante la fin du philosophe, des discussions d'intérêt qui éclatèrent après sa mort et les circonstances qui accompagnèrent son enterrement ; seulement pourquoi s'étonne-t-il que l'archevêque de Paris ait refusé à Voltaire les honneurs de la sépulture? En conscien ce, n'était-ce pas agir suivant la volonté du philosophe, et pouvait-on infliger les cérémonies de l'Eglise à celui qui en fut constamment l'ennemi actif?

— Quelques morceaux inédits de ce grand écrivain, parmi lesquels je citerai une amusante comédie en prose intitulée : Mlle de la Cochonnière, et quelques lettres en petits vers agréables , et j'arriverai maintenant au morceau final, Voltaire et Rousseau en 1861, destiné à servir d'introduction au volume, mais que M. Edouard L'Hôte termina trop tard et qui est placé en post-face. Cette courte étude est composée avec verve , talent ; on y sent un certain feu qui fait plaisir dans un temps où l'on s'en passe trop aisément pour écrire, et puis au moins elle n'est pas empreinte de ce servile fétichisme de certains disciples qui sont tentés, ce semble, de se découvrir chaque fois qu'ils prononcent le nom du prétendu patriarche de Ferney. « Voltaire , dit M. L'Hôte, avait trop d'esprit et trop de scepticisme pour être toujours grand ; car pour être toujours grand, il faut aimer et croire , aimer les autres et croire en eux, deux sentimens qu'il éprouva peu , lui qui s'aimait tout seul et ne croyait qu'en lui ! Que l'on se ligure au milieu de cette société du XVIII' siècle, si étrange d'aspect et moralement si faible qu'elle touche à la décadence, que l'on se figure un beau parvenu à jabot et en manchettes , au verbe accentué, au timbre vibrant, entrant tout botté et tout éperonné, armé d'un fouet, comme Louis XIV au Parlement, dans une compagnie composée de gens de toutes classes, qui, après tout, s'entendent et s'arrangent assez bien entre eux, malgré la dissemblance des professions , des mœurs, la dissidence des opinions, la distance des rangs , et parmi lesquels le nouvel arrivant se met à cingler h droite et à gauche, courbant devant lui toutes les têtes, nobles, prêtres, soldats, bourgeois, artisans , abaissant tous les fronts sous son joug d'égalité, afin de ne laisser debout d'autre supériorité que la sienne : tel a été le jeu de Voltaire. »

Ce coup de fouet retentissant. cette improvisation pleine d'impétuosité, d imprévu, d'audace, voilà ce qui décida de la puissance de sa renommée ! On le' craignait : il fut écouté, admiré, encensé. M. L'Hôte compare ensuite Voltaire et Rousseau, ces deux faux dieux adorés par le XVIII' siècle : il fait remarquer que, quoique séparé par l'abîme qui s'ouvre entre la

vanité malicieuse de l'un et l'orgueilleuse bonhomi.e de l'autre ; tous deux ont travaillé au même but, la destruction de l'ancienne société française: le premier détruisait sans se préoccuper de reconstruire,et il le prouva tristement par la Pucelle, « rude coup de pioche contre le plus sûr fondement de l'ordre social, contre la religion ; » le second, au contraire, avec le Conlral Social, préparait de puissans matér aux à la future reconstitution civile : tous deux recherchaient les grands, mais Voltaire pour le flatter, tout en se rengorgeant, hors de leur salon, sur la familiarité avec laquelle il pouvait la traiter; Rousseau pour la moraliser et la convertir à ses doctrines,d'où seulement était bannie toute idée religieuse. Chacun , du reste , imprime promptement à la société qu'il fréquente le sceau de ses tendances, de ses sympathies et de ses affinités. « C'est une lutte éclatante chez l'un, tacite et modeste chez l'autre , de rivalité, de situation et d'ascendant. Rousseau se présente en magister avec sa férule , Voltaire s'annonce en pontife : lui qui aimait si peu l'eau bénite, il tient en main le goupillon. » Mais M. L'Hôte remarque avec justice, en terminant cette ingénieuse comparaison, que Rousseau , en résumé , l'emporte sur Voltaire, parce que, quelque grand que soit le génie , l'homme n'est jamais véritablement grand sans la grandeur du caractère. Or Voltaire pêche par là : il a mille petitesses, de faste , d'orgueil , d'ostentation qui fait rire et hausser les épaules ; car au milieu de sa cour de Ferney, le chambellan du roi de Prusse se comparait certainement à Louis XIV à Versailles. Rousseau, au contraire, demeure austèrement simple , sa bonne foi est évidente, tandis que celle de M. Arouet de Voltaire n'est même pas discutable.

Je ne prétends pas dire que Voltaire est mort ; non assurément , et ce serait bien mal profiter do l'excellente étude de M. L'Hôte : Voltaire ne peut pas mourir, tant qu'il y aura un ridicule à flageller, et dès lors son ombre doit se dresser longtemps encore ; mais si Voltaire satirique reste debout , Voltaire philosophe est bien mort. et grâce à Dieu ses disciples, à ce point du vue, sont aujourd'hui plutôt des amis du paradoxe que de sincères amis de la phi-

losophie. L:athéïsme va glaner ailleurs ses argumcns: Voltaire est même peut-être trop croyant pour nos modernes savans qui voient dans les livres sacrés une fable ingénieuse et dans le christianisme une absolue incompatibilité avec le progrès (I). M. L'Hôte fait remarquer aussi que Voltaire a trop écrit et que sa fécondité devient à la fin encombrante ; il se demande si jamais on pourra donner une édition définitivement complète de ses œuvres ou si plutôt « il n'est pas le tonneau des Danaïdes appli jué à la littérature du XVIIIe siècle. »

La vie de Marie d'Autriche, reine de Hongrie et ensuite gouvernante du Pays-Pays méritait d'être racontée : fille de Philippe-le-Beau, roi d'Espagne. elle épousa, en 1529, Louis II, roi de Hongrie, qui fut tué, trois ans plus tard, à la bataille de Mohacz : elle se retira alors à Vienne d'où son frère Charles

Qui t la fit sortir, en 1531, pour lui confier le gouvernement, assurément peu commode,des Pays-Bas : véritable vice-reine, elle y déploya de rares qualités et une parfaite entente de l'administration : ce fut même elle qui sauva l'empereur des conséquences de sa désastreuse campagne de Provence, en envoyant vers la Picardie une armée qui força François 1er à diviser ses forces et à songer à ce côté gravement menacé. A l'intérieur, elle eut de graves difficultés, notamment avec les Gantois qui, leur privilége en main, prétendaient à une quasi-indépendance. Le recommencement de la guerre lui causa de nouveaux embarras en aggravant les charges de ses sujets : elle prit ensuite une part active aux négociations de Augsbourg. Lors de l'abdication de son frère, la reine de Hongrie se démit des fonctions qu'elle exerçait avec tant de succès depuis vingt-quatre années, et elle alla rejoindre Cbarles Quint : elle se disposait, sur ses pressantes prières, à reprendre son gouvernement. quand ce prince mourut; elle lui survécut quelque semaines seulement.

M. Juste a eu grandement raison de consacrer une étude spéciale à cette vie si noblement remplie : Marie d'Autriche en était digne, et je ne puis mieux ré-

(1) Opinion Nationale, a^icle de M. Cué oult , 21 oc.obre 1862.

sumer son caractère qu'en reproduisant ce jugement porté par M. Mignot : « Pénétrante, résolue, altière, infatigable, elle était propre à l'administration et même à la guerre; pleine de ressources dans les difficultés, elle portait, dans les périls, une pensée ferma et un mâle courage, et ne se laissait ni abattre, ni surprendre par les événemens. » Je remarque seulement que M. Juste fait naître la reine le 10 septembre 1305, tandis que les auteurs de la Biographie Universelle Didot, donnent la date du 17 septembre

1501.

M. Maurice de Guérin est un jeune homme qui a mérité d'exciter l'intérêt et la sympathique curiosité des esprits lettrés qui peuvent comprendre qu'il y a en ce bas monde autre chose que les coulisses de la Bourse ou celles des théâtres grands et petits, voire même que les courses de chevaux ; mais il a eu aussi l'heureuse fortune d'avoir des amis qui, après sa mort, ont pieusement mis au jour ses manuscrits et ont su y intéresser quelques-uns de nos principaux critiques littéraires. Les Revues ont toutes parlé de Maurice de Guérin : Mme Sand, M. Saint-Marc Girardin, M. Sainte-Beuve en ont entretenu la foule des lecteurs, et ce dernier a écrit pour la nouvelle édition des œuvres du jeune poète-philosophe unede ces notices simples et touchantes, élégantes et fines, dont il a pour ainsi dire le secret. Je ne referai pas, après tant d'autres, une étude sur Maurice de Guérin : le louer après d'aussi considérables applaudissemens, serait perdre mon temps ou montrer une bien grande présomption ; le critiquer serait commettre d'abord une injustice, et puis m'écouterait-on quand de pareilles autorités se sont prononcées? Mais je vais essayer de dire en quelques lignes qui fut Maurice de Guérin; car ce nom, pour nombre de mes lecteurs, est, très probablement encore, complètement inconnu.

C'est Mme Sand qui. la première, a revelé en public

Maurice de Guérin en faisant insérer un article sur lui dans la Revue des Deux-Mondes , au mois de mai 1840 , un peu moins d un an après la mort du jeune poète, à peine âgé de 29 ans. Il ne faut pas, d'ailleurs, chercher de grands événemens ou des bruyans épisodes dans cette vie toute contemplative

et intérieure, au contraire. Maurice de Guérin naquit en 1810 dans une noble famille du Midi : il fit ses premières études au petit-séminaire de Toulouse , les termina au collége Stanislas et alla ensuite, pour chercher une direction, à La Chênayé : il y arriva vers la fin de décembre 1832 et passa deux ans près de l'abbé de Lamennais, alors dans tout l'éclat de sa gloire. Maurice en sortit beaucoup moins chrétien , niais emportant de cette mélancolique oasis jetée au milieu des steppes de la Bretagne , une étendue de vues, une profondeur de jugement et cette exquise sensibilité qui est le caractère dominant de ses œuvres. Heureusement qu'après trois années d'une vie indépendante et toute parisienne, nous dit M. SainteBeuve , aux approches de la mort , les parens de Maurice de Guérin eurent la consolation de le voir revenir à la foi pure et paisible.

Après avoir quitté La Chênayé , Maurice, devenu tout à fait breton de cœur et d'aspiration , passa encore quelques mois dans cette province, se partageant entre divers amis : c'est là qu'il se livra à de longues méditations et qu'il écrivit les plus poétiques des pages qu'il nous ait laissées. Il vint à Paris ensuite et y fut chargé d'.une classe provisoire au collège Stanislas : il y vécut d'abord « dans son terrier de la rue d'Anjou », recueilli , retiré en tui-même , presque sauvage; mais bientôt l'air de Paris triompha de ce désolé de vingt-quatre ans,et il se mit à aimer passionnément le monde , y brillant comme 'causeur et s'y liant avec les esprits les plus cultivés de l'époque. Sa vie s'y développait heureuse et sûre depuis qu'un mariage avec une jeune et belle créole l'avait définitivement fixée, mais Dieu ne voulut pas laisser Maurice de Guérin sur la terre.et une maladie dont il avait malheureusement apporté les germes en naissant, malgré l'air natal, malgré des soins infinis, lui ferma les yeux dans l'été de 1839.

Les œuvres de Maurice de Guérin ont été recueillies par le soin pieux de ses sœurs, écrivains ellemême, et dont la librairie Didier nous annonce un voiume de lettres et de pensées ; elles se composent . d'un journal comprenant le séjour du jeune homme en Bretagne : dans ce journal se trouvent en foule de ravissantes pages peines de poésie, le mélancolie

et d' humour ; de nombreuses lettres adressées à sa sœur ou à ses amis bretons. MM. de Marzan , de La Morvonnais et Quempar; enfin de poèmes en prose et en vers. Ces divers écrits constituent une ensemble vraiment charmant et touchant; l'on ne peut lire le journal sans une vive et bienfaisante émotion, et l'on se prend à y saisir pour soi-même de douces aspirations, surtout si, comme pour nous, il arrive de lire à la campagne. Maurice de Guérin était assurément un grand et honnête poète, un esprit profond et distingué, un écrivain tendre et naïf; mais, il faut le reconnaître, c'était aussi un esprit chagrin et malade qui eût énormément perdu le jour où, devenu calme et heureux, il lui aurait fallu quitter les allures gémissantes et incomprises qui constituaient son talent et son originalité; ce jour là eût été trèsprobablement le dernier de sa muse. En lisant son journal, on aime l'auteur, mais on le plaint encore plus; on y reconnaît une imagination indécise sur le but à atteindre, maladive, hésitante, vivant trop en elle-mème, s'attachant trou aux infiniment petits de l'existence, voyant par trop les tristes choses sous leur côté triste et s'isolant ainsi complètement de l'humanité. M. de Guérin est triste et se drape dans sa tristesse , mais comme il s'y drape naïvement , sans le savoir, il touche et intéresse. « J'ai passé trois semaines, dit-il, à Mordreux , au sein d'une famille la plus paisible, la plus amie, la plus bénie du ciel qui se puisse imaginer. Et cependant dans ce calme, dans cette douce monotonie de la vie familière, mes jours étaient animés intérieurement, si bien que je ne crois pas avoir jamais éprouvé une pareille inquiétude de cœur et de tête. Je ne sais quel attendrissement s'était emparé de tout mon être et me tirait les larmes des yeux pour un rien, comme il arrive aux petits enfans et aux vieillards. Mon sein se gonflait à tout instant. »

Une autre fois : « Ma vie intérieure ressemble assez à ce cercle de l'enfer du Dante où une foule d'âmes se précipitent à la suite d'un étendart emporté rapidement. La multitude de mes pensées, foule agile et tumultueuse, sans bruit, comme les ombres, s'emporte sans repos vers un signe fatal, d'un irrésistible attrait, qui fuit avec la vitesse des apparen-

ces incréées. » Ou encore : « Autrefois mes douleurs étaient comme trompées ; elles sont devenues arides. Les amertumes contenaient quelques gouttes d'un baume en solution dans leurs flots ; aujourd'hui la liqueur toute pure ne dépose plus rien de doux à goûter secrètement et longuement. » Je citerai encore ce passage : « Ma vie intérieure dépérit chaque jour, je m'enfonce, je ne sais dans quel abîme, et je dois être arrivé déjà à une grande profondeur, car la lumière ne m'arrive presque plus, et je sens le froid qui me gagne. Oh ! je sais bien ce qui m'entraîne, je l'ai toujours dit, et le dirai aujourd'hui plus fort que jamais en tombant : c'est la désolante conviction de mon impuissance. » Les mêmes tendances règnent dans les lettres; il y a là aussi des pages d'autant plus ravissantes qu'elles sont tracées au courant de la plume,sans recherche, ni prétention, et qu'elles atteignent cependant à une incontestable perfection. Mais Maurice de Guérin s'y plaint non moins constamment et s'y promène non moins drapé dans son manteau de tristesse, sans lequel on ne saurait désormais plus le reconnaître, et qui est vraiment son cachet caractéristique. Mais je ne prétends pas, pour cela, diminuer rien de cette belle couronne qui ne se flétrira point, » comme l'a dit M. SainteBeuve. Ce livre demeurera un des plus intéressans de notre époque, mais comme je hais les exagérations par dessus tout, il me semble que M. de Guérin n'aurait pas beaucoup perdu à être un peu moins bruyamment applaudi dans le cercle de la ccterie ; sa mémoire aurait peut-être même pénétré plus aisément dans le véritable public. A coup sûr il aurait gémi d'une pareille publicité, lui qui la craignait à l'extrême et l'estimait médiocrement, ce semble. « N'êtes-vous pas pour moi le public et la postérité? Mais ne me trouvez-vous pas plaisant avec ce mot où sont enfermés tous les hommes à venir, qui se transmettront fidèlement de l'un à l'autre les plus complètes ignorances du nom de votre pauvre serviteur? Je vous dis que je n'aspire qu'à vous, à votre suffrage, et que je fais bon marché de tout le reste (la postérité comprise) pour être aussi sage que le renard gascon. » Parmi les pièces jointes en appendice aux œuvres de M. de Guérin , il y a des impressions de M. de

Marzan sur le séjour de son ami en Bretagne ; elles méritent une mention toute spéciale et révèlent chez leur auteur un cœur parfait et un talent véritable.

Je m'arrêterai un moment aussi à la notice sur la famille du jeune poète, notice écrite par Mlle de Guérin et qui est un peu trop fantaisiste pour être passée sous silence. J'ai dit que la famille de Guérin était de bonne noblesse languedocienne , confirmée par sentence de l'intendant de Montpellier , le 26 novembre 1 668 , mais l'auteur de la notice n'hésite pas à rattacher à cette maison tous les personnages considérables du nom de Guérin ; c'est ainsi qu'il s'annexe les deux Guérin, grands maîtres de l'ordre de SaintJean de Jérusalem, en oubliant que l'un d'eux s'appelait Guérin ( nom de baptême) de Montaigu ; Guérin , templier et chancelier de France sous la reine Blanche,et les sires d'Apchier,parce que les chefs s'y dénommaient tous Guérin. C'est une grave erreur historique et il est regrettable qu'elle se soit ainsi introduite sous un aspect sérieux dans un ouvrage sérieux. Les Guérin descendaient évidemment d'un gentilhomme nommé Guérin, et la dénomination de : de Guérin, Guarini s'est introduite,suivant l'usage observé au moyen-àge, notamment dans tout le Midi. Dans les familles qui n'avaient pas de nom proprement dit, ou même plus anciennement, avant l'immobilisation des noms de famille , on ne manquait pas, dans les chartes, de fixer le nom de l'auteur de la famille ; on rencontre ainsi constamment dans les cartulaires de tout le Midi et de la Bretagne également : Hugo , filins Roberti; Petrus , nepot Roberti, et plus souvent encore Hugo Roberti, Petrus

Roberti.

On me pardonnera cptte remarque un peu de métier, mais qui me semble devoir être faite, quand il s'agit d'un liyre appelé à rester etoù.par conséquent, une erreur est moins indifférente.

X.

3 Avril 1863.

William Pitl et son temps , par lord Stanhopc , traduit de l'anglais ; précédé d'une introduction par M. Guizot, 4. vol. in-8', Paris Michel Lcvy, 1862.— Madame de Main tenon et sa famille , par M. H. Bonhomme, 1 vol. in-18, Didier, 1863. — La Russie au XVIIIe siècle, mémoires inédits sur le règne de Pierre-le-Grand, Catherine I" et Pierre II, annotés par le prince Auguste Galitzin, 1 vol. in-8", le même.

Il était utile que l'œuvre de lord Stanhope fût publiée en France, car elle complète les documens que nous possédons sur notre histoire de la fin du siècle dernier, et elle fait connaître b en des faits et des pièces qu'il eût même été désirable de voir mis plus tôt à la disposition des travailleurs. C'était aussi une chose juste, car le caractère réel du grand ministre anglais est mal connu parmi nous.

« Il y a quarante ans , dit M. Guizot au début de l'introduction qu'il a écrite pour ce remarquable ouvrage, je n'aurais pas pensé, et, si on me l'avait demandé, je ne me serais pas prêté à encourager la traduction et la publication , en France . de ce livre. "Villiam Pitt a été, de 1793 à 1806, dans la politique et dans la guerre, l'adversaire de la France. Dans tout le cours de cette grande époque, sous la République et sous l'Empire, le sentiment national a été, chez nous, ardent contre lui; la colère populaire s'est attachée à son nom. Aujourd'hui même, malgré tant d'années écoulées, tant d'événemens et tant d'oublis, ce nom reste encore l'objet de préventions irritées ; bien peu de Français parlent de M. Pitt et le jugent avec impartialité. »

Cet ouvrage est précisément destiné à accomplir cet acte éminemment équitable, à mon avis, et à faire voir sous son véritable jour William Pitt,que M. Guizot admire sans réserve et avec une saine raison.

« Une petite tille de lord Chatham, lady Griselda Texell, à peine âgée de quinze ans , fit un jour à sa grand'mère cette question enfantine: — Qui croyezvous le plus supérieur, mon grand'père ou M. Pitt? — Votre grand'père sans nul doute , répondit lady Chatham. — Je comprends cette prépondérance de l'orgueil et de l'amour maternel : je puis admettre la supériorité domestique de lord Chatham, mais je regarde la supériorité politique et morale de M. Pitt comme incontestable : c'es.t. à mon sens , le plus grand ministre qui ait jamais gouverné l'Angleterre : au milieu des tempêtes révolutionnaires, il l'a maintenue dans l'ordre, et il l'a faite plus grande en la laissant libre. »

Je ne veux pas écrire ici un abrégé de la vie politique de William Pitt, mais j'essaierai de faire connaître les détails tout-à-fait neufs que lord Stanhope publie sur sa jeunesse et ses débuts dans le monde , espace bien circonscrit d'ailleurs , puisque nous savons que c'est à 24 ans que M. Pitt fut choisi pour diriger comme premier ministre les affaires de son pays.

Second fils de lord Chatham, William Pitt naquit le 21 mai 1759 , à Hayes près de Bromley , dans le comté de Kent ; à ce moment lord Chatham était à l'apogée de sa gloire, et lord Stanhope rappelle que c'est alors qu'Horace Walpole écrivait à sir Horace Mann : «Vraiment on est obligé de demander tous les matins quelle victoire on annonce, de peur d'en laisser passer quelqu'une.»

Le jeune William passa ses premières années à Weymouth avec son frère, ainsi que sa sœur, sous la garde de leur précepteur. Celui-ci rapporte que l'enfant était « parfaitement heureux de conserver le nom de son père et que même, faisant allusion à la pairie qui venait d'être personnellement conférée à sa'mère, il dit : « Je suis bien aise de ne pas être le fils aîné ; je veux parler à la Chambre des communes, comme papa.»

William grandit à la campagne et il paraît que son intelligence -se développa rapidement : Au mois d'avril 1772, sa mère, dans une lettre à lord Chatham', disait : « L'élévation d'esprit de William lui permet de jouir avec délices de ce qui serait au-dessus de la

portée de toute autre créature du même âge.» A cette époque, le jeune homme s'amusait à rimer, il avait même composé une tragédie en 5 actes, et naturellement mauvaise , remarque lord Macauley dans son étude biographique de M. Pitt, mais pas plus mauvaise que celle de Hayley , et sous certains rapports excessivement curieuse.»

Sa santé délicate s'opposa à ce qu'il fût mis au collège et son éducation, très soigneusement dirigée par son père, n'en souffrit nullement; lord Chatham s'occupait spécialement de lui, à cause des brillantes facultés dont il avait reconnu déjà le germe ; il stimulait ses dispositions oratoires, et le pressait de se nourrir des auteurs grecs et latins ; en même temps il l'habituait à débiter , à exercer sa voix en récitant fréquemment des passages tirés des meilleurs poètes anglais.

A quatorze ans, cependant, le jeune William fut envoyé à l'Université de Cambridge et il y continua, avec un succès toujours grandissant, ses exercices oratoires ; une grave maladie le fit bientôt rentrer pour plusieurs mois dans sa famille , mais il revint à Cambridge le plus vite possible et il obtint au printemps de 1776 le diplôme de maître ès-arts ; il n'abandonna pas alor« l'Université et passa au contraire plusieurs années à travailler avec acharnement; installé à Penbroke-Hall, il embrassait toutes les branches des sciences humaines , en insistant cependant sur celles qui devaient servir à le faire bien parler en public ; à ce moment aussi, il commença à se lier avec les jeunes étudians de son âge , loin desquels il avait vécu jusqu'alors. Ce fut là qu'il jeta les fondemens de quelques amitiés qui furent celles de sa vie. On dit que ses manières alors étaient douces et modestes, sans aucune trace de présomption. Ceux qui, dans la suite, luttaient tous les soirs à la Chambre des communes, contre un premier ministre hautain et résolu , armé de toute pièce et toujours maître de lui-même , avaient grande peine à croire combien il pouvait se détendre, s'adoucir dans les rapports sociaux. » William Pitt quittait quelquefois Pembrokc-Hall pour de courts voyages, surtout pour aller voir sa mère; il allait aussi à Londres, chaque fois que son père prenait la parole dans la Chambre.

C'est ainsi qu'il l'accompagna, le jour où il prononça ce fameux discours, son discours mortuaire , comme on l'a appelé, ce jour où, apprenant que le duc de Richmond proposait au Parlement de reconnaître l'indépendance américaine, lord Chatham s'arracha de son lit de douleurs et vint, défaillant à chaque pas , soutenu par son fils et son gendre , élever une dernière fois sa voix contre ce démembrement de la monarchie britannique. Un mois après, le ministre « expirait », laissant son fils favori trop jeune encore pour avoir une carrière assurée , et dans une situation de fortune bien modeste.

La générosité du Parlement permit à l'aîné de soutenir son rang, mais William n'avait qu'une pension très mince, et, ce semble, fort peu régulièrement servie; à sa majorité, son patrimoine ne devait pas dépasser 250 à 300 livres sterlings de rente. Il écrivit à cette occasion à sa mère une lettre très-curieuse, que lord Stanhope publie pour la première fois, et qui montre avec quel ordre Pitt savait supputer et prévoir les dépenses ; il acheta à la suite un appartement à Lincols-Inn pour commencer sa carrière d'avocat, mais n'abandonna nullement ses relations avec l'Université ; car dès le mois de juillet 1779, il écrivit à lady Chatham : « Depuis quelque temps Cambridge m'intéresse doublement,attendu que j'ai récemment découvert de bonnes raisons de croire que l'Université pourra me donner un siége au Parlement, lors des élections générales ; c'est de tous les siéges le plus désirable, ajoute-t-il, puisque l'élection se fait sans frais, qu'il est parfaitement indépendant et très-honorable sous tous les rapports. » Quelques jours après, M. Pitt faisait connaître publiquement son intention, et, pour ces débuts, il rencontrait un mauvais vouloir très disgracieusement manifesté par le marquis de Rockingham, alors chef de l'opposition.

Depuis ce moment, Pitt s'occupa activement de sa candidature, et tint sa mère au courant de tous les détails qui pouvaient l'intéresser à ce sujet ; il assistait assidûment aux séances du Parlement pour s'y habituer aux affaires, et, pour ne rien négliger de ce qui pouvait compléter son éducation politique; il suivit,pendant l'été de 1780,un des juges qui faisait

sa tournée d'assises. Le ter septembre, le Parlement était dissous, et Pitt revenait en toute hâte à Cambridge, où une lutte vraiment acharnée s'engagea ; quand elle fut terminée, il se trouva le dernier des candidats, ce qu'il écrivit immédiatement à sa mère, en lui disant simplement : « Mansfield et Townshend ont remporté le prix, mais ma défaite n'a pas été honteuse. » Il vint ensuite passer quelques semaines près Artaden-Chathan, et)au mois de novembre,nous le retrouvons très occupé des affairas du barreau, auquel il voulait désormais se consacrer sérieusement. Mais le hasard déjoua ce projet, pour le faire définitivement entrer dans l'arène politique. M. Pitt était fort lié avec sir Gramby qui,devint,à ce moment,duc de Rutland ; ce dernier éprouvait un sincère regret de voir son ami exclu de la Chambre des Communes, et il prépara une élect on dans un bourg à sa discrétion. Quand il fut certain du succès, le duc en parla à Pitt qui accepta avec empressement. Voici comment il en informa sa mère : « Je puis enfin vous dire que j'ai vu sir James Gowther qui m'a répété l'offre qu'il m'avait déjà fait faire, et cela de la manière la plus satisfaisante. Jugeant d'après les principes de mon père, il suppose que les miens seront d'accord avec les siens, et c'est cette raison, la plus agréable de toutes pour moi, qui le décide à me faire élire. Il n'a fait mention de conditions d'aucune espèce; seulement, dans le cas où notre ligne de conduite deviendrait contraire, je lui donnerai l'occasion de choisir quelque autre personne. Je ne pouvais assurément pas hésiter à accepter la proposition à de si larges conditions, puisque rien ne pouvait m'être plus agréable sous aucun rapport. C'est Appleby que je dois représenter ; l'élection aura lieu probablement dans huit ou dix jours. sans que j'y prenne aucune part; sans même que j'aille voir mes électeurs. J'arriverai à temps pour être au moins spectateur et auditeur de la grande scène qui aura lieu après les vacances. Je n'ai pas voulu perdre de temps pour vous transmettre cette nouvelle, que vous serez, je crois, bien aise d'apprendre. Je suis, ma chère mère, etc.)) M. Pitt fut effectivement élu député d'Appleby,et, le 29 janvier 1781, il prenait possession de son siège au Parlement. « Cette date marque à la fois le dé-

but et la fin de sa carrière publique : il mourut l'anniversaire du même jour. »

Comme son père , William Pitt devait mourir à la su'te d'une grande commotion politique : lord Chatham était venu, expirant, protester contre l'abandon de la colonie américaine; son fils succomba, frappé par la défaite d'Austerlitz. Le coup fut d'autant plus rude que les premières nouvelles de Moravie avaient annoncé un succès; le roi en avait été informé en ce sens. Le doute à cet égard n'est pas permis; le père de lord Stanhope , l'allié du ministre , l'a constaté dans une note précieusement conservée : « La cause immédiate de sa mort fut la bataille d'Austerlitz.

J'avais dîné avec lui la veille de son départ pour les eaux de Bath et je l'avais trouvé aussi en train qu'à son ordinaire; en m'enquérant de sa santé, j'appr s de ceux qui l'entouraient qu'il avait eu quelques accès de goutte volante et qu'on espérait que cela deviendrait en règle. » Tel fut en effet le résultat des \* eaux de Bath; mais lorsqu'il eut reçu les dépêches qui annonçaient cette désastreuse bataille, il se fit apporter une carte et demanda qu'on le laissât seul; ses réflexions furent si douloureuses, que la goutte repoussée des pieds , attaqua quelque organe vital. « De ce moment il fut accablé d'une tristesse profonde et ses forces s'affaiblissaient chaque jour, au point que quand il rentra à sa villa de Putney , ses parens furent saisis du changement de ses traits et de l'altération de sa voix. Aucune amélioration ne signala cette maladie en quelque sorte politique, si j'ose ainsi parler; le 14 janvier, il fit une dernière promenade en voiture et, en rentrant , il s'entretint assez longtemps avec le duc de Wellington, alors lord Wellesley. jusqu'à ce qu'un évanouissement se déclarât^ Le malade s'affaiblit rapidement, sans que les médecins pussent se décider à vouloir s'inquiéter; à la fin ils reconnurent cependant que, s'ils étaient impuissans à découvrir un remède, le mal du moins était sensiblement aggravé par les visites que les personnages saillants du monde politique multipliaient avec la meilleure intention. C'est le 22 janvier seulement qu'on annonça à M. Pitt qu'il n'y avait plus aucun espoir à conserver; il accueillit cette terribie nouvelle avec un grand calme, mit immédiatement

ordre à ses affaires spirituelles et matérielles; jusqu'au dernier moment il conserva toutes ses facultés et sa même énergie résignée; ses derniers mots, après plusieurs heures de silence, furent ceux-ci : x Oh ! mon pays ! dans quel état je laisse mon pays ! »

Il m'a semblé qu'il serait plus curieux pour mes lecteurs de les entretenir des premières années et des. dernières pensées de la vie de W. Pitt, que de les entraîner dans une course trop rapide à travers les évènemens si multiples qui ont signalé sa vie politique. Je dirai seulement que ce récit est excessivement intéressant, et , comme je l'exposais en commençant , complète les travaux qui embrassent notre histoire nationale depuis 1785 jusqu'en 1806. Je iinirai en relatant le rapide résumé du caractère de Pitt, tel que le fait lord Staniiope et tel qu'il doit être apprécié , à mon avis, par tout homme intelligent et impartial : « Les défauts de M. Pitt étaient de telle nature que bien d'autres les réclameraient comme des vertus. S'il était lier, c'était comme Burke l'a si noblement dit de Keppél, un sauvage rejeton d'orgueil sur lequel le cœur le plus tendre avait enté des vertus plus douces. S'il était ambitieux, c'était pour sauver son pays et non pour un but moins noble. Dédaignant pour lui-même, comme peut-être aucun politique ne l'avait fait jusqu'alors, les richesses et les dignités que les âmes moins fières désirent toujours, refusant non-seulement la pairie qui l'eût fait sortir de sa véritable sphère -, mais la Jarretière qu'il aurait pu porter dans la Chambre des communes comme sir Robert Walpole, il manifesta, jusqu'à la fin, cette rare alliance d'un patrimoine très-mince,avec un désintéressement éclatant. Ayant distribué,pendant près de vingt ans,les faveurs de la couronne, il vécut sans ostentation et mourut pauvre. Les témoignages les plus authentiques montrent son éloquence aux prises avec la rivalité la plus brillante. En réunissant presque tous les genres de mérites, cette éloquence charmait et enchantait ses auditeurs, les amusait parfois , leur imposait toujours. Dans son système de finances, il fut le premier à relâcher les entraves du commerce, et il donna à .son pays,'en temps de paix , les ressources qui, seules, pouvaient fortifier son bras en temps de guerre.

Soutien de la liberté religieuse et des droits égaux acquis à toutes les dénominations chrétiennes, il était respectueux pour la foi des autres , ferme et bien établi dans la sienne. Devant les attaques personnelles les plus violentes d'une majorité furieuse, dans la Chambre des communes comme devant les plus graves périls qui eussent jamais assailli son pays, la fermeté de son âme ne fut jamais ébranlée, bien moins encore fut-elle abattue. A tout prendre, « sa course a été glorieuse et la traînée de lumière qu'il a laissée derrière lui est longue ! »

J'indiquerai seulement aujourd'hui un volume qui fait encore plus regretter la lenteur avec laquelle se poursuit la publication de la correspondance complète de Mme de Maintenon. Les lettres et documens que fait connaître M. Henri Bonhomme ont une importance toute particulière, en ce qu'ils éclairent le côté le moins connu de l'existence de la marquise, sa vie privée. Ils nous fout pénétrer dans l'intimité des principaux membres de sa famille, et notamment de ceux à l'égard desquels les biographes sont restés plus ignorans. Ces lettres constituent donc une publication importante, mais je regrette vivement que leur éditeur les ait fait suivre d'une conclusion qui remet en question MK0 de Maintenon au point de vue moral et politique, et, en semant de très-claires insinuations, a l'air de ne pas conclure favorablement. « Le mieux est de s'abstenir 7 dit M. Bonhomme, et de n'être à son égard ni un dévot, ni un impie. » A mon avis, il faut d'abord être net et précis quand on apprécie quelqu'un. Mais j'insiste peu sur la partie critique de ce livre, qui en est de beaucoup la portion la moins importante, et je préfère me borner à louer la partie des documens.

Ce sont aussi d'intéressans documens que publie le prince Aug. Galitzin; c'est une série de mémoires dont le hasard lui a fait découvrir le manuscrit, mais dont il ignore l'auteur, tout en croyant pouvoir reconnaître en certains endroits la plume de Schérer qui séjourna assez longtemps à la cour de. Russie sous Catherine II. De quelque origine que proviennent ces pièces, elles valaient la publicité. les unes, concernent les trois souverains dont j'ai transcrit précédemment les noms ; les autres, quelques grands

seigneurs disgraciés, exilés ou exécutés à la mort de

Pierre Ier.

Dans une courte introduction, le prince Galitzin établit que ce serait commetue une erreur que de 'persister à croire que la Russie ne date absolument que de ce prince. Il constate, au contraire , la présence antérieure de grands caractères et de grandes ligures. Je regrette seulement que le savant éditeur n'ait pas donné un plus grand nombre de notes , parce que les lecteurs français sont peu familiers avec les personnages de l'empire moscovite ; une table détaillée des noms manque également, et devrait être cependant l'appendice obligatoire de tous les mémoires historiques.

XI.

18 Avril 1863.

La Femme au XVIIIe siècle, par MM. Edmond et Jules de Goncourt, 1 vol. in-8", Didot, 1862.Histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle, par M. W. Prescott, 4 vol. in-8°, le même, 1862. — Les Miettes de l'Histoire, par M. Vacquerie, 1 vol. grand in-8", Pagnerre, 1863. — Le fond de Giboyer , par Louis Veuillot, 1 vol. in-18, Gaume, 1863.-La vraie Marie-Antoinette, par M. de Lescure, 1 vol. in-8°, Dupré de la Malie- rie, 1863.

Nous avons eu à mentionner plusieurs ouvrages de MM. de Goncourt, ces frères siamois de la littérature, qui ont déjà rendu d'incontestables services à l'étude de l'histoire anecdotique ; ils se sont voués, comme on sait, à l'investigation du XVIII' siècle, et s'apprêtent à compléter, en ce moment, leur œuvre, qui est l'histoire de la société française dans ce siècle. MM. de Goncourt s'étonnent, à bon droit, de l'ignorance dans laquelle nous vivons par rapport au siècle qui a engendré le nôtre , d'où datent nos origines, nos caractères, nos idées; d'où est sorti l'âge

moderne. Ils remarquent que, de l'abandon où ce siée e a été laissé par les historiens , soit par dédain, soit par limidité, il est résulté qu'il est devenu la proie du roman et du théâtre , qui l'ont peint avec des couleurs de vaudeville , et ont fini par en faire comme « le siècle légendaire de l'Opéra-Comique. » MM. de Concourt veulent réagir contre ce courant et dire la vérité sur cette période inconnue ou méconnue. « Nous voulons exposer les mœurs de ces temps qui n'ont eu d'autres lois que leurs mœurs.» Ces messieurs ont un système qui ne saurait être trop loué, c'est de ne s'en rapporter qu'aux documens originaux et de ne demander qu'aux autographes, aux gravures et aux rarissimes brochures du temps, l'explication qu'on sollicite trop souvent des sources imprimées les plus banales.

La Femme , l'Homme, l'Etat, Paris, tels seront les titres des quatre ouvrages avec lesquels MM. de Concourt se proposent d'édifier leur histoire de la société française au XVIIIe siècle. Ils commencent par la femme, qui, en effet, occupait bien une place principale, à-cette élégante époque.11 est assez diffi- cile de rendre compte de ce livre. La femme l'occupe tout entier; MM. de Goncourt la prennent à sa naissance et la conduisent jusqu'au tombeau , en la suivant dans toutes les phases de son existence, et la cherchant dans toutes les conditions sociales. C'est une série de tableaux remarquablement étudiés, qui ne représentent certes pas sous un jour bien flatteur cette société futilement philosophe , mais qui la font merveilleusement connaître. MM. de Goncourt s'entendent avec un art infini à mettre en œuvre les innombrables documens que leurs patientes recherches leur ont fait connaître en foule ; de temps en temps ils s'arrêtent pour donner un croquis d'ensemble ; là encore ils sont souvent heureux : on en jugera par ce résumé où se trouvent, en effet , expliquées bien des fautes qui doivent être plus imputées aux mœurs qu'aux personnes :

« Cette d ssipation de la vie, cette légèreté du monde, cet étourdissement des sens et de la tête ne tardèrent pas à amener aussi chez la femme, un certain étourdissement du cœur. Dans ce cercle de plaisirs, où l'épouse s'éloignait chaque jour un peu

plus de son mari, et s'en détachait davantage, soit qu'elle eût contre lui le ressentiment de ses nouveaux torts, soit qu'elle se refroidit naturellement et d'elle-mème, elle commençait bientôt à souffrir comme d'une vague inquiétude. Elle trouvait le vide au fond de son existence agitée ; et dans cet état flottant où elle était entre la retenue, les scrupules, une disposition tendre, l'énervement de la première tentation des idées, son cœur inoccupé croyait se défendre et se remplir, en allant à quelque femme, à une amie, au choix de laquelle on mettait alors presqu'autant de vanité qu'au choix d'un amant. Encouragée par l'exemple et le bon ton du temps, elle se jetait à l'amitié brillante d'une femme à la mode, et y apportait l'engouement, la frénésie, l'excès d'emportement de son sexe. C'était là pour elle ses premiers pas vers l'amour, et comme son essai enfantin et son jeu innocent. « Les deux femmes s'adoraient, se le disaieni, le disaient surtout bien haut, s'écrivaient sans cesse, se montraient dans les salons affectueusement enlacées; on affichait son « intimité sentimentale,» comme on disait alors, et le portrait de la délicieuse amie ne manquait pas de se balancer à un bracelet. Cette sensiblerie augmente à mesure que le siècle avance, puis tout d'un coup baisse singulièrement pour faire place au confident, à l'homme auquel la jeune femme confiait « ses vrais secrets.)) Il y a eu de ces hommes dans tous les temps, et les pages où MM.de Goncourt la décrivent-avec un succès complet, pourraient servir aujourd'hui de signalement à plus d'un, dont ma plume tracerait volontiers le nom. « Il y avait, par le monde d'alors, des hommes très nuls, très insignifians, généralement hors d'âge, sans nul danger, en qui tout s'alliait, la douceur d'esprit le caractère effacé, l'amabilité sans exigence, pour écarter de la femme qui s'approcherait d'eux toute idée d'être compromise. » On devine aisément la conclusion de .ce chapitre ; ce caquetage amical avec un homme, ce commerce sentimental avec une femme préparaient le cœur de la jeune épouse, la familiarisaient avec de plus grandes libertés, l'acheminaient enfin doucement, insensiblement,mais inévitablement, vers 1 idée d'un caprice plus sérieux, contre lequel une éducation frivole ne pouvait fournir aucune défense.

Il faut lire le livre de MM. de' Goncourt ; d'abord il est intéressant et piquant, mais aussi, sous cette enveloppe agréable, séduisante même, il renferme de graves enseignemens et fait bien connaître cette déplorable société du XVlIIe siècle. Aussi est-on bien en droit de s'affliger et de trembler quand on voit que quelques unes des peintures, esquissées par MM. de Goncourt, pourraient s'appliquer au temps présent, et que trop de femmes semblent songer à reprendre les erremens de leurs ravissantes, mais déplorables devancières.

Je ne quitterai pas encore le dix-huitième siècle.

Voici un excellent travail d'un écrivain honnête et vigoureux, qui vient redire une fois de plus les louanges de notre sainte reine Marie-Antoinette, sans doute pour répondre aux odieuses attaques dirig-ées récemment contre elle , à l'aide d'un manusait dont il a fallu arranger le titre pour en faire un document accusateur. On trouve toujours quelques troupeaux de crédules qui ne demandent pas mieux qne d'avaler toutes les bourdes qu'on accommode pour eux. Comme le remarque M. de Lescure, l'histoire de Marie-Antoinette a subi bien des vicissitudes. depuis le jour où cette gracieuse mémoire s'est abimée dans un souvenir tragique. D'infâmes attaques ont été tentées, mais il faut rendre cet hommage au bon sens public, qu'il en a toujours fait de luimême justice et que d'ailleurs le nombre de défenseurs, quant au chiffre et à la qualité, était bien fait pour démonter ces misérables insulteurs; MM. de Goncourt eux-mêmes ont vaillamment fait leurs preuves en consacrant à la reine un des livres les plus émouvans que j'aie jamais lus et dant j'ai parlé ici en son temps. M. de Lescure continue avec bonheur l'œu- vre de ces lutteurs qui n'ont pas peu contribué à repousser des accusations d'autant plus déplorables qu'elles étaient plus doucement formulées ; il nous montre, dans des pages chaleureuses et rapides, Marie-Antoinette, femme adorable et adorée, entourée d'hommages et d'adorateurs; c'est alors qu'on lui reproche ces prétendus égaremens auxquels M. de. Lescure oppose avec le plus heureux à propos ce jugement si vrai du prince de Ligne : « Sa prétendue galanterie ne fut jamais qu'un sentiment d'amitié

profond, et peut-être distingué, pour une ou deux personnes, et une coquetterie générale de femme et de reine pour plaire à tout le monde. Dans le temps même où la jeunesse et le défaut d'expérience pouvaient engager à se mettre trop à l'aise vis-à-vis d'elle, il n'y eut jamais aucun de nous qui avions le bonheur de la voir tous les jours, qui osât en abuser par la plus petite inconvenance. Elle faisait la reine sans s'en douter. On l'adorait sans songer à l'aimer. »

Nous voyons ensuite Marie-Antoinette mère, nous la voyons reine, elle dont Mirabeau disait qu'elle fut le seul homme que Louis XVI ait eu à ses côtés ; nous la voyons luttant contre la Révolution , puis vaincue , subissant l'infamie de l'emprisonnement et parcourant les lugubres stations de sa passion. Tous les documens originaux sur ce crime détestable ont été publiés depuis deux ou trois ans ; la lumière est aetuellement versée à flots sur la vie publique et privée de la dernière reine de France, la plus digne, la plus malheureuse et la plus calomniée de toutes, et de ce mouvement si unanime , en même temps si décisif, il est sorti la justification éclatante , irréfragable de Marie-Antoinette.

M. de Lescure donne, à la suite de eette brillante étude, toutes les lettres connues de la reine ; plusieurs sont publiées pour la première fois ; la liste des portraits gravés et des gravures concernant la reine; de toutes les publications relatives à sa vie ; enfin une relation inédite de la fuite de Varennes, d'après M. Bonnefoy du Plan, intendant des jardins de Trianon.

Ce volume sera certainement accueilli avec une faveur qu'il mérite; on a besoin de relire des travaux de ce genre dans un temps où l'on est exposé à rencontrer des panégyriques faits en l'honneur des pires bourreaux de 93. On se demande comment un auteur peut venir attaquer la mémoire de cette reine, à laquelle n'a manqué aucune des gloires du martyre. On se demande plus encore comment des hommes sérieux peuvent ensuite entreprendre ces réhabilitations de monstres véritables, ivres de sang et de débauche, et dont, quoiqu'on fasse, le nom demeurera voué à l'infamie, tant que l'honnêteté subsistera.

Je citerai seulement aujourd'hui le titre d'un ouvrage envers lequel je suis trop injustement en retard : Y Histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle, par M. Prescott, est un travail digne de son éminent auteur. Le sujet aussi était bien de nature à tenter un laborieux érudit qui est en même temps un éloquent écrivain , car les annales de la CasLille,à cette époque, prêtent à la fois aux recherches historiques et aux peintures que la plume de. M. Prescott rend avec un si incontestable talent.

L'Espagne moderne date en réalité du règne de Ferdinand et d'Isabelle; c'est à ce moment que s'accomplit la réunion des différens Etats qui avaient morcelè,pendant tant de siècles, la Péninsule; c'est à ce moment que fut conquis le royaume de Naples , que fut découverte et colonisée l'Amérique, que disparurent les derniers vestiges de l'antique empire mauresque, que fut constitué le tribunal de la sainte inquisition, que furent expulsés les juifs, qui cependant avaient si largement contribué aux progrès de la civilisation et de la prospérité en Espagne. Si les événemens sont considérables , les acteurs sont tous à leur hauteur : outre le roi Ferdinand, et la reine Isabelle, qui est assurément un des personnages les plus intéressans que présente l'histoire , nous trouvons pour la politique le cardinal Ximenez, homme d'Etat . consommé; pour la guerre, Gonzalve de Cordoue, « le grand capitaine »; pour la marine , Christophe Colomb, le navigateur le plus heureux certainement, qui ait jamais existé.

De nombreux documens exhumés depuis un siècle des archives espagnoles, où l'on ne savait pas assez pénétrer autrefois, ont permis à M. Prescott d'étudier à fond cette curieuse époque et d'écrire un ouvrage qui restera comme un tableau aussi définitif, aussi considérable de ce règne, que cet autre où précédemment M. Prescott a raconté le règne de Philippe II, avec un si magistral talent.

Un épisode touchant se rapporte à ce livre sur le règne de Ferdinand et d'Isabelle : au milieu de ses recherches, l'auteur fut atteint de cécité , et on lui déclara qu'il ne recouvrerait jamais la vue. Comme un autre Augustin Thierry , M. Prescott ne se découragea pas ; il commença par se rompre au vieux

langage espagnol, et quand il fut sûr de le comprendre facilement, il se fit lire tous les recueils qui pouvaient l'éciairer ; l'œuvre avançait lentement, mais avançait cependant. La Providence récompensa une si courageuse résignation, et, au bout de quelques années, guérit M. Prescott assez complètement pour lui permettre de reprendre, à lui seul, son travail et de le terminer avec la perfection que nous sommes heureux de constater.

Le livre de M. Vacquerie est intitulé : Les Miettes de l'Histoire, sans doute parce qu'il a pour objet les annales de quelques miettes du vieux continent, je veux dire des îles composant l'archipel normand. C'est l'histoire de Guernesey et de Jersey que M. Vacquerie s'est proposé de faire connaître avec cette forme fantaisiste, à style mouvementé et saccadé, qui convient à un dévoué hugolâtre. Dans un proioguelégende, M. Vacquerie démontre deux choses : « que les vrais serpens sont les traitres, et que Jersey n'est pas loin de France. » Ces deux points importans éclairés, M. Vacquerie raconte l'histoire des îles normandes depuis l'époque où elles furent placées dans la part donnée au duc Rollon jusqu'à la brillante aventure du baron de Bullecourt qui, avec une poignée de braves soldats comme lui, s'en empara pendant six ou sept heures en 1781. — Il énumère ensuite les personnages qui se réfugièrent successivement à Jersey , nombre de calvinistes , puis Montgomery, celui qui avait tué Henry II dans un tournoi, les Bandinelli qui y voulurent faire une révolution, Charles II qui y passa deux mois avant de gagner la France, Jacques II, Cavalier, le général en chef des Camisards dans les Cévennes, et qui mourut gouverneur de Jersey, les émigrés, Chateaubriand , le duc de Berry, « et divers. » — Il consacre aussi quelques humouristiques chapitres à la vie à Jersey, aux mœurs, au pays et à ses institutions, et termine par cette page charmante : « Ile charmante, fleur de la mer, patrie de, expatriés qui te tiens à la porte de la France pour, la première , offrir un asile à ceux qui en sortent ; qui , pour consoler les proscrits , leur montre, le jour, de Mont-Orgueil, la flèche de Coutances, et la nuit , de Saint-Clément , le phare de Saint-Malo ; qui fait plus que leur montrer | a pa-

trie,qui la leur rends,qui rendsà l'un ses vallées touÍlues, ses pommiers trempant dans les blés, ses prairies en fleurs , ses nids dans les haies ; à l'autre, ses landes, ses bruyères, ses grands rochers qui combatlent la mer ; dont la campagne dit aux Normands : je suis normande ; dont la falaise dit aux Bretons : je suis bretonne ; et qui, seule au monde, peut nous dire le dernier mot de l'hospitalité parfaite : vous êtes chez vous ! » Il est fâcheux que l'on ne puisse approuver de même toutes les pages, il y en a d'une lecture impossible en dépit des petits points qui ne laissent encore que trop deviner les mots. Et puis M. Vacquerie accepte et commente avec eomplaisauce toutes les calomnies accumulées depuis des siècles contre les grands de la terre. Jamais société n'a été parfaite, certainement, et celle qui se faisait admirer aux XVIIe et XVIIIe siècles , malheureusement pas davantage ; mais il y a une mesure cependant , à moins qu'on ne veuille croire à toutes les rapsodies des chroniqueurs du temps. En ce cas on a fort à faire,et le public n'a pas beaucoup à gagner;ce me semble, à ce genre de lecture : je signale notamment avec un profond regret le chapitre intitulé : « Les mérites de la cour, » où l'auteur a rassembléune foule de turpitudes dont bon nombre heureusement sont plus que contestables et qu'il produit d'ailleurs sans aucune pièce à l'appui. Je regrette plus encore les quelques pages qui suivent pour démontrer les droits du peuple à la révolution d'après ce tableau qui,dans tous les cas,embrasse une portion saillante , je le veux, mais bien minime de l'aristocratie française. Dans ces pages M. Vacquerie accuse les prètres qui n'ont pas voulu. prêter le serment, d'avoir mieux aimé faire la France athée que de se faire citoyens; il accuse les émigrés d'avoir émigré; ils ont eu tort , je le veux bien encore ; mais quand en voit tomber les têtes par centaines, les plus braves sont émus, et je voudrais bien savoir si dans nos plus modernes révolutions, il n'y a pas eu bon nombre d'émigrés, parmi les démocrates les plus superbes. en paroles, et bien que,cette fois, leurs têtes ne fussent nullement en jeu.

Mais il y a des attaques auxquelles on ne répond pas : on indique les faits au lecteur et le lecteur juge.

Aussi bien veux-je au moins dire deux mots du Fond de Giboyer, charmante boutade dirigée contre la triste comédie que M. Vitet a si heureusement frappé dans son discours pour la réception de M. Feuillet. Ce petit livre a un succès immense : on parle d? 12,000 exemplaires vendus depuis son apparition ; je suppose que tous mes lecteurs , dès lors, le connaissent, et je me contente de joindre mes applaudissemens aux leurs.

XII.

20 Juin 1863.

LES CRITIQUES MODERNES : Nouvelles semaines littéraires, par A. de Pontmartin, 1 vol. — Historiens, poètes et romanciers, par M. CuvillierFleury, 2 vol. — Essais de politique et de littérature, par M. Prévost-Paradol, 1 vol. fort in18, Michel Lévy, 1863. — Le comte Kostia, par M. Cherbuliez, 1 vol. in-'18, Hachette, 1863. — Dictionnaire de la langue française , par M. Littré, in-4', livraisons 1 à IV, Hachette, 1863.

Le goût du publie se dessine de plus en plus en faveur des livres qui se composent uniquement d'articles de journaux et de revues ; il faut dire aussi que ces livres sont signés de noms aimés ou estimés : Cuvillier-Fleury, Sainte-Beuve, Pontmartin , Prévost-Paradol, Merlet; la mode gagne : MM.Guéroult, Scherer, Barbey d'Aurevilly, Peyrat ont suivi le courant, et l'on n'a que l'embarras du choix entre tous ces critiques; presque tous savent prêter un charme vrai et original à ces études qui retracent si bien le mouvement littéraire comtemporain. Une seule chose m'étonne, c'est à quel petit nombre d'ouvrages s'applique chacun de ces volumes. A mon avis, en fait de critique littéraire, il faut essayer de parler un peu de tout ce qui paraît de saillant dans tous les genres; il faut généraliser le point de vue et-

embrasser autant que possible l'ensemble. Cela manque, à mon avis, trop souvent dans ces recueils de nos maîtres. C'est assurément très-hardi à moi de formuler aussi nettement une critique radicale, mais enfin le lecteur n'est en général abonné qu'à un journal; or, avec ce journal, il a droit de prétendre à être tenu exactement au courant des faits littéraires; si au lieu de cela, le critique se borne à s'arrêter aux nouveaux venus seulement. qui lui agréent. le lecteur ne voit plus ses désirs exaucés, il s'attendait à un voyage complet,et on ne lui fait faire que quelques excursions, assurément charmantes, mais en même temps fort capricieuses.

M. le comte de Pontmartin m'a singulièrement satisfait : il commence par étudier soigneusement la poésie et le roman, en 1862, et proteste contre leur déplorable envahissement par le réalisme, puis il prend à parti chacun des hommes qui, au point de vue littéraire, ont le plus marqué durant cette même période : MM. Hugo, dont il flagelle comme il faut les tristes Misérables ; Flaubert. de Molènes, Murger, de Goncourt, Rousset, Lacordaire, Feui !let, Monselet, Assolant, le prince de Broglie, et il termine par une très-réjouissante critique, moitié prose et moitié vers, de la Sorcière du pauvre M. Michelet. Voilà une galerie heureusement composée et dont les toiles sont remarquablement peintes. Du reste, ai-je besoin de faire l'éloge de M. de Pontmartin ? mes lecteurs le connaissent et savent avec quel talent sûr et aimab.e il sait traiter les sujets littéraires, avec quelle verve humoristique, il manie la critique la plus satyrique et la plus spirituelle.

Les deux volumes de M. Cuvillier-Fieury abordent des sujets pl-is sérieux que ceux dont s'est occupé M. de Pontmartin : quatre études principales s'y font remarquer et sont, toutes les quatre, traitées avec un remarquable talent et une grande élévation : elles sont consacrées aux Mémoires de M. Guizot, aux derniers volumes du Consulat et de l'Empire. aux Mémoires du prince Eugène et au Roman français, considéré dans ses tendances et ses influences plutôt qu'au point de vue de ses auteurs. J'indique un chapitre, le plus saillant, sans avoir envie d'en essayer l'analyse ici ; car si on critiquait les travaux critiques, il n'y aurait plus de limites.

Dans ces pages , souvent tracées au jour le jour , l'émotion de la discussion, l'ardeur de la polémique, la vivacité de l'opinion se fort sentir. Ces deux intéressans volumes ne sont pas seulement littéraires, mais politiques aussi, politiques surtout même.

« Journal oblige , dit M. Cuvillier. Il impose , à ceux qui se respectent, des devoirs qui ont leur gravité, parfois leur grandeur. Il crée des habitudes auxquelles on n'échappe pas. L'étendue de la scène, la diversité du public, l'écho de la voix. son retentissement lointain, tout ce qui caractérise la grande publicité des journaux sérieux, voilà l'attrait dangereux qui retient dans la lice les plus vieux jouteurs : et voilà aussi le lien si difficile à rompre, qui ramène, un jour d'ennui, dans la poudreuse arène, même quand les armes du combat ne sont plus égales, ceux que la renommée et la fortune avaient comblés. Tant mieux quand ils y rentrent avec toute leur force, décidés à lutter contre l'arbitraire , fidèle au culte de la liberté ! Quant à moi, dût l'insouciant sceptiscisme dp mes contemporains me savoir mauvais gré de cet aveu, j'aime ce métier de publiciste que j'ai exercé, avant février 1848 , comme accessoire d'occupations plus absorbantes;— après février, comme mon principal emploi,à une époque où le plus obscur soldat n'était pas de trop, dans le rang, pour la défense de la société menacée ; — et je l'envie encore aujourd'hui cet ingrat métier, pour le bien que j'y puis faire, pour le mal que je puis empêcher, comme la sentinelle envie sa faction sur le rempart devant l'ennemi. Nous avons tous, écrivains de la presse quotidienne, des principes engagés dans notre action, des opinions à confesser devant le public . notre seul maître.Si nous nous respectons, nous devons être,non les flatteurs de ses défauts ou les complaisans de ses fantaisies , mais les organes véridiques de ses bons instincts, de ses idées saines , de ses convictions désintéressées. Si nous ne sommes pas cela, nous sommes moins que rien. Si même dans nos causeries les plus familières avec ce grand seigneur ennuyé, nous ne montrons pas la pointe par où notre plume,

« courant la bride sur le col » tient pourtant à quelque sentiment sincère et loyal vivant au fond de notre âme, nous sommes des encenseurs publics , non des publicistes. »

Ce portrait du journaliste honnête et sincère m'a paru digne d'être mis sous les yeux de mes lecteurs et de nature à le disposer à lire des études écrites par un homme qui sent si dignement et parle si éloquemment. 1

C'est encore de la littérature politique que nous donne M. Prévost-Paradol, qui, lui aussi,est un journaliste digne de ce nom, et qui ne doit pas être confondu dans cette troupe qui a travesti si malheureusement la presse. lU. Prévost-Paradol est un des hommes qui écrit le plus puremeut dans la presse quotidienne ; il est en même temps un littérateur élégant et discret quand il veut parler des auteurs de l'antiquité , de Mme Swethine, dont il trace un portrait charmant avec de la poésie, et un publiciste non moins distingué, quand il s'attache à l'étude de quelques-uns de nos politiques contemporains les plus considérables, comme le duc Decazes , le comte de Tocqueville, qu'il traite par un humouristique chapitre sur certaines élections au Corps législatif, véritable et piquant petit tableau de nos moeurs politiques modernes. M. Prévost-Paradol termine son court avertissement beaucoup trop modestement. Il remercie les lecteurs de leur bienveillance et la critique de son indulgence ; quand on a affaire à un écrivain comme lui, on ne peut que se féliciter d'avoir à le lire. La critique seule peut se plaindre, car elle ira rien à formuler, et ne peut que se réunir au concert des applaudissemens.

Je signalerai egalement avec éloge le recueil d'arcles de boutades de M. Berlioz, rassemblés sous le titre fort humouristique de : A travers Chants. J'y prends ce croquis du public dilettante de Paris. « Ajoutons une asssz triste observation au sujet de l'indifférence actuelle du public élégant, je ne dirai pas pour l'art, mais pour les entreprises les plus sérieuses du théâtre de l'Opéra. Pas plus à la première qu'à la centième représentation d'un ouvrage, -pas plus à huit heures qu'à sept, les propriétaires des premières ne sont à leur poste. La curiosité même, ce vulgaire sentiment si puissant sur la plupart des esprits, est impuissante à les entraîner aujourd'hui. L'affiche annoncerait pour le premier acte d'un opéra nouveau un trio chanté par l'ange Gabriel, l'archan-

ge Michel et sainte Magdeleine en personne, que l'affiche aurait tort, et la sainte et les deux esprits célestes chanteraient leur trio devant des loges vides et un parterre inattentif, comme de simples mortels. Un autre symptôme non moins inquiétant encore ; autrefois, dans les entr'actes, le foyer du public était généralement préoccupé de l'œuvre nouvelle qu'il jugeait toujours fort sévèrement ; tout le monde disait : C'est détestable, ce n'est pas de la musique, c'est assommant, etc., etc. Aujourd'hui, on n'en dit rien du tout ; il n'est pas plus question d'e la partition que la pièce.

On cause à bâtons-rompus de la Bourse, des courses du Champ-de-Mars, des tables tournantes, du succès de Tamberlick à Londres, de ceux de Mlle Hayes à San-Francisco, du dernier hôpital bâti par Jenny Lind, du printemps, de la pousse des feuilles; l'on dit : je pars pour Bade, je vais en Angleterre, à Nice, où simplement à Fontainebleau. Et si quelque spectateur primitif, quelque homme dé l'âge d'or s'en vient étourdiment jeter au milieu d'une conversation cette question saugrenue : Eh! bien qu'eu pensez-vous? — De quoi! lui répond-on. — De l'opéra nouveau! — Ah!,.. mais je n'en pense rien, ou du moins je ne me souviens plus de ce que j'en pensais tout à l'heure. Je n'y ai pas fait grande attention, Le public semble, à l'égard de l'Opéra, avoir donné sa démission. C'est le tambour-major découragé d'entendre toujours ses virtuoses faire des ra pour des fla ; il a envoyé sa canne au ministre Parfois il se ranime pourtant, il se passionne même, et alors c'est avec fureur que sespréventions, ses préjugés, ses engagemens, se donnent carrière. A la première représentation d'Hernani, de Victor Hugo, au moment où le héros du drame s'écrie : « 0 vieillard stupide ! il l'aime ! un classique bondissant d'indignation, s'écria : « Est-il possible? vieil as de pi quel prut-on se moquer du public à ce point? Aussitôt un romantique, qui avait tout aussi bien entendu, rebondissant d'admiration,

répliqua : « Eh bien ! vieil, qu'y a-t-il là? C'est magnifique, c'e^Oafiltre Jrisiysur le fait. Vieil as de pique, fer^l "ofèst sH-perbe ! voilà comment on juge la i/usk]u£\au ih<eâtre,. Cij tableau •

est malheureusement d'une parfaite exactitude : l'Opéra est une occasion de toilette pour les femmes, une affaire de goût pour les hommes : l'œuvre artistique est un détail; mais aussi comme on s'en aperçoit et comme les artistes ont raison de se gêner le moins possible 1 )

Le roman par lequel M. Victor Cherbuliez vient de débuter mérite cependant une mention spéciale et semble digne de prendre place parmi les œuvres les plus dignes d'attention que l'an de grâce 1862 a léguées à sa sœur cadette. Le Comte Kostia , en effet, possède des qualités particulières : la donnée est neuve . l'intrigue .intéresse vraiment , les scènes y sont menées de façon à passionner le lecteur le plus sceptique. Quelques-unes , à mon avis , sont des chefsd'œuvre de description mouventée et vraie,de plus le style est irréprochable.et dans le beau temps où nous vivons, on n'est plus habitué à ce respect de l'écrivain pour lui-même et pour ceux de qui il se fait lire. On écrit aujourd'hui sans trop faire attention, et je pourrais citer une très récente œuvre d'imagination, due à l'un de nos plus anciens immortels , dans laquelle le français est à plusieurs reprises très malencontreusement froissé.

Le Comte Kostia est un conte fantastique sur la vérité de la vie réelle : c'est une œuvre bizarre, mais qui révèle un talent incontestable. J'ai parlé du talent de M. Cherbuliez pour décrire : on en jugera, je pense, et de reste, par ce tableau. Gilbert, te héros du roman, se lance sur les toits du vieux château du comte, la nuit, pour se rendre chez son élève, qu'il croit encore un jeune homme à moitié fou, mais qu'il veut ramener à de bons sentimens; il vient d'accrocher une échelle de corde : « Il se mit à descendre, en ayant soin de mesurer tous ses mouvemens avec une scrupuleuse attention; mais au moment où ses pieds se trouvaient de niveau avec l'extrémité du petit toit, ayant eu l'imprudence de se pencher pour regarder le vide au-dessus de lui, il fut pris d'un tournoiement de tête plus terrible mille fois que ceux qu'il avait déjà ressentis. La vallée tout entière commença à s'agiter autour de lui, comme tourmentée par un formidable roulis qui tour à tour la soulevait vers le ciel ou l'abîmait dans les entrailles de la terre.

Et bientôt le mouvement s'arrètant, arbres et pierres, plaines et montagnes, tout se confondit en un noir tourbillon qui se démenait avec une furie croissante, et d'où il sortait des éclairs et des globules de feu. Il ferma les yeux, un cri étouffé sortit de sa poitrine haletante. C'en était fait , le tourbillon avait passé sur lui et venait de l'emporter dans l'espace. Il perdit connaissance pendant quelques secondes : qu'elle ne fut pas sa surprise , en rouvrant les yeux, de se retrouver sur son échelle ! Il s'y était cramponné avec une telle force que ses ongles étaient entrés profondément dans la corde, et il avait saisi entre ses dents un des échelons supérieurs, où elles s'étaient si bien incrustées qu'il eut de la peine à les en détacher. Il abaissa ses regards sur la vallée : elle était redevenue immobile. Il les leva au firmament : les étoiles le contemplaient avec des yeux favorables. Il passa sa langue sur ses lèvres en feu, respirant à pleins poumons l'air de la nuit, qui lui parut embaumé. Des larmes de joie s'échappèrent de ses paupières , et dans un transport naïf, il se prit à baiser tendrement l'échelon que tout-à-l'heure ses dents dévoraient. Rendu à lui-même, pour dissiper l'émotion que lui causait le souvenir de son affreux cauchemar, il recourut au vieil Homère, et il récita tout d'une haleine le passage de l' Iliade où le divin aëde décrit l'allégresse, d'un pâtre contemplant les astres du haut d'un rocher. De sa vie Gilbert ne relira ces vers sans se ressouvenir du doux et terrible moment où il les récita, suspendu dans les airs , apercevant au-dessus de sa tête le sourire infini des champs étoilés , et sous ses pieds l'horreur d'un précipice. Dès qu'il se sentit plus calme , il se mit en devoir d'opérer sa descente sur le petit toit, moins rapide que l'autre... »

Le tableau n'est-il pas complet et saisissant?

Que de fois déjà on a essayé de composer un Dictionnaire complet de notre langue , non pas un aride catalogue des mots qui le composent, mais un recueil raisonné où chacun de ces mots est le sujet de recherches approfondies,historiques et grammaticales. C'est au milieu du seizième siècle que parut le premier travail de ce genre pour la langue française ; l'auteur se nommait Aimar Rançonnet ; Nicod en publia un nouveau en 1806 ; Caseneuve , en 164^ ,

s.eus le titre de : Des origines françaises ; Ménage en 1650; Riehelet, en 1680; le malheureux Furetière, en 1690 ; enfin , en 1694 . l'Académie française, constituée depuis cinquante-neuf ans, put perfectionner !a langue, publia la première édition d'un dictionnaire, dont la sixième édition a paru en i835, et que cette docte compag'nie refond com-plèlement en ce. moment ; dans la première édition, les. mots furent classés par famille ; l'ordre alphabétique fut admis dans. la seconde , imprimée en 1718. Ce travail officiel n'empêcha pas les particuliers decontinuer leurs efforts ; Ramage imprima le dictionnaire de Fo-uchère , avec beaucoup d'additions,. en 1701 ; en 1704, parut le dictionnaire de Trévoux, qui se servit beaucoup du précédent ; je citerai encore le grand vocabulaire français, imprimé en 1767, par Panckouke, et enfin un glossaire alphabétique. de la langue française depuis son origine jusques à Malherbe,' remanié en soixante et un volumes manuscrits à la bibliothèque impériale et composé par Lacurne de Saint-Palaye.

Voici maintenant le plus grand travail qui ait jamais été fait sur notre langue, et qu'entreprend à. lui seul M. Littré, membre de l'Institut, et l'un des, hommes les plus compétens sinon même le plus comjpétent en pareille matière. M. Littré est un savant d'un immense savoir, d'une profonde érudition, et l'on ne saurait trop regretter de le voir professer des doctrines qui ne sont que la négation de ce qu'il y a de plus sacré au monde ; mais je parle ici de dictionnaire . et m'empresse de laisser cette brûlante. question de côté. Le dictionnaire que commence M. Littré comprend tout ce qui peut se rapporter aux mots quant à la nomenclature, à la grammaire, à la. signification, à l'histoire et à l'étymologie. « Je n'ai prétendu à rien de moindre- qu'à donner une monographie de chaque mot, dit M. Littré en terminant une préface des plus intéressantes, c'est-à-dire un. article où tout ce qu'on sait sur. chaque mot quant à son origine, à sa forme, à sa signification et à sonemploi, fût présenté aux lecteurs. Cela n'avait point encore été fait. Il a donc fallu , pour une conceptionnouvelle, rassembler des matériaux, puis les classer, les. interpréter y les discuter , les.' employer. Je n'ai,

certainement suffi ni à les réunir tous ni a tous les éclaircir; et déjà des trouvailles que je rencontre ou qu'on me signale m'apprennent que des choses d'un véritable intérêt m'ont échappé. Aussi dans un si grand ensemble et dans l'immensité de ces recherches, je n'ai besoin d'aucune modestie pour demander l'indulgence à l'égard des omissions et des erreurs. » M. Littré rend largement hommage à tous ceux qui l'ont aidé; car on devine qu'un travail aussi long ne s'est pas fait sans secours et sans aide de la part des morts et des vivans.N'imitant pas en cela de trop nombreux auteurs qui aiment passionnément , par le temps présent, s'approprier l'œuvre de ceux qui ne peuvent plus réclamer, M. Littré n'oublie personne; il remercie aussi son éditeur qui, en effet, mérite bien noblement de la littérature contemporaine, en prêtant la puissance de sa maison à de belles et bonnes éditions qui resteront très-certainement des monumens définitifs.

Ce Dictionnaire est le complément nécessaire de cette collection de classiques français qui nous donne désormais les vrais textes de nos grands auteurs, et y joignant tout ce dont l'érudition moderne peut les enrichir. A ce titre, M. Hachette mérite bien une mention, et tout le monde applaudira à l'hommage qui lui est rendu par M. Littré.

XIII

3 Juillet 1863.

Histoire de la Restauration, par M. Nettement, tome III ; Paris, Lecoffre, 1863.— Amadas et Ydonip, poème chevaleresque, publié par M. Hippeau, 1 vol. in-8°; Aubry , 1863. — Les Tricheurs, par M. de Caston, 1 vol. in-18 ; Dentu, 4863. — Les jeunes Filles pauvres, par Mme la comtesse de Mirabeau, 1 vol. in-18 : Dupré de la Mahérie, 1863.

Le troisième volume de YHhloire de lu Restauration, par M. Alfred Nettement, comprend les évé-

nemens accomplis depuis le commencement des négociations, entamées secrètement par le parti royaliste pendant la marche des coalisés, jusqu'à la fin de la session de 1815. Les évènemens principaux de cette période sont la rentrée du roi Louis XVIII, la réaction dans le Midi, la conclusion du traité du 20 novembre, le procès du maréchal Ney et la discussion de la Chambre pour les lois de sûreté générale, d'amnistie et de finauces. M. Nettement continue son

œuvre avec un incontestable succès, qu'il doit également à un talent élevé, et aux précieuses sources inédites auxquelles il lui a été permis de puiser. Je ne prétends pas ici analyser un récit si magistralement composé, et donner un sommaire qui n'apprendrait rien assurément à mes lecteurs. J'aime mieux choisir une des épisodes les moins connus, et sur lesquels M. Nettement jette un jour nouveau; ce sera aussi celui qui pourra intéresser le plus vivement mes lecteurs. Je veux parler de la réaction dans le Midi, au sujet de laquelle on est généralement peu fixé , et dont on ne verra pas sans intérêt , j'espère, un succinct récit d'après des auteurs bien autorisés pour en parler. Il est utile en outre, de démontrer la portée de ce lugubre épisode, qui semble comme le dernier reflet de nos vieilles guerres civiles, et que l'esprit de parti a si odieusement défiguré pour s'en faire une arme contre le gouvernement royal. Dans le Midi, les passions étaient plus ardentes ; les populations catholiques et protestantes , royalistes èt révolutionnaires , enflammées de haines séculaires, vivaient dans une température de guerre civile qui rendait le contrecoup des évènemens bien autrement terrible que dans le Nord. Quand on apprit la chute de l'Empire, un mouvement violent éclata à Avignon, à Toulouse, à Marseille, à Nîmes et à Uzès ; les forces manquaient pour réprimer ces désordres déplorables. L'armée, en effet, était licenciée, et le gouvernement n'avait que la garde nationale pour faire exécuter ses ordres, dès-lors méconnus. De cette situation fâcheuse sortirent des excès détestables, d'abominables forfaits, commis par les hommes les plus exaltés de la multitude royaliste, comme dit M. Nettement auxquels se joignirent « ces volontaires du crime » . qu'on rencontre tou-

jours, partout où surgit du désordre. La réaction dans le Midi a laissé des traces à jamais regrettables; mais il est de mauvais goût, à ceux qui invoquent sans horreur la Terreur de 1793, de vouloir donner à cette réaction le nom de Terreur blanche, comme pour innocenter les grands coupables des orgies révolutionnaires. « Il n'y eut aucune comparaison à établir ni pour la durée, ni pour l'étendue du mal, ni pour la puissance malfaisante des persécuteurs, ni pour le nombre des victimes, entre la réaction de 1815 et la grande Terreur de 1793. Un seul jour de cette époque néfaste vit périr autant d'hommes que toute la période de réaction qui succéda dans le Midi aux excès des Cent-Jours. » A Nimes, le sang coula par suite de la résistance du général Gilly qui demeura fidèle à l'Empereur, et nourrit pendant quelques jours le chimérique espoir d'une défense prolongée dans les montagnes des Cévennes et de la Lozère. La lutte s'engagea dans cette ville et y grandit rapidement; les protestans furent d'abord les victimes; vint ensuite le tour des catholiques, quand Jacques Duport, dit Trestaillon, prit la direction du mouvement avec une violence qui a créé sa sinistre renommée.Cet ancien volontaire royal,revenant blessé après la capitulation de la Palud, trouva sa maison pillée, et sa femme victime d'odieux outrages dont elle lui désigna les auteurs. » Il se précipita alors dans la vengeance et dans le meurtre avec une implacable colère. » Les luttes se prolongèrent pendant plusieurs mois et ne cessèrent que quand le duc d'Angoulême vint à Nîmes, et fit rouvrir en sa présence les temples protestans que la population catholique tenait fermés, en soutenant,qu'il était honteux de voir d'anciennes églises converties en prêches.

L'agitation dura à peu près aussi longtemps et avec une égale violence à Uzès et dans son arrondissement.

A Toulouse, la population fut exaspérée, et se prétendit trahie, quand elle vit la préfecture et la mairie confiées à deux anciens et hauts fonctionnaires du régime impérial. L'émeute éclata le 15 août, à la suite du passage d'un régiment qui traversa les faubourgs de Toulouse, aux cris de : Vive l'Empereur Le général Ramel, commandant la division, fut lâche-

ment blessé l'un des premiers, plus lâchement poursuivi dans son hôtel, et mis dans un tel état qu'il mourut le lendemain. Cet attentat arrêta brusquement l'agitation; la colère populaire tomba et fit place à la consternation ; les mêmes hommes qui parcouraient, la veille, les rues de la ville en brandissant des armes, pleuraient presque en escortant le cercueil de ce brave général qui avait déjà eu à subir, par un séjour à Sinamary, le rude poids des colères populaires.

Un crime plus déplorable encore par ses circonst mces ensanglantait], en même temps, Avignon. Le maréchal Brune , comme gouverneur de la huitième division militaire, avait eu pendant les Cent-Jours à agir violemment contre les royalistes du Midi : à la chûte de l'Empire et après les premiers momens d'effervescence qui coûtèrent à Marseille la vie à une vingtaine de membres des familles égyptiennes fixées dans cette ville depuis la conquête de l'Egypte. Bfune voulut d'abord résister ; mais il comprit bientôt à quel danger il exposait le pays, en voyant les vaisseaux anglais menacer Toulon, et il se hâta de s ; soumettre au gouvernement royal. Il remit donc son pouvoir entre les mains du marquis de Rivière et prit la route de Paris : partout sur son passage les populations se montrèrent d'une hostilité menaçante; sur quelques points, elles se livrèrent même à des démonstrations qui auraient dû suffisamment avertir le maréchal du danger auquel il s'exposait en continuant son voyage ; on sait ce qui arriva à Avignon, malheureusement dépourvue de force publique. Malgré les efforts des gardes nationaux qui défendaient l'hôtel du Palais-Royal, quelques furieux parvinrent à s'introduire par les toîts , envahirent la chambre du maréchal en lui reprochant d'avoir été l'un des assassins de la princesse de Lamballe, et, sans tenir compte de son énergique dénégation , l'un d'eux l'étendit mort d'un coup de feu ; après quoi son cadavre fut traîné au Rhône et livré au courant des eaux qui le jetèrent sur la grève près de Tarascon.

« Voilà le tableau exact des réactions du Midi , écrit M. Nettement en se résumant. Le gouvernement royal les déplora, les détesta, les flétrit publiquement, et , dès qu'il put les punir, il les punit ;

mais , dans l'état de désorganisation complète où était tombée la force publique, il ne put les empêcher. Il écrivit instruction sur instruction à ses agens locaux pour qu'ils eussent à protéger les personnes et les biens menacés par les rancunes furieuses de la multitude , mais il ne pouvait leur donner la force qu'il n'avait pas lui-même. Le gouvernement central écrivait, l'administration locale parlait, la fureur populaire agissait. »

Je dois, avant de terminer, signaler encore l'excellente appréciation que M. Nettement fait de la Chambre de 1815, de cette fameuse chambre in- trouvable, si diversement jugée et dont , dans tous les cas , on sut si peu tirer profit. Elle eut certainement plus d'un tort ; elle manqua de pitié à l'égard des victimes politiques des Cent-Jours : « Préoccupée de la faute , effrayée du péril , elle n'apprécia pas assez l'entraînement , elle ne vit pas le malheur ; mais elle eut aussi de grandes qualités.» Ce fut une Chambre essentiellement honnête, honorable, indépendante par sentiment comme par position, économe des deniers des contribuables, éclairée sur les grands intérêts publics et résolue à les faire prévaloir; une Chambre profondément dévouée à la monarchie, à la religion, et en même temps une chambre déterminée à ne pas sacritier aux ministres la liberté politique, c'est-à-dire l'intervention vraie des véritables élus du pays dans les affaires publiques. Là même où l'expérience lui manqua, ses intentions furent toujours droites et pures, et si lamesure lui fit quelquefois défaut, elle eut un sentiment élevé des conditions du gouvernement représentatif qu'elle défendit contre le ministère, contre les fonctionnaires de l'ancienne administration impériale, contre l'esprit de cour et même contre l'ancienne école de 1789, personnifiée en M. Royer-Collard. « Le ministère ne comprit pas l'importance de cette Chambre sur laquelle il pouvait d'autant plus compter que tous se tournaient contre elle : il craignit de succomber par elle,et, en fermant la session de 1815, les membres du cabinet avaient déjà résolu entre eux la dissolution. \_

M. Nettement, ai-je dit en commençant, continue son œuvre avec le même succès. C'est toujours le

même talent probe et loyal, le même style clair et éloquent, la même impartialité. Son histoire occupera certainement le premier rang parmi les ouvrages consacrés à raconter les annales de la Restauration.

M. Hippeau, le savant et laborieux professeur de la Faculté des lettres de Caen, poursuit la publieation de ses poètes français du moyen-âge : après avoir fait connaître la Vie de saint Thomas le martyr, par Garnier de Pont-Saint-Maxence, le Bestiaire d' Amour, de Richard de Fournival, le Bel Inconnu et Messire Gauvain, il édite aujourd'hui Amadas et Ydonie, poème d'aventures jusqu'à présent demeuré inédit. Ce poème est dédié à tous les amans loyaux.

Un jour, à la table du duc de Bourgogne, Amadas, fils du sénéchal, est saisi d'amour à la vue de la belle Ydonie, lille du duc, et si subitement, si violemment qu'il tombe évanoui à ses pieds.

Revenu à la raison , il avoue ses sentimens à la princesse qui le reçoit fort mal à deux reprises, et sans tenir compte de son désespoir ni des souffrances qu'il endure pendant deux ans sous ses yeux A la fin cependant, dans un effort suprême, il semble expirer ses pieds, et Ydonie alors, comprenant un amour insensé , le rappelle à la vie , le ranime par ses tendres paroles ; puis, lui donnant les plus douces espérances, elle lui commande de se rendre digne d'elle. Amadas court trois ans par monts et par vaux, et au moment de rentrer en Bourgogne couvert de gloire et d'honneur, il apprend que dans quatre jours Ydonie épouse le comte de Nevers : le malheureux devient fou et on l'enferme dans un de ses châteaux. Ydonie est mariée , mais elle parvient à demeurer digne de son amant, grâce à l'intervention de trois sorcières : elle fait ensuite courir après Amadas qui s'est enfui : on le trouve à Lucques et la comtesse de Nevers s'y rend; elle soigne le pauvre insensé, le ramène à la' raison. Diverses circonstances viennent accidcnter cette partie du poème: Amadas triomphe avec éclat dans un tournoi, Ydonie tombe malade et meurt ; Amadas bat un rival qui prétendait l'empêcher de demeurer près du cercueil de sa chère maîtresse, et il lui arrache le moyen de réveiller Ydonie, seulement endormie d'un sommeil léthargique. Tous

deux reviennent en Bourgogne : la comtesse, toute à son amour, imagine une fable pour persuadera son mari que s'ils ne se séparent pas, elle mourra : il y consent avec peu de peine, ce semble, et Ydonie épouse Amadas qui devient dans quelques années duc de Bourgogne.

Telle est l'histoire un peu longue, un peu décousue du poëme, qui n'en est pas moins une œuvre considérable pour l'histoire littéraire du moyen-âge, et nous devons sincèrement remercier M. Hippeau de l'avoir fait connaître en en donnant une édition si correcte et si soignée. Ce poëme a été analysé dans le tome XXIIe de l'histoire littéraire de la France: son titre a naturellement éveillé la curiosité et engagé plus d'un historien à rechercher quels points de rapport il avait avec ces poëmes d'Amadis, qui, comme tant d'autres, pourraient bien avoir une origine française. Comme le remarque M. Hippeau, cette thèse mériterait un sérieux examen et donnerait certainement lieu à de curieux développemens.

M. de Caston, le célèbre prestidigitateur, vient de prendre la plume pour démontrer comment on triche au jeu, et il complète sa démonstration avec quelques anecdotes fort galamment tournées, mais qui prouvent trop clairement, hélas ! qu'il n'y a pas de salon où il n'y ait des voleurs et que souvent nous leur serrons la main. Cet hiver, malheureusement, de, fâcheux incidens sont venus à l'appui de cette thèse et prêtent à ce petit livre une véritable actualité. Je choisis au hasard une des scènes racontées par M. de

Caston :

« C'était en 1838, nous avions passé l'hiver à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Rentré seulement depuis un mo s, nous eûmes l'idée d'aller nous promener, une quinzaine de jours, aux bains de merde X....; moins dans l'intention de donner des soirées que de nous y reposer un peu de nos fatigues. Et puis nous faisions paraître, à cette époque, deux volumes qui avaient pour titre : Voyage en Russie et en Pologne. Annéss 1857 et 1858.

« Nous avions de la copie à envoyer, et le bord de la mer nous paraissait un endroit charmant pour qui veut se recueillir et mettre ses idées au net.

« L'homme propose et Dieu dispose.

« Nous cherchions la solitude , nous trouvâmes le bruit : nous voulions le calme, nous fûmes lancés dans le tourbillon.

« La ville de X... était, cette année-là, le rendezvous de l'émigration parisienne : gentlemens, artistes, hommes de lettres, femmes de modes et femmes à la mode ; c'était un rendez-vous auquel les tricheurs se seraient bien gardés de manquer.

« Aussi la ville en était empoisonnée.— S'il faut des tricheurs, pas trop n'en faut. Tout le monde se plaignait, le directeur du Casino tout le premier.

« Le procureur impérial recevait notes sur notes. Il y avait là depuis le tricheur gentilhomme jusqu'au tricheur marchand de contremarques , toutes les variétés de l'espèce réunies dans un salon. C'était curieux et écœurant.

« Deux visites au salon nous avaient tellement édiliés . que nous ne voulions plus y mettre les pieds , malgré les prières qui nous étaient adressées.... Un soir pourtant, cédant aux instances de M. D...., homme fort honorable"et directeur de l'établissement, nous convimmes d'aller après diner faire un tour dans le salon où se jouait l'écarté.

« La télégraphie était à son poste ; elle entourait toutes les tables. Le spectacle était bizarre. Chaque affilié portait une canne à bec-à-corbin , sur laquelle il jouait des airs de flûte pour indiquer le jeu de droite, pendant qu'un autre air lui envoyait celui de gauche. Un étranger, qui pariait deux louis pour un des côtés, décidait du sort de la partie.

« L'on nous savait là , mais que pouvions-nous faire? Le télégraphe peut s'exécuter impunément. Vois ne pouvez pas empêcher un homme de se moucher ou de mettre le pouce et l'index sur sa canne. Pourtant, après un quart d'heure d'observation, notre parti était pris.

« Nous nous plaçâmes avec quelques amis autour d'une table, située au centre du salon, et tout en devisant du jeu et des tricheurs , nous empruntâmes à un de ces messieurs qni suivait notre discours la bouche béante, la canne sur laquelle il s'appuyait.

« C'était une canne de cérisier noir, qui devait bien avoir coûté deux francs. — Une fois en possession de cette canne nous nous mîmes à expliquer les signes convenus que nous avions saisis.

« Le lendemain, l'on ne rencontrait plus personne se promenant avec une canne à bec-à-corbin. Trois jours après , les salons étaient fermés, et l'on ouvrit un club où nul ne devait être admis sans être présenté.

« Mais n'allez pas croire qu'en supprimant les cannes , qu'en les consignant à la porte du cercle, vous vous mettez à l'abri de la télégraphie : les boutons d'habit et de gilet, les moustaches, une chaise, une tabatière , tout est bon à ce genre de tricheurs pour exercer leur coupable industrie. »

Je ne donne pas le livre de M. de Gaston comme un modèle de style narratif, mais il est curieux, instructif, profondément triste , et ne donne guère envie de jouer dans le monde.

Deux mots, en finissant, d'un livre qui remet du calme dans le cœur et réconcilie avec l'espèce humaine. Les Jeunes Filles pauvres dé Mme de Mirabeau , sont de touchantes et courageuses héroïnes qui plaisent, qui émeuvent. On leur a reproché d'appartenir toutes à la noblesse , mais qnel mal y a-til ? Les portraits sont vrais ; on pourrait en citer de nombreux modèles, et la noblesse est assez attaquée pour que quelqu'un en dise hardiment du bien. Mme de Mirabeau écrit simplement, elle touche, elle attendrit, et en fermant ce volume on éprouve le bienêtre que cause toujours une bonne lecture.

XIV.

6 Août 1863.

Mm° de Swetchine , journal de sa conversion et prières, 1 vul. in-8\ Didier, 1863. — Jacme le Conquérant, roi d'Aragon , par M. de TourtouIon, tome 1er, in-8°, Montpellier, Gras, 1863. — Œuvres du comte Xavier de Maistre, 1 vol. in-8°, illustré, édition Garn'ier , 1863.— U Empire mexicain, par le vicomte de Bussières , 1 vol. in-8% Pion, 1863. — Le Mexique ancien et moderne, par M. Michel Chevalier, 1 vol. in-18, Hachette, 1863.

Ce nouveau volume grandit singulièrement à mon avis, la réputation de Mme Swetchine. Il contient une suite de morceaux d'une incontestable valeur, et qui font connaître à fond cette âme profonde , réfléchie, cette puissance de méditation , cette justesse d'appréciation qui distinguent la femme dont la renommée et l'autorité sont désormais incontestables.Son nom, comme le remarque M. le comte de Falloux, a subi et surmonté l'épreuve des critiques qui, ne dissimulant pas l'origine de leur hostilité , ont avoué que ce qui les importune surtout, c'est le retentissement imprévu et le succès d'idées toutes chrétiennes. « L'injure même, dit-on, a risqué son trait, et si les amis de Mme Swetchine en ont été froissés dans leur tendre vénération, ils ont dû sentir aussi que c'était, un hommage pour elle que d'être traitée comme un signe du temps et attaquée comme une puissance.

Ce volume, ai-je dit, se compose de morceaux presque tous improvisés au courant de la plume, sans lien, sans méthode, sans titre d'ordinaire. M. de Falloux les a donc classés en trois catégories : la première, est désignée comme traitant de la vérité du christianisme; l'autre , de la piété dans le christianisme ; la dernière , est le journal de la conversion, c'est-à-dire la partie olt le noble éditeur lait connailrela voie par laquelle Mma Swetchine est ar-

rivée fi la connaissance de la vérité. Les prières portent toutes l'empreinte d'une piété ardente et convaincue. Mais , quelle que soit l'ardeur des aspirations de plusieurs pages de ce volume , leur accent ne dépasse réellement jamais les limites d'une juste prudence et d'une véritable sagacité. Mme Swetchine, assurément, vise à l'idéal le plus élevé , mais sans aborder, fût-ce de loin, les régions du chimérique ; elle s'applique, au contraire, fi se mettre en garde contre tout écart de l'imagination dans la dévotion. Les traditions les plus saines, dit M. de Falloux, les autorités les plus sûres ne la quittent jamais. « L'ascétisme chrétien, elle le dit elle-même, a toujours un corps, c'est la vertu; toujours une pierre de touche, c'est l'action. » Voilà le vrai caractère de la piété de Mme Swetchine et la constante direction de ses conseils.

On en jugera mieux par ce passage sur l'utilité de la douleur, écrit un mois environ environ avant la mort de l'auteur et qui , ce me semble , donne une idée suffisante de son caractère énergique , patient et convaincu....

« Cependant , ce sacrifice continuel n'aurait suffi ni à la charité du Christ pour le salut du monde , ni à 1 homme pour son propre salut , si ce sacrifice ne continuait à être toujours offert. La rédemption, don magnitique dans les trois termes qu'elle embrasse, est le type de l'offrande qui comprend trois termes aussi : Dieu, nous et tout ce que nous possédons. Mais Dieu , qui nous veut sans partage, choisit dans nos présens , ou plutôt il n'en accepte que de deux sortes, nos vertus et nos douleurs. Nos vertus! n'arriverions-nous pas les mains vides, ou bien suffiraitil de ces vertus imparfaites et sans consistance pour couvrir tant de transgressions ? Eh bien ! c'est précisément parce que, sans elle,nous ne serions pas solvables, que la miséricorde multiplie pour nous les épieuves, comme un père, la veille de sa fête, garnit la bourse de son fils. Souvent Dieu nous envoie la souffrance pour que nous ayons quelque chose à lui donner. »

Le travail consacré par M. de Tourtoulon au règne de Jacme I°', roi d'Aragon, comte de Barcelone et seigneur de Montpellier, mérite d'être signalé :

Ce premier volume raconte seulement la jeunesse du prince qui devait acquérir plus tard le brillant surnom de conquérant (el conquistador). Comme le remarque judicieusement l'auteur, la maison de Barcelone-Aragon est une dynastie française, durant les quatre premiers siècles de son existence, et son existence,comme son histoire,se lie étroitement à celle des belles provinces qui s'étendent sur les côtes méditerranéennes, entre les Pyrénées et les Alpes. Et cependant cette dynastie est à peu près inconnue en France : nos historiens en font à peine mention et seulement comme d'une race étrangère. M. de Tourtoulon regrette vivement que le nom du grand Jacme, français par son lien de naissance et par sa famille maternelle, soit aussi injustement ignoré.

« Le chevaleresque souverain qui, par son génie et son épée; avait reconquis, à vingt ans, le royaume de son père sur une aristocratie ambitieuse et puissante ; le soldat de la croix qui enleva trois royaumes aux Sarrasins et sut la conserver à la civilisation chrétienne ; le conquérant heureux qui sut donner à son peuple les bienfaits de la paix ; le brillant et populaire contemporain de saint Louis de France et de saint Ferdinand de Castille, leur égal dans la vie publique; quoique leur inférieur par ses vertus privées; ce prince chéri et redouté, auquel ses exploits , ses bienfaits, sa piété sincère et ardente, ont valu en Espagne une popularité légendaire ; C3 héros enfin, à notre époque de livres et de statues, n'a point, dans le pays où il est né, une pierre qui garde son souvenir, quelques pages qui racontent sa vie aux descendans de ses fidèles, qu'il a tant aimés. »

M. de Tourtoulon commence son œuvre en étudiant les nationalités méridionales de la France, puis les origines de la maison de Barcelone, dont le comte Wifred, vivant en 875, est le premier auteur connu. Il prend ensuite Jacme 1er à sa naissance; c'est-à-dire au 2 février 1208, et le conduit, dans ce volume, jusqu'à la capitulation de Valence, en 1238, qui complèta les conquêtes du royaume de Mayorque et de Valence. Il a joint en appendice une note sur la descendance de Jacme-Ie-Conquérant, constatant que presque toutes les maisons souveraines actuelles de l'Europe le comptent parmi leurs ancêtres : — et,

en suite , des pièces justificatives très savamment choisies.

Nous signalerons particulièrement une note où M. de Tourtoulon explique le sens primitif que lui semblent avoir les titres de comte, de nnrquis et de duc, quelquefois réunis sur la tête d'un même membre de la maison de Barcelone et qui paraissent être pris indifféremment l'un pour l'autre. Il rappelle qu'anciennement, c'est-à-dire sous la domination romaine, chaque division administrative, répondant à peu près au territoire d'une cité ou tf un diocèse, avait pour chef un comte : ces différens comtes étaient soumis au comte de la capitale de la province qui s'intitulait duc : sur les frontières, sur les marches, comme on disait, il y avait des corps de troupes qui avaientpour cbefs des marquis. On comprend, dès lors, qu'avec le temps, ces titres divers, devenus honorifiques, aient pu être portés par un seul et même injividu. « Remarquons, dit M. de Tourtoulon, que, chez les premiers comtes de Barcelone, le titre administratif de duc accompagne la domination territoriale de Septimanie, tandis que celui de marquis se joint au nom de Gothie, qui signiiiait, dans l'origine, pays occupé par les troupes gothiques, de telle sorte que la qualification de comte de Barcelone, duc de Septimanie et marquis de Gothie, pourraient se traduire de cette mauière : gouverneur particulier de la ville de Barcelone, gouverneur général de la province de Septimanie et commandant en chef des Goths établis dans la province. Dans les ;;ctes où figurent à la fois un comte-marquis et sa femme, celle-ci s'intitule seulement comtesse, la qualiiication militaire ne pouvant s'appliquer qu'à un homme. Les exceptions à cette règle sont fort rares dans les premiers temps du moyen-âge. Plus tard, le marquisat fut simplement la seigneurie d'une marche, et l'on voit, une fois seulement, Ramon Bérenguer IV, comte de Barcelone, prendre ce mot dans son ancien sens, en s'intitulant marquis de Provence, quand il prit le gouvernement du comté de Provence, pourmontrer qu'il y commandait bien civilement et militairement.

Je cite avec plaisir la belle édition illustrée, que l'éditeur Garnier a récemment donnée des œuvres complètes du comte Xavier de Maistre, en y joignant

la notice que M. de Sainte-Beuve a publié en 1839, sur cet excellent écrivain, à l'occasion du voyage qu'il lit à Paris à cette époque. Qui ne connaît le Voyage, autour de ma chambre , le Lépreux d'Aoste , la Jeune Sibérienne? On connaît un peu moins l'existence de leur auteur, et je saisi avec empressement cette occasion de parler de lui avec quelque détail.

Xavier de Maistre appartenait à une très noble maison savoisienne ; il naquit à Chambéry, au mois d'octobre 1763, et embrassa, jeune, la carrière mili- N taire ; ses premières années se passèrent à courir les garnisons du Piémont, sans s'occuper de littérature. « Je dois, à la verité, d'avouer, dit-il un jour à M. de Sainte-Beuve, que dans cet espace de temps, j'ai fait consciencieusement la vie de garnison, sans songer à écrire et assez rarement à lire; il est probable que vous n'auriez jamais entendu parler de moi, sans la circonstance indiquée dans mon Voyage autour de ma chambre, et qui me lit garder les arrêts pendant quelque temps.» Il avait de vingt-six à vingt-sept ans quand il composa ce petit chef-d'œuvre, qui fut imprimé en 1794, àt accueilli par un grand succès. Peu de temps après, la Savoie ayant élé réunie à la France, le comte Xavier quitta le Piémont et se retira en Russie, où il eut la fortune de pouvoir continuer à servir et à écrire; après de brillantes campagnes en Grèce, il devint officier général ; il épousa, en 1812, une des demoiselles d'honneur de l'impératrice. Deux ans auparavant, il avait donné une nouvelle preuve de son talent littéraire en écrivant le Lépreux d'Aoste, à la suite d'une conversation qu'il eut à Saint-Pétersbourg, dans un salon où l'on soutenait que la lèpre n'existait plus. Après cette époque, il vécut paisiblement à St-Pétersbourg, se rappelant de loin en loin au public, en publiant un de ces charmans récits qui ont illustré à jamais son nom, sans qu'il ait eu besoin de la célébrité de son frère pour en augmenter les reflets. Il vint une seule fois à.Paris, et c'est là que M. Sainte-Beuve le connut, et qu'il en traça ce lin et spirituel croquis : « Il a lu nos auteurs modernes ; en arrivant, il ne les connaissait guères que de nom, même le très petit nombre de ceux qui mériteraient de lui agréer. En parcourant les ouvrages

à la mode, il s'est effrayé d'abord, il s'est demandé si notre langue n'avait pas changé durant ce long espace de temps qu'il avait vécu à l'étranger. « Pourtant. ce qui me tranquillise un peu, ajoutait-il, c'est que, si l'on écrit autrement, la plupart des personnes que je rencontre parlent encore la même langue que moi. » En assistante quelques séances de nos chambres, il s'est trouvé bien dérouté de tant de paroles ; au sortir du silence des villas et du calme des monarchies absolues, il ne comprenait pas l'utilité de tout ce bruit, et on aurait eu peine, je l'avoue, à la lui démontrer pour le mome.1t. Il était tombé aussi dans un quart d'heure trop désagréable pour la forme représentative ; que ne prenait-il un instant plus flatteur? La Chambre des députés, chaque fois qu'il passait devant, lui rappelait involontairement le Vésuve, disait-il. — Oui, pour la fumée, au moins, sinon pour le péril de l'explosion ; mais, lui, il croyait même au péril. Il n'aimait guère mieux le quai Voltaire (antipathie de famille) et y passait le plus rapidement qu'il pouvait, baissant la tête, disait-il, en détournant son regard vers la Seine. — Ce qu'il paraissait le plus désirer parmi nos grands littérateurs, c'est l'unité dans la vie. Il l'a dans la sienne, simplicité, pureté,modestie,honneur; c'est l'exemple des mœurs antiques, jusqu'au bout, conservé dans un esprit gracieux et une âme sensible. »

Un détail de chiffres donnera une idée du légitime et constant succès avec lequel les œuvres de Xavier de Maistre sont accueillies. M. Sainte-Beuve dit que du 14 décembre 1851 au 19 avril suivant, on en a vendu 1948 exemplaires. « Ce chiffre est authentique, et je le donne comme consolant. Le culte du touchant et de simple conserve donc encore, et sait rallier à petit bruit ses fidèles. »

M. Michel Chevalier traite d'une façon complète l'histoire du Mexique , depuis le soir du jeudi saint 1519,,quand la flottille de Cortès jetait l'ancre devant l'îlot de Ulma . jusqu'au moment où le général de Lorencf z débarquait dans le même parage, à la tête d'une vaillante brigade qui est devenue une puissante armée.

L'ouvrage forme huit parties civilisation mexicaine avant la découverte par les Espagnols ; — con-

quête ; — régime espagnol ; — guerre de l'indépendance ; — régime de l'indépendance ; — ressources et avenir du Mexique ; — intervention européenne et régénération possible du pays ; — situation religieuse.

Le savant sénateur a bien fait de donner une large place à la partie historique de son travail , car nous ne connaissons pas assez, en Europe, l'histoire d'e ce peuple, et cependant le présent n'est jamais compréhensible qu'à la condition qu'on l'éclaire du rayon que projette sur lui le passé. On suit avec curiosité et douleur I'oeuvre de l'Espagne qui devine ce riche pays peuplé d'une population remarquablement civilisée, qui s'en empare et ne songe pins qu'à se substituer à cette population au lieu de l'attirer et de se l'assimiler. Le chapitre ou M. Michel Chevalier étudie le régime colonial du vainqueur est de nature à faire réfléchir ceux qui songent actuellement à la renovation de ce vaste empire.

Ce livre est sans contredit ce qui a paru de plus remarquable et de plus complet sur le Mexique. Je regrette seulement que dans le long chapitre consacré à la question religieuse, l'auteur prenne prétexte de mettre la papauté en scène, de blâmer encore son immobilité et de la représenter comme devant seule nous causer là bas des difficultés. Le péril , grâce à Dieu, n'est pas là et la Papauté ne paralysera jamais l'œuvre sage et bienfaisante de la France.

M. le vicomte de Bussières raconte, dans les plus grands détails , les annales de l'Empire mexicain, c'est-à-dire, comme il a soin de l'ajouter lui-même, l'histoire des Taltèques, desChichimèques, des Aztèques et de la conquête par les Espagnols. Une trentaine de pages seulement sont consacrées à mettre rapidement le lecteur au courant de ce qui s'est passé au Mexique, depuis l'établissement des Espagnols jusqu'à nos jours. C'est un travail soigneusement fait et qui prouve que M de Bussières s'est courageusement mis à étudier tout ce quiconcerne ce pays lointain, si intéressant en ce moment pour nous. M. de Bussières fait remarquer que plusieurs puissantes nations formaient anciennement des royaumes importans dans l'Amérique centrale , et qu'il serait fort curieux de se mettre à étudier sérieusement

les annalesde peuples et de civilisations disparues.Les royaumes constitués dans le Guatemala , le Michoa- can, le Yucatan mériteraient assurément cet honneur. « Une civilisation, que plusieurs écrivains estiment supérieure à celle de l'Anahuac, y existait. A défaut du témoignage des historiens, de nombreux vestiges matériels suffiraient pour prouver que cette civilisation, aujourd'hui éteinte, était . sous certains rapports, très avancée chez les Quichès , les Caxchiquètes, les Zugestéles, les Mayas, etc. Les immens\* s débris du somptueux palais d Utatlan , situé au milieu d'une magnifique capitale, également ruinée aujourd'hui, et qui était assez vaste pour fournir à son prince 72,000 soldats, lorsqu'il marcha contre les espagnols; le vaste palais de Capan et la caverne qui l'avoisine, la forteresse de Parraxquin . de Chalistan, d'Dspantlan , de Socolco , et les anciennes villes de Palanqué, de Tupanguatemala, de Mixco , de Xelahuh. de Chimequêna, d'Atitlan et tant d'autres , les nomhreux et somptueux débris qui couvrent l'Amérique centrale,suffisent pour prouver que les arts et les sciences devaient avoir atteint parmi ces peuples un immense développement.

XV.

2 SEPTEMBRE 1863.

Histoire parlementaire de la France , par M.

Guizot, 2 vol. in -8°, Paris, Michel Lévy, 1863.— Saint Vincent et le maréchal de Richelieu, par M. Mary-Lafon , 1 vol. in-8°, Paris , Didier, 1863. — Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, 2 vol. in-86, Paris et Bruxelles , Lacroix, 1863.

M. Guizot vient d& publier, comme complément des Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps, le recueil des discours prononcés par lui dans les Chambres de 1819 à 1848 , en lui donnant le titre

un peu étendu, ce me semble, d'Histoire parlementaire de France. Je ne prétends pas examiner ces discours qui ont assurément une grande valeur oratoire et politique, mais seulement l'introduction, vaste et remarquable étude que M. Guizot a intitulée : Trois générations, c'est-à-dire celles de 1789, de 1814 et de 1848. Et d'abord M. Guizot repousse bien loin toute idée de découragement politique. « Peut-être m'est-il permis, s'écrie-t-il très nettement, de dire que j'aurais, plus que personne, le droit de m'y abandonner. Je suis tombé avec les institutions et le régime,que nous regardions comme le témoignage et le gage de la liberté politique; mais en trouvant cette tristesse légitime, je la trouve excessive et injuste envers notre temps et notre patrie. Je ne crois pas que la France ait renoncé à aucune de ses généreuses ambitions , ni qu'elle ait perdu tout moyen de les satisfaire. » L'éminent écrivain a voulu reporter ses regards en arrière vers les générations qui nous ont précédés et instruits, pour y trouver, plus encore que des enseignemens , des symptômes rassura-ns. « Depuis trois quarts de siècle, trois générations, 1789, 1814 et 1848 , ont possédé politiquement la France et fait ses destinées. Les deux premières ont terminé leur course; la troisième commence la sienne. Je veux les interroger toutes trois ; je veux savoir avec précision ce qu'elles .ont pensé, ce qu'elles ont désiré, ce qu'elles ont fait, et chercher dans leur âme. et dans leur histoire, le sens des évènemens contemporains et l'avenir politique de la France. »

L'appréciation de ces trois époques, faite par un homme de la valeur de M. Guizot n'est pas chose peu digne d'attention. L'ancien ministre parlementaire constate qu'en 1789 il y avait élan national, unanime ardeur pour les idées de réforme ; on pouvait diverger dans le détail des vœux et des opinions, mais l'aspiration était une. En parcourant les cahiers des trois cidres , documens malheureusement trop peu connus, on reconnaît ce même sentiment circulant commn, un souffle puissant, iirésisti- ble, dirai-Je même , entre ces classes si différentes et si près d'entrer en lutte : le premier jour , l'es- prit de réforme et de progrès posséda toute la Fran-

ce; le lendemain, les discussions et les déchiremens. Il y eût, du moins, une belle heure d'union. Mais ce lendemain fut fatal; il devait nécessairement, quand on en viendrait à l'application , surgir des difficultés faites pour aigrir les esprits et envenimer pro mptement la situation. C'est ce qui arriva.

Au début, les assemblées provinciales (dont les travaux ont été récemment si remarquablement ét udiée par M. Léonce de Lavergne),se réunissent en un parfait ensemble,pour indiquer et proposer la grande réforme : gentilshommes de province, grands seigneurs, ecclésiastiques et bourgeois acceptent et proclament à l'envi cçs principes. L'Assemblée constituante est loin de présenter le spectacle d'une aussi heureuse union : la lutté s'y engage entre l'ancien régime en décadence, et le régime nouveau en espérance ; la scission cependant n'est pas absolue :

« une minorité de la vieille France vient en aide à la

France nouvelle. » Au moment où la lutte s'engageait; on devait tout craindre. Comment donc la réforme s'est-elle transformée en « une révolution sanglante? » A cette question, dit excellemment M. Guizot, j'écarte en ce moment une partie de la réponse. Les fautes de la royauté et de son entour ont été pour beaucoup dans les revers de la liberté et les. emportemens de la Révolution. La tâche du pouvoir est si rude, surtout en de telles crises, que ni la bonté, ni la vertu ne le dispensent de l'habileté et de la fermeté ; mais il y a maintenant peu d'utilité, et, pour mon compte, je n'ai nul goût à étaler la part de Louis XVI et de sa famille dans la cause des malheurs de la France et de leurs propres. Ils ont payé si cher, et si douloureusement expié leurs fautes, qu'il y a une barbarie grossière et subalterne à en accabler incessamment leur mémoire. » Mais aussi ce n'est pas seulement près du roi ou de la famille royale qu'il faut chercher les causes de la Révolution. « On essaie trop, ajoute M. Guizot, de décharger ainsi de la responsabilité qui leur revient, les partis et les hommes qui, à cette époque, sont successivement devenus les maîtres de la France. » Et, en effet, la France a sa grande part de responsabilité; car du moment où elle aspirait à être une nation libre, elle ne put plus alléguer comme une honorable

défense, que, cherchant la liberté qu'elle conquérait si violemment , elle subit , comme un troupeau, la perverse ou folle volonté de ses conducteurs.

Or, M. Guizot trouve l'explication des désordres qui ont si déplorablement sévi alors, dans ces trois idées subversives et insensées , mais qui dominaient incontestablement la nation :-nul n'est tenu d'obéir aux. lois qu'il n'a pas consonnes : — le pouvoir légitime réside dans le nombre; —tous les hommes sont égaux. — Ce trois principes, tels que l on prétendait les comprendre en 1789, amenaient fatalement l'anarchie, car aucun ne voulait admettre le sens si simplement vrai de ces idées. Ce qui est vrai, c'est que les hommes ont droit à des tois justes, à un régime juste et à des institutions qui le leur garantissent ; — c'est que la majorité numérique ne saurait conférer essentiellement au pouvoir une légiti mité qu'elle ne le possède ni essentiellement, ni entièrement en elle-même ; —c'est que les hommes, essentiellement inégaux par leur nature , sont tous semblables et ont tous les mêmes droits. « Ainsi rappelées à leur vrai sens et dans leurs juste3 limites, ces idées sont aussi salutaires que belles; mais quand les hommes n'ont pas été obligés par leur situation. eu amenés par l'expérience à leur faire subir cette épuration , quand les vérités qu'elles contiennent sont obscurcies, altérées. corrompues par les erreurs auxquelles elle se prêtent, alors, et dans le premier emportement des esprits, la puissance de la vérité elle-même tourne au profit de l'erreur : les nobles instincts tombent au service des mauvaises passions ; l'aliment vital devient un poison fatal. La génération de 1789 a échoué sur cet écueil. » L'anarchie devait agir en maître là où le bien seul aurait dû se développer. Le mal ne pouvait manquer d'amener une réaction ; l'ancien régime n'existait plus, il n'y avait pas de société nouvelle : l'indépendance nationale était sans cesse menacée. « Bonaparte revint pour devenir rapidement Napoléon. » Mais cette réaction elle-même en préparait fatalement uu autre. La mission de Napoléon avait été évidemment de réagir contre la révolution révolutionnaire. » Il accomplit cette œuvre avec génie et succès ; la France lui porta longtemps une admiration confiante , et l'Europe

une reconnaissance, résignée à payer cher le service qu'il lui avait rendu en écrasant le Terrorisme ; mais la compression fut trop forte. » Sorti alors de son rôle et de son temps, il tomba naturellement, quoique violemment. »

La seconde tentative d'affranchissement politique, si je puis ainsi parler, date de 1814, et, traversant deuxgouvernemens,s'étend jusqu'au 24 février 1848. Voici en quels termes M. Guizot résume cette période : « La génération qui, de 1814 à 1848, a voulu sur la monarchie constitutionnelle, fonder la liberté politique, a poursuivi, avec les plus honorables seritimens, le plus salutaire dessein. Elle a bien compris les principes de 1789 et les besoins définitifs de la France ; mais elle a cru sa liberté politique trop tôt et trop aisément conquise. C'est un régime difficile et laborieux, qui impose à ses amis de longs efforts et de pénibles sacrifices. Il faut que les hommes qui veulent sérieusement le mettre en pratique apprennent à faire mutuellement des sacrifices, à s'entendre, à s'unir, à se discipliner, et qu'ils s'organisent en partis, préoccupés, avant tout, du succès de leur œuvre. Il faut que ces partis soient grands, qu'ils aient toute la taille et toute la force que peut leur donner la société. La liberté politique est une maîtresse fièrc et jalouse, qui sent ce qu'elle vaut, et ne se donne qu'à ceux qui, à leur tour, se donnent à elle tous et tout entiers. Tant que nous resterons sous l'empire de nos vieilles rivalités de classes et de nos vieilles guerres de révolution, nous ne conquerrons pas définitivement la liberté politique ; nous ne fonderons pas un gouvernement libre. Il faut que tous les conservateurs soient ensemble, et que les opposans soient des rivaux, non des destructeurs. Qu'on donne à cette nécessité le nom qu'on voudra, qu'on l'appelle monarchie, conciliation, fusion, peu importe ; c'est le fait même qui est indispensable. pour que la France atteigne enfin le but vers lequel elle s'est élancée en 1789, et pour qu'un sein de la liberté, elle se relève et se repose de la révolution. »

M. Guizot examine rapidement, ensuite, pourquoi la portion de la génération de 1848 qui a envahi la scène et tenté l'œuvre de la rép blique, a non-seu-

lement échoué dans ses desseins, mais rapidement disparu, comme un éclair sinistre, dans la tempête qu'elle avait soulevée, ex?men qu' 1 est facile de comprendre; et qui se résume, de la part des grands dirigeans de celte époque, en deux mots : incapacité et impuissance. Puis il termine par cette page que nos lecteurs seront bien aise certainement d'avoir sous les yeux : « Dieu ne trompe pas le genre humain. » « Les peuples ne se trompent pas contamment dans Je cours d'une longue destinée. L'abîme n'est pas au bout de quinze siècles de mouvement ascendant. Certes, les déviations, les temps d'arrêt, les mécomptes, les ajournemens n'ont pas manqué à la civilisation française; elle n'en a pas moins continué de se développer et de poursuivre, tantôt sous terre, tantôt au grand jour, ses progrès et ses conquêtes. Et plus elle a grandi, plus la liberté politique lui est devenue nécessaire. L'épreuve de notre temps est, en ceci, pleinement d'accord avec celle des siècles. La liberté politique a subi, de nos jours, bien des éclipses; elle a toujours reparu et repris sa place, comme un droit froissé se retire, comme un besoin méconnu recommence et se fait sentir. En 1814, elle était présente; on la croyait morte. Je l'ai vue renaître et prospérer. En 4 8i8, un violent accès de lièvre l'a saisie. Et en sortant, elle a langui et dépéri. Je ne sais quelles traverses et quelles attentes lui sont encore réservées, mais je répète ce que j'ai dit en commençant : j'ai confiance dans l'avenir de mon pays et de la liberté politique dans mon pays; car, à coup sûr, 1789 n'a pas ouvert, pour la France, l'ère de la décadence, et c'est dans le gouvernement libre seul que résident les garanties efficaces des intérêts généraux de la société, des droits personnels de tout homme et du droit commun de l'humanité. »

Ce n'était guère la peine de consacrer un bel inoctavo aux aventures scandaleuses de Mme de Saint-

Vincent. M. Mary-Lafon s'en est fait vraiment 13 trop fidèle historien, et lui fait trop d'honneur en rapprochant son procès de celui, ou plutôt de ceux qui ont illustré le nom de Caron, de Beaumarchais; Cette affaire dura quatre ans devant le Parlement, rien n'y manqua pour attirer l'attention et exciter les exprits : une marquise, femme d'un président à

la cour souveraine d'Aix et arrière petite-fille de Mme de Sévigné, un brillant officier du régiment dauphin, des abbés, des avocats, des agioteurs, des juifs, sont les acteurs de ce procès, contre lequel eut à lutter le maréchal duc de Richelieu, pour sauver son honneur et sa fortune.

M. Mary-Lafon a étudié cet épisode avec un soin très particulier parce que ce singulier procès l'ut finalement dénoué pjr l'intervention de sa grand'mère. Mlle Maury de Saint-Victor , dont le témoignage fit enfin pencher du côté du bon droit cette balance que les juges tenaient suspendues depuis quatre ans comme une menace, sur la tête de Richelieu ; elle avait vu commettre le faux par Mme de Saint-Vincent, ce qui constituait tout le litige. Je comprends qu'il ait fouillé avec intérêt ce fatras de mémoires judiciaires, de plaidoyers où il retrouvait d'honorables souvenirs de famille ; mais il n'y avait là que les élémensd'un article de revue, nullement ceux d'un volume; car cet épisode tient réellement une place très minime au XVIII0 siècle, et n'apprend rien pour l'histoire morale de cette époque , sur laquelle on n'est déjà que trop édifié.

Mme Victor Hugo, — il n'y a même plus d'indiscrétion, car aujourd'hui tout le monde sait le nom du témoin qui raconte la vie de M. Victor Hugo— fait pour son mari républicain , ce qu'à fait M. Carnot pour son père républicain en publiant ses mémoires Tous deux ont grand soin d'établir la noblesse de leurs démocrates héros ; M. Carnot nous décrit l'écusson qui décore encore le balcon de la vieille maison paternelle. Mme Hugo mentionne « Pierre-An« toine Hugo, né en 1532, conseiller privé du grand« duc de Lorraine,» en ayant soin d'ajouter qu'elle ne cite que cet ancêtre , parce que « les documens antérieurs ont disparu. » Je ferai une seule observation : Pourquoi grand-duc de Lorraine ? La Lorraine , était seulement duché souverain, mais Mme Hugo aura pensé qu'il y avait plus d'honneur à être conseiller privé d'un grand que d'un petit. Du reste les renseignemens généalogiques, depuis 1532, sont complaisemment énoncés jusqu'au titre comtal délivré au général Hugo par Joseph Bonaparte ; roi

d'Espagne; ils surprennent seulement un peu, quaikl on songe que le poète s'est écrié lui même :

Mes j urs

Dans une humble roture ont comme cé leu's courf.

Pourquoi dès-lors le chagriner en ennoblissant cette roture où il se plaisait si fort ? Mais passons.

Parmi les illustrations de la famille Hugo ligure un évêque qui doit faire assez piteuse mine, — si on lit là haut — en lisant la biographie de son arrièrissime petit-neveu. Le témoin de la vie de M. Victor Hugo raconte bravement que le général et sa femme avaient des idées religieuses qu'approuveraient M. Renan et Mme Sand : ils ne voulaient pas de l'inutile cérémonie du mariage religieux. « Les églises étaient fermées en ce moment, les prêtres cachés ou enfuis. Les jeunes gens ne se donnèrent pas la peine d'en trouver un. La mariée tenait médiocrement à la bénédiction du curé , et le marié n'y tenait pas du tout. » Mlle la Quintinie, je veux dire, Mme Hugo la mère, comme on le voit, était au-dessus de ces vaines superstitions qui obscurcissent encore malheureusement quelques esprits intelligens : elle éleva ses enfans suivant ses idées , ne voulant pas qu'on leur imposât de religion : « elle voulait que ses fils eussent aussi leur religion, telle que la leur feraient la vie et la pensée. » Elle leur choisit un précepteur bien fait pour développer ces saines idées, un oratotorien, « un brave homme, dit le témoin de la vie de M. Hugo; la révolution l'avait épouvanté, il s'était vu guillotiné, s'il ne se mariait pas : il avait mieux aimé donner sa main que sa tète. Dans sa précipitation, il n'était pas allé chercher sa femme bien loin ; il avait pris la première qu'il avait trouvée près de lui, sa servante. » - Quel joli style ! et comme cette gracieuse anecdote, pleine de tact et d'humeur, est spirituellement racontée, et tient utilement sa place !

Mais j'ai honte de prolonger l'examen d'un livre pitoyable, digne pendant des Misérables. Il y a cepend2nt encore un épisode que je ne veux pas passer sous silence.

Malgré cette éducation essentiellement libérale, je crois, il y eut un moment où les saines idées l'emportèrent dans l'esprit de M. Victor Hugo, et où il

crut. L'abbé-duc de Rohan rencontra le jeune po te, l'homme intéressant, mais singulièrement fourvoyé, et il voulut le remettre dans la bonne voie : pour cela il l'adressa à M. de Lamennais , alors encore une des gloires de l'Eglise, et l'abbé de Lamennais triompha sans trop de peine des doutes du jeune et poéti que néophyte. Ce dernier revint franchement à la vérité, se confessa et entretint avec le savant theolog-ien d'intimes relations, dont il nous reste quelques lettres charmantes. Aujourd'hui ce souvenir obsède M. Hugo . il veut faire amende honorable auprès de ceux qui forment actuellement sa cour, — une vraie cour des miracles , digne de se trouver décrite par l'auteur de Notre-Dame de Paris;-il veut bien établir que sa prétendue conversion n'a été qu'une comédie : il a le triste courage , pour se montrer un parfait incrédule , de se laisser voir sacrilège et faible . alors qu'il était pieux et bon ; il ue veut pas s'être confessé ; mais seulement « avoir causé avec l'abbé de Lamennais, » et encore en disant causé, j'emploie une expression relativement convenable ; car dans la biographie hugotique, nous lisons simplement ce passage : « Bientôt après cette lettre, M. de Lamennais revint à Pans, et ce fut lui qui donna à Victor le billet de confession dont il eût besoin pour se marier. » Or, je suis persuadé qu'à cette époque, ardemment croyant, comme il l'était , l'abbé de Lamennais ne délivrait pas des billets de confession comme on donne des billets de spectacle; bien plus, j'ai trop bonne opinion:de M. Hugo pour croire à un semblable acte d'hypocrisie. Je suis persuadé qu'il s'est réellement confessé , et j'aime mieux cela que penser à une triste comédie de sa part. Cette fois, je ne veux pas aller plus loin : aussi bien je n'aurai aucun éloge à faire de ces deux volumes , sauf pour leur exécution typographique qui est très belle. 'Le témoin de la vie du poète raconte d'innombrables incidens totalement dépourvus d'intérêt pour les lecteurs et arrête son récit aux environs de l'époque où on représenta les Burgraves. Une grande partie de l'existence du poète, reste , comme on le voit, à raconter : nous ne le voyons pas encore siéger à la Chambre des pairs, ni,naturellement,sur les bancs de la montagne, où il grimpa plus tard ; d'autres épiso-

des non moins piquans de. sa vie sont aussi dans l'ombre encore, et ce ne sont pas ceux qu'on verrait en sortir avec moins de curiosité.

XVI.

2 OCTOBRE 1863.

Histoire générale de la Philosophie , par M. V.

Cousin, 1 vol. in-8', Didier, 1863. — Lri Russie en 1812. — Rostopchine et Koutousoff, par M. Schnitzler, 1 vol. in-8°, Paris, Didier, 18S3.

L'histoire de la philosophie n'est pas un médiocre sujet à traiter ; il a été d'ailleurs rarement abordé , mais nul ne pouvait assurément le faire avec plus d'autorité que M. V. Cousin. Descartes et Malebranche ne voulurent jamais s'occuper de cette histoire , comme si avant eux la philosophie n'existait pas. Léibnitz pensait autrement, mais n'en fit pas plus. C'est Deslande qui le premier composa , en France, une Histoire critique de la Philosophie , en 1737. M. de Gérando a beaucoup mieux réussi dans un travail analogue publié en 1804, mais en usant d'une critique trop partiale et trop timide encore pour l'époque où écrivait l'auteur, par rapport aux siècles antérieurs. La véritable histoire de la philosophie a pris naissance de l'autre côté de Rhin , au milieu du siècle dernier, comme le reconnaît M. Cousin ; Bruxer,Tiedemann et Tennemann l'ont traitée à trois points de vue différens.

Je ne prétends pas entrer dans la discussion de ces théories ; je suis loin d'être autorisé à tenter un pareil travail, et il serait d'ailleurs déplacé dans une étude aussi rapide ; mais ces travaux étaient à peu près ignorés en France , et partant, l'histoire de la philosophie y restait três Inconnue. M. Cousin a voulu combler cette lacune vraiment fâcheuse, et il l'a fait avec son talent d'écrivain et sa vaste érudition de savant. Son Histoire générale de la Philc-

saphie a pris naissance dans le cours qu'il a professé à la Sorbonne , en 1829 ; depuis il n'a cessé de réunir de nouveaux documens , d'approfondir son érudiction, de recueillir de nouvelles richesses; il en a composé une œuvre réellement magistrale, et qui est certainement destinée à produire une grande sensation parmi les savans professeurs , comme parmi les laborieux travailleurs de la jeunesse de nos écoles.

M. Cousin a su resserrer en un volume une matière qui perd nécessairement à être délayée maladroitement : il ne fatigue pas par de longues dissertations, il n'effraie pas par un nombre exagéré de gros livres : p:lr le charme de son style enfin , il séduit ceux-là même pour lesquels la philosophie n'a pas précisément d'attrait. Il fait d'ailleurs magnifiquement ressortir l'importance de cette science que tous ne comprennent malheureusement pas. « Non , la philosophie n'est point un caprice passager de l'esprit humain : c'est un besoin essentiel, vivace, indestructible, qui dure et s'accroît sans cesse , qui se montre aux premières lueurs de la civilisation et se développe avec elle dans toutes les parties du monde, sous tous les climats et tous les gÓuvernemens; qu'aucune puissance religieuse ou politique n'a jamais pu étouffer; qui a résisté et survécu à toutes les persécutions ; qui, par conséquent, a droit enfin à une juste liberté, comme tous les autres besoins immortels de la nature humaine. Ou il n'y a plus de démonstration, ou l'histoire de la philosophie met celle-ci audessus de toute controverse. »

M. Schnitzler vient d'entreprendre avec sont de nous raconter la vie de deux des principaux généraux russes qui ont pris part à la campagne de 1812. Il a choisi un type curieux,en effet,pour personnage principal, le comte Rostopchine, et il démontre que tout se réunit pour lui laisser la triste responsabilité de l'incendie de Moscou. Je ne suivrai pas l'auteur à travers les diverses phases de l'existence de Rostopchine : je ne discuterai pas les rapports de ce dernier avec Koutousoff. Je prendrai Rostopchine au moment où il quitte la Russie et où il devint l'un des membres les plus considérables et les plus sociables, si je puis ainsi parler, des salons de Vienne et de Paris.

Rostopchir.e était revenu prendre son poste de

gouverneur des ruines de Moscou, après le départ des troupes françaises : il s'appliqua, d'une part, à rétablir l'crdre et à relever la ville transformée en un monceau de décombres; d'autre part, à hâter l'armement des recrues, et à diriger vers l'Est et la Sibérie nos malhpureux prisonniers. Son administration souleva de nombreuses et vives réclamations, mais l'empereur Alexandre était absorbé par de trop graves préoccupatiuns pour y prêter l'oreille. L'aversion de la population, qui reprochait au gouverneur d'avoir consenti sans utilité à l'incendie, grandissait chaque jour. Rostopchine cependant faisait bonne contenance et ce fut sans inquiétude apparente qu'il vit arriver l'empereur , le 3o juillet 1814. Des fêles splendides signalèrent le retour du souverain au palais d'Hiver; l'un des premiers actes d'Alexandre fut de provoquer la démission de Rostopchine : à cet égard, je préfère de beaucoup la version adoptée par M. Schnitzler, plutôt que les récits d'une rupture des plus dramatiques admise par la plupart des auteurs français. Quelques mois après, le comte obtenait , comme fiche de consolation , le titre de membre du conseil de l'Empire , mais néanmoins la vie publique du fier descendant de Tchingiz-Khan (1) était finie : il avait vu deux changemens de règne; un troisième pouvait lui rendre la faveur dont il venait d'être si brutalement dépouillé ; en attendant, il alla chercher des distractions à l'étranger.

Rostopchine était à Berlin quand la nouvelle de la bataille de Waterloo parvint dans cette capitale; il se hâta alors de se rendre à Paris, « pour juger, disait-il, moi-même du mérite réel de trois hommes célèbres, le duc d'Otrante, le prince de Talleyrand et Potier. — il n'y a que ce dernier, ajoutait-il, au niveau de sa réputation, » Il se répandit beaucoup dans le monde parisien, et s'y faisait rechercher par sa politesse exquise et une sorte de bonhomie qui

(1) « Quant à mon origine dii Rostop hine dans ses mémoires en racourci, au risque du mettre en colère tous reux qui opinent sous le bonnet rougn , je leur dirai q"e le chef de notre f mille qui vint se atilir en Russie . il y a plus de trois siô 1 s , descendait en 1 gne droite d'un fi s de Gengis-Khan.»

contrastait singulièrement avec ses violences passées.

Rostopchine s'occuj)ait beaucoup de littérature, et sa tille hérita de ce goût qu'elle a exploité avec un constant succês au profit des en fans; c'est en 1819 qu'il la maria au comte Eugène de Ségur; à l'exemple de sa mère et de ses tantes, elle avait embrassé la foi catholique. Le séjour à Paris avait rajeuni le comte; le mouvement intellectuel était devenu pour lui la source d'une vie nouvelle; sa présence dans un salon était un attrait véritable. « Pour Jetaient, pour t'esprit dans la plaisanterie, l'inépuisable gaîté, Rostopchine n'était pas inférieur au prince de Ligne, a dit Varnhagen von Ense; initié dès sa jeunesse à la culture de l'esprit français, familiarisé avec toutes les finesses d'une conversation spirituelle et enjouée, il captivait l'attention par son langage facile et dégagé, dont le charme devenait encore 'plus puissant pour quiconque était à même de remarquer que cette causerie légère et sans apprêt s'échappait d'un fond où dominait une volonté de fer, qui méprisait toutes les vaines considérations, d'un caractère où les passions d'un demi sauvage et la violence d'un barbare paraissaient presque inséparables. ) Un seul sujet ramenait Rostopchine à certains emportemens de langage, c'est quand il avait à parler de l'incendie de Moscou; un jour, à Bade, chez le baron de Tettenborn, en présence de Vernh'agen von Ense, il nia complètement sa participation à un acte qu'il ne réprouvait d'ailleurs pas ; il considérait cet-incendie comme la cause décisive du salut de la Russie, il ne repoussait pas l'idée de l'allumer, mais enfin il ne l'avait pas fait. A plusieurs reprises, il prit la plume pour rétablir à cet égard ce qu'il appelait la vérité; il la prenait aussi souvent pour écrire sur différens sujets. Sa position était toujours la même à Paris et on le recherchait toujours avec autant d'ardeur. La mort de l'empereur le fit revenir en Russie, mais luimême fut subitement frappé peu de mois après, avant d'avoir pu savoir si Nicolas allait lui rendre quelque laveur.

J'ai dit que Rostopchine avait beaucoup écrit; M. Schintzle a soigneusement recueilli ses oeuvres, mais entre toutes, ses Mémoires constituent la plus cu- rieuse; ils forment quinze chapitres qui remplissent

quatre pages. Quelques-uns valent la peine d'être transcrits : « Chapitre VI. Portrait au moral. — Je suis entêté comme un mulet , capricieux comme une coquette, gai comme un enfant, paresseux comme une marmotte, actif comme Bonaparte, et le tout à velonté.

« Chapitre IX Principes respectables. — Je n'ai jamais été impliqué dans aucun mariage ni aucun commérage. Je n'ai jamais recommandé ni cuisinier, ni médecin ; par conséquent , je n'ai attenté à la vie de personne.

« Chapitre XIV. Epitaphe.— Ici on a posé, pour ce reposer avec une amie blessée, un cœur épuisé et un corps usé, un vieux diable trépassé : Mesdames et messieurs, passez ! »

M. Schnitzler profite de ce que quelques biographes ont parlé, sans qu'aucune preuve vienne cependant le démontrer, du séjour de Rostopchine à Vienne pendant le congrès, pour tracer un intéressant croquis de la capitale de l'Autriche et de la société viennoise à cette mémorable époque. Ce chapitre est évidemment un hors-d'œuvre ici, car M. Schnitzler. tout le premier, est persuadé que son héros ne parut pas à Vienne. En effet, à quel titre serait-il venu si près de son souverain, après un si récent éclat ? Mais cette digression est assez intéressante pour désarmer la critique , et je voudrais parvenir à en donner une idée âmes lecteurs.

Vienne attira les gens de toute l'Europe pendant le temps qu'y siégea ce célèbre congrès qui, s'il ne marcha pas, comme le remarque spirituellement le prince de Ligne, dansa joyeusement. Vienne était alors comme un vaste salon. Les fêtes se succédaient avec un véritable délire, au milieu d'une population avide de plaisirs, et qui d'ailleurs en avait été depuis si longtemps sevrée. Pour la première fois, a dit très judicieusement M. le comte d'Arnouville , depuis la chute de son terrible dominateur, la société européenne se sentait en paix et respirai. à l'aise. Le monde élégant reprenait gaiement possession de la vie , et se livrait de nouveau aux douces jouissances des relations sociales, aux plaisirs délicats des conversations intimes ; les salons de Vienne, rendezvous, général de l'aristocratie européenne, reçurent

les lois aimables de plusieurs grandes dames, célèbres par leur esprit et leur beauté. Ce fut un enthousiasme vertigineux, une furia ; aucune espèce de fête ne manqua au congrès. « Quand ils auront épuisé tous les genres de spectacles, dit un jour encore le prince de Ligne, je leur donnerai celui de l'enterrement d'un feld-maréchal. a

La société russe, celle que M. Schnitzler étudie presqu'exclusivement dans ces pages, tenait le hautbout au congrès. L'impératrice doit d'abord être citée en première ligne. « Sa taille élégante , souple et flexible, et sa démarche, même sous le masque, la trahissait à l'instant , écrit un contemporain. A un caractère charmant elle joignait un esprit vif et cultivé', l'amour des beaux-arts, une générosité sans bornes. Les grâces élégantes de sa personne , la noblesse de son maintien, sa bienveillance inépuisable, lui gagnaient tous les cœurs. » Venue avec l'espoir de voir son mari réparer ses torts envers elle , elle n'obtint que des témoignages d'une exquise mais froide politesse.

La sœur de l'empereur, mariée au prince hérédi- taire de Saxe-Weimar, marqua médiocrement à Vienne; il n'en fut pas de même de la grande-duchesse Catherme , veuve du prince héréditaire d'Oldembourg et à laquelle le prince de Wurtemberg — aujourd'hui le doyen des rois — fit une cour assidue : A la fête donnée en son honneur par Alexandre, au palais du prince Rasoumofski, on tira une loterie. L'usage voulait que chaque cavalier gagnant un lot l'offrit à une dame. Au prince Guillaume échut une riche palatine de martre zibeline qu'il s'empressa d'offrir à la grande-duchesse ; celle-ci l'en remercia en lui donnant le bouquet qui décorait son corsage. On devine aisément l'effet que produisit cette scène; l'année suivante. Catherine épousait le prince héréditaire.

Au premier rang de l'aristocratie russe , paraissaient la princesse Gagarine, la princesse Souwarof , née Naryschkine ; gracieuse , belle , spirituelle , elle attirait tous les regards et était entourée d'hommages. La princesse Bagration , dont le salon était lé plus recherché de Vienne :« Elle faisait, en quelque sorte, les honneurs de Vienne à ses compatriotes. »

Remarquablement belle, douée d'un esprit des plus fins, admirablement perspicace, elle avait su se créer une position vraiment exceptionnelle à Vienne ; se mêlant de tout, sans se compromettre cependant au milieu de ces intrigues, assez galante . sans pourtant laisser trop de champ à la médisance , elle sut oblig-er la diplomatie européenne à compter avec elle et y fut puissamment aidée par le publiciste Gentz , singulier personnage qui frayait avec tous ces princes et ces premiers ministres, rt trouvait moyen de' s'imposer et de se faire écouter.

Pendant la durée du Congrès, on peut dire que la belle Catherine fut le pivot autour duquel rayonna toute la société européenne rassemblée à Vienne. Elle recevait : la nuit, Metternich et Gentz, et tenait avec eux de véritables conciliabules ; presque tous les jours, elle avait un grand diner. où paraissaient, le plus souvent, le baron de Humbolt, le prince de Liechtenstein, le comte de Schulemberg, le' prince royal de Wurtemberg, le comte de Hardenberg-, le baron de Stein, le comte de Stadion, le prince Radziwill, le duc de Weymar, etc. Le 1er octobre 1814, elle donna un grand bal où assistaient l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, et tout ce que la capitale de l'Autriche renfermait alors de jolies femmes et d'hommes considérables. Ceux-ci, en effet, étaient aussi en grand-nombre : à cet égard encore, la Russie ne le cédait à aucune autre puissance. Il y avait le grand maréchal comte Tolstoï, le grand-chambellan prince Naryschkine, de facétieuse mémoire, le prince Pierre Wolkonsky, aide-de-eamp favori de l'empereur. Et puis, les trois plénipotentiaires : le vieux comte Rasoumofski, « véritable type de grand seigneur, beau encore dans son grand âge, d'une extrême politesse, mais très orgueilleux, déterminé, d'un savoir étendu, noblement dépensier, et patron éclairé des artistes. » Le comte de Stackelberg et le comte de Nesselrode, relativement jeunes et qui se formaient alors à la grande école diplomatique, qui n'existe plus actuellement qu'à l'état de souvenir. En dehors de ce monde officiel, on voyait le prince Kozlofski, esprit original, mais trop libre pour vivre à Saint-Pétersbourg, tellement, dit le comte de Lagarde, chroniqueur du Congrès, qu'on croyait ton-

jours voir apparaître le {'eld-jœger et le kibilka, chargés de l'entraîner au fond de la Sibérie ; — les princes Gazamie, Dolgorouki, Galitzin, Troubetskoï, etc.

On mes pardonnera cet -épisode ; mais il m'a semblé que cette visite au Congrès ne serait ni fati- gtnte, ni fastidieuse, quoique mes lecteurs se soient certainement aperçus que le comte Rostopchine n'y figure guère que par son absence. Nous avons vu déjà un écrivain distingué, historien consommé, procéder de même à l'égard de Mme de Sévigné, et raconter nombre de brillantes fêtes du XVIIe siècle, avec l'excuse que la belle marquise devait y assister. Je ne chicanerai donc pas M. Sehnitzler pour cette agréable étude : je lui reprocherai, par exem" pie. certains écarts de style qui sont mal placés dans un livre sérieux , certaines appréciations qui passeraient inaperçues dans un journal, mais choquent dans un écrit à forme didactique. Je ne discuterai pas les tendances politiques de l'auteur,qui ne sont pas évidemment les miennes ; maisil les laisse trop paraître: un historien doit raconter, critiquer, juger, mais jamais, à mon avis, n'apprécier à son seul point de vue personnel. Un livre est lu par des lecteurs de toutes les nuances de l'opinion politique et religieuse, et ne doit, de parti pris. en choquer ni en heurter aucun.

Dans plusieurs endroits , M. Schnitzler emploie des expressions qui sont peu littéraires : enfin je lui reprocherai encore d'accepter beaucoup trop facilement l'opinion récemment émise par un ardent adepte de l'unité italienne à l'égard du comte de Maistre, « le spirituel diplomate savoisien, catholique et théocrate beaucoup moins convaincu qu'on ne le supposait. » Cette belle découverte a été faite par M. Blanc, si je ne me trompe, à l'aide de lettres et de fragmens de lettres : on oublie trop que des lettres ne doivent jamais être scindées et qu'elles ne peuvent fournir les élémens d'un jugement qu'étudiées en niasse. Mais après toutes ces critiques, il y a de larges éloges à accorder à M. Schnitzler ; il possède à fond l'histoire de la Russie moderne : son récit est étudié , attachant et son livre présente un incontestable intérêt , en même temps qu'il est fort agréable par la forme. J'ajouterai qu'il rectifie en

de nombreux points le travail de M. Thiers, relativement au drame de Moscou, et en trace lui-même un très précis et émouvant récit. — Je terminerai par cette appréciation finale du comte Rostopchine : « Espèce de sphinx moderne, par l'originalité de son esprit et l'excentricité de son caractère, il a fait de l'un des plus grands événemens de ce siècle une énigme, dont nous nous sommes efforcé de donner le mot, et dont bien d'autres, après nous, essayeront encore la solution. Tout ce qui reste de lui sera regardé comme de précieuses reliques. Toute nouvelle trouvaille sera une bonne fortune dont on s'applaudira hautement. On voudra aller jusqu'au fond de ces mystères et savoir, avec certitude , comment concilier les affirmations catégoriques de l'histoire et les dénégations,non point positives,de l'auteur principal. On ne le saura pas, nous le prédisons hardiment, pas plus qu'on ne se rendra compte de la réunion, dans le même homme, de tant de qualités et de défauts qui en apparence s'excluent. En effet , quel singulier personnage historique que celui qui, comme on l'a vu plus haut, se jugeait ainsi lui-même r « A force d'être indépendant et charlatan , je passais quelquefois pour un savant.... Je fus entêté comme un mulet, capricieux comme une coquette...» Personnage qui , après avoir dit cela , ajoute que peu s'en est fallu qu'il ne fut « un bonhomme toutà-fait, » et qui néanmoins n'est autre que ce descendant de Tchingiz-Khan, qu'on a souvent qualifié de féroce tartare et d'abominable incendiaire, avide à tout prix de la célébrité. On se perd dans ces contradictions ; -mais tel est l'homme excentrique. Comme son nremier maître, l'empereur Paul, Rostopchine en est le type achevé.

Je ne puis me décider à finir sans citer encore ce curieux récit du départ de Napoléon', au milieu de Moscou embrasé : « On découvrit une poterne qui donnait sur la Moskowa... Il descend rapidement cet escalier du Nord , fameux par le massacre des Stré- litz. Au bas de l'escalier, ses chevaux l'attendaient. Il se dirige avec tout son cortège vers la rue Tverskaia, qui débouche en face de la place Rouge.... Les flammes menaçaient de part et d'autre le cortége impériah On avait à traverser un brasier. Pour ne pas

périr, saisi par les flammes ou asphyxié par la fumée , ou éèrasé par les piaques de fer détachées de la couverture des toits qui tombaient comme une pluie sur le pavé, pour dérober aux flammèches des vètemens tout prèts à s'enflammer, il fallait marcher avec une rapidité extrême ; le moindre arrêt pouvait devenir mortel. Pour comble de malheur, les guides obligés de faire quelquefois des détours, alin d éviter une voie trop fortement embrasée , tombaient dans des hésitations , ne reconnaissaient plus avec certitude leur chemin. C'en était fait du grand conquéant et de son cortège, s'il ne s'était rencontré avec res pillards du premier cor ps, arrêtés à quelques pas du brasier par la soif d'un butin. Appelés au secours de leur chef, ceux-ci accoururent et le guidèrent ders les décombres fumans d'un quartier réduit en vendres, dès le malin. De détour en détour le chemin c'allongea, si bien qu'on n'arriva que vers six heurés slu château de Petrofski. Et Napoléon respira enfin aibrement au bivouac du 4" corps, dont toutes les divisions avaient été refoulées hors de la ville et de la barrière de Smolensk.»

XVII.

29 OCTOBRE 1863.

Le Châtelet de Paris , par M. Desmazes, 1 vol. in-8°, Didier, 1863.- Curiosités du Parlement de Paris, par le même, 1 vol. in-18, Gay, 1863. -Le Monde des coquins, par M. Moreau-Chris- tophe, 1 vol. in-18, Dentu, 1863. — Mémoires de Carnot, tome II. in-8°, Pagnerre, 1863. — Mémoires de Mme d' Epinay, 2 vol. in-8°, nouvelle édition, par M. Paul Boiteaux, Charpentier,

1863.- Récélalions sur ma vie surnaturelle, par Daniel Ounglas Home , 1 vol. in-18 , Dentu.

M. Desmazes, membre distingué du tribunal civil de la Seine, consacre ses loisirs à l'étude historique desr anciennes institutions judiciaires de Paris. Il a

publié, il y a déjà quelques années, un volume intéressant, sur le Parlement de Paris ; aujourd'hui il nous donne un travail analogue sur le Châtelet, sujet non moins curieux et inliniment moins connu.— Le Châtelet était le tribunal parisien par excellence; il était véritablement préposé à la sûreté de la capitale, chargé de prononcer sur de nombreux différends, de contenir et de réprimer présidiale ment les agitations populaires, de réglementer les corporations et métiers, de vérifier la sincérité des poids et mesures, de déjouer les fraudes du commerce, de défendre les mineurs et les femmes mariées, de contenir les empiètemens des juridictions jalouses de leurs privilèges, de calmer la turbulence dt-s écoliers ; sa juridiction dominait la justice seigneuriale de la ville et des faubourgs, même celle des abbayes de Saint-Germain-des-Prés et de Sainte-Geneviève ; huit prévôtés royales ou châtellenies en ressortissaient par appel, Montlhéry , Saint-Germain-enLaye, Corbeil, Gonesse, la Ferté-Alais , Brie-Comte-Robert, Tournon et Chaillot. Divisés en quatre chambres, dites de la prévôté ou parc civil, du présidiat, de la chambre du conseil et de la chambre criminette , les magistrats composant le Châtelet y roulaient successivement par mois. Leur effectif fut fréquemment modifié ; e.i dernier lieu, il se composait de cinquante-six conseillers, outre le prévôt de Paris et les deux lieutenans civil et criminel, quatre avocats et un procureur du roi, huit substituts, un greffier en chef, six commis, deux certiticateurs des criées, un garde des décrets , des scelle urs-chauffecire, un receveur des dépôts, un des amendes , des huissiers-audienciers, prieurs , d'escorte ; puis, venaient les geôliers, le crieur assermenté, les quatre trompettes, le médecin-juré, le chirurgien , la sagefemme, soixante experts et deux cent vingt sergens à cheval.

Le livre de M. Desmaze n'est pas précisément un livre, comme celui qui est consacré au Parlement de Paris, il se compose d'une réunion de documens très nombreux, et qui retracent de la façon la plus sûre et la plus authentique l'histoire de cette institution, l'une des plus considérables,sans nul doute, de notre ancienne organisation judiciaire.M. Desmaze recueil-

le plutôt qu'il ne raconte; partant, l'analyse de son livre est beaucoup plus difficile, si même elle est possible. Après avoir rendu hommage au travail flans son ensemble, (travail qui ne laisse aucun point dans l'ombre), je voudrais cependant motiver plus spécialement mes éloges, et essayer de donner à mes lecteurs une idée moins confuse de cette œuvre vraiment originale; mais il me faudrait élaguer ce qui le rend précisément recommandable, la masse des documens analysés chronologiquement pour chaque matière, et j'aime mieux renvoyer mes lecteurs au livre même, en les priant de me croire sur parole, eux qui me témoignent passablement de confiance, puisque voici tantôt six ans qu'ils veulent bien me demeurer fidèles. Je me permettrai une critique seulement, ou plutôt une observation; M. Desmaze. dans le chapitre consacré à la Basoche, me semble confondre complètement les deux Bisoches, bien distinctes cependant, qui existaient,l'une relevant du Parlement, et l'autre du Châtelet. M. Fournel vient de traiter cette question avec savoir et esprit dans son piquant volume intitulé : Les Speclacles populaires et les Artistes des rues de Paris (I). Les clercs de la Ba-. soche, du Châtelet, seraient même antérieurs, suivant quelques auteurs, de vingt-cinq ans, à la créalion du Parlement ; dans tous les cas, les deux corporations étaient positivement séparées,car Roger de Callerye a écrit un Cry de la Basoche contre les clercs du Châtelet, et un Autre cry des clercs du Châtelet contre la Basoche. Bien plus , tandis que la magnifique Basoche parlementaire disparaissait, suivant la lettre patente de 1 652, la modeste Basoche du Châtelet subsistait jusqu'à !a révolution.

M. Desmaze a voulu compléter ces deux publicat ions, en indiquant, également avec des testes orig-inaux, l'action administrative exercée par le Parlement. Il est curieux, en effet, de montrer sur quels objets se portait, suivant les mœurs, les temps, les loir, l'attention élevée de ces compagnies, ici commentant la volonté royale, là lui faisant obstacle,

(1) I volume in-S. — Dentu, 1863.

ailleurs s'emparant des nécessités publiques pour dicter des règles, auxquelles, sans trop nous en douter, nous obéissons encore mamtenant. Assurément, comme le remarque M. Desmaze, le commerce, 1 industrie, n'ont pas toujours trouvé appui aup:ès du fortement : de nombreux arrêts peuvent être évoqués afin de justifier cette assertion ; mais pour sai nement apprécier les faits, il ne faut pas les dégager du milieu dans lequel ils se sont produits, et 1 on doit tenir compte de l'état de sommeil où, jusqu'à Turgot, son créateur, est demeurée, en France, l'économie politique.

Pas plus que le précédent, ce livre ne se prête à un examen proprement dit : c'est un recueil de documens choisis avec intelligence et adroitement exposés, ou reliés : les sujets les plus variés s'y trouvent traités, chacun dans un chapitre distinct : armes, barbiers et médecins, chasse, costumes, imprimeurs, jeux de hasard, prisons, spectacles, voieries, pour n'en citer que quelques uns. Si l'on veut juger du genre de travail exécuté par M. Desmaze, voici le résumé de son article sur les imprimeurs.

Avant l'invention de l'imprimerie, la censure sur les livres existait (il). Dès le XIIIe siècle, les libraires de Paris étaient placés sous la surveillance de l'Université, par l'ordonnance de 1275, et le statut de 1323 réglait qu'ils ne pourraient vendre ni louer un livre, s'il n'était approuvé préalablement par une des Facultés. Le premier privilége accordé à un imprimeur date de 1507, et fut donné à Antoine Vérard. En 1525, le Parlement de Paris ordonna que la traduction de Heures de Notre-Dame , par Pierre Cringoire, fût soumise, avant toutepermission d'imprimeur, à la Faculté de théologie : plus tard les ordonnances d'Orléans et de Blois soumirent, sous des peines sévères, tous les almanachs et livres de pronostieation à l'examen des évêques. Le t6 août 1561,

(<)M. Desmeze constate que !es ordonnances, déclarations et édits ri latifs à cet e censure sont si nombreux qu'il ne peut >ongtr à 1 s indiquer lous : il en cite seulement quitze p'incipaux depuis l'année

1544.

la cour du Parlement exigea le congé du roi pour toutes impressions quelconques, et de plus, en 1563, le visa de la chancellerie. L'ordonnante de mention

(156(5) força l'imprimeur 't reproduire dans ses livres le texte de l'acte d'autorisation, dit privilége.

Tous les documens officiels qui se succédèrent, renouvellèrent ou accrurent ces prohibitions, notamment à l'égard dt réimpressions pour prévenir les additions qu'on pourrait chercher à introduire. Une déclaration royale de 1737 interdit la vente de tout écrit pouvant troubler 1 ordre à un titre quelconque. — Parmi les textes recueillis par M. Desmaze , nous voyons : 1518, privilège accordé à condition d'imprimer sur beau papier. — 1546. la cour condamne au fouet et au bannissement un libraire coupable d'avoir acheté de mauvais livres. à Genève. — 1551, condamnation au fouet et à l'amende honorable de deux libraires convaincus d'imprimer des livres réprouvés. — 1589, la cour défend d'imprimer les livres relatifs aux questions religieuses sans le visa de dpux docteurs ni théologie, la permission de la justice, les mentions des lois d'impression et de nom de l'éditeur. — 1787. la feuille hebdomadaire des affiches de Rennes ne pourra être imprimée, sans qu'ait pr éalable le manuscrit ait été communiqué au substitut du procureur-général.

Dans le chapitre des costumes, nous trouvons le texte des lettres patentes du 22 avril 1561. déterminant la dimension accordée sux vertugadins, dimension fixée à une aune et demie , — tandis que, dit M. Desmaze, les plus modestes crinolines ont actuellement 2 mètres 57 centimètres de circonférence.

Nous avons parlé ailleurs (1) du premier volume des Mémoires de Carnet que publie son fils : les deux tomes qui viennent d'être mis en vente comprennent la vie du comte Carnot.depuis son entrée à la Convention et au Comité de salut public, jusqu'à son élection au Tribunat, époque à laquelle il s'opposa. de tout son pouvoir, au consulat à vie d'abord,

(1) Revue du mouvement catholique , 10 décembre 1862.

et bien plus encore à l'Empire. Ces mémoires n<\* sont nullement écrits, il est à peine nécessaire de le dire , dans l'esprit qui plairait à mes lecteurs . mais ils n'en sont pas moins très curieux et constitueront un document important pour l'histoire de cette période.

Carnot vota la mort de Louis XVI, tout en exprimant un profond regret, et sou fils constate qu'il a entendu plusieurs fois son père dire que n si la politique n'eut pas impérieusement commandé un acte de hardiesse et de sévérité, il aurait volontiers incliné pour un sursis, qui pouvait être suivi d'un jour de clémence populaire. » L'éditeur des Mémoires aurait bien,dû s'en tenir à l'expression de ce remords si honorable pour le comte Carnot, et ne pas écrire ces tristes pages'où il établit les compétences de la Convention , et en résume l'équité de l'horrible arrêt du 21 janvier. Il ose imprimer que ce tribunal offrait des garanties suffisantes à l'accusé , que l'on observa envers lui « toutes les convenances dictées par la raison, la justice et l'humanité. » Je ne prolongerai pas l'examen de cet ouvrage, à ce point de vue, désireux de laisser à mes lecteurs une opinion favorable, et que véritablement le livre le mérite : M. Carnot fils n'hésite pas d'ailleurs à déplorer les excès de la Terreur : « Quand la révolution, dit-Il, repoussant la guerre par la guerre , dans sa défense passionnée, a frappé des hommes qui ne manifestaient pas leur hostilité par des actes d'agression, loin de servir sa cause, elle n'a pu que la compromettre. » Seulement je ne le suivrai pas dans la suite de son raisonnement où ii reproche notamment à l'ancienne monarchie de n'avoir subsisté que par la terreur, où il déclare que « pour nous révolutionnaires (je regrette le mot).... la terreur est un accident et pour eux un principe. » Cela ne se discute même pas : j'aime mieux constater que le comte Carnot s'éleva vigoureusement contre l'absurde religion inventée par M. de Robespierre, et qu'il prononça, à cette occasion, comme président de la Convention, un discours où ligure ce passage : « Un peu de philosophie, a dit un homme célèbre, mène à l'athéisme ; beaucoup de philosophie ramène à l'existence de la divinité. C'est qu'un peu de philo-

sophie produit l'orgueil qui ne veut rien souffrir au-dessus de soi, et que beaucoup de philosophie découvre à l'homme des faiblesses en lui- même, et, hors de lui, des merveilles qu'il est for<é d'admirer. Nier l'Etre suprême, c'est nier l'existence de la nation ! »

. Je serais moins élogieux à l'égard des Mémoires de madame d'Epinay : mes lecteurs savent, du reste,que Charlotte Tardif d'Esclavelles, fille d'un officier distingué et femme de M. de La Live d'Epinay, fermier général des finances, fut une des femmes les plus distinguées du siècle dernier. Liée avec les hommes les plus considérables de la république des lettres, avec tout le parti philosophique, elle accepta pour amis Grimm, Francueil, Rousseau, Duclos, d'Holbach et Diderot : plusieurs même furent plus que des amis. Rousseau notamment occupa une grande place dans sa vie : elle fit arranger pour lui, dans son parc de la Chevrette, près de Montmorency, le fameux Hermitage. On sait aussi que Rousseau, devenu exagérément jaloux de Grimm, récompensa sa bienfaitrice par la plus noire ingratitude.

Ces mémoires ne sont pas, à proprement parler, des mémoires ; c'est plutôt un roman dans lequel Mme d'Epinay raconte sa vie, en arrangeant les choses à sa plus grande satisfaction et d'où elle aurait dû retrancher (ertaines pages d'une crudité à faire rougir les fronts les plus aguerris. Mais ce roman, où tout le fond est vrai en résumé , fournit une précieuse peinture des mœurs et de la société du dixhuitième siècle. Elle le dit elle même du reste : « Ce n'est pas un roman que l'on donne, mais les mémoires très véritables d'une famille et de plusieurs sociétés, composées d'hommes et de femmes soumis aux faiblesses de l'humanité. » On voit que je me contente de retourner ses conclusions en faisant de ses mémoires un roman très véritable , et que je suis parfaitement de son avis sur l'importance anecdotique de cette publication,dont MM de Concourt notamment ont su tirer un si excellent parti pour leur intéressant livre sur la Femme au XVIIIe siècle.

Mme d'Epinay termine son autobiographie à l'aunée 1759 , bien qu'elle ait vécu jusqu'en 1783. M. Paul Boiteau a ajouté à cette nouvelle édition de

nombreuses notes qui renseignent soigneusement sur les principaux personnages mentionnés, et relatent même souvent de piquantes anecdotes à leur sujet. Il la complète en esquissant la seconde partie de la vie de Mme d'Epiuay. La publication est assurément curieuse, mais elle donne une triste idée de l'héroïne une plus triste encore de cette société de philosophes et de financiers ; elle console presque ceux qui seraient tentés de jeter vivement la pierre à ce «présent» toujours attaqué au profit du « bon vieux temps. »

M. Moreau-Christophe est un ancien inspecteur général du service des prisons, qui a eu l'heureuse pensée de. relater, dans un volume, le résumé de ce que sa longue carrière lui a permis d'apprendre sur cette triste portion de la société qu'il appelle très ingénieusement le monde des coquins. C'est une savante et intéressante contre-partie des Misérables : comme Montaigne, l'auteur peut dire, en présentant son livre au public . « Jamais homme ne traita subjest qu'il entendist , ne cogneust mieux que je favs celuy que j'ay entrepris, et eu celui-là je suis le plus savant des hommes. » M. Moreau-Christophe commence par établir la limite du monde dont il se fait l'historien et le biographe, et ce qu'il appelle le budget des coquins : puis il décrit les signes avec lesquels on peut reconnaître un coquin, donne plusieurs exemples à l'appui, en esquissant très agréablement, un certain nombre de types, étudie en passant l'argot: et en arrive enfin à cette conclusion consolante, à savoir : qu'il n'y a pas plus de coquins aujourd'hui qu'autrefois, au contraire, car on ne rencontre plus dans les hautes classes sociales les crimes et les vices qui les salissaient si souvent jadis. M. Moreau-Chris- tophe, comme moi tout à l'heure, trouve qu'il ne faut pas malmener si rudement notre époque : « Cessez , s'écrie-t-il , contempteurs du présent, de faire le procès aux vices actuels , sur 1 évocation de trop de prétendues vertus antiques, dont le passé oublié peut seul vous donner gain de cause. » — Il termine enfin par trois courts chapitres sur les anciens truands et la cour des miracles, sur la camorra de Naples et sur les Misérables de M. le vicomte Hugo, ancien pair dé France, ancien poète pensionné de la Hestaura-

tion. Celle étude n'est ni littéraire, ni artistique. mais laite uniquement au point de vue moral, cl , (j'avoue en avoir été fort surpris), conclut complètement en faveur de l'œuvre du poète républicain. « Quand nos lils liront les Misé ablrs, comme nous lisons aujourd'hui Not e-Dan e de Pdris, i's riront, j'imagine, des terreurs de leurs pères, à la vue de ces monstres qui nous font trembler et qu'ils reconnaîtront , eux, n'être que des moulins à vent, que des fantômes d imagination, d'où ne peut sortir d'autre mal que le mal de la peur. » M. Moreau-Christophe développe habilement ce plaidoyer, mais sans me convaincre, et je crains pour lui, de n'être pas seul de mon avis : l'erreur de l'auteur est bien simple d'ailleurs. Ce qu'il dit serait vrai, si les Misérables n'étaient lus que par des lecteurs comme lui, mais cela devient faux, du moment où ils tomberont entre les mains de lecteurs qui ne comprendront pas, et ne verront dans ces pages que des argumens à l'appui de leurs désirs et de leurs passions.

Nous terminerons en signalant les mémoires fort surnaturels de M. Daniel Duglas Home , de spiriti! célébrité, qui vient de raconter gravement ses miracles dans un livre, couvert naturellement en papier glacé, couleur de feu. M. Home est d une bonne foi fantastiquement naïve , ou bien il se moque d'une rude façon de ses lecteurs. Rien de plus béat , de plus simple que cette autobiographie, où, à chaque page, on découvre les plus miraculeux miracles. Le nouveau prophète est né à Edimbourg : sa mère était une voyante : mais sa première jeunesse s'écoula sans trop d'événemens étranges ; il mentionne bien la visite qué lui fit un de ses caramades mort depuis trois jours , et b pressentiment qui lui révéla la lin prématurée de sa mère : ce ne fut cependant qu'un ueu plus tard que le jeune Ecossais commença à ressentir ces atteintes de spiritisme qui paraissent avoir grandement tourmenté ses parens. Bientôt les accidens surnaturels se multiplièrent : partout où était le jeune illuminé, ce n'étaient plus que craquemens dans les boiseries , sauts des chaises . saluts des tables , danses des fauteuils ; rien de gênant et d'effrayant comme sa venue quelque part. Les manifestations grandissent à mesure que M. Home grandit en céIé-

brité : il s'élève dans les airs, seulement ce miracle n a lieu que le soir, dans une salle profondement obscure; — je n'exagère rien. — Le thaumaturge s'écrie alors « Tout me porte à croire que je vais être élevé en l'air Je m'enlève je suis soulevé perpendiculairement, mes bras roidis et relevés audessus de ma tête, comme s'ils voulaient saisir l'être invisible qui me lève doucement du sol. Quand j'atteins le plafond, mes pieds sont relevés au niveau de ma tète , et je me trouve comme dans une position de repos...» Les spectateurs n'y voient goutte, mais la voix de M. Home leur indique suffisamment son changement de position ; et il a soin de faire des traits au crayon dans le plafond : on apporte la lumière, quand il est redescendu, et il montre ces crayonnages aux badauds satisfaits. Un jour, je veux dire un soir, qu'il faisait bien noir, ce fut plus joli à Bordeaux : « Comme j'avais commencé être enlevé, le comte de B.... quitta sa place, et, venant se placer au-dessous de moi, il saisit mes chaussures. Je repris alors mon ascension. Le comte resta cramponné âmes pieds, jusqu'à ce que mes bottines, qui étaient à élastiques (I!!!!), lui restassent dans la main. » Quel dommage que M. Home n'aît pas eu de bottes ce soir-là, car il aurait enlevé le comte de B.... dans l'espace , et cela aurait été certainement plus agréable à ce dernier que de rester avec les bottines du thaumaturge dans les mains.

Tout le volume est de cette force : je pourrais même citer des pages encore plus osées ; mais elles concernent la jeune femme que l'auteur a eu le malheur de perdre, et le sujet est trop triste pour qu'on puisse plaisanter en 1 abordant. A mes yeux c'est un mauvais coup porté au spiritisme : la Rjvue des Deux-Mondes a récemment fait aux mémoires de M. Home et au Guide des spintes , de M. Allan Kardec, les honneurs d'un article de fond remarquablement réussi ; je ne puis mieux faire, pour condure, que rapporter ici la çonclusion de son auteur, M. Edgar Saveney : « En résumé, on a vu que, depuis les grossières pratiques de M. Home, jusqu'aux dictées médianimiques de M. Kardec, le spiritisme emploie un même procédé : il cherche en p!eine matière les moyens de s'élever au monde sp rituel.

Quelle est la valeur de son effort ? Celle à peu près de l'effort que le baron de Mïlnchausen iit , au dire de la légende allemande, pour sortir d'un marais oit il était embourbé. Cet illustre personnage saisit , comme on sait, sa perruque à deux mains, et la tira si fort de bas en haut, qu'il parvint jusqu'à l'extraire du bourbier ! »

XVIII.

27 NOVEMBRE 1863.

Histoire de la Papauté , depuis saint Pierre jusqu'à la formation du pouvoir temporel, par M. Baptistin Poujoulat) 2 vol. in-8', Paris, Le Clère, 1863.— Une nouvelle théorie de la création du Monde , par Ernest Renan , Revue des Deux-Monde, du 15 octobre 1863. — Histoire générale de l'Eglise, par l'abbé Darras , tome II, in-8°, Paris, Vivès, 1863.

Voici un excellent livre, avec lequel je suis bien eu retard : il est malheureusement d'une constante actualité,et j'espère que des éloges.quelques peu importans qu'ils puissent être, venant de moi. lui rendront aussi utilement justice aujourd'hui qu'il y a six mois. J'ai dit que ce travail était malheureusement d'une constante utilité. Hélas oui , puisqu'il a pour but l'histoire de la Papauté, depuis saint Pierre jusqu'à la formation du pouvoir temporel , c'est-à-dire jusqu'à la mort de saint Léon III et à celle de Charlemagne ; il est complété par un tableau historique de la question romaine, depuis 1848 jusqu'au moment présent. C'est un éloquent plaidoyer qui satisfait pleinement ceux qui sont convaincus, et qui doit singulièrement ébranler les adversaires qui voudront l'étudier avec bonne foi et honnêteté. Il répond , en effet, à cette question capitale, qui semble péremptoirementdecisive aux ennemis du pouvoir temporel:

Bes papes, disent-ils, ont subsisté huit siècles saris pouvoir temporel, pourquoi ne reviendraient-ils pas à leur éta'primitif , puisque ce long laps de temps prouve qu'ils peuvent subsister avec la seule puissance spirituelle ? L'histoire, comme le remarque Mn. Poujoulat, répond clairement et nettement à eette objection.

Les trois premiers siècles, en effet, sont absorbés par les persécutions, (es luttes à l'aide desquelles la société chrétienne devait se substituer à ce régime détestable auquel a été infligé le nom flétrissant de césarisme. et qui n'avait pour soutien que la religion païenne. Pendant cette période, le plus simple examen de l'histoire exclut la possibilité, à moins que Dieu en eût jugé autrement , d'une constitution régulière et détinitive de la Papauté et de l'Eglise, en ces jours de tourmente. Ce n'est pas , comme le remarque M. Poujoulat, quand le vent des tempêtes abat les grands arbres et que le tonnerre frappe les plus hauts sommets, que l'ouvrier bâtit des demeures. « Durant les trois premiers siècles, la Papauté souffre et attend ; voilà tout. » Après la tourmente des trois siècles des martyrs, après le triomphe de la croix sous Constantin, quand le christianisme devint fa religion de l'empire, les papes, certainement, parlaient en souverains au monde , quoique sujets des Césars ; quelque divine que fût l'institution de la Papauté, il ne pouvait pas se faire qu'elle n'eût sa demeure ici-bas et qu'elle ne se trouvât mêlée au mouvement humain. Or, M. Poujoulat croit découvrir l'origine du pouvoir temporel dans une série de faits, peu observés jusqu'à présent, et qui est grandement éloquente, en présence de la situation faite par le XIXme siècle à la papauté. Les Papes eurent, à cette époque reculée, à soutenir de longues et violentes luttes contre les empereurs de Constantinople. Ceux-ci voulaient réunir les deux pouvoirs entre leurs mains ; Charlemagne voulut aussi les réunir en une seule main , mais entre celle des papes, pour les arracher aux étreintes des Césars, puis aux violences, des Lombards : « Nous avons prouvé, l'histoire a la main , dit M. Poujouht, que Charlemagne n'absorba jamais les deux pouvoirs ; il ne fut pas, comme en l'a dit. l'évêque du dedans , mais seulement l'é-

vêque du dehors , mieux encore que ne l'avait été Constantin. » Charlemagne avait compris que la Papauté doii être indépendante, et que pour être indépendante, il lui faut une puissance temporelle.

« Une conquête violente, à main armée, de la souveraineté temporelle des papes eût été contraire aux lois de Id justice , à la pensée chrétienne ; c'était le dépérissement graduel de l'empire romain proprement dit, du Bas-Empire ensuite, qui devait ne plus montrer en Italie qu'un seul appui , un seul refuge aux populations tyrannisées , ruinées par le pouvoir impérial et la domination sauvage des barbares. Dans ces conditions suprêmes , les papes devinrent tout naturellement souverains de fait, avant de l'être de droit. La souveraineté qu'exerça Charlemagne à Rome, quand il fit commenter par les évêques francs, « en suivant les termes de la loi romaine,» dit Eginhard , le procès de ceux qui avaient attenté à la vie de Léon III , en 799. était une souveraité de circonstance, impérieusement commandée par la présence du grand monarque dans la ville éternelle. Mais quel prince se montra jamais plus dévoué, plus respectueux pour le Saint-Sioge que Charlemagne ? Qui l'a jamais protégé , défendu avec plus de cœur et plus de gloire? Ce fut en sa présence que le clergé romain et le clergé franc déclarèrent, dans l'église de Saint-Pierre , qu'aucune juridiction humaine ne pouvait atteindre le pape , et Charlemagne n'eût pas de peine à s'incliner devant cette décision solennelle. Le duché de Rome ne figure pas , sans doute , dans les actes de donation de Pépin et de Charlemagne ; mais ce duché et Rome elle-même n'avaient pas été conquis à proprement parler par ces deux princes ; ils abandonnèrent au Saint-Siége les places qu'ils avaient enlevées aux Lombards , lesquels les avaient prises au pape. L'exarchat de Ravenne , dont les Lombards s'étaient emparés, en chassant les Grecs , fut aussi conquis par Pépin et donné au pape ; mais Rome , mais son duché ne tombèrent point entre les mains des rois francs , par droit de conquête ni autrement ; les papes avaient sauvé cette terre de la rapacité des barbares, et l'impuissance des Césars de Byzance les en avaient laissés véritablement les souverains. Pépin et Charlemagne ayant

trouve le duché de Rome en la possession morale du Samt-Slége , sans que les Lombards eussent jamais mis la main dessus , n'avaient rien à stipuler sur ce point ; mais, ainsi qu'on l'a remarqué tant de fois , la preuve la plus éclatante, preuve en quoique sorte matérielle , de l'indépendance du pape à l'égard de Charlemagne, est dans son testament, qu'il rédigea lui-même,et auquel souscrivirent les évêques et les leudes, à l'assemblée de Thionville, en 806.

Dans ce testament, qu'Eginhard ('porta à Rome, de la part de son auguste maître, après qu'il fut ainsi revêtu de la signature de Léon III, Charlemagne partagea son vaste nmpire entre ses trois fils; ces trois divisions sont minutieusement détaillées. Il assigne à Pépin l'Italie, qu'il appelle la royaume de Lombaiv die, et pas un mot n'y est dit de l'exarchat de Ravenne et de Rome. Le nom de Rome n'y est prononcé que pour recommander à ses trois fils de protéger et de dépendre l'Eg'lise romaine, « comma ont l'ait, dit-il, Charles, notre aïeul, le roi Pépin, notre père, et comme nous avons fait nous-même. » Cette question est très-importante : Charlemagne voulut constituer un Etat indépendant à la Papauté, pour qu'elle pût résister aux tentatives dirigées contre elle, pour lui donner une sécurité absolue à l'égard de ses voisins. Rome, bien avant Charlemagne, déjà formait une véritable principauté temporelle ; non seulement ce grand empereur et Pépin n'y résidaient jamais, mais aucun des maîtres de l'Occident, depuis Honorius, n'y avait résidé. Ce fait prouve bien que les pontifes romains occupaient à Rome une place assez considérable pour n'en laisser aucune à un prince laïc. On peut dire, ce me semble, que le pouvoir temporel de la Papauté se constitua peu à peu de lui-même, à mesure que l'influence des pontifes s'établissait, et que Charlemagne ne fit réellement que reconnaître un état de chose existant, un fait accompli, pour employer une expression si aimée des adversaires du pouvoir temporel ; il augmenta ses Etats pour lui donner des assises plus respectables, mais il ne créa pas une indépendance, de beaucoup antérieure à lui.

J'ai cru qu'il ne serait pas inutile d'insister une fois de plus, sur cette question, si intéressante, si ca-

pitale pour tout esprit honnête, et je dirai même sigement libéral, car i Eglise est la véritable base de toute liberté utile et saine. Le livre de M. B. Poujoulat rend un vrai service, en éclairant la question par un récit érudit, clair et d'un touchant, enthousiasme. J'eusse préféré, par exemple, qu'il n'y joignît pas le travail relatif à la question romaine, depuis 18i8 jusqu'à nos jours. Cette étude, essentiellement politique, se soude mal à une œuvre purement historique, et n'ajoute aucun éclaircissement à la grande question à laquelle sont consacrés ces deux volumes. L'auteur même n'est peut-être pas très-adroit en discutant certain point sur lequel il vaut mieux accepter avec empressement des explications loyales et souhaitables. — Les observations, de pur détail, n'enlèvent rien , j'insiste à dessein , aux éloges mérités sans réserve par l'histoire des papes , depuis saint Pierre jusqu'à la formation du pouvoir temporel.

J'ai déjà mentionné ici ^ l'an dernier, le premiervolume de l'Histoire générale de l'Eglise, par M. l'abbé J.-E. Darras, volume qui me paraît d'une actualité bien plus grande aujourd'hui, à un moment où on commence à attaquer scientifiquement, dogmatiquement la création du monde. pour l'enlever à Dieu, qu'on supprime, et qu'on remplace par le néant, grand Pan universel. Il y a un mois, M. Renan rappelant, on ne sait pourquoi, à ses lecteurs qu'il a été séminariste, publiait quelques pages dans la Revue des Deux-Mondes, pour faire connaître une Genèse nouvelle, laquelle se réduit à ceci : première époque, période atomique, contenant le germe de tout ce qui sera;—deuxième époque , période moléculaire, oiI la chimie commence; — troisième époque, période solaire, où la matière est agglomérée dans l'espace, en masses colossales, séparées par des distances énor- mes; — quatrième époque , période planétaire, où chaque système se forme et où commence la terre ; — cinquième époque, période de développement individuel de chaque planète, où la vie apparaît sur la terre; — sixième époque, période de l'humanité inconsciente; — septième époque, période historique, comprenant environ 5,000 ans, dont 2,500 seulement avec quelque suite, et 3 ou 400 seulement avec une pleine connaissance de l'humanité. — Et pour cou-

sonner Pœuvre, M. Renan dit encore que « dans des milliards de siècles l'univers différera de ce qu'il est aujourd'hui, autant que le monde d'aujourd'hui diffère du temps où ni terre ni soleil n'existaient. » Il ajoute, enfin, que, l'e monde devant durer encore des millions d'années, on ne peut s'imaginer à quelle perfection parviendra la science, si un jour « un biologiste omniscient, maître du secret de la vie, n'en modifiera pas les conditions, » si un jour la science arrivée à son apogée, omniscient aussi, ou se revèlera pas comme l'être suprême ; « Dieu alors sera complet, si l'on fait du mot Dieu le synonyme de la totale existence. »

Je demande pardosi à mes lecteurs de ce galimatias blasphématoire, mais je veux encore ajouter un mot. M. Renan supprime donc Dieu, la Genèse et toutes ces vieilles plaisanteries auxquelles des hommes prétendus sérieux croyaient depuis quelques siècles. Il explique tout : cependant, il a beau reculer, il arrive, après son soleil, ses périodes chimique, géologique, historique, métaphysique, mathématique, à se trouver en présence de la molécule première. Alors une question toute simple se formule dans toutes les bouches : qui a fait cette molécule? — Le jeune académicien ne s'embarrasse pas pour si peu et il répond avec un admirable sang-froid, —je dis admirable, car, au fond, il doit pouffer de rire en voyant des niais l'applaudir : — « Ne pensez-vous pas que la molécule pourrait bien être, comme toute chose, le fruit du temps, qu'elle est le résultat d'un phénomène très prolongé, d'une agglutination continuée durant des milliards de milliards de siècles? » — Halte-là, M. Renan; nous ne sommes pas encore si niais que vous semblez le croire, et nous comprenons parfaitement que cette réponse n'est qu'une variante solennelle du fameux : « Voilà pourquoi votre fille 'est muette » qu'on sert aux enfans.

Je préfère la Genèse de l'Ancien Testament à celle de l'omniscient académicien, surtout quand elle est commentée par M. l'abbé Darras, qui s'occupe beaucoup du système Renanesque et le prend souvent à partie, de façon à endommager certainement l'ordonnance des palmes verte? dont est chamarrée la poitrine du jeune illuminé; mais ce n'est pas de

ce volume que j'ai à m'occuper aujourd'hui. J'ai voulu seulement attirer de nouveau l'attention sur lui, parce que les graves et saintes questions qu'on ose prétendre remanier en ce moment, y sont traitées de main de maître. Que M. Renan relise ce remarquable travail ; s'il est savant et de bonne foi, comme j'aime à le penser, il sera bien malheureux s'il n'est pas ébranlé et s'il n'aperçoit pas déjà la bonne voie où il me semble si facile de cheminer doucement et sûrement.

Ce nouveau volume de l 'Histoire générale de V Eglise est complètement digne de celui qui l'a précédé. Ce qui caractérise l'œuvre de M. l'abbé Darras, c'est la volonté de l'auteur à l'écrire, non pas au seul point de vue religieux , ou purement ecclésiastique, mais, au contraire, d'y faire servir tous les progrès des sciences modernes à prouver que plus on découvre, plus on s'avance vers la science inconnue, plus l'on trouve de preuves en faveur des textes sacrés. « Recueillant, de tous les points de l'horizon, les lumières que Dieu semble avoir tenues on réserve pour notre siècle, l'auteur espère rendre cette œuvre plus digne de l'intérêt dont il a reçu des marques si précieuses. » M. l'abbé Darras, en effet, doit savoir maintenant combien il a réussi; car un rare succès a accueilli son ouvrage aussitôt après son apparition.

M. l'abbé Darras commence son récit, cette fois, à Josué et à la conquête de la Terre Promise, après un remarquable chapitre préliminaire, démontrant « qu'à aucune époque les moyens de salut n'ont manqué aux hommes. » Le volume se ferme à la destruction du royaume d'Israël, en l'an 720, embrassant, par conséquent, une période de mille ans environ. Je ne prétend certes pas analyser ici cet immense travail, mais je vais essayer de faire connaître un des points historiques éclairés par M. l'abbé Darras, à . l'aide des découvertes de la science moderne , et de montrer comment, ainsi que je disais tout-à-l'heure, elle sert utilement l'histoire que M. Renan considère évidemment bonne seulement pour les petits enfans et les faibles d'esprit. On sait qu'Osée fut le dernier roi d'Israël ; sourd aux prophétiques avertissemens de Michée et d'Isaïe. il persévéra dans le

niai ; Salmanazar, roi de Ninive , après avoir écouté les promesses d'Osée, apprit que ce prince cherchait à l'endormir par ses sermens, et travaillait à former une ligue pour l'attaquer dès qu'il serait assez fort. Salmanazar le prévint. Le livre des Rois nous dit qu'alors « il vint vers Sa ma rie et l'investit.— Et ils la prirent au bout de trois ans... et il emmena Israël en Assyrie. » Le livre de Tobie donne à Salmanazar le nom d'Enemessas ; Isaïe augmentait encore le difficulté qu'on cherchait vainement à supprimer par une identification de ces deux noms ; il datait sa prophétie contre l'Egypte de l'année où « le Tartan envoyé par Sargon, roi d'Assyrie, marcha contre Azot et s'en empara. » Ce Sargon déroutait tous les commentateurs et les chronologistes ; était-ce un nom d'homme, un tilre de dignité ? Les savans se heurtaient avec regret contre cette obscurité qui les inquiétaient jusqu'à un certain point à l'égard de la précision historique du livre sacré. Or, une découverte de M. Oppert dans les ruines de Khorsabad a fait connaître une longue inscription qui explique toute cette origine. » Désormais, dit M. l'abbé Darras. après avoir cité textuellement la traduction de M. Oppert, il ne saurait plus y avoir de doute.

Le nom du conquérant de Saitarie est Sargon . le général révolté de Salmanazar V qui détrôna son maître et s'empara de sa couroune. Son nom de général est probablement celui d'Enemessar que lui donne le texte grec du livre de Tobie. Il le changea à sonavenement contre celui de Sar-Kin ( roi de fait ) qui indique assez la présomption du soldat parvenu, n'en appelant point à d'autres aïeux qu'à son épée Cette révolution militaire , survenue dans le temps même où l'armée assyrienne commençait à investir Samarie, explique pourquoi trois années s'écoulèrent avant la prise de cette ville. « Sargon avait à faire reconnaitre son autorité aux princes ses rivaux , comme il le dit lui-même dans l'inscription de Khorsabad ; sa premiere campagne eut pour but la réduction du roi d'Elam et des tribus de la Cliaklée ; il presse alors le siège de Samarie, défaille Pharaon Seveh, qui avait voulu venir au secours des Israélités; Hanon, roi de Gaza, qui avait uni ses efforts à ceux de Seveh, eût le même sort ; Sargon le lit prisonnier de sa propre

main CI) et envoya ensuite pour soumettre Azot un de ses lieutenans) le Tartan dont parle Isaïe , c'està-dire un général dont le titre se trouve parfaitement identique dans les inscriptions cuniformes de Khorsabad » En présence de ces résnltats inattendus de la science moderne, est-il possible de fermer encore les yeux à la lumière et de refuser son hommage à l'anthenticité de nos Livres Saints.... C'est ainsi que chaque jour apporte au texte de la Bible un hommage nouveau de la science véritable. Les dépouilles fossiles des grands empires de Ninive et de Babylone viennent confirmer la véracité de l'Histoire Sainte, de même que les témoignages de la géologie, exhumés des profondeurs du sol antidéluvien confirment chaque parole du récit de Moïse. »

Il me semble qu'il vaut autant ajouter foi à ces textes que les déconvertés les plus inattendues corroborent et éclaircicent si parfaitement, que de croire à la molécule de M. Renan, laquelle, à force de rouler dans l'espace pendant des milliards de milliards de siècles, devient le soleil dont un petit monceau forme un beau matin la terre, sur laquelle se sont mis , toujours un beau matin, à croître des champignons auxquels on a donné le nom d'hommes. L'Histoire de l'Eglise demeure l'un des ouvrages les plus remarquables certainement de notre siècle.

(1) Une f"ute typographique à fait lire « de sa propre maison. »

XIX.

31 DÉCEMBRE 1863.

Les Étrennes.— Œuvres de Mme de La Fayette, 4 vol. grand in-8°, Garnier, 1864.— Les Femmes d'après les principaux auteurs français , par M. E. Muller, 1 vol. grand in-8', le même.— La, Terre et les Mers , par M. Fig'uier, 1 vol. grand in-8°, Hachette, 1864. — Don Quichotte, 2 vol. in-folio, le même. — La Bibliothèque rose, volumes in—18, le même.— La Vie des Fleurs, par M. Noël, 1 vol. in-8°, Hetzel , 1863. — Histoire de deux Marchands de pommes , par J. Macé, 1 vol. in-So, le même.— Le petit Monde, par M. Marelle, 1 vol. in-8°, le même.

Les livres d'étrennes foisonnent. Selon mon habitude j'en signalerai quelques-uns. D'abord les OEuvres de Mme de La Fayette , qu'on a eu l'heureuse pensée de rassembler, en y joignant quelques lettres. On ne connait pas assez ses romans qui ont cependant un véritable intérêt et présentent d'exquises qualités littéraires. L'un d'eux, comme je l'ai raconté ailleurs (1), La princesse de Clèves a été fait par Mme de La Fayette, en collaboration avec le duc de La Rochefoucault, ce qui n'ajoute pas peu , ce me semble, à sa valeur.

Je citerai ensuite les Résidences royales et impériales de Franc?, où M. l'abbé Bourassé raconte élégamment et brièvement les annales des divers palais et châteaux habités par nos souverains , en donnant, en outre, de bons dessins de chacun d'eux. — Les Mystères de l'Océan, de M. Mangin, qui nous décrit tout ce qui concerne la mer, ses habitans, ses

(1 ) Voir les Œuvres inédites de La Rochefouciuld, precéjées de 1 histoire de sa vie . in 8', Hachette,

1863.

profondeurs, ses périls, ses splendeurs : peu de livres assurément présentent autant d'intérêt et peuvent causer plus d'émotion par la simple lecture. Emouvant aussi est le récit des Aventures de Robin Jouet, un moderne Robinson , dont M. Carrey s'est fait le (outeur complaisant.

Je m'arrêterai davantage sur le nouvel ouvrage de M. Louis Figuier. L'année dernière, cet agréable savant écrivait l'histoire de la Terre avant le déluge, en expliquant qu'il entreprenait une suite de travaux destinés, dans sa pensée, à combattre les ouvrag-es composés pour l'enfance; trouvant avec raison que ces livres devraient s'inspirer, moins des stériles et dangereuses fictions du merveilleux que des attrayantes et utiles leçons des sciences naturelles. M. Figuier a pu constater la faveur avec laquelle a été immédiatement accueillie cette idée: il continue donc son œuvre, en nous donnant, cette année, La Terre et les Mers. Ce volume, comme le dit l'auteur sans hésitation, n'est autre chose qu'un traité c'e géographie.physiqJe. Jusqu'à ce jour la géographie a été réputée la plus ennuyeuse des sciences ,- parce qu'on s'est rarement donné la peine de dissimuler son aridité apparente. Le chancelier Daguesseau ne- s'y trompait pas , lui qui écrivait à son fils : « Le détail ingrat et stérile de la géographie, lorsqu'on la détache de toute autre chose, n'est, à proprement parler, que le squelette du monde connu. Il faut lui donner de la chair et de la couleur, si l'on veut la faire passer dans la mémoire, sous une forme gracieuse, qui l'invite à la conserver fidèlement. » M. Louis Figuier s'est efforcé de mettre à profit les sages conseils du chancelier Daguesseau, et doit déjà savoir qu'il a pleinement réussi.

Dans le précédent volume, M. Figuier a exposé les phases diverses par lesquelles le globe terrestre a dû passer pour arriver à son état présent, et il a été assez heureux, pour accomplir ce travail, sans se jeter dans les malsaines divagations de cet académicien qui a voulu naguère se poser en évangéliste de la veille et opposer sa seule et faible intelligence à la science et à la foi de tous les illustres penseurs qui ont vécu depuis dix-huit siècles Aujourd'hui, M. Figuier prend la terre après le déluge, et l'étudié

sous ses principaux aspecls. « La considérant d'abord comme individu planétaire, nous fixerons sa place dans l'univers, sa distance du soleil et ses autres rapports avec l'astre radieux, source de lumière, de chaleur et de vie. Nous déroulerons ensuite le tableau des diverses contrées du globe. Nous gravirons les montagnes, aux sommets sourcilleux, aux cimes couvertes de neiges éternelles. Nous assisterons aux phénomènes imposans et terribles des volcans et des tremblemens de terre ; nous descendrons dans les cratères brulans , pour voir de près les bouches de ces cheminées colossales, qui mettent la surface en communication avec l'intérieur de la terre; nous plongerons nos regards dans les flots incandescens qui bouillonnent dans leurs profondeurs. Nous remonterons aux sources des grands fleuves et les suivrons dans leurs cours impétueux. Nous, pénètrerons dans les grottes souterraines , vastes boursouflures internes, immenses et ténébreuses cavités où pendent des cristaux aux mille facettes, qui n'ont jamais scintillé aux feux du jour. Nous parcourrons la surface entière des deux hémisphères, pour apprendre comment l'action uniforme et régulière du soleil, modifiée par les accidens du sol, détermine les climats et prépare les conditions nécessaires à l'entretien de la vie chez le's êtres organisés. Nous porterons aussi nos regards sur la vaste étendue des mers, et nous étudierons les différens aspects de cet Océan, tout à la fois un et multiple, et qui varie si étrangement, depuis la chaude ceinture des mers équatoriales, jusqu'aux régions glacées des latitudes polaires. »

Tel est le plan du livre de M. Figuier; il suffit, ce me semble , de l'exposer, pour qu'on ne craigne pas l'ennui en ouvrant ce volume, et pour qu'on soit sûr d'avoir appris quelque chose en le lisant. Une série de curieux dessins et surtout d'excellentes cartes physiques , augmentent la clarté du récit, et font aisément comprendre toutes les démonstrations.

M. Muller a.composé un livre singulier, mais aussi singulièrement curieux. Il a voulu donner une histoire de la femme, mais sans s'ériger en professeur à cet égard ; ayant trouvé que, trop souven.t, beaucoup d'écrivains se sont maladroitement complus à vouloir

rehausser la dignité de l'homme, en rabaissant Fa femme, en récoltant avec une triste prédilection tout ce qui s'est dit et imprimé contre elle, M. Muller a voulu réagir d'une façon décisive; il a eu l'ingénieuse idée de recueillir à son tour tout ce que les bons auteurs français ont écrit sur la femme, en l'envisageant sous toutes les faces de son multiple et séduisant caractère. Des portraits des femmes les plus célèbres accompagnent, illustrent, veux-je dire, ce [splendide volume.

Ce livre, vraiment particulier, se divise en diverses parties: opinions générales sur la femme;—ses facultés morales, son caractère, ses qualités ; — son rôle, son influence; — ses divers âges; — ses moeurs ; — les prudes, les femmes savantes, les dévotes, les femmes auteurs ; — leurs rivalités, leurs amitiés. Essayer de cheminer à travers ces chapitres sipiquans,si curieux, ou composés uniquement de citations prises dans les meilleurs auteurs, me conduirait à une étude générale sur la femme ; celte étude ne pourrait rentrer dans le cadre de ce rapide article, et il serait d'ailleurs bien hardi de la tenter, après M. Legouvé.

Je me contenterai de donner ici les jugemens sommaires empruntés par M. Muller à cet auteur, sur la femme : ces rapprochemens sont piquans.

Malherbe a dit qu'il n'y a que deux belles choses au monde; les femmes et les roses; et que deux bonnes: les femmes et les melons. Donc, selon l'austère réformateur de la langue française, la femme est une chose belle et bonne.

Voltaire en fait, par aventure, « un roseau, que le moindre vent plie. » Jean-Jacques dit : « la femme sera la plus belle moitié du monde ! »

« 0 femmes, s'écrie Diderot, vous êtes des enfans bien extraordinaires !

— Oui, reprend Grim01 de la Reynière, des enfans, mais des enfans qui gouvernent le monde.»

Bernardin de Saint-Pierre : « les femmes sont les fleurs de la vie. comme les enfans en sont les fruits.»

M. de Bonald : « l'amie naturelle de l'homme.»

Selon Napoléon : « la femme est la poésie de Dieu, l homme étant la prose. »

Selon M. de Ségur « les femmes, précieux ornemens de la terre, sont une seconde àme de notre

être, qui, sous une autre enveloppe, correspond intimement à toutes nos pensées, qu'elles éveillent; à tous nos désirs. qu'elles font naître et partagent ; à nos faiblesses, qu'elles peuvent plaindre, sans en être atteintes. »

« Une femme, dit Alfred de Musset :

« C'est le plus bel oiseau que nous ayons sur terre.) « Pour beaucoup, aftirme Georges Sand, elle n'est qu'un animal domestique, propre à maintenir l'ordre dans la maison, à préparer le repas et à servir le thé.» Vite une galanterie : « La femme, ditStendhal, délicieux instrument, dont l'amour doit être l'archet, et l'homme l'artiste.»

Ajoutons une malice empruntée à Victor Hugo :

« la femme est un diable très perfectionné.»

Balzac :« la femme est une charmante créature, qui retire aussi facilement ses gants que son cœur.—Les femmes sont des poèles à dessus de marbre.»

Tout le livre est ainsi composé. Il n'est pas assurément du nombre de ceux qu'on lit avec avidité. Mais il est curieux, fait singulièrement penser, et quand on en a parcouru un certain nombre de pages, on est assez de l'avis de Mmo de Rémusat, qui a si bien dit : « Oa s'est beaucoup occupé des femmes, en France; des livres en tous genres y ont été composés en le r honneur, pour leur instruction ou pour leur amusement. Dans aucun pays, elles n'ont paru aussi heureuses, dans aucun elles n'ont été aussi puissan. tes. Cependant, à considérer la manière dont on a parlé d'elles, l'éducation qu'on leur donne, la situation qu'on leur laisse ou qu'on leur impose dans la société, il semble qu'en France, non plus qu'ailleurs, justice ne leur a pas été rendue. »

J'ai dit que de très belles gravures accompagnent ce livre ; elles représentent les portraits de quelquesunes des plus illustres femmes connues : Jeanne d'Arc, Marie Stuart, Elisabeth, la marquise de Sévigné, Catherine II, la duchesse de Bourgogne, Mme de Staël, Mm. Récamier, etc. Le burin n'a certainement jamais rien produit de plus exquis.

On trouve à la librairie Hachette, ce grand établissement moderne qui laissera véritablement un nom distingué dans la littérature contemporaine, une suite de volumes plus modestes pour des étrennes d'enfans.

mais qui prennent cependant les plus élégans habits, étonnans de gaufrures et de dorures. Rien de plus séduisant que ces volumes auxquels Bertall ou Bavard ont prête leurs crayons, si finement amusans. Les titres seuls suffisent pour attirer. L'Auberge de l'Ange gardien, le Général Kourakine, la Sœur de Gri- bouille, les Mémoires d'un Ane, les Vacances sont de charmans récits, composés par Mme la comtesse de Ségur née Bostopchine, à laquelle les enfans doivent tant d'heures agréablement passées. M. de Lanoye leur fournit des pages plus serieusps, quoiqu'également agréables, en leur racontant le voyage de l'Erèbe et de la Terreur dans les mers polaires, à la recherche du capitaine Franklm. Mme Carraud instruit ses jeunes lecteurs en leur expliquant les métamorphoses d'une goutte d'eau, celles d'une goutte de rosée, les aventures d'une fourmi, les mœurs des guêpes; enfin les Mémoires du chien Capitaine et de la chatte Minette nous démontrent très humouristiquement qu'il y a un véritable avantage à savoir tirer le meilleur parti possible des circonstances fâcheuses, et à cultiver des sentimens de bienveillance envers ses semblables,au lieu de s'abandonner à ses préventions contre eux. Cette morale n'est pas à dédaigner.

Il serait injuste maintenant de ne pas .accorder une mention spéciale au Don Quichotte , illustré par M. Doré que la librairie Hachette vient également d'éditer. C'est la plus magnifique pu-blication de notre temps, digne du célèbre roman qui a fourni si aisément tant de charmantes et burlesques fantaisies au fantaisiste crayon de Gustave Doré. Don Quichotte est un type profondement vrai, car il reste éternellement vrai et il amuse toujours. C'est un personnage réel, qui résume tous les traits de son époque et du mi ieu où il a vécu; mais aussi, comme le remarque un critique récent dont les appréciations nous plaisent singulièrement, c'est un type, et à ce titre Don Quichotte n'appartient pas seulement au XVI8 ou au XVII\* siècle, ni à la Manche exclusivement ou à l'Espagne. Il est de tous les temps et de tous les pays.

«La figure historique, dit M. E Caro. a une date et une patrie , le type n'en a pas. Il entre dans ce peuple immortel des figures purement idéales que le rayon de l'art ou celui de la poésie ont touchées, et

qui représentent,non la partie mobile des mœurs et les aspects changeans d'une civilisation, mais quelqu'une de ces parties impérissables de t'homme , une de ces idées ou l'un de ces sentimens qui sont les traits indélébiles de l'humanité.

M. Macé s'est fait connaître l'année dernière par l'Histoire d'une bouchée de pain ; il continue lui aussi à chercher à instruire les enfans en les amusant, à l'aide d historiettes et de piquans dessins. Son Histoire des deux Marchands de pommes a pour but de donner des leçons non ennuyeuses d'arithmétique. M. Marelle fait aimer au jeune âge, la poésie, en publiant un recueil de vers frais et imagés qu'il intitule le Petit Monde. Enfin M. Noël suit l'exemple de M. Macé et initie à la connaissance de bien des prodiges de la nature ,en écrivant la Vie des-

Fleurs.

On me pardonnera certainement cette longue excursion à travers les livres d'étennes. Mais j'ai pensé être utile à mes lectenrs en leur indiquant quelques ouvrages qui amuseront leurs enfans, en les empêchant de perdre leur temps ; il y en a là pour tous les âges, et ne vaut-il pas mieux leur donner des livres qui servent toujours, plutôt que d'acheter de très coûteux joujoux,qui sont brisés dès le lendemain, ou des bonbons, qui d'ordinaire font du mal. Pour ma part je me rappelle que jamais étrennes ne me parurent plus agréables que celles qui se présentaient sous forme de beaux volumes, bien illustrés, bien reliés. Deux ou trois de ces livres me sont demeurés dans la mémoire particulièrement, parce qu'ils avaient été ardemment désirés et que leur apparition, le bienheureux soir^de la Saint Sylvestre, a été positivement l'exaucement d'un vœu. Quand je les vois encore sur un rayon de ma bibliothèque, ils invoquent tout un monde de souvenirs , ils me rapportent à mes jeunes années. — J'ai hâte d'ajouter que le voyage n'est pas très long — et me fait passer quelques délicieux instans. Me rappellerai-je des bonbons et ne repousserai-je pas avec dégoût quelques vieux polichinelles sans bras-et sans jambes ou quelques Pierrots brisés? Les livres sont les véritables étrennes, et je remarque avec plaisir que le mouvement se prononce en leur faveur, car jamais auteurs ni éditeurs ne se sont autant mis en frais que cette année,

XX.

5 FÉVRIER 1864.

Œuvres de Rivaudeau, par M. de Sourdeval, 1 vol. petit in-8°, Aubry. — Le f/ourei nement de Normandie aux XVIIe et XVIIIe siècles , documens tirés des archives du château d'Harcourt, publiés par M. Hippeau , tom. 1, in-8°, Caen , 4864. Mémoir s a'Histoire ancienne (t de Philologie, par M. Egger, de l'Institut, 1 vol. in-8°, Durand,

4864.

L'un des membres les plus éminens de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, M. Egger, vient de rassembler, en un nouveau volume, un certain nombre des savans articles publiés par lui dans divers recueils. M. Egger apporte une rare bonne foi aux travaux de correction qu il fait subir à ses essais. « Plus j'avance dans ma vie studieuse. dit-il, plus j,: reconnais que la science est toujours en mouvement, et que. même sur des petits sujets , son œuvre n'est jamais achevée. À aucun âge de la vie l'attention n'est infaillible : résignons-nous à sa faiblesse et ne désespérons pjis de son progrès. »

Quelques-uns de ces articles ont une grande valeur scientifique : je citerai ceux sur « Palémon, le voyageur archéologue . » sur « l'état civil des Athéniens, à propos d'une inscription inédite , » trouvée dans cette ville; sur « les fonctions de secrétaire des princes chez les anciens, » sur c les journaux chez les Romains ; y ceux aussi qui s'étendent longuement, au double point de vue historique et grammatical, sur quelques inscriptions latines.

Je citerai seulement le travail concernant la publicité des nouvelles chez les anciens. Dans un temps où la presse joue un si grand rôle chez nous, ce sujet ne peut manquer d intéresser.

Jusqu'au commencement de l'an 600 de Rome , le Grand Pontife rédigea des Annates , écrites dans uu

slyle pompeux et où la vérité ne semble pas avoir tonjours été observée , tant s'en faut. Vers cette époque et probablement lors de la suppression de ce mémorial officiel, parurent les Acte s , publiés, comme on croit que cela se pratiquait, chaque jour, pour les Grandes Annales, d'après le témoignage de Servius. Seulement les Acles avaient une toute autre portée : c'était de la chronique, avec laquelle ils défrayaient les curieux du Forum : ces feuilies étaient ouvertes à toutes les nouvelles, à tous les bruits; elles racontaient les fètes, les réceptions, annonçaient les promotions. décrivaient les supplices, mais, toujours sous le bon plaisir -du maître ; elles ne pouvaient être éloquentes que par leur silence, en taisant quelque fait saillant, quelque nom considérable, par l'ordre venu d'une auguste jalousie.

« Dès l'an 623, dit M. Egger, un témoignage du vieil auteur Sempronius Asellion nous offre le premier exemple du mot journal, diarium, ephemeris, opposé à ce que. Polybe appelait histoire pragmatique , c'est-à-dire à l'histoire raisonnée : diarium , acta duirna, synonymes évidens. Or, si le grand pontife ne rédigeait plus les Annales, la République ne pouvait se passer d'un autre recueil historique. Les Actes avaient donc succédé aux Annales; une publication rapide, journalière, à cette lente inscription des faits sur la table pontificale : c'était le besoin des temps.

Au gouvernement sévère de la noblesse avait succédé l'action turbulente et mobile des passions tribunitiennes, avec, un intermède de tyrannie. LesGracques meurent, Sylla, Marius apparaissent : César va naître. Les révolutions se pressent et les années passent grosses d'évènemens. Il faut bien que l'histoire, même officielle , se développe aussi, se morcelle , se divise à son tour. Elle aura ses factions, ses parties, ses brusques vicissitudes; elle comptera par jour, comme la fortune du peuple romain. Chacun y viendra protester contre une défaite, ou déposer le souvenir d'une victoire sans lendemain, d'une intrigue arrêtée,quelques heures, après par le poignard des sicaires: César y fera consigner son refus de la couronne, sur la page qui recevra bientôt le récit des Ides de Mars. En un mot, là viendront se réunir, cemme dans un foyer, tous

les bruns de la vilie et des provinces, tous les cris du forum et des camps. On conçoit bien alors ce que devait être un 'mois des Actes de la République. et pourquoi Célius , chargé par Cicéron d'une tâche a peu près semblable , s'en effrayait et la confiait à d'obscurs compilateurs.»

Dans une autre étude, M. Egger démontre le prix fabuleux auquel revenait à Athènes la matière sur laquelle on écrivait alors. Une planche coûtait , en 407, 3 fr. 60 , de notre monnaie , et une feuiile de papier 4 fr 80 , tandis qu'à ta même époque une famille de quatre personnes vivait aisément à Athènes pendant un an avec 500 fr. de notre monnaie. On comprend aussi la rareté de bibliothèques dans l'antiquité et la réputation de richesses qui s'attachait à un collectionneur de livres.

« Au temps de Bivaudeau , le Poitou renfermait une génération de savans, de littérateurs et d'hommes éminens, attestant un élan intellectuel dans cette province. Nous avons déjà nommé André Tiraqueau et son fils Michel, auxquels il convient de joindre Barnabé et Pierre Brisson, illustres magistrats ; François Viéte. le célèbre mathématicien, inventeur de l'application de l'alphabet à l'algèbre,et qui fut,comme Rivaudeau, l'ami et i' hôte de Françoise de Rohan; Nicolas Rapin, le guerrier devenu poète ; le joyeux veneur des Fouilloux, et son parent Jean de Sansicquet, seigneur de Denans ; les Sainte-Marthe ; puis Henri de Sallenove, Sébastien Callin, Jacques Béreau, Jonathan Petit, du Voisin de la Popelinière, Bartaret de la Cressonnière; enfin les deux très célèbres et gracieuses muses du Poitou, Mme et Mlle du Rocher, qui, liées par le talent, comme elles l'étaient par le sang, ne firent en quelque sorte qu'un poète à elles deux, et jetaient, par leur esprit , un éclat si vif et si doux sur les grands jours de Poitiers, où étaient rassemblés les esprits les plus cultivés de la France. » Telle est la conclusion de M. Mourain de Sourdeval, à propos d'une intéressante étude sur le poète André de Rivaudeau, dont il a récemment réédité les œuvres. A cette époque, on aurait pu en dire autant de la plupart de nos provinces: l'esprit littéraire était tout puissant alors, en dépit des guerres et des intrigues politiques ; la littérature était de mode, et les

grands seigneurs tenaient à honneur de compter auprès d'eux quelque poète à gage. André de Rivaudeau appartenait à la catégorie des poètes gentilhommes; son père était conseiller du roi élu à Fontenay, le comte possédait des biens considérables dans ces parages; sa mère était fille du célèbre jurisconsulte Tiraqueau, que son mérite éminent fit appeler au parlement de Paris par le roi François 1", avec remise entière du prix de sa charge, trop lourde à acquitter pour le père de onze enfans. Tiraqueau emmena son gendre avec lui et le lit nommer valet de chambre de Henri II, qui lui donna en outre des lettres d'annoblissement, et lui témoigna la plus constante faveur. Rivaudeau changea alors son nom qui avait été jusque là écrit Ribaudeau , et prêtait à de fâcheuses plaisanteries dans une cour trop portée à rire de tout.

A la mort de Henri II , M. de Rivaudeau , seigneur de la Guillotière, revint dans le Poitou, jouir paisiblement de sa fortune, et employer ses loisirs à des travaux d'érudition, dont le plus connu est sa tradition du traité de Notabilitate civile de Jérôme Osorio. Il fut maire de Fontenay, et y mourut en 1579, laissant sept enfans, André fut l'aîné. Après avoir habi!é Paris pendant son enfance, il vint faire ses. études à l'Université de Poitiers, et s'y lit remarquer, à cause de ses poésies, par Antoinette d'Aubeterre, dame de Soubise ; son goût ne l'empêchait pas de faire de fortes études, et d'acquérir une remarquable connaissance de langues grecques et latines. Dès cette éooque, Rivaudeau comoosa sa tragédie dont Esther fut l'héroïne, et qu'il lit représenter à Poitiers, le 24juillet 1561 sous le titre d'Aman. La pièce est faible, mais renferme cependant quelques passages dignes d'éloges; elle fut imprimée et dédiée à Jeanne d'Albret, reine de Navarre, à laquelle le poète dit fièrement, après avoir parlé des auteurs qui offrent des ouvrages pour obtenir quelques secours :

Gens qui ont bonne mine et souvent mauvais jeu, Je ne parle pour moy qui, par la Providence De Dieu, me trouve hors de toute cette danse.

Je ne suis souffreteux de ma condition,

Et n'ay besoin de mieux...

André de Rivaudeau passa toute sa vie à rimer : ses œuvres sont restées, mais on manque à peu près entièrement de documens précis pour sa biographie. J1 vint se fixer, en sortant de Poiti rs, à la Groizardière, près de Fontenay, petit manoir ouvert, mais où il demeura tranquille, grâce à ses bonnes relations avec le culte protestant du Poitou. C'est là qu'il publia le volume de ses Poésies, divisé en deux parties : l'une dédiée à Antoinette d'Aubeterre, et l'autre à Françoise de Rohan, dame de la Garnache qui avait eu un enfant de Jacques de Savoie, duc de Nemours, mais qui fut abandonnée par lui, à cause de Anne d'Esté, veuve du duc de Guise. Un accord intervînt ultérieurement, par 1 intervention même de la duchesse, et permit à la pauvre délaissée de laisser à son fils le nom de Rohan; il mourut sans alliance. Françoise de Rohanhabitait au château de la Garnache, distant de deux lieues seulement de la Groizardière, et paraît avoir entretenu de flatteuses relations ."intimité avec Rivaudeau. L'une des pièces qu'il lui adressa, l'Espérance, paraît avoir un à propos singulièrement transparent :

Je loue la vertu qui vous fait désirer

De connoistre et savoir que c'est que d'espérer;

Car tout le faist de l'homme et sa vie mortelle

Ne gist tant seullement qu'en l'espérance belle !

D'autres pièces sont adressées à Marie Tiraqueau, cousine de l'auteur et femme de M. de Rouault de

Gamaches, — cette épître est très-intéressante pour l'histoire de Fontenay, — à Remi Relleau, l'un des sept poètes de la pléiade de Ronsard, —à Charles d'Aunis, sieur de Cerzay ; dans celle-ci on lit ce curieux passage :

J'estai le champ de Jean, et puis, devant hier, Par le décès de Jean, je devins à Gaultier.

Et peut-estre Gaultier ne sera pas mon maistre ; Il a procès à Pierre, auquel j'espère d'être.

Les hommes sont bien fols de se nommerseigneurs, Estant aux changemens subjets et aux malheurs. Je ne suis ni à Jean, ni à Gaultier, ni à Pierre;

A Fortune je suis, comme est toute la terre.

Un an après la publication de ce volume, très-judicieusement réédité par M. de Sourdeval. car deux exemplaires seulement de ces poésies étaient connus des bibliophiles, André de Rivaudeau traduisit la Doctrine d'Epictete qu il dédia à Honorat Prevost, chevalier de l'ordre du roi. sieur du Chastellier-Portault, « son bon seigneur et amy » auquel il rappelle le bon temps passé avec lui à Poitiers; il lui dit aussi qu'il l'a vu « une seule fois en cour à Saint-Germain en Laye, en la chambre du feu roy de Navarre. » A partir de ce moment notre poète ne s'occupa plus que de matières sérieuses ; il allait publier des commentaires sur l'Evangile de saint Mathieu, quand des événemens. inconnus malheureusement, vinrent changer l'existence de Rivaudeau; en 1572, on le voit revenir à Fontenay pour vendre quelques terres, puis on perd sa trace et l'on sait seulement qu'il mourut peu de temps après son père, en 1579, laissant un fils et une fille (1 ).

Nous demeurerons encore en province pour parler de la publication importante, entreprise par M. Hippeau pour l'histoire moderne de la Normandie. M. Hippeau, auquel les lettres et les sciences historiques doivent déjà de si précieuses publications, « eu la fortune de découvrir, dans les archives du château d'Harcourt, une série considérable de correspondances officielles et privées, qui, comme il le remarque très-judicieusement, fait connaître toute l'histoire du gouvernement de la Normandie, aux dixseptième et dix-huitième siècles. En qualité des gouverneurs et des lieutenans-généraux de la province, le marquis de Beuvron et le duc d'Harcourt avaient la haute direction des affaires administratives, militaires, civiles, et même judiciaires et ecclésiastiques dans les trois généralités de Rouen, de Caen et d'Alençon. Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, avec tous leurs ministres, depuis Mazarin, Fou-

(i) André de Rivaudeau, fils du poë^e épousa Françoise Mouram, parante de son éditeur actuel, sa descendance s'éteignit en son arrière petit.e fille, Françoise Rivaudeau de la Jalonnière , qui épou-a , vers 1721 j Pierre-Joseph de la RochrfoucauldBoyers.

quet et Colbert, jusques à Barbezieux et Chamillart, depuis Dubois et Fleury jusques à Maurepas, Turgot et Neclier; de nombreux officiers généraux de toutes armes. des intendans et leurs subdélé^ués, des magistrats de tous les rangs, dps évêques, des abbés. des maires de ville, une foule d'autres personnages encore, ligurent dans cette précieuse collect.on, que M. Hippeau a été autorisé à éditer par M. le duc d'Harcourt. M. Hippeau a, de plus, trouvé dans les conseils généraux des cinq départemens normands, un puissant appui qui lui a permis d'entreprendre celte publication d'une manière utile.

Ces papiers concernent les deux marquis de Beuvron père et fils, lieutenans généraux pour le roi en Normandie et gouverneurs de Rouen (1641-1714) ; le maréchal d'Harcourt, ambassadeur à Madrid en 1 696 et en 1700 ; le maréchal duc d'Harcourt, fil3 du précédent, gouverneur de Normandie en 1764 ; ses deux fils, tous deux lieutenans généraux de la province, jusqu'à la révolution française. On comprend que je ne prétends nullement donner, ici-même, un aperçu d'une centaine de dépêches mises au jour par M. Hippeau; je pourrais tout au plus reproduire une aride nomenclature, mais je voudrais indiquer au moins les traits principaux qui recommandent cette publication aux savans comme aux simples curieux.

La défense des côtes tient un plan considérable dans les dépêches de MM. d'Harcourt ; les lettres des mimstres témoignent d'une rare sollicitude, et leur éditeur constate qu'elles attestent, chez la plupart d'entre eux, des vues élevées, un patriotisme à toute épreuve et un vif sentiment de la grandeur du pays. C'est, d'après ces écrits officiels, comme M. Hippeau le remarque excellemment à mon sens, qu'il faut juger ces ministres si.rudement attaqués, plutôt que sur les appréciations de leurs contemporains, témoins intéressés ou juges superficiels, qui n'ont vu. le plus souvent, dans leurs actes que les résultats d'une soumission aveugle aux ordres d'une cour frivole et corrompue. Il serait impossible, sans nul doute, de nier les influences fatales qui ont pesé tour à tour sur les affaires publiques, sous un gouvernement aussi personnel et aussi peu moral que le fut celui de LouisXIV; mais on n'en trouve nulle trace dans les instructions

données par les ministres aux commandans de la province et à leurs subordonnés. On y voit avec plaisir, au contraire, dominer le sentiment de l'honneur et un amour sincère et éclairé du bien public. Ces remarques, ajoute M. Hippeau, s'appliquent plus directement encore au règne de Louis XVI et à ses ministres : de 1775 à 1789. une vive impulsion est donnée à tous les sei vices publics.

Les grands travaux d armemens et de fortifications, la reconstitution de la marine, posée résolument en face de celle de l'Angleterre, devant laquelle se lève enfin avfc tierté notre pavillon ; des tentatives sérieuses pour amener une répartition plus équitable de l'impôt ; un commencement de décentralisation par la création des assemblées provinciales ; tous ces titres qui honorent réellement le gouvernement de Louis XVI, ressortent clairement et vivement des documens officiels, conservés si heureusement dans les archives d'Harcourt, et permettront de faire, une bonne fois, justice de tant de calomnies débitées sur une époque digne d'éloges au contraire. A côté des documens sérieux, M. Hippeau a découvert de nombreuses pièces p:us piquantes et tout aussi importantes : lettre du chevalier de Mirabeau qui, tout en faisant ses fonctions d'inspecteur général des milices garde-côtes, ne trouve pas que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes, et jette, de ci et de là,plus d'un trait malin contre Versailles et ses illustres habitans.—Relations adressées au gouvernement de Normandie sur tout ce qui se passe à Paris ou dans les principales villes de la province , véritables nouvelles à /a main, qui renferment plus d'une anecdote ou d'une révélation.

M. Hippeau a déjà fait connaître son projet de publication, par la lecture d'un mémoire, laite au congrès général des sociétés savantes de 1861, mémoire qui sert d introduction à ce premier volume : le comité impérial des travaux historiques l'a . plusieurs fois, encouragé de son approbation, en même temps qu'il félicitait de leur initiative des conseils généraux des cinq départemens normands.Nous pouvons,dès aujourd'hni, apprécier le résultat de l'œuvre et déclarer qu'elle constituera un recueil capital pour 1 histoire d'une de nos principales provinces. Le premier volu-

me de la publication de M. Hippeau , comprend les affaires de la marine. Cinq volumes doivent suivre ce tome premier ; ils se partageraient de la sorte les richesses des archives d'Harcourt : tome II : administration municipales ; — tome III : finances, commerce et travaux publics ; — tome IV : industrie, arts et métiers ; — tome V : affaires religieuses, protestantisme ; — tome VI : parlement de Rouen, noblesse, assemblée de notables , états généraux.

Le tome I" se divise en quatre chapitres : Défense de la Normandie et organisation de milices gardecôtes ; descente des Anglais à Cherbourg, en 1758 ; bombardement du Hâvre, en 1759; projet d'une descente en Angleterre en 1779. Des dépêches de personnages les plus considérables du dernier siècle y figurent en foule, et fournissent, indépendamment des matières qu'elles traitent, les détails les plus précieux sur les événemens du temps. Ce volume est bien de nature à faire désirer l'apparition de ceux qui doivent suivre et justifier les éloges que méritent et M. Hippeau et les conseils départementaux qui ont compris l'importance de ce document.

M. Hippeau complète ce recueil, d'abord par une élude sommaire sur le gouvernement de la Normandie aux XVH' et XVIIIe siècles ; puis, en tête de chaque chapitre il place un avant-propos historique, résumant brièvement la matière, et publie la correspondance, en première ligne, et les mémoires et rapports ensuite. Il nous annonce aussi des tables détaillées. On voit que rien ne manquera à cette publication et que des éloges seuls pourront lui être décernés.

Chaque mémoire pourrait fournir complément matière à une publication du genre de celle de M. Hippeau , et il est fâcheux que les compagnies savantes qui existent dans nos départemens ne comprennent pas l'intérêt qui se rattache à des séries de documens comme celles qui vient d'éclairer si parfaitement les annales de la Normandie. Personne , je crois , n'a songé à fouiller les cartons des intendances, qui renferment cependant toute l'histoire administrative de notre pays aux XVII\* et XVIII' siècles. Je suis sûr qu'on trouverait à Marseille les plus cnrieux documens, et qu'un grand travail sur le gouvernement de

la Provence aux deux derniers siècles de l'ancienne monarchie serait accueilli avec une grande faveur èt

présenterait le plus réel intérêt.

XXI.

28 FÉVRIER 1864.

Le capitaine Fracasse, par Théophile Gaulhier, 2 vol. in-18. Paris. Charpentier, 1864.— Les célébrilés de la rue à Paris , par Charles Yriarte , 1 vol. in-8'. Paris. Dupray de la Maherie, 1864. — Etudes littéraire ssur l'Espagne cont emporaine, par Antoine de Latour, 1 vol. in-18. Michel Lévy. 4864. — Curiosités de la-cité de Paris , par M. Heuzey, 1 vol. in-18. Dentu, 1864. — L'Esponse d outre-tombe . conte chinois, traduit par M. de Rosny, 1 vol. in-18. Gay, 1864. — L'Homme chauve, par M. de Carné, 1 vol. in-18. Dentu,

1864.

Le nouveau roman de M. Théophile Gauthier est une œuvre éminemment archéologique : vrai roman de cape etd'épée aussi. Le capitaine Fracasse constitue une œuvre presque spéciale, par l'exquise perfection de la partie descriptive; on s'y promène comme dans un musée, et les peintures y sont si bien réussies qu'on voit réellement les objets décrits par M. Gauthier.

Je ne me servirai pas, pour louer M. Gauthier, des expressions employées récemment par M. Ste-Beuve qui le désignait hardiment comme « l'un de nos « confrères les plus distingués en art et en poésie, « connu et aimé de tous, pas assez connu et apprécié, « ce me semble, dans quelques-unes de ses branches « les plus rares et bs plus perfectionnées. »

Je n'aurai pas, comme le fécond académicien, à revenir sur d'anciens jugemens, fort sévères. M. SainteBeuve le reconnaît : « J'étais en train, dit-il, de me « détacher du trône romantique, au moment où il s'y

« greffait et où il y entrait, pour en ressortir avec son

« épanouissement particulier. Je me suis accroché à

« quelques angles en les croisant (1). »

Sans m'accrocher aux branches de M. Gauthier, je

dirai tout simplement que j'admire fort son talent.

Le roman commence dans le chêteau de la Misère, autrement dit de Sigognac, au milieu des Landes de Gascogne. Là vit ou plutôt végète péniblement le

jeune baron de Sigognac, dernier de sa race, entre

un vieux valet septuagénaire, un cheval, un chien et

un chat, parvenus également aux extrêmes limites de

l'âge; la misère règne souverainement dans ce triste séjour. Survient une bande- de comédiens nomades \* que Sigognac reçoit du mieux qu'il peut, et qui, en échangé de ses bons procédés, lui rend le service de l'arracher aux sombres pensées que lui inspire sa situation vraiment trop voisine de l'indigence. Il s'éprend de l'ingénue de la troupe, Isabelle, que l'au-

teur nous dépeint comme belle et honnête, et il se décide à monter, avec ses nouveaux amis, sur le cha-

riot de Thespis, pour gagner Paris par cette voie économique ; il s'enrôle en qualité de poète de la troupe.

La route se fait lentement et péniblement, à cause

de 1 époque avancée de la saison. Le pauvre Mata-

more meurt au milieu d'une tourmente de neige; Sigognac s'offre, naturellement, pour le remplacer et prend le nom de capitaine Fracasse. A Paris, le nou-

veau Matamore accomplit force prouesses. mais il trouve dans sa route un autre faux Matamore, le duc

de Vallombreuse qui, lui aussi, aime Isabelle, et la poursuit de telle façon que la paùvrette a grand

peine à se tirer d'affaire. Mais à travers toutes ces violences, tous. ces duels, ces coups d'épée, ces trahisons, ces scènes terribles ou comiques, apparaît le

père du duc de Vallembrcuse, lequel reconnaît Isa- '

belle pour sa fille. Sigognac l'épouse, devient gouverneur de sa province et va transformer le château

de la Misère en château du Bonheur.Son chat meurt,

à la suite probablement de la succulence des repas auxquels son pauvre estomac n'était pas habitué, et

(1) Conslitut'onnel lundi 16 novembre <863.

Sigognac, en l'enterrant au fond de son jardin, découvre, en creusant sa fosse, un immense coffre rempli d'or.

Telle est en quelques lignes la fable de ce romanr auquel son auteur a travaillé pendant trente ans. Cette fable n'est assurément pas parfaitement originale; on pense trop, en lisant ces deux volumes, au fameux roman comique de Scarron , mais aussi elle suffit pour intéresser le lecteur. Aussi M Gautier s'est-il peu occupé de cet te partie de son œuvre. Le roman ne tient pas là plus de place que le libretto dans un opéra. Ce que M. Gautier a soigné , c'est précisément la musique de son opéra, je veux dire la description qui est bien assez bruyante, et malheureusement aussi quelquefois discordante, pour pouvoir supporter cette comparaison.

M. Théophile Gauthier décrit, je le répète, avec un rare talent, mais il se comptait évidemment trop dans ce rôle, et souvent au lieu de conter pour conter, et décrire en passant, il conte trop pour décrire au contraire, et conte en passant. Je ne sais si j'exprime bien ma pensée, mais son roman montre trop le désir de multiplier ces descriptions où l'auteur excelle, et la résolution de ne laisser échapper aucune occasion , de ne négliger aucun bahut, aucun recoin, aucune vieillerie quelconque.

Mais je ne partage point pour cela l'opinion de critiques, exagérés à mon sens , et qui dénient presque toute valeur au Capitaine Fracasse. M. Gautier y emploie certainement des expressions, impossibles au bout de toute autre plume que la sienne; mais il sait si merveilleusement les placer , qu'elles étonnent sans déplaire. Il serait injuste encore de prétendre que le sentiment n'occupe aucune place dans ce roman. Les adieux du baron à son misérable manoir, la mort de Matamore au milieu de la neige, l'aveu de l'amour d'Isabelle sont des scènes trèsréussies et qui émeuvent véritablement.

On n'a pas assez saisi, ce me semble, le but de M. Théophile Gautier : on a pris son livre, comme écrit en l'an de grâce 1863 , et cependant il a soin de dire très-clairement dans une préface assez courte pour être lue facilement. «Pendant ce long travail, nous nous sommes, autant que possible, sé-

paré du milieu actuel. et nous avons vécu rétrospectivement, nous reportant vers 1830 , aux beaux jours du romantisme. » Le Capitaine Fracasse est donc par lui-même une œuvre d'archéologie, puisqu'elle est écrite à un point de vue singulièrement vieilli présentement. C'est une espèse de tour de force accompli par son auteur, et non pas une pastiche, un long paradoxe, une œuvre grotesque , comme cefa a été dit et imprimé à droite et à gauche.

Ce n'est pas être juste envers M. Théophile Gautier. Je suis loin de partager les doctrines de l'école réaliste à laquelle appartient M. Gautier, et dont il est même le représentant le plus considérable ; mais je ne puis m'empêcher de rendre hommage à la valeur du Capitaine Fracasse, c'est un travail original, écrit avec soin, renfermant des pages souvent parfaites, quelque chose enfin qui sort de cette.banalité déplorable, dans laquelle se traîne le roman contemporain. Personne nr. contestera la vérité de ces allégations, et on ne pourrait certes pas les revendiquer actuellement pour un grand nombre d'écrivains.

Tel qu'il est, avec ses taches , ses exagérations et ses hardiesses, le Capitaine Fracasse mérite l'attention et sera lu bien plus que nombre d'ouvrages auxquels le critique aura été 'bénigne. Peut-on dénier , un remarquable talent à l'écrivain qui trace en dix lignes le paysage suivant:

ci L'orage de la nuit n'avait pas laissé sur le terrain sablonneux des landes, les traces qui dénotent les pluies abondantes dans les campagnes moins arrides ; le paysage, rafraîchi seulement, offrait une sorte de beauté agreste. Les bruyères, Nettoyées de leur couche de poudre par l'eau du ciel, faisaient briller, au bord des talus, leurs petits bourgeons violets. Les ajoncs reverdis balançaient leur fleur d'or ; les plantes aquatiques s'étalaient sur les mares renouvelées ; les pins eux-mêmes, secouaient moins funèbrement leur feuillage sombre et répandaient un parfum de résine.

« De petites fumées bleuâtres montaient gaiement du sein d'une touffe de châtaigniers, trahissant l'habitation de quslque métayer, et sur les ondulations de la plaine, désséchée à perte de vue, on apercevait, comme de taches de moutons desséminés sous la gar-

de d'un berger rêvant sur des échdsses. Au bord de l'horizon, pareils à des archipels de nuages blancs ombragés d'azur apparaissaient les sommets lointains des Pyrénées, à demi estompés par la vapeur légères d'une matinée d'automne. »

Ou qui esquisse ainsi le portrait de son héros rentrant au .début de son roman dans le château de la

Misère :

« Son geste était endormi et mort, sa contenance inerte, et l'on croyait qu'il lui était parfaitement égal d'être ici où là; parti où revenu. Sa tête était coiffée d'un vieux feutre grisâtre, tout bossué et tout rompu, beaucoup trop large. qui lui descendait jusqu'aux sourcils et le forçait pour y voir, à relever le nez; Une plume, que ses barbes rares faisaient ressembler à une arète de poisson, s'adaptait au chapeau avec l'intention visible d'y figurer un panache, et retombait flasquement par derrière , comme honteuse d'elle-même.

« Un col de guipure antique, dont tous les jours n'étaient pas dus à l'babileté de l'ouvrier, et auquel la vétusté ajoutait plus d'une découpure, se rabattait sur son justaucorps, dont les plis flottans annonçaient qu'il avait été taillé pour un homme plus grand et plus gros que le fluet baron. Les manches de son pourpoint cachaient les mains, comme le manchesd'un froc, et il entrait jusqu'au ventre dans ses bottes à chaudron ergotées d'un éperon de fer. »

Nous resterons en plein réalisme en voyant défiler devant nous le cortège des célébrités de la rue. qui ont diverti Paris, depuis 1815 et que M. Charles Yriarte a si spirituellement et si exactement esquissé.

La rue n'existe qu'à Paris , remarque M. Yriarte, et en mème temps il recherche en arrière les ancêtres des originaux dont il s'est constitué l'historiographe : il les trouve parmi les en fans sans souci. au milieu des clercs de la Bazoche ; ils s'appellent Pierre Gringoire. Pont-Allais, Jean de Serres , Jacques Mernable , Gauthier Garguille, Turlupin. Jodelet, Bruscambirle, Tabarin. Seulement,avec le progrès de la civilisation, les célébrités de la rue ont dû singulièrement se modifier : la police a cru qu'il valait mieux rendre les rues sûres et libres, que de les laisser pittoresquement encombrées. L'ordre y gagne ,

mais les curieux y perdent. Aussi M. Yriarte croitil le moment bon pour fixer ces suprêmes souvenirs d'une originalité extérieure dont bientôt Paris sera totalement privé. En même temps , il proteste énergiquement sur la disparition des vêtemens bariolés, des chansons étranges, des dentistes en plein vent, des musiciens amoulans, dps philosophes en plein air, des bâtonnistes, des maniaques, des visionnaires, des vielleuses, des bouquetières. « Je vous jure, s'écrle-t-il enfin en s'adressant aux édiles municipaux, que Paris s'ennuie ; Paris a la nostalgie du pittoresque ! »

Fanchon la vielleuse forme le premier portrait de cette galerie essentiellement humouristique ; elle se clôt par celui de la belle Isabelle, la bouquetière favorite du Jockev-Club

Sans nous arrêter aux types anciens déjà, comme Chodruc-Duclos, la belle Madeleine ou Carnevales, nous ne lirons pas sans curiosité les détails recueillis par M. Yriarte sur Jein Journet. l'apôtre-fou de la rue, sur l'Arménien, si connu de ceux qui fréquentent la Bibliothèque impériale, sur le Persan qu'on rencontre chaque jour au bois de Boulcgne et chaque soir aux mêmes fauteuils de l'Opéra et des Italiens, sur l'homme-orchestre qui , tout récemment encore, enchantaient les Champs-Etysées,sur Pradier, le bâtonniste,qui faisait les beaux jours de la place des Pyramides ou de la place de la Madeleine, sur ce pauvre Mangin que les badauds pleurent encore , et sur tant d'autres que connaissent tous les flaneurs intelligens qui savent passer des heures charmantes,en cheminant sur les boulevards ou dans les rues de Paris et y reeueillir toute sorte d'enseignement et de divertisse>mens .. à bon marché.

On a trop parlé, dans ces dernières semaines, du pauvre Mangin; nous nous contenterons donc ajourd'hui de donner une idée du travail de M.Yriarte, en traçant rapidement ici la biographie de Pradier.

Pradier, « le premier jongleur de cannes d'Europe)) , comme il s'intitule très modestement luimême, est, en effet, un maître hors ligne en cet art. Il eu une fois l'honneur d'exécuter ses plus magnifiques tours devant une auguste assemblée à Biarritz, et comme le public est essentiellement jaloux et en-

vieux, on le représentait comme un riche avare cachant sa fortune et cherchant à grossir sa fortune ; on cherchait enfin à mettre son propre bâton dans sa roue... L'Empereur lui parla de son aisance et de sa surprise à le voir exercer ce singulier métier. Pradier se récria , se justifia et obtient finalement ce qu'il désirait : le monopole et la place de la Madeleine.

Pradier, nous assure M. Yriarte , avait deux idées fixes : la crainte de Mangin dont la seule vue lui causait l'effet de la tête de Méduse , et la préoccupation du public. Débarassé — malheureusement — de son principal cauchemar, il n'a toutefois pas tardé à suivre Mangin dans la tombe.

Restait le public. Pradier le soignait respectueusement. Il se montrait à lui modestement vêtu , il ne portait pas le casque , quoiqu'intérieurement il mourût d'envie de se coiffer de ce prestigieux ornement; il n'avait ni robe éclatante, ni cimier, ni panache, ni parasol chinois . ni esclave sonnant la trompe ou jouant le Baccio sur un orgue de Barbarie. Il repoussait une mise en scène qu'il croyait bonne pour un charlatan, mais non pas pour un artiste. Il s'emportait seulement quand , après ses tours, la foule se retirait très peu généreusement avant qu'il eût pu faire sa quête.

Pradier avait un amour-propre immense : il soignait à ravir sa réputation et collectionnait avec amour tout ce qui était imprimé sur son sompte. Il allait même au-devant et savait, à ce qu'il paraît, provoquer la pu\ blicité à l'aide de complaisans amis.

Mais Pradier, à ses momens perdus, songeait à des choses plus sérieuses,et il avait proposé très-gravement au gouvernement un projet pour développer l'art du batonniste au profit des tambours-major, et donner de la sorte un nouveau lustre à l'armée française. Au reste, il vivait très-honorablement, habitant à Bellevile une maison dont il prétendait n'être que le locataire, et élevant bien ses enfans.

M. Yriarte est beaucoup trop modeste dans l'appréciation qu'il fait de son propre livre : c'est un recueil très-curieux, très-amusant et d'une véritable valeur pour l'histoire anecdotique.

Je ne dirai pas moins de bien des nouvelles études consacrées à l'Espagne par M. Antoine de Latour.

Nous avons déjà eu à louer de précédens travaux de l'auteur, sur ce pays, qu'il semble affectionner tout particulièrement. Le nouveau volume, qui se compose d'articles de revues, soigneusement remaniés, trace un tableau rapide et agréable de l'histoire littéraire contemporaine dans la Péninsule. On connaît trop peu, en France, les écrivains éminens qui habitent au-de'à de nos frontières, et les noms, mis en relief par M. de Latour, sont ignorés certainement de l'immense majorité de mes lecteurs : MM. de Tejada, Fernan Caballero, Antonio de Trueba. Antonio Cavaniles, Lopez de Ayala, Amador de Los Rios, Agustin Principe, Gaspar Bono, Scrrano, méritent cependant l'attention du public lettré.

M. de Latour complète son œuvre avec quelques piquans chapitres, dont les titres éditieront sufiisamment le lecteur; la chronique de Madrid, en 1863 ; le 272e anniversaire de la mort de Cervantes ; — l'ancien théâtre espagnol. — Un dernier, a tout spécialement attiré mon attention , c'est celui où M. de Latour donne quelques détails nouveaux au sujet de quatre des plus grands hommes de l'Espagne : le Cid. Fernand Cortez, Cervantes et Christophe Colomb. Au sujet du Cid , il raconte, avec beaucoup d'bumour,la querelle scientitique soulevée à ce sujet; certains auteurs niaient nettement son existence; d'autres l'admettaient, mais en réduisant ses droits à la célébrité, aux plus. mediocres proportions. — M. de Latour fait connaître une récente découverte qui constate, d'après un manuscrit authentique, que, dès le milieu du douzième siècle, on voit figurer dans les actes le souvenir du « Magnus Rays cliaz cognomento Cith ~camepeador. »

A l'égard de Cortez, notre auteur raconte très agréablement les pérégrinations des osspmens du grand conquérant, et constate qu'ils sont encore au Mexique, quoiqu'on assure qu'ils ont été transportés à Naples, pour les mettre à l'abri de la destruction, au milieu des incessantes révolutions de ce malheureux pays. M. de Latour ajoute, avec raison, qu il ne peut s'expliquer cette haine, plusieurs fois exprimées contre les restes de Cortez. On la comprendrait,, de la race conquise, dépouillée, martyrisée ; mais de la part des fils des conquérans, elle n'a d'autre raison d'être que

dans l'horreur farouche de -toute supériorité, qui est le trait distinctif de révolution. Seulement l'écrivain qui a fait connaître la présence des ossemens de Cortez, au Mexique, n'a pas encore voulu, par prudence, préciser le lieu où ils se trouvent. Ce sera au nouvel empereur, à rendre un solennel hommage à celui qui a guidé le premier, les Européens sur cette terre si riche, et si mal comprise par les conquérans.

Je m'arrête, et préfère maintenant renvoyer mes lecteurs au livre de M. de Latour : il les amusera et les instruira, sur un peuple, mal connu de nos jours, et assurément des plus sympathiques.

Nous finirons aujourdhui en mentionnant encore trois volumes bien dïfférens, mais n'est-ce pas ce qu'il faut pour bannir toute monotonie de la lecture?

M. de Rosny a traduit l'Epouse d'outre-tombe, conte chinois, en ayant soin de joindre à sa traduction le texte chinois très-soigneusement imprimé.... ce me semble. — Deux mots suffiront pour expliquer ce titre peu compréhensible. Ce conte démontre comment le sage juge Pas-Koung parvient à unir, par es liens indissolubles du mariage, un amant à son amante, morte pour sa chasteté, et comment, sans toucher au rite rigoureux des anciens sur la morale, il s'y prend pour assurer à la jeune défunte et au jeune survivant, la récompense due à l'honnêteté de leurs sentimens mutuels. — Ce conte est très-agréable à lire.

J'en dirai autant de l'Homme chauve, titre qui ne convient, malheureusement, qu'à un trop grand nombre de mes coutemporains; M. de Garni y arrange avec goût de charmantes scènes provinciales.

M. Heuseya tout simplement écrit l'histoire anecdotique de la cité de Paris, en prenant chaque rue, chaque monument, chaque souvenir. C'est un recueil très amusant, nullement inédit, mais qui remémore bien de choses, et auquel le public certainement fera bon accueil. — J'y prendrai seulement aujourd'hui nn très-joli mot de Henry -IV.

Le Pont-Neuf avit été commencé le 31 mai 1578 : les troubles de la Ligue arrêtèrent les travaux repris seulement en 1602. — Le 20 juin 1603, le roi voulut passer sur ce pont, malgré les pressantes objections de ses courtisans. — « Mais, sire, des impru-

dens qui ont tenté ce que veut tenter Votre Majesté, se sont rompu le cou. — Ils n'étaient pas rois, répliqua Henry IV. » — Et il passa.

XXII.

1er AVRIL 1864.

Histoire de la Littérature ang'aise, par H. Taine,

3 vol. grand in-8°; Paris, Hachette, 1864.

M. Taine vient de consacrer à l'étude de la littérature anglaise l'ouvrage le plus considérable qu'il ait encore publié. L'idée dominante qui a présidé, dans son esprit, à ce grand travail, est purement philosophique et a véritablement pour but d'imprimer une nouvelle direction aux sciences historiques. « J'entreprends ici, dit-il dans l'introduction, d'écrire l'histoire d'une littérature et d'y chercher la psychologie d'un peuple. Il fallait trouver un peuple qui eût une grande littérature complète, et cela est rare; il y a peu de nations qui aient, pendant leur vie, vraiment pensé et vraiment écrit........ J'ai choisi l'Angleterre. parce qu'étant vivante encore, et soumise à l'observation directe, elle peut être mieux étudiée qu'une civilisation détruite, dont nous n'avons plus que les lambeaux, et parce qu'étant différente, elle présente, mieux que la France, des caractères trancliés aux yeux d'un Français. »

Je laisserai de côté l'examen détaillé du système historique,développé dans cette introduction par M. Taine : la formule de ce système est facile, du reste, à exposer. Il est possible actuellement, suivant le savant auteur de cet ouvrage, de retrouver, d'après les monumens littéraires, la façon dont les hommes ont senti et pensé, il y a plusieurs siècles. Or, en saisissant la sensation et la pensée de nos devan^ciers. on peut découvrit l'explication des plus grands événemens. M. Taine ajoute que ce changement est

aujourd'hui complétement effectué; il va bien plus loin encore. D'une part, il compare la formation des civilisations, qui dérivent, toutes de quelques formes spirituelles simples, à celle des cristaux qui dérivent pareillement de quelques formes corporelles simples. D autre part, il transforme nettement l'histoire générale en un problème de mécanique psychologique, et il arrive à cette conclusion qui me paraît plus ingénieuse que très-sérieuse : « Nous pouvons affirmer avec certitude que les créations inconnues, vers lesquelles le courant des siècles nous entraîne, seront ' suscitées et réglées tout entières par les trois forces primordiales ( — la race, le milieu, le moment - ) ; que si ces forces pouvaient être- mesurées et chif~frées, on en déduirait, comme d'une formule. les propriétés de la civilisation future, et que, si, malgré la grossièreté visible de nos notations et l'inexactitude foncière de nos mesures, nous voulons aujourd'hui nous former quelque idée de nos destinées générales, c'est sur 1 examen de ces forces qu'il faut fonder nos prévisions. »

Mais je m arrête, car d y aurait bien de points encore sur lesquels je me séparerai de M. Taine , comme par exemple, quand je le vois assimiler le christianisme au bouddhisme , au mahométisme , appelant la religion un poème métaphysique, accompagné de croyance; quand il nomme M. Sainte-Beuve le créateur de la méthode critique qui dommine le dixneuvième siècle et exalte son Histoire du Pi,rt-

Royal, le livre le plus illisible certainement qui ait jamais été imprimé.J'aime mieux en venir. sans plus tarder, a l'œuvre même de M. Taine, à l'histoire proprement dite de la littérature anglaise , histoire qui restera comme un travail des plus considérables, des plus soigneusement composés et en même temps des plus remarquablement réussis.

A l'origine de l'histoire de la littérature anglaise nous nous trouvons en présence de la race ; une nation auglo-saxonne a chassé l'ancienne population , effacé la culture romaine, s'est établie seule , à peine renforcée par quelques pirates danois , issus d'ailleurs du même sang. « C'est-là le tronc primitif ; de sa substance et de ses propriétés innées naîtra presque toute la végétation facture. » Ces hommes de-

meurent les mêmes pendant sixsiècles; ils ont à peine fait un pas hors de leur inculte Germanie et le christianisme, touten les convertissant, n'a pas pu les modifier, à proprement parler.

Au bout de six siècles, desNormands. des Français s'emparent de leur île; mais les ariglo-saxonspour s'effacer, n'en demeureent pas moins les plus plus nombreux ; cette infériorité morale leur fait acquérir la patience et le jugement, ces deux grandes facultés qui maintiennent les libertés et fondent les Etats. Bientôt ils tronvent un puissant allié dans l'aristocratie allemande, qui s'appuie sur eux pour résister au roi. « Peu à peu la nation anglaise, enfoncée sous terre par la conquête, comme par un coup de massue, se dégage et se relève ; rinq cents ans et davantage s'emploient à ce redressement. » Mais aussi, pendant cette période le loisir fait absolument défaut aux an-1 glo-s:ixonspour la fine et haute culture. La littérature normande de même s'est desséchée , faute de temps aussi ; un seul grand poète , presqu'un Français , Chaucer, a paru, « et après comme avant lui. s'étale le radotage irrémédiable. Pour la seconde fois, une littérature de cinq siècles s'est trouvée stérile de grandes idées et de grandes œuvres, celle-ci plus encore que ses voisines et à double titre , parce qu'à l'impuissance universelle du moyen-âge (1) s'y joint l'appauvrissement de la conquête et que des deux lit tératures qui la composent: l'une, transplantée, avorte, et l'autre, mutilée, cesse de s'épanouir. »

Quatre étapes se succèdent rapidement ensuite dans la vie intellectuelle de l'Angleterre. La renaissance y éclate avec Shakespeare , Ben Johnson, Spencer et Sydney, et accuse nettement l'esprit national. « Dès la première saillie de l'invention originale, son œuvre manifeste l'énergie tragique, la passion intense et informe, le dédain de la forme, la connaissance du réel, le sentiment des choses intérieures, la mélancolie naturelle, la divination anxieuse de l'obscur au delà, tous les instincts qui , repliant l'homme sur lui-même et

(1) Je veux protester ici contre ce jugement sommaire, conda mnant le mnyen-âge qui. ce me semble , n'a nullement été impuissant, ni au point da vue littéraire, ni au point de vue artistique.

concentrant l'homme en lui-même, le préparent au protestantisme et au combat. » — La réforme ensuite fournit à ce peuple son modèle idéal, le puritanisme. « La voilà implantée, la grande idée anglaise. j'entends la persuasion que l'homme est. avant tout, une personne morale et liUre, et qu ayant conçu seul, dans sa conscience et devant Dieu, la règle de sa conduite, il doit s employer tout entier à l'appliquer en lui. hors de lui. obstinément, inflexiblement, par une résistance perpétuelle opposée aux autres et par une contrainte perpétuelle exercée sur soi. » —La Restauration vient ensuite, mais l'idée anglaise subsiste, quoique dédaignée alors par l'opposition de la culture française.— Elle reparaît aussi, et délinitivement cette fois. avec la Révolution, qui développe à la fois le travail classique et redresse l'esprit national et libéral. « Dès ce moment l'Angleterre a trouvé son assiette ; ses deux forces inférieures et héréditaires , l'instinct moral et religieux, 1 aptitude pratique et politique, ont fait leur œuvre et désormais vont bâtir sans empêchement ni démolition surles fondemens qu'elles ont posés. »

Tel est en quelques lignes le cadre dans lequel M. Taine développe 1 histoire de la littérature anglaise. Mais si j'ai montré une certaine sévérité à l'égard de ce plan, si j'ai paru surtout blâmer certaines tendances, et je tiens à constater que plus d'une encore me parait regrettable , comme par exemple là prédilection constante que l'auteur témoigne.pir trop. en faveur du protestantisme , — je n'ai que des éloges à donner sans réserve à l'œuvre considérée au point de vue général. M. Taine s'y montre ce qu il est réellement : penseur profond , écrivain élégant, conteur charmant, esprit vif et éclatant , saisissant avec promptitude les phases les plus diverses de son sujet, les éclairant merveilleusement. les élucidant avec des aperçus nouveaux , des idées quelquefois paradoxales, mais toujours originales,et révélant une forte intelligence, non-seulement de choses littéraires, mais psychologiques et morales.

Après avoir indiqué le cadre conçu par M. Taine, je vais essayer de préciser les principales classifications adoptées par lui : il étudie tout d abord, dans trois chapitres différens, les Saxons et les Normands

au point de vue littéraire, et le moyen-âge, en le résumant pour ainsi dire dans la personnalité éminemment originale de Chaucer. Abordant la Renaissance, notre auteur passe en revue les mœurs, la poésie, la prose et le théâtre, en s'arrêtant séparément avec Ben-Jonhson et Shakspeare. Il quitte ensuite ce qu il nomme la Renaissance païenne, pour saluer la Renaissance chrétienne , inaugurée par l'avènement du protestantisme et que signale particulièrement ici l'œuvre de Milton.

Nous passons ensuite à l'âge classique. M. Taine constate que les excès de puritanisme amenèrent les excès de sensualisme; il consacre un très piquant chapitre aux « viveurs » de la Restauration et à toute cette curieuse période. Reprenant presque aussitôt la voie littéraire, nous revenons aux essais des auteurs comiques de l'autre côté de la Manche, puis à Dryden, à Addison et à Swift, après avoir assisté à la révolution de 1688, sans oublier les nombreux romanciers et les quelques poètes du dix-huitième siècle.— Parvenant finalement à l'âge moderne . M. Taine nous monlre l'avènement de la démocratie et la profonde modification apportée, par la Révolution française, dans 1 esprit humain en général, modification dont la principale est l'exagération du désir de parvenir, « du désir de l'au-delà. »

Burns , 1 école romantique , Byron, occupent successivement M. Taine, qui termine son œuvre par un résumé du passé en Angleterre et une appréciation du présent, où l'on trouve quelques pages qui seront certainement dignes de figurer parmi les plus éloquentes et les plus remarquables qui auront été écrites de notre temps. Nos lecteurs auront au moins le plaisir d en juger par celle-ci, où l'auteur peint la vie du paysan en Angleterre. C'est un charmant croquis de genre :

« Il reste pourtant encore une de ses portions à explorer, la culture : du wagon, on en voit assez déjà pour le comprendre. Une prairie avec une haie, puis une autre prairie avec une autre haie, et ainsi de suite ; partout d'immenses carrés de raves ; tout cela aligné, nettoyé, lissé ; point de forêts, ça et là un bouquet d'arbres seulement ; la campagne est un large potager, une fabrique d'herbe et de viande.

Rien n'est laissé au hasard et à la nature ; tout est calculé, aménagé, tourné vers le produit et le profit. Si vous regardez les paysans, vous ne trouvez pas non plus de vrais paysans : rien de seinblable à nos campagnards, sorte de fellahs parens de la terre, délians et incultes, séparés des citadins par un abîme. L'homme de la campagne ici ressemble à un ouvrier....

« Vous entrez dans une ferme, même médiocre, de cent aires, par exemple ; vous trouvez des gens décents, dignrs, bien vètus, qui s'expl quent clairement et sensément ; un grand bâtiment sain, confortable, souvent un peiit péristyle avec des fleurs grimpantes, un jardin bien tenu, des arbres d'ornement, le mur intérieur blanchi tous les ans à la chaux, les carreaux du sol favés tous les huit jours, une propreté presque hollandaise ; avec cela un assez grand nombre de livres, des voyages, des traités d'agriculture, quelques volumes de religion et d'histoire ; au premier rang, la Bible de famille. Même dans les plus pauvres chaumières, on trouve quelques objets de confortable et d'agrément : un large poêle de fonte luisant, un tapis, presque toujours un papier de tenture, un ou deux petits romans moraux, et toujours la Bible. Le cottage est propre ; il y a là des habitudes d'ordre : les assiettes à dessins bleuâtres, régulièrement rangées, font un bon effet au-dessus du buffet brillant ; les carreaux rouges ont été balayés ; il n y a pas de vitres cassées, ni salies; point de portes disjointes, de volets dépendus, de mares stagnantes, de fumiers épars, comme chez nos villageois ; le jardin est purgé de toutes les mauvaises herbes ; souvent des rosiers, des chèvrefeuilles encadrent la porte, et, le dimanche, on voit le père, la mère assis près d'une table bien essuyée, avec du thé et du beurre, jouir de leur home et de l'ordre qu'ils y ont mis. Chez nous, le dimanche, le paysan sort de sa cabane pour aller voir sa terre. »

M. Taine décrit merveilleusement aussi la vie des manufactures, le mouvement presque infernal qui règne sur la Tamise et dans les docks, où aboutit véritablement le travail du monde; il y a trois pages charmantes sur les vanités du type anglais. Pourquoi , après avoir peint avec un rare talent l'aspect mélan-

colique de Londres et son horrible brouillard, écrire : « On sent qu'il faut se marier , élever un troupeau d'enfans , prendre les soucis et l'importance du chef de famille, s'enrichir, se munir de bien-être, devenir protestant, industriel, politique, bref capable d'activité et de résistance.» Qu'est-ce que cela signifie ?

Avant de quitter ce remarquable ouvrage , je remonterai presque deux siècles en arrière pour donner à mes lecteurs une idée de ce que M. Taine appelle l'invasion des mondains en Angleterre, l'avènement du mouvement qui amena de l'autre côté de la Manche, ces habitudes de sociabilité et d'élégance inaugurées chez nous par l'hôtel de Rambouillet.

C'est au lendemain de la restauration des Stuarts que la vie mondaine s'établit à Londres. Une cour nombreuse et élégante se forma autour du roi ; les grands seigneurs , attirés par la curiosité , l'amusement et l'ambition, s'assemblent, et, en un moment,deviennent gens du monde et courtisans. Ce ne sont plus ces fiers et brutaux barons, du siècle précédent, qui cherchaient à résister au souverain : la vie féodale a disparu, en un quart de siècle : ils s'ennuient dans leurs manoirs,et n'ayant plus rien a disputer au roi, ils vont chez lui.—A la cour, les fêtes se multi- plient, aux échos qui arrivent de Versaiiles; on y recueille des titres , des places , des pensions ; on s'y amuse, on y joue. Les gentilshommes anglais adoptent à peu près complètement les modes françaises ; tes dames font de même, exagèrent seulement un décolletage dont rien ne peut donner l'idée , même au temps présent, où les femmes oublient trop qu'elles perdent beaucoup à se montrer si généreusement aux yeux du bon public. Gramont nous donne tous ces détails et en lisant son mémoire on oublie parfois qu'on a passé le détroit.

La vie désormais se passe en visites : l'art de causer domine tous les autres; quand on a quitté le salon ou la promenade, il faut savoir libeller de petits billets galans, tourner des madrigaux. A cette époque l'abbé Cotin, certainement aurait paru à Londres l'homme le plus accompli du monde, l' honnête homme par excellence.

Pour compléter ce tableau d'un mouvement littéraire et sofeial qui dura peu chez nos voisins, M. Taine

s'arrête devant l'un des types les plus agréables de cette urbanité nouvelle, sir William Temple, diplomate et courtisan, ami des arts, écrivain facile, esprit élégant, bon conteur, plaisant au besoin , mais toujours avec distinction, accompli aussi dans l'art de représenter et de jouir. Le portrait qu'il en trace est parfait et complet; c'est vraiment un petit coin exquis à signaler dans ce grand travail. \*

Mais, en Angleterre, cette imitation de la sociabilité, inaugurée à Paris par les habitans de l'hôtel de Rambouillet, et sans cesse développée depuis, ne dura pas. Les forces n'ont cependant pas manqué à cette société, ni le talent à la littérature qu'elle voulut fonder. On eut une cour, de salon, la vie mondaine , l'exemple de la France, la paix, le loisir, des auteurs comme Wycherley, Congrève, Vanbrugh, Farquhar. Et cependant tout avorta : cette cour n'a laissé qu'un triste souvenir, cette société n'a eu qu'une élégance ternie par des mœurs déplorables. L'esprit anglais ne pouvait se plaire à ces habitudes totalement étrangères à ses tendances, à ses goûts, à son essence. « L'Anglais comprenait qu 'il n'est point viveur, ni mondain, mais refléchi et intérieur. » Après cet essai, il eut hâte , la révolution du prince d'Orange aidant, de changer complètement et d'abandonner ces habitudes de salon qui constituaient autant d'embarras à son aspiration d'indépendance.

Je m'arrête. Quand on a lu les trois volumes de M, Taine on connaît, non pas seulement la littérature anglaise, mais aussi l'esprit anglais. On n'est certainement pas séduit, ni animé d'envie à cet égard contre nos voisins, mais on a employé son temps avec utilité et agrément.

XXIII.

30 AVRIL 1864.

Histoire de la littérature espagnole, par G. Ticknor, traduite par M. Magnabal , 1 vol. in-8°, Pans, Durand , 1864. — Silves , par Aug. Barbier, 1 vol. in-18 , Dentu , 1864. — Les trois Fiancées, parEmm. Gonzalez, 1 vol. in-18, Paris, Brunet, 1864. — L'année historique , par M. Zeller. — L'année littéraire, par M. Vapereau. — L'année scientifique, par M. Figuier , 3 vol. in-18, Hachette, 1864. — Physiologie des écrivains et des artistes, par Em. Deschanel, 1 vol. in-18, le même, 1864.

L'ouvrage de M. [Ticknor, publié [à Boston en 1839, est le plus complet qui ait paru sur la littérature espagnole. Traduit pJusieurs fois déjà en espagnol, il méritait de l'être en français, et on doit savoir gré à M. Magnabal d'avoir entrepris ce travail fait sur le texte anglais, en profitant judicieusement des annotations des précédens traducteurs de la Péninsule. C'est un service véritable rendu à ceux qui s'intéressent aux productions de cette riche et intéressante littérature.

Ce premier volume commence avec l'apparition de l'espagnol comme langue écrite , avec le Poema del Cid et les Siete Partidas, le chef-d'œuvre en prose d'Alfonse le Savant. Il se termine à l'avènement de

Charles-Quint, au moment où la langue castillane devient prédominante, et pour ainsi dire souveraine dans les œuvres littéraires de l'Espagne. — Je ne puis essayer de donner ici l'abrégé de ce savant travail; mais je veux m'arrêter avec quelques détails sur une partie de l'Histoire de la littérature espagnole, qui me paraît devoir intéresser particulièrement les lecteurs de la Gazette, je veux parler de celle où M. Ticknor constate l'influence de la littérature provençale en Espagne.

La littérature provencale apparaît, de l'autre côté des Pyrénées, de bonne heure; son introduction était toute naturelle, par les relations frèquentes de l'Espagne avec cette belle province. La littérature s'y était longuement développée, durant le moyen-âge, grâce à la fortune qu'eurent ces contrées de demeurer parfaitement calmes , tandis que les guerres de toutes sortes bouleversaient le reste de l'Europe. Dès l'année 879, une grande partie de la région qui s'étend de l'Italie à l'Espagne, était constituée en royaume, dont la couronne resta jusqu'en 1092 aux membres de la même famille. Pendant cette heureuse période, il se forma un idiôme véritablement nouveau, composé du dialecte parlé par les Bourguignons et du latin corrompu, parlé dans le pays; puis, vers le dixième siècle, apparut sans bruit une nouvelle littérature , accommodée , dit M. Ticknor, au temps, au climat, aux mœurs qui l'avaient produite, littérature qui, pendant près de trois cents ans, sembla se développer avec une- grâce et une perfeetion qu'on ne connaissait plus depuis la chûte de l'empire romain.

Quand la famille de Bourgogne s'éteignit ,faute de mâles en 1092 , la couronne de Provence passa par mariage à Raymond Bérenger, troisième comte de Barcelone. Les poètes provençaux, la plupart nobles d'origine, attachés tous à la cour et à son aristocratie, suivirent leur souveraine en Catalogne, et s'établirent volontiers dans leur nouvelle capitale , sous un prince qui joignait aux qualités chevaleresques un goût prononcé pour les arts de la paix. Aussi, au commencement du XIIe siècle, peut-on assurer que la civilisation provençale était solidement établie dans le nord-est de l'Espagne. Des causes analogues à celles qui avaient transporté l'esprit politique et littéraire d'Arles et de Marseille à Barcelone, le répandirent dans le centre de la Péninsule, quand les comtes de Barcelone devinrent, par un nouveau mariage, rois d'Aragon.

Plusieurs de ces 'princes firent plus que montrer un goût prononcé pour les arts. Le comte Alphonse II, notamment, qui reçut en 1162 la couronne d'Aragon. fut un vrai troubadour : ami du gai savoir, il se plaisait à réunir des poètes autour de lui : Pierre Ro-

gier, Pierre Raymond de Toulouse et Aiméric de Péguilain y figuraient au premier rang. La guerre des Albigeois fortifia ce mouvernent. Partisan, de ces rebelles, les troubadours eurent, comme eux y pour principal allié le roi Pierre II d'Aragon : après la désastreuse bataille de Muret, où il périt (1213), ils se réfugièrent dans les Etats de son successeur; mais ces poètes exilés ne pouvaient pas s'épanouir longtemps, transplantés loin de leur sol natal. Les rois qui se succédèrent à Saragosse témoignèrent une constante faveur à ces en fans de la Provence et du

Languedoc : plusieurs rimèrent eux-mêmes, mais bientôt la littérature catalane fit son apparition , et n'eut pas de peine à triompher d'une littérature rivale malheureusement sans racines.

Les troubadours, en effet , auraient peut-être maintenu leur ascendant à la cour d'Aragon ; mais leur littérature avait singulièrement décliné , même en Provence, après avoir si vigoureusement fleuri aux XIIe et XIIIe siècles ; elle avait complètement disparu à l'avénement de Pierre IV au trône d'Aragon , en

1336.

Des efforts furent tentés cependant pour combattre cette regrettable décadence. A Toulouse , les capitouls se signalèrent, dans ce but, en constituant la célèbre Sobrégaya companhia dels sept trobadors de Tolosa (1324) qui devint l'Académie des Jeux-Floraux , en honneur encore de nos jours. Soixante ans plus tard, JeanI", successeur de Pierre IV, fondait dans le même but, à Barcelone, la Consistorio de la gaya ciencia ; mais ces tentatives furent vaines et ne purent contrebalancer l'avénement désormais triomphant de la littérature castillane.

Telle fut la singulière destinée et l infortune de la langue provençale, dit M. Ticknor. Le provençal, né à l'époque la plus barbare que l'Europe ait vue, depuis la civilasation grecque, commença à briller sur le monde. Il illumina le Midi de la France de ses splendeurs, et étendit son influence, non-seulement sur les contrées voisines, mais encore sur les mers froides et glacées du Nord. Il fleurit longtemps avec une rapidité et une exubérance tropicale, et il donna d'abord des marques d'un esprit enjoué, qui promettait de produire, dans la plénitude de sa force, une

poésie, différente, sans doute, de la poésie de l'antiquité. avec laquelle elle n'a aucune connexion réelle, mais enfin une poésie aussi chaude que le sol qui l'avait vu naître, aussi douce que le climat qu'avait favorisé son développement. Mais la guerre des Albigeois jeta les troubadours de l'autre côté des Pyrénées, et la révolution politique du pouvoir, et la supériorité de l'esprit du Nord, les écrasèrent sur les rivages espagnols de la Méditerranée.

On suit facilement la longue et pénible retraite de ces cbarmans poètes , marquée surtout par des restes et des fragmens de leurs œuvres et de leur civilisation, d'Aix à Barcelonel, de Barcelone à Saragosse, de Saragosse à Valence. C'est là qu'opprimé par la noble et puissant idiôme castillan, tout ce qui subsiste de la langue qui avait donné la première impulsion au sentiment poétique des temps modernes, est rabaissé aux proportions d'un dialecte ignoré ; sans avoir atteint le degré de perfection qui conserve son nom et sa gloire aux siècles futurs, le provençal devient une langue plus morte que le grec et le latin.

Pour-résumer maintenant en peut de mots l'époque dont l'histoire remplit le premier volume de ce remarquable ouvrage de M. Ticknor,nous devons constater sa richesse et son originalité.S'étendantpendant quatre siècles, depuis les premiers souffles de l'enthousiasme poétique de la masse populaire, jusqu'à la décadence de la littérature de cour, proprement dite, vers la fin du règne de Ferdinand et d'Isabelle, elle est remplie de matériaux dignes de produire cette école de poésie et de prose. qui constitue encore actuellement le corps et le fond de la littérature nationale. Les vieilles romances, les vieux poèmes historiques, les vieilles chroniques, le vieux théâtre, toutes ces compositions peuvent n'être que des élémens, mais ce sont des élémens vigoureux et véritablement pleins d'espérances pour l'avenir.

« Nous sentons, dit M. Ticknor, à travers les élémens les plus grossiers de la vie qui nous entoure fortement, que l'imagination est encore plus forte, qu'elle leur communique sa teinte de mille couleurs, et leur donne cette puissance et cette grâce qui forment un frappant contraste avec ce qu'ils ont d'agreste

et de rude, dans leur nature primitive. En un mot, nous sentons que nous sommes appelés à être témoins des premiers efforts d'un peuple généreux, pour se délivrer des froides étreintes d'une existence purement matérielle ; à observer avec confiance et sympathie le mouvement de ses affections secrètes. de son énergie robuste et de ses essais, pour communiquer à la poésie l'enthousiasme véritable et national. Nous restons persuadés, enfin, que tous ces élémens doivent produire par eux-mêmes une littérature hardie , passionnée et originale, marquée des traits et de l'énergie du caractère national, et capable de revendiquer pour elle une place au milieu des mouvemens de la civilisation moderne. »

Je m'occupe bien rarement ici des nouvelles productions de la poésie : tous les ans on constate l'apparition d'un grand nombre de petits volumes plus ou moins élégans, affublés de titres plus ou moins fantaisistes et renfermant plus ou moins de vers. J'avoue mon incompétence à les juger, mon peu de goût à les lire; mais il serait injuste de traiter de la même façon le nouveau recueil de l'heureux auteur des Iambes. M. Auguste Barbier est un vrai poète, et il faudrait être bien barbare ou bien indifférent à ce qui est beau , pour ne pas apprécier les Silves comme elles méritent de l'être.

Les Silves — dénomination empruntée aux Latins et servant à désigner un recueil de poésies sans rapport les unes avec les autres — se composent de pages bien diverses de date ou d'inspiration. Un certain calme harmonieux domine cependant à travers ces manifestations variées, depuis les essais juveniles jusqu'aux pages les plus magistrales. Mes lecteurs préféreront certainement, et ils auront raison , une ou deux citations à mes réflexions.

Voici des vers que le calme d'une forêt inspire à

M. Barbier :

De temps en temps, du fond d'une épaisse ramée S'échappe un cri léger, auquel, dans le lointain Répond un autre cri, comme la voix aimée

D'une mère tardive à l'appel enfantin. -

Puis un rais de soleil, qui court de branche en branche, Descend le long des fûts jusqu'aux brins d'herbe verts, Et, là, baigne de flamme et de lumière blanche L'humble et douce fourmi qui chemine à travers. J'entends aussi des cris de chasseurs en haleine,

A leur tâche féroce excitant les limiers

Et, comme par dessus le sol creux d'une plaine,

Le sourd piétinement d'un troupeau de coursiers.

Et ce bruit que le vent roule de roche en roche, S'évanouit, renaît, meurt et renaît encor ;

Puis dans ses mouvemens, soudain il se rapproche , Et semble jusqu'à moi diriger son essor !

Quel charmant réveil d'enfant :

.... Mais si doux que ces bruits soient, plus doux (est encore,

Lorsque d'un feu rosé l'Orient se colore , D'entendre en une chambre au fond de son berceau, Un tout petit enfant chanter comme un oiseau.

Si l'on est père, alors ce léger babillage ,

Ce gazouillis plus frais que l'oiseleux ramage,

Au fond de votre cœur pénétrant doucement, L'inonde, avec le jour, d'un pur ravissement 1

J'aime encore ces huit vers au sujet des doctrinaires de 1793 :

Le Christ, le Christ 1 ils n'ont que ce mot à la bouche, Eux , les hommes de meurtre et de haine farouche. Eux qui n'ont jamais su gouverner autrement

Que par la guillotine et le dépouillement.

Ah ! lorsque je les vois profaner ce nom tendre,

En leur sombre discours , je crois toujours entendre Pleurer le crocodile au bord des grandes eaux ,

Et le tigre imiter le doux cri des agneaux.

Nous indiquerons comme fournissant la plus agréable lecture , le nouveau volume de nouvelles que M. Emmanuel Gonzalès vient de publier sous le titre des Trois Fiancées. Ce sont trois épisodes empruntés à l'histoire de Suède, au commencement du siècle dernier , à celle des Pays-Bas sous Charles-Quint et à

OHIP du siège do Gènes en 180 i. Mes lecteurs connaissent les réelles qualités de M. Gonzalès comme écrivain et. comme romancier: le nouveau volume est tout-à-fait digne de son auteur.

M. Deschanel est un penseur et de plus un écrivain original. Il s'est proposé, dans le volume qu'il vient de publier, de démontrer comment, de même qu'il existe d incontestables rapports entre les grandes régions de la terre et les populations qui les habitent, qui y prennent leurs mœurs et beaucoup de leurs idées, par conséquent aussi une portion de leur histoire. — C'était 1 idée de Cuvier : — de même ces causes agissent puissamment sur les écrivains et les artistes. M. Deschanel développe longuement cette théorie, en joignant à la discussion la plus scientifiquement élevée de nombreux exemples. « En résumé, dit-il, la critique naturelle va du style au tempérament, et du tempérament de chaque individu à ceux de la mère et du père, et de la famille et de la race. De la race, elle remonte an sol natal, et au climat, r t enfin au milieu Si l'on veut remonter plus haut.. on élargit de plus en plus le cercle des investigations, et on est amené à considérer l'humanité tout entière dans sa durée , que le vulgaire croit infinie , simplement domine une des séries innombrables de création diverses, qui se sont succédé et qui. selon toute apparence se succéderaient encore les unes aux autres, à la surface du globe terrestre.

Je ne suivrai pas M. Deschanel sur ce terrain, qui me semble peu solide sur quelques points importalts, mais je le signalerai comme intéressant et très digne d'attention. J'y recueillerai aussi cette phrase qui caractérisse notre, époque et qui est très vraie : Nous sommes dans un interrègne de l'art comme de la liberté. Pour le moment les casernes dominent , comme au moyen-âge les églises. Les cathédrales sont les monumens du passé; les casernes sont les monumcns du présent ; quels seront les monumens de l'avenir?

M. Hachette a eu une heureuse pensée en prenant la résolution de publier, chaque année, un certain nombre de volumes, destinés à résumer l'appréciation des principales publications littéraires ; scientifiques, et les principaux événemens historiques de l'année. Cette œuvre, confiée à des écrivains érudits et in-

telligens comme MM. Vapereau . Figuier et Zeller, presente une valeur incontestable, ea même temps qu'elle rend de réels services et perme t de saisir. (l'un seul coup-d'œil, le mouvement opéré dans l'ensemble des connaissances humaines.

M. Vapereau constate que si la poésie n'a eiî qu'une « part modeste » parmi les publications de 1 année qui vient de s'écouler, elle a offert cependant quelques œuvres véritablement recommandables. Le roman, et le théâtre surtout, accusent une flagrante infériorité. La critique d'art et l'esthétique occupent une place minime ; l'érudition et la philologie sont. au contraire, en progrès, comme l'étude des sciences morales et politiques, principalement au point de vue des questions religieuses, si cependant le mot progrès peut être de mise ici. Mais la critique. l'histoire proprement dite. l'histoire littéraire et les études accessoires suivent une marche ascendante des plus marquées.

M. Vapereau consacre à tout ce qui a paru de vraiment intéressant, pendant les douze mois de 1863, des notices sérieusement travaillées, jugeant sagement le fort et le faible de chacun, montrant une grande impartialité et faisant connaître réellement ces livres au lieu de les indiquer seulement.

Des éloges pareils sont mérités par M. Figuier qui, dansson Année sciet t fique cl indusfr elle passe en levue les travaux scientifiques, les inventions et les principales applications de la science à l'industrie et aux arts, quiont attiré, pendant la même pénode, rattention publique en France et à l'étranger. Tout y est examiné, apprécié, exposé avec clarté et érudition. Je citerai comme spécialement curieux le chapitre sur l'application de la physique au théâtre, à propos des spectres qui ont attiré la foule sur diverses scènes populaires, et, plus encore, celui sur les progrès et les découvertes relatives;, l'histoire naturelle. Notons que M. Figuier s'y prononce complètement en faveur de la véracité de la découverte de l'homme fossile.

1, Année hnt, rique est un recueil qui relate avec la plus grande exactitude le mouvement des événemens politiques en 1861. Mais déjà tous ces faits sont bien éloignés de nous, et il serait à désirer que le travail de M. Zeller pût paraître comme ceux de MM.

Figuier et Vapereau. Un ail de retard est un laps de temps trop considérable ; au milieu des complications incessantes de cette époque, on oublie presque ce qui est séparé déjà par tant de mois, et l'on voudrait plutôt trouver sous la main un résumé de ce qui s'est accompli pendant l'année d'où nous sortons. Cette critique n'enlève rien au mérite du travail de M. Zeller son livre demeurera comme un document toujours utile ; mais je la formule parce que je crois que. de la sorte, l'intérêt de son œuvre serait plus actuel et, par conséquent, al teindrait plus aisément au succès dont elle est digne à tous les points de vue.

Un mot encore cependant. M. Zeller a tort de confondre dans un même chapitre le Royaume d Italie et les Etats-Pontificaux, comme si l'envahissement désiré par les partisans de la révolution était chose accomplie. Il parie de Rome comme d'une simple ville dépendante de la monarchie du roi Victor-Emmanuel ; il prète même au gouvernement français des idées d'abandon qu il n'a pas plus eu, grâce à Dieu, en 1862 qu'il ne les a aujourd'hui. C'est une tache que je constate avec rrgret et une tendance contre laquelle je proteste de toutes mes forces.

XXIV.

9 JUIN 1864.

L'expédition de la Cochinchine en 11861 , par M, Pallu, 1 vol. in-8°, Paris, Hachette , 1864.— Le Progrès, par M. About, I vol. in-8°, le même.— William Shakespeare , par M. Victor Hugo, I gros vol. in-8°, Pagnerre . 1861. Lit me de Calvin, par Th. de Bèze . publiée par M. M. Froumentin. I vol. in-12. Paris, Cherbulier, — La Vie anglaise moderne, par M. Malot, t vol. in- 18, Michel Lévy. — Les Rayons, par M. Bazin, 1 vol. in-8°. Pion, 1864. — Ary Zang, par M. Barbara, 4 vol. in-18, Hachette, 1864.

Nous ne referons pas ici l'histoire de l'expédition de Cochinchine ; les évènemens sont encore trop récens, trop présens à la mémoire de mes lecteurs pour que j'aie besoin de les analyser; mais je crois juste de signaler le livre qu'un officier de marine, qui a pris part à cette glorieuse campagne , vient de lui consacrer. M. Pallu raconte ce qui s'est passé, depuis le jour où l'amiral Charner arriva à Saïgon, en février 1861, jusqu'à la conclusion de la paix avec les Annamites , au mois de novembre de la même année. Il complète ce volume par une série de pièces justificatives fort bien choisies , et par l'obituaire de tous les Français , prêtres, soldats et marins qui ont trouvé la mort, dans ces lointains parages, depuis le décès de Mgr Pal'u , vicaire-général du Tonquin, l'un des parens de l'auteur, mort au mois de novembre 1684.

Au moins je rapporterai ici le récit de la bataille du 25 février; elle coûta trois cents hommes à l'armée alliée, forte ce jour-là de huit mille combattans; elle avait devant elle quarante mille hommes vigoureux, bien armés et abrités derrière des retranchcmens munis d'une artillerie considérable.

Il s'agit de l' attaque du camp de Ki-Hoa; l'armée expéditionnaire venait de balayer rapidement la plaine et de se heurter à la grande ligne fortifiée qui protégeait le campement ennemi sur trois points

« Si le sort des trois chocs eut élé le même , si la ligne eût été rompue en ces trois points au même moment, l'ennemi, se voyant entouré d'une force égale, eùt cédé d'un seul coup , au lieu de cé 1er par des mouvemens successifs, à droite d abord . à gauche ensuite. Mais le choc de la colonne de droite fut si furieux , qu'elle défonça la ligne en un quartd'heure. Les autres attaques en durèrent trois. Les marins débarqués et les Espagnols, qui combattaient ensemble ce jour-là, restèrent donc pendant la différence de temps, une demi-heure , dans 1 enceinte ou ils avaient pénétré et où ils étaient pris comme dans un piège. Leur contenance fut héroïque , et leurs efforts, détournant une partie considérable des ressources de t ennemi, fuient d'un puissant secours pour les attaques du centre et de la gauche »

En ce moment, la lutte, par son prolongement même , par le redoublement de violence, de l'attaque et. de la défense , prenait un caractère sinistre. L'indifférence et la sérénité de la nature faisaient ressortir l'acharnement des hommes , et le combat se déchaînait comme un orage furieux, sous un ciel impassible. Le cri de : Vive l'Empereur ! depuis longtemps avaient cessé ; la crépitation non interrompue de la fusillade, le bruit aigu des balles, quelquefois, mais rarement , l'imprécation ou le cri de douleur d'un mourant , attestaient seuls l'acharnement de 25,000 hommes, séparés par une mince barrière de terre, par la distance à laquelle on peut se tendre la ■ main... Un assaut qui, dans trois quarts d'heure, est singulièrement compromis : après l'élan , la réaction déjà se faisait sentir; l'énergie de l'attaque diminue , celle de la défense augmente Tous les mouvemens s'opèrent complètement à découvert , sous des feux étudiés d'avance, et ce funeste espace se couvre de morts et de blessés. Un des aumôniers de l'armée courait d'un mourant à un autre , se penchait vers eux et psalmodiait rapidement des paroles latines. Là furent blessés, mais restaient debout ou se relevaient le lieutenant de vaisseau de Foucault, l'ensei-

gne B, rger les aspirans Noël et Frostin; le quartiermaître Rolland qui eut la cheville fracassée, se pansa lui-même ft se traina au l'eu, le clairon Papier, qu',

(Uns le commencement de l action, fut atteint au front. et continua à sonner la charge. Près de là tombj l'en- seigne Jouhaneau-Garegnère , qui eût 'e t1anc gauche emporté et engagea les hommes qui voulaient le relever à le laisser et à continuer de combattre

Ce drame , jusqu'alors indécis , tirait pourtant à sa fin. Quelques hommes, leur chef en tète, après avoir marché droit à la courtine, traversaient le fossé et touchaient l'obstacle , quand 1 effort de trois attaques aboutit en même temps sur les trois points. La pot te l'ut défoncée à coups de hache par quelques hommes intrépides. Tous les annamites qui ne purent s'enfuir furent massacrés , et le combat linit dans une scène de carnage « Dans cette affaire, l'armée mit 300 hommes hors de combat. Douze furent tués sur le coup. Beaucoup de blessés ne survécurent pas à leurs b'essures. L'enseigne Jouhaneau-Gareg-nère expira dans la journée, après cinq heures de souffrances atroces. Le lieutenant-colonel Teatard mourut le lendemain seulement. Les blessés ne se plaignirent pas ou se plaignirent rarement. Ils étaient simples et admirables: la vie s'en allait chez quelques uns, sans qu'il leur échappât une parole de désespoir ou de regret de mourir si loin de la France.»

Ce récit m'a paru émouvant et éloquent, et le lecteur pourra me croire quand je lui dis que le volume de M. Pallu renferme de nombreuses pages de ce genre.

Le livre de M. About n'est pas émouvant : il offre un singulier mélange de choses sérieuses et de détails fantaisistes ; l'auteur aura beau faire, il conservera toujours cet esprit éminemment vif et prompt, mais un peu bizarre, qui n'est pas précisément fait pour les travaux véritablement graves. 11 sait assurément beaucoup, mais il montre trop la confiance extrême que lui inspire ce savoir, quand il nous déclare, sans la moindre modestie, qu'il appartient à une école composée d'esprits positifs, rebelles à toutes les, séductions de l'hypothèse, résolus à ne tenir compte, que des faits démontrés. » M. About entre dans des détails qui font précisément douter du sérieux de son

livre, comme par exemple, quand il décompose le budget de 1 Etat, pour l'aire connaître la part propor- tionnelle de chacun de ses lecteurs dans les dépenses générales, y compris 20 centimes pour l'exécuteur des hautes œuvres. C'est la une plaisanterie, nullement digne de la fameuse école positive dont nous venons de parler. Quand au progrés proprement dit, au progrès souhaité par M. Edmond About, il est facile à résumer. M. About trouve l'idéal du propres, en fait de gouvernement, dans cette grande machine jaune, verte ou marron qui circule à travers les rues de Paris et a nom 1 omnibus « En vente, je vous le diS, l'omnibus n'est pas seulement une voiture à qua- tre roues, c'est le char du progrès, le symbole de 1 association pacifique, fondée sur la liberté. On y entre quand on veut, on en sort, sans demander la permission de personne; tous les voyageurs ont le même droit Le conducteur, autorité morale, obéit poliment au public qui le nourrit...., Ce fonctionnaire tout privé n'a pas d'opinion. ne fait pas de zèle, ne commet pas d'abus , attendu que l'omnibus est une association étrangère à la politique et à toutes ses absurdes conséquences. Comprenez-vous, maintenant, pourquoi les émeutiers, geut stupide et brutale, préludent toujours au renversement des lois par la culbute des omnibus ? »

J'avoue, à ma grande con fusion, ne pas comprendre du tout, et j'ai la prétention de n'être pas le seul — En somme, le livre de M. About est une grande fantaisie , beaucoup trop longue, renfermant des pages très curieuses, des détails très interessans. mais qui n apprend rien , comme l a déjà dit un critique plus autorisé que moi : cette œuvre sur le progrès est un mélange singulier où circulent une multitude d'idées toutes ingénieusement mises en lumière , mais dont l'ensemble est indigeste et confus. (1 Dans cette carrière où il prodigue une impatiente activité, dit M. de Mazade , et où il sème les fruits de son imagination , M. Edmond About a trouvé déjà plus d'une mésaventure, sans compter le demi-succès qui attend vrisemblablement le Progiès. « M. About nouc dit dans sa préface qu'il craint de ne pas réussir, de n'être pas pris au sérieux, parce qu'il ne fait pas bâiller.» «. Le Français, ajoute-t-il élégamment, veut

être assommé, comme le lapia demande à être écor- ché vif; il n'estime pas ceux qui l'amusenl.» Moi j'ai grand peur que M. About se trompe fort ici et que se; lecteurs ne bâillent au contraire demésurément....

Je veux signaler le William Shakespeare que vient de publier M. Victor Hugo , lequel , remarquons-le, sait certes employer bruyamment les loisirs que les révolutions ont créés à l'ex-pair de la monarchie de Juillet. Quant à en rendre compte , comment faire? Il y a de tout. dans ce gros volume, qui fait, par son exécution matérielle, le p!us grand honneur a l'imprimerie de M. Claye. L'auteur nous dit luimême que le vrai titre de cet ouvrage ferait : A propos de Shakespeare. « Il traite à l'occasion de Shakespeare, toutes les questions qui, touchant à l'art. se présentent, à l'esprit. » L'auteur n'a point hésité à aborder ces questions complexes de l'art et de la civilisation,sous leur face diverses, multipliant les hnrizons, toutes les fois que la perspective se déplaçait, et acceptant toutes les indications que le sujet, dans sa nécessité rigoureuse, lui offrait. De cet agrandissement du point de vue est né ce livre.

Il est parlé, en effet, de tout dans ce volume : à part quarante-six pages spécialement consacrées à raconter la vie du grand poète, lei cinq cents autres s'occupent de sujets les pIns étranges et les plus étrangers à Shakespeare. Voici quelques titres de chapitres : les Génies (où il est parlé d'Homère, de Job, de Tacite, de Saint Jean. de Rabelais, etc.) ;— les Ames, — Zoïle aussi éternel qu'Homère, — les Esprits et les masses, — le XIXe siècle, etc.

M. H ugo y donne libre cours à ses fantaisies littéraires : à côté de flamboyantes pages, comme lui seul sait en écrire, on rencontre des passages incroyables, comme lui seul aussi sait les imaginer ; il nous parlerade « l'infusoire de Shakespeare se reliant au génie d'Eschyle » ; il nous apprendra que « la musique est la vertu de l'Allemagne », que « le chant est pour elle une respiration. » Il écrira sans hésiter : « Cette famille Shakespeare avait quelque vice originel, probablement son catholicisme, qui la lit tomber. » Je iinirai en rapportant ce prodigieux croquis de Londres :

« On pourrait appeler Londres la Bauylone notre. Lugubre le jour, splendide la nuit. Voir Londres est un saisissement : c'est une rumeur sur une fumée. Analogie mystérieuse ; la rumeur est la fumée du bruit. Magnifique et sombre ville. L'activité y est tumulte et le peuple y est fourmillière. On y est libre et emboîté. Londres est le chaos de l'ordre. »

Encore un mot sur les poëmes antiques de l'Asie : « Les grandes énigmes sont dans ces poëmes. Ils sont pleins de l'Asie obscure Leurs proéminences ont la ligne divine et hideuse du chaos. Ils font masse à l'horizon, comme l'Himalaya. On lit ces livres avec le penchement de tête étonné que donnent les profondes distances entre le livre et le lecteur. On y voit le piétinement mystérieux d'un peuple d'esprits qui y a travaillé dans la nuit des siècles. Ici l'orteil démesuié du géant ; ici la griffe de la chimère. Ces poëmes sont la pyramide d'une fourmillière disparue. »

Il y a écrit epnt soixante-et-rlouze pages émaillées de phrase de ce genre. Mais je le repète , on rencontre çà et là de pàssage saisissans. Cette image par exemple de celui qui cherche trop à creuser les grands mystères de l'humanité . « Le songeur se heurte à la paroi rigide où glisse le rayon pâle. Il rencontre la certitude.parfois comme un obstacle,et la clarté parfois comme une crainte. Il passe outre. Il est l'orient sous la voûte. C est terrible. N importe. Oa songe ! "

M. Victor Hugo donna l'un des plus tristes exemples du génie hors de sa voie et de l'homme qui cherche à faire du bruit ; ca enfin pourquoi jouet-il le rôle d'exilé, lui qui peut rentrer quand il voudra ? C'est pour ajouter quelque chose à l'auréole qu'il se figure porter autour de la tête. Pourquoi écrit-il ce qu'il écrit ?

En publiant une nouvelle édition de la vie de Calvin, écrite par Théodore de Bèze , et en y joignant quelques lettres et pièces inédites , M. Alfred Fromentin a composa lui-même une étude sur le grand hérétique et sur son oeuvre ; cette étude vaut la peine d'être lue. Je ne raconterai pas à nouveau l'existence de Calvin ; elle n'est certes pas assez édifiante pour trouver place ici, mais je crois bon de reproduire le jugement porté par M. Fromentin.

« Calvm tut donc un grand caractère plutôt qu'une grande intelligence , et son souvenir restera vivant, longtemps encore après la disparition du sillon qu il a tracé. Devant sa sombre et inébranlable fermeté, le despotisme, la papauté, l'inquisition reculèrent, et il réuss;t à implanter solidement, au cœur même deI Europe catholique, la petite république genevoise: Sa gloire est là ; car bien que Genève ne réalisât pasmême 1 idéal religieux du XVIe siècle, elle représentait pourtant un progrès incontestable sur le passé. Mais la doctrine calviniste, exclusivement fondée sur une interprétation arbitraire et imposée par son nu-. teur, ne remplissait aucune des conditions qui assurent A une œuvre de ce-genre l'universalité et la durée. En réduisant à une sèche et étroite dogmatique la plus sublime de toutes les conceptions religieuses, Calvin contribua, sans le vouloir, à diminuer encore en elle cette irrésistible force d'expansion- qui lut avait livré le monde.

« Nature intolérante et sectaire, esprit sagace et pratique, mais impuissant à s'assimiler les idées larges et élevées, Calvin ne comprit jamais en réalité cequi est l'essence même du christianisme. Il chercha de bonne foi à le ramener à sa pureté primitive; et,. sans se préoccuper du choix des moyens, poursuivit oc but avec une implacable persévérance. S il avais plus approfondi la vie et le caractère du. Christ, il eût vu, peut-être, qu'une pareille tâche exigeait des , qualités morales qui s'allient rarement à un tempérament dur, despotique, chagrin et impérieux. Peutêtre alors eût-il aussi compris que le vrai christianisme, indépendant des rites et des dogmes qui n'en sont, que. la manifestation passagère et variable, repose tout entier sur la participation aux grandes idéi s de Jésus, invariables et éternelles, puisqu'elles ;e résument dans l'amour de Dieu et du prochain, d'où naissent la pieté et la charité. »

Quel dommage que M. Fromentin ait ajoulé cette regrettable phrase contre les rites et les dogmes; comme si, sanseux, on n'arrive pas à ce christianisme vague, incertain qui semble prédominer en ce moment dans la confession protestante et y amener un désordre et une multiplication d'opinions,, inquiétantes pour sa durée. Mais j'indique seulement ce

passage, sans le discuter davantage, et j'aime mieux féliciter l'auteur de cette introduction, fort intéressante du reste, d avoir donné une nouvelle édition d'un petit livre devenu excessivement rare et qui ne multipliera pas le nombre des admirateurs de Calvin, malgré les gémissemens de Théodore de Bèze sur « la perversité du monde qui esmeut le Seigneur de retirer son fidèle serviteur si tort à soy. »

Je parle rarement de livres de poésie ; c'est certainement un tort de ma part. Mais d'ordinaire, ils we causent cette seule surprise, que des auteurs, la plupart du temps inconnus, s'amusent à dépenser leur argent pour faire imprimer tant de sonnets et d'idées parfaitement bons à reléguer dans des albums manuscrits. Cette fois, je ferai une exception pour les Rayons, de M. Eugène Bazin ; il y a dans ce recueil de la vraie poésie, de dissertations chaleureuses,des élévations réelles qui démontrent et proclament les vérités éternelles, dans un langage digne du sujet. Nous ne pouvons qu'applaudir vivement à l'Hymne de la vie nouvelle, à l'Esprit de Dieu, au Sarsum cjrda, aux Opprimés. M. Bazin a évidemment du talent, et, de plus, une dose assez rare d'originalité.

Nos lecteurs achèveront de le juger d'après ce passage, pris au hasard; 'il se trouve dans la pièce intitulée : Pensées de V Evangile :

Une force sns to ne. immense, universelle. Maintient 1 orbe éclatant où chaque as're étincelle. Mais plus puissant encore est l'ordre, est ce.te loi. Par qui toute âme. ô Ch'ist ! gravi e àutour de loi. Sur l'aile de h brise, au souffle des tempêtes,

Ti parole, plus loin qu'aucun cri des piophètes,

l'ar le vaste univers, semée à tous le, vents. fenêtre aj cœur de 1 homme, y germe en fruits vivons, Comme un fleuve d'Eden q-u1, descendant les âges, Va sans fin s'épanchant sur de nouveaux rivages ; Lorsqu'un peu de limon semble obs-urcir ton cours, Tu roules p'us fertile et tu grandis toujours.

En vain, nous te perdons au milieu de nos ombres, Nous croyons l'arrêter sous nos triâtes décombres, L'humanité renaît de l'homme qui périt,

Et de Dieu sur les eaux pluie toujours l'e>prit.

Je signalerai le nouveau roman de M. Barbara, Ary Zang ; la scène se passe en Orient, dans le

Cachemyr, et l'auteur a su y ressembler les plus vives couleurs, dont il charge d'ordinaire sa palette ;

il a choisi pour épigraphe cette phrase bizarre : On dirait que les mêmes hommes renaissent, de temps en temps, sur de nouveaux traits.

M. Malot a voulu tracer un tableau réel de la vie anglaise contemporaine, et il a réussi à écrire un livre court, assez complet, curieux et très-amusant. C'est un tableau animé, exact, peu flatté : l'auteur cependant cherche à raconter plutôt qu'à critiquer, et il s'est contenté de résumer,en une page de l'introduction, les qualités négatives des Anglais, lesquelles peuvent servir à la grandeur du pays, mais non pas à son embellissement moral. Il a semblé à M. Malot qu'au temps présent, il serait à désirer que les Français connussent véritablement l'Angleterre, comme les Anglais la France; que pour cela nous devrions abandonner nos préjugés nationaux, consentir à voir de nos propres yeux, à rejeter les opinions et les phrases toutes faites qui existent depuis les guerres de Louis XIV, de la Révolutiou et de l'Empire, à renoncer à faire la caricature de l'Angleterre. M. Malot a eu une pensée simple et ingénieuse, qu'il a su heureusement exploiter. Il a écrit un livre agréable et très-utile sur une apparence légère ; il est à désirer qu'il trouve, de l'autre côté de la Manche, un imitateur.

XXV.

3 JUILLET 1864.

Terrènr blanche et Terreur rouge, par le marquis de Laincel, 1 vol. in-'18, Paris, Giraud, 18G4. — La frégate l'Introuvable, par G. de la Lalandelle, in—18, Brunet, 1864.— Romans nouveaux: L'Ami Fritz, par Erckmann-Chatrian, I vol. in-18, Hachette, 1864. — Les deux Htrilières, par Mm6 de Mirabeau et M de Grenville , I vol. in-18, Michel Lévy. — Renée Mauperin, par MM. de Goncourt , 1 vol. in-18, Charpentier, 1864.— Le galant écrin du XVIII" siècle, par M. Monselet, 1 vol. in-18, Michel Lévy.

Nul n'a certainement oublié le légitime succès obtenu parle 101e Régiment, décrit et raconté par M. Jules Noriac avec un esprit, une verve et un goùt irréprochables. Uu écrivain, qui a certes fait ses preuves, a voulu que la marine eût aussi son 101e, et il a écrit La frégate l'Introuvable. Son'essai est heureux et sera certainement lu aver. plaisir. Quelques pages sont vraiment dignes de l'humouris tique modèle que M. de la Landelle s'est proposé, je citerai notamment la conversation à la table de l'état-major , la monographie du maître timonnier. et la critique des pièces maritimes jouées sur les théâtres de Paris. La frégate l'Introuvable a bien fait de mettre à la voile, et son voyage sera certainement heureux à travers toutes les mers où elle se présentera.

Nous allons mentionner ici quelques nouveaux venus dans le monde de la fantaisie; ils me paraissent devoir être accueillis avec une sincère faveur par tous ceux qui aiment encore mieux lire des livres composés avec respect pour le public au lieu de se précipiter sur des volumes à titres équivoques, aux gravures non équivoques, malheureusement, qui dé-' shonorent les vitrines de certaines librairies.

Et d'abord, des louanges sans réserve à l'heureux auteur de l' Ami Fritz, M. Erckmann-Chatrian qui raconte, avec tant de verve,et de talent, ces aventures mystérieuses, empruntées à la littérature allemande, qui sait si parfaitement entasser le merveilleux sur le merveilleux, aborder franchement ce qui paraît inextricable, et sortir d'embarras,de la plus simple façon du monde. L'Ami Fritz est un joli roman, parfumé de l'air allemand et qui ne laisse pas le lecteur maître d'interrompre sa lecture, dès qu'il a commencé à feuilleter ces pages véritablement intéressantes.

Je dirai également du bien des Deux Héritières, honnête et piquant roman,qui emprunte à la manière dont il a été composé un cachet tout particulier. Mme la comtesse de Mirabeau, déjà connue par son charmant livre des Jeunes filles pauvres, et le vicomte de Grenville, ont eu la pensée , quoique se connaissant à peine , d'écrire un roman par lettres : quatre personnes sont censées correspondre , deux hommes et deux femmes ; chacun des deux auteurs a adopté un couple et a cheminé de la sorte. Le livre est parfaitement réussi en dépit de la bizarrerie de cette étrange collaboration.

Renée Mauperin est une étude contemporaine très soignée, très émouvante et très réaliste — mais dans !e bon sens de ce mot—de MM. Jules et Edmond de Concourt. Les situdtions gaies y sont habi lement ménagées, à côté des scènes les .plus tristes et font honneur au talent souple et vatié des auteurs. —Renée , une jeune fille du monde , un peu trop instruite , ce semble , a découvert que son frère va épouser la riche Mlle Bourjat, grâce à ses coupables relations avec sa future belle-mère : elle veut, à tout prix, dès lors,mais sans éclat, rompre un mariage qui blesse sa conscience. M. Bourjat exige cependant quelque chose , c'est que M. de Mauperin ajoute à son nom un nom titré, flattant sa vanité bourgeoise : ce dernier l'obtient et sa sœur, alors, fait prévenir le dernier représentant de la famille dont on vient de voler le nom. Ce vieux gentilhomme accourt, provoque Henri Mauperin et le tue : on comprend que sa sœur ne lui peut survivre, et le reman se clôt sur la peinture navrante de la mort de celte malheureuse jeune fille, qui a fait périr son frère,en voulant seulement rompre une union sacrilège.

La science avancée des choses de ce monde est évidemment trop développée chez Renée Mauperin . mais l'intérêt du roman fait taire les critiques e: laisse seulement place à l'éloge.

Les Galanteries dtt dix-huitième siècle nous serviront de transition pour passer à un autre ordre d ouvrage. Le nouveau livre de M. Monselet tient précisément de l'histoire et de la fantdisie : il forme un recueil extrêmement piquant et curieux pour 1 histoire intime du dernier siècle de notre ancienne société. La bibliothèque galante donne l'analyse d'une trentaine de volumes de cette littérature bâtarde dont Crcbillon fils , du Laurens et Voisenon étaient les ehoryphés, volumes aujourd hui rarissimes, de mauvais goût , assurément, mais importans cependant pour I histoire des mœurs et des hab tudes. Leurs biographies écrites avec l'humour que chacun connaît à l'humouristique Monselet, complètent ce livre attrayant : l'un raconte la vie de Desforges, l'autre celle de Cazotte. Celle-ci m'a particulièrement intéressé : le premier acte se passe, si je puis ainsi parler, dans l'atelier de Fragonard ; le second dans un modeste bourg de Champagne , et le troisième devant le tribunal révolutionnaire et sur l'échafaud. C'est vivement raconté, et conçu dans le meilleur esprit ; voici comment M Monselet apprécie les sanglantes scènes de la Terreur :

c Il est dans notre histoire cinq ou six dates effrayantes, qui se dressent, semblables à des poteaux, comme pour indiquer le trébuchement de la civilisation, et qui justifient presque les omissions du père L riqueî. Les 2. 3 et 4 septembre 1792 appartiennent à ces dates particulières, devant lesquelles la peinture, le roman et le théâtre reculent épouvantés. Tragédie ignoble, dont les actes ne se passent que dans des cachots, à peine éclairés par la torche et par l'acier ; l'expédition des prisons, comme on l'a appelée honnêtement, est une de nos plus grandes hontes nationales. Vainement ceux qui placent la loi po'itique au-dessus de la loi morale, ont plusieurs fois tenté de- présenter ces massacres par un côté supportable. compréhensible ; il y a quelque chose en nous qui repousse jusqu'à la simple atténuation de tels crimes. Là où l'humanité disparaît. le patriotisme n'est-plus qu'un exécrable mot. »

A propos de Terreur, le marquis de Laincel se propose résolument d éclaircir un regrettable malentendu, trop souvent exploité par la mauvaise foi de quelques-uns, et qui consiste à assimiler les excès de la révolution aux excès de la réaction légitimiste, sur quelques points de la France en 181.5. Voici bien des années, comme le remarque judicieusement le marquis de Laincel, que l'esprit de parti cultive avec soin de méchantes banalités « qu'il tient en réserve, comme en serre chaude pendant que les temps sont calmes et froids ; puis, lorsqu'il trouve assez active la végétation de ces parasites, et quand le soleil lui semble propice, il s'empresse de les étaler et de les faire se cramponner publiquement à 1 hisloire. L'histoire apparaît ainsi, par momens, tout enlacée de ces choses malsaines. »

Terreur blanche, Terreur rouge! mot fulgurant comme un épouvantail, composé de feux variés, exploité par Victor Hugo, et adopté malheureusement par nombre d'écrivains grands ou petits. M. SainteBeuve lui-mème n'a pas su résister au courant, et il a développé ce thème, parfaitement faux, à la suite de l'exilé volontaire de Jersey ; le rapprochant de la grande Terreur rouge, ce qu'il lui plaît de nommer la Terreur blanche, et en assimilant un ciron à un mastodonte, le critique en question a eu évidemment le tort de parait re empiéter sur la phraséologie à effet, que l'on tolère à peine dans les manufacture des fabricans de romans et de mélodrames.

Et en effet, vouloir établir une comparaison quelconque entre les crimes de la Terreur révolutionnaire et les. regrettables excès de 1814 et 1815, c'est faire, ce me semble, acte d insigne mauvaise foi et de profonde ignorance. Les uns ont eu pour théâtre, la France entière, les autres une partie relativement restreinte du royaume ; les uns se sont produits sans aucun motif, par haine forouche, aveugle, désordonnée; les autres n'ont été provoqués que comme réaction des précédents; les uns ont enfin entassé les martyrs par centaine ; les autres n i comptent que de rares victimes II y a-t il assimilation possible.pour un esprit sage et équitable ?

M. de Laincel s'est proposé uniquement de raconter les crimes de la Terreur rouge, dans les mêmes

contrées où ont été commis ceux de la Terreur blanche. « Ville par ville, dit-il, époque par époque, je vais énumérer ce qui s'est passé de considérable, en fait de terreurs diverses, depuis 1789 jusqu'à la fin de 1815. Il sera facile, après cette rapide énumération, de se rendre compte de ces farouches périodes, et, devant ces tableaux, je ne pense pas qu'il soit jamais possible à un critique bérieux de reprendre la bizarre fantaisie d'établir, de loin ou de près, un parallèle entre deux époques si dissemblables. »

En 1815, le peuple du Midi se laissa emporter et commit de déplorables crimes ; on ne songe pas à le dissimuler; mais il importe de faire connaître ce que ce peuple avait souffert, et d'expliquer comment il crut n'exercer que des représailles. Ceux qui avaient surtout à trembler, étaient-ils sans reproche ? S'il est juste que l'histoire serve d'enseignement, n'estil pas encore plus utile de faire ressortir ce qui amène fatalement des représailles que d'accuser un gouvernement des crimes dont il ne saurait être responsable? Les meurtres conduisent aux meurtres, surtout en temps de révolution ; les derniers qui s'accomplissent doivent retomber, en définitive, sur les hommes entrés les premiers dans cette voie sanglante. En 1793 c'est véritablement le gouvernement qui faisait faire ces hideuses et sanglantes exécutions ; en 1815, c'est au nom du gouvernement que des crimes furent commis par quelques hommes exaltés, mais nullement par son ordre. Tous les historiens honnêtes et sérieux constatent, au contraire, les constans efforts du roi pour s'opposer à ces scènes criminelles, qui ne servaient qu'à venger, en résumé, des rancunes personnelles.

M. de Laincel nous conduit successivement à Avignon et à travers tout le Comtat, à Aix, à Marseille, à Toulon, à Lyon, à Bordeaux, à Tarbes, à Pau, à Toulouse et à Nîmes, et nous y voyons les gens de 93 y montrer une férocité raffinée, qui ne peut être comparée qu'à celle de l'abominable proconsul de Nantes.

L'imagination comprend à peine, aujourd'hui, qu'à si peu de distance de nous, des hommes, dont nous connaissons les fils, aient pu en arriver à ce degré de perversité,où l'immoralité,la plusbrutale d'ordinaire,était le principal stimulant de ces horribles massacres. Le

comtat Venaissin fut. peut-être,la contrée la plus maltraitée à cette lamentable époque : Avignon eut sa journée du 17 octobre 1791, dans laquelle Jourdan Coupe-Tête se surpassa, et devança avec le plus éclatant succès les horreurs des massacres de septembre. Après, eut lieu la destruction du bourg de Bedouin , destruction ordonnée parce que, pendant Id nuit, l'arbre de la liberté, planté sur la place principale de cette localité, avait été coupé. Il y eut, à cette occasion, des scènes inénarrables et l'on n'y croirait pas, si la Providence n avait pas permis à des témoins de prolonger assez leur existence pour attester ces monstruosités à leurs arrières neveux 1 Je m'arrête , je ne parle ni de Lyon, ni de Toulouse, mais j'engage tous les accusateurs de la prétendue Terreur blanche, y compris M. Sainte-Beuve , à lire le livre du marquis de Laincel et à vouloir bien ensuite juger impartialement.

Quelques détails cependant ne seront pas inutiles sur la Terreur à Marseille. — La populace commença à faire connaître ses sanglans instincts au mois d'août 1789, à propos de quelques affiches avec lesquelles de lâches agitateurs trouvèrent moyen d'exciter la foule contre la garde bourgeoise. Au mois de mars suivant, M. d'Ambert, colonel de Royal-Marine fut pris, emprisonné, et on demanda sa tète; il fut sauvé par un sous-officier qui s'appelait Bernadotte. Ou voulut ensuite s'emparer des forts marseillais, comme à Paris on s'était emparé de la Basttlle ; les commandans capitulèrent aisément, mais les vainqueurs, ayant su que M. de Beausset, major de l'un des forts, avait proposé de résister, le saisirent , tandis qu'on le cachait travesti dans une boutique de perruquier, et le massacrèrent avec de hideux raffinemens; les femmes surtout s'y montrèrent d'une honteuse férocité : on mangea son cœur.

En 1791, les assassinats se multiplièrent à Marseille, et déjà une municipalité digne de préparer 93 y avait été installée. L'année suivante, d'assez nombreuses pendaisons eurent lieu, sans aucune forme de procès; plusieurs prêtres notamment furent choisis comme victimes. La Terreur éclata, enfin après cette longue série de crimes isolés. Cartaux , qui venait de terrifier la Drôme , entra à Marseille le 25 août

-1793. « La Terreur y pénétra en même temps que lui, et comme souvent en ce monde, le grotesque se mêle au terrible, un culte nouveau fut inauguré peu après ce triomphe. La déesse Raison se promena par les rues , dans une sorte de procession combinée par le citoyen Albitte. » Barras et Fréron vinrent bientôt organiser les choses dans l'antique cité phocéenne; ils débutèrent par une affiche que ces mots terminaient : « La Terreur est à l'ordre du jour. » Ils s'installèrent à l'hôtel Borély et les cachots ne tardèrent pas à être remplis, bien qu'on eût eu la précaution d'en accroître singulièrement le nombre. L'échafaud fonctionna dès lors à l'instar de

Paris, et tout ce que Marseille renfermait de considérable et d'honnête dut trembler ou fuir. Du 15 septembre au 31 décembre 1793 , ces proconsuls mirent en jugement cinq cents personnes : cent soixante-deux furent guillotinées ; les autres demeurèrent en prison; seul peut-être, Barras lit relâcher M. de Tourres, que tous les habitans du village de SaintAntoine vinrent redemander.

En même temps, Fréron et Barras détruisaient les monumens de Marseille et volaient tout ce qu'ils trouvaient : ils tirent même briser la plaque sur laquelle était gravé le nom de tous ceux qui se distinguèrent par leur dévouement lors de la grande peste ; c'est ce que M. de Laincel appelle avec justice « encore un 'trait de stupidité. » Mais après le siége de Toulon, le tribunal révolutionnaire ne fut plus trouvé suffisant, et on le remplaça par une commission militaire, dont le président avait changé son nom de Leroi contre celui de Brutus. Le code de cette horrible juridiction ne renfermait que ces deux articles : « 1° Les aristocrates sont mis hors la loi ; les preuves morales sont admises. » Les exécutions naturellement redoublèrent , et la plus petite bourgeoisie eut l'honneur de fournir un nombreux contingent de victimes.

Cent soixante personnes furent guillotinées, du 23 janvier au 1" février 1794. Le travail ne chôma pas davantage durant les semaines qui suivirent : des noms les plus illustres de la Provence figurent dans ces listes funèbres, à côté de noms les plus inconnus, les nlus obscurs. Au mois de mars, le nombre des dé-

tenus dépassait le chiffre de trois mille : c'était le citoyen Maignet qui dirigeait « le travail,» pour employer une expression du temps. Marseille alors était véritablement ruinée. « Son port n'offrait plus qu'un amas de navires oisifs ; le commerce y était complètement anéanti ; les ateliers s'étaient fermés. Qu'importait à ces hommes la prospérité de la France ? La planche des assignats fonctionnait en même temps que la planche de la guillotine ; les dépouilles et l'or des émigrés, des exilés et des suppliciés, fournissaient des ressources. Une contribution de 4 millions avait frappé Marseille. Lorsque le 9 thermidor délivra la France , cette ville était méconnaissable, et elle ne reprit vraiment son ancienne physionomie que lorsque la paix, après 1815, permit au commerce de reprendre son essor.»

En 1814 et 1815, quelques crimes furent malheureusement commis, à Marseille, mais malgré les effors des autorités ; et peuvent-ils se comparer aux horreurs que je viens de résumer rapidement? A la nouvelle de Waterloo, il y eut en effet une assez grave émeute : quelques personnes furent ensuite massacrées individuellement : il y eut enfin l'affaire des Mameluks de la garnison,que leurs insolences exposèrent à de cruelles représailles. Mais il est incontestable que les marseillais, en généralise firent remarquer par leur sage énergie : « Jamais paroxysme d'assassinat, a dit M. Méry, ne fut plus court ; l'immense majorité de la garde urbaine, prit les armes le 26 juin à l'aube , et toute royaliste qu'elle était, elle condamna, d'un cri presque unanime d'horreur, les crimes du moment, en déployant une admirable vigueur contre la répression. »

Voilà la vérité : partout le gouvernement du roi, chercha à maintenir ou à rétablir l'ordre, et la Terreur blanche n'a jamais eu pour agens que quelques malheureux exaspérés par de cuisans souvenirs, ou de véritables brigands. La Terreur rouge avait pour instrumens tous les agens du gouvernement d'alors.

P. S.- Je veux signaler en finissant une nouvelle revue fondée par notre ami Edouard Fourrier et qui mérite succès et encouragement : la Revue des Provinces paraît par cahier mensuel de 12 à 14 feuilles

in-f' (1 ) ; elle est destinée à .'occuper des études provinciales et doit s'ouvrir aux travailleurs de nos départemens. C'est une œuvre utile, bien conçue et qui a suffisamment prouvé sa valeur par les six numéros parus.

xxvr.

29 JUILLET 1864.

Le Par.théon révolutionnaire démoli , portraits historiques , par M. de Lescure. 1 vol. in-4°, Paris, Dupray de la Maherie , 1864. — Dictionnaire universel de la vie pratique à la ville et à la campagne, par M. Belèze, 1 vol. in-8°, Hachette, 1864. — Mémoires d'un billet de banque, par M. de Parseval des Chênes, 1 vol. 1n-18, DeBtu, 1864.— La Lionne pauvre, par Fortunio, 1 vol. in-18, le même

Nous aurions dû parler, il y a longtemps déjà, du Dictionnaire universel de la vie pra tique, à la ville et à la campagne, digne pendant du Dictionnaire universel des sciences , des lettres et des arts, et-de celui de Géographie et d' Histoire, dans lequel M. Belèze a rassemblé tout ce qui peut intéresser un habitant de la campagne, aussi bien que le citadin, qui aime à se rendre compte des choses. C'est une petite encyclopédie, essentiellement pratique, et qui permet une grande économie de temps et d'argent, tout en vous renseignant infiniment mieux qu'on ne saurait le faire avec une grande dépense de recherches.

M. Belèze a réuni dans le plus commode des cadres, celui d'un dictionnaire , et sous la forme la plus simple , la plus favorable aux investigations, c'est-à-dire la forme alphabétique , les notions

(1) Dupray de la Maherie, Paris.

exactes de tous les intérêts et de tous les de\oirs de la vie; il met à la portée de tout le monde les connaissances usuellps, les renseignemens utiles dont on a sans cesse besoin; il indique à chacun, d'une manière claire et précise , ce qu'il peut ou doit faire dans certaines circonstances; il nous fournit enfin un guide sûr et fidèle , qui nous met en état de faire nos affaires nous-mêmes, sans autre peine que d'ouvrir ce volume très-soigneusement imprimé.

C'est précisément en parcourant un ouvrage du genre de cet utile dictionnaire que l'on reconnaît la profonde ignorance, dans laquelle on vit habituellement, des choses les plus élémentaires à l'existence ; on passe volontiers des heures à s'instruire si commodément et à apprendre mille détails précieux ou intéressans. Mais c'est à la campagne surtout que le travail de M. Belèze rendra de véritables services ; on y est souvent hors d'état de se renseigner sur mille incidens, dont le Dictionnaire de la vie pratique donnera désormais la clef. Il est conçu avec un grand soin, une parfaite clarté, une excessive prudence; il est appelé au plus légitime succès.

Avant d'entretenir mes lecteurs d'un ouvrage, important pour l'histoire de la révolution française, et conçu dans le meilleur esprit , je signalerai deux nouveaux romans qui méritent d'être lus, et font réellement honneur à leurs auteurs, éloge que je suis loin de prodiguer en fait de produits de notre littérature légère. L'un , est intitulé : Les Mémoires d'un billet de Banque ; l'autre, — on aurait tort de s'effaroucher de sou titre — La Lionne amoureuse. M. de Parseval des Chênes nous fait, en débuiant, assister à la mort d'un riche banquier, dont l'âme comparaît devant le juge éternel et se voit condamnée à devenir billet de Banque,pendant six mois, remettant l'arrêt définitif après ce délai, suivant que le mal ou le bien l'emportera,dans la série d'actions à laquelle l'âme-billet prendra passivement part. L'idée est originale, nul ne le contestera, et M. de Parseval nous fait assister à toutes les péripéties que la vue ou la possession de ce billet peut causer dans la classe ouvrière. Il nous promet, si le succès accueille son essai, de continuer des mémoires pour la bourgeoisie, le commerce et l'aristocratie : je crois qu'il peut, dès ce moment, tailler sa plume.

La Lionne pauvre est le récit de la vie d'une de ces malheureuses jeunes filles qu'une faute perd à jamais, et qui, après quelques étapes, au milieu d'un luxe lamentable, meurent de misère à l'hôpital, ou de quelque maladie de poitrine , au milieu de leurs appartemens dorés. Le roman est bien tracé , émouvant, simple, écrit soigneusement ; la fin seule laisse beaucoup à désirer : un peu plus de place à la religion eût, ce me semble], donné plus d élévation à l'œuvre de M. Fortunio.

Je vous signale, sans plus tarder, le livre de M. de Lescure, parce qu'il répond à un besoin du moment. Depuis quelques années, règne un courant déplorable qui a pour but de réhabiliter les grands criminels de la Terreur,'de leur élever des statues, de faire leur apothéose, en n'oubliant pas de rapetisser leurs victimes, et même de les insulter. Il se trouve encore, à notre époque, des hommes qui ne craignent pas de justifier les excès les plus sanglants de la terreur, qui osent innoncenter Danton —M. d'Anton, comme il se faisait appeler avant 1789—, présenter Saint Just comme nn personnage fort modéré,'et transformer Roberspierre en apôtre incompris. Ils persistent à ne voir dans les scènes les plus hideuses de la terreur que des malheurs nécessaires , une satisfaction donnée aux justes plaintes des uns, un châtiment mérité , infligé aux fautes des autres. Ils sont évidemment tout disposés à approuver cette effroyable circulaire, rédigée par les membres du comité de salut public , le lendemain des massacres de septembre , expédiée à toutes les municipalités de France par Danton, ministre de la justice— il y avait alors un ministre de la justice,— et où on lit :

« La commune de Paris se hâte d informer ses frères de tous les départemens, qu'une partie des conspirateurs féroces, détenus dans les prisons, a été mise à mort par le peuple; acte de justice qui lui a paru indispensable pour retenir par la terreur les légions de traitres cachées dans ses murs, au moment où il allait marcher à l'ennemi. Sans doute, la nation entière s'empressera d'adopter ce moyen si nécessaire au salut public. »

Tous les grands pourvoyeurs de la guillotine ont trouvé leurs défenseurs enthousiastes : Saint-Just, je

viens de le dire, nous est dépeint sous les traits d'un honnête et élégant jeune homme, qui n'aurait pas été capable de tuer une mouche ; Joseph Le Bon devient bon père , bon époux et excellent citoyen ; Danton est un grand esprit, qui sauva la patrie ; Jean-BonSaint-André, Merlin, Carnot jouissent du même bénéfice; Marat lui-même trouve des défenseurs, qui cherchent à l'innocenter en le représentant comme un pauvre monomane.

M. de Lescure , un jeune et vigoureux écrivain qui a déjà et brillamment fait ses preuves . a bravement attaqué ces honteuses apologies : il flagelle rudement , mais justement, ces misérablee qui auraient à tout jamais déshonoré la France , si la France pouvait être déshonorée : il s'indigne de ces déclamations qui , à la longue, fausseraient l'opinion publique, et il raconte, aujourd'hui, la vie de quelques-uns de ces héros,dont plus d'un, suivant l heureuse expression de M. Mortimer-Ternau avait non seulement « les pieds dans le sang », mais aussi les mains dans le sac.

Il est utile de dire la vérité sur un sujet qu'on se plaît à défigurer complétement, depuis quelque temps. M. de Lescure adresse sa préface à M. Louis Blanc, en qui il reconnaît avec raison le principal promoteur de ce mouvement, qui prétend aussi s'appuyer sur les travaux de Lamartine et de Michelet. Ce mouvement, d'abord assez vague et médiocrement guidé , est très-caractérisé , très-accentué aujourd'hui; on distingue maintenant sans peine ce parti pris de glorifier tous les abominables héros, qui n'ont servi cependant qu'à compromettre la cause de la Révolution et auxquels restera éternellement attachée, quoiqu'on fasse, cette hideuse date de massacres sans pareils, grâce d Dieu, dans les modernes annales des nations civilisés.

« Confondant à dessein 89 et 93, la liberté et la licence, on a essayé de couvrir d'un même pardon les illusions encore généreuses de la première époque, que la confusion des idées , en cette ère orageuse, permet, jusques à un certain point, d'excuser sans les absoudre, et les crimes volontaires, prémédités, systématiques du midi sanglant et troublé. De ces crimes, les uns veulent faire simplement des erreurs;

les autres les appellent des fautes. Quelques uns les dissimulent, tous les atténuent, en appelant à leur secours la ressource d'une spécieuse polémique, ou les artifices euphoniques du langage, éludant, émondant, discutant, et de la discussion même et de la confusion qu'elle augmente, cherchant à faire sortir au moins ce doute favorable, qui, dans le droit historique nouveau, que l'on cherche à accréditer, aspire aux apparences et aux priviléges de l'innocence. »

M. de Lescure trouve avec raison qu'à ces réhabilitations suspectes, à ces pieux mensonges— pieux quelquefois, car quelquefois ce sont des parens qui ont le triste courage de venir tenter d'innocenter lenrs auteurs, —à ces sourdes justifications, à ces scandaleux panégyriques, à tout ce système de complaisantes amitiés qui cherche à prévenir, à éluder, à adoucir au moins l'arrêt définitif de la postérité, et, dans tous les cas, à dénaturer la vérité historique, il faut franchement, hardiment, rudement barrer le passage L'histoire doit être impartiale, mais loyale; elle peut assurément pardonner, mais seulement à ceux qui se repentent, en reconnaissant leurs fautes ou leurs crimes. Mais elle ne doit rien que le mépris à ces faux grands hommes qui sont morts dans l'impénitence morale la plus absolue, et qu'on cherche vainement à présenter sous un masque menteur.

Il semble que du moment où ces misérables bour reaux ne peuvent plus commander de massacre , ils deviennent, par cela même, intéressans , et qu'ils ne doivent plus inspirer qu'une sympathique piété. Cette excuse on a voulu l'étendre à tous , au plus cynique, au plus terrible, au plus coupable même. de ces coupables, à Robespierre, qui a été le plus grand agent de la Terreur, s'il n'en a pas été le promoteur; car ce titre doit être partagé entre plusieurs de ses semblables.

« Celui-là même dont longtemps on n'a osé prononcer le nom, terrible comme la mort, écrit M. de Lescute; celui dont on veut faire maintenant la dernière et la plus illustre victime de la Révolution, celui qui, nous dit-on, après avoir liquidé définitivement des haines, toutes inspirées par l'amour de la patrie, allait inaugurer, sous son nom. le règne de la clémence, enfin promise par l'ordre et la victoire, le

voilà lui-même, ce Robespierre maudit des mères, le voilà pieusement porté en triomphe en tête des réhabilités. Le voilà par l'appareil si désespéré de sa tongue agonie, par sa mâchoire brisée d'un coup de pistolet,qu'il n'eût pas dû attendre, par ce « Monsieur » dit à ses derniers momens, et où I on veut voir puérilement la promesse et le regret d'une Restauration romanesque, cherchant à surprendre la pitiéqu'il av.-.it si souvent insultée, et qui lui fit, par un affront plus cruel que la mort, si unaniment défaut, quand il passa sur ce tombereau, où l'avaient précédé tant de plus nobles victimes qui avaient mérité et dédaigné les larmes. »

L'apothéose de Robespierre est, en effet, l'une dts choses les plus tristement irritantes que l'on puisse imaginer. M. de Lescure a voulu essayer de détruire, d'un coup, ces apologies mensongères ou aveugles, qui prétendent blanchir des hommes dont les victimes innocentes se comptent par milliers. Il a pris les principaux acteurs de ce lamentable drame,et il les a divisés par catégories,par progressions morales ; il les a placés dans l'ordre même de la Révolution militante , triomphante , guillotinante , guillotinée. Au premier rang se trouve le groupe des précurseurs des modérateurs, malheureux innovateurs qui ont eu peur de leur œuvre et ont été écrasés par elle : Necker que l'exil préserva de la mort ; Sieyès « qui paya sa vie de son silence, et dévora l'injure du mépris superstitieux qui l'épargnait, » Condor/et qui ne trouva d'autre refuge que le suicide contre la fureur populaire excitée par lui ; Mirabeau . l'aristocrate démocrate,qui chercha vainement à arrêter le torrent, après l'avoir lui-même déchaîné; Vergniaud. Barnave, Camille Desmoulins, Lafayette, Bailly, Lauzun. Ce ne sont certes pas des démagogues ; ils ont l'instinct de l'ordre, le respect de l'autorité, mais :1s ont l'illusion de leur < ré lit et ne sont, en résumé, que u'involontaires complices.

Après eux arrivent les premiers démagogues : Danton « qui ressemble à Mirabeau, comme un dogue ressemble à un lion, » puis Saint-Just, Robespierre.

Après cfux-là aussi , apparaissent « 1rs hideux courtisans de la guillotine, les sanglans fournisseurs du bourreau. » Marat, Simon, Fouquier-Tillville,

Hébert, Carrier, Lebon. — M. de Lescure ne mentionne, comme on le voit, que les premiers rôles de la Révolution ; il laisse de côté tous ces fous de second ordre, tribuns inférieurs, généraux de pacotille, Chaumetie, Clootz, Santerre , Henriot ; il pardonne à Merlin, à Tallien, à Carnot, au sujet duquel il a le tort de redira encore qu'il fut l'organisateur de quatorze armées qui sauvèrent la France, » erreur historique qui ne repose sur aucun fondement véritable, mais qui est répétée sans cesse (4 ) ; il regrette de ne pouvoir donner à Talleyrand une place dans cette galerie.

« Et maintenant le spectacle commence, la toile se lève. Je ne sais quel succès aura la pièce. Mais quelaue jugement qu'on porte sur une œuvre de bonne foi, on n'accusera point l'auteur d'avoir flatté le crime,ni encensé le succès. Qu'importent maintenant les murmures intéressés des peintres à la mode, dont les portraits, si les miens sont bons, cessent d'avoir cours ; qu importent les sifflets honteux de ces Palloy littéraires, qui vivent de l'exhibition des reliques de Voltaire ou de Marat, et du petit commerce des pierres de la Bastille, et dont nous dérangeons l'industrie, et renversons l'échoppe, adaptée au Panthéon révolutionnaire? »

J'ajouterai que le spectacle est excellent, et que les lecteurs qui n'applaudiront pas,seront de ceux qui recounaîtron le plus d'exactitude dans les rudes vérités, formulées si nettement, si vigoureusement par M. de Lescure. Je déclare ignorer, pour ma part, comment les avocats de Lebon , de Danton , de Saint-Just, et des autres héros de ces sanglantes orgies, s'y prendront à l'avenir, pour oser élever la voix et tenter de nouveau la réhabilitation de ces lâches misérables. La tâche sera rude, et ils risqueront fort de se faire écraser sous les ruines de leur Panthéon révolutionnaire.

(i) Voir l'excellente Historie du Directoire, publiée cette année, par M. Gianier de Cassagnac.

XXVII.

2 SEPTEMBRE 1864.

Elude sur l'histoire de l'Art. par M. Vitet, de 1 Institut, tomes III et IV, in-18, Michel Lévy, 1861, — Armorial de d'Hozier, réimpression et abrégé. — Les quarante médaillons de l'Académie française, par M. Barbey d'Aurevilly, 1 vol. Ïn18, Dentu, 1864.

Nous avons parlé ailleurs des deux premiers volumes des Etudes de l'histoire de l'Art, que M. Vi": tet vient de rassembler, après les avoir publiés dans un certain nombre de Revues. M. Vitet n'a nullement, comme je l'ai dit, la prétention d'écrire de la sorte une histoire de l'art proprement dite, œuvre immense dont le programme ne contiendrait rien moins que le tableau complet et méthodique des innombrables formes qu'a revêtues le sentiment du beau chez tous les peuples et à tous les âges, depuis les temps civilisés. M. Vitet est cependant très injuste envers son œuvre quand il en résume la valeur : « Des aperçus, des vues, des données générales, quelques jalons semés çà et là, voilà ce que nous offrons : c'est au lecteur à combler la lacune. »

Les deux premiers volumes comprennent l'antiquité et le moyen-âge : les deux derniers sont consacrés aux temps modernes, l'un pour la peinture , l'autre pour les arts divers et la musique. On comprend combien il est impossible d'analyser ici ces chapitres parfaitement indépendans l'un de l'autre, et dans lesquels M. Vitet apprécie , par exemple , Raphaël, David, la peinture murale à Paris dans ces dernières années, les nielles, l'histoire de l'harmonie au moyen-âge, la musique théâtrale en France, Rossini, etc. Ce sont autant de chapitres détachés, et j'aime mieux m'arrêter à l'un d'eux et en donner un résumé.

Je choisirai celui qui traite d'un sujet fort peu connu : la théorie des jardins.

La mode change souvent, pour les parcs et jardins, même à l'égard de ceux qui s'étendent autour d'anciens châteaux, dont on devrait, ce semble, conserver soigneusement le cadre intact. M. Vitet commence l'histoire des jardins au temps les plus anciens : il laisse cependant de côté l'Eden, parce que l'Eden n'était pas évidemment un jardin, pas plus que la Touraine,qui s'appelle pourtant le jardin de la France. Il omet pareillement le jardin des Hespérides, bien qu'il pense que toutes les présomptions se réunissent pour lui prêter des formes symétriques , et ceux de Sémiramis, dont l'architecture certainement faisait les frais.

L'ordre et 1 harmonie présidèrent en Grèce à l'art des jardins et leur donnèrent une belle ordonnance : les Romains changèrent eela et inventèrent cette architecture végétale, pour employer la spirituelle expression de M. Vitet, qui dévastait les plus beaux arbres en les torturant. On n'a qu'à lire la description que Pline nous a laissée de son jardin : on ne pénètre pas dans une allée sans avoir à droite et à gauche un cordon de buis bien taillé , bien peigné , sans passer en revue des sphinx, des griffons et autres animaux, plantés en sentinelle à côté d'arbustes tondus ou sculptés. Au moyen-âge, en France, les mêmes formes symétriques règlent les dispositions des jardins, sans que le souvenir des forêts germaines ait inspiré à nos aïeux le moindre goût pour la fantaisie ; quelques carrés réguliers, avec des allées bien droites, se développent derrière les vieux manoirs, ou autour des abbayes. Plus tard , quand les mœurs s'adoucissent et ne réduisent plus les seigneurs à se cantonner derrière leurs remparts, pour être toujours prêts à repousser une surprise de turbulens voisins , les carrés presque exclusivement consacrés aux légumes, voient apparaître les fleurs, et se transforment en parterres; puis la forêt voisine est réunie au parterre et bientôt entourée de palissades, pour y protéger le gibier contre les braconniers. Telle fut l'origine de toutes les maisons de plaisance du xvie siècle ; mais on ne voulut pas innover davantage, on conserva les traditions des ancêtres. Il devint d'u;age qu'entre la forêt et le château, c'est-à-dire entre le domaine de la nature et celui de l'architecture, on réservât toujours un espace

de tert ain eu quelque sorte neutre, où l'architecture conservât une partie de ses droits et où la naturecom - mençât. pour ainsi dire , à essayer les siens. Déco. rer ces espaces intermédiaires d'arbustes, de fleurs et d'autres ornemens naturels , mais en même temps dessiner leurs contours par des balustrades élégamment sculptées . diviser en étages les inégalités du terrain à l'aide de terrasses, de rampes , de perrons , tel fut l'usage de ce siècle de renaissance et de goût. Les parterres ou cours d honneur étaient à la fois une introduction à la forêt et une continuation du château.

Chenonceaux a seul en France conservé quelques vestiges de ses anciens jardins, mais encore, et par malheur, ils n'ont pas été aussi respectés que l'intérieur du châteâu lui-même; et c'est en Italie que d'assez nombreuses villas nous présentent des spécimens vraiment curieux de ce premier âge de l'art du jardin moderne : c'est en Italie d'ailleurs, qu'à cette époque, cet art produisit les plus beaux résultats. Il s'y trouve assurément trop de recherche et d'ornemens, mais la conception générale de l'ensemble est grande et de nature à désarmer toute critique impartiale. Paris , à son tour, avait donné naissance à un homme qui, doué d'un rare génie, dominé par deux sentimens. l'amour de la symétrie et le dédain des beautés pittoresque, sut tout changer. J'ai nommé Le Nôtre ; il repousse définitivement le secours de la nature, et veut que nos jardins doivent tout à l'art seul. Presqu'en même temps paraît Dufresny, l'auteur dramatique, qui innove , lui aussi, en matière de jardinage, et qui crée pour la campagne de l'abbé Pajot, à Vincennes, un jardin complètement irrégulier, un petit abrégé de paysage. Cette nouveauté fiL grand bruit ; quelques propriétaires imitèrent l'abbé Pajot, et Dufresny osa proposer à Louis XIV un joli plan disposé selon son système, sur l'emplacement qu'occupent le parc de Versailles et les deux Trianons. Le grand roi hésita un moment, mais enfin il se prosonça en faveur de Le Nôtre, c'est-à-dire de l'ordre et de la symétrie; tout son système monarchique eût été ébranlé, semblait-il , par l'adoption d'un plan qu'aurait tracé la fantaisie ; mais aussi sa décision ruina la réputation naissante

de Dufresny.Le jardin de 1 abbéPajot devint presque ridicule,et tout au moins personne n'eut plus envie de suivre son exemple. Dufresny lui-même, moins amoureux de ses idées que de son repos et de ses plaisirs, se garda bien d'entrer en lutte et se tint pour batt u. Son imagination mobile lui inspirait déjà des goûts nouveaux ; il renonça aux jardins et à la vie de cour, et s'en vint à Paris faire des comédies.

Mais son système, honni en France, fut accueilli avec empressement de l'autre côté du détroit. L'Angleterre avait d'abord subi le goût de la symétrie ; bientôt les artistes indigènes multiplièrent les colifichets, de façon à rendre le jardin dit français véritablement grotesque, à force de découpures, de treillages, de cabinets de verdure et de festons. Bridgemon et Eyre donnèrent le signal d'un changement de méthode, et l'on finit par adopter complètement le genre prôné par Dufresnyl; on poussa même le respect pour la nature jusqu'à planter des arbres morts, pour donner au paysage un plus grand air de vérité.

Pendant ce temps, la tradition de Lenôtre s'altéraient chaque jour en France : le style régulier devint mesquin , maniéré; on y ajouta des ornemens plus légers, plus rustiques. Peu à peu la bergerie s'y montra et amena par ses excès la réaction qui lit acclamer le système anglais. La guerre se prononça avec une grande violence : de toutes parts, on entendit la hâche s'attaquer sans pitié aux allées droites, aux bosquets, aux charmilles, et les terrasses semblèrent s écrouler d'elles-mêmes, comme les tours de Jéricho. Les amateurs de pittoresque se trouvèrent cependant, de suite, aux prises avec une difficulté; ils se partageaient,au lendemain de leur victoire,en deux partis, le parti du genre chinois et celui du genre anglais. Les Chinois l'emportèrent d abord ; on se mit à écrire des traités; de gros volumes parurent; Delille publia ses quatre chants sur les jardins, et le pittoresque naturel reprit a'ors la place qu'on ne devait pas raisonnablement lui contester dans cette querelle. Ermenonville, Moulin-Joli, Prunay, le Raincy, Méreville s'élevaient comme par enchantement aux environs de Paris; leur succès fut immense ; ils offraient pourtant encore bien des enjolivemens factice, d'un goût douteux, de petits monumens, des co-

tonnes, des urnes funéraires. Actuellement le pitto- resque règne toujours, mais dépouillé de ce malencontreux bagage ; l'imagination et le sentiment ont été également congédiés : de l'herbe, des arbres, des buissons, des fleurs, voilà le jardin d'aujourd'hui; c'est un paysage vrai, mais où la nature est toujours un peu aidée, un peu embellie.

« Gardons-nous bien. dans nos jardins, dit avec raison M, Vitet en terminant, de n'être que naturels. Soyons aussi un peu poétiques ; associons l'ordre à la liberté; sinon c'en est fait de notre indépendance, et nous verrons, bientôt peut-être, une contrerévolution fougueuse, aveugle, exclusive à son tour, bouleverser ces gracieuses imitations de la nature pour leur substituer les monotones et fastidieuses prisons des vieux jardins symétriques. »

En ce moment, on s'occupe plus que jamais de généalogie, d'héraldique, etc. On prépare d'une part une réimpression textuelle du célèbre armoriai de d'Hozier, de ces dix fameux registres in-folio, qui atteignent dans les ventes le chiffre fabuleux de 1800 à 2,000 francs ; on annonce un sommaire détaillé de ce même ouvrage. Quelques mots sur les d Hozier ne seront donc pas déplacés ici, d'autant moins qu'ils sont de souch e provençale.

Pierre d'Hozier, petit-tils d'Etienne d Hozier, gentilhomme de la ville de Salon en Provence , naquit à Marseille le 10 juillet 1592 ; il embrassa la carrière des armes, après la mort de son père, et entra dans la compagnie du comte de Créquy, qui s'occupait alors de rassembler les titres de sa maison. D'Hozier aida son capitaine à rédiger la généalogie de cette illustre famille artésienne. Son succès fut complet dès le début, et on lui conseilla de quitter l'épée pour se vouer à l'étude des sciences héraldiques et généalogiques, alors si fort en honneur. M. d'Hozier accueillit volontiers cet avis, et il se fit pouvoir d'une place de l'un des gentilshommes de l'ancienne bande de la maison du roi, pour se livrer plus commodément à ses occupations nouvelles.

En 1641, M. d'Hozier fut investi de Ja charge de juge d'armes de la noblesse de France, sur la présendu titu'aire, M. de Chevrier de Saint-Mauris ; le roi le nomma encore, en moins de dix ans, l'un de ses

maîtres d'hôtel ordinaires et conseiller d'Etat. Il mourut le 30 novembre 1660, ayant conquis l'estima universelle. « Le feu roi, dit Tallemant des Réaux, qu'estoit malin, quand il voyoit le carrosse de quelque nouveau venu, il appelloit d Hozier. et lui montrant ce carrosse, il lui disoit : —D Hozier, connaistu ce, armes-là ? — Non, sire. — Mauvais signe pour cette noblesse, disoit le roy. — Saint-Germain Beaupré avoit des fleurs de lys d'argent sans nombre ; il a voulu que l'argent esté des fleurs d'or ; d Hozier disoit : — Ce sont donc des fleurs de lys d'argent doré? » Il a laissé en ouvrages imprimés, l'Histoire de l'ordre du Saint-Esprit et la Généalogie de la maison de la Rochefoucauld, et ces manuscrits ont 50 volumes de notes, actuellement conservés à la Bibliothèque impériale.

Louis-Roger d'Hozier, son fils aîné lui succéda ; mais, devenu complètement aveugle en 1671, il reçut une pension du roi et laissa sa charge à CharlesRené , son frère cadet. Ce dernier fut commis en 1686 pour certifier la noblesse des demoiselles de la maison de Saint-Cyr, et nommé, lors de la confection du grand armorial de 1696, grand-maître général des armoiries de France, en conservant les fonctions de juge d'armes, dont l'office avait été supprimé en même temps, mais qui fut rétabli dès 1701 à son profit, sur déclaration que « nul ne pouvaitlporter des « armoiries timbrées, si elles n'avaient esté aupa« ravant réglées par le sieur d'Hozier, en qualité « de juge d'armes du royaume ; voulant Sa Majesté « qu'il ne fùt expédié aucune lettre,tant de noblesse, « de mutation de nom ou d'armes , que de conces« sion d'armories , et qu'elles ne fussent vérifiées « dans aucune cour, que les particuliers auxquels

« elles seraient accordées n'eussent obtenu l'acte de « règlement dudit juge d'armes , qui serait attaché « sous le contrescel dudit juge d'armes. » En 1717,

M. d 'Hozipr donna au roi tout les manuscrits de son cabinet; il mourut le 10 février 1832, âgé de quatrevingt-douze ans, n'ayant jamais été marié.

M. d'Hozier rédigea le grand armoriai de Champagne, publia en 1673, à la suite de la recherche de M. de Caumartin , la généalogie des maisons de la Fare et de Conflans, et collabora activement à l'His-

toire généalogique des grands officiers de la couronne du Père Anselme (1 ). Il eut pour successeur son neveu , Louis-Pierre d'Hozier de Sérigny qui mourut en 1767, laissant sa charge à son second fils, Antoine-Marie, lequel la conserva jusqu'à la Révolution.

Louis-Pierre d'Hozier commença la publicatiun de l'Armorial général de Provence dont il publia les deux premiers registres. Son fils continua son œuvre ; il est l'auteur de tous les registres suivans , au nombre de huit. Cet important ouvrage généalogique renferme neuf cent quatre-vingt dix-huit généalogies, toutes rédigées sur documens authentiques; deux mentions détaillées sont jointes à l'appui : c'est sans contredit le recueil le plus important que nous possédons en ce genre, avec celui du Père Anselme et les armoriaux de Champagne . Picardie et autres, dressés à la suite de la recherche de 1666 : ces seuls ouvrages font sérieusement autorité, et ils ne sauraient être confondus avec d'autres recueils ridiculement estimés aujourd'hui, mais dont la valeur est aussi mince cependant que tel ou tel recueil actuellement publié , dont je ne veux pas transcrire ici les titres , et qu'on reconnaîtra quand j'aurai ajouté qu'on y rencontre autant d'altérations de la vérité que ^d'articles généalogiques.

Louis-Pierre d'Hozier étant mort sans alliance , son frère aîné , ancien président de la chambre des comptes de Rouen, hérita de ses riches archives, et l'un de ses neveux en a cédé la plus grande partie à la Bibliothèque impériale, il y a quelques années. Les manuscrits - sont très importans pour l'histoire des familles; car les d'Hozier n'ont jamais démérité de l'éloge flatteur contenu dans le brevet de pouvoir délivré eu 1699 à Charles-René d'Hozier. « en considération de son application depuis longues années aux plus curieuses recherches sur les généalogies, et de plusieurs ouvrages qu'il avait faits par ordre de Sa Majesté, lesquels lui avaient mérité l'approbation générale ; en quoi il avait suivi l'exemple de feu Pierre d'Hozier, son père, qui s'était aussi particuliérement

(t) Voir Journal des Savans, en 4712, p. 298.

distingué par ses travaux. Ils ont, au contraire, toujours conservé la réputation de généalogistes intègres/et le savant annotateur de Tallemant des Réaux, M. Paulin Paris ajoute, avec raison, que « c'est un beau renom dans une profession qui met la sincérité à de continuelles épreuves. » (1).

M. Barbey d'Aurevilly prétend, dans le livre qu'il consacre aux quarante membres de l'Académie française, retourner la pensée de Rivarol, qui imagina un jour de composer un Almanach des grands hommes; il veut faire un Grand Almanach des petits, et ces petits sont les quarante membres actuels de l'Académie française. Tous, sauf un, sont tancés de la plus vigoureuse façon.

L'heureux privilégié est M. le comte de Ségur.

« Il faut saluer ce fauteuil-là à l'Académie , dit M. d'Aurevilly, et d'autant qu'il nous fait mieux voir comment les autres sont remplis. » Et le tancement recommence de plus belle.

Je ne veux pas analyser ici ce livre. Je veux seulement donner une idée de la façon dont sont écrites ces pages virulentes : beaucoup sont vraies, mais beaucoup aussi pèchent par un incroyable excès de dénigrement. En voici une qui n'est certes pas des plus vives, mais qui, du moins , paraîtra juste à tout lecteur sérieux :

« Pour la solidité de l'esprit de M. Sainte-Beuve, c'est bien pis. Le poète et le romancier se sont assoupis de bonne heure en lui, et le critique, qui s'était éveillé simultanément avec le romancier et le poète, a pris les proportions de sa vie entière. C'est par la critique que M. Sainte-Beuve a la prétention de prendre rang dans l'histoire littéraire. Eh bien! la critique de M. Sainte-Beuve , cette critique à coups d'épingle ou à coups de bistouri plus ou moins adroitement appliqués, n'est qu'un empirisme incer-

(1) Le président d'Hozier est mort sans avoir été marié. Son frère , le comte d'Hozier, colonel de cavalerie et écjyer du roi Charles X , n'a eu qu'une fille non mariée , de son mariage avec Mlle de Maistre ; sa sœur a épousé le baron de Vassart : le second - fils, né de cette union, ingénieur des mines, a relevé légalement le. nom de d'Hozier.

tain. Je ne parle pas des principes de M. SainteBeuve, je sais qu'il n'en a pas et qu'il se glorifie de n'en pas avoir. Il fait la théorie de son indigence... mais comme intuition, mais comme divination de faculté et de talent, quel cas, franchement, peut-oi faire de la solidité du jugement d'un crit que qui nous a donné, sur sa tête, M. Fevdeau comme un homme de génie 1 le romancier du temps moderne 1 le brd Byron françlis en prose ! qui avait (vous allez voir!) cinquante chefs-d:œuvres étagés dans la tête!!! Quel cas peut-on faire de la solidité d'un critique qui se laisse prendre par positivisme aux vers de M. Littré et qui le proclame poète, à !a mesure de Lucrèce? Et, enfin, qui dans ce moment, souffle, comme on souffle une bouteille qui vous crève dans les mains et vous coupe lés doigts, la gloire de M. Renan, cette gloire ridicule dans M. Sainte-Beuve ne partagera que l'épithète! »

XXVIII.

6 OCTOBRE 1864.

L'Ouest aux croisades, par H. de Fourmont, tome I"; Paris, Aubry, 1864. — Consistoire géné- ral de L' Yonne. par M. Quentin, 2 vol. in-4°, Auxerre, Perriquet. — Histoire de la Terreur, par M. Mortimer-Ternaux, tome IV, in-8 ; Paris, Lévy, 1864.

« Il ne faut pas oublier, dit M. de Fourmont, que la province de l Ouest avait donné des dynasties aux royaumes de Jérusalem et de Chypre, des souverains à l'Arménie et à la principauté d'Antioche ; que les ordres religieux et militaires de la Terre-Sainte leur doivent leurs plus nombreuses et vaillantes recrues. Il n'en est aucune qui ait pris aux saintes aspirations une part aussi active et aussi persévérante que la Bretagne, l'Anjou, le Maine et le Poitou. » C'est

ainsi que M. de Fourmont commence le grand travail qu'il vient d'entreprendre, et auquel j'adresserai un seul reproche, celui de porter un titre trop modeste.

Les deux premiers volumes seront probablement consacrés aux familles de ces provinces, qui comptent parmi leurs ancêtres des croisés et des membres des ordres religieux militaires; mais le tome premier est d'un intérêt beaucoup plus général, et retrace toute l'histoire des croisades. M. de Fourmont a écrit un travail vraiment neuf : au lieu de s'en tenir aux faits connus, aux livres publiés depuis deux ou trois siècles, il a lu assidûment les chroniqueurs, les auteurs arabes, les chansons de Gestes ; il a étudié soigneusement les poètes du XIIe et du xm8 siècles ; et il est parvenu à composer un récit plein d'érudition. de détails inédits, de rapprochemens nou veaux, une œuvre enfin d'une valeur capitale pour cette portion intéressante de l'histoire du moyenâge.

M. de Fourmont commence par raconter la conquête de l'Afrique par les Arabes, puis celle de l'Espagne, avec l'invasion de la Septimanie, à l'occasion de laquelle saint Emilion s'avança jusques dans l'Antinois avec une légion bretonne glorieusement décimée. On voit que le dévouement des populations de l'Ouest contre les infidèles remonte à une date reculée. L'auteur raconte ensuite les diverses expéditions dirigées successivement contre les Maures d'Espagne ; il nous entretient des pèlerinages en Terre-Sainte, considérés avec raison comme les avantcoureurs des croisades. Il arrive ainsi à la grande prédication d'Urbain II, le pape champenois, à la voix duquel des milliers de chrétiens prirent avec enthousiasme le chemin de Jérusalem pour affranchir le tombeau de Notre-Seigneur. M. de Fourmont commence alors la véritable histoire des croisades, mais en insistant particulièrement sur le rôle et les exploits des croisés originaires des provinces de l'Ouest. Il continue ce travail en par!ant des expéditions de 1396, et de celle que le duc de Mayenne, en 1599, conduisit au secours de l'Allemagne menacée par les Turcs. Enfin, il relate sommairement les services et les vicissitudes de l'ordre du Temple et l'histoire de l'ordre de Malte jusqu'à nos jours.

Je ne prétends pas analyser avec plus de détails l'œuvre de M. de Fourmont les lecteurs reconnaîtront aisément qu'elle présente un intérêt incontestable, et dépassant de beaucoup celui qu'on peut attendre d'un travail local. Mais il est un point sur lequel je veux attirer spécialement l'attention : M. de Fourmont se prononce nettement sur la question du procès des Templiers, et il conclut sans hésitation en leur faveur.

L'auteur ne peut admettre que ces vaillans chevaliers qui, durant près de deux siècles, donnèrent d'innombrables exemples de bravoure, de dévouement, de pié,é et d'abnégation, aient pu, en quelques années, arriver au degré d'infamie et d'abjection que leur imputèrent leurs accusateurs. La véritable cause de leur ruine, aux yeux de M. de Fourmont consiste uniquement dans leurs excessives richesses., Philippe-le-Bel avait besoin d'argent : les Juifs, rançonnés avec la dernière rigueur, ne pouvaient plus lui en fournir, tandis que les Templiers possédaient d'immenses richesses La bulle rendue au concile de

Vienne adjugea, il est vrai. aux chevaliers de SaintJean-de-Jtrusalem les biens de la milice du Temple ; mais on sait que ce décret resta sans exécution en ce qui touchait le roi, qui en perçut à peu près tous les revenus durant son règne.

M. de Fourmont fait ensuite remarquer que si les Templiers avaient été coupables, il eût été inutile de violer à leur sujet toutes les lois de la procédure criminelle du temps ; inutile de recourir à la torture pour arracher des aveux rétractés aussitôt, même au milieu d'autres supplices ; inutile d'étouffer toute défense. Il fait remarquer que s'ils furent condamnés en France, ils ne le furent ni en Angleterre, ni en Allemagne, ni en Espagne ; qu'ils furent même reconnus innocens par les conciles de Ravenne et de Bologne. Il cite, enfin, un passage de Guiot de Provins, poëte fort sévère pour les ordres religieux, et qui dit dans sa Bible :

Molt sont prodhomme li Templier ;

Là se rendent li chevalier

Qui ont le siècle asavoré

Et ont et veu et tost tasté.

Il cite aussi ces vers de In chronique écrite à la suite des romans de Fauvel, lesquels constatent qu'à l'époque même de la condamnation , tout le monde ne croyait pas aux crimes imputés aux Templiers :

En cet an qu'ai dit or endroit

Et ne sais iJ, tort ou à droit

Furent li Templier sans doutance

Tout pris par le réaume de France,

Au mois d'octobre , au point du jour.

Quant moi, à cette opinion si nettement formulée et si sérieusement soutenue , me semble la seule vraiment admissible.

Dès le premier jour de son règne , Philippe-leBel montra une évidente malveillance à l'égard des Templiers : en 1 '290 , il leur retira les privilèges de leur ordre toutes les fois qu'ils n'en porteraient pas le costume. Cette animosité s'accrut naturellement en présence de 1 attitude de ces puissans chevaliers quand ils se prononcèrent pour Boniface VIII, lors de sa querelle avec le roi. N'est-il pas permis, logiqne même de croire qu'à la suite de l'émeute proyoquée en 1306 par l'altération des monnaies, Philippe-le-Bel, à bout de ressources pour trouver de l'argent, accueillit volontiers les accusations qu'on faisait planer contre les Templiers , et yvit un moyen de donner un nouvel exemple de son inexorable sévérité et de remplir les coffres vides du Trésor?

Qu'il y eût dans le nombre immense de templiers, au commencement du XLVe siècle, quelques membres qui fissent tache au milieu de la milice sacrée, je ne chercherai certes pas à le nier, bien que les preuves manquent encore absolument à cet égard ; mais quand on voit cinquante-neuf chevaliers, chacun lié à un poteau, dans un clos voisin de l'abbaye Saint-Antoine, livrés aux flammes, et malgré l offre de la vie qui leur fut faite, s'ils confessaient leur crime, périr en protestant de leur innocence ; quand on voit cette horrible scène se renouveler à Senlis et ailleurs, on ne peut que croire à leur innocence et flétrir, sans circonstances atténuantes, cette barbare exécution.

Je n'ai indiqué qu un des points intéressans du livre de M. de Fourmont; il en contient beaucoup

d'autres qui témoignent également d'une grande érudition et d'un remarquable sens de la critique historique.

Il serait à désirer que. dans chacun de nos départemens, i! se trouvât une personne assez érudite et assez patiente pour entreprendre un ouvrage de l'importance du cartulaire de l'Yonne, publié par M. Quantin. On ne sait pis assez communément dans le monde les cartulaires, au triple point de vue historique, géographique et social. Mes lecteurs ont-ils même une [notion bien précise de ce que c'est qu'un cartulaire ? C'est le recueil de tous les actes de donation, de vente, d'échange, d'achat et autres concernant les établissemens religieux, une municipalité, une corporation quelconque.

Pour apprécier facilement la valeur de ces recueils, il suffira de rappeler qu'ils ont été originairement destinés à tenir lieu, au besoin, des actes originaux. Les cartulaires présentent donc en corps de volumes les actes les plus anciens, les chartes les plus importantes. Ces pièces de toute nature, données par ia puissance publique ou consenties par l'intérêt privé, fondations,transactions,etc. ,sont de véritables monumens dans lesquels on retrouve la trace ou la preuve d'un fait, d'une origine, à i aide desquels on chemine avec plus de certitude à travers les obscurités de notre histoire sociale au moyen-âge.

L'histoire de France a été bien diversement étudiée et comprise. Jusques dans ces derniers temps on n'a voulu y voir que les hommes et les évènemens : les mémoires satisfaisaient la curiosité publique à l'égard des premiers et fournissaient de piquans détails ; les résumés plus ou moins condensée remplissaient le même but à l'égard des faits, en les disposant suivant tel ou tel systême , et en les subordonnant surtout à l'opinion préconçue de l'auteur. Un mouvement intéressant à noter a partagé en trois périodes bien distinctes le régime des études historiques dans notre pays. Au début, c'est-à-dire au moyenâge, les écrivains sont exclusivement demeurés dans le sens que je viens d'indiquer : hommes et faits sont décrits et racontés par eux avec plus ou moins de fantaisie, en s'en rapportant toujours aux bruits publics , sans s'occuper de l'examen des documens

écrits. Avec la Renaissance,la critique devint plus sérieuse : on entreprit d'étudier les origines,et le grand courant qui entraîna jusqu'à la fin du XVIIIe siècle les savans vers les sciences historiques se lit dès lors vivement sentir. Aujourd'hui on veut apporter dans tout une critique approfondie et l'on ne s'en rapporte plus nullement aux travaux antérieurs.

C'est qu'en effet dans les deux premières méthodes, la connnaissance du pays échappait même à ceux qui se donnaient le plus de peine ; on ne songeait pas à la base de ces travaux. En étudiant les lois, les institutions, la hiérarchie sociale du pays , on oubliait qu'avant tout il était nécessaire de connaître l'état des personnes, la condition de la propriété privée. Or c'est dans les cartulaires qu'on devra trouver ces détails sur la vie intime et même publique de nos pères, c'est là qu'on découvrira aussi l'origine des familles, l'histoire de la paroisse, de la commune, du château. C'est là qu'on verra la diversitè des classes qui possédaient et cultivaient le sol; les degrés si variés de la liberté, du colonage, de la servitude, le rapports de l'homme avec la terre, les différents modes de propriété et de possession, les modifications Réelles du régime féodal, l'agrandissement de la puissance de la propriété, l'abolition lente du servage. Les chartes à la main. nous suivons toutes les étapes de l'histoire sociale du moyen-âge,en même temps que nous apprenons cent faits inconnus et qui nous initient complètement à l'existence et aux usages de ceux qui vivaient cinq ou six siècles avant nous.

Le cartulaire de l'Yonne est bien de nature à faire plus facilement comprendre l'exactitude de ce que j'avance, et l'importance historique de semblables recueils.

Le département de l'Yonne, formé des débris de cinq provinces, ne présente que des élémens disparates, et amène dans le recueil que je signale un mélange plein de difficultés pour son savant éditeur. Je ne puis entrer ici dans un examen détaillé de cet ouvrage tout local. mais je puis du moins entretenir mes lecteurs de l'introduction qui l'accompagne, et dans laquelle sont résumés tous les faits curieux ou intéressans des sept ou huit cents chartes du cartulaire. Cette introduction se compose d'une série de petits

chapitres, dans lesquels M. Quentin groupe les détails les plus saillans sur la société du moyen-âge, ses usages et ses lois. Il y a là des renseignement très-nouveaux sur l'organisation des paysans, les villages, la culture, l'exploitation des bois et l'industrie. Je citerai ce passage sur les couvens au point de vue agricole :

« Les métairies ou granges des abbayes, éloignées d'au moins un mille des lieux habités les plus voisins, devinrent, des exploitations agricoles complètes. Un maître dirigeait les frères convers, bergers, bo'uviers, laboureurs, charretiers, forgerons, laitiers, portant de longues barbes et des costumes rustiques. Il n'y avait pas plus de huit a dix frères dans chaque grange. Les granges formaient un parallélogramme, avec une cour au milieu et deux grandes portes d'entrée; d'un côté se trouvaient les logemens des frères, et de l'autre les écuries et les magasins. A l'entour étaient des jardins, des vignes, des terres labourables. puis venaient les près et les bois.

« Lès granges ont été l'origine de beaucoup de hameaux et de villages.

« Les monastères réglaient par des cliartesles limites dt leurs patronages respectifs, de manière à ne pas empiéter les uns sur les autres. Les frères convers étaient prései s a ces transactions, afin de leur donner toute la précision possible. L'étendue des pâturages était considérableret les troupeaux campaient successivement sur les divers cantons qui la composaient. Les moines de Pontigny et de Regny, ayant réglé des contestations qu'ils avaient entr'eux au sujet des pâturages , y ajoutèrent cette clause pour tenir les frères convers attentifs à leurs devoirs. »

— Si quelqu'un des frères convers de Pontigny enfreint ce traité, il sera renvoyé à la grange d Oudun, qui dépend de Regny, et y restera trois jours courbé sur la terre, ne mangeant chaque jour qu'un potage. Si c'est un frère de Regny qui commet cette infraction, il sera conduit à la grange de Pontigny et y subira la même peine.

« Les moines de Vauluisant, traitant avec ceux de Pontigny sur le même sujet, condamnèrent les frèrè-s délinquans à jeûner pendant trois jours. au pain

et à l'eau ; le maître de la grange qui avait toléré le délit était frappé de la même peine. »

Je ne puis terminer sans indiquer, au moins brièvement, le grand intérêt de ce cartulaire; c'est l'étude approfondie des services rendus à la population par le clergé séculier et par les ordres monastiques. L'influence ecclésiastique a été immense durant le moyen-âge, et si, au milieu des villes , dans les relations des seigneurs avec leurs vassaux, le clergé a su exercer une bienfaisante intervention , dans les campagnes les moines ont eu encore un plus beau rôle, en initiant la population à ce grand art de Pagriculture que nul ne connaissait véritablement avant eux.

Comme on le voit . les cartulaires présentent un intérêt multiple, et l'on peut dire avec M. Quentin que « les chartriers des moines sont les seules sources des antiquités de notre histoire provinciale.»

Un mot seulement, en finissant, sur le quatrième volume de Y Histoire de la Terreur, que je reçois à l'instant. Il est à tous égards, ce me semble, parfaiiement digne de ses devanciers, et M. MortimerTernaux continue avec succès sa courageuse étude ; je dis courageuse , car il faut du courage pour se plonger, comme il le fait, au milieu de ces saturnales sanglantes, et pour décrire sans emportemenl ces lamentables massacres. M. Ternaux raconte aujourd hui les incidens qui ont accompagné les élections de la Convention , les premières luttes de cette assemblée et de la Commune qui dut finalev ment céder à sa terrible rivale, la campagne des Ardentes avec Valmy et Verdun, le commencement des rivalités de la Gironde et de la Montagne , les troubles causés par la rareté des subsistances. Le volume se ferme sur le consentement donné par la Convention au mariage des prêtres.

De nombreuses et très curieuses pièces justificatives accompagnent ce travail : la plupart sont inédites. On ne se ligure pas, d'ailleurs,, la quantité de faits nouveaux produits par M. Ternaux, grâces aux consciencieuses recherches qu'il a faites dans les journaux du temps. A chaque page, on trouve d'importantes et décisives rectifications aux récits des défenseurs de cette détestable époque.

XXIX.

30 OCTOBRE 1864.

Le voyage au Parnasse , de Michel de Cervantes, traduit pour la première fois par M. J. Guardia, 1 vol. in-1 8. Paris, Gay, 1864. — La comtesse de Silva. par P. Deltuf 1 vol. in-18, Michel Lévy, 1864.

Le Voyage an Parnasse de l'auteur de Don Quichotte est une œuvre véritablement inédite, en France; le titre y était à peine connu , et l'état défectueux du texte original en rend même l'intelligence assez difficile, de l'autre côté des Pyrénées. M. Guardia s'est courageusement voué au travail ingrat de traduire dans notre langue ce poème satirique et burlesque , espérant que les jugemens « qu'on en a fait jusqu'ici, sans le connaître, pourront être réformés ou modifiés. »

Ce poème peut être considéré, écrit M. Guardia, comme un intermède dans la carrière littéraire de Cervantès. C'est le seul poème de longue haleine qu'il ait produit, malgré l'inclination irrésistible qui, de bonne heure, l'entraîna à rimer. Je vais essayer d'en donner un rapide aperçu d'après l'étude composée par son traducteur.

Le Voyage au Parnasse est en huit chapitres de trois à quatre cents vers chacun : un appendice en prose « et de la meilleure », résume l'esprit et les tendances de cette ingénieuse satire. Le dessein de l'auteur n'est pas, du reste , difficile, à saisir ; on le devine aisément par -le sonnet qui précède le voyage, et dans lequel Cervantès se moque, ainsi qu'il l'avait déjà fait dans sa préface de Don Quichotte, des.faiseurs de livres, qui vont mendier des éloges en vers et en prose pour recommander leurs ouvrages au public. L'avis au lecteur en dit -encore davantage : « Lecteur curieux, si par hasard tu es poète et que re Voyage, venant à tomber entre tes mains péche-

resses, tu t'y trouves cité et marqué parmi les bons poètes, rends grâce à Apollon de la faveur qu'il t'a faite ; et si tu ne t'y trouves pas, tu peux également les lui rendre. » Que le lecteur averti prenne donc garde de confondre les éloges sincères avec ceux qui ne sont qu'ironiques.

Cervantès se plaisait à critiquer de cette manière et il y excellait, comme Despréaux plus tard; il a tué d'un seul mot, et souvent avec un éloge, plus d'un auteur dont la réputation s'épanouissait paisiblement en plein soleil. Il aimait peu les poètes, ce semble , ou du moins il les jugeait avec une excessive sévérité: sur cent cinquante qu'il nomme dansson Voyage au Parnasse, il n'en retient que neuf pour recevoir la couronne distribuée,à latin, par Apollon. En revanche il nous montre Mercure, jettant à la mer la plus grande partie des poètes, embarqués sur sa galère pour courir au secours de leur dieu ; bien plus, quand le reste de la cohorte arrive en vue du ParnasseJApollon, effrayé de ces embarrassans alliés , obtient de son collègue Neptume une nouvelle noyade.

En résumé ce poème de Michel Cervantès est à tous égards digne de l'honneur d'une traduction française : il est digne aussi de l'auteur de Don Quichotte et il renferme les plus précieux renseignemens pour l'hi&toi e littéraire de l'Espagne à cette époque. M. Guardia y a ajouté une grande valeur en la faisant précéder d'une notice biographique et littéraire très complète, et suivre d'une série de notes très détaillées sur chacuns des poètes mentionnés dans le Voyage.

Mais avant d'aller plus loin, je voudrai donner une idée de l'œuvre de Cervantès, et je ne puis mieux faire qu'extraire ce portrait du poëte, tel que le grand écrivain le concevait :

« Quant au bagage d'un poëte, toujours léger, comme il n'a pas de valise, toute monture lui est bonne. Il est de fait incontestable qu'un poëte, héritât-t-il d'un trésor, loin d'augmenter son bien, le perd infailliblement. C'est là une vérité dont l'explication consiste, selon moi, en ce que tu les animes, ô grand Apollon ! mon père, de ton esprit, dans leur défensé. Et, comme ton esprit ne descend point aux

vétilles des affaires pratiques, et ne va point se noyer dans le lucre vil. eux, soit qu'ils se livrent à la plaisanterie ou au sérieux, n'aspirent jamais au gain en quoi que ce soit, et ils s'envo'ent par dessus les sphères. Ils racontent les actions de Mars sur l'arène sanglante, ou les amours de la douce Vénus parmi les fleurs; ils pleurent la guerre et chantent l'amour, et la vie passe pour eux comme un songe, ou comme le temps, pour les priseurs passionnés.

« Les poëtes sont faits d'une pâte molle, tendre, flexible et simple, et ils aiment volontiers le foyer d'autrui. Le plus sage des poëtes ne suit dans sa conduite que les inspirations de sa fantaisie enchanteresse ; toujours riche d'expédiens et,d'une éternelle ignorance, absorbé pas ses chimères, et admirant ses propres actes, il ne vise ni à s'enrichir ni à s'élever à une position honorable. »

L'étude biographique, consacrée par M. Guardia à Michel de Cervaniès, est, avons-nous dit, très complète : mes lecteurs me permettront, j'imagine, de m'y arrêter un moment.

Michel de Cervantès Saavedra , « un homme de Plutarque, c'est-à-dire, complet et véritablement grand », remarque M. Guardia) fut baptisé le 9 octobre 1547, dans l'église Sainte-Marie-Majeure d'Alcala de Henarès, ce qui met à néant la prétention des sept villes qui réclamaient. en Esgagne , l'honneur de l'avoir vu naître. Il étudia, pendant une partie de sa jeunesse, à Alcala qui possédait précisément une florissante Université , et passa, écrit-on , deux années à celle de Sahmanque ; en 1568, il suivait des cours à Madrid et rimait des vers à l'occasion des funèrailles d'Elisabeth de Valois , femme du roi Philippe II. Ces débuts ayant été encouragés, plus même qu'ils- ne le méritaient, Cerva-ntès composa force sonnets et un petit poème pastoral, la Vilena. Ces tra- ^ vaux attirèrent l'attention du nonce Aaquaviva, qui, retournant à Rome après un froid accueil du roi, emmena avec lui l'heureux poète; la ville éternelle lui plut beaucoup, mais moins 1 état ecclésiastique qu'on voulait lui faire embrasser; il rompit, un beau jour, brusqnement sa chaîne et endossa la casaque de soldat dans l'armée de Don Juan d'Autriche. C'est à ce tit e que Cervantès assista à la bataille de Lépante

où il eut l'honneur d'obtenir, lui douzième, la faveur de défendre le point le plus dangereux ; il y reçut deux coups d'arquebuse,un dans la poitrine et un dans la main gauche, dont il demeura esiropié. Après s'être guéri à Messine . Cervantes prit part à l'expédition de Tunis de 1572 et A celle de 1573 ; il s'embarqua ensuite pour retourner en Espagne, résolu de mettre à profit les souvenirs recueillis dans sa visite aux grandes villes d'Italie, véritables capitales et qui étaient alors des centres scientifiques, arti»tisques et littéraires ; il voulait reprendre ses habitudes de travail, et complèter son éducation imparfaite, en relisant les bons modèles de l'antiquité. Vain espoir ! La galère qu'il montait fut prise, à la hauteur des l'îles Baléares, par des corsaires africains, et Cervantes, avec un de ses frères, tomba entre les mains d'un renégat qui les traita avec une extrême dureté. Au bout de quelque temps il reçut de son père une somme assez forte pour payer sa rauçon ; Michel l'employa généreusement au rachat de son frère.

Plusieurs tentatives d'évasion échouèrent ; dans ces tentatives Cervantès cherchait à assumer sur lui la part la plus dangereuse de responsabilité; puis il fut racheté par l'entremise d'un frère de la Merci, en 1579 ; sa famille seulement avait épuisé toutes ses ressources, et Michel, en débarquant en Espagner dut reprendre sa casaque de soldat. Il s'engagea dans l'armée portugaise, et quitta définitivement le service en 1585; il se remit à rimer, eut quelques succès, et se maria avec une fille noble, mais pauvre, comme lui. Réuni à sa mère et à ses deux sœurs, il s'imposa de rudes obligations pour subvenir à leur existence ; c'est même ce qui le décida à venir se fixer à Madrid, et à travailler pour le théâtre, cédant en cela, comme le remarque M Guardia, à une passion impérieusé plutôt qu'à une vocation véritable.

Son succés par la tragédie de Numance fut réel, mais Cervantès n'en accepta pas moins, en 1586, une place de commissaire de vivres de la flotte de l'Inde, puis l'échangea contre une de collecteur des tailles, après avoir espéré un moment obtenir une importante position en Amérique. Il travaillait toujours au milieu de ces occupations diverses, et sa réputation littéraire grandissait nécessairement. Un accident fâ-

dieux le priva de ses fonctions ; il fut accusé de négligence, emprisonné même, mais il fut reconnu cependant que,comptable médiocre, il était au dessus de tout soupçon quautà son honorabilité. Plusieurs années s'écoulèrent tristement ainsi, et c'est à ce moment précisément que remonte l'idée originelle de Don Quichutte, dont la première édition parut en 1605, à Madrid, et fut presque immédiatemeut épuisée. Redevenu libre,il ouvrit à Valladolid un cabinet d'affaires, tout en continuant d'écrire; la seconde partie de Don Quichotte et le Voyage au Parnasse furent composés alors, ainsi que quelques œuvres plus légères, mais la fin de Don Quichotte, retardée peu des lenteurs calculées, ne parut qu'après sa mort, arrivée sur ces entrefaites, et en présence de laquelle le poète montra un courage et une confiance religieuse des plus louables.

Il est cruel de penser que le grand écrivain, dont l'œuvre capitale est demeurée comme un des principaux monumens littéraires des temps modernes, a succombé dans les angoisses d'une véritable misère. Un fait le prouve surabondemment : pendant les sept dernières années de sa vie, il fut contraint de changer sept fois de demeure ; en 1616, quelques mois avant sa mort, un jugement le chassa de son modeste logis, et il dut se réfugier dans un misérable réduit, dans ['une des plus pauvres rues de Madrid. Et jamais il ne montra ni découragement, ni envie, ni jalousie; sans fiel, sans rancune, le poète qui semblait si mordant dans son œuvre, n'avait point la mémoire des injures, et ne perdait jamais celle des bienfaits. Il disait qu'il « avait beaucoup d'amis, mais qu'il les devait à son honneur, et non à sa fortune. »

Mais s'il fut privé des faveurs et du bruit que le monde prise et honore, ajoute M. Guardia, il fut riche de ces trésors de l'intelligence et du cœur, que les hommes vraiment grands lèguent à la postérité comme un exemple et un héritage » Grand génie et grande âme, il réunit les plus nobles élémens de la grandeur antique, et c'est pour lui qu'il faut répéter ce qu'on a dit d'un autre : « Il lut Grec par l'esprit, et Romain par le cœur. »

Je m'occuoe rarement de roman, ici; mes lecteurs ont pu le remarquer et j'ai déjà expliqué plusieurs

fois la raison qui me fait médiocrement aimer ces productions de l'esprit, ordinairement tort inutiles et souvent fort danger, uses. Je veux parler cependant aujourd'hui d'un de ces volumes enfantés par la seule imagination, de la comtesse de Silva, épisode excessivement dramatique, en tête duquel son auteur, M. Paul Deltuf, a placé, en manière de préface, un véritable manifeste littéraire, sans qu'on en saisisse très-clairement le motif; car l'œuvre, quoiqu'estimable assurément, ne méritait pas pareille mise en scène.

Voici en quelques lignes la donnée du roman. Le comte de Silva est un vaillant jeune homme, parfaitement ruiné, qui s'engage dans les chasseurs d'Afrique et qu'une blessure rend à la vie privée, c'està-dire à la misère. Il travaille courageusement et longtemps pour les journaux illustrés, quand un hasa'rd le met en présence de la fille du banquier Van Emberen, belle jeune fille qui l'aime passionnément du premier bord et force son père à le lui donner pour époux. Le soir du mariage, Silva déclare à sa femme qu il ne l'aime pas, qu'il en aime une autre, el qu'il ne 1 a épousée que pour avoir les moyens de faire vivre celle-ci. La jeune femme supporte héroïquement ce coup véritablement terrible, et le ménage, pendant quelque temps, n'offre aucune particularité compromettante aux yeux du public. La comtesse cependant aimait toujours autant, plus même peut-être, son étrange mari, et elle voulait connaître le nom de sa rivale; une ancienne femme de chambre, devenue marchande à la toilette, se charge d'arranger le complot, et Mme de Silva est introduite dane une petite villa où le comte avait installé celle qu'il aimait et qui commençait à peine à se remettre d'une maladie de poitrine qu'on avait cru sans remède. Mme de Silva entend d'abord la conversation de son mari avec Aimée, puis avec le médecin qui le rassure pleinement, en ajoutant seulement qu'une forte secousse tuerait la pauvre malade. La comtesse saisit le moment où cette dernière, est seule. paraît, se nomme, et Aimée meurt à l'instant, en ayant le temps de pardonner à celle qui la tue.

La comtesse put revenir à son hôtel avant son

mari qui y accourt aussi ; soupçonneux, navré, mais complètement déroulé par l'attitude de Mme de Silva, il s éloigne, en laissant à sa femme l histoi e de sa liaison avec Aimée. Histoire touchante et qui , (le hasard est un si puissant maître !) fait découvrir à Mme de Silva que celte malheureuse enfant devait le jour à une faute de sa mère. On comprend des lors le double remords qui l'accable : au bout de quelque temps, M. de Silva revient ; le voyage et les conseils d'un ami dévoué lui ont fait aussi comprendre I odieux dé sa conduite ; il revient, résolu à faire oublier ses torts , mais un dernier soupçon le torture ; il doute encore de l'innocence de sa femme par rapport à la mort d'Aimee. Il y a là une scens très courte, mais admirablement imaginée.

Le comte prend une miniature d'Aimée et se résout à la présenter inopinément à sa femme. Il entre sans bruit, grâce au tapis qui amortissait le bruit de ses pas. « Assise sur une chaise basse . Jeanne avait les coudes sur les genoux et le menton dans les mains. Elle lui tournait le dos. Cependant il avançait , tenant le portrait tout préparé , quand , par malheur, il se heurta à une chaise légère qu'il renversa. Jeanne ne bougea pas. Silva marchait toujours. Déjà il était près de Jeanne ; il l'appela à demivoix. Jeanne ne bougea pas. Alors Silva passa, par dessus le dossier de la chaise, le portrait de sa maîtresse, et le mit sous les yeux de sa femme.

« Un cri déchirant s'échappa du sein de Jeanne. Elle s'était trahie 1 » Quelques instans après, sous prétexte d'aller chercher un médecin pour la comtesse malade , Silva montait à cheval : le cheval revint bientôt sans cavalier et l'on retrouva , ddns une fondrière voisine, le malheureux Silva , qui put encore dire, en revoyant sa femme : « J'allais vous aimer. »

Mes lecteurs n'ont pas besoin que je leur fasse sentir toutes les imperfections de ce récit trop mouventé et parfois choquant. Je ne puis mieux le comparer qu'à un de ces mélodrammes à grands effets dans lesquels l'invraisemblable domine exclusivement, tout en amenant de situations émouvantes et qui saisissent pour un moment. Mais à la lecture , cette illusion ne se produit pas. Le roman de M. Del-

tuf est, à vrai dire, une simple esquisse, un assemblage de croquis ; mais ce n'est pas une œuvre travaillée sérieusement. Le sujet demandait des développemens beaucoup plus étendus, pour atténuer la crudité de certains incidens, pour prêter quelque vraisemblance à certaines situations : au lieu de cela l'action marche au galop : les années sautent de pays en pays : l'on est presque fatigué de faire tant de chemin en si peu de temps. Et puis les caractères sont à peine tracés : la femme de chambre, devenue entremetteuse,est presque réussie; mais où trouver un Silva? où trouver une Jeanne, une jeune fille aussi prépal'ée aux plus rudes épreuves et qui raisonne si bien sur une foule de sujets qu'elle devrait parfaitement ignorer ?

Je paraîtrais peut-être bien sévère en insistant sur une œuvre, fort légère en résumé, et qui semble prétendre uniquement à distraire le lecteur, d'une stalion à une autre, par ce temps de voyage. Mais, comme je le disais en commençant , ce qui m a rendu sévère, c est que précisément M. Ueltuf attend plus et mieux de son livre , à en juger par la préface-manifeste dont il l'a gratinée. Cette préface est une attaque en règle contre « la pruderie littéraire. » L'auteur trouve que nous sommes beaucoup trop prudes : il développe cette thèse qu'il faut retracer la vie telle qu'elle est, et laisser la plume peindre les scènes les plus scabreuses, du moment où elles sont vraies. En même temps nous avons dans cet hors-d'œuvre deja politique , des souvenirs personnels, des détails sur les incidens provoqué», à ce qu'il paraît, par un directeur de journal qui ne voulut pas continuer la publication de la Comtesse df Silva ; nous avons enfin un passage comme cette appréciation du dix-septième siècle :

« Au nombre de ses privilèges , le passé compte celui d'inspirer une indulgence excessive à la plupart, des contemporains ; du passé (tout est bien , tout est beau, et, quand c'est du dix-septième siècle qu'il s'agit, tout est sublime ! La perruque de Louis XIV rayonne encore sur le monde ébloui. Parle-t-on de ses désordres de conduite et de ses prodigalités ruineuses pour l'Etat . on vous regarde de travers ; il faut louer jusqu'à Montespan installée sous le

même toit que fa reine : à peine accorde t-on que le marquis lit bien de retourner dans ses terres. Sur le second plan mettez les dragonnades avec la chaise percée du duc de Vendôme, et voilà l'époque qu'on propose à notre admiration ! »

J'ignore complètement où M. Deltuf a lu' une ap- prédation du siècle de Louis XIV, basée sur le motif qu'il déduit en réaliste brutal; mais je doute bien qu'il parvienne à réformer le jugement porté par la foule intelligente : il aura beau faire. le XVIIe siecle demeurera une brillante et glorieuse époque , parce qu'en même temps que la France fut grande alors par ses armes, elle fut illustre par le génie d;un grand nombre de ses e lfans.

J'aime bien mieux la nouvelle intitulée: Suzanne, qui suit la Comtesse de Silva ; c'est l'histoire d'une fille d'actrrce qui inspire une vive passion à un jeune provincial riche ; l'épouse et quitte, avec bonheur, le théâtre pour se vouer avec joie à sa nouvelle existence : son mari l'aime moins alors, elle revient à la scène, pour ramener un ingrat qui se plaint de trop de bonheur, et gagne, d une façon charmante et complète, son touchant procès. Ce récit est simpie , bien mené , émouvant, parfois : toujours naturel, et on est. réellement satisfait en fermant le volume. Pour ma part, je suis heureux de pouvoir formuler en éloges sincères,après ma sincère critique de tout à l'heure.

XXX.

8 DÉCEMBRE 1864.

Putrologie dans la collection Aligne . — S. Bernard. 4 vol. — S. Yves . évêque de Chartres , '2 vol.— Sigebert. 1 vo[.— Hugues, abbé de Flavigny. 1 vol.— Suger, 1 vol., trois in-4°.— Voyage d'outre-mer en Jhérusalem , par le sire de Caumont, en l'an 1418. publié par le marquis E. de la Grange, 1 vol. in-8\*, Paris, Aubry. — Lamennais, sn vie intime à La ~Chtnaie. par J.-M. Peigné, 1 vol. in-18, Paris, Bachelin-Deflorence, 1814.— La Lisette de Bérenger, souvenirs inlimes, par Thalès Bernard. 1 vol. in-18, le même. —Ancienne s V ai sons de Paris, par M. Lefeuve, 4 vol. in-16, Paris, Faure, 4863-4864.

Nous avons déjà, plusieurs foi?, eu l'occasion de parler ici de la grande collection religioso-historique entreprise par M. l'abbé Migne , et qui compose actuellement une vaste bibliothèque. Nous avons précédemment mentionné la série des dictionnaires dans laquelle ont été enfermées, et en même temps classitiées, toutes les branches des connaissances humaines, encyclopédie vraiment catholique , et qu'on peut consulter sans inquiétude ; la vaste collection de Pères de l'Eglise, publiée au grand complet et de façon à devenir abordable pour la bourse des curés de \illage, qui y trouveront instruction et délassement tout à la fois. Aujourd'hui je signalerai la série des écrivains religieux du moyen- âge, qui sont utiles également aux savans laïques et aux ecclésiastiques.

Il suffit, ce me semble , de nommer saint Bernard, saint Yves de Chartres, le moine Sigebert et l'abbé Hugues de Flavigny, pour faire comprendre à mes lecteurs qu'il s'agit des documens les plus importans pour l'histoire du moyen-âge, surtout quand j'aurai ajouté que l'éditeur n'a rien négligé

pour fournir les textes complets et exacts, en y joignant les œuvres de chroniqueurs moins connus et d'homonymes fort difficiles à rencontrer aujourd'hui hors des grandes collections bénédictines.

Saint Hernard (1091-1153) rune des plus brillantes illustrations de la chaire et du monachisme eu province , le fondateur de Citeaux l'arbitre de la papauté partagée entre Innocent. II , et Anaclet, le prédicateur de la croisade de 1147 , l'adversaire des novateurs de son temps, à laissé des œuvres très considérables et très légitimement dignes d'attention : elles comprennent des traités théologiques , des sermons et des lettres, toutes très importantes au point de vue de (histoire.

Suger, l'habile ministre de Louis Vf, le régent qui administra la France , pendant la croisade à laquelle Louis VU prit part, et qui mourut au moment où il allait se croisera son tour,à la tête d'une armée nombreuse (1082-1152) a laissé une vie de Louis VI, des mémoires sur sa régence et quelques traités religieux.

L'œuvre de saint Yves, évêque de Chartres (10501115), a laissé de précieux écrits pour l'histoire de son temps et des traités de droit canonique. C'était un savant et courageux prélat, qui avait brillamment professé à l'abbaye Saint-Quentin de Beauvais , fondée par lui et qui s'opposa avec la plus grande fermeté au mariage illégitime du roi Philippe : il retint cependant les lettres de censure expédiée à ce sujet par le Pape, de peur de causer une insurrection dans le royaume et de provoquer ainsi des maux incalculables.

Sigebert , moine de l'abbaye de Gembloux (103011 12), a beaucoup écrit: on a, entr'autres de lui, une chronique latine, qui s'étend de l'an 312 à l'an 1112; la vie de Saint-Thierry, celles du roi Sigebert d'Austrasie , de Saint-Guibert , de Saint-Maclou et de divers autres personnages considérables.

Nous ne quitterons pas encore le moyen-âge en parlant du voyage du sire de Caumont «ou!tre mer en

Jhérusalem. » C est un document d'une incontestable valeur pour 1 histoire intime de cette période , ainsi qu'on l'appréciera aisément par la rapide analyse que je vais faire passer sous les yeux de mes lecteurs.

Nompar II de Ciumont-la-Force , né en 1391 , à

un moment où sa province gémissait sons la domina tion anglaise , se maria fort jeune et ne put sans douleur supporter la vue des crimes et des misères qui signalèrent cette déplorable époque. Il résolut de fuir la France, au moins pendant quelques-années, et, après un premier pèlerinage à Saint-Jacques-deCompostelle. pour s'habituer, sans doute, aux fatigues qu'il lui faudrait affronter, il se décida à entreprendre celui de la Terre-Sainte.

Un grand voyage, en l'an de grâce 1418, n'était pas chose aussi simple qne dans notre siècle de mouvement et de comfort; un voyage outre-mer, surtout à un moment où le souvenir des croisades commençait déjà à s'éteindre, devait paraitre singulièrement audacieux et périlleux. Aussi Nomoar de Caumont sy prépara—t—il comme s'il ne devait pas en revenir : il fit son testamment, régla la position de ses vassaux à l'égard de sa femme, qu'il substitua à ses pouvoirs, tixa les prières qui devaient être récitées, chaque dimanche. pour lui, au prône dans 1 église paroissiale, fonda une messe pour chaqne samedi, dans la chapelle du château: puis, ayant mis ses dernières affaires en ordre, il quitta Caumont, le 28 février, et se dirigea sur Toulouse. Ayant rencontré à Salut-Mar- tin le comte de Foix, il abandonna son projet de prendre la route de Venise pour aller à Barcelone ; il s y embarqua , visita Majorque , Crète et arriva à Candie, après avoir fait, à Rhodes,connaissance d'un chevalier navarrais qu'il emmena avec lui afin de pouvoir recevoir, au Saint-Sépulcre même, l'ordre équestre. De Chypre, nos voyageurs abordèrent it Jaffa, où, munis d'un sauf-conduit du soudanais débarquèrent sans encombre et prirent immédiatement le chemin dp. Jérusalem.

« Item, dit le sire de Caumont, à la mye nuit. les frères mineurs qui gardent le saint sépulcre me vinrent quérir et nous menèrent en grande lumière par toute la cité de Jhérusalem et tous les saints lieux où Noire-Seigneur Jésus Christ avait esté entre les faux juifs quand ils le menèrent si cruellement ; puis me menèrent hors de la ciié en la vallée de Josaphat, où est le saint sépulcre où le précieux corps de NotreDame fust mis et poussé, après qu elle fut trespassée; duquel sépulcre les angels le prindrent et l'empour-

tèrent au ciel, et le passèrent par une fenestre haulte qui est au cuer derrière ledit sépulcre ; auquel sépulcre ha une grande esglise, où l'on descend par XLIX degrés de pierre ; et la clef de cette esglise tiennent les Sarrasins, et fault payer argent ha eux qui y veut entrer. Et en cette vallée de Josaphat se.dit que NostreSeigneur voutra faire le jugement : plaise à lui que soit bon pour nous et pour tout fidèle chrétien. » M. de Caumont reçut ensuite à l'église du Saint Sépulcre l'honneur d'y être armé chevalier, qu'il semble avoir singulièrement prisé ; il visita alors toute la Judée, le désert de Jéricho et les bords du

Jourdain.

Revenons à Jaffa. Notre voyageur se rembarque pour gagner Famagouste, en Chypre, et de là Nicosie, où il visita le roi Jean Il de Lusignan ; il séjourne ensuite assez longtemps à Rhodes, traverse tout l'archipel, dont il note soigneusement les îles, parcourt la Morée,et ne prend la direction de la Sicile qu'après avoir essuyé deux terribles tempêtes qui faillirent justifier les précautions prises par le sire de Caumont avant son départ. Les mauvais vents se chargèrent de prolonger démesurément son séjour en Sicile, où il rencontra heureusement un compatriote, et il ne put atteindre le port de Barcelone que le 18 mars 1419 ; le 14 avril suivant, il revoyait la girouette de son donjon : x auquel voyage, écrit-il, je demeuray einq ans, cinq mois et quinze jours, plaise à Dieu que ce soit à sauvation de mon âme. Amen 1 »

Il ne faut pas chercher dans ces notes de voyage les détails pittoresques et anecdotiques comme en donent nos touristes contemporains,dès qu'ils s'éloignent tant soit peu de leur modeste foyer. Le sire de Caumont décrit brièvement son long pèlerinage, toujours à un point de vue éminemment religieux. Dans quelques passages il se montre moins correct, et je ne veux pas priver mes lecteurs de la description de cette tempête essuyée sur les côtes de Sardaigne :

« Ainsi allions sà et là par la mer, à la mercy des vents, à pleynes voilas, lesquelles n'avions pas descendu de l'arbre par la force du grand vent qui soubdainement tout-à-cop était venu de nuyt. La mer estoit si haulte que les ondes entrèrent par le plus haut dedans la nef et se tribouillait tant de l'un

costé sur l'autre, que n'estait homme qui se puisse tenir de piés ni assigié, s'il n'estait bien afferré au bord de la dite. Mès Diex et la vierge Marie qui désemparés ne nous avoient, nous donna grâce que ainsi ceux nous estions à un trait de pierre de ladite roche, et la cuydions encontrer tout au travers, que celluy fort vent nous entraîna, et vint une autre qui soffle tel cop ladite nef qui l'emporta long, hors toute cette montaigne de rochers. »

Dans d'autres passages, le sire de Caumont se laisse aller à décrire assez soigneusement ce qu'il voit, commeles tombeaux et les mosaïques de Sainte-Marie de Montréal, à Palerme, le lieu où fut déposé le corps de Saint-Louis ; il trace aussi un curieux tableau delà façon dont on fabriquait le cuivre en Sicile.

Çà et là il laisse échapper quelques réflexions personnelles; d'autrefois il commet de grosses erreurs historiques, accueillant trop facilement les fables et les légendes du temps. Toujours est-il que ce voyage est très intéressant à lire. Il ne serait pas inutile que l'on pùt multiplier la publication de documens de ce genre ; car ils fournissent d'excellens renseignemens topographiques, et n'ont pas moins de valeur au point de vue des habitudes sociales et morales de nos pères, qu'ils montrent pleinement dans l'intimité de la vie.

Nompar de Caumont — du frère cadet duquel descendent les deux de Caumont-la-Force — avait précédemment écrit de Dits et Ensdgnemens, à l'usage de ses enfans, qui ont été édités en 1845 par M. Galy : on était encore incertain sur l'authenticité de ses attributions comme auteur de cet ouvrage ; mais un passage du Voyage en Jhérusalem ne laisse aucun doute : « Il est un autre roman que je fis. d'enseignemens. » Le sire de Caumont retrouva, en rentrant en France, sa province encore plus agitée. a L'on ne cesse , dit-il , de faire guerre , prendre lieux , bouter feu , forsser femmes , destruire le peuple qui tant à Notre-Seigneur a couslé, tuer les hommes , piller les serviteurs de Dieu et les églises qui sont temples de Notre-Seigneur, et plusieurs autres] violences que je nomme pas. Et j'ai ouï dire à aucune gens qu'au temps passé, les rois,

les princes et les grands seigneurs et barons faisaient bastir les moustiers et les églises , et à présent c'est au revers qu'ils les desfont et abattent et font destruire. »

Nompar de Caumont finit par entrer au service des Anglais et y acquit une position importante. Lors de la conquête de la Guienne par Charles VII, il dut passer en Angleterre , tandis que le vainqueur donnait tous ses biens à son frère cadet.

Nous n'avons que des éloges pour l'excellente préface et les savantes notes dont M. le marquis E. de la Grange a doté ce curieux ouvrage.

Les deux autres petits volumes dont nous avons. transcrit les titres en téte de cet article sont curieux à lire ; car ils font connaître sous un jour assez nouveau le solitaire de La Chênaie : l'un des deux surtout nous le montre fraternisant, de la plus étonnante façon, avec le prétendu chansonnier des bonnes gens, dont les chansons souvent grivoises sont loin assurément de constituer de bonnes actions.

Le travail de M. Peigné est sérieux et de nature à augmenter encore les regrets qu'on éprouve en pensant au suicide moral de Lamennais. On y assiste aux progrès du mal qui envahit peu à peu cet esprit vraiment supérieur, qui obscurcit peu à peu cette grande intelligence et laissa à la fin l'orgueil régner en maître absolu. J'en extrairai deux épisodes tristement caractéristiques et qui prouvent du moins que si Lamennais succomba , il lutta longtemps et souffrit cruellement.

En 1824, M. Berryer vint à La Chenaie. M. Berryer était un des meilleurs amis de l'abbé de Lamennais ; il l'avait visité dans sa retraite. Penseur et orateur, l'un et l'autre s'acheminèrent au loin dans la campagne bretonne, et, arrivés à un lieu d'où le regard s'étendait sur une nature resplendissante, ils s'assirent et se mirent à échanger leurs pensées sur les richesses de la création.

« L'abbé de Lamennais prit alors son élan , et laissa voler son intelligence au travers des mondes inconnus; il disait une partie de ces choses qu'il a depuis publiées dans son Esquisse, et Berryer l'écoutait, surpris et captivé. Tout-à-coup Berryer se lève, avec cette voix vibrante qui remue et émeut:

« Mon ami, vous me faites peur; vous serez sectaire , et je pressens le mal que vous ferez à l'empire qu'en ce moment vous exercez sur moL — Et il se tut. L'abbé de Lamennais lui répondit :

« Puissé-je plutôt rentrer dans le ventre de ma mère 1 — Et il se lèva à son tour. Et tous les deux s'en allèrent, emportant une impression mystérieuse de cet échange de solennelles paroles. »

L'autre anecdote est encore plus caractéristique. Au mois de juillet 1827, l'abbé de Lamennais fit une grave maladie et fut en péril de mort.

« L'abbé Jean administra lui-même l'extrêmeonction à son frère, et l'abbé Gerbet qui avait reçu ses confidences suprêmes , lui donna, les larmes aux yeux, l'absolution des mourans. Quand on lui apporta le viatique, il parut recouvrer toute la force de son intelligence et de sa volonté : ce fut une scène émouvante.

« Lamennais ne regrettait pas de mourir. — Mon ami, répétait-il à l'abbé Gerbet, qui ne quttait pas son chevet : j'ai bien envie de m'en aller, j'ai assez de la terre !

« A minuit, il pria d'ouvrir la fenêtre ; il faisait un clair de lune magnifique.— La nuit est belle, dit son garde-malade.

« Pour ma paix, s'il plaisait à Dieu , ce serait la derniére, répondit-il d'une voix presqu'éteinte.»

Comme tout avait changé, à quelques années de là ! Le célèbre cénacle de La Chenaie, cette réunion de jeunes gens, devenus presque tous des hommes distingués, que Lamennais avait groupés auprès de lui, qui étaient ses disciples, se dispersa peu à peu. Il vint seul alors à Paris, et s'y fixa. Et où le trouvons-nous bientôt? Dans le cercle, singulièrement joyeux et même badin que Béranger réunissait autour de lui, dans sa petite maison de Passy.

« L'un des convives les plus habituels des dîners de Passy, j'ajouterais même l'un des plus gais , dit M. Thalès Bernard, c'était un homme peu facétieux cependant, je veux dire Lamennais. Il était depuis longtemps l'ami de Béranger, qui avait pour lui une sorte d'affection paternelle, et le traitait avec une infériorité narquoise: — Allez, lui disait Béranger, vous n'êtes qu'un vil prosateur, allez aider Judith à mettre le couvert.

« Lamennais entendait fort bien la plaisanterie, et, à la table de Béranger, il se déridait complètement. A côté du poète, ce n'était plus le même homme. Il émanait de Béranger un esprit de tolérance, une bonté pénétrante qni mitigeait le fiel de l'irascible vieillard (1). Celui-ci ouvrait généralement le dîner par quelque histoire impossible, dirigée contre les Jésuites, histoire qu'il adoptait avec une crédulité sans borne, parcequ'elle flattait ses passions haineuses. Il s'élevait une vive clameur parmi nous. Béranger démontrait à Lamennais l'absurdité de son récit, et l'auteur des Paroles d'un croyant se rejetait alors sur des facéties puisées dans je ne sais quel recueil d'anas; car il avait dans l'intelligence un côté excessivement puéril, ou du moins il exprimait un profend besoin de se distraire. »

En lisant le travail de M. Thalès Bernard, on sent que l'auteur a remporté, de sa connaissance intime de Lamennais, une opinion peu favorable au philosophe de La Chenaie. Elle confirme pleinement l'idée que sa propre révélation avait donnée de lui-même au public : le mal profond et incurable de Lamennais, c'était l'orgueil, le sentiment de sa personnalité exalté jusqu'au délire. Aussi, est-ce véritablement avec stupeur qu'on lit la remarquable méditation dont il a doté un chapitre de cet admirable livre intitulé : l'Imitation de Jésus-Christ. Lamennais y flagelle impitoyablement l'orgueil humain, il indique tous les périls auxquels il expose. Pour ma part, je me demande ce qu'il pouvait penser, quand, après sa chûte, il relisait ces pages où toute sa vie sembte décrite à l'avance?

L'orgueil en effet dominait seul, exclusivement, sa vie, et passait avant tout, pour lui. Ce n'était même que par orgueil que Lamennais devint un des apôtres de la démocratie la plus envenimée. Ce n'était pas par esprit de charité qu'il se rattachait à la cause républicaine, remarque M. Thalès Bernard, c'était par haine de toute suprématie; mais avec la haine on'

(4) Je laisse à l'auteur du livre l'éloge de cette tolérance de Béranger, qui nous semble être tout simplement la plus triste indifférence.

ne peut rien fonder. Lamennais ne fut qu'un pamphlétaire de génie, toujours replié sur lui-même comme une bête fauve, toujours dans la fiêvre, en lançant d'une main qui tremblait de colère , des traits impuissans à l'édifice qu'avait attaqué Calvin. Et la seule chose dont il faille savoir gré à Lamennais, c'est d'avoir suivi franchement la direction que lui imprimait son orgueil. Mais peut-on dire, comme le récent biographe du philosophe (de La Chenaie. que si l'orgueil est un vice, il a sa grandeur, quand il s'attache à mépriser les honneurs et les richesses? L'orgueil, comme l'avarice, est un vice terrible et pour lequel, à mon avis du moins, aucune circonstance atténuante ne peut être invoqué équitablement.

Nous sommes fort en retard peur un excellent ouvrage,qui renferme toute l'histoire anecdotique de Paris, sous la forme la plus agréable pour le lecteur. Je'ne saurais trop le recommander, car certainement peu de parisiens connaissent la chronique des rues et des hôtels de notre grande capitale.

Je ne prétends pas rendre compte avec détail du grand travail composé par M. Lefeuve sous le titre assez bigarre de : Les anciennes maisons de Paris; c'est un recueil d'anecdotes historiques, qui constituent, si j'ose ainsi parler, la biographie des rues de la capitale, recueil exclusivement curieux et amusant, et avec lequel on évoque très agréablement les souvenirs gais ou tristes , sombres ou légers du vieux Paris.

M. Lefeuve retrace la chronologie des possesseurs successifs de chacune des maisons considérables de

Paris , s'arrêtant à chaque individualité importante ou simplement piquante, ne laissant échappé aucune historiette , faisant très volontiers de l'histoire , quand l'occasion s'en présente. Qu'on juge, du reste, de l'étendue du champ ouvert aux investigations, telles que M. Lefeuve s'est proposé de le taire, en parcourant rapidement les souvenirs évoqués au temps jadis par la rue du Bac , depuis l'époque où elle aboutissait au bac qui précéda la construction du Pont-Royal et ne fut lui-même établi qu'en 1550.

On y trouvait l'hôtel du Mailly , la caserne des Mousquetaires-Gris, les hôtels de Valbelle, de Boulogne, de Salm , d'Aubusson , de Clermont-Tonner-

re, de la Vallière, le ministère des relations extérieures, les couvens des Visitandines , des Recollettes , l'hospice des Convalescens, le séminaire des Missions Etrangères.

Deux tables facilitent les recherches à travers les rues de Paris. Je ne puis cependant finir sans constater quelques lacunes parmi les rues construites depuis une vingtaine d'années. On y chercherait par exemple vainement quelques détails sur les rues Casimir-Périer et Martignac, ouvertes sur la place Bellechasse pendant qu'on bâtissait l'église SainteClotilde. Mais c'est une insignifiante critique, car, au point de vue historique,cela n'enlève rien à la valeur et à l'importance du livre qui nous fait faire les plus agréables et les plus instructives promenades à travers le vieux Pans.

XXXI.

21 DÉCEMBRE 1864.

LES ETRENNES. — Le Ciel, par M. Guillemin. — Le Monde de la Mer, par M. Fredol'- Histoire des Plantes, par M. Figuier, 5 vol., grand in-8°, Hachette.—Le Bosphore,par P.de Tchitchatchef, 1 vol. grand in-8% Mergand. — La France ancienne et moderne, par Mary Lafon, 1 vol. grand in.8°, Morizot. — Le Monde des Insectes, par S.-H. Berthoud , 1 vol. in-S', Garnier. — L'Air et le Monde aérien, par A. Mangin. — Le Rhin et le Nord de l'Allemagne, par M. Durand.J— Le Danube et le Midi de la France , par le même, 3 vol. grand in-8', Marne (1).

Chaque année, à pareille époque — depuis longtemps déjà, je le rappelle avec plaisir,— j'ai l'habitude de parler de ces beaux livres d'étrennes qui apparaissent vers le commencement de décembre, der-

(1) Prix, de chacun de ces trois derniers volumes,

8 fr.

rière les vitrines de nos éditeurs, pour séduire les yeux et promettre de bons momens aux grands enfans ; j'ajouterai ma foi, et aux grandes personnes ; car je n'en sache pas une qui ne p :sse d'agréables heures à lire ces volumes, tous illustrés de splendides dessins, non plus seulement pittoresques comme autrefois , mais aussi utiles à étndier qu'agréables à regarder.

Avant tout autre , il convient de citer les principales publications de la maison Hachette : Le Ciel de M. Guillemin, Le Monde de la Mer de M. Fredol, deux magnifiques volumes qui feraient aimer la science, s'il en était besoin. Le Ciel est un livre écrit à la fois pour les esprits curieux de s'instruire et pour les jeunes gens qui doivent apprendre. On sent que l'auteur l'a composé avec passion, et qu'il a compris la magnificence de son sujet. Il lui a semblé avec raison que le plus intéressant des voyages à faire était celui de l'esprit, parcourant, à la suite de la science,;Ies espaces éthérés, et allant, de soleil en soleil, jusqu'aux derniers confins de l'univers visible. Quel vaste champ, en effet, quel horizon magnifique le ciel n'ouvre-t-il pas à la plus magnifique des facultés humaines, à l'imagination 1 Quand notre vue plonge, à l'aide des plus puissans instrumens d'optique, dans la profondeur de l'espace,Jet découvre, à la place de faibles points lumineux, des globes semblables au nôtre, les uns plus petits , les autres plus grands que lui , mille questions viennent se presser involontairement sur nos lèvres. Nous nous surprenons à faire, parla pensée, cent voyages plus intéressans , plus curieux , plus merveilleux que ceux dont la scène réelle est sur notre planète.

M. Guillemin se fait précisément notre Cicerone, pour ces voyages si mystérieusement attrayans : il nous guide avec un savoir, une simplicité , une méthode qui défient la critique. Poarquoi faut-il malheureusement que l'idée religieuse paraisse absolument exclue d'un livre, qui devrait - ce me semble, laisser voir , à chaque page, le nom du divin auteur de ces merveilleuses beautés, qui, on dira vainement le contraire, déjoueront toujours la faible intelligence des hommes? Je crois même que M. Guillemin est parvenu à passer complètement sous silence l'inter-

vention de la divinité. J'ai cru devoir signaler cette grave lacune, d'autant plus qu'elle est due à un homme sérieusement savant et qui vient d'étudier les magniticences.1ui, dans l'écrivain, semblent le plus évoquer la pensée de Dieu. M. Guillemin a , en effet, dignement apprécié ces merveilles de la voûte céleste, dont nous n'apercevons qu'une bien faible partie , si nous songeons que cette infinité d'étoiles se prolonge indéfiniment à travers des espaces indéfinis; mais il oublie leur origine. Comment cependant ne pas être ému,en admirant cet immense spectacle, que nous offre la contemplation silencieuse de la voûte étoilée,pendant une nuit sereine? Je cède la parole à

M. Guillemin :

« Des milliers de feux étincellent,de toutes parts, sur le sombre azur du ciel; variés d'e couleur et d'éclat, les uns resplendissent d'une vive lumière continuellement mobile et scintillante ; d'autres brillent d'une lueur plus égale, plus tranquille et plus douce ; un grand nombre n'envoient leurs rayons que par jets interrompus : on dirait qu'ils ont peine à percer les profondeurs de l'espace. Pour jouir de ce spectacle dans toute sa magniticence , il faut choisir une nuit où l'atmosphère ait toute sa pureté, toute sa transparence et ne soit illuminée m par la lune, ni par les lueurs du crépuscule ou de l'aurore. Le ciel alors ressemble à une mer immense dont la surface serait toute parsemée d'une poussière d'or et de diamans. »

M. Gúillemin commence son livre par une étude sur le soleil; il passe ensuite aux planètes , aux comètes, aux étoiles, aux nébuleuses, et termine , après une appréciation des lois de l'astronomie , par un examen des méthodes et des instrumens actuellement à la disposition de cette science. D'innombrables dessins explicatifs accompagnent le texte, et sont complétés par douze grandes planches, représentant les principaux phénomènes astronomiques et plusieurs vues d'ensemble du ciel , prises à Paris , à diverses époques de l'année.

Du ciel nons descendrons dans -la mer, à travers les mystères de laquelle uu savant que la science regrette aujourd'hni et dont les beaux livres ne porte qu'un pseudonyme, nous guide également avec

une rare sagacité. C'est un traité complet dans lequel l'auteur s'est proposé, comme un délassement à ses travaux, d'initier le plus grand nombre à une partie de l'histoire naturelle qu'il cultivait avec amour et qni fut la principale passion de sa vie. MFredol — ( nous devons respecter l'anonyme ) — a voulu traduire l'admiration qu'il éprouvait à la vue du grandiose panorama des Océans, du magique spectacle de la vie des eaux, posséder en un mot le monde de la mer dans sa splendeur et dans son infinie variété. La mer lui paraissait, à juste titre, un sujet inépuisable d'études, et, l'on sent bien,comme je le disais, que la passion guidait sa plume quand il exposait, avec originalité et poésie, les développemens et les métamorphoses de ces êtres mystérieux qui peuplent les flots, leurs ruses et leurs industries, leurs combats et leurs amours ; quand, il insistait sur les produits de la mer, l'abondance;de ses fruits, l'utililé de sa culture.

M. Fredol débute par des considérations générales sur son sujet , donnant notamment de curieuxchiffres pour faire apprécier t'immensité des eaux qui composent les Océans, d intéressans détails sur les marées, etc.; il aborde ensuite la vie dans la mer; et commençant par la flore , il arrive aux animaux infusoires, aux polypes, aux éponges, aux méduses, aux mollusques, pour parcourir successivement tous les échelons de cette population marine, au sommet de laquelle figurent la baleine, le phoque , l'ours blanc et le goëlard.

Comme pour l'ouvrage précédent, de très-nombreux dessins expliquent et commentent le texte ; vingt et une planches, gravées sur cuivre et tirées en couleur, méritent une mention spéciale, par leur rare perfection et leur admirable composition; deux d'entr'elles, faites d'après des toiles de Gudin, représentant la mer calme et la mer agitée; les autres reproduisent quelques uns des animaux ou quelques unes des plantes qui peuplent les abîmes de POcéan : toutes sont exécutées avec une finesse, une élégance et une précision, qui en font aussi bien des œuvres d'art que des dessi is scientifiques.

La science à la portée des gens du monde, c'est évidemment le courant qui guide en ce moment les

écrivains, c'est la mode qui paraît la plus profitable aux éditeurs. J'ai bâte d'ajouter que je ne préterds nullement formuler un blâme en parlant ainsi, mais seulement constater un fait. M. Figuier continue donc son œuvre de vulgarisation, en publiant cette année l' Histoire des Plantes, illustrée de quelques centaines de très bons dessins. Dans ses précédens ouvrages, M. Figuier avait étudié la création de notre planète, décrit ses aspects physiques, mais toujours en supposant la terre privée de son ornement naturel, faisant en un mot abstraction de sa verdoyante parure. Il s'occupe précisément aujourd'hui des plantes qui ont apparu sur notre globe avant les animaux; car ces êtres n'auraient pu exister sans les végétaux qui leur servaient de nourriture. Nous parcourons avec M. Figuier cette merveilleuse végétation qui embellit la terre et lui donne parfois des aspects enchanteurs. Nous la voyons sous ses aspects les plus variés, doucement ombreuse dans notre zône tempérée,rabougrie aux alentours du pôle, splendidement plantureuse aux approches de l'équateur , sévèrement et immuablement verte sur les montagnes, rare aux bords de la mer. M. Figuier " décrit également les innomblables cryptogames qui croissent dans les forêts et se nomment mousses, champignons et fougères, les algues qui tapissent le fond des mers, les nappes de verdure qui croissent dans les lacs et les rivières. On lit ce livre avec plaisir, et, comme le dit celui qui l'a écrit, on sent véritablement « un élan de reconnaissance pour l'auteur de tant de merveilles. »

C'est dans l' Air et le Monde aérien que nous emmène M. Mangin , qui, l'an dernier, nous initiait aux Mystères de l'Océan. Le sujet est neuf, vaste, et pourquoi ne le dirai je pas de suite: bien traité. M. A. Mangin l'a partagé en trois parties : la première, contient la physique, la mécanique et la chimie atmosphériques ; — la seconde, est consacrée à la description et à l'application des phénomènes météréologiques; - la troisième, traite de l'atmosphère, non pas comme masse gazeuse , inerte, subissant 1 influence de forces fatales, et servant de véhicule à d'autres corps également inertes , mais comme un des trois grands théâtres où se joue le drame éter-

nel de la vie et de la mort. Nous y passons la revue de ses innombrables et presque toujours gracieux habitans.

Il y en a vraiment cette année pour tous les goûts.

Nous mentionnerons maintenant le travail cousacré par M Henri Berthoud au Monde des insectes , et si joliment illustré par M. Yan Dargent. Ce n'est plus un ouvrage méthodique comme ceux que nous venons de citer ; il est plus à la portée des jeunes iùtelligences, quoique plus d'un «grand» , comme on dirait au collège , puisse en faire utilement son profit. C'est un livre conçu jusqu'à un certain point sur un plan ancien. M. H. Berthoud a composé une vingtaine de récits, servant de cadre à ce monde si curieux, si peu connu, si innombrable des oiseaux. Il y étudie leurs mœurs, leurs habitudes, traitant cette matière en savant de bon aloi, sans employer l'effrayant jargon en us, qui éloigne trop souvent ceuxmême qui ont le plus le désir de s'instruire.

M. Durand est un aimable voyageur, et les deux volumes qu'il consacre à l'Allemagne du Nord et à l'Allemagne du Sud, méritent l'accueil le plus favorable. Je n'oublierai point d'ajouter que les nombreux dessins de Karl Girardet ne diminuent pas la valeur de ces livres. Dans son premier voyage, M. Durand part de Forbach pour parcourir le Palatinat. gagner Francfort et s'embarquer à Mayence, en remontant le Rhin jusqu'à Aix-la-Chapelle. D'autres excursions le conduisent dans le Wartbour?, à Weymar, à Leipsick, à Dresde, à Berlin et à Hambourg. Le second commence à Strasbourg et à Bade ; le touriste se dirige sur Bâle, la Forêt-Noire et traverse la Bavière, l'Autriche et la Hongrie, sur le Danube, puisdescend dans le Tyrol.pourne s'arrêter qu'à Venise. On comprendra sans peine que nous ne rendions pas compte, avec de longs détails, de ces récits. Nous dirons seulement qu'ils sont écrits avec facilité et simplicité, qu'ils font parfaitement connaître les pays que l'auteur parcourt, ainsi que pour quelques-uns j'ai été à même de le constater moi-même. M. Durand sait employer très-heureusement l'anecdote, les souvenirs historiques, — je n en veux pour preuve que les pages où il parle de Madame , à propos de Heidelberg et du Palatinat, ou de la belle duchesse

de Longueville à propos de Munster — J'ajouterai que l'on voyage fort agréablement avec lui : il a cherché évidemment à se rapprocher du genre de Victor Hugo dans son Rhin, et je suis heureux de pouvoir reconnaître qu'il ne l'a pas essayé inutilement. M. Durand sait décrire sobrement les grands sites ; il sait, ce qui est beaucoup plus difficile, dessiner le croquis d'une ville. Ses chapitres sur Berlin, sur Postdam, sur Munich, sur Vienne, sur Venise sont particulièrement bien réussis. Mais je m'arrête ; je louerais trop si je continuais, et j'aime mieux dire tout bonnement que j'ai eu le plus grand plaisir à lire ces deux volumes.

Je n'en dirai pas moins du Bosphore et de C( n<tanlinople, par M. P. A. Tchihatchef. Ce n'est pas seulement un volume remarquable par les magnifiques gravures qui l'accompagnent, et en font une actualité aux approches du jour de l'an ; c'est aussi et surtout un livre savant , le premier (suivant l'appréciation de l'un des plus éminens membres de notre Académie des sciences),où l'on ait traité avec autant d'érudition la grande question de l'histoire géologique des environs de Constautinople. J'indique ici ce travail, comptant y revenir dans mon prochain article.

Nous rentrerons en France, pour finir. M. Mary Lafon s'est proposé d'écrire un rapide traité de notre pays, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la révolution de 89. tandis que des artistes, comme MM. Rouargue et Villeman, y joignaient de très belles gravures sur acier, représentant nos principales villes. C'est un énorme volume, vaste compilation très habilement fondue par M. Mary Lafon ; on y parcourt facilement le récit mouvementé de nos annales, on repasse les grandes périodes durant lesquelles notre pays fut si cruellement agité , mais en demeurant toujours glorieux, mème aux plus sombres journées. M. Mary Lafon entre brusquement en matière, saùs préface ; on devine qu'il n'a pas eu la pensée de composer un livre de doctrine, mais de raconter seulement notre histoire, en mettant à profit les conquêtes de la critique moderne. On devine cependant que l'on a affaire à un écrivain dont la révolution de 89 a réalisé les rêves et les espérances.

Quelques appréciations sont assez gravement erronées, notamment en ce qui concerne les guerres religieuses du seizième siècle, et les causes qui ont provoqué la révolution ; quelques expressions sont trop hasardées, comme la mort de la première branche des Capétiens, or, le roi Luynes ; mais ce serait entreprendre un travail trop considérable que de prétendre réviser ici une œuvre qui comprend toute l'histoiie de France. C'est un livre d'ailleurs utile, agréablement écrit, et qu'on ne saurait trop répandre; car il est triste de penser qu'à cette heure, dans notre pays, tant de personnes ignorent nos propres annales.

XXXII.

27 JANVIER 1865.

Le Bosphere et Constantinople avec perspective des pays limitrophes, par P. de Tehihatchpf, 4 vol. grand-8° avec planches. Paris, Th. Morgand, 1865.- Histoire du Monde, par MM. de Riancey, tomesI et II. in-8', Paris, Palmé, 1864. — Histoire de France , par Aug. Trognon, tome IV, in-8°, Hachette, 1 864. — Olga , par E. Enault, 1 vol. in-1 8, le mêmp.— La vérité vraie sur les mémoires de Mme Roland, par P. Feugères, in-8°, le même.

En indiquant dans mon dernier article ce remarquable ouvrage , je promettais d'y revenir prochainement. Je ne crois pas , en effet. qu'aucun travail aussi parfaitement savant ait encore été consacré à cette partie si intéressante de l'Orient. Personne , d'ailleurs, n'était plus apte à entreprendre cette œuvre que M. de Tchihatchef, qui a passé toute sa vie à visiter ces parafes , à les étudier à tous les points de vue, et qui a déjà si largement mérité les suifra-

ges de ses contemporains par son Voyage dans l'Al- taï oriental, et par sa grande description de l'Asie

Mineure.

Ce livre a pour objet l'étude et la description de Constantinople, du Bosphore et des pays portant encore actuellement ..le nom de Thrace. Dans une première partie, M. de Tchihatchef décrit cette régence, aux points de vue de la géographie, de la topographie, de l'histoire naturelle, et termine par deux chapitres, consacrés l'un à la vie sociale sur les rives du Bosphore, l'autre à des excursions sur le littoral occidental de l'Asie Mineure. Peu de pays, certainement, comme le remarque l'auteur, sont entourés d'autant de souvenirs historiques et ornés de dons aussi variés de la nature.

«Tour à tour chantée par les poètes ou ensanglantée par les souverains , cette prestigieuse région n'a cessé d'être pour les uns comme pour les autres , 1 idéal des rêves les plus chéris ; car, si les sciences et les arts y trouvent une source inépuisable d'activité, elle offre,à l'ambition politique,les plus irrésistibles, et, il faut le dire , les plus légitimes appâts, puisqu'elle promet à l'heureux possesseur du Bosphore la double couronne de l'Occident et de l'Orient. II est vrai qu'une telle promesse n'a pas été réalisée à l'égard des dominateurs actuels du Bosphore, mais le moment approche où ils devrout décider eux-mêmes si cette magique couronne est réellement destinée à orner le front des sultans , ou si elle n'a été placée entre leurs mains qu'à titre de dépôt , pour être transmise un jour au souverain,désigné d'avance dans les décrets mystérieux du ciel. »

Le chapitre dans lequel M. de Tchthatchef examine l'état social de Constanlinople est très curieux, mais il ne donne pas précisément envie d'aller habiter l'antique Bysance. L'auteur, d'ailleurs, tout en vantant le Bosphore , ainsi qu il mérite d'être vanté par la beauté de son climat et de ses sites , n'entend en parler qu'au point de vue de la saison d'été. « Pendant longtemps encore , remarque-t-il avec regret, la capitale ottomane ne pourra recruter, parmi nous, des hôtes tant soit 'peu constans, que dans les classes des hommes d'affaires, des employés officiels, quelquefois les savans professionnels ; et en-

core parmi ces personnes en est-il fort peu qui, renfermées à Péra dans leurs cages d'hiver, n'aient de fréquentes et légitimes occasions de regretter leurs villes natales , quand bien même elles ne s'appelleraient point Paris. »

Ce n est point à Constantinople qu il faut aller chercher le comfort et les charmes d'une ville européenne ; tout s'y oppose : les mœurs des indigènes aussi bien que l'état physique de la capitale ottomane. Le Bosphore n'est pas jtoujours commode à traverser, sur les légers caïques qui le sillonnent, et M. de Tchihatchef raconte que, d'ordinaire, quand un ministre étranger veut donner une fête à Therapia ou à Bnyukdéré, il lui faut s'adresser à l'obligeance des commandans des stations navales,pour qu'un bâtiment de guerre aille chercher et transporte les dames. La colonie européenne d'ailleurs est trop peu nombreuse , pour offrir des ressources suffisantes, et elle ne peut trouver aucun secours auprès des musulmans;lelle ne peut même que rarementcompter sur l'élément chrétien indigène , populations d'autant plusjrestreinte et pauvre qu'elle n'est pas homogène. Cette fraction de la population de Constantinople se compose de grecs, occupant le quartier du Fanar ou Fanal, et d'une race croisée, d'origine multiple, établie spécialement dans le faubourg de Péra; cette race, quoique issue incontestablement de source vénitienne et italienne, a adopté la langue des Fanariotes, et la plupart de leurs habitudes, forcée d'agir ainsi par la solidarté de leurs destinées sous la domination turque et par leur besoin de s'allier, afin de se constituer une force et une intluence suffisantes.

Mais Fanariotes et Pérotes , quoique complètement affranchis aujourd'hui et appelés à rendre d'incessans services à la chancellerie turque, n'ont pu oublier l'ancien esclavage qui pèse encore sur leur mémoire ; souples , habiles , généralement ignorans, ils savent trop bien unir « l'astuce italienne à la ruse bysantine. » Si le nom de Fanariote est prononcé avec assez de complaisance , il n'en est pas. de même de celui de Pérote.

Un jour viendra certainement où tout cela changera, où une société chrétienne existera à Constantinople et fournira les élémens nécessaires à la for-

mation, dans la capitale ottomane, de ce que nous appelons une société; mais à peine est-il besoin d'ajouter que, pour le moment, elle y est impossible , n'étant représenté? que par trois coteries isolées et disparates , savoir : le corps diplomatique, les négocians étrangers et les chrétiens sujets turcs.

La seconde partie du livre de M. de Tchihatchef comprend l'étude complète des environs duBosphore. au point de vue géologique. C'est un travail complet auquel je sais que les savans les plus compétens ont applaudi ; je me contente de le constater et d'ajouter que c'est aussi une œuvre entièrement nouvelle et pour laquelle M. de Tchihatchef n'a aucun devancier.

Je ne rendrai pas compte de cette nouvelle et très nouvelle édition de l' Histoire du Monde que MM. Henri et Charles de Riancey ont publié il y a une vingtaine d'années, et que M. Henri de Riancey redonne aujourd'hui, en ayant la douleur de faire seul, cette fois,ce travail, qui mérite la plus sérieuse attention. Il comble, en effet, une lacune en donnant un ouvrage complet et relativement court, et qui de plus est écrit dans l'esprit le plus sain et dans les plus honorabl's convictions.

M. de Riancey a déjà mis au jour daux volumes le premier comprend l'histoire du monde depuis la création jusqu'à Moïse ; le second conduit le récit jusqu'à l'an 536 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire jusqu'au règne de Tarquin-le-Superbe. à Rome. Les deux volumes suffisent pour faire apprécier les excellentes tendances de l'auteur, qui appartient à la vraie école catholique. « Le gouvernement de Dieu sur la terre, dit-il, les moyens qu'il emploie, les leçons par où il se manifeste, l'expérience que le passé y offre au l'résent pour les destinées de l'avenir, voilà le principe qui vivifie l'histoire, qui l'ennoblit, qui lui donne vraiment le titre qu'avait entrevu pour elle, la perspicacité du génie antique , quand il l'appelait « la maîtresse de la vie. » C'est au christianisme seul qu'est due la vue claire et l'application complètp de ce grand principe. Il guidait saint Augustin dans la Cite de Dieu ; il inspirait Salvien dans les accens de douleur et de piété que lui arrachaient la chute de l'empire romain et le spectacle de l'invasion barbare; il dictait en-fin à notre Bossuet l'immortel Discours sur /'Histoire universelle. »

La seule critique que peut soulever l'œuvre de MM. de Riancey provient peut-être de son titre , mais M. Henry de Riancey ne se fait nulle illusion à cet égard, et il se hâte d'en donner l'explication.

Ce titre exprime mieux l'unité du plan d'où procède cette cejivre : ee n'est plus, en effet, l'histoire des peuples divers répandus sur la surface du globe que MM. de Riancey se sont proposés de raconter, c'est celle de l'humanité entière dans ses tribus diverses, mais dans l'unité de sa race. Les nations vivent de la même vie que les individus qui la oompo-

. sent , mais avec cette différence capitale qu'elles ne sont pas appelées à l'éternité, et que c'est uniquement dans le temps qu'elles doivent trouver la sanction de leurs oeuvres , sanction qui réside à la fois dans le jugement de la postérité et dans les élévations ou les abaissemens que, de leur vivant, les na- . tions subissent. Ici se dévoile la loi de la solidarité des générations, en vertu de laquelle un siècle profite des mérites et des vertus du siècle précédent, ou expie ses fautes et ses crimes. C'est cette loi qui explique les mystères de certaines souffrances imméritées par lesquelles des victimes innocentes réparent des transgressions dont elles portent le poids,sans les avoir commises.

« Or. dit M. de Riancey, voici maintenant l'axiôme que déroule la suite de l'histoire du genre humain. — Plus une nation se rapproche de la vérité, de la justice et de la charité, dans sa foi, dans ses lois, dans son gouvernement, plus elle acquiert de prospérité morale , de vraie grandeur, de gloire assurée et féconde. Cette nation est réellement alors dans la voie du progrès, c'est-à-dire qu'elle marche vers l'idéal de la perfection dont elle a l'instinct et dont le christianisme lui a révélé la plénitude.— Plus, au contraire, une nation s'éloigne des immuables préceptes de la vérité, de la justice et de la charité, plus elle tombe dans la décadence, plus elle va à sa ruine et son asservissement. Peu importent alors les apparences ; elle peut, pendant quelque temps, conserver l'extérieur de la paix , de la richesse , de la splendeur. Le ver est à sa racine et, bientôt elle épouvantera le monde par sa corruption , par ses vices et par sa dégradation. C'est le progrès alors

aussi, mais le progrès dont le mal est dans la honte. C'est l'entraînement fatal vers l'abîme ; on marche, mais on marche à la mort. »

L'histoire n'est au fond que la preuve de cet axiôme : M. de Riancey a parfaitement raison.

Ce nouveau volume de l'Histoire de France entreprise par M. Auguste Trognon, commence à l'avénement du règne de Louis XIII et se poursuit jusques à la signature de la paix de Nimègue , c'est-à-dire •jusqu'au moment où Louis XIV, à l'apogée de sa puissance et de sa gloire , reçoit officiellement du corps de ville de Paris le surnom de Grand. Que d'é.vénemens accomplis pendant ces soixante-neuf années ! Que d'épreuves, mais aussi que de glorieux souvenirs plus tard pour la France !

Je ne veux pas entrer dans l'examen de ce travail qui défie une courte et rapide analyse Il est conçu dans un sage esprit, simplement présenté, agréablement écrit et mérite certainement le plus favorable accueil. Toute la partie relative à la Fronde est excessivement curieuse ; l'auteur s'est soigneusement servi des innombrables documens, mis, depuis quelques années/au jour,pour tracer un tableau complet, équitable et vraiment très intéressant. M. Trognon n'est pas aussi heureux en ce qui concerne le court ministère du duc de Luynes, et il aurait pu se servir avec plus d'utilité des excellens articles, récemment insérés par M. Cousin dans le Journal des Savans, et dans lesquels l'influence du connétable est montrée avec ses traits véritables et d'une façon des plus à l'avantage du brillant favori de Louis XIII.

Ce volume se termine, comme je l'ai dit, à la paix de Nimègue : M. Trognon, en le fermant, apprécie la situation de Louis XIV à ce moment, et je crois que mes lecteurs ne regretteront pas de lire cette page remarquable à plus d'un titre :

« Louis XIV était parvenu à l'apogée de sa puissance et de sa gloire. La guerre de Hollande avait achevé de lui donner ce qu'il avait cherché dans la guerre des droits de la reine : la conquête de la Franche-Comté et l'occupation prolongée de la Lorraine, équivalant à une conquête, étendaient et assuraient la frontière orientale du royaume ; au nord, ce qui manquait de l'Artois avait été acquis, et la Flan-

dre frança'se, quoique la victoire eût laissé à ses limites quelque chose d'arbitraire et d'incomplet, n'en formait pas moins une province, d'une configuration régulière et facile à défendre. C'était pour la France, en outre, un avantage moral de la plus haute importance, d'avoir prouvé que, seule, elle avait assez de puissantes ressources, non-seulement pour résister à l'Europe coalisée, mais pour la vaincre. Aussi le nom du monarque, qui venait d'accomplir ces choses prodigieuses, se trouvait-il alors environné d'un prestige inouï de terreur et d'admiration. La France fut éblouie de la grandeur du monarque ; les médailles qui furent frappées, les arcs de triomphe construits à la porte Saint-Deuis et à la porte SaintMartin, les hommages enthousiastes de l'éloquence et delà poésie, furent une manifestation officielle, affaiblie plutôt qu'exagérée, du sentiment national ; Louis XIV était salué du nom de Grand par les Français, disons-le même, il était pour toute l'Europe le grand, ? oi, avant que l'Hôtel-de-Ville de Paris lui eût déféré ce titre par un vote solennel. Faut-il s'étonner que l'ivresse de la nation ait gagné le prince, et que Louis XIV, presque adoré, en soit venu à s'adorer lui-même ?

« Il oubliait, et on oubliait trop aisément autour de lui, au prix de quels sacrifices avaient été obtenus ces magnitiques résultats, et combien le royaume avait besoin de repos, pour réparer tant de pertes en fait de sang et d'or; roi et peuple ne comprenaient point assez de quel danger il était pour eux d'avoir donné à l'Europe, jalouse et effrayée, l'enseignement des coalitions ; roi et peuple ne calculaient pas la portée des ressentimens de deux nations libres et puissantes, qui avaient été inquiétées dans leur indépendance politique et religieuse. La Hollande était sortie de la lutte qu'elle venait de traverser, sans perte de territoire, accrue en importance militaire, et plus encore en importance politique ; réconciliée, en outre, contre la France,avec l'Angleterre. L'Angleterre, de son côté, jouée et à grand peine contenue par Charles II, en était venue à confondre dans le même sentiment de défiance et de haine et le roi de France et son propre roi, qui avait vendu l'honneur et la liberté britannique au roi de

France. Un sobre usage des faveurs de la fortune , la justice et la modération dans la force, l'esprit de paix remplaçant l'esprit de conquête, et l'influence de Colbert, celle de Louvois, n'eussent pas été de trop pour dissiper les inquiétudes, amortir les ressentimens, et se faire pardonner tant de grandeurs. »

Olga est une nouvelle œuvre de ce fécond écrivain, qui compte aujourd'hui certainement au premier rang du groupe des romanciers. M. Louis Enault est un esprit fin et délié, original sans être réaliste, dans le sens défectueux de ce mot, écrivain élégant, penseur véritable et animé d'excellens sentimens. Son nouveau roman a déjà obtenu un franc succès dans la Revue française, excellent recueil qui en a eu les prémices : l'action se passe en Russie: elle est suffisamment dramatique pour qu'on ne puisse pas aisément le quitter. Les lecteurs en jugeront.

Je veux, avant de finir, dire deux mots d'un ancien incident littéraire qui vient de causer quelque émotion à Paris. Deux éditions des Mémoires de

Madame Roland ont été publiées cet automne par MiM. Feugères, sous-din cteur au ministère des affaires étrangères,— lequel avait eu pendant longtemps à sa disposition le manuscrit autographe, légué depuis quatre ans seulement à la Bibliothèque impériale, — et Dauban, conservateur au département des estampes. Le premier a donné une édition soigneusement corrigée sur l'original; l'autre, quoiqu'ayant le manuscrit sous la main , s'est fié aux textes imprimés. De là la guerre : les brochures se sont succédées et M. Feugères vient d'en publier une dernière qui vaut la peine d'être lue et mettra très-probablement de son côté les rieurs et les gens sérieux. Dans le temps où nous vivons, une querelle littéraire est chose assez rare pour qu on puisse la noter; c'est une vraie curiosité, et c'est à ce titre que nous signalons la vérité vraie et très-piquante de M. Feugères.

XXXIII.

2 MARs 1 865.

Histoire nationale de la France, d'après les docitmens originaux, par Amédée Gouet, tomes 1 et II, in-8\*, Paris, Pagnerre, 1865. — De la pluralité des existences, par M. Pezzani , 1 vol. in-8°, Paris. Didier , 1865. - Les derniers Cosaques, par M. Mérimée. - Le Secret du bonheur, par M. Feydeau. — Les Femmes qui font des scènes, par M. Monselet. — Loin de Paris, par Théophile Gautier, 5 yol. in-18, Michel Lévy,

1865.

Voici une nouvelle histoire de France. J'admire toujours le courage de ceux qui ne reculent pas devant la difficulté. je dirai presque l'ennui, de recommencer, après cent ans, le même travail. M. Amédée Gouet, du moins, entre carrément en matière et ne fait pas de fausse modestie. « Ceci est une œuvre d'homme, faite pour les hommes, » dit-il en débutant, et un peu plus loin il ajoute : « Pour cette tâche et ce devoir, il faut allier, pensons-nous, au vir bonus, dicendi peritus de Quintilien, le justurn et tenacem propositi d'Horace; unir à l'honnête homme, versé dans l'art de bien dire, l'homme juste et inébranlable de principes , joindre à la science austère la conscience inflexible. »

Je partage complètement l'opinion de M. Gouet, seulement m'est avis, même après avoir lu les deux premiers volumes de son œuvre, que cet homme, ce phénix, veux-je dire , est encore à découvrir. Je ne voudrais pas donner à mes paroles plus de portée qu'elles n'en ont dans mon esprit , mais il suffit de quelques iustans de lecture attentive pour se convaincre que le travail de M. Gouet, conçu avec une entière bonne foi, composé avec beaucoup de soin, et à l'aide de documens trop légèrement consultés

par ses devanciers, écrit avec, goût, manque totale.ment d'impartialité. Bien plus encore, M. Gouet s'est tracé un plan, véritablement nouveau , un système dont il prétend ne point se départir, et en matière historique, j'avoue que rien ne me paraît plus erroné que les systèmes. Augustin Thierry aimait passionnément les systèmes historiques , et il s'en était tracé un, dans le cadre duquel devaient forcément entrer tous ses travaux; mais quand, à la veille de sa mort, il a publié son discours sur l'histoire du Tiers-Etat, il a dû se reconnaître vaincu, et reconnaître en même temps l'inanité de ces plans qui semblent disposer depuis la création du monde les évènemens dans un certain ordre,dont l'historien aurait seul la clef. Je crois que l'imprévu a beaucoup plus souvent voix au chapitre, et qu'il existe un granl souverain qui se joue de tous les systèmes, même les plus savamment combinés.

M. Gouet n'a pas cru devoir penser ainsi : il a cherché une règle, avant de commencer son œuvre , et cette règle est assez eurieuse à noter.

« Il faut, dit-il, au récit de l'histoire , la vérité qui attache, l'âme qui anime, et la conscience qui juge.

« Dissimuler ce que ceux qui ne sont plus ont fait de bien. ce n'est pas seulement commettre une injustice envers des morts, c'est aussi nuire aux vivans, dont ce bien est l'héritage,et qui pourraient y trouver un enseignement. — Dissimuler leurs fautes et leurs crimes, c'est exposer aux mêmes erreurs, aux mêmes attentats, aux mêmes catastrophes; car, pour le peuple comme pour les individus, la logique a des lois inflexibles ; les fautes amènent des souffrances, et les crimes des châtimens.

« Donc, opposer la vérité vraie à la vérité de convention, à la fantaisie, l'appréciation rigoureuse à la critique systématique, à l'adulation de parti pris, c'est placer au-dessus de toutes les considérations l'éternelle justice, phare moral des destinées de l'humanité ; soutenir et affirmer partout et toujours l'idée contre le fait brutal, le droit contre la force.

« Les hommes, en se rassemblant en corps de nation et se donnant des chefs et des lois, se sont évidemment proposé d'atteindre au double bienfait du

bonheur physique et du perfectionnement intellectuel. Tous les personnages , quels que soient leurs rangs, toutes les institutions, quelle qu'ait été leur origine, ayant eu ou non ce double bienfait, méritent des éloges et de la reconnaissance. »

Il me semble bien établi cependant que certains hommes, vraiment très peu dignes de sympathie, ont provoqué et mené à bien d'excellentes choses ; que des institutions passablement contestables, ont donné de très bonnes conséquences. Mais, je l'ai dit, les systèmes ne servent qu'à fausser le jugement, à obscurcir ce qu'on se propose d'éclaircir. Il serait injuste cependant de n'accorder que des critiques au travail de M. Gouet ; j'ai d'ailleurs reconnu déjà tout le contraire : les deux premiers volumes parus contiennent l'histoire des Gaulois et des Francs, et celle des temps féodaux jusqu'en 1241, année du départ de saint Louis pour la ci oi- sade.

On comprend que je ne veuille pas entrer dans l'examen attentif de ce travail considérable : analyser une histoire de France serait une œuvre audessus de mes forces , je le reconnais en toute humilité, et parfaitement fastidieuse pour mes lecteurs. M. Gouet a divisé son récit en petits chapitres courts, précédés de sommaires très clairs , ce qui rend la lecture plus agréable et singulièrement aisée : il écrit facilement, se donne la peine de consulter les sources originales et de les iifdiquer avec soin. Aussi n'ai-je été que plus vivement surpris de le voir tomber dans deux erreurs , véritables lieux-communs , ressassés depuis trop longtemps, et dont cependant la critique sérieuse fait aujourd'hui justice. Il parle avec douleur de l'incendie de la fameuse église de Vitry par Louis VII , événement que je crois bon à renvoyer à l'étude, à côté du massacre de Wassy, et il s'étend avec conviction sur les horreurs du droit du seigneur. Je comprends encore qu'avec tous les historiens on répète le dramatique épisode du sac de Vitry, au sujet duquel je crois avoir découvert des documens originaux qui relèguent ce fait dans le domaine de la fiction, mais pour le droit du seigneur, le cas est véritablement damnable. M. Gouet nous mentionne ce « tribut

immonde , » ces « infamies contre lesquelles il n'y avait nulle protection. » Et à l'appui , M. Gouet cite deux textes, produits par M. de La Greze , qui doit certainement regretter amèrement la publication de ces deux documens, rédigés en latin , et dont nous n'avons, bien entendu, que la traduction sans que le texte l'accompagne. Et encore ces deux fameux textes sont de 1538 et de 1674.

Et en présence de ces deux documens traduits,

M. Gouet adopte en bloc toutes les déclamations . dont on nous rebat les oreilles depuis un siècle. Ne faudrait-il pas faire un peu plus attention aux récens travaux qui démontrent jusqu'à l'évidence que si le droit de seigneur a pu exister comme abus, il est aussi faux d'en faire un droit légal ; que si on prétendait le faire aujourd'hui parce que, dans plus d'une fabrique, de misérables patrons s'arrogent cet ignoble privilège envers leurs ouvriers.

Le droit de seigneur est une calomnie inventée contre le moyen-âge, et l'un des savans qui a le plus et le mieux étudié cette époque, M. Léopold Delisle, dont le nom est certes une autorité, n'hésite pas à le dire bien haut : « Si, d'ailleurs ce droit « honteux, écrit-il dans son Histoire des classes « agricoles en Normandie, eût été généralement « consacré par l'usage, l'Eglise aurait-elle gardé le « silence, et ne verrions-nous pas, dans le canon « des conciles , les anathèmes lancés contre des « hommes dépravés dont les désordres eussent à peine . « trouvé des précédens au milieu de la corruption « païenne ? » Il s'était introduit des singularités bizarres dans les rapports du tenancier avec son seigneur; mais il ne faut pas perdre de vue qne ces mêmes singularités se rencontrent dans les rapports de seigneur à suzerain.

Pendant longtemps on s'était appuyé sur un jugement de l'Officialité d'Arras, je crois, du commencement du XV° siècle, dans lequel on retrouvait toutes les preuves de l'existence de ce droit effroyable : M.

le procureur-général Dupin lui-même l avait cité. Un curieux voulut voir le texte de ce fameux jugement, et qu'y trouva-t-il? Qu'en suivant de pieux usages des premiers temps du christianisme, l'Eglise exigeait un certain droit des nouveaux époux. quand

ils voulaient s'épargner l'attente à laquelle nos ancêtres se soumettaient. Voilà tout : quelque chose, enfin, comme le droit payé, aujourd'hui encore, pour racheter un ou deux bans de publication à l'église. On a donc dû se décider à abandonner ce document si grotesquement interprété et on se rejette sur le texte de M. de Lagrèze. Je suis persuadé qu'une saine traduction amènerait une surprise analogue à celle qui a été causée par la lecture du véritable jugement d'Arras.

Encore un mot. Parlant de l'Eglise, M. Gouet dit : « Mais 1 Eglise, par un déplorable esprit de « système , proscrivait la lumière , anathématisait la « raison, comme s'il eût été nécessaire d'être privé « de raison ponr être catholique. » Citant le nom de saint Bernard, il ajoute : « Son génie, il faut « bien le reconnaître, n'avait aucune préscience de « l'avenir : il n'était pas de ceux qui font avancer « 1 humanité. Vouloir immobiliser le peuple dans ce « chaos d'iniquité et de crime du régime féodal, « c'était une tentative qui méritait assurément moins « d'éloges et d'admiration. » C'est sévère !

Dans un travail que nous avons précédemment examiné, M. Flammarion a cherché à démontrer la pluralité des mondes habités, et, tout en reconnaissant le mérite de cet ouvrage et même la très-grande probabilité de l'exactitude du raisonnement de son auteur, je regrettai de voir M. Flammarion se consumer en efforts évidemment vains, pour prouver un fait que jamais, dans l'ordre humain , rien ne pourra prouver. M. André Pezzani complète 1 œuvre de M. Flammarion, en publiant un livre destiné à démontrer la pluralité des existences de l'âme.

La question à laquelle M. Pezzani s'attache est trop grave pour que je veuille la discuter ici ; elle soulève des objections contre lesquelles l'autorité suprême de 1 Eglise s'est trop nettement prononcée, pour qu'il soit permis de partager ces doutes, mais il m'est permis du moins d'exposer en quelques lignes le système de M. Pezzani, en faisant observer toutefois que la lecture de son livre n'a ébranlé aucune de mes idées, je ne produirai certainement pas l'effet causé si justement par celui de M. Flammarion. M. Pezzani est assurément très-convaincu et

de très-bonne foi, mais il s'attache à des recherches qui défient véritablement l'intelligence humaine, et qu'il me semble même singulièrement présomptueux à l'homme de vouloir faire.

Tout le système de M. Pezzani consiste à « sub« stituer aux notions vagues de purgatoire et aux « croyances primitivement sauvages de l'enfer éter.( nel, le dogme des vies successives,—stationnai« res, expiatrices ou ascensionnelles, selon les cas. « — aussi vrai moralement que l'est matériellement « le dogme (?) de la pluralité des mondes habités

« dans l'univers de Dieu. »

M. Pezzani s'est livré à un travail des plus ardus pour repreadre dès l'origine, de l'antiquité, les traces du sujet choisi par lui ; rien ne lui a coûté pour fouiller à travers l'antiquité profane, l'antiquité sacrée ou dans le dédale des systèmes modernes. Il nie l'existenee d'un enfer éternel , comme contraire à la nature de Dieu et de l'homme; «c'est un blasphème, ajoute-l-il, puisqu il tend à détrôner Dieu et à mettre à sa place la personnification du mal. » Il n'hésite pas à déclarer que « sans la croyance aux vies antérieures et à la préexistence, rien ne s'explique , ni la venue d'une âme neuve dans ce mauvais monde de la terre, ni les infirmités parfois irrémédiables du corps, ni les maux qui l'affligent, ni la répartition disproportionnée des richesses, ni l'inégalité des intelligences et de la moralité. » Enfin, M. Pezzani trouve qu'en admettant la préexistence , on en déduit logiquement la succession des existences dans l'avenir pour toute les âmes qui ont encore à expier. « Pour entrer dans le cercle du bonheur et quitter le cercle des voyages il faut être pur. »

Tel est le livre de M. Pezzani. Conçu avec une grande honnêteté, il ne peut causer que du bien, e.n appelant 1 attention sur des questions toujours profitables à qui les étudie. Je doute qu'il puisse convaincre, parce que son système repose sur des données purement- humaines, bien plus encore , purement personnelles et auxquelles il manque bien plus d'appuis qu'au système de M. Flammarion. Et puis, à tous ces raisonnemens, il manque quelque chuse de singulièrement capital cependant. Eu traitant de ces questions d'un ordre surhumain, l'homme oublie

qu'il n'est qu'un homme , qu'il ne voit, ne pense , ne jugp, n'apprécie;, ne comprend qu'avec les yeux , l'intelligence, le bon sens de l'homme.

De là viennent la plupart des erreurs de nos grands esprits. Nous trouvons Dieu injuste devant le dogme de l'éternité de l'enfer, parce que nous ne comprenons la justice divine que comme nous comprenons • la justice humaine. Mais pensons donc au nuage qui obscurcit nos yeux , qui nous empêche de saisir ces grands mystères devant lesquels il nous faut pourtant courber la tête et humilier notre raison. Ne cherchons pas à percer un voile que tous les efforts des hommes essaieraient inutilement de soulever; conduisons-nous le moins mal que nous pourrons sans songer à nous enquérir de problèmes que nous ne pourrons jamais résoudre de façon à satisfaire complètement notre raison , mais dont la recherche pourrait nous troubler d'une manière à jamais regrettable.

Un mot encore. M. Pezzani a su habilement choisir pour épigraphe à son livre le verset xvi du chapitre 57 d'Isaïe : « Je ne punirai pas éternellement, et mes rigueurs ne dureront pas toujours, parce que les esprits sont sortis de moi et que j'ai créé les âmes. » L'abbé de Genoude n'a pas traduit absolument de même ce texte, mais dans tous les cas M. Pezzani aurait dû remarquer que le verset xv du même chapitre finit par ces mots : « Et je rends la vie aux cœurs repentans, » et que le verset xxi, porte : « Nulle paix pour les impies , dit le Seigneur. » Quand on cite, il faut citer entièrement.

Disciple de Jean Reynaud , M. Pezzani termine son livre par un appel qui me paraît mal placé dans ce livre; il réclame la proclamation de ce qu'il nomme la religion de l'avenir, « en se basant sur les espérances que lui donne à cet égard le mouvement significatif qui s'opère en ce moment dans les pensées humaines et dont le grand principe , à son sens, est le dogme de la pluralité des existences La religion de l'avenir 1 Quel homme est donc assez osé pour prétendre critiquer la religion, qui , depuis dix-huit siècles et demi , réunit les suffrages des esprits les plus éminens de l humanité "? Quel est donc l'homme assez imprudent pour provoquer des ruines au dessus

desquelles ne s'élève jamais aucun édifice durable ? Dans le dernier numéro de la Rivue des Deux-Mon- des, — recueil dont les doctrines cependant se rapprochent très rarement , à mon grand regret , des miennes — M. de Mazade fait justice des « rêveries bibliques » de M. Michelet, et il porte sur un homme dont l'imagination se perd sur des mystères insondables un jugement très vrai à mon avis et très . applicable au livre de M. Pezzani : « La science r dit-il, pour ne parler que d'elle , devient une fantaisie . un péril , quand elle se place trop manifestement en dehors du grand courant moral d'aspiration chrétienne. La science est indépendante , sans doute, elle a ses privilèges et ses franchises dans la poursuite de la vérité, comme aussi on peut bien , ce me semble, lui demander où elle va , où elle nous conduit, ce qu'elle compte faire de nous. »

Nous finirons en mentionnant quatre nouveaux " ouvrages de l'élégante collection de Michel L évy.

Loin de Paris , recueil dans lequel M. Théophile Gautier, 1 inimitable touriste , décrit ce qu'il a vu en Algérie, en Allemagne, en Gtece, en Hollande et en Espagne, et chacun sait comment il manie la plume pour croquer un paysage. Les derniers cosaques nous donnent deux épisodes de rebellion des cosaques, au XVII" siècle, aussi mouvementées , aussi dramatiques que les plus émouvans mélodrames : ils sont, en outre , écrits par M. Mérimée , l'un des auteurs qui manie le plus excellemment notre langue.— M. Feydeau nous prouve qu'il possède un talent fort agréable sans être trop réaliste en publiant le Secret du bonheur, roman parfaiteme nt digne de son succès. Enfin, nous finirons par la petite pièce , 'n Femme qui fait des scènes , dans laquelle M. Charles Monselet donne libre cours à son humouristique verve.

XXXIV.

1" Avril 1865.

Les poètes lauréats de l'Académie française, par MM. Biréet Grimaud, 2 vol. in-18, Paris. Bray, 1864. — Théâtre d'Alarcon, traduit par M Alph. Royer, 1 vol. in-18, Michel Lévy, 1865. — Le secret du bonheur, par M. Feydeau , 2 vol. in18, le même, 1865. — Mes chasses au lion, par M. Chassaing, 1 vol. in-18, Dentu. — Les mariages d'aujourahui, par Ph. Audebrand, 1 vol. in-18, le même.— Le sang de Marat, par Chéron de Villiers, in-8°, Paris, France, 1865.

Les auteurs du recueil des Poètes lauréats de l'Académie française ont pour but de faire pour ces poètes quelque chose d'analogue à ce qui existe au palais de l'Ecole des Beaux-Arts, où il se trouve une salle destinée à recevoir les toiles qui ont valu le grand prix de Rome à leurs auteurs. On a pensé avec raison qu'il était utile de réunir et de conserver les tableaux où de jeunes artistes, encore inconnus, avaient déposé le germe d'un talent, mort parfois dès sa naissance, mais qui, souvent aussi, s'est développé et est devenu une de nos gloires nationales. Ce qu'on a fait pour les artistes, MM. Biré et Grimaud ont cru que les écrivains couronnés par l'Académie française le méritaient également, et ils ne se sont pas trompés.

MM. Biré et Grimaud commencent par les poètes: une trop courte introduction embrasse l'intervalle compris entre la fondation du prix de poésie à l'Académie française en 1671 jusqu'au concours de 1790. Le corps du recueil , proprement dit, comprend les poèmes couronnés depuis 1800 jusqu'à nos jours et renferme vingt-deux noms : une notice biographique est rédigée sur chaque laurier, ainsi que

sur chacun des soixante-quatre concours, et mentionne les noms des poètes qui y ont mérité de plus modestes récompenses.

Ce recueil est effectivement curieux : il reproduit quelques œuvres oubliées et véritablement dig-nes d'attention mais il donne surtout des précieuses indications sur la marche de la poésie depuis le commencement du siècle ; on y suit les phases de la mode poétique, si je puis ainsi parler, et cet enseignement n'est pas à dédaigner. Je regrette seulement, je le répète, la brièveté de l'introduction; la matière en valait cependant la peine, et il y avait, ce me semble, à glaner quelques pages agréables.

Le prix de poésie a été décerné par l'Académie française le 25 août 1671 pour la première fois, en même temps que celui de prose. Balzac était le créateur de ce dernier. Trois académiciens s'étaient secrètement réunis pour le premier, et de ces trois anonymes, le nom seul de Pellisson a été dévoilé. On sait cependant que ses deux « complices » étaient Conrart et M. de Bezons; leur argent était porté au libraire de l'Académie sans que personne sût d'où il venait; après la mort de Conrart les deux survivans se partagèrent les frais (1675) et après celle de M. de Bezons (1684) , Pellisson s'en chargea à lui seul. Quand il mourut, l'Académie en corps fit les fonds; enfin, en 1699, M. de ClermontTonnerre, évêque de Noyon, constitua une rente de 100 livres représentant la somme nécessaire pour assurer le service de ce prix qui, après avoir consisté d'abord en un lys d'or , était simplement alors une médaille également d'or, portant d'un côté le buste du roi, et de l'autre, une couronne de laurier? avec ces mots : A l'immortalité.

Ce prix était décerné tous les deux ans, et la poésie devait toujours avoir pour sujet l'éloge de Louis XIV. Cela dura jusqu'en 1753 , et vingt-six poètes conquirent la médaille en chantant le grand roi.

Duclos demanda qu'on mît un terme au perpétuel éloge de Louis XIV ; sa proposition repoussée une première fois, fût, de guerre lasse, on peut le dire, adoptée, et Lemière mérita le prix en 1754 en célébrant l'empire de la mode : Lemière deux fois encore, Marmontel, Thomas , Chamfort, Langeac, La

Harpe cinq fois , — Murville , Florian et de Fontanes furent les derniers lauréats du XVIH' siècle.

Fontanes avait abordé un sujet des plus difficiles, ayant célébré l'Edit de novembre 1787 en faveur aes non-catholiques, dans lequel il trouva moyen de louer hautement Louis XVI , sans insulter Louis XIV.

Le concours de 1790 n'annonce pas de résultat: les esprits étaient alors trop occupés ; la suppression de l'Académie mit fin à ces joûtes littéraires qui recommencèrent en 1803. Le premier des nouveaux lauréats fut Raynouard , l'auteur des Templiers. - Je le répète, ce recueil est curieux, et grâce aux notices rédigées par MM. Biré et Grimaud, offre les plus attrayantes variétés.

M. Alphonse Royer continue son œuvre de vulgarisation des principaux auteurs dramatiques espagnols au profit de la France. Après avoir trdduit le théâtre de Michel Cervantès, il a donné celui de Tirso de Molina : aujourd'hui il traduit également, pour la première fois dans notre langue, le théâtre de don Juan Ruig de Alarcon y Mendoza. Issu d'une famille noble d'Espagne, mais né au Mexique, il revint, un beau jour, dans la patrie de ses pères pour y chercher fortune par son talent de littérateur. Tandis que les désespérés d'Europe, suivant l'expression de Cervantès, allaient en Amérique pour chercher fortune, celui-ci quittait le Mexique pour l'Espagne, dans la même intention. Il n'apportait avec lui ni cargaison d'épices, ni lingots d'or, ni plan de réformes administratives à soumettre au gouvernement; c'était un simple poète, un faiseur de comédies, un rêveur, qui prétendait, lui chetif, pauvre, sans appuis, sans renommée, indien et contrefait, venir disputer les palmes du théâtre au génie naissant du grand Lope de Véga

C'est en 1598, aux fêtes de Saint-Jean d'Alfarache, à Séville, qu'Alarcon se fit remarquer pour la première fois et comme poète et comme acteur dans un tournoi. Il continua à rimer, en dédiant ses nombreuses poésies à de personnages considérables, tant et si bien qu'il obtint la lucrative place de rapporteur au conseil royal de Indes; il la conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 14 août 1639, On ne pos-

sède pas d'autres détails biographiques sur ce poète; le temps a du moins respecté ses œuvres, et M. Royer nous traduit aujourd'hui quatre comédies : la Vérité suspecte, Changer pour trouver mieux, Acquérir des amis et le Tisserand de Ségovie; il en analyse seize autres.

Ces comédies ont acquis une assez grande réputation en Espagne, et, de son vivant, leur auteur s'est vu vivement attaqué. Alarcon méritait plus de sympathie et son œuvre un plus bienveillant accueil. Lui mort, son nom fut presqu'immédiatement oublié; ses pièces eurent le même sort, tellement que sa comédie du Menteur, traduite en partie et en partie imitée par Corneille, fut de nouveau traduite du français en espagnol. On le représenta sur toutes les scènes castillanes, aux grands applaudissemens de la foule; qui jamais ne s'avisa de réclamer pour l'honneur de son compatriote. Cet oubli s'est prolongé jusques dans ces derniers temps. M. Eicknor, le premier, a prononcé le nom du poète mexicain dans son histoire de la littérature espagnole. M. Royer a pensé qu'il était juste de faire mieux connaître le poète qui, selon lui, a eu l'insigne honneur de créer, chez les modernes, la première comédie de caractères et « qui ouvrit à l'Espagne littéraire cette route nouvelle et morale qu'elle se garda bien de suivre. »

Dans une courte introduction , M. Royer étudie avec soin le genre de Alarcon et le talent véritable qui distingua son œuvre. La première de ses qualités était la recherche du caractère et du but moral dans l'action dramatique; grande nouveauté dans un temps et dans un pays où les poètes les plus accrédités ne s'occupaient que d'embrouiller les fils d'une pièce de cape et d'épée. Il se laisse moins entraîner par la fantaisie ampoulée de ses confrères et se fait remarquer par une grande clarté. Les belles scènes, les réparties vives et ingénieuses, les dialogues empreints de naturel et de tendresse , les récits charmans où le bonheur de l'expression relève encore la saveur de 1 idée, abondent dans le théâtre d Alarcon, et pas un auteur espagnol n'use d'un langage plus élégant , plus condensé et plus irréprochable.

En résumé, M. Royer a composé un livre inté-

ressant, et il a fait un acte de bonne justice. De sa traduction je ne dirai rien, sinon que les critiques les plus compétens lui accordent des éloges complets, et je ferai remarquer qu'il a eu l'ingénieuse pensée de traduire en vers français la coméJie intitulée : Acquérir des Amis, en suivant aussi fidèlement que possible le rythme original. Cela donne encore plus de prix à ce volume.

Je viens un peu tardivement parler d'un roman qui a produit quelque bruit dans le monde littéraire, et dans lequel un écrivain, de réaliste notoriété, a prouvé qu'il savait écrire , quand il voulait, tout autrement qu'en réaliste.

M. Feydeau a donné 1 son œuvre un titre singulièrement tentant : le Secret du, tonheur. Quel désir, chaque lecteur ne doit-il pas avoir de connaître la solution de cet éternel problème, véritable histoire de 1 humanité! Mais aussi ce livre n'est pas tant un roman qu'une œuvre d'imagination, dans laquelle M. Feydeau a voulu grouper de faits vrais et des réflexions personnelles.

M. Feydeau a choisi l'Afrique comme cadre à ce récit où le mouvement manque un peu trop : un séjour de plusieurs mois lui a fait apprécier et aimer cette nouvelle France , dont la nature se prête si admirablement à la fiction gracieuse et dramatique. Il le déclare d'ailleurs lui-même; ce livre renferme bien moins une légende d'amour, que la description d'une contrée peu connue : presque tous les personnages dans cette « étude» sont des portraits sincères, presque toutes les scènes racontées se sont véritablement passées sous les yeux de M. Feydeau. « Ces pages tranquillement déroulées — dirai-je lentement — pour 1 édification des hommes de bonne foi, sont moins, dans leur ensemble, une œuvre d'invention. qu'un simple chapitre d'histoire. »

Quant au secret du bonheur, voici dans quels termes M. Feydeau résout ce problème.

« Et avec un regard de reconnaissance , souriant à sa femme et à sa fille , accoudées toutes deux au dossier de son siège, le kebbir reprit : — J'ai longtemps réfléchi sur le mystère de la destinée de l'hom. me, et, aujourd'hui, à ma grande honte , après plus de trente années d'études, je dois vous avouer que je

n'y comprends absolument rien. Si j'avais cependant un conseil à donner à celui qui me demanderait une règle de conduite', je lui dirais, me servant de mon expérience : faire le bien, le faire toujours , secourir même les gens indignes de toute estime et de toute sympathie , cela ne vous apprend rien , il est vrai ; mais, quelque désillusionné que l'on soit cela repose et cela console. — Marguerite, sur ces mots, de sa blanche main, lui ferma la bouche. — N'ajoutez rien de plus, cher père, lui dit-elle. car vous avez trouvé ce que vous cherchez. Faire le bien, c'est la vraie destinés de l'homme — Puis, serrant le cou de son père entre ses deux bras, l'aimable enfant reprit en 1 embrassant : — Et c'est le secret du bonheur. »

Maintenant quatre nouveautés qui s'étalent toutes quatre derrière les vitrines de notre excellent ami et éditeur Dentu : Mes Chasses au lion , livre qui s'adresse et aux chasseurs et encore à ceux qui sont curieux des choses de l'Algérie. M. Chassaing est un intrépide Nemrod, il a assité à des'épisodes terribles, il a été acteur dans les scènes effrayantes, et tout cela est encore plus émouvant quand on voit le comrrandant Garnier, dans une courte et vive préface , dédater que M. Chasseing ne s'est pas un moment écarté dans ces pages de la plus fidèle et scrupuleuse exactitude.

Les Mariages d'aujourd'hui, de M. Philibert Audebrand , ne retracent que des scènes trop réelles de nos mœurs contemporaines. C'est un volume fort agréable à lire et dans lequel l'auteur s'élève, avec raison, contre les déplorables et banales formules avec lesquelles on prétend aujourd'hui saper cette grande institution. M. Audehrand repousse avec raison cette mode qui veut qu'on médise du mariage. C'est toujours la même histoire : de nos jours il se rencontre de démolisseurs autant et plus qu'on n'en veut, mais personne ne sait rebâtir. Il y a bien là cependant matière à réflexion.

M. Chéron de Villiers vient de publier une grande histoire de Charlotte de Corday; comme complément il a voulu raconter, en quelques pages, la vie de JeanPaul Marat, en y joignant la réimpression des deux numéros de l'Ami du Peuple que Marat lisait au moment de sa mort et qui se trouvèrent tachés par

le sang de sa blessure. Le colonel Maurin reçut ces feuilles de Mlle Marat elle-même ; elles furent ensuite acquises par le comte de La Bédoyère et données par lui à M. France, éditeur de cette brochure; une rareté bibliographique n'ayant été tirée qu'à cinquante exemplaires.

«Cet homme n'était pas français.» Ainsi débute M. de Villiers, et il fait véritablement plaisir en révélant cette bonne nouvelle. Marat naquit, en effet, à Bou dry. dans la principauté de Neufchâtel, de parens calvinistes; il fit de très faibles études médicales, et essaya vainement de se faire attacher à la mission envoyée en Sibérie pour étudier le passage de la planète Vénus sur le soleil. Poursuivi par le désir de se faire connaître, Jeau-Paul Marat publia d'abord deux mauvais romans , puis, avec aussi peu de succès un livre sur l' Homme et de recherches sur le Feu et. sur la Lumière. Voltaire s'occupa du premier de ces ouvrages et en malmena rudement l'auteur. « C'est un grand empire que le néant, disait-il en finissant son article, régnez-y ! »

Marat cependant ne. se découragea pas et multiplia au contraire ses publications scientifiques ; il parvint même à provoquer un certain bruit passager autour de lui et il obtint ainsi la place de médecin des écuries du comte d'Artois ; mais ce mouvement dura peu, et Marat, malgré ses insultes contre l'Académie des sciences , retomba dans l'oublie; il essaya alors de la politique, et commença, le 12 septembre 1789, la publication du journal devenu si odieusement célèbre , l' Ami du Peuple; il tenta encore de se faire artiste , mais personne ne voulut de lui et dès-lors il laissa libre cours à sa rage contre la soèiété. Dans son Appel à la nation , il demanda « quelques têtes, afin d'arrêter pour longtemps les ennemis publics. » Son placard , C'en est fait de nous, réclame « cinq ou six cents têtes pour assurer au peuple repos , liberté et bonheur» ; deux ans plus tard il lui faut « cinq cent mille têtes pour la guillotine. »

En 1792 , Marat était élu député à la Convention par un des collèges de Paris ; il organisa le massacre ' de septembre, provoqua la création du tribunal révolutionnaire, pressa la condamnation de Louis XVI.

« On le voyait siéger au sommet de la Montagne, dit M. de Villiers , dans une tenue ridicule , un sourire sardonique sur les lèvres, un regard provocateur sans cesse en éveil , toujours la parole insolente à la bouche. Sa tête, disproportionnée avec le reste de son corps , était énorme et hideuse ; la face présentait une ressemblance frappante avec le masque de Cartouche; la lèvre supérieure, gonflée et verdâtre , attestait les passions violentes ; le front fuyant , au bas duquel luisaient les deux yeux fauves d'un renard, avait une analogie singulière avec le crâne de certaines bêtes féroces. »

Marat demeurait rue de l'Ecole-de-Médecine, au premier étage de la maison portant actuellement le numéro 20, et qui se trouve encore disposée comme en 1792 ; il y avait rassemblé une grande quantité d'objets précieux, provenant du séquestre des églises ou des châteaux des émigrés il y avait notamment un boudoir meublé avec un grand luxe. Marat avait sept ou huit femmes, toutes jeunes, à son service.

On connaît le drame qui se passa entre Marat et Charlotte Corday; nous ne raconterons pas une fois de plus cette lugubre scène : M. Chéron de Villiers a su cependant la résumer en quelques lignes saisissantes et qui émeuvent réellement à la lecture. On sait le reste : la nation ne sut quelle pompe inventer pour rendre hommage à l'ignoble rédacteur de VAmi du Peuple. La Convention assista à ses obsèques ; son cœur, déposé dans un vase précieux, fut suspendu à la voûte du club des Jacobins ; David peignit son cadavre dans la baignoire ensanglantée ; la république adopta la fille Evrard, la principale servante de Marat, et « la traita en veuve. » Enfin, le 21 septembre, eût lieu l'apothéose de ce misérable ; son oraison funèbre fut prononcée à la Convention et aux Cordeliers. Le 14 novembre, un décret envoya sa dépouille au Panthéon. « Là finirent ces pantalonnades révolutionnaires, qui se poursuivaient gravement, tandis que le canon tonnait aux frontières et que la hache ne cessait de frapper sur l'échafaud où avait péri

Louis XVI. » \*

La sœur de Marat se trouvait à Genève quand mourut son frère ; elle accourut pour recueillir ses

papiers et son héritage ; elle est morte dans la misère, en 1842, à Paris.

M. Chéron de Villiers raconte qu'après la dispersion du club des jacobins, un journaliste imagina de publier quelques extraits des ouvrages de Marat. Il donna un fragment de son plan de constitution, dans lequel il soutenait que le gouvernement monarchique était le seul qui convint à la France. Il n'y eut alors qu'un cri : — Marat était royaliste, à bas Marat! — Et son buste fut brisé . un mannequin à son effigie fut brûlé dans la cour des jacobins ; les cendres misés dans un vase de nuit et jetés dans un égoût de la rue Montmartre. Quelques jours après parut le décret qui attribuait à 1 Ami du peuple les honneurs du Panthéon. Sa famille oublia de réclamer son corps; il fut transporté dans le cimetière SainteGeneviève, et doit s'y trouver encore, dans un cercueil de plomb.

J'ai dit que je n'insisterais pas sur la mort de Marat un mot cependant , car dans un temps où il se rencontre des hommes pour se faire les apologistes de ce malheureux, on ne saurait trop répéter certain détail.

« Mlle de Corday lui avait appris que dix-huit députés de la Convention d'accord avec l'administration du département régnaient dans la ville, et que, pressés par eux, tous les citoyens s'enrôlaient pour mar.cher sur Paris et le délivrer des anarchistes ; qu'enfin quatre des administrateurs avaient conduit un corps d'armée à Evreux pour dégager la route et chasser les troupes conventionnelles. — Marat voulut savoir les noms des députés, ceux des chefs de l'insurrection , le montant dea forces dont ils disposaient. Elle répondit à toutes ces questions. A chaque détail il prenait des notes « pour l'échafaud , » disait-il. — Il ajouta de sa voix stridente , sur un ton de convoitise sanguinaire : — « C'est bien 1 dans peu de jours je les ferai tous guillotiner à Paris. » — Ce mouvement, ces paroles décidèrent de son sort.. »

XXXV.

2 9 A v iu L 1865.

Corre spondance d'Eugénie de Guérin. 1 vol. in-

18, Paris, Didier, 1865. — Romans nouveaux : Raoul de la Châtre, par Maurice Sahd , 1 vol. in-8°, Michel Lévy, 1865.-La vie fantastique, par Méry. — Les uns et les autres, par Je même, 2 vol. in-18, le même. — Les batailles d'Adrien- ne, par Arnold-Fremy, 1 vol. in-18, Hachette. — Une princesse russe , par Em. Gonzalès. —Les errans de la nuit, par Paul Féval , 2 vol. in-18, Dentu, 1865.

Nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion d'entretenir nos lecteurs de la famille de Guérin, dont M. Trébutien s'est précisément chargé de faire connaître deux membres, véritablement dignes de cet honneur. Nous avons d'abord eu le Journal et les Lettres de Maurice de Guérin , puis le Journal de sœur Eugénie. Nous avons jugé avec quelque sévérité — nous ne le regrettons pas — les Reliquiœ de Maurice, esprit sceptique et peu sympathique à notre avis; mais il en est tout autrement des écrits de sa sœur. Peu de livres m'ont certainement causé un plus réel plaisir que celui qui ren • ferme le Journal et divers fragmens écrits par Mlle de Guérin. Ce sont des pages simplement pensées, toutes poétiques , qui reposent et récréent l'esont et procurent la plus charmante lecture.

Aussi est-ce avec un plaisir sincère que j'ai vu M. Trébutien se décider à publier la correspondance de celte charmante femme, au sujet du Journal de laquelle un émment critique anglais a dit : « Son Journal est l'effusion d'une des âmes les plus pures et les plus saintes qui aient jamais existé. » Aussi combien peu de livres ont obtenu un pareil succès!

Combien peu se sont vus en deux ou trois ans réellement réédités deux fois! Tel est, en effet, le charme, telle est la douce et salutaire influence qu'exerce ce volume, dont on pourrait dire ce que Mlle de Guérin a dit elle-même de F ' Imitation : « Il plaît et profite à tout le monde. » Dans cette lecture si attrayante pour l'esprit, comme le remarque M. Trébutien, tout sert à l'âme , tout fait penser en haut. On y retrempe sa foi et son courage.

publication de la correspondance de Mlle de Guérin était la conséquence naturelle de la mise au jour de son Journal. Elle comprend cent cinquante lettres imprimées, sans autres changemens que le retranchement de certains passages, exigé par d impérieuses convenances. Elle sont adressées à Maurice de Guérin— et malheureusement la plus grande portion de cette correspondance a péri — à Mlle de Bayne, à Mlle de Boisset, à M. de la Morvonnais, a la baronne de Maistre et au comte Xavier de Maistre.

Mademoiselle de Bayne occupe la place principale dans ce volume. Une mort prématurée a malheureusement permis à M. Trébutien de ne pas dissimuler les tendresliens qui unissaient les solitaires de Cayla à ceux de Rayssac. Les lettres adressées à Mlle Louise de Bayne donnent à ce recueil une physionomie paiticulière et un charme incontestable. Elles laissent entrevoir, avec toute sa grâce , la douce et noble figure dont le souvenir avait suivi Maurice de Guérin à La Chênaie,et désormais il ne sera plus possible de séparer du frère et de la sœur celle qui se trouve sur leur chemin, « souriante et radieuse,comme l'ange de la Poésie et de l'Amitié.»

Comment faire maintenant pour connaître intimement ce livre? Comment donner à mes lecteurs une idée de ces pages charmantes ? Ils n'auront du reste qu'à se reporter à ce qu'ils auront éprouvé en lisant le Journal pour comprendre à l'avenir le plaisir qu'ils trouveront avec cette correspondance. Je voudrais cependant donner ici quplques passages, choisis véritablement au hasard et qui montreront la grâce) la finesse, le charme de cet esprit primeseautier.

« Que faites-vous, dans cette saison, à la ville? écrit Mlle de Guérin à Mlle Compayre, à la fin du

mois de juillet ? Je vous croyais depuis longtemps à Convers. L'air des champs y est si bon et fait tant de bien, que n'allez-vous le respirer? Je plains vraiment ceux qui n'ont point, en été, un petit nid sous la feuillée. On est si bien là! Vive la campagne! Si nous avions l'église à notre portée, je me trouverais en Paradis dans nos bois. Mais c'est encore un agrément, si l'on veut, que cc petit pélérinage du dimanche; il fait diversion aux jours de la semiine : on rencontre en chemin des figures endimanchées,des enfansgran- » dis depuis huit jours ; on reçoit des adisias de tous côtés, tout cela amuse, fait plaisir.» Quel charmant croquis dans ces quelques lignes !

« Vous voulez savoir ma vie, mande-t-elle une autre fois à Mlle de Boisset; c'est toujours la même, fort occupée à mille riens de ménage, à faire la soupe parfois. Nous sommes avec une cuisinière de seiïe ans, l'ancienne nous a quittés et va prendre un maître à bâton, je le crains pour elle, mais c'est son affaire ; le nôtre c est de fdire notre dîner. Je l'aime assez; le coin de feu de la cuisine et le parfum des fourneaux ont bien leur charme. Quoiqu'il en soit je m'y plais, surtout quand j'ai Pierril pour marmiton. C'est un enfant assez gentil qui m'amuse par ses questions. Un soir, comme je lui fesais le catéchisme, il m'arrêta tout court pour me demander si l'âme était immortelle; peu après, ce que c'était qu'un philosophe, et, sur ma réponse que c'était quelqu'un de sage et de savant : — Donc, mademoiselle, vous êtes philosophe. — Ce fut dit avec un air de bonhomie si naïve, si drôle que mon sérieux de catéchiste en fut déconcerté pour la soirée. Je crus mourir de rire. Voilà mes soirées et leurs amusemens. fort innocens sans doute et qui ont bien leur joli côté. Après dîner, ordinairement, je fais visite à des agneaux qui viennent de naître, je leur dis qu'ils sont jolis et de grossir vite; mais tout cela je le vois seule, et cela n'a pas de moitié son prix; tout plaisir doit être partagé. »

« La voila devant Dieu, cette grand'mère que nous avions, écrit-elle encore à Mlle de Bayne. Ainsi, l'un après l'autre, disparaissons-nous sur la terre : petit malheur si nous devions nous joindre au ciel, nous y retrouver en famille ! Je pense à ma pau-

vre mère qui nous a tous devancés, il y a seize ans. Ma pauvre mère qui nous aimait tant. quand ironsnous la rejoindre ? Je voudrais que ce fut bientôt. Qu'avons-nous à voir sur la terre? Des tristesses, des larmes, des tombeaux. Mais, mon Dieu, qu'il faut être saint, qu'il faut être pur pour entrer au ciel ! Le malheur est qu'on pèche encore et qu'en vieillissant on ne devient pas meilleur. L' Imitation nous le dit : — La longue vie ne sert pas toujours à nous corriger. — Au contraire. Qu'il est triste d'aller en arrière dans le chemin du ciel ! »

Sa première visite à Paris inspira à Mlle de Guérin ces réflexions : « Vous me demandez mes impressions dans Paris. On admire , mais rien n'étonne. A chaque pas, l'œil et l'esprit sont arrêtés ; mais dans ma campagne, je m'arrête aussi sur les fleurs, sur des brins d'herte, sur d'étonnantes petites bêtes. A chaque endroit ses merveilles; ici celles des hommes, et la celles de Dieu. Oh ! celles-ci sont bien belles et ne passeront pas. Les rois peuvent voir tomber leurs palais, les fourmis aiment toujours leurs demeures.» Mlle de Gjérin aimait beaucoup Mlle de Bayne, mais au début, t lie la trouvait tron attachée au monde. « N'allez-vous pas trouver bien drôle, lui écrit-elle, que je monte aussi souvent en chaire ? Si je vous ennuie , dites-le moi, mais je vous aime trop pour ne pas vous dire ce qui vous manque pour être heureuse : c'est la piété. Avec cela de plus , vous auriez bien du chagrin de moins; ce n'est pas qu'on soit insensible, mais on se résigne ; si l'on s'ennuie, on prie ; si on regrette le monde, si notre tête prend le chemin des fètes , des bals, on l'arrête en pensant que ce n'est pas celui-là qui mène au ciel. Savezvous que nous sommes bien insensés , bien aveugles de ne nous occuper que de ce monde, de nous amuser à des bagatelles, de prendre racine ici-bas comme si l'éternité nous y était promise, et d'oublier cet autre monde , ce beau royaume? Nous disions cela dimanche avec un monsieur rempli d'esprit et de bons sentimens dormans, mais qui s'avoue coupable de ne pas agir comme il pense. Ces réflexions lui vinrent à la vue d'un morceau de cilice de Julie de

Saint-Fons, que la femme de ce monsieur s'était fait donner. Il nous disait en regardant cette relique : —

Le monde en voyant cette chose-là dirait que les dévots sont fous, mais c'est bien nous qui sommes des fous de n'être pas dévots. » Mais aussi, à cinq ans de là, Mlle de Guériii à si bien fait qu'elle peut écrire cette Cois à son amie

« Oh ! je suis contente de votre lettre sous le rapport religieux. Jamais votre pensée ne m'avait paru si tournée vers le ciel. On voit bien que la religion vers laquelle vous n'alliez p is, dites-vous, est venue à vous. Cela se voit à notre résignation à la volonté de Dieu, ce qui n'empêche pas les larmes ! »

Encore ce léger croquis de la vie qu'on menait h la Chênaie : « Maurice est heureux comme en Paradis d ans sa solitude de la Chênaie, tous ses momens sont remplis par l'étude ou par la prière. Au reste il mène la vie la plus douce : bon déjeuner au beurre, excellent dîner, assaisonnés d'un feu roulant de plaisanteries et de malices qui partent la plupart de M. de Lamennais ; de sublime , il devient charmant. Les saillips les pins vives les plus piquantes s'échappent sans fin de sa bouche. M. Gerbet s'entend aussi passablement à maligner. Vous n'êtes pas la seule. »

II y a longtemps déjà que nous sommes en retard avec les nouveaux romans, qui paraissent avec une grande abondance en ce moment ; malheureusement pour eux comme pour la plupart des choses de ce bas monde, la quantité ne supplée pas à la qualité. En voici cependant quelques-uns qui peuvent être lus avec plaisir, je n'ajouterai pas avec profit, car je ne crois pas que jamais un roman puisse servir à autre chose qu'à faire passer quelques heures de désœuvrement. Que mes lecteurs me pardonnent cette rude sortie contre la littérature romanesque , mais , s'il veulent bien y songer un moment, ils trouveront bien vite que j'ai raison.

A tout seigneur, tout honneur. Puisque je m'adresse à des Marseilles, je parlerai d'abord des deux nouveaux livres de Méry. L'un renferme une série de souvenirs contemporains, racontés comme ils sont venus à la mémoire de celui qui les a écrits : « Les souvenirs, dit-il, sont déterminés par l'inspiration du moment et nf1 sont pas soumis aux dates : ce sont des lambeaux d'histoire personnelle, qu'il faut écrire à mesure qu'ils tombent dans la mémoire ; ils n'ont

aucune corrélation entr'eux. Le vagabondage du souvenir ne connaît pas la logique du classement. » llachel, Oxford, Rome, Gérard de Nerval, « les Jeunes dp 1827, » exercent tour à tour la verve de notre inimi ab!e conteur

Au sujet de Rachet, Méry évoque un souvenir curieux, ce me semble pour Marseille, en disant qu'elle y a fondé une ville, ni plus ni moins que le grand

Homulus, Voici comme:

Hache! avait vingt ans et était dans tout l'éclat de sa gloire. Elle venait de débarquer Marseille et y était, chaque soir, l'héroïne d'une ovation triomphale. « Tous les soirs, dix à douze mille hercules du port avaient l'intention honorable , mais dangereuse de faire une ovation à la jeune tragédienne. Les caresses de ce peuple ardent devinrent meurtrières; ou étouffait Rachel pour embrasser le sillon d'air ou passait ta femme adorée; c'était le délire d'un amant à dix mille tètes ; le fougueux paroxysme d'une légion phocéenne qui voulait venger Phèche des froideurs d'Hippolyte, en courant la chance de la tuer dans une tempête d'amour. » Alexandre Dumas était alors à Marseille et il reçut un jour la visite d'un industriel alors inconnu, nomme Chave, lequel réclamait un grand service : obtenir de cachet qu'e'le vînt jouer Polyeucte dans un théâtre bâti par lui sur les pentes abruptes qui mènent à la place St Michel.

Dumas accepta ce rôle d'ambassadeur, Rachel ne trouva aucun motif pour refuser cette faveur à un enfant de Marseille ; elle joua avec trois ouvriers maçons. « Jamais elle n'a été plus belle, jamais public n'a versé plus de larmes, jamais enthousiasme ne fut plus grand qu'à cette merveilleuse représentation. Les trois ouvriers rugissaient Corneille avec des poitrines de bronze et des voix de mistral, et lorsque Polyeucte s'écria : Je mis chrétien ! tous les spectateurs tombèrent à genoux dans les loges en disant : Et moi aussi! —Le lendemain Chave divisa le désert par lots et le jalonna de poteaux avec cette inscription : Terrain Richel à vendre. Ce fut une épidémie d'achats. » Les Marseillais savent le reste.

J'ai prononcé, en commençant, le nom de Romulus. Voyez quelle humouristique boutade il a inspiré à

Méry. Il était dans le salon de Rachel un soir et dit gravement que Romulus lui avait sauvé la vie. — « Quel Romulus? demanda un académicien stupéfait. — Le frère de Rémus — Le fondateur de Rome? — Lui - même. — Quelle plaisanterie ! s'écria mon immortel interlocuteur. — Rien n'est plus sérieux et plus clair, repris-je. J'allais un jour à Rome à pied, en me promenant sur la crête des Apennins. La famine désolait les auberges de la route. J'avais oublié d'apporter des provisions pour nourrir les aubergistes, dont le carême dure douze mois, si les voyageurs suivent la méthode de Rias. Arrivé à la forêt de Viterbe, je me soutenais à peine ; je traversai lentement cette forêt criminelle, espérant rencontrer un voleur plus nourricier qu'un aubergiste : pas l'ombre d'un voleur ! A Ronciglione, on me dit que les Français non-seulement n'étaient pas nourris, mais qu'ils étaient assassinés parfo:s, à cause de leur mauvaise conduite en 1799.

Je résolus de parler italien pour me sauver la vie compromise par la 32" demi-brigade. Toujours a jeun, je traversais la vaste prairie de Boccano, en regrettant de ne pas être herbivore. A la Storta je vis douze cavaliers, à cheval sur le mur d'un jardin . et déjeunant avec les ftuits du propriétaire. Sont-ils heureux ! dis-je, d'une voix éteinte, et je me traînais sur la voie Flammia, avec les allures du quadrupède. Bref, j'allais expirer dans mes bras lorsque la vue du Tibre arrêta le dernier soupir sur mes lèvres ; je traversai le pont en rampant, et la place del Popolo à l'état d'ombre vaine ; puis m'étayant des maisons de la via di Condotti, je me roulai jusqu'au restaurant Lepri, où je fus recueilli par un garçon qui me donna le bouillon de la vie. Vous voyez bien que si Romulus avait eu l'idée de bâtir Rome un quart de lieue plus loin, j'étais mort. Ma reconnaissance lui est acquise à jamais. »

La Ve fantastique se compose de deux récits excessivement dramatiques et dans lesquels Méry a laissé libre cours à sa fantaisie et à son imagination. La scène se passe dans l'Inde et nul n'ignore avec quel iaient , avec quelle verve , avec quelle couleur locale le grand conteur sait décrire ces passages de l'extrême Orient.

La Vie fantastique a pour objet de raconter les péripéties terribles qui ont accompagné « à la connaissance d.3 l'auteur», affirme-t-il , deux mariais , ou pour mieux dire, troublé deux premières nuits de noces. Que ce titre n'effraie pas plus les uns qu'il n'atteindra les autres : il n'y a ici rien de graveleux : simplement un récit dramatique, profondément émouvant et largement coloré. Raconter les péripéties de ces deux épisodes me semble chose inutile • j'en la:sse tout le plaisir aux lecteurs, me contentant de transcrire cftte page qui renferme un tableau admirablement réussi. Il s'agit d'une chasse au tigre. les chasseurs sont en ligne, mais encore cachés dais l'épaisseur des bois :

« L'ombre était épaisse dans la jungle. sur une longueur de cent yards, mais après cette distance, une éclaircie de soleil permettait de voir un terrain nu et rocailleux, qui servait de fondement à une mine couverte de lierres. Là se reposaient avec nonchalance deux beaux tigres , locataires de la mine, et dont il fallait obtenir l'expropriation, après un bail renouvelé, de famille en famille, depuis Adam. A que'que distance des monstres fauves, deux jeunes tigriots, fruits de sauvages amours, prenaient leurs ébats sur les herbes, avec une grâce charmante, et les bons parens contemplaient d'un œil attendri ces jeux de l'innocence. C'était une scène du paradis terrestre, mais assombrie par le hideux et sanglant reliquaire du charnier voisin. De grands singes folâtres. ennuyés comme des hommes, et cherchant une distraction, jetaient du haut des arbres une grêle de fruits sauvages aux petits tigres, comme nous lançons des hochets à nos enfans et aux petits chats, et ces deux jeunes étourdis de la jungle bondissaient sur les fruits, les faisaient rouler à coup de pattes, se précipitaient encore à leur poursuite, se les renvoyaient l'un à l'autre comme les joueurs de paumes, et excitaient l'hilarité des singes. Bonne nature! elle asongé à donner quelques amusemeos aux animaux. v

Le nouveau roman de M. Maurice Sand a le défaut d'être dans le format in-octavo; c'est un tort, croyons-nous, que de donner aux produits de l'imagination la même enveloppe magistrale qu:aux œuvres sérieux des sciences historiques et philosophi-

ques. Comment tenir un grand volume quand on est étendu sur un canapé, plongé dans une voluptueuse bergère, ou mollement étendu dans un lit? Je me souviens avec peine de l'ennui que ma causé 1 in-oc tavo de Madelon, ennui physique, veux-je dire ici. Conservons donc, pour le roman ce coquet format in-18, mis à la mode par Michel Lévy. avec une charmante couverture de vingt couleurs différentes; il est élégant, commode, il est mieux approprié à ce genre de littérature. Tenons-nous y donc.

Mais après cette critique , extérieure , si je puis dire . il faut beaucoup louer ce nouvel ouvrage de M. Ma urice Sand. C'est un essai hardi, car par le temps présent, il est assez courageux d'écrire un roman moyen-âge. Avec Raoul de la Chastre nous sommes en plein treizième siècle, en pleines « avent ures ds guerre et d'amour. » Nous sommes au temps des croisades , des tournois . des passes-d'armes , des combats contre les infidèles , mais nous sommes aussi au temps si curieusement réputé par sa naïveté excessive : M. Maurice Sand le sait et ne recule pas devant ce côté difficile de son œuvre : il fait écouter les historiettes les plus risquées ; il les raconte avec une bonhomie qui fait rire, sans laisser penser à mal. Il y a, de plus, dans ce volume une partie particulièrement digne.d'attention , c'est le côté archéologique M. Sandsa, su copier avec un art infini les anciens romans de chevalerie : il a soigné également les détails et on pourrait presque se figurer qu'il a dû hanter cette société féodale qu'il décrit si bien.

Nous mentionnerons rapidement en finissant les Batailles cl'Adrienne : c est l'histoire fort émouvante d'une artiste qui, aux prises avec les plus grandes difficultés , les surmonte peu à peu , lutte toujours courageusement et finit par triompher complètement et trouver le bonheur : quelques épisodes animent très heureusement ce long récit , écrit avec soin, avec goût et avec la plus parfaite convenance.

Il suffira de nommer Les Errans de nuit, de M.

Paul Féval, pour faire penser à un mélodrame sombre. fortement charpenté et encore plus mouvementé. La scène se passe dans les Ardennes et particulièrement aux alentours de la vieille abbaye d'Orval ,

qui fournit à M. Féval l'occasion de quelques croquis très réussis et surtout très ressemblans : la première partie du roman est intitulée: le condamné à mort ; les titres du chapitre sont énoncés sur la même note. Les amateurs de théâtre de 1 ex-boulevard du Crime feront leurs délices de ce roman, que je l'avoue hautement , j'ai eu le plus grand plaisir à lire.

La Princesse Russe a pour théâtre Saint-Pétersbourg. C'est une histoire écrite avec verve, comme sait toujours écrire M Emmanuel Gonzalès , mais un peu longue : elle commence dans le palais de la capitale de la Russie , se continue à travers les fêtes les plus aristocraques et se finit. naturellement, en Sibérie. Je préfère jle Serment de la Veuve , nouvelle qui se passe en Corse et qui termine ce volume : il y a plus de simplicité , au moins autant de mouvement dramatique ; mais l'intérêt s'y soutient plus facilement : c'est un morceau court , comp'et, et qui, à mon avis , mérite de véritables éloges.

XXXVI.

27 MAt 1865.

Nouveaux samedis, par A. de Pontmartin, 1 vol. in-18, Paris, Michel Lévy, 1865.— Histoire du barreau de Paris, par M. Gaudry, 2 vol. in-8°, Paris, Dnrand, 1865.— L'année géographique, par M. Vivien de Saint-Martin, 1 vol. in-18, Hachette, 1865.- Proverbes et Nouvelles, par A. de Besancenet. , 1 vol. in-18, Paris , Morizot, 1865.— La vieille roche, par E. About, 1 vol. in-8°, Hachette, 1&65.

Nous lisons toujours les Samedis de M. de Pontmartin avec un vif plaisir, et, plusieurs fois déjà , nous avons eu l'occasion d'exprimer ici toute notre estime pour l'élégant écrivain qui, seul, à notre avis, représente actuellement , avec M. Cuvillier-

Fleury, mais un peu plus que lui encore , le genre du critique gentleman, si nous pouvons ainsi nous exprimer. C'est ici le dixième des volumes où M. de Pontmartin a suivi et jugé les produits de la littérature actuelle, et l'on est heureux de retrouver le même entrain et la même verve dans les dernières que dans les premières de ses causeries. Les sujets examinés par lui, cette fois. sont, comme toujours, très variés ; dans cette course à travers les livres qui paraissent chaque semaine , — car pour la librairie, il n'y a point d'hiver, toute saison est également féconde , — on a la satisfaction d aborder successivement les matières les plus différentes et de s'instruire en même temps qu'on juge son prochain.

Dans ce volume , M. de Pontmartin étudie assez sévèrement, mais justement. M. Théophile Gautier, à propos de son capitaine Fracasse ; il tance vertement M. Micbelet au sujet de sa déplorable histoire de la Régence , où il relève en même temps de grossières erreurs historiques, des fautes de français et des trivialités pitoyables ; il maudit le Maudit en termes excellens; puis il consacre un certain nombre de samedis, — un peu trop peutêtre , — aux poètes , parmi lesquels brillent AItred de Vigny, Roumanille et Autran. D'autres semaines donnent de justes éloges à M. l'abbé Bougaud , l'historien de sainte Jeanne de Chantal, au père Lacordaire . l'ami et le correspondant de Mme Swetchine ; à M. Guizot, pour ses Mémoirés; à M. Rousset, l'historien de Louvois, à M. Rio, à M. Caro; puis des critiques tout aussi justes à M. Victor Hugo pour son lourd Shakespeare , et à M. Danielo pour sa causerie de Chateaubriand. Je signalerai, entre tous, le chapitre consacré à l'Académie française à propos de deux rudes satires diri- gées contre cette docte compagnie par MM. Silvestre et Barbey d'Aurevilly, et dans lequel M. de Pontmartin rend hautement hommage à l'Académie, en blâmant ceux qui l'attaquent et en affirmant qu'ils n'agissent ainsi que sous le coup d'un accès de fièvre verte , ce qui lUI inspire cette charmante boutade -

« Savez-vous ce que c'est que la fièvre verte ? C'est une maladie bizarre que l'on risque d'attraper

en se promenant, le jeudi,sur le pont des Arts, entre deux et cinq heures. 00 y rencontre ce jour-là, des hommes vénérables que l'on peut, au premier abord, prendre pour de simples mortels, et qui ne sont pourtant ni mortels, ni simples : se sont des académiciens. Méfiez-vous ! si le manteau d'un de ces favoris des dieux effleure votre redingote ; si son regard s'abaisse sur vous d'un air de bonhomie narquoise ; s'il pousse encore plus loin la condescendance, si,pour imiter en tout le gracieux exemple de son secrétaire perpétuel,il vous dit en- vous montrant certaine coupole: quand donc serez-vous des nôtres? — Vous voilà pris ; les plus savans docteurs y perdraient leur latin et leur quinine ; vous êtes livrés, plume et papier liés, aux tyranniques caprices de la Fièvre verte. Dès lors je vous plains si la maladie est aigüe, et je vous plains encore plus si elle passe à l'état chronique. Votre sommeil est heurté de songes magiques, où vous voyez apparaître M. de Pongerville, agitant des palmes vertes,plus vertes, hélas! que les raisins de ia fable, et bonnes pour des can-

didats.»

Je conseillerai seulement à M. de Pontmartin de ne pas faire.cette fois,comme dans les trois précédentes séries, où à trois reprises nous avons eu la dernière causerie Littéraire, la dernière causerie de samedi, la dernière semaine littéraire. C'est trop venir attrister le lecteur par des adieux, qui, heureusement, ne sont que des : au revoir!

Ecrire l'histoire du barreau de Pans , c'est écrire celle du barreau de toute la France; car c'est à Paris, en résumé, que doivent toujours se rencontrer les grandes sommites judiciaires du pays, puisque c'est à Paris que les affaires viennent toujours se dénouer en dernier ressort. M. Gaudry,qui, à deux reprises, a eu l'honneur de remplir les fonctions de bâtonnier de l'ordre des avocats dans la capitale, a voulu entreprendre cet intéressant et j'ajouterai utile travail : il a voulu faire connaitre les institutions du barreau et les avocats éminens ou distingués qui se sont succédés au Palais. Il a été , avec raison, frappé de l'obscurité injuste dans laquelle sont demeurés plongés les avocats qui n'ont pas en la fortune de s'élever à quelque dignité de magistra-

ture. M. Gaudry a donc, à la fois, écrit ! histoire du barreau de Paris, de son organisation, de son insritution, celle de ses principaux membres, en s'arrêtant souvent sur les affaires les plus notables défendues par eux, et donnant même de leurs plaidoiries des extraits assez nombreux pour pouvoir étudier et suivre les variations de l'éloquence des avocats aux divers siècles.

« J'ai dû remonter, ajoute M. Gaudry, aux temps, antérieurs à l'existence desparlemens; car, si la mode de régler les différends parmi les hommes, a dû subir d'immenses modifications, il n'en est pas ainsi de la profession des avocats, qui, suivant la belle expression de d'Aguesseau, est aussi ancienne que la justice ; elle exista de tout temps, et lorsque l'on était loin d'une organisation définitive des tribunaux. »

M. Gaudry commence , en effet , son travail en examinant brièvement l'état de la défense à Rome, puis dans la Gaule , puis sous les C-arlovingiens ; il arrive promptement au commencement de la troisième race et s'avance désormais lentement, siècle par siècle, pour ne s'arrêter qu'en 1830. Nous ne pouvons prétendre retracer ici l'histoire du barreau parisien pendant huit ou neuf siècles : je me contenterai de m'arrêter sur une partie de l'œuvre si soigneusement travaillée de M. Gaudry, sur l'état gènèral du barreau aux XVII" et XVIII" siècles.

Les anciens usages avaient invariablement su-bsisté depuis le moyen-âge : les avocats devaient prêter le serment ancien et se faire inscrire sur une liste générale : Loisel dit à tort que le serment fut introduit en 1363 : dès 1329 on a des preuves et de son existence et de celle des listes : 1 usage de celle-ci ne s'introduisit cependant d'une façon régulière que vers la fin du XVI!" siècle,el c est en 1696 seulement qu'un règlement exigea formellement le dépôt d'un tableau annuel.

A l'origine,les avocats avaient le droit de committimus, c'est-à-dire de faire évoquer leurs causes en parlement; 1 ordonnance de Moulins , en 1566 . réduisit ce privilège aux douze plus anciens pratiquans,ce qui fut de nouveau promulgué en 1667. Les avocats s'étaient toujours groupés par bancs, soit le long

des piliers de la grand'salle , soit dans les galeries, pour conférer plus aisément entr'eux. Cette organisation fut officiellement reconnue sous le bâtonnat de M. de Monthalon qui composa le conseil de l'ordre, en prenant deux avocats par banc, exerçant pendant d'eux ans (1611.)

En 1711, les avocats jusque-là partagés en onze bancs, furent divisés en douze. Le premier se composait presque exclusivement des anciens : à la tête des autres vendient aussi quelques anciens , puis les plus jeunes,suivant l'ordre de leur réception, c'est-àdire du jour où ils avaient prêté serment. Chacun de ces bancs avait un non particulier : le premier, dit Pilier de consultation ou de lion d'or; —la Prudence; — l'L couronnée; — l'Epée herminée ; — le Saint Esprit ; — la Bonne Foi ; —le Saint François, etc. Le nombre des avocats par banc variait excessivement; en 1780 , le dixième comptait 161 avocats; le huitième, 7; l'année suivante on réforma cet état de choses, en repartissant les membres de l'ordre par nombre égal dans chaque banc.

Les avocats étaient .divisés en écoutans, platdans et consultons. On pouvait être reçu écoutant — aujourd'hui stagiaire — à dix-sept ans : au seizième siècle, il suffisait de fréquenter le palais pour être admis au serment : des ordonnances exigèrent tous les grades en 1535 et en 1555, mais on ne tarda pas à se plaindre hautement des complaisances de ceux qui tenaient les écoles, « quorum avaritiâ, dit Husson, muli doctorantur et asini. » L'arrêt du 10 avril 1646 prescrivit l'obtention de la licence après trois années d'études.

Le licencié se présentait au palais, conduit par un ancien, et devait répondre à la demande du président juras in leges ? — juro! Le nouvel avocat pouvait désormais revêtir la robe; mais pendant deux ans jusqu'en 1752, et quatre ans depuis cette époque , il demeurait écoutant, sans pouvoir plaider ni signer des écritures. Ce délai passés 1 un des chefs de son banc présentait un rapport sur le jjeune jurisconsulte et le faisait inscrire au tableau, s'il y avait lieu. Devenu désormais avocat plaidant, le nouvel élu voyait la considération s'attacher à lui ; il pouvait se présenter devant tous les tribunaux inférieurs, du res-

sort des parlement auquel il était attaché : le Clratelet seul, à Paris, avait ses avocats qui rie pouvaient plaider que devant ses juges; mais nul autre ne pouvait y exercer.

On recommandait aux avocats de ne se charger que des « causes justes. » La Rocheflavin dit avec une grande sagesse : « Les avocats ne furent jamais introduits aux sièges de justice pour gagner les causes de leurs clients, mais pour éclaircir le droit à celui seulement qui l'a. » Les pièces devaient toujours être communiquées : chaque avocat en dressait un tableau analytique à remettre à sa parlie adverse. A l'audience, sauf devant le conseil du roi, l'avocat parlait la tête couverte : il ôtait son bonnet chaque fois qu'il avait à lire un texte quelconque, « parce qu'alors il faisait office de procureur. » L'avocat ne devait jamais recevoir au-delà de trente livres d'honoraires, règle, ai-je besoin de l'ajouter. qui ne fut jamais observée : il jouissait d'une grande liberté à l'audience, liberté de temps et d'expression. —Le premier président de Bellièvre écoutait, un jour, une plaidoierie, peut-être un peu longue. « Interrompezla, lui dit un président à mortier siégeant à côté de lui. — Bien, répliqua le premier, mais dites-moi seulement où il faut l'interrompre à propos? »

A cette époque, les avocatsplaidaient non-seulement par parole et par consultation, comme aujourd'hui, mais il rédigeait aussi de longs mémoires qui avaient une grande portée et une grande autorité ; ils étaient en possession de faire des écritures judiciaires, dont les procureurs réclamaient inutilement le monopole. Les écritures étaient nombreuses, puisque le parlement ordonnait notamment aux avocats de conserver les minutes de toutes les pièces signées par eux: il leur fallait donc avoir non de jeunes confrères, comme cela se pratique actuellement , mais de véritables clercs expéditionnaires.

Avant d'engager une affaire, l'avocat prenait toujours l'avis des anciens consultans. Au-dessus de leur corporation se trouvait le bâtonnier, dont l'origine remonte aux temps où le parlement devint sédentaire. En 1342, les procureurs créèrent une confrérie composée des compagnons clercs et autres écrivains, fréquentant le palais et la cour du roi à Pa-

ris et ailleurs. « Le jour de saint Nicolas , les mem-, bres élisaient trois maîtres; les avocats s'allièrent bientôt à l'association, et en devinrent naturellement les personnages importans. Le jour de la fête du saint, le chef de la communauté portait le bâton de sa bannière ; le mot s'explique aisément. En 1782, les avocats et les procureurs se séparèrent, et le titre de bâtonnier fut conservé pour l'avocat placé à la tête de son ordre. Pendant longtemps ce titre fut complètement honorifique, la véritable autorité appartenait au seul doyen. Ce n'est que vers 1602 que l'on commence à voir mentionner le bâtonnier comme représentant son ordre; encore ne passe-t-il dans la hiérarchie qu'après le doyen. Les listes des avocats, jusqu'à la fin du XVIIe siècle.ne mentionnent le bâtonnier qu'à partir de 1687, et l'on peut dire que cette distinction n'est devenue légale que depuis le règlement du 17 juillet 1693.

Autrefois, c'est-à-dire avant la Révolution, lesavocats portaient la robe de soie noire, habituellement, même hors du palais; à l'audience , ils prenaient la robe rouge et la gardèrent jusqu'aux premières années du XVIIIe siècle. Ils portaient d'abord, sur la tête, un chaperon, remplacé depuis par un bonnet carré, assez semblable à celui des ecclésiastiques; le chaperon était conservé , mais pendant sur le dos, fourré d'hermine pour les cérémonies, et sans fourrure à 1 ordinaire ; l'usage s introduisit de l'attacher sur l'épaule gauche.

Je n'ai indiqué là qu'une très faible partie de l'œuvre de M. Gaudry, un chapitre qui m'a paru très curieux à analyser, comme fournissant quelques détails sur les anciennes mœurs judiciaires de nos pères. Mais je ne puis omettre de signaler les chapitres dans lesquels M. Gaudry étudie le barreau , en insistant, plus ou moins longuement, sur les avocats qui ont le plus ou moins brillé, donnant l'abrégé des causes les plus saillantes auxquelles chacun d'eux a prêté son concours. L'on sent que l'auteur se complaît, avec raison d'ailleurs, en écrivant l'histoire de l'ordre des avocats, qu'il est heureux d'avoir à enregistrer un aussi grand nombre d'illustrations et de constater que l'honorabilité des membres de l'Ordre a toujours été à la hauteur de leur talent et de leur institution.

Voici le troisième voyage de M. Vivien de SaintMartin autour du monde et autour de la science géographique. Ce nouveau volume est,— l'auteur ne se froissera pas , j'espère , de cette remarque, — très supérieur à ses devanciers. On sent que M. Vivien de Saint-Martin s'appuie de plus en plus fermement sur son terrain , que les approbations , comme il le dit lui-même , afiluent autour de lui et que par conséquent il peut plus facilement résumer un plus grand nombre de documens. C'est un travail très utile et très important', qui permet d'embrasser d'un coup d'œil les progrès géographiques accomplis dans l'année écoulée.

M. Vivien de Saint-Martin commence par parler de l'établissement de la commission française pour l'exploration scientifique du Mexique, et se sert de ce prétexte pour résumer largement et complétement les études américaines depuis le voyage de M. de Humboldt, en 1803. En Afrique, il nous entretient des ouvrages publiés au sujet de la Nubie et de la région du haut Nil, enjinsistant sur le voyage du regrettable capitaine Speke dans ces parages ; des études archéologiques sur 1 Algérie et des travaux topographiques qui y ont été récemment exécutés par MM. Marès, H. Duveyrier et de Champlouis ; du voyage du docteur Livingstone aux côtes occidentales d'Afrique et dans l'Afrique Australe. Pour l'Asie,

M. Vivien de Saint-Martin raconte le résultat des récentes éludes sur la Palestine et l'Asie Mineure, la traversée de"l'Arabie par M. Palgrave, les recherches des sa vans hongrois pour retrouver les origines magyares en Boukharie, les explorations françaises dans le pays de Siam et dans la Cochinchine, le voyage de M. d'Escayrac de Lauture en Chine, en s'ârrêtant à l'examen des anciens temps de l'histoire géographique sur l'empire du fils du ciel. L'Océanie ne fournit presque rien à l'intéressant inventaire de M. de Saint-Martin : pour l'Amérique du Nord, il examine surtout l'état de l'isthme mexicain et la question des anciennes relations de la Chine avec le Mexique. Les Andes occupent la place principale pour l'Amérique du Sud. En Europe, enfin, l'auteur passe rapidement en revue toutes les publications qui ont paru relativement aux diverses contrées qui

la composent, et dresse ainsi un inventaire bibliographique excessivement utile. Un dernier chapitre est consacré aux progrès faits dans la science de la géographie générale, de 1 ethnologie, de l'ethnographie et de la géographie historique. M. Vivien de Saint-Martin a grandement raison de dire, en finissant son avant-propos, qu'il espère pouvoir « penser, sans présomption déplacée, que ses efforts ne restent pas sans quelque résultat. »

Pour terminer, je parlerai de la Vieille Roche de M. Edmond About. J'ai déjà eu l'occasion de m'occuper plusieurs fois ici des œuvres de cet auteur, écrivain spirituel assurément, mais nullement sympathique pour toute une classe de lecteurs à laquelle j ai 1 honneur d'appartenir. Il serait injuste cependant de ne pas reconnaître qu'après avoir faibli pendant plusieurs années, M. About tend à se relever. Ce nouveau roman est évidemment supérieur à ce qu'il a écrit dans ces derniers temps. M. About nous montre une famille noble dans l'embarras et qui cherche à redorer son blason, à l'aide d'un riche mariage avec une héritière sans naissance : 1 héritière redore bien un écusson, mais celui du commis de son fiancé, beaucoup plus noble, très mauvais su jet, mais cœur excellent et gentleman accompli. Ce livre est une véritable satire contre la noblesse, c est-à-dire contre la vieille roche , et je ne puis deviner où M. About prétend avoir connu les acteurs de son roman : c'est une vieille roche très malencontreusement imaginée par lui, et qui prouve qu'il y a peu ou point vécu; car jamais type, à part deux ou trois, n'ont été plus pauvrement inventés. Et ce qu'il y a de vraiment piquant, c'est que le résultat de cette satire est, en somme, de constater que c'est encore dans la vieille roche que l'on rencontre le plus d'honneur, le plus de délicatesse et le plus de sentimens élevés.

Le roman renferme bien aussi quelques longueurs philosophiques et économiques parfaitement inutiles, quelques trivialités dont M. About semble tenir à ne pas se séparer, mais on le lit volontiers. la jeune héroïne plait, son pauvre fiancé intéresse, et l'on est forcé d'aimer le beau Gontran de Mably, « le mari imprévu. »

Deux mots d'éloge en finissant aux Proverbes de

M. de Besancenet, un Champenois qui sait écrire et rimer. C'est un volume agréable et qui doit avoir du succès, en été, à la campagne.

XXXVII.

1" JUILLET 1865.

La marine d'autrefois , souvenir d'un marin d'aujourd'hui, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, 1 vol. in-18. Paris, Hachette, 1865. — Fantaisie, par A. d'Antully , 1 vol. in-18, Hetzel, 1865.

L'amiral de la Gravière trouve, avec raison, qu'il y a déjà assez de différence entre ce qu'était la marine « d'autrefois » (c'est-à-dire vers 1829, au moment où il embarquait comme aspirant sur la frégate l'Auro re ), et ce qu'elle est aujourd'hui, pour qu'on puisse rappeler utilement ces souvenirs et en composer un récit à la fois agréable et profitable. Tout en pensent sagement qu'il faut être homme de son temps et-savoir priser les incontestables progrès de la marine contemporaine, M. de la Gravière ne dissimule pas le regret que lui inspire le passé : le réalisme actuel ne lui fait pas oublier la poésie, le, charme de l'ancienne navigation. Autrefois , le marin aimait son navire, comme le cavalier aime son cheval : il éprouvait sur le pont du bâtiment confié à sa prudence les joies de la manœuvre : « Il le dirigeait, lui imprimait en quelque sorte sa volonté et son impulsion. » On naissait manœuvrier comme on naissait poète ; c'est affaire d'instinct. Sans avoir livré de bien grands combats ni rempli de missions particulières, délicates, sans avoir glané dans le domaine de la science, tel officier que je pourrais nommer se voyait entouré, il y a vingt ans, de la considération la plus grande et d'une déférence universelle. On disait de lui : c'est un marin! Et cela voulait dire : c'est un homme ferme, résolu, intelli-

gent, prompt à prendre un parti ; c'est bien plus, c'est un homme né sous une heureuse étoile , un homme qui a le don. Les vieux matelots le connaissaient tous et, quand ils le rencontraient, le saluaient avec une familiarité qui n'excluait pas le respect. On le voyait le dos voûté par l'âge, enveloppé de sa houppelande et repassant en lui-même quelque appareillage réussi ou quelque vigoureux coup d'écoute. La vapeur est venue apporter dans les conditions de notre métier plus d'un changement radical ; elle y a produit une révolution ; elle a bouleversé de fond en comble nos traditions, nos plaisirs, nos usages et nos mœurs... La marine de nos jours peut avoir aussi ses charmes, elle a du moins l'intérêt qui s'attache à toutes les choses sérieuses et 'd'une grande importance dans le règlement des affaires de ce monde. C'est une puissante arme de guerre, un incomparable moyen de locomotion. On luttait avec les vagues. On les courbera désormais sous sa proue.

On sent que M. de la Gravière repasse la première partie de sa brillante carrière avec un véritable plaisir : la marine « d'autrefois » a pour lui un attrait incomparable, et sa campagne de 1850, sur Y Aurore, détachée à la station la plus ennuyeuse assurément, celle des côtes Occidentales d'Afrique, lui inspire de souvenirs, pleins de charmes, non seulement parce qu'il était plus jenne alors, mais aussi parce que c'était le temps de la marine à voiles, de la marine « à émotions. » Je ne suivrai pas l'amiral dans les stations de 1829 à 1841, tout en regrettant de ne pa& parler avec quelques détails de celle du Bosphore,en 1840,qui donne occasion à M. de la Gravière de décrire une vraie tempête,avec un grand talent d'artiste et d'écrivain. J'aime mieux examiner un moment le chapitre que l'homme pratique consacre à « l'avenir de la marIne,» et qui, pour mes bienveillans lecteurs de la Gazelle du Midi, particulièrement, présente, ce me semble, un incontestable intérêt.

En ce moment , la marine présente un aspect véritablement extraordinaire : elle possède un corps d'officiers à l'égard duquel on essaierait vainement d'user assez d'éloges ; officiers d'une ins-

truction si vaste, si variée, si profonde qu'il n'est pas de problême qui leur soit étranger : il n'est pas certain qu'en agrandissant à l'inlini la sphère de leur action ,' on trouvât un rayon assez étendu pour embrasser toutes les aptitudes offert par cet incomparable corps. « Je puis le louer sans crainte, ajoute l'amiral de la Gravière, j'appartiens à un autre âge, mais il n'en est pas de même malheureusement à l'égard du matériel de la flotte : la révolution a été déchaînée dans le monde naval , et nul ne sait actuellement quand et si elle s'arrêtera. Une flotte est à peine construite qu'il faut bien vite en construire une autre : c'est ruineux et cela ne sert nullement les intérêts matériels de la marine. Chaque jour on découvre un progrès nouveau ; les budgets se lassent, les haches s'émoussent, des forêts entières. descendent des montagnes dans nos arsenaux , des armées d'ouvriers sont debout près du chantier, attendant le fameux modèle définitif qui n'est pas encore sorti du cerveau de 1 ingénieur. »

A l'égard du matériel de la flotte , il est certainement utile, urgent même, d'être narrateur. La guerre de Crimée a mis lin à ce qu'on peut appeler au jourd'hui « la marine d'autrefois. » La rapidité que cette guerre exigea dans le mouvement des escadres, le spectacle de cette magnifique flotte russe. condamnée à pérlr,immobile et inutile,dans le port de Sébastopol, tout précipita la déchéance du vaisseau à voi-, les. Le gouvernement s'émut grandement alors de cette transformation désormais indispensable , mais nécessairement longue et très coûteuse : il se décida cependant, après une délibération approfondie au conseil d Etat ; à dater de ce moment il fut reconnu que le navire à voiles, quel que fût le nombre de sps canons, cesserait d'être considéré comme un navire de guerre. Ainsi finit une marine qni avait duré deux cents ans : la marine de Louis XIV, de Louis XV, de Louis XVI, celle de la République et de l'Empire, la marine même du gouvernement de Juillet ne sont pas des marines différentes ; c'est la même marine à différens âges. Entre le Soleil-Royal, dit M. de la Gravière, monté par le maréchal de Tourville, et l'Océan, monté par l'amiral Hug-on, il n'y a que des perfectionnemens de détail ; mais entre l'Océan

et le Napoléon « il y a toute la distance qui sépare le reptile de 1 oiseau »

Pour M. de la Gravière l'avenir de nctre marine est des plus tranquillisans ; la flotte se transforme rapidement, grâce à des subsides généieux et à d'habiles ingénieurs. Notre état-major naval , comme je l'ai dit . est au-dessus de tout éloge; le corps des sous-officiers et des matelots n'a pas moins de valeur. Nos matelots, relativement peu nombreux autrefois, le sont assez depuis que les équipages , réduits du plus de moitié sur les étranges et- formidables navires de nos jours , tendent à se restreindre encore davantage. « Ils &ont instruits , vaillans et d'une -douceur qui fait de la discipline navale un jeu.... » Il n'y a que la France qui puisse jeter un équipage sur un navire armé de la veille et trouver, le soir même, chaque matelot à son poste. Si , comme on l'a dit, la marine est la plus fidèle image de l'état social d'un pays, nous avons lieu de nous féliciter de la situation morale de la France.

Aussi l'amiral de La Gravière n'a-t-il aucune inquiétude de cette supériorité prétendue de la terrible marine anglaise. Il est dans la destinée des deux plus grandes puissances Je l'Europe de se mesurer sans cesse des yeux, et, même quand la paix est fermement assurée, de se prendre mutuellement pour objectif. « Du jour où je suis entré dans la Tamise, je n'ai entendu parler que de guerre contre l'Angleterre. Voilà trente-quatre ans que nous nous y préparons, et c'est hier encore que des hauteurs de l'Alma, nos soldats volaient au secours des lifeguards et des hyghlanders. Depuis cette époque, le fantôme de 1 invasion a fait sortir de terre une armée de volontaires effarés ; mais le clairon des zouaves ne s'est encore fait entendre des Anglais que dans la journée d'Inkermann. » Rien en résumé ne doit nous effrayer : tout concourt au contraire, à nous faire entrevoir notre établissement naval comme digne à tous égards de la puissance française et répondant au sage jugement inscrit par Richelieu dans son testament politique : « La puissance en armes requiert non-seulement que le roi soit tort sur la terre, mais aussi qu'il soit puissant sur mer. » L'avenir est donc plein de promesses ; le passé est

plein d'encouragement et de leçons : l'argent aidant, nous n'avons rien à envier à nos plus privilégiés rivaux sur les mers.

Je ne fermerai pas ce volume sans reproduire deux portraits excellement, tracés par M. de La Gravière, ceux de ses deux premiers maîtres, qui tous deux ont fait dans la marine la carrière la plus Lr.llante et y ont laissé la mémoire la plus justement honorée : l'amiral de La Lande et l'amiral Bruat. « Le souvenir de leur bonté, pas plus que celui de leurs traits, ne saurait s'effacer de ma mémoire. L'un, avec sa figure fine, son regard perçant et calin à la fois, son nez légèrement busqué , son front naut et découvert, aurait eu la physionomie d'un aigle, si, dans cette physionomie vive et spirituelle on eût pu saisir le moindre éclair de fierté impérieuse; l'autre, avec sa tête carrée, ses sourcils épais, sa constitution de fer, ses yeux brillans et railleurs, aurait pu poser pour la statue de l'intrépidité. Tout en lui défiait le danger et dénotait la force. L'amiral de La Lande avait toujours été d'une santé débile ; son capitaine de pavillon (M. Bruat) commençait à peine à sentir qu'il avait abasé de la sienne. Le premier s'était voué de bonne heure à l'étude, le second avait tout appris sans étudier.

«Il eût été difficile de concevoir un obstacle qui arrêtât l'un et l'autre de ces deux hommes. Cependant, ils ne l'eussent pas abor-dé de la même façon : l'un eût envisagé la difficulté de sang-froid; l'autre, avpc cette impétuosité qui se trahissait dans tous ses mouvemens, se fût probablement rué dessus. Ces deux grands caractères avaient, dans les idées et dans la vie morale, plus d'un point d'affinité. Ils avaient aussi.leurs points de divergence. Ce qu'ils avaient de commun, c'était, avant tout, une bonté sympathique qui. en fait de discipline, les rattachait à la même école. Ils se ressemblaient aussi par cette confiance opiniâtre, habituée à espérer contre toute espérance. Je Les ai vus tous deux rêver de longs jours, former de lointains projets, quand déjà la main de la mort était étendue sur eux ; mais si l'audace de leur courage était la même, celle de leur esptit était loin d'atteindre aux mêmes limites. L'amiral de la Lande était ferme et hardi dans ses opinions, raisonnant à

l'excès, n'admettant que ce qu'il s'était prouvé, indépendant ea matière religieuse comme en matière politique. Le scepticisme du commandant Bruat n'était qu'à la surface. Au fond, il était tendre et avide de croyance ; il avait le cœur naïf d'un soldat. L'amirai de La Lande avait reçu en partage l'âme inébranlable d'un libre penseur. Triste partage, ajoutais-je! »

M. de la Gravière complète ce volume de souvenirs par les relations de la campagne hydrographique qu'il exécuta sur la côte deSardaigne,en 1842, campagne qui est" demeurée,dans sa mémoire,environnée d'un charme tout particulier. « Tous les marins, ditil, ont un souvenir qui les hante. Celui de mon pèrf, c'était l'ile d'Amboine ; le mien c'est - la Sardaigne. » Encore aujourd'hui, cette île, presqu'abandonnée par les touristes, est cependant le but d'un des plus curieux et des plus intéressans voyages qu'on puisse désirer faire. Doux sites, ruines pittoresques, climat splendide, et.par-dessus tout,une population honnête, sympathique, et ayant conservé son originalité première. M. de la Gravière ne nous promène pas seulement sur les côtes de l'île, dont les orficiers relevaient les sinuosités ; il nous conduit à l'intérieur, nous décrit la ville et les monumens, nous initie à l'histoire de la Sardaigne, à l'aide de quelques épisodes très-vivement racontés, nous fait connaître aussi la société qui présente un type tout particulier, et bien différent à la fois de la France, de la Corse et de l'Italie. Les Sardes attachent, par exemple, presqu'autant d'importance que les Arabes à l'hospitalité; leur abord eFt plein de cordialité pour l'étranger; leurs offres de service sont toujours sincères. Ils ne sortent de leur indolence habituelle que pour fêter l'arrivée d'un hôte ; rien ne leur coûte alors pour lui faire honneur ou lui être utile ; l'amiral affirme même qu'ils sacrifieraient leur vie pour sauver celle de l'homme qui est venu s'abriter sous leur toit.

Comme les Corses , les Sardes sont fidèles à la vengeance : la veuve d'un homme assassiné conserve la chemise ensanglantée de son mari et la montre, de temps en temps, à ses fils, pour entretenir leur haine contre ceux qui ont égorgé leur père. « Le duel est

inconnu dans l'ile : on se tue, mais on ne se bat jamais. » Et à propos de vendit Us , M. de La Gravière raconte la légende, parfailement véridique d'ailleurs, de Dom Pietro, demeuré populaire dans l'île, et qui vivait au siècle dernier.

Dom Pietro possédait des biens considérables et un troupeau qui se montait à plus de dix mille têtes de bétail; mais ayant tué un homme de Chiaramonté, et le fils de cet homme, pour se venger d'une injure reçue, il se fit bandit, et s'établit, avec les plus déterminés de ses vassaux , dans les gorges du MontSassis. Plein d'intelligence et se piquant d'un certain honneur qu'il entendait à sa façon, il interdisait à ses affidés des larcins qui les eussent rendus odieux aux paysans. Il devint bientôt la terreur des troupes envoyées contre lui. Blessé à la main gauche, il réussit à tirer en posant le canon de son fusil sur l'avant-bras , et son tir devint si ji ste , qu'il ne manquait jamais un œuf lancé en l'air devant lui. Il accordait audience à ses amis ; mais il eût été peu prudent de se présenter à lui sans sauf-conduit, car il avait toujours quelques bandits.bien armés en sentinelle. pour prévenir les surprises. Cependant il finit par être trahi et livré à ses ennemis. Il fut massacré avec tous ses compagnons , pendant qu'ils étaient plongés dans un profond sommeil , produit par l'o pium qu'on avait mêlé à leur vin.

En Sardaigne, la hiérarchie sociale est établie avec une curieuse rigueur entre les femmes : une qualification spéciale désigne chacune de ces classes. La donna est une femme de haut rang ; la signora représente la condition moyenne ; la femme d'un médecin ou d'un avocat s'appelle nnstrada; celle d'un fermier, contadina principale ; la contadina rustira est la femme d'un simple paysan , et corteggiana celle de l'artisan. Dans la classe inférieure , les femmes s'occupent exclusivement de tous les soins domestiques ; ce sont même elles qui vont chercher, comme dans l'antiquité . l'eau dans le puits ou la fontaine. « Portant sur leur tête l'amphore aux formes anciennes, elles ont alors dans leur démarche une grâce singulière. La tête rejetée en arrière , les reins bien cambrés, soutenant parfois d'une main le vase chancelant, elles marchent d'un pas ferme et

assuré, sans répandre une goutte d'eau de l'urne remplie jusqu'au bord. »

Je voudrais aussi parler du chapitré où l'amiral de La Gravière esquisse l'histoire de laSardaigne; mais je dois finir et renvoyer le lecteur au livre lui-même : il y gagnera d'ailleurs.

Nous parlons rarement de poésie, bien que le nombre des ouvrages en vers croisse chaque année. Rien de charmant à l'œil comme ces volumes revêtus d'une couverture élégante , pourvus du tilre le plus appétissant et les plus séduisant. Malheureusement ces volumes, où sont chantées les neuf Muses, n'offrent d'ordinaire qu'un très-faible intérêt et seulement de la pâture à la critique la plus bienveillante. Eu voici un pourtant digne d'une exception et que je signale avec un véritable plaisir. Je ne sais si M. Albéric % d'Antully a voulu attendre le retour du printemps pour nous donner le plaisir de lire, sous de frais et odorans ombrages, les vers inspirés par sa Fantai- sie; mais aucune époque assurément ne pouvait être plus favorable au succès de son livre, de même qu'aucun livre de poésie n'était mieux approprié à la saison. L'humeur est gaie, le soleil anime et réjouit la pensée en rendant le corps passablement paresseux ; si l'on emporte avec soi un livre, c'est à la condition qu'il procurera du plaisir; sans peine, ni fatigue.

Le volume consacré à la Fantaisie, par M. Albéric d'AntuHy, est une œuvre complète. C'est évidemment l'histoire même du cœur du poète, dont on suit les illusions, le progiès , les déceptions , les joies et les chagrins.On sent, aux premières pages, les premières larmes versées encore sans amertume, naïvement si je puis dire; puis surgissent les éclairs de la passion , de la jalousie, les angoisses, les abattemens ; le poète ne semble plus croire au bonheur possible ici-bas, et quitte, pour ainsi dire, cette terre, pour chercher s'il ne peut pas espérer le trouver ailleurs. La vérité et la raison s'emparent enfin de lui et l'amènent à déplorer le passé, non pas avec un sentiment de regret ' égoïste, mais avec la douleur sincère du repentir.

Comme on le voit, M. d'Antully passe en revue toutes les phases de la vie à travers laquelle l'homme s'agite. L'amour naturellement joue un grand rôle dans ce volume, et on lit avec agrément des pièces

qui évoquent mille pensées , mille souvenirs involontaires. Qui de nous , en effet, n'a eu, comme le poète, ce songe,où, pendant une heure de douce rêverie, il voit celle qu'il aime purement, naïvement, mais sincèrement. Une simple piqûre réveille et rappelle à la réalité.

Pour perdre le bonheur faut-il si peu de chose?

Tristement, je souris

En voyant une épingle au tour d'un ruban rose

Que je vous avais pris !

Ce sont cependant de bons momens alors, où tout plaît, sourit et donne de l'espérance :

Beaux momens de la vie, où tout dans la nature, Vents des bois, flots des mers nous ravit tour à tour, Où tout ce qu'on entend, à l'oreille murmure . Des mots mélodieux de jeunesse et d'amour.

Mais parfois le poète oublie ce calme et cède à de violens transports; c'est aussi que

Aimer, c'est l'Andalouse à l'œil noir, au teint blême, Qui se dressant dans l'ombre, un poignard à la main, Arrachera la vie au seul homme qu'elle aime,

S'il la trompe demain.

Aimer, c'est Othello, c'est l'invincible Maure,

Qui pour Desdemona déserte les combats,

En se croyant trahi par celle qu 'il adore \*

L'étouffe dans ses bras.

Je relèverai seulement ici le mot blême appliqué au teint de l'Andalouse : M. d'Antully aurait dû ne pas oublier l'Andalouse « au teint bruni. »

Je m'arrête. Je ne suis pas compétent pour étudier à fond un recueil poétique ; mais je crois pouvoir affirmer au moins que celui-ci est véritablement digne d'attention. Ce volume m'a paru, en effet, contenir plus que des vers ; il m'a paru renfermer surtout une idée que les pièces intitulées le Songe, Phryné et Vision résument et font clairement comprendre. En le fermant, on ne peut s'empêcher de penser sérieusement, un peu tristement même, car on est porté à croire aux paroles que le poète met dans la bouche du Bonheur :

Je suis le bonheur ! Sur la terre,

Dès qu'on me touche, je m'enfuis,

Et je remonte, solitaire,

Au ciel, car c'est là que je suis !

Mais, enfin, on n'a p.oint perdu son temps ; et celaarrive malheureusement si souvent avec les livres qui paraissent chaque jour !

XXXVIII.

31 JUILLET 1865.

Histoire de la conquête de Grenade, par W. Irving, 2 vol. in-8°, Paris, Lacroix, 1865.Voyage dans la Cilicie et les montagnes du Taurus, par V. Langlois , 1 vol. m-8", Paris , Duprat.— Self-IIe/p, par Samuel Smiles, 1 vol. in-18, Paris, Pion , 1865. — Essai d'un ultimum organum, par M. de Strada, 2 vol. in-18, Paris, Hachette, 1865.

Louer le talent et le savoir de Washington Irving me semble chose parfaitement inutile ; il occupe avec justice un rang éminent parmi les historiens et les écrivains contemporains , et son Histoire de Christophe Colomb suffirait pour illustrer son nom; mais il faut aussi reconnaître qu'en ayant la fortune de traiter un pareil sujet à l'aide d'importans documens nouveaux, Irving était singulièrement favorisé. Populaire déjà par ses écrits précédens, il apporta au public une œuvre dont le sujet était populaire lui-même ; son livre eût un succès inouï pour l'époque où il parut —1828;—on ne remarqua pas quelques lacunes, quelques taches légères ; on se contenta d'en constater les qualités entraînantes : la séduction du récit, le pittoresque des descriptions, l'enthousiasme légitime pour le héros de l'ouvrage enflammaient la foule.

En écrivant cette biographie du découvreur de

l'Amérique, Irving fut naturellement amené 3 étudier touie I histoire de l'Espagne de cette époque; il eut donc à s'occuper de la guerre des Maures, qui contribua si puissamment à retarder les projets de

Colomb. Arrivant au milieu des soucis de cette grande lutte, le marin génois risqua fort d'ètre plus d'une fois éconduit ou au moins froidement accueilli : importun ou bien reçu, selon que le sort des batailles disposait bien ou mal leurs majestés catholiques, il dut suivre patiemment la cour dans ses périgrinations fréquentes, assister à la levée des camps, prendre presque part aux combats qui se renouvelaient souvent : c'est croire qu'il assista A la chute de Grenade , la capitale réputée imprenable des Maures. Irving n'eut pas grand mérite à reconnaîtra l'intérêt de ce dramatique et glorieux épisode, et il se trouva avoir autour de lui tous les documens nécessaires pour écrire cette histoire. La tentat ion était trop forte pour y résister. Irving prit ce fait si brillant, si considérable pour la monarchie espagnole pour son côté chevaleresque, et il lui prêta une forme romanesque, que les grâces de son esprit et la vivacité de son imagination ornaient jusques à la séduction.

Sous le manteau d'un prétendu moine de l'ordre de Saint-Jérôme, Washington Irving écrivit la Chronique de ta conquête de Grenade , d'après les manuscrits du frère Anlonia Agopida. La chronique est authentique, les faits militaires y sont d'une exactitude rigoureuse; la fiction des détails est, de plus, si ingénieuse, si parfaitement liée avpc l'irréfutable vérité, qu'on s'y trompe et qu'on soupçonne parfois à peine la fiction. Ir-ving d'ailleurs n'a pas pris ses lecteurs traîtreusement. « L'œuvre d'Antonio Ag-apida , dit il , est un champ d\*histoire , mais, beaucoup trop envahi par les mauvaises herbes du roman. » Mais en plaçant la fantaisie de sa plume sous le froc du moine de Saint-Jérôme, Irving a tiré un heureux avantage de sa fiction : il fait endosser en réalité à son pseudo-chroniqueur une foule d'idées du temps que l'écrivain moderne est dispensé de combattre. Comme l'a judicieusement fait observer M. Xavier Eyma dans la remarquable étude biographique sur Washington Irving placée en tête de

cet ouvrage , le grand écrivain américain , tout en servant le succès dont il était amoureux à l'excès et auquel il était- d'ailleurs habitué, ménageait les susceputililés des espagnols , en même temps qu'il échappait au reproche dont les piqûres lui avaient effleuré l'épiderme, celui de s'oublier,un peu trop pour un historien, dans les charmes du récit , sans s'élever assez souvent jusqu'à la hauteur des considérations philosophiques. « Il prouva, cette fois encore, que l'histoire se réduit pour lui à des faits précis , abondons, curieux, racontés avec art et dans un beau langage. Comme l'Histoire de Christophe Ctlomb. la Chronique de la conquête de Grenade eut un grand retentissement. C'est, à tout prendre, un des plus heureux pastiches qu'on puisse lire ; il y a là véritablement beaucoup de la simplicilé et de la vivacité de Froissa rd

On jugera mieux de la façon dont procède Irving en lisant ici une page de ce grand ouvrage : c'est celle-ci ; il raconte le combat singulier du maure Tarif contre Gacilasso dela Vega, à la vue des deux armées1, devenues immobiles pour contempler cet émouvant spectacle.

« Lp. maure maniait ses armes d'une main puissante et dirigeaient son coursier avec la plus grande habileté. Il était plus grand et armé plus complètetement que Gacilasso, et les chrétiens tremblèrent pour leur champion. Le choc de la première rencontre fut terrible; leurs lames furent brisées et les morceaux volèrent en l'air. Gacilasso perdit les arçons et fut renversé de selle ; son cheval avait déjl fait bien du chemin, avant qu'il pût ressaisir les rênes et revenir au combat. Les deux adversaires prirent alors leurs dagues : le maure faisait le tour de Gacilasso , comme une aigle qui veut fondre sur sa proie ; son cheval arabe lui obéissait avec une vélocité sans exemple ; tout faisait craindre que son adversaire ne tombât sous les coups de son cimeterre.Mais si le chevalier chrétien lui était inférieur en force physique, il lui était supérieur en agilité ; il évita beaucoup de ses coups et reçut les autres sur son bouclier flamand, à l'épreuve de la lame de Damas. Le sang coulait des blessures des deux adversaires. Le maure voyait que son antagoniste était

épuisé, le saisit à bras de (orps, espérant le renverser de cheval. Il tombèrent tous deux à terre, le maure plaça son genou sur la poitrine de sa victime et, brandissant sa dague, l'abaissa sur la gorge du jeune chevalier. Un cri de désespoir partit du côté des chrétiens, quand tout-à-coup il virent le maure rester dans la poussière. Gacilasso avait raccourci son épée et au moment où son adversaire levait le bras pour le frapper,il la lui avait plongée dans le cœur.» C'était une victoire singulière , et miraculeuse, dit Fray Antonio Agapida : le chevalier chrétien était armé par la nature sacrée de la cause pour laquelle il combattait, et la Sainte-Vierge lui donna, comme à un autre David, la force de tuer le gigantesque champion des Gentils.

«Le soleil avait atteint le méridien. ses rayons brûlans et le spectacle de la défaite de Tarif avaient échauffe le sang des Maures. Muza voyant leur ardeur, ordonna d'amener (1) deux canons et de'faire feu sur les chrétiens ; cette décharge inattendue jeta la confusion dans une partie de leurs rangs. Muza excitant aussitôt les chefs maures, et s'élançant, suivi d'une partie de la cavalerie, chargea avec tant d impétuosité t'avant-garde des chrétiens , qu'il les repoussa jusqu'à la place où étaient les masses commandées par le marquis de Cadix. Le vaillant capitaine, se croyant par cette attaque, relevé de la promesse qu'il avait faite à la reine, — de rester l'arme au bras,— donna le signal du combat. — Santiago ! Santiag-o ! — s'écrièrent tous ses vaillans soldats au nombre de douze cents lances , et ils marchèrent fermes devant les Maures ; les autres chefs chrét ens et leurs chevaliers, de proche en proche, se rejoignirent et la mêlée devint générale.

« Quand le roi et la reine de Castiile virent les armées se précipiter au combat, ils se mirent à genoux et prièrent la Sainte-Vierge de protéger leurs fidèles guerriers. Les princes, les princesses, les dames de la cour, les prélats et les moines firent de même, et bientôt on ressentît l'effet des prières de tous au saint personnage. La fureur avec laquelle les Maures

(1) Il y a par erreur dans le texte : emmener.

avaient commencé l'attaque se calma ; hardis et ardens dans leurs escarmouches , ils n'avaient pas la bravoure intrépide et la solidité d"s vétérans espignols, dans une bataille rangée.Tout-à-coup les fantassins sont saisis d'une terreur panique et prennent la fuite ; c'est en vain que Muza et ses chevaliers essaient de les rallier... Telle fut la tin de cette action courte et sanglante que les guerriers nommaient l' escarmouche de la reine. Quand le marquis de Cadix se présenta devant la reine pour s'excuser de lui avoir désobéi . il lui dit que la victoire était due à sa présence ; la reine affirma, au contraire, que sas troupes n'avaient été victorieuses que pirce, qu'elles étaient conduites par un aussi vaillant ehef.»

La Cilicie est assurément un pays très nouveau pour la plupart de mes lecteurs : depuis le temps où Cicéron la gouverna en qualité de proconsul , cette province a rarement été mentionnée , et plus d'un peut-être éprouverait même quelques difficultés à préciser exactement sa position géographique. C'est cependant une contrée féconde en souvenirs antiques et ei monumens, digne à tous égards d'êtie l'objet d'une des missions scientifiques que le gouvernement français subventionne chaque année, et l'on doit remercier M. Victor Langlais d'avoir su composer une relation à la fois aussi riche en enseignemens et aussi agréable par sa verve humouristique.

La Cilicie est une province de l'Asie mineure, bornée par le Cappadoce, la Phrygie, la Syrie, la Mésopotamie et la Pamphylie; de hautes montagnes l'entourent entièrement, sauf du côté le la Méditer ranée, où elle a quelques ports importans, comme Seleucie, Alexandrette, Soli et OEgée : elle se décompose en Cilicie de plaine, ayant pour villes municipales Tarse, Soli, Anazarha, Malle et Issus, et Cilicie de montagnes, avec Selinonte, Seleucie, Celonderis; le Selinonte, le Cydnus, le Pyramus et le Sarus sont les principaux cours d'eau qui l'arrosent. C'est aujourd hui une province turque, peuplée d'enyiron cent cinquante mille habitans, fort industrieux, et qui serait probablement dans une excellente situation s'ils étaient dirigés par une administration autre que celle de la Sublime-Porte..

L'histoire de la Cilicie peut se résumer briève-

ment. La Cilicie formait un puissant Etat, au temps de la guerre de Troie : elle devint, plus tard, une des satrapies de l'immense empire des ÀJèdes. Alexandre s'en empara et on sait qu'il faillit mourir de la fièvre à Tarse : après lui, elle entra dans l'empire des Séleucides et vit souvent les armées ravager ses plaines : 61 ans avant notre ère, Lucullus l'annexa à l'empire romain. Ce fut alors, grâce aux provinces qui lui furent adjointes, l'un des principaux proconsulats et par conséquent 1 un des plus recherchés par les avides fonctionnaires romains, toujours en quête des moyens de reconstituer leur fortune. La guerre ne cessa de désoler la Cilicie : Tarse, sa capitale, eût sans cesse à subir de sièges, de massacres et de ruineuses contributions.

Constantin la divisa en deux provinces, qui tombèrent de bonne heure au pouvoir d'Haroun-al-Raschid; les empereurs d'Orient la reprirent, ait commencement du Xme siècle, mais, cent après, les Seldjoucides enlevèrent de nouveau la Cilicie aux Grecs, mais pour la perdre presque aussitôt au profit des valeureux guerriers de la première croisade. Les Arméniens leur succédèrent, et, grâce à une prompte et hardie invasion , s'y fixèrent. 1375, Léon VI. dernier roi français de la Cilicie, fut pris par les Egyptiens, qui se partageaient le royaume arménien avec les princes de Karamanie et les agas Turkomans. Le pays devint alors la proie des hordes barbares, poussées par l'Asie vers 1 Occident, après les désastres éprouvés par les chrétiens en Orient. Jusqu'à la fin du XVe siècle, les Karamaniens et les Turkomans possédèrent par moitié la Ciiicie ; en 1482 , Bajazet s'en empara, et, depuis ce moment, elle a constamment fait partie de l'empire des sultans ottomans. Piise, dans ces derniers temps, par les troupes du vice-roi d'Egypte, elle fut restituée à la Turquie parle traité de Londres, en 1840.

Pendant huit cents ans, des princes chrétiens et français,Les Lusignan, gouvernèrent la Cilicie, et ils y ont laissé des souvenirs assez nombreux pour qu'on voyage dans ces contrées soit singulièrement intéressant ; on y retrouve aussi des traces matérielles de leur domination,et il est utile de les décrire à propos d'un pays où les monumens historiques ne sont pas précisément les objets d'un soin très respectueux.

Le travail de M. Langlois se divise en Irois parties distinctes. Dàns une préface rapide, il apprécie l'état physique et politique du pays qu'il a parcouru ; il donne ensuite le journal de son voyage, relation, comme je l'ai dit, très vivement menée, avec beaucoup de verve , de laisser-aller et d'entrain. Reprenant,après cela, le ton sérieux du savant chargé d'une mission officielle de son gouvernement, il étudie, au point de vue archéologique,la Cilicie des montagnes, la Cilicie de plaines, le 'l'aurus et la Cilicie orientale. Cette partie du travail de M. Langlois est vraiment on ne peut mieux traitée; elle constitue un excellent ei intelligent inventaire de toutes les antiquités amoncelées dans la contrée sous la domination medique, romaine et chrétienne; l'histoire de Tarse et sa description archéologique sont traitées avec un soin particulier. J'ajouterai encore que des dessins nom\* breux et très soigneusement traités, achèvent de fournir le tableau complet de ce pays, dont M. Langlois s'est fait le consciencieux explorateur.

Je donnerai aussi de sincères éloges au Self-Help de M. Samuel Smiles, que M. Alfred Taillandier vient de traduire. C'est un livre assez bizarement composé, et dont le plan ne se déroule pas facilement tout d'abord; mais quand on en a commencé la lecture, on sait gré à l'auteur de l'avoir entrepris, et on sait facilement le profit que l'on peut en tirer.

M; Smiles fut appelé, il y a quelques années, à faire des cours devant une assemblée de jeunes gens qui avaient organisé entre eux des classes d'enseignement mutuel. Il y consentit, et s'efforça de montrer à ses jeunes auditeurs, par l'exemple de ce que d'autres avaient fait, ce que chacun d'eux pouvait faire à son tour, insistant particulièrement sur ce fait que, dans la vie, le bien-être et le bonheur individuels sont toujours en raison directe de nos propres efforts. M. Smiles, depuis, a complété ces cours un peu sommairement composés, et a écrit un des livres les plus véritablement intéressans que l'on puisse désirer : il passe en revue la vie de tous les hommes qui ont su se rendre utiles et qui, presque tous, ont dû une grande situation et une grande illustration aux courageux efforts incessamment renouvelés par eux. Un grand nombre de portraits,

remarquablement traités et empruntés à tous les pays, figurent dans cette galerie véritablement dédiée à l'intelligence humaine. L'auteur finit son livre par un chapitre consacré à la définition de la noblesse de caractère et de ce qui constitue le vrai gentilhomme, type si bien résumé par ce portrait de l'amiral Drake que nous devons au vieux Ful ler :

« Un homme d'une vie pure, juste dans ses commandemens et fidèle à sa parole ; bienveillant envers ses subordonnés, et ne haïssant rien tant que la paresse ; ne s'en remettant jamais, surtout dans les affaires d importance, aux soins des autres, quelque habiles et dignes di confiance qu'ils pussent être ; méprisant le danger et ne reculant devant aucune fatigue ; résolu, enfin, à se montrer (secondé ou non) ce qu'un homme doit être dans toutes les occasions où il faut de l'énergie, de l'habileté et du courage. »

Voici un ouvrage que je ne prétends ni discuter ni . apprécier, mais que je crois devoir indiquer, parce que les questions traitées dans ses pages sont de la plus haute importance composé évidemment avec un grand soin.

M. de Strada constate que la métaphysique n'existe plus ; que la pensée, lasse d'efforts et ne sachant où se fixer, se crampone à la réalité matérielle et y cherche un vain repos. Il veut remédier à ce grand découragement qui éteint les esprits, à cet abus de méthode qui lui paraît la plaie de notre époque. Dans ce but, M. de Strada entreprend un ouvrage qui a nom : Essai d'un ultimum organum, dont il livre au public la première partie consacrée à l'établissement des bases de la métaphysique ; il se propose de fixer la notion de la méthode, « cette sérieuse science, des arts et de la vie , » et de poser à la métaphysique une base & inébranlable » et il réserve évidemment sa doctrine dans cette formule qui sert d'épigraphe à son Prcœmium : « C'est l'esprit qui fait l'histoire. Toute civilisation correspond à une notion de la méthode. La méthode est la vie de l'histoire. »

Je reconnais en toute humilité mon incompétence à juger un pareil ouvrage ; je puis au moins indiquer sa portée, affirmer qu'il est composé avec une entière bonne foi et constater qu'hors de la pensée de Dieu, M. A. Str da proclame qu'il n'y a qu'obscurité et erreurs.

XXXIX.

1" SEPTPMBRE 1865.

Jambe d'Argent, par M. F. Béchard, 1 vol. in-18.

Paris, Amyot, 1865.— Violette, par Ch. Garnier, 1 vol. in-18 , Paris, 1865. — Les Plumes d'or. 1 vol. in-18, Dentu, 1865.

Le roman de M. Béchard mérite une sérieuse attention et de sincères éloges, L'auteur a su rajeunir ta forme, quelque peu usée, du roman vendéen, et de telle sorte que , comme l'a dit un juge bipn compétent, M. de Pontmartin . quand on a ouvert le livre on ne peut plus le « lâcher » qu'on ne soit arrivé a la page dernière. Nous allons essayer de l'analyser rapidement.

Le comte de Kerven est l un des chefs d'un complot formé par des gentilshommes bretons contre la tyrannique administration du duc d'Aiguillon , qui vient de taîre arrêter ce fameux La Chalotais, — dont, p ir parenthèse, on me semble bien inutilement exalter, avec exagération, le courage et le dévouement. — L'action commence dans une humble maisonnette, dépendant de la métairie du fermier Mathurin, et elle se partage, comme sur le théâtre, en deux compartiments accessibles aux lecteurs comme aux spectateurs. Dans l'une des pièces, de brillants gentilshommes boivent, un peu légèrement, à la chute du duc d'Aiguillon; dans l autre,une jeune femme, mère déjà de deux enfants, attend anxieusement l'heure à laquelle le comte de Kerven doit venir la chercher pour faire consacrer secrètement leur union dans une chapelle voisine. La nuit est sombre, malgré la neige qui recouvre, épaisse et glacée, le sol (et M. Béchard se sert très heureusement de ce détail pour peindre admirablement le tableau du conspirateur défilant joyeusement à travers la Lande) : au même moment, Kerven conduit Madeleine à l'autel, mais en sortant

il se heurte aux soldats de la maréchaussée qui Parrêtent : Mathurin est mis dans un cachot à Rennes, et le comte est conduit à la Bastille : Madeleine reste au village, recueillant avec ses enfants, la fille du pauvre fermier.

Huit ans se passent. Madeleine meurt de chagrin ; ses deux fils, voyant, peu de temps après, s'éteindre le vieux prêtre qui avait marié leur mère et qui les avaient recueillis, perdent la tête, se sauvent au hasard, s'égarent dans la nuit et ne peuvent se rejoindre. Pierre est adopté par un régiment, Jean par une bande de faux saulniers. Un laps de temps s'écoule encore : le prologue du roman est terminé , l'action commence décidément, et, tout d'abord, nous voyons en scène une terrible bande de ces hardis contrebandiers du sol, si je puis ainsi parler, ayant Jean Cottereau, dit Jeune-Chouan , pour chef, et Jean Jambe d'Argent, qui n'est autre que le fils inconnu du comte de Kerven, et ainsi surnommé à cause d'une grave blessure. Les faux saulniers sont surpris par les gabelous, et leurs chefs n'échappent à la mort que par l'intervention de Mlle de Sombreuil, dame du palais de la reine et bretonne. Jambe-d'Argent est un moment étourdi de tant de beauté, de bonté, de luxe et d'élégance ; il oublie même Jeanne Ploer, la fille du fermier Mathurin. Mais la révolution éclate.

Le comte de Kerven , tiré de la Bastille par !ts républicains, court en Vendée lever une bande royaliste ; il attire autour de lui les faux-saulniers, les contiebandiers, les proscrits de la veille, les soldats réfractaires et en fait des chouans. Il est promptement entouré de ses amis, de ses parents ; un seul cherche à demeurer neutre, le marquis de Sombreuil, qui déjà, lors de la conspiration de 1767, avait dû de conserver sa liberté à cette conduite prudente ; il est puni bientôt de cette réserve exagérée, et voit, bien malgré lui, son château servir de cachetteaux chouans et de centre d'opérations au capitaine bleu , qui n'était naturellement autre que Pierre de Kerven, lequel s'obstine à demeurer dans ce canton, où Mlle de Sombreuil répand des bienfaits incessants. Voilà donc les deux frères, servant deux causes cruellement opposées, se mouvant dans le même pays et aimant

même femme. Par-dessus tout, le comte de Kerven, se vouant ardemment à la défense de la royauté , mais heureux de pouvoir parcourir en tout sens cette province où il cherche a/ec un zèle infatigable ses deux fils ; eu arrière, dans l'ombre , le représentant républicain Esnue-Lavallée et le féroce Mousqueton, chouan-apostat, traitre achevé qui poursuit odieusement Jeanne Ploer, que Jambe-d'Argent aime toujours malgré l'infidélité platonique qu'il se reproche amèrement.

On devine les incidents nombreux, dramatiques, pathétiquement terribles qui se succèdent dans ce livre, sans fatiguer le lecteur, sans tomber dans les redites et les lieux commuas, sans écrire un pastiche des tableaux peints par Souvestre et par Frédéric Soulié. M. Béchard a un genre à lui, un style à lui, -et, je le répète, il sait si bien faire qu'il est impossible de le quitter.

Nous voyous mourir la mère de Jean Chouan et les frères de celui-ci ; nous assistons à l'enlèvement de Jeanne, par Mousqueton,qu'une balle bien alignée de Jambe d'Argent tue fort à temps. Mais le point culminant de ce romin est celui où le comte reconnaît ses deux fils, servant, je l'ai dit, dans des rangs ennemis, mais ayant su se conduire toujours honorablement et en demeurant étrangers aux excès commis des deux côtés : — je me hâte d'ajouter que les républicains, à cet égard, ne peuvent être équitablement et historiquement comparés aux Vendéens.

Nous passerons rapidement au dénouement.Pierre, le capitaine républicain, est reconnu le premier par son père, et le marquis de Sombreuil lui donne avec empressement la main de ga fille, ravi de s'assurer la protection d'un officier du nouveau gouvernement. Jean est reconnu à son tour, mais il a été pris les armes à la main, il est déjà condamné à mort ; on pense que la convention est signée à Paris , mais nul moyen n'existe de le savoir officiellement avant l'exécution fixée au lendemain. Les efforts de Pierre sont impuissants, malgré le généreux concours de so.i général, et se brisent contre la méchanceté de EsnueLavallée. Tout-à-coup le vieux fermier Mathurin accourut, annonçant presque la fin du monde; il a vu des machines inconnues perchées sur la cime des mon-

tagnes et des collines et remuant de grands bras noirs et sinistres. On devine le reste; ces machines terribles sont les premiers télégraphes, et ils apportent à temps la nouvelle. Jambe-d'Argent, sauvé, se trouve eu même temps guéri — un peu vite ce semble— de son amour pour Mlle de Sombreuil , aujourd'hui sa belle-sœur, et il épouse Jeanne Ploer.

Tel est le roman ; maintenant. je ne puis mieux faire que de reproduire l'appréciation de M.de Pontmariin, uu écrivain élégant et sévère, qui occupe à juste titre, et quoique certains flatteurs plus ou moins offi'.iels le puissent dire, le premier rang parmi les critiques littéraires d'aujourd'hui.

« Un rowan vendéen ou chouan, tel que vient de le pratiquer M. Fréd. Béchard a cela d'excellent, que l'imagination y perd tous ses inconvénients, eu y conservant tous ses avantages; elle accomplit une œuvre à laquelle la raison ne suffirait pas.

« Dans ces sujets qui se rattachent à nos discordes civiles, la raison, c'est-à-dire l'histoire, est obligée de préciser les faits, de soutenir une thèse, de prendre un parti, de soulever des objections et des controverses : l'impartialité lui est impossible.

« L'imagination est impartiale, les fantômes qu'elle évoque ne représentent plus des passions politiques, des colères et des haines de trop près ; mais les sentiments immortels qui survivent aux dissenssions passagères, et, d'après des lois supérieures aux partis, honorent, condamnent, excusent, flétrissent, glorifient les actions humaines. L'idéal qu'elle sollicite est une sorte de brume lumineuse qui estompe les angles et les aspérités de l'histoire, laisse les basfonds dans l'ombre, et ne permet qu'aux rayons d'eu haut et à 1 azur du ciel de la pénétrer et de l'éclairer. Dans le champ du passé, dans le champ des morts. l'histoire a des monuments superbes et des fosses communes La Chouannerie dormait dans une de ces fosses : M. Frédér.c Béchard s'est approché d elle ; il lui a élevé un tombeau, et sur ce tombeau, il écrit une légende digne du sujet qu'il traite, et des noms qu'il a réveillés »

L'année dernière, un certain nombre de nos conteurs les plus aimés, de nos écrivains les plus considérables, se réunissaient pour composer un recueil

de nouvelles qui devait être vendu au profit des pauvres , et la maison Hachette avait édité cette benne œuvre. Les mêmes se sont remis à l'œuvre aujourd'hui, et c'est notre excellent ami , le lettré libraire Dentu qui a voulu faire les frais. Le volume est charmant, sa couverture des plus affriolantes et ce qu'elle recouvre surtout est exquis : ce sont de nouvelles signées par MM. Dumas tils , Ph. Audebrand, Louis Enault, Champfleury, Arsène Houssaye, Monselet , Paul de Musset, de Pontmartin, etc. Je ne prétends pas chercher à analyser ces œuvres légères , et j'aime mieux laisser la place à M. Paul Féval , qui , dans la préface, a su indiquer, en quelques mots, le prcfil de chacun de ces aumônieux écrivains.

a Qu'ils soient introduits , dit-tl , chapeau bas, mes amis admirés , mes rivaux heureux , mes maîtres :

« Edmond About d'abord , comblé de toutes les primautés, y compris celle que donne l'ordre alphabétique , esprit fécond , charmant. subtil , lutteur terrible qu'on accusa longtemps d'avoir trouvé un des becs de la plume de Voltaire ; le plus aigu sans doute des deux becs : jamais on ne l'accusera de l'avoir perdu ;

« Arsène Houssaye , la délicatesse faite homme, érudit du bout des doigts, et remuant sans cesse avec un laisser-aller exquis des bagatelles à l'usage des dames ;

« Philibert Audebrand, l'habile conteur ; Gustave Aymard , farouche , fougueux , tatoué , montant à nu son fameux mustang , toujours galopant sur le sentier de la guerre ;

« Alexandre Dumas fils , l'expression la plus hardie, la plus originale , la plus profoudément cherchée — et trouvée — de l'air dramatique de notre époque ;

« Henri Martin , le solide et populaire historien ; Auguste Barbier , le poète maître qui fit l'admiration de notre jeunesse ; Edouard Plouvier, célèbre hier, et que scn drame d'aujourd'hui fait illustre ; Georges Bell, instruit à l'étincelante école de Méry: Louis Enault, si tendre et si exceptionnellement suave, que ses récits onctueux semblent un parfum qui fond doucement à la chaleur d'un soleil de printemps;

« Auguste Vitu, le cher transfuge qui a pris d'assaut les hauteurs politiques et financières, aprèsavoir abondamment prouvé que les champs de l'imagination sont à lui ;

« Adrien Robert, esprit ingénieux , écrivain éloquent , qui n'ose pas tout ce qu'il pourrait oser ; Champfleury, conquérant établi dans un coin de l'héritage de Balzac et fondateur d'une école ;

« Pelletan, tribun, mais poète; Paul de Musset, supérieur au fardeau d un nom grand et bien-aimé ;

A de Pontmariin, critique sans fiel, qui ne connut jamais la signification du mot méchanceté ou jalou-

sie ; romancier distingué , chroniqueur courtois , et qui doit être fier de la sympathie universelle excitée

par son sympathique caractère ;

« Nadar, le flamboyant, rouge en dessus, rouge en dessous, rouge en dedans, rouge en dehors, voyant les choses de la vie à travers trente-six mille chandelles romaines, mais si bon, mais si noble, et si facile à mettre en colère 1 Nadar, l'une des plus jolies, une des plus naïves curiosités de ce siècle curieux ; joignant sans façon et sans fiel la logique et l'étourderie, spirituel jusqu'au boat des ongles avec cela, le seul homme d'ailleurs qui fasse mentir la sagesse des nations, puisqu'il étreint très bien, souvent , quoiqu'il embrasse toujours beaucoup trop ;

« Et l'éblouissant rhimothée Trimm , gatié à pleines maias, raison grosse comme une maison, esprit toujours payé comptant, à bureaux ouverts , plus inépuisable que la bouteille magique de Robert Houdin, et versant à chacun, sans se tromper, la liqueur préférée;

a Et enfin , pour finir, pour bien finir, ces deux hommes éminents que je ne compare en rien l'un à l'autre, mais qui tous deux ont une si large place au banquet de la popularité artistique ; Henry Monnier"

le seul vrni réaliste, le génie de la photographie authentique ; Charles Monselet, le pêcheur de perles,

le curieux, le paresseux, le délicat, le gastronome : style sobre, sourire savant, sensualité choisie ; hom-

me d'autrefois , quoi qu'il en pense , avec toutes

les finesses , avec toutes les séductions d'aujourd'hui. »

Entre tous les récits fictifs ou réels contenus dans

ce volume , je citerai celui où M. Nadar raconte la mort de Dupuytr^n ; il se compose de huit ou dix pages seulement, mais il est profondément instructif et émouvant ; c'est l'histoire d'un pauvre prêtre de campagne, atteint d'un mal affreux , durement repoussé d'abord par Dupuytren qui lui dit qu'il n'avait qu à mourir, puis rappelé par lui, quand il le vit supporter cette réponse avec un courage surhumain, opéré , guéri , et au dernier jour, mandé en toute hâte par le grand praticien qui voulait mourir en chrétien. Que ceux qui viennent de lire ces lignes. .ajoute M. Nadar, n'y veuillent pas voir une intention dogmatique, et ne s'occupent pas d'y rechercher la pensée de celui qui les a écrites. Il raconte cette histoire tout simplement, comme on la lui a racontée, sans autre dessein de persuader ou d'instruire, parce que c'est une histoire vraie , et qu'elle se rattache à un grand nom. » Telle qu'elle est, l'histoire instruit assez !

M. Charles Garnier, l'excellent écrivain catholique et royaliste, 1 auteur d'un émouvant récit du siége de Gaële dont il fut un des acteurs volontaires, vient Je publier un volume contenant une touchante nouvelle intitulée : Violette de Pise. Le drame se passe moitié en Italie, à Pise, patrie de l'héroïne Sabina Montege, et moitié en France , où Henry Norsel compromis dans la conspiration royaliste de 1 800, finit par être fusillé : le roman se termine tristement par le roman de Sabina , qui avait promptement réfléchi à 1 imprudence de laisser paraître des regrets romanesques,

Le reste du volume est rempli par des lettres datées de Naples et qui dans le temps , c'est-à-dire en 1857 et 1858, ont été fort remarquées dans la Gazette de France ; c'est une chronique très intelligente, très fine, très élevée et une relation de voyage charmante et érudite. Je citerai tout spécialement le court chapitre consacré au monastère de Vallombrosa, un des trois grands monastères de 1 Italie et qui, jusqu'à ce jour, a échappé à la « régénération piémontaise. »

« Située à peu de distance de Florence , l'abbaye domine une vallée bordée par les Apennins, l'Arno et la Siéve.: le monastère est placé sur un plateau déjà

assez élevé, au milieu de bois de châtaigniers et de sapins ; une longue avenue de ces derniers arbres , probablement plusieurs fois séculaires, amène au perron de l'abbaye. L'origine de Vallombrosa remonte au XI" siècle et date d'un dramatique événement. Un jeune membre de la famille de Gualberti, puissant patricien de Florence, poursuivait l'assassin de son frère ; il l'atteint enfin, 'et. au dernier moment, dominé par une résolution d'autant plus grande qu'elle se reportait à un âge de violence. il pardonna Jean Gualberti entra alors dans une église voisine, et le crucifix de l'autel, dit la tradition, s'inclina devant lui : il se retira ensuite au convent de San-Miniato et refusa désormais de reprendre sa place dans le monde. Devenu moine de saint Benoît, Jean Gualberti s'aperçut avec douleur des désordres qui affligeaient l'ordre et résolut d'y rémédier. L'élection de l'abbé de San-Miniato lui ayant prouvé son impuissance , il protesta et partit à l'aventure avec deux frères ; ils parcoururent amsi quelque temps la chaîne des Apennins et s'arrêtèrent enfin dans la clairière de Vallombrosa, pour y jeter les fondements d'un modeste ermitage. Mais ce modeste ermitage devint promptement une grande abbaye, où un nombre considérable de bénédictins accoururent pour s'instruire et se réformer auprès de Gualberti. De riches aumônes contribuèrent à édifier les bâtiments du monastère qui,en peu d'années,compta une multitude d'autres abbayes fondées par sa filiation. »

Gualberti mourut à Passignano où il est enterré ; mais un de ses bras , détaché , dit la légende, par. les anges , fut apporté par eux à Vallombrosa et y est vénéré; la main de ce bras fut donnée à saint Louis , et doit être en France, « si toutefois elle n'a pas été mise en poussière, et livrée aux vents avec tant d'autres reliques pendant notre tourmente révolutionnaire. » Le pieux fondateur de l'abbaye fut canonisé dès la fin du XII0 siècle. Le monastère actuel, construit au XIIIe siècle, à quelques pas de l'ermitage de Gualberti, dont on reconnaît encore les traces, présente l'aspect d'une forteresse : il a été partiellement remanié aux deux derniers siècles : on y remarque quelques tableaux et quelques reliques ; , mais presque tout ce que les moines possédaient,

' notamment feur riche bibliothèque, a été pillé pendant la guerre et la révolution française. Quant à l'histoire proprement dite des bénédictins de Vallombr.osa, comme dit M. Ch. Garnier, pendant huit cents ans, elle est bien simple; elle peut se résumer en ces deux mots : ils ont prié et étudié. En fermant ce livre , on éprouve le plaisir entraînant d'avoir pu pendant quelque temps penser à l'Italie d'autrefois. C'est de 1 Italie que parle M. Garnier, heureusement, et non des Italiens. « Le lecteur n'a pas à craindre, dit-il, que je fasse défiler sous ses yeux les faits modernes de la patrie, de Polichinelle et d'Arlequin. On me saura gré, -sans doute, d'avoir écarté la tentation de tout récit sur les événemens actuels pour ménager la délicatesse du public. Puisse-t-on , au milieu de ces descriptions de la Toscane et de Naples, éprouver les douces illusions d'un anachronisme, et oublier pendant quelques heures que l'invasion déshonore présentement ces admirables rivages! »

M. Garnier a complètement atteint son but et d'une façon charmante.

XL.

29 SEPTEMBRE 1865.

Histoire de la G/ èce, depuis les temps les plus reculés, jusqu'à la génération contemporaine d'Alexandre, par M. Grote , traduite par A. de Sadous, tomes 1 et II, in-8°, Paris, Lacroix, 1865.— OEuvres de Sénèque, édition Baillard, 2 vol. in-18, Hachette, 1865. — Comédies de Plaute, édition Sommer, 2 vol. in-18, le même.

Voilà, certes, un livre bien fait pour plaire à mes lecteurs; c'est presque le commencement de leur histoire que le savant vice-chancelier de l'Université

de Londres z'est proposé d'écrire : les Phocéens doivent nécessairement trouver place dans l'histoire dé la Grèce, depuis les temps les plus reculés, jusqu'à l'époque qui suivit les conquêtes d'Alexandre-IeGrand. Même sans un intérêt tout particulier, je serai tout disposé à recommander cet excellent travail auquel j'oserai à peine donner des éloges après avoir-cité le nom de l'auteur, M. G. Grote, et rappelé le succès qui a salué son apparition non-seulement de l'autre côté du détroit, mais même en Allemagne, où l'érudition est parfois assez susceptible, et où, dans tous les cas, on ne saurait être taxé de complaisance envers les étrangers.

Ecrire une histoire de la Grèce pour les temps anciens est une œuvre considérable et qui est bien faite pour effrayer le plus hardi érudit. M. Grote a toujours eu la pensée d'élever ce monument aux annales du vieux monde, et il n'a rien négligé pour parvenir à le rendre complet, j'allais dire parfait, comme si ce mot,malheureusement,n'était pas interdit du moment que l'oi s'occupe de travaux humains. Mais ce qui rend cette savante entreprise particulièrement difficile , c'est le manque ou la rareté de documens originaux et dignes de foi.

Pour 1 histoire de la Grèce, comme le remarque avec regret M. Grote, la question de crédibilité s'impose sans cesse et demande une solution qui, favorable ou non, amène toujours plus ou moins de discussion, et donne à ces couleurs. qui, dans l'intérêt du tableau, devraient être arrêtés et fermes, un caractère de faiblesse et d'indécision. En fait de documens nous ne possédons véritablement que quelques épaves , insuffisantes malgré leur valeur. Ainsi force est de se borner à Thucydide et à Aristote , pour suffire aux exigences raisonnables de la curiosité et de la critique modernes. M. Grote ne dissimule pas les dangers auxquels cette disette de sources originales expose pour les temps les plus anciens ; mais aussi il s'y est pris ingénieusement pour sortir d'embarras et éviter ce travail décourageant et peu apprécié, comme il le dit, qui consiste à peser ce qu'on appelle des preuves , la comparaison de probabilités et d'hypothèses infinétésimales que rien ne prouve, à propos de ces temps et de ces personnes perdues dans les ombres des siècles.

M. Grote fait donc commencer l'histoire réelle de la Grèce à la première olympiade dont il peut faire mention , c'est-à-dire à l'année 776 avant JésusChrist, rejettant dans l'ère des fables, ou au moins des légendes sans preuves, les dix siècles qui ont précédé cette date. « A vrai dire même , les monumens historiques dignes de ce nom, ne commencent que longtemps encore après cette date ; et , si l'on considère de bonne foi l'extrême pénurie de faits attestés pendant les deux siècles qui ont suivi l'an 776 avant Jésus-Christ, personne ne sera étonnée d'apprendre que l'état de la Grèce au IXe, au X., au XIe, au XIIe, au XIIIe, au XIVe siècle avant JésusChrist, ou à tout autre siècle antérieur qu'il pourra plaire aux chronologistes, de comprendre dans leurs généalogies calculées, ne peut être décrit d'après des documens ressemblant à des preuves convenables.

J'espère, lorsque j'arriverai aux vies de Socrate et de Platon, démontrer un de leurs principes les plus importans, à savoir que connaître son ignorance et l'avouer est un meilleur état moral que s'imaginer savoir, sans savoir en réalité. En attendant, je commence par faire un aveu, par rapport au monde réel de la Grèce, antérieur aux Olympiades ; et, en refusant ce caractère de certitude à tout ce qui ressemble à un histoire générale de cette époque, ma pensée n'est pas de le faire avec la même rigueur pour tout évènement particulier.

Ceci posé, M. Grote ne se soustrait -pas à l'obligation de raconter cette période fabuleuse, qui ne peut ètre distinguée-qu'à travers l'athmosphèrede la poésie épique et de la légende. Le savant historien n'a reculé devant aucun travail pour composer ce tableau aussi sagacement que pos°ible ; décrivant cette époque de foi historique, telle qu'elle a été conçue et comprise par les Grecs eux-mêmes. Et si le lecteur venait à reprocher à l'auteur de ne pas l'aider dans l'appréciation sérieuse de cette époque, de ne pas enlever le rideau pour découvrir le tableau, M. Grote n'a qu'à répéter la réponse faite par le peintre Zeuxis,

à la même question qui lui fut faite quand il exposa, son chef-d'œuvre d'art imitatif : « le tableau, c'est le rideau. »

En effet, pour la période anti-historique des an

nales de la Grèc.e, ce que nous lisons comme poésie et légende était jadis de l'histoire généralement acceptée , la seule et véritable histoire de leur passé que les Grecs pussent concevoir et goûter : rien n'est caché derriere le rideau qu'aucun art ne pourrait tirer. « J'entreprends , dit M. Grote, de le montrer simplement tel qu'il est, non de l'effacer, encore moins de le repeindre.»

Les trois-quarts de ces deux premiers volumes sont commencés à cette époque hlstorico-fabuleuse, demeurée si grande et si digne, grâce à l'existence des poèmes homériques. L'auteur ne néglige rien, et a composé un tableau d'une valeur incontestable, très savant et très complet. Mais on sent lqu il devient plus à l'aise en atteignant la date de la première olympiade, et que l'historien reprend sa sécurité en entrevoyant les évènemens à travers lesquels il peut s'appuyer sur des documens sérieux. Avant d'aller plus loin, je citerai les chapitres dans lesquels M. Grote décrit la société et les usages. de l âge hAroïque,d'après les renseignemens fournis par l'Iliade et l'Odyssée , qui présentent le plus vif intérêt, et pour lesquels d'ailleurs la critique a pu s'exercer, car les poèmes d'Homère sont des monumens parfaits pour les us et coutumes des antiques habitans de la Grèce.

M. Grote traee quelques aperçus rapides de la géographie de cette pe'ite péninsule qui a joué un sigraud rôle dans les temps anciens, résumant les rares indications certaines; relatives à l'état de ce pays durant cette période reculée et la complétant à l'aide d'ingénieuses conjectures. Il écrit ensuite l'histoire de Sparte et des Doriens du Péloponèse jusques à Pisistrate et Crésus. Le reste de l'ouvrage sera divisé en cinq parties.dans ses limites principales : de l'avénement de Pisistrate et de Crésus à la ruine de Xercis ; de cette époque à la fin de la guerre du Péloponèse et à la destruction politique d'Athènes; de la fin df cette guerre à la bataille de Leuctres ; ensuite jusqu'à eelle de Chœronee ; enfin jusqu à l'extmction de la génération d'Alexandre. Les cinq périodes composent comme un drame gïgantesque,partagé presque naturellement en actes et rattachés entre eux, comme un fil dans une évidente

unité. Comme intermèdes , M. Grote compte y entremêler les aventures des Grecs de Sicile et d'Italie et des appréciations sur l'activité morale, intellectuelle et artistique de ce peuple, pendant sa courte , mais éclatante carrière.

Quant aux causes qui ont déterminé M. Grote à arrêter son récit vers l'an 300 avant J.-C., voici comme il les expose lui-même :

« Après la génération d'Alexandre, l'action politique de la Grèce se resserre et s'avilit, n'ayant plus d'intérêt pour le lecteur, ni d'influence sur les destinées du monde à venir Nous pouvons, en effet, citer un ou deux incidens , en particulier, des révolutions d'Agis et de Cléomènes, à Sparte, qui sont à la fois instructives et touchantes ; mais dans son ensemble, la période qui s'étend entre l'an 300 avant J.-C. et l'absorption de la Grèce par les Romains, ne présente en elle-même aucun intérêt, et n'a de prix qu'en ce qu'elle nous aide à comprend) e les siècles précédens. Désormais les Grecs n'ont de valeur et de - dignité qu'à titre individuel, comme philosophes , astronomes, maîtres, mathématiciens, littérateurs et critiques, médecins praticiens, etc. Dans toutes ces facultés respectives, particulièrement dans les grandes écoles de spéculation philosophique, ils sont encore le flambeau du monde romain. Toutefois, comme communautés, ils ont perdu leur propre orbite et sont devenus les satellites de voisins plus puissans. »

Avant de quitter l'ouvrage de M. Grote , je veux encore placer sous les yeux de mes lecteurs ce passage dans lequel l'auteur expose judicieusement 1 importance de la portion légendaire de l'histoire de la

Grèce :

« Je me permets d'avertir le lecteur, à l'avance, qu'il se présentera, dans la vie politique, ultérieure des Grecs, des circonstances nombreuses qu'il ne saisira pas, s'il n'est pas initié à la ma;che de leurs sociétés légendaires. Il ne comprendra pas la folle terreur du public athénien pendant la guerre de Péloponèse, à propos de la mutilation des statues appelées Hermès, s'il n'entre pas dans l'idée qui lui faisait rattacher sa stabilité et sa sécurité à l'habitation des dieux dans sa patrie ; il ne pourra non plus

exactement apprécier l'habitude qu'avait le roi de Sparte, dans les expé-liticns militaires quand il offrait des sacrifices publics quotidiens en faveur de son armée et de son pays, « de toujours remplir ce devoir du matin immédiatement avant le lever du soleil, afin de pouvoir prendre les devants pour obtenir la faveur des dieux », s'il n'est point familier avec la concpption homérique de Zeus allant se reposer le soir, se. réveillant pour se lever à l'aurore, et quittant les côtés d Hère aux bras blancs. L'occasion, en effet, se présentera souvent de faire remarquer combien ces légendes donnent de jour et de vie aux phénomènes politiques des temps suivans. » Et j'ajouterai de piquant intérêt à ce livre.

Voici deux éditions nouvelles de deux écrivains notables : Sénèque et Plaute. Il s'agit ici de Sénèque le philosophe qui, malgré sa philosophie, quitta le barreau, de peur de donner de l'ombrage à Caligula qui avait de grandes prétentions en fait d 'art oratoire. Senèque devint l'un des ministres de Néron. le seul, avec Burrhus, qui put contenir ce naturel féroce : encore s'aperçut- il bientôt qu'il devenait incommode et il ne quitta la cour que pour recevoir l'ordre de se tuer. Mais je ne veux pas refaire ici la biographie de Sénèque dont les œuvres valent mieux que la vie,médiocrement digne au moins dans ses débuts, et qui fut plutôt celle d'un courtisan. Je dirai que cette édition paraît véritablement complète et fournit sur le ministre de Néron les détails les plus étendus et les plus intéressants

Le-même éloge s'applique à la traduction des comédies de Plaute,données par M. Sommer, et accompagné d'une introduction fort digne d'attention ainsi que de notes excellentes. La vie de Plaute est mal connue ; la date même de sa naissance est fort incertaine. Il se nommait Marius Accius, et vit le jour à Sarsine, bourg de l'Ombne ; Cicéron nous apprend qu'il eût une longue et heureuse vieillesse et qu'il mourut l'an 570 de Rome. Le reste de ce qu'on sait appartient à la légende. On assure que,comme devait l'être plus tard Molière, Plaute fut acteur, auteur et entrepreneur de spectacles; il aurait fait fortune avec ses comédies, et se serait ruiné en voulant s'enrichir davantage par le commerce; mais qu'il ait dû en venir

à se faire esclave et à tourner la meule,pendant quelques années,avant de reparaître sur la scène, il faudrait pour le croire, se trouver en présence d'autorités qui n'existent pas,ou bien de s'en tenir aux traditions du genre de celles dont M. G rote se défie si sagement.

On est incertain sur le nombre de pièces que Plautea données au théâtre; on pourrait presque l'appeler le Scribe romain, si l'on croyait ceux qui lui attribuent cent-vingt comédies; mais Verri affirme qu'il n'en a composé que vingt trois. Dans tous les cas, vingt ont été conservées, etplusieurs ont servi à nos meilleurs auteurs modernes ; Molière a imité Amphytrion, et puisé pas mal d'inspirations de son Avare, dans l'Autulaire ; la Mortellaire a servi à Destouches pour son Retour imprévu. et le Tambour nI dure ; Regnard a imité les Menechmes. La réputation de Plaute est grande et est pleinement méritée; ses œuvres ont été publiées pour-la première fois, à Venise, en 1472; puis sont venues les éditions des Alde (1516), d'Etienne (1576); huit grandes éditions accompagnées de traduction ont été successivement faites en France. Le genie, le talent, la verve de l'auteur sont également incontestables, et assurent à ses œuvres, encore aujourd'hui, de nombreux lecteurs. Il est fâcheux que ces comédies ne puissent pas être placées dans toutes les mains ; ce n'est pas que la décence, comme le remarque M. Sommer, y soit outragée aussi souvent qu'on se plaît à le dire ; mais dans son théâtre, il n'y a pas de pièces où l'on ne rencontre quelques plaisanteries au moins grossières, quelques facéties licencieuses, quelques scènes que tout le monde ne peut lire. Cela crée de réelles difficultés pour le traducteur, et M. Sommer s'en est fort bien tiré ; mais il faut reconnaître à la décharge de Plaute, que Shakspeare est presque aussi libre que le poète romain.

Quant à la valeur historique de ces comédies pour l'étude de l'ancienne société romaine, elle est hors de doute. Plaute est le miroir fidèle de cette société antique, si curieuse, si puissante et si vicieuse. Qu'il ait emprunté le cadre de ses pièces tantôt à Menandre, tantôt à d'autres comiques grecs dont il ne nous est rien resté, cela est vrai, et lui-même d'ailleurs ne

s'pn cache point. Mais, comme le dit M. Sommer, il a beau calquer son intrigue sur la comédie grecque, donner à ses personnages des noms et des costumes grecs, mettre en Grèce le lieu de la scène, ce sont des caractères romains qu'il trace. des types romains qu'il dépeint, de mœurs romaines qu'il décrit. Mille détails, qu'il donne sur la vie intérieure des familles, et le rôle considérable des courtisanes et même sur la police municipale,ne nous sont connus que par lui. Supprimez les comédies de Plaute, et, du même coup, vous rejetterez dans l'ombre bien des traits de l'ancienne société romaine. A ces titres seul Plaute mériterait d être lu ; il mérite par conséquent d'être traduit, d'être mis à la portée de ceux qui ne peuvent connaître la littérature latine qu'à l'aide d'une interprétation française.

XLI.

31 OCTOBRE 1865.

Journal de Rosalba Carriera, traduit pour la première fois en français par A. Sensier, 1 vol. in-18, Paris , Techener , 1865. — Les Marins. par M. de la Landelle, 1 vol. in-18, Paris, Hachette, 1865.

Rosalba Carriera fut un peintre de talent, elle naquit à Venise, le 7 octobre 1675 , date, jusqu'à ce jour, fort contestée, mais incontestable , depuis que M. Sensier a pu retrouver l'acte original de cette naissance. Sa famille était pauvre, mais parfaitement honorable, et jouissant même, croit-on, des honneurs de la bourgeoisie vénitienne. Rosalba, de bonne heure, se mit à peindre au pastel ; mais il lui fallait souvent quitter son travail favori, pour faire, avec sa mère, de la dentelle, et subvenir aux besoins de ceux qui l'entouraient. La jeune fille avait l'in-

telhgence prompte et le cœur délicat ; elle s'ingénia à venir en aide à sa mère, à dessiner , à composer et à peindre des modèles, et elle donna de la sorte une certaine prépondérance aux points qui sortaient de l'atelier des Carriera. Malheureusement la mode changea, et ce? magnifiques dentelles vénitiennes qu'on se dispute maintenant au poids de l'or, ne purent bientôt plus même être vendues à vil prix. Mme Carriera se versa alors aux tapisseries pour meubles, tandis que sa fille, utilisant la vogue nouvelle du tabac, se mit à peindre des miniatures pour tabatières, spécialité qui lui acquit promptement une solide renommée dans la vieille cité des doges. Rosalba ne s'arrêta pas là : elle se mit à étudier sérieusement l'art du mini turiste, et, guidée par des maîtres comme Lazzari , Diamantini , le Balestra, Liberi, elle parvint rapidement à un véritable talent; elle s'appliqua surtout à imiter le genre de Liberi, qui mourut trop tôt pour donner d'utiles leçons à Rosalba, mais dont celle-ci sut deviner les procédés et imita remarquablement le travail.

A partir de l'année 1700, la réputation de Rosalba Carriera se répandit au dehors de l'Italie : la guerre y contribua puissamment en amenant à Venise. terrain neutre, des officiers des deux armées ennemies. Chaque nouveau venu voulait avoir sa miniature ppinte par l'artiste à la mode ; ce fut pour Rosalba une propagande précieuse. Mais bientôt elle aperçut dans le pastel une voie où ses qualités personnelles pouvaient mieux encore se déployer, et, à partir de 1704, elle s'y consacra absolument, fort encouragée par un peintre anglais de talent, Colle, qui lui voua une affection pateruelle et la seconda de tout son pouvoir. Gràce à lui, en 1705, elle fut aggrégée à l'Académie de Saint-Luc à Rome. Sa renom méé d'ailleurs n'était plus à faire : en 1709, le roi de Danemark , passant à Venise , lui commanda son portrait ainsi que les miniatures de douze jolies Vénitiennes : l'électeur palatin lui paya un tableau avec une médaille d'or suspendue à une chaîne et renfermée dans une boitp, le tout valant un miiller d'écus. Seulement le temps manquait à l'heureuse et habile artiste pour satisfaire à toutes les commandes, et cependant elle se faisait aider par ses deux sœurs

avec lesquelles elle vécut toujours dans la plus douce amitié. L'aînée, A.ngela, mariée au peintre Pellegrini, la quitta en 1713 pour suivre son époux qui allait faire de la peinture « facile » dans les châteaux et palais d'Allemagne.

Deux ans après, arriva à Venise Pierre Crozat du Chatel, le fameux et excellent amateur, qui n'eut pas de peine à comprendre et à apprécier le talent de Rosalba, et mit le comble à sa fortune et à sa réputation. C'est pour répondre à ses pressans appels qu'elle vint passer en France une année, d'avril 1720 à avril 1721, forcée de retourner à ce momeut à Venise, à cause de la mort de son pè:e, qu'elle aimait passionnément. Elle ne quitta plus sa ville natale ou au moins l'Italie, et redoubla d'efforts pour demeurer digne des suffrages flatteurs recueillis par elle à Paris et surtout de la protection de Crozat avec lequel elle entretenait une correspondance active1, comme avec Rigaud et Mariette. De toute l'Europe il lui arrivait des commandes et il Iui,était matériellement impossible de satisfaire tout le monde.

La biographie de Rosalba ne renferme dès lors aucun incident remarquable. En dehors de ses travaux et de ses relations avec les hommes les plus considérables du monde , sa vie n'offre qu'une tranquille uniformité. Comme toutes les Vénitiennes, elle aimait les réunions élégantes : musicienne accomplie, elle se faisait entendre volontiers,soit en chantant,quand par exemple le prince de Mecklembourg l'accompagnait au clavecin , soit en jouant du violon, comme chez

Crozat.

Tout ce qui passait de gens de distinction à Venise allait voir l'atelier de Rosalba , et c'est à ce titre que te président de Brosse vint lui présenter ses hommages: il voulut lui acheter, pour 25 louis, une miniature d'après la Madeleine de Corrège , mais ne trouva pas que sa figure valut les 30 sequins que lui aurait coûté son portrait.

Rosalba travailla jusqu'à la fin. Son dernier pastel fut pour son fidèle ami Mariette, et nous avons encore la lettre d'envoi qu'elle lui adressa , à cette occasion, le 5 février 1746. Il lui fallut enfin se reposer , succombant à une infirmité, terrible pour

tous, plus terrible encore pour elle qui avait tant usé et abusé de ses yeux.

L'opération de la cataracte lui rendit un moment d'espoir et elle s'empressa d'en profiter pour écrire à Mariette. Ce fut une fausse joie, et la nuit redevint plus épaisse et plus navrante pour la grande artiste. Sa vie se prolongea ainsi jusqu'au 15 avril 1757. Elle était passée à l'état de curiosité artistique et de talent éteint; les touristes cherchaient à l'entrevoir, Rosalba eut le bon sens et la force de refuser le triste spectacle de sa décrépitude. Vivant à 1 écart avec sa sœur Angela, dans sa petite maison , elle se faisait lire les publications nouvelles, dictait beaucoup de lettres, luttant vainement contre une mélancolie profonde. On l'accusa d'être tombée en enfance parce qu'elle ne voulait plus se laisser voir , et le contraire fut irréfragablement prouvé par la lecture de son testament, écrit cinq mois avant sa fin. et où paraissent, dans leur entier, le cœur et la raison de l'excellente artiste.

J'ai seulement indiqué le séjour de Rosalba à Paris; son journal le fait suffisamment connaître. Le journal par lui-même est excessivement concis : c'est un simple memorandum del'artiste, consignant sommairement les principales occupations de ses journées. M. Sensier a su en faire un document de premier ordre pour l'histoire artistique de France au XXIIImo siècle, par une annotation des plus complètes, travail piquant, curieux, neuf et digne des'plus grands éloges (1). Il n'a rien négligé d'ailleurs, pour enrichir ces mémoires de Rosalba, et il a ajouté une table qui rend les recherches très-faciles, dans ce charmant volume, édité avec un goût exquis par notre libraire artiste Techener.

(1) Je releverai en passant une petite erreur: Mentionnant la généalogie de Neufville et "Villeroy, M Sensier rappelle que l'origine de cette famille était des plus modestes; mais il se trompe en la faisant remonter à un bourgeois flamand nommé Nicolas tout court. Son premier auteur connu était bien marchand de poissons de mer aux halles de Paris; mais il se nommait Nicolas Neufville, et il acheta une charge de contrôleur de la bouche dans la maison du roi.

Un mot encore sur la nature même des œuvres de Rosalba. Ses miniatures tenaient à la foi des traditions du XVII' siècle et des innovations du XVIII".

Plus grandes que celles du règne de Louis XIV, elles sont généralement peintes sur vélin, à la gouache, et exécutées avec une extrême finpsse : quelques-unes sont sur ivoire et plus libres de facture. Quant à ses pastels , longue serait la liste, si l'on voulait dresser un catalogue exact de l'œuvre de Rosalba. Elle défrayait véritablement l'Europe de portraits qu'elle peignait avec une rapidité surprenante. Elle en fit seulement trente six pendant l'année de son séjour à Paris,d après la note de son journal; tousceux-là ont malheureusement disparu par le fait de la révolution; c'est une perte réelle et pour l'art et pour 1 histoire intime de la Régence. Plus d un de ses frères, en effet, figuraient dans cette charmante galerie qui donnait en même temps la liste des connaissances particulières de l'heureuse artiste; Law, qu'elle connut à Venise après ses malheurs, Watteau , les deux Crozat, Mesdames d'Evreux, d'Alineourt, de Parabère , de Prie, etc. Mais le Louvre et divers musées d'Allemagne possèdent de nombreux échantillons des

œuvres Rosalba.

Naissance obscure, famille pauvre, jeunesse difficile, travail obstiné, ressources ingénieuses, tel fut donc le début de la carrière de Rosalba. Mais aussi quel changement,dès que la voie est tracée définitivement après ce laborieux enfantementl L'artiste ne marche plus que de succès en succès, sans chûte, sans défaillance, sans anêt même, comme un enfant gâté par le destin. Tout le monde est à ses pieds, comme aux pieds des femmes qui ont conquis et dominent l'opinion, car elle sait se maintenir dans cette position périlleuse avec un rare bonheur. Quant à ses talens, voici comment M. Sensier raisonne son appréciation :

« Artiste d'une attrayante valeur, quelque rang qu'on lui assigne, elle a plu pendant un demi-siècle, sans voir apparaître la moindre altération dans la sérénité de son ciel. Laissons à Rosalba sa place de favorite, pour ne songer qu'à ses qualités et à ses côtés d'art. Rosalba n'avait pas évité le défaut de son temps ; l'amoindrissement des types. Mais il faut ce-

pendaut reconnaître que ses ouvrages récèlent une attraction particulière. Ses figures calmes et douces ont une sorte d ingénuité, que les artistes de soit époque avaient perdue, et que ses successeurs ne retrouveront plus.

« Sous leurs costumes empanachés, sous le flot de draperie dont Rigaud s'était fait l'inventeur,, et dont Rosalba imita trop souvent la manière , ses portraits conservent toujours une mélancolie d'attitude, une rêverie paisible, dont le secret se perd après elle. Rosalba mettait un peu de sa personne dans ses ouvrages Elle voulaient que ses créations fussent à son image, simples et inoffensives ; son idéal était dans la bonté et dans la quiétude. Son dessin, quoique insuffisant, tenait encore de loin à la belle école vénitienne.dont elle avait l'aisance et la liberté d'action. C'est Rosalba qui fut le véritable premier peintre au pastel ; c'est elle, qui vulgarisa cette peinture,dont les côtés châtoyans,dont les colorations brillantes, furent une révélation pour la plus spirituelle des décadences. »

Le nouveau livre de M. de la Landelle, destiné à nous faire connaître la vie des marins en France, est des plus attachans, des plus agréables à lire. Le laborieux et sympathique chroniqueur de notre marine a composé une vaste galerie, dans laquelle il accroche autant de vastes toiles qu'il y a de degrés dans la hiérarchie navale: chacune de ces toiles est, de plus, assez vaste pour renfermer toutes les variétés de chaque type. En lisant ces pages, on sent que M. de la Landelle a lui-même été marin, qu'il aime cette population bonne, primitive, vraie, dévouée. Une pensée profondément équitable lui a inspiré ce travail, qui sera accueilli certainement avec une grande faveur. Dans ce volume , l'auteur a voulu faire connaître le personnel naval, à l'aide de « définitions mises en scène. » Il a cru de la sorte rendre un service ; car il importe, en effet, que les gens de mer soient appréciés à leur valeur. Il importeque l'on connaisse les vertus cachées sous leur rude enveloppe; il importe que les yeux de la foule s'arrêtent sur ces braves serviteurs et qu'elle puisse leur dire : « Vous aussi, vous êtes mes en fans, à l'égal des laboureurs qui fécondent le sol; vous qui, en temps de paix, exportez

mes produits et m'enrichissez par votre incessante activité; vous qui, en temps de guerre, protégez mon commerce et mes rivages; vous enfin qui êtes toujours responsable de 1 honneur de mon pavillon devant les nations étrangères. »

M. de la Landelle nous fait passer devant les yeux tous ces héros de la mer, illustres ou obscurs, grands ou petits : l'amiral qui paraît « comme un prince à la mer; » le capitaine avec toutes ses variétés de types, jeune, vieux, « ours de mers, » timide, téméraire, économe, irrésolu, modèle, et c'est ce type que l'on rencontre le plus à bord de nos vaisseaux ; les officiers des divers grades , le second , l'aspirant, le commissaire, le chirurgien , l'aumônier, les maîtres des divers services, tous si différens entr eux, le second maître, le commis aux vivres, les matelots dans toutes leurs variétés, les mousses et les novices , les « bourgeois du bord, » c'est-à-dire les cambusiers, distributeurs; le coq, les domestiques et les infirmiers. Rien n'est oublié.

Mais je ne prétends pas examiner avec détail un livre,qui, en résumé,n'est qu'une collection de portraits et de croquis,et défie par conséquent l'analyse. J'aimemieux procurer âmes lecteurs le plaisir d'entendre M. de la Landelle lui-même et placer sous leurs yeux le type du matelot tel qu'il le connaît :

« Voulez-vous un homme de cœur, infatigable et honnête, un homme de travail, industrieux et propre à tout ? Prenez un matelot. Mais dans votre choix,ne vous laissez pas séduire par une parole forte simple et fière, une allure vive, un costume coquet et négligé, une pipe et un juron, de tels indices sont loin d'être des marques distinctives. Le vèlitable matelot ne craint rien, ne se refuse rien, c'est l'être le moins spécial qui soit au monde: en peu de temps il excellera dans les professions les plus opposées aux siennes. Vous ferez de lui, avec le même succès, un garde-malade à la Martinique, un soldat à la Ve\* ra-Cruz, un pompier à Constantinople. Souvent défiguré par les dramaturges et vaudevillistes, ridiculement exploité,de gré ou de force, par toute sorte de romanciers et de paroliers surtont, le matelot ne peut être peint fidèlement que par ceux qui ont vécu des années avec lui, à terre et au large. Il faut l'a-

voir vu, tantôt naïf, doux et patient, tantôt furieux et indomptable, toujours insouciant et généreux.

« Le matelot est un enfant du littoral : son histoire est toujours la même.Fils d'un pêcheur ou d'un marin, il a passé ses premières années dans les bateaux de pêche ou de pilotage, sur les quais du port, à bord des navires de commerce. Un jour il s'est embarqué comme mousse, depuis il court le monde. Généralement il ne s'est pas borné à servir sous pavillon français, il a d'ordinaire navigué à l'Américain, il a fait deux ou trois voyages à la traite ou à la pêche à la baleine, puis il a été levé pour le service de l'Etat par ses commissaires, qu'il damne au fond de l'âme.

«Le matelot français est bon, pieux, snperstitieux même - il est généreux, prêt à donner aux pauvres, à soutenir ses camarades, au prix de ses aises, de ses plaisirs, si besoin est : aimant son métier, il a de l'amour-propre et sait se montrer poli, empressé, galant même. Même dans ses inimitiés, il est plus bruyant que méchant, et en résumé il ne fait aucun mal à son mortel ennemi le cambusier. Mais il l'abreuve d injures, généralement bien méritées, ajoutons-le. En politique, il n'a pas d'opinion : il sert son drapeau et ne sert pas d'autre souverain.»

Je m'arrête, car, après tout, mes lecteurs connaissent aussi à fond la valeur du matelot français, et ils sont bons juges de l'exactitude du portrait tracé par M. de la Landelle. Je linirai en rappelant brièvement , d'après lui, un terrible drame arrivé à bord d'un brick de la marine royale, en 1838, dans la mer des Antilles. Il avait pour capitaine un de ces hommes durs, hautains et injustes, comme notre étatmajor naval, on peut le dire sans flatterie, n'en renferme plus. Pendant trois ans, il avait tenu ses officiers et ses matelots sous la plus odieuse tyrannie, logé à terre dans une ville confortable et surveillant son bâtiment à l'aide de trois ou quatre misérables espions. Arrivent l'ordre de rentrer en France et un brevet d'avancement pour le capitaine ; par le travers du canal de Bahama, un coup de vent terrible éclate; en un moment, le danger est immense : le capitaine commande , on refuse d'obéir ; la lutte fut courte et terrible ; les officiers s'étaient même retirés

silencieux dans un coin , attendant patiemment la mort. Les matelots enfin se jettent sur le capitaine et ses qnatre espions, les déshabillent et s'acharnent sur eux à coups de garcettes. Pendant ce temps, le second était descendu dans la soute aux poudres, et, un moment après, le navire sautait. Un mousse seul pût être recueilli par un navire américain, et raconta ce drame qu'il faut lire, écrit par M de la

Landelle.

XLII.

2 DÉCEMBRE 1865.

Causeries sur les Femmes , par Gustave Merlet , 1 vol. in-18. Paris, Didier, 1865.— Prom,enade aux Champs-Elysées , par le marquis de Laincel, 4 vol. in-18, Paris, Dentu , 1865. — La Guadeloupe, pittoresque , par Armand Budan , 1 vol. iR-folio, Paris, Noblct et Baudry, 1865.

M. Gustave Merlet est un écrivain que je n'ai pas eu la bonne fortune de rencontrer jusques à ce jeur, mais pour lequel j'éprouve une réelle sympathie. C'est un écrivain élégant et soigneux , un critique sérieux et honnête, un humouristique de bon aloi , qui juge à merveille, raconte aussi bien, et sait mettre dans ses études de l'esprit vif et piquant , sans jamais montrer ni parti pris ni malveillance. Ausai suis je heureux de souhaiter la bienvenue à un nouveau volume dans lequel il a rassemblé un certain nombre d'articles, publiés sur quelques femmes des trois derniers siècles, ou à propos de livres dont elles ont été les objets. Cette galerie est bien faite d'ailleurs pour réunir les suffrages des plus difficiles.

Le premier portrait que nous y voyons accrochés est celui de la duchesse de Chevreuie, la femme po-

litique et galante du XVII\* siècle. Puis viennent Mademoiselle de Lavallière, dans la période de lexpialion, « qui a rendu le repentir encore plus aimable, s'i! est possible que l'innocence même.» — Madame de Maintenon , la femme politique par excellence, qui fut rarement heureuse dans le gouvernement des choses humaines et « ne convenait vraiment qu'à des œuvres d'édilication ou d'éducation. » — Madame des Houlières, la muse du dix-septième siècle.— Madame de Warens. une triste femme envers laquelle Rousseau s'est encore plus tristement montré.— Madame Roland, « une petite-fille de Corneille, adoptée par Jean-Jacques, qui s'est chargé de son éducation. » — Madame de Monnier, dont le malheur ajoute encore une tache à la mémoire de Mira- . beau, et à ce propos je me permettrai de remarquer que M. Merlet exagère démesurement la valeur du tribun-gentilhomme, en disant : « Il a trop souffert pour que la postérité ne lui soit pas [clémente. En garder la mémoire serait de 1 ingratitude ; car la France lui doit les libertés qu'elle possède , qu'elle regrette ou qu'elle espère. » C'est faire beaucoup trop d'honneur à l'ingrat amaiat de la marquise de Monnier. Révolutionnaire fantasque , renégat de sa caste, esprit confus, caractère violent, MIrabeau ra fait prodigieusement du mal, et il était trop tard. quand, reconnaissant ses torts, il voulut revenir à la famille royale : on peut dire qu'il eut le bonheur de mourir, car s'il eût vécu, sa mémoire serait peut-être toute autre ! Cette galerie possède encore des toiles dél cieusement étudiées de Madame Swetchine et de Mademoiselle de Guérin, et trois croquis d'ensemble sur les femmes vertueuses du XVIIe siècle , sur les femmes du XVIIIe siècle et sur la société pendant le

Directoire.

C'est dt Madame des Houlières que nous voudrions parler ici avec quelques détails , heureux si nous pouvons donner une idée de cette agréable étude et,par conséquent, le désir de conoaitre tout le volume.

Madame des Houlières évoque le souvenir d'une femme galemmeut précieuse : on nous l'a présenté de façon à ce qu'on se la figure volontiers fripée , poudrée, musquée comme une bergère d'opéra-comique.

La (leur au corsage entr'ouvert, laissant voir, sous sa jupe rose, une jambe fine , dans sa mule de satin un pied mjgnon, nonchalamment étendue sur un gazon semé de pâquerettes, au bord d'un ruisseau , à l'ombre d'un bosquet, et caressant, de sa houlette enru banée, des agneaux apprivoisés.qui bêlent tendrement quelques fadeurs.

Madame des Houlières était tille d'un maître d hôtel de la reine Anne d Autriche ; elle reçut une éducation à la fois mondaine et lettrée, car à cette époque, si les femmes étaient élevées de façon à être aimables et séduisantes dans les saions , edes acquéraient en même temps une somme de connaissances qui effraieraient les plus résolues aujourd hui. L'hôtel de Rambouillet fut sa première galerie ; elle y reçut le nom d Amaryllis . qu'elle devait échanger plus tard contre celui de Célimène, et elle y faisait bonne ligure. Mais sa plume seule fut coquette et sa vie, comme dit M. Merlet, s'écoula toujours entre la rime et la raison. Plus d'un cependant rôda dans son voisinage, et 1 un d'eux, Jean d'Hesnaut lui signifia carrément

Moquez-vous de la renommée,

Un peu de teu vaut mieux que beaucoup de fumée !

Il le lui répéta en prose, et tout grave philosophe qu'il put être, comme il convient à un traducteur de Lucrèce . il lui dit • « Mais si ce que je vous ai dit vous fait rêver un jour, n'oubliez pas , Sapho, qu'il me reste encore quelque chose à vous dire. » Amaryllis ne voulut écouter « ce quelque chose » que très légalement, en épousant M. des Houlières, gentilhomme poitevin, lieutenant-colonel d un régiment d'infanterie, grand paitisan de Condé, qu'il suivit dans sa triste défection pendant la Fronde. Sa jeune femme se réfugia d'abord dans sa famille , mais le cardinal Mazarin faisant confisquer tous ses biens , elle dut rejoindre le colonel à la cour de Bruxelles,où elle fut accueillie avec une rare faveur et eut à repousser les poursuites d'un adorateur autrement redoutable que le philosophe d'Hesnaut , celles du grand Condé lui-même.

Elle s'employa ensuite à solliciter le payement des nombreux arriérés de la solde de son mari : on lu

répondit en l'enfermant dans un château près de Malines ; elle s'y consola en lisant force livres de piété, et fut tout à coup enlevée par un chevaleresque sauveur qui notait autre que son mari ; lequel la prit en croupe et gagna lestement la France avec elle. Le moment était bien choisi puisque !'amnistie venait d'être proclamée : l'absolution pour le ménage des Houlières fut complétée par une concession d'une pension qui ne fut pas toujours exactement payée. C'est à cette époque que Mme des Houlières se lança résolument dans le monde lettré et se lia à tous les beaux esprits du temps. Elle fut alors la bouquetière du Mercure galant et commença à se métamorphoser sérieusement en femme-auteur. Le début fut timide : Mme des Houlières ne voulait pas laisser imprimer ses oeuvres : on la contraignit presque à laisser publier un volume de bluettes ; puis 011 l'associa d'autorité au cénacle çavant. qui tenait séance à l'hôtel Matignon, sous la présidence de l'abbé d'Aubignac : la ville d'Arles lui décerna une couronne de laurier ; l'académie de Padoue lui euvoya un diplôme.

Mme des Houlières commit une grande faute en se mêlant à la conspiration qui applaudit la Phèdre de Pradon et siffla celui de Racine. Mais elle se punit elle-même en écrivant deux détestables tragédies. Elle fut plus heureuse a/ec ses poésies sentimentales et ses doucereusesidylles,qui sont assez légitimement demeurées célèbres,encore plus avec quelques pièces gaillardes qui durent la brouiller singulièrement avec tes amies,les précieuses Elle les expia en paraphrasant les psaumes de la pénitence.La mort la menaçait déjà, « la faisant mourir imperceptiblement » et ses « chères brebis » devinrent orphelines le 17 février 1694. Mme des Houlières laissa une fille, une muse aussi ; mais il faut suivre a son égard le conseil de M. Merlet, c'est-à-dire ne pas lire ses œuvres.

Je ne quitterai nas ce volume sans citer cette charmante page de M. Merlet, sur Mademoiselle de

La Valliere :

« Celle qui se croyait à peine digne de la piéié, celle qui s'humiliant jusqu'au centre de la. te re, est à jamais vouée à une admiration qu'elle n'eût désiré subir que comme une expiation dernière.

Nous pourrons la suivre dans toutes les stations de son calvaire. En 1 éclairant de ses pures lumières, la grâce trouvait un sanctuaire tout préparé dans cette âme capable de tous les engagemens généreux. Le priucipe de ses fautes allait devenir celui de sa réhabilation. Car ce fut encore l'amour, mais tourné vers la source éternelle de l'Etre, qui décida de sa vocation. La crainte des rigueurs divines y fut étrangères. Le monde lui avait enseigné le sacrifice; elle en fit ses délices, et s'immola sans effort, avec une simplicité d'héroïsme qui n'eut d'égal que le désintéressement de sa première et unique passion. — L'idéal est là, dans la chûte comme dans la réparation. Aussi comprendra-t-on qu'à nos yeux cette supériorité morale domine la question littéraire (dans ses lettres), ou plutôt l'une explique l'autre. Qu'importe en effet que Mademoiselle Je La Vallière n'ait pas ce qu'on appelle proprement de l'esprit? Elle a mieux : je veux dire une candeur de caractère, une élévation de pensée et une délicatesse de sentiment, qui, sans le vouloir, rencontrent l'éloquence. L'étincelle lui manque , j'en conviens, mais elle possède la flamme qui ne s'éteint pas. Nulle lecture ne fait mieux sentir la toute puissance du fond sur la forme, et cette vertu de bien dire, que peut développer tout-à-coup, même dans une intelligence ordinaire, l'habitude des hautes et se reines régions. »

Nous ne dirons pas moins de bien de la Promenade aux Champs-Elysées de M. le marquis de Laincel, dont nos lecteurs connaissent le goût sûr, l'élégance réelle et le savoir aimable. Je critiquerais seulement le titre trop mythologique du livre ; il semble que l'on va s'embarquer sur la barque de Carou, pour faire le grand voyage au pays des ombres, tandis qu'il est tout simplement question d'une excursion humouristique et artistique au palais de l'exposition générale des tableaux de l'année présente.

Nous ne passerons pas en revue,à nouveau, les tableaux accrochés,le printemps dernier,dans les vastes salles de l'affreux monument qui enlaidit si malheureusement les Champs-Elysées et le Cours-la-Reine; nous laisserons également de côté l'étude spécialement consacrée à l'examen des livres de M. Proudhon

sur le Principe d'art et de la Philosophie de l'ar l de M. Taine. Ma;s nous allons essayer de donner une rapide idée de la façon dont M de Laincel envisage, au point de vue contemporain, l'art et la démocratie.

M. de Laincel n'admet pas comme explication de l'abaissement incontestable des arts, l'existence du réalisme, qu'on appelle la forme de l'art démocratique, ce qui aurait pour conséquence de démontrer que la démocratie vulgarise l'art en l'abaissant. Certes une monarchie ne lui parait pas nuisible pour les arts, mais ce que font les princes et les particuliers dans les gouvernemens aristocratiques, le peuple doit pouvoir le faire dans un régime où entrent plutôt les élémens démocratiques.

« Il faut seulement pour cela, en outre des conditions essentielles, que nous indiquerons tout à l'heure, que ce peuple se trouve dans une situation normale; qu'aucune crainte, aucune perturbation sociale n'en troublent l'esprit. Il faut que toutes les idées convergent vers un même but, !e progrès dans le Bien et dans le Beau. Quant au progrès, tel que, l'an passé, je l'ai vu se plésenter dans un gros livre. n'en déplaise à M. About, je n'y tiens point (ni moi non plus!). Ce progrès-là se résumait dans le bienêtre matériel. Il y a certes longtemps que le grand Sardanapale avait donné le programme d'un pareil progrès, et que las Pourceaux d'Epicure l'avaient adopté. Un peuple composé de Pourceaux d' Epicure m'inspirerait un véritable dégoût , une pitié profonde. »

M. de Laincel se demande, avec raison, pourquoi, dans un état démocratique sagement organisé , le peuple ne serait point capable d'apprécier et d'encourager les arts. Ce n'est pas, en effet, le plus ou moins de commandes officielles qui peut exercer de l'influence, sérieusement, sur l'art ; les commandes procurent aux artistes des avantages matériels, immédiats, mais cela ne suffit pas au point de vue élevé de l'art, où la renommée sincère seule doit posséder un très puissant empire. Malheureusement, de nos jours, l'argent d'abord, puis la vogue ou une célébrité d'occasion, inventée par l'intrigue et le charlatanisme, sont les deux mobiles pour lesquels travaillent trop assiduement nombre de nos contemporains.

C'est qu'en efftt. démocratie ou aristocratie, les arts ont bien peu à démêler avec la pensée qui prévaut dans un système de gouvernement, L'idéal réel qui domine tout. qui s'appuie sur d'éternelles vérités, le Beau et le Bien , cet idéal qui enflamme véritablement le génie artistique, c'est l'idéal « reposant sur la croyance en Dieu, qui resplendit de toutes les vertus qui lui font une auréole. » C'est, en résumé. la situation religieuse, intellectuelle et morale d'un pays qui fait prospérer et anime les arts. Qu'on étudie, en effet, ce qui arriva avec le régime abrutissant du sensualisme payen, poussé à outrance sous la domination des empereurs romains, quand le peuple se précipitait au cirque ou sur les hippodromes. On ne pensait même pas alors à iprendre le prétexte de l'amélioration de la race chevaline ; l'art descendit rapidement,et en arriva aux ébauches bysantmes quel'on conserve dans nos musées comme des objets de curiosités ; mais certes pas des modèles.

De nos jours , ce n'est plus cet affaissement moral qui domine, mais le besoin de s'enrichir, ou plutôt la soif de gagner de l'argent. Enrichissez-vous ! Dans le temps actuel, le désir de posséder et de jouir est bien le but où chacun vise , et dans tous les étages de la société ; aux joies d'un succès mérité, à la gloire dans l'acceptation sérieuse du mot, personne n'y songe. Quand on entreprend un travail, quelqu'il soit, on calcule d'abord ce qu'il doit rapporter. Le génie de l'Industrie et celui des Beaux-Arts ont signé entre eux une étroite alliance. Apollon s'est vu bras dessus bras dessous avec Mercure, qui, au moyen de la réclame que lui fait Bilboquet, débite les œuvres d'art, à côté de mille drogues infectes. M. de Laincel analyse, avec une grande énergie et une grande netteté, les périls qui menacent l'art contemporain , les dangers auxquels s'exposent nos artistes, Il est à craindre qu'il ne prêche dans le désert, mais on ne saurait cependant trop répéter ces saines vérités, et l'on ne peut non plus qu'applaudir à la manière dont les exprime M. le marquis cfe Laincel.

Le moment ne me paraît que trop opportun pour parler de la magnifique publication, consacrée par un de nos peintres de talent, AI. Armand Budan, à notre colonie de la Guadeloupe, sa patrie. Le désastre

efirayable qui vient de frapper l'ile et surfont ses dépendances, Marie Galante et les Saintes , appelle légitimement l'attention sur cette belle contrée, riche et paisible hier, dévastée et en deuil aujourd'hui. Marseille a évidemment trop de rapports avec la Guadeloupe pour ne pas prendre part à ce malheur, accompli en quelques instans, et qui va laisser de longues traces.

La publication de M. Armand Budan se compose d'un texte descriptif, agréablement écrit, simplement imagé, et qui rend. avec bonheur, plusieurs scènes de la vie des Antilles, plus d'une série de splendides pianches reproduisant les principaux sites de la Guadeloupe et de ses dépendances, où sont actuellement d'importans centres de population , comme la BasseTerre, chef lieu du gouvernement, la Pointe-à-Pitre, Sainte-Rose, Capesterre, le Moule, Port-Louis, et le Grand-Bourg à Marie-Galante.

La Guadeloupe a été découverte par ChristopheColomb, et notre établissement y remonte à l'année 1635, époque où Du Plessis et l'Olive y amenèrent cinq cents engagés, sous la conduite de quatre pères dominicains, et les établirent au quartier SainteRose. Les débuts furent pénibles et les Caraïbes, avant de se retirer sur la Grande-Terre, soutinrent une lutte acharnée. Des secours envoyés de l'île StChristophe , qui nous appartenait alors, permirent cependant de triompher et de conclure une paix sérieuse avec les indigènes (1640). Presque immédiatement arriva un gouverneur envoyé par la compagnie des îles d'Amérique, accompagné d'un certain nombre de femmes. La culture et la fabrication du sucre fut immédiatement entreprise par les Européens (1644) : de graves dissensions éclatèrent peu après; une lutte sanglante même affligea la colonie dont les nouveaux arrivans donnèrent le triste exemple d'une petite guerre : il fallut ensuite réprimer une révolte des nègres , repousser une tentative de débarquement des Anglais, réparer les désastres d'un terrible ouragan. Une nouvelle paix intervint, en 1660, entre les Anglais, les Caraïbes et les Français. qui, alors, avaient pour chef à la Guadeloupe , le sieur Houel, seigneur-marquis, engagiste de la co-

Ionie depuis la dissolution de la compagnie, des îles d'Amérique.

En 1664, le roi racheta toutes nos îles des Antilles et les remit à la grande compagnie des Indes créée par Colbert ; en 1666, les colons eurent encore à résister à une attaque des Anglais et à subir un ouragan qui causa pour 1,500,000 livres de dégâts. Cette nouvelle compagnie ne put prospérer, et en 1675 les îles qu elles occupaient furent incorporées au domaine de l'Etat. Les années suivantes s'é-' coulèrent sans autres graves incidens que deux démonstra!ions de la part de nos voisins d'Outre-Manche. en 1691 et 1703, et deux ouragans , en 1724 et 1733 Les Anglais furent plus heureux en 1759, et s'emparèrent de la Guadeloupe , le gouvernement ayant trop compté sur les forces locales pour s'opposer à cette attaque, soutenue, cette fois , par les assaillans avec une grande persistance. La colonie nous fut rendue quatre ans après ; elle fut alors placée sous la dépendance^ de la Martinique, et on y jeta les fondemens de la Pointe-à-Pitre. Depuis cette époque, la colonie prospéra et se développa d'années en années. La révolution y arrêta les bienfaits d'un véritable essor : les nègres s'insurgèrent, les commissaires républicains achevèrent de tout mettre en désordre et facilitèrent sa nouvelle prise par les Anglais en 1794; elle fut presqu'aussitôt reprise par nos armées , commandées par Victor Hugues. Nous les perdîmes encore en 1810 pour les recouvrer par le traité de 1814.

La Guadeloupe, comme on le voit par ce rapide sommaire, a une histoire intéressante , étroitement liée à celle de la métropole depuis deux siècles, et encore aujourd hui bon nombre de ses enfans ont volontairement pris les armes pour aller se battre avec nos troupes au Mexique. M. Armand Budan a voulu raviver les souvenirs de sa patrie, et il l'a fait en leur prêtant le concours de son talent d artiste et de son amour de patriote. Nous devons l'en féliciter, et tous ceux qui verront ce bel ouvrage approuveront ce jugement.

XLIII.

22 DÉCEMBRE 1 8G5.

LES ÉTRENNES : La Sainte Bible, traduction nouvelle, dessins de M. Gustave Doré, 2 vol. in-folio, Tours, Marne , 1866. — Le désert et ie monde sauvage, par M. Mangin, 1 vol. in 8e, le même. — Un tour en Suisse, par J. Duvernay. — Récits de l'histoire de France, par MM. Belèze et Lesieur, 4 vol. in-12, Lemoine. — La vie et les mœurs des animaux, par M. Figuier. - L'E- vanqile de la grand' mère, par Mme de Ségur. — Histoire du grand'père , par M. Delapalme, 3 grands vol. in-8°. Hachette. — Le Magasin des en fans, de Mme de Beaumont, nouvelle édition, 1 vul. in-8°, Garnier.

A nulle époque, ce me semble , la publication de la Sainte Bible ne pouvait être plus opportune qu'en ce moment. Non content d'attaquer le christianisme, l'école matérialiste s'en prend aux livres saints qui existaient avant l'apparition du Rédempteur, comme à ceux qui racontent sa vie divine, et cherche à diminuer singulièrement la valeur de cette admirable collection qui a nom : l'Ancien et le Nouveau Testament. Je ne prétends pas écrire ici un article de controverse religieuse; je veux seulement indiquer un fait, et féliciter M. Marne d'avoir entrepris une œuvre aussi considérab!e , bien faite pour raviver l'attention en faveur de la Bible, si tant est qu'il en soit besoin; féliciter aussi M. Gustave Doré d'avoir mis au service de ce magnifique monument son talent si vrai, si original, si précieusement varié; mais il trouve déjà la récompense des peines que ce travail lui a coûté, dans l'unanime concert d'éloges qu'il recueille dès aujourd'hui, et qui va augmenter

encore sa réputation, destinée certainement à figurer au premier rang dans l'histoire artistique du-

X!X' siècle.

La persée d'illustrer le livre par excellence de l'humanité intelligente, était certes bien propre à tenter un grand artiste , mais qui aurait jamais eu la hardiesse d'entreprendre ce travail sur les proportions que M. Doré n'a pas hésité à adopter dès le premier jour ? Quelle constance , quelle énergie , quelle volonté et aussi quelle érudition pour composer ces deux cents vingt-huit grands tableaux qui forment une immense galerie, dans laquelle on voyage à travers le passé , on s'initie aux détails multiples de la vie de nos ancêtres , on vit au milieu de cette civilisation si ancienne ! Il y a là , en effet, un caractère tout spécial à celte oeuvre , c'est la scrupuleuse exactitude des dessins, et à cet égard je suis heureux de pouvoir m'appuyer sur l'appréciation de l'un de nos plus honorables publicistes , un homme qui a visité l'Orient en amateur et en savant, M. Poujoulat > qui se plaît à constater l'exactitude historique et locale de ces compositions, si différentes en elles de la plupart des tableaux des meilleurs maîtres qui nous donnent un Orient de convention.

Aucun livre ne pouvait certainement présenter un champ plus vaste à un artiste habile et riche d imagination. La Bible, en effet, se présente avec deux. caractères bien distincts. C'est, comme je viens de le dire, le livre par excellence, celui qui renferme sans conteste la lumière de l'humanité , la source de nos origines, de notre histoire : les annales du monde s'y déroulent depuis le premier anneau , depuis l'époque où un seul couple représentait les nations qui se sont répandues successivement à travers le globe. Mais si la B ble renferme nos plus riches archives, elle est une véritable mine d'enseignemens. C'est aussi un recueil précieux pour charmer nos loisirs, en nous reportant à des temps si éloignés de nous, vers lesquels nos souvenirs semblent nous ramener, et où notre pensée se repose,en quelque sort te, comme séduite par le calme de cette nature d'Orient, qui sert de cadre constant aux premières scènes de la vie de nos pères.

Jusqu'à présent, là Bible avait fréquemment exercé la sagacité des savans : pas un grand théologien n'a manqué de s'y arrêter,et ces divers commentaires ont tous rendu à la science les plus grands services. Nul ne s'était avisé de songer à la commenter avec son crayon. Ou, si quelqu'artiste avait conçu cette pensée , l'immensité de l!œuvle lavait effrayé. M. Gustave Doré a heureusement osé agir autrpment ; nul mieux que lui d'ailleurs ne pouvait entreprendre un pareil travail. Il a un goût rare, un tact incontestable, une imagination unique : son crayon excelle à rendre les scènes dramatiquement mouvementées et celle où la nature,calme au contraire, semble vivre placidement sous un brûlant soleil. Vouloir citer ici les meilleurs de ces magnifiques tableaux me paraît chose bien difficile : je nommerai cependant comme pages exceptionnellement belles la Création de la lumière , Moïse brisant les tables de la loi , Judith montrant la tête d'Holopherne , le Passage du Jourdain , Job sur son fumier, le baiser de Judas , admirable composition dans laquelle la tête de NotreSeigneur et celle du misérable .apôtre sont d'émouvans chefs-d'œuvre ; le Retour de l'Enfant prodigue, les Visions apocalyptiques de saint Jean, etc.

Je ne voudrais pas que mes lecteurs pussent se figurer que les autres planches soient moins dignes d'éloges , mais celles-ci , comme invention, me paraissent de beaucoup dépasser tout ce que nous avons vu essayer jusques à ce jour. Le moyeil-âge nous a légué d admirables Bibles, ornées de miniatures inimitables, et sont de précieux joyaux qu'on tenterait vainement de renouveler. Il appartenait à MM. Doré et Marne de doter le XIXe siècle d'une Bible , illustrée comme elle mérite de l'être, et ils ont atteint ce butavfc le plus éclatant succès.

On ferait un recueil des plus intéressans en relevant tout ce que les diverses éditions de la Bible.— On ne peut plus les compter—ont fourni d'incidens et de particularités, depuis la découverte de l'imprimerie seulement. La première édition imprimée de la Bible est eelle de six cent quarante feuillets, terminée à Mayence, en 1455, avec les caractères inventés par Schœffer. Le première portant une date sortit également des presses de Mayence, en 1462.

Elle i été tirée à un assez grand nombre d'exemplàires sur parchemin et sur papier et, comme celle de M. Marne, elle forme 2 volumes in-folio. Son titre exact est : Bibliu latina vulgatœ editionis, ex translations etcum prœfationibus S. Hieronymi. Moguntiœ. Joannes-Fuster - Petrus Schœffer , 1162. Un acte de vente existe, du 5 avril 1470, constatant que le prix de cet ouvrage était de 40 écus. Il y avait loin de là au prix de la Bible manuscrite durant le moyen-âge: l'alité Gelase,qui vivait en 450, mentionne un livre écrit sur parchemin contenant l'Ancien et le Nouveau Testament, comme valant 10 sols d'or. M. Lalanne, dans ses Curiosités bibliographiques, cite la vente d'une Bible par M. de Howton à l'abbé de Croxton, en 1276, pour 50 marcs d'argent; tandis qu'à la même époque la construction de deux arches du pont de Londres ne coûte que les deux tiers de cette somme.

Rien n'est piquant comme de relever quelques unes des interpellations introduites, volontairement ou non, dans des éditions imprimées de la Bible. Les éditions de Field , imprimeur de l'Université de Cambridge au XVIle siècle, sont très-fautives, et on assure que Field reçut 1,500 liv. st. des indépendans pour mettre dans les actes des apôtres (vi, 3) ye à la place de we, afin d'attribuer au peuple et non aux apôtres, le choix des pasteurs. On raconte encore que !a femme d'unimprimeur allemand imagina, une nuit, d'aller modifier le verset 16 du chapitre III de la Genèse sur une Bible commencée dans l'atelier : elle enleva les deux premières lettres du mot herr (maître) en y substituant na, ce qui changeait le sens de « il sera ton maître, » en parlant de l'époux, eu « il sera ton fou » (narr ).

Quand aux fautes involontaires, elles abondent.

Dans une Bible anglaise on trouve « Le Seigneur lui donna la corruption , au lieu de conception (Ruth, iv, 13). Dans celle de Field encore : « Ne savez-vous pas que les médians hériteront du royaume de Dieu? » Dans celle de Halle (1710), on trouve ce commandement : « Tu commettras adultère. » Dans celle de Clarendon (1717), on voit citer la parabole du vinaigre au lieu de la vigne, vinegard pour vineyard. Inutile d'ajouter que ces exem-

plaires fautifs, supprimés pour la plupart, sont acquis dans la vente à des prix très-élevés. En 1590, Sixte V lit publier une édition de la Vulgate, trèssoigneusement surveillée par lui, et promulgua une bulle d'excommunication contre quiconque s'aviserait de changer quelque chose au texte. Or, il s'y trouva tant de fautes que ce Pape dut la supprimer. Grâce à cela un exemplaire atteint actuellement dans la vente le prix de 1 2 à 1400 francs. Heureux les bibliomanes !

Je reviens maintenant bien vite au travail de M. Doré. On est réellement saisi d'admiration. Le mot n'a rien d'exagéré,eu voyant ces deux cent vingt-huit grandes planches, dans laquelle ce crayon infatigable a défini avec une parfaite connaissance historique, une vérité constante et un goût exquis l'histoire de notre monde, depuis le jour où Dieu a.dit: « ~Fiat lux et lux facta est, » jusqu'à celui où Notre-Seigneur a répété les mêmes paroles pour nos âmes, en les appelant à une vie nouvelle, et en mourant pour nous. C'est un tour de force,surtout si l'on songe à la rapidité avec laquelle il a été accompli, et un long chefd'œuvre qui ne sera probablement jamais surpassé dans la typographie à venir. D'autres penseront aux détails de ces tableaux, pour lesquels M. Doré a uséd'une véritable divination,ou du moins a fait preuve d'une profonde érudition ; il faut, en effet, qu'il ait étudié avec une rare persévérance le texte sacré,pour s'assimiler intimement à ce passé quasi mystérieux, à cet Orient si attrayant et si inconnu. Mais aussi le succès est complet, et la Bible-Doré demeurera comme un monument hors ligne. Attestant la perfection typographique à laquelle est parvenu l'art de 1 im primerie, au xixa siècle; prouvant l'énergique constance de notre grand artiste ; elle prouvera aussi aux générations à venir que la foi n'est pas si éteinte qu'on veut bien le croire, je ne sais, pourquoi ; car à notre époque, où une entreprise du genre de celle qui a brillamment tentée la maison Marne n'aurait pu réussir dans un temps d'incrédulité et d'indifférence véritable.

Quelques mots, en finissant, pour donner des renseignemens précis sur le détail de l'œuvre. Les graveurs ont commencé à promener leur burin sur les

premières planches.de la Bible, au mois d'avril 1862; vingt artistes se sont partagé cette partie du travail. Chaque page est ornée d'entre-colonnes, de culs-delampe, de fleurons variés à l'infini .et tous dessinés par M. H. Giacomelli; sept graveurs ont été employés pour cette partie de l'ornementation. J'ajouterai que chaque détail a été, dans son genre., traité avec le meme soin; caractères, fondus spécialement. papier fabriqué spécialement aussi, tirage exécuté pour la gravure, sous la direction d'un habile artiste, M. Quartley. Tout est à l'avenant, et j'ajouterai que tout, sauf la fabrication du papier, a été fait dans la maison Marne ; elle jouissait déjà d'une légitime réputation, mais cette Bible, qui sera certainement un immense succès matériel, va lui assigner l'un des premiers rangs dans la librairie européenne.

Nous avons cité de nombreux ouvrages en tête de cet article, loi gue liste bien faite pour tenter ceux qui aiment les beaux et bons livres, et ce n'est pourtant qu'un choix entre bien d'autres volumes qui montrent à la vitrine des libraires leurs tentantes couvertures. M. Mangin a écrit, cette année , deux ouvrages très différens : Les mystères du désert nous font connaître toute la curiosité des vastes soli-

. tudes qui couvrent encore une partie du monde ; les Savans illustres de la Fi ance forment une galerie rehaussée par une série d'excellens portraits, qui donnent à ce livre une valeur toute spéciale parmi ces nombreuses publications illustrées.

Je recommanderai aussi A ti avers la Kabylie, de M. Farine, conseiller à la cour impériale d'Alger, récit vrai, mouvementé, humouristique et. faisant connaître une partie bien peu connue de l'Algérie, et les Légendes de la Jeunesse, d'Arsène Houssaye, un écrivain original et pour lequel l'opinion professe un grand faible, bien que cet auteur soit loin d'être irréprochable, en morale surtout.

Place aux enfans maintenant. Voici l'Evangile de la grand'mère , dans lequel Mme la comtesse de Ségur a mis un réel talent; les Histoires du grandpère , auxquelles M. Giacomelli", l'un des illustrateurs de la Bible-Marne, a prèté son crayon pour de délicieux dessins. Voici la Vie et les mœurs des animaux que M. Figuier fait admirablement con-

naître , et c'est, assurément, une source féconde et' curieuse. Voici, enfin, une excellente édition du meilleur livre de Mme Leprince de Beaumont, le Maga- sin des En fans , recueil instructif , amusant, orné d'une foule de gravures, et qui devrait être entre les mains de tous les gentils bébés que nous aimons tous et pour lesquels le jour de l'an est un si beau jour.

XLIV.

31 JANVIER 1866.

Trésor littéraire de la France , les Prosateurs , publié par la Société des gens de lettres, 1 vol. - grand in-8', Hachette, 1866.— S ous les S ipins, par X. Marmier, 1 vol. in-18, le même, 1866.Etudes sur les tragiques grecs , Eschyle, par M. Patin, 1 vol. in-48, le même, 1866. — Jacques de Sainte-Beuve , docteur et professeur royal, 1 vol. in-8°, Paris, Durand , 1865. — Histoire du Monde, par MM. de Kiancey, tomes IV et V, in-8°, Paris, Palmé, 1865.

La Société des gens de Lettres vient de publier, un énorme volume, remarquablement imprime , et dans lequel elle s'est proposée de citer un choix de. morceaux de prose remarquables,depuis le XVIe siè-. cle jusqu'à nos jours. M. Francis Wey s'est chargé, dans une introduction vivement écrite , d'exposer le: plan de ce recueil, qui se divise en dix pàrties : reli-, gion, depuis Théodore de Bm.e jusques à M. Sil- vestre de Sacy; philosophie, depuis Bodin jusques à; M. le comte de Rémusat; morale, depuis Calvin jusques à M. Jules Simon ; caractères et portraits, de Commines à M Vitet; discours , depuis Agrippa, d'Aubigné jusques à Alfred de Vig-ny; dialogues, représentés seulement par Brueys, Molière, Sedaine,

Lemercier, Picard et Scribe ; épistolaire , depuis François Icr jusques à l'académicien Thomas ; l'art descriptif, des auteurs de la satyre Ménipée et de d'Urfé à Louis Veuillot; la narration, depuis le chroniqueur Joinville — seule exception faite en faveur des temps anciens— jusques à M. Francis Wey; les critiques et la dissertation enfin, en commençant par Charron et en finissant par M. Vitet.

L'idée d'un recueil de ce genre qui permette à la jeunesse de saisir rapidement l'ensemble des beautés littéraires de la France,depuis quatre siècles,est assurément excellente ; mais il aurait ' vraisemblablement mieux valu ne point dépasser le premier tiers du siècle présent.

La critique a déjà remarqué avec regret qu'à côté des noms connus et honorés de nos 'grands auteurs, on en rencontre bon nombre qui, bien que faisant partie de la Société actuelle des gens de lettres , sont parfaitement inconnus, et dout la présence surprendra étrangement, p'us tard, les lecteurs de ce Trésor littéraire. La Société des gens de 'ettres, je le répète, a eu une excellente idée , mais il aurait fallu que ses nombres se missent résolument hors de cause. Ils auraient dû comprendre qu'aucun d'eux, quelque fut leur valeur, — et la société compte , chacun le sait, d'excellens écrivains—ne devait faire figurer dans ce livre de pages de sa composition. Certains critiques ont vu là une manœuvre et ont traité très rudement ceux qui, suivant eux, s'en sont rendus coupables : je serai moins sévère , mais je crois qu il y a, en effet, là une faute regrettable et qui peut diminuer la valeur d'un recueil incontestablement utile et qui matériellement fait le plus grand honneur à la maison par laquelle il a été édité.

M. Patin poursuit ses remarquables études sur les anciens poètes tragiques,et c'est d'Eschyle qu'il s'occupe cette fois, ayant ajouté à celte nouvelle édition d'excellentes pages qui en font un travail véritablement nouveau.

Eschyle est sans contredit un des types les plus saillans de l'antiquité grecque. Poète de génie, il a créé son art et composé des œuvres qui seront éternellement admirés : guerrier intrépide, il a montré le plus vaillant courage à Marathon, à Salamine et à

Platée ; penseur libre et fier, il osa montrer sur le théâtre 'des scènes religieuses, ce qui le fit accuser d'avoir manqué de respect aux sacrés mystères et lui aurait certainement coûté la vie, si son frèie Amin'us n'avait désarmé lasévérité des juges,en rappelant ses exploits et en montrant ses glorieuses blessures.

Pour le théâtre, Eschyle a tout fait. Avant lui on a pu dire avec raison que « Thespis promenait dans un tombereau ses acteurs barbouillés de lie. » Il ne créa pas senlement la tragédie et l'art tragique, mais encore l'architecture théâtrale, les costumes, la décoration, les machines. La fin fut triste cependant : vaincu par Sophocle, dans un tournoi poétique pour lequel dix généraux siégeaient comme juges, Eschyle ne put supporter une pareille humiliation : il se retira auprès de Hiéron, roi de Syracuse, le prince le plus lettré de l'antiquité grecque, et la légende, raconte, qu'il y mourut, tué par une tortue qu'un aigle aurait laissé tomber sur sa tête.

Nous n'entrerons point ici dans l'exament détaillé du génie du grand poète grec , mais je ne puis cependant m'empêcher d'en résumer , brièvement au moins, les traits principaux. J'ai dit qu'Eschyle créa véritablement, le théâtre : il serait plus exact d'écrire qu'il y a introduit une révolution radicale Il fit de la fable la partie capitale de l'œuvre, et y subordonna constamment le jeu du chœur, dont il abrégea et rég-lementa le rôle, tandis qu'il augmentait le nombre des acteurs de drame ; médiocrement préoccupé des unités de temps et de lieu, il était intraitable pour l'unité de l'action. Le plan de sa fable est encore trop simple, sans aucune complication, sans incidens, partout, pour ainsi dire, sans dénouement ; les chœurs interviennent parfois encore, sans qu'on puisse en deviner le motif ; mais l'effet général est incontestable : la hardiesse les idées réelle , la grandeur des personnages, toujours empruntée aux dieux ou aux héros, ou. s'il ne s'agit que de simples humains, toujours revêtue des plus brillantes qualités , la richesse de ce grand style plein de couleur et d'images, tout se réunit pour entraîner le lecteur, frapper son esprit et ne lui laisser que la faculté d'admirer.

Eschyle savait manier l'effet tragique avec une rare puissance : dans tous ses drames, le Destin ,

sombre et implacable , joue un rôle considérable et permet au poète de multiplier et d'accroître les effets de terreur auxquels se complaît son génie. C'est ainsi qu'on raconte qu'à la représentation des Euménides, l'émotion fut si grande, si poignante, que plusieurs Athéniennes accouchèrent dans la salle.

On a reproché parfois à Eschyle le peu d'usage qu'il a fait de la pitié et l'abus au contraire de 1 énergie sauvage ; de la rudesse; mais ces taches légères n'obscurcissent même pas la gloire du grand tragique grec qui ne peut être comparé , parmi les portes modernes, qu'à Shakspeare, appelé même par Ducis 1 Eschyle anglais. Cette ressemblance me semble. beaucoup plus exacte que celle découverte qu'a M. Sainte-Beuve,qui trouve que « Bossuet a quelque chose de la grandeur de style d'Eschyle.»

Le travail de M. Pat in explique et commente avec le grand talent littéraire qu'il apporte à ses travaux ; c'est une œuvre excellente et qui renseigne d'une façon sûre à l'égard de la littérature antique. On sait que les seules tragédies connue d'Eschyle sont : Prométhée enchaîné , l'Enfantement de Mars ou les Sept devant Thèbes, les Perses, Agamemnon, les Chcéphores, les Euménides, tes Suppliantes ; on évalue à 80 le nombre des pièces composées par lui et qu'il appelait, à cause des inspirations qu'il puisait dans la lecture de VIliade les reliefs des festins d'Homère (1).

Je citerai comme une charmante lecture le nouveau volume de cet aimable voyageur, de ce charmant conteur, qui a nom Xavier Marmier; sous le titre original de : Sous les Sapins, il a rassemblé une dizaine de nouvelles, auxquelles les pays du Nord servent de cadres. Personne mieux que M. X. Marmier ne sait décrire ces paysages de la Suède et du Danemarck; ces plaines couvertes de neiges, au milieu desquelles se dressent de sombres sapins, tout couverts de blancs flocons, et quelques bouleaux à la blanche écorce ; ces rivages accidentés de la Norwège dont les fjords multipliés festonnent les côtes et où habite une po-

(1) Eschyle naquit a Eleusis l'an 525 et mourut l'an 456 avant Jésus-Christ.

pulation courageuse , industrieuse et honnête. J'ai particulièrement remarqué la Fille du charbonnier, dont la scène se passe en Suède ; Un, soir à Bergen (Norwège), et la Fille du garde-chasse, étude sur les mœurs de l'Allemagne du Nord.

M. de Riancey continue la publication de son Histoire du Monde, dont deux volumes viennent de paraître en même temps. Le tome II s'arrête à l'an 300, et se termine par un rapide et triomphant résumé qui prouverait, si cela était nécessaire, que l'Eglise a su triompher déjà de difficultés et de périls autrement considérables que ceux qui l'affligent en ce moment.

Je finirai aujourd'hui en parlant d'une fort intéressante biographie de Jacques de Saiote-Beuve, docteur en Sorbonne et professeur royal.

Jacques de Sainte-Beuve est un des personnages les plus curieux de l'histoire du dix-septième siècle, au point de vue religieux, comme au point de vue social, un des plus inconnus aussi, et l'on doit remercier le biographe anonyme de l'excellent et piquant travail qu'il vient de lui consacrer.

Cet érudit commence par établir la généologie de Saincte-Beufve ou Sainte-Beuve, d'ancienne et chevaleresque maison normande, dont une branche vint au seizième siècle à Paris, pour faire fortune; il y a là des pages charmantes sur les mœurs des bourgeois de Paris, de croquis d'intérieur parfaitemcnt réussis,et qui conduisent réellementle lecteur dans un mondebien différent du nôtre et bien intéressant.Nous arrivons ensuite au héros du livre ; on voit Jacques de Sainte-Beuve, reçu docteur à vingt-quatre ans, chargé à vingt-huit, par l'assemblée du clergé de France, de travailler à une théologie morale, nommé professeur royal, deux ans plus tard, et mêlé en fin au plus chaud de la lutte du jansénisme , lutte dans laquelle il se signala par une résistance qui amena sa destitution de sa chaire, l'érigea en martyr, et finalement en ennemi des jésuites.

Jacques ne demeura pas longtemps cependant dans cette situation ; une campagne contre les protestans lui permit de se réhabiliter au point de vue des orthodoxes, et d'abandonner avec les honneurs de la guerre, un parti véritablement peu digne de son

bon sens, de son savoir et de sa religion éclairée. Jacques de Sainte-Beuve entra alors en relation avec la société précieuse du temps : sa sœur est « portraiturée » dans la fameuse galerie des portraits écrits de Mademoiselle de Montpensier ; Bossuet devient son ami; Boileau rime un vers en son honneur; Madame de Longueville et Madame de Sablé l'adoptent enfin comme leur casuiste extraordinaire.

On jugera de l'esprit de notre docteur, par cette lettre qu'il adressait à Madame de Sablé , et qui, traitant du jansénisme, est assez intéressante (1).

« On vous a dit vrai, Madame, feu Mgr l'archevê que de Paris a défendu la lecture de la brochure de Jansénius et de tout ce qui était, ou ce qui serait fait pour et contre ce livre défendu. Il fit cette défense en publiant la constitution d 'Urbain VIII. Depuis, en publiant la constitution d.Innocent X et d'Alexandre VIII, la défense particulière de ce même livre et de tous les autres pour sa justification a été formulée. La permission d'un nonce ne serait pas suffisante pour lever la défense de l'evêque. Je vous avoue qu'on n'a pas eu toute la déférence qui était due à ces défenses, et qu'on n'a point laissé de lire ce livre, d'écrire pour sa justification et de lire les écrits faits pour cela. Il y en a qui ont voulu dire que ces défenses n'ont point été reçues, et partant que maintenant elles n'obligent pas. Pour moi, je serai toujours de l'avis de la soumission. Mais comme l'écrit que vous avez n'est ni la traduction de ce livre, ni un écrit fait pour sa défense, et que vous m'avez dit qu'il ne contient rien des propositions condamnées, lesquelles vous voulez condamner de tout votre cœur avec l'Eglise, et que vous ne lisez cet écrit que pour votre instruction de la religion catholique, c'est ce qui a fait, Madame, que je me suis contenté de vous dire que vous préfériez garder, sous nrétexte d'instruction morale, de vous embarrasser dans les propositions condamnées, et que vous étiez obligée en cela, comme en toute autre chose, à vous soumettre au jugement de l'Eglise. Pour peu

(1) Voir notre livre des Amis de Madame. de Sablé, p. 270 (1 vol in-8°, Dentu. 1865).

que vous ayez de peine de cette défense, vous ferez bien de laisser la lecture de cet ouvrage, c'est mon sentiment.. »

Peut-être Jacques de Sainte-Beuve aurait-il mieux fait de dire en deux lignes à la marquise de ne pas lire ce livre, mais on devine aisément qu'il n'était pas l'homme des partis brusques et violens.

Notre docteur termina sa vie paisiblement, et même avec un certain éclat (15 décembre 1677). Assidu à ses devoirs, « ne sortant que rarement, hors la messe, » il l'écrit à Madame de Sablé. Jacques de Sainte-Beuve était fort recherché ; de nombreux et solides amis venaient souvent dans son petit salon de la rue Pavée — lequel existe encore : — on y voyait Mathieu Feydeau , Porcher, Bussy de Lamet. ami du'cardinal de Retz, et qui cherchait alors à expier une vie trop mondaine en se vouant à l'assistince des condamnés à mort ; Gassendi, Habert de Montmort , l'abbé du Hamel , etc. Jacques de SainteBeuve laissa un frère, prêtre également, mais qui eût le bon sens de ne concevoir aucune prétention de rivalité et chercha seulement à attacher plus intimement son nom au sien , en publiant quelques-unes des œuvres qu'il lui légua inédites en mourant , car Jacques n'avait rien voulu laisser imprimer de son vivant.

La branche parisienne des Sainte-Beuve s'éteignit avec cet honorable ecclésiastique, mais l'un des rameaux demeurés normands, a subsisté jusques à nous , et c'est à l'un de ses représentans, magistrat éclairé, que nous devons ce livre dans lequel on rencontre une foule d'anecdotes piquantes , d'incidens curieux, sans oublier de très importans détails sur le commencement du Jansénisme. J'aurais bien envie de critiquer, en finissant, la forme trop humouristique de bon nombre de pages de cette biographie, ce sont des plaisanteries peu appropriées au sujet ; mais l'auteur, d'avance, a déclaré que ce travail a été composé sans arrière-pensée de publicité et pour un \* ami seulement. Je le crois sur parole, et j'en resterai là, en constatant que, sans cette excuse, il y aurait fort à dire.

XLV.

28 FÉVRIER 1866.

Nouveaux Samedis, IIe série , par Armand de Pontmartin, 1 vol. in-18, Paris, Michel Lévy, 1866.— Los Contes de la famille , par Edouard Ourtiac. - M. le duc s'amuse, par Charles Monselet, 2 vol. in-'18, le même.— En'rée de François I" dans la ville de Béziers, publiée .et annotée par Louis Domairon, in-18, Pans, Aubry,

1866.

C'était jadis un grand événement que l'entrée du souverain dans une des villes de son royaume. On en parlait longtemps à l'avance; on en parlait encore davantage longtemps après : les fonctionnaires municipaux avaient fort anoure , d'abord pour trouver de l'argent, — ce dont aujourd'hui les villes semblent toujours regorger, — ensuite, pour parvenir à obtenir une mise en scène convenable , nos pères ne possédaient aucun Gandillot pour entreprendre ces embellissements officiels ; ils devaient avoir recours à leurs seules ressources locales, à leurs artistes. Il faut dire aussi que, par suite, chacun dans la ville s'en mêlait, chacun mettait son orgueil à ce que-les choses pussent être disposées pour le mieux, et, en somme. le pittoresque y gagnait, parce que chaque ville, alors, avait son arrangement spécial. au lieu, comme de nos jours , de présenter invariablement partout les mêmes décorations de carton , les mêmes feux d'artifices, les mêmes arcs-de-triomphes, les mêmes drapeaux et les mêmes guirlandes.

Ces réflexions me venaient naturellement en lisant la relation de l'entrée de François 1er dans sa bonne ville de Béziers, publiée par M. Domairoi, et précédée d'un très curieuse introduction.

François 1er avait fait, pendant sa captivité en Es-

pagne, le vœu de se rendre en pèlerinage à NotreDame du Puy et à Saint -Sernin de Toulouse. Redevenu libre, le roi crut pouvoir acquitter l'un de ces vœux par procuration , et le premier président du Parlement de Toulouse fut chargé de remplacer le roi à Saint-Sernin. Plusieurs années s'écoulèrent ensuite sans qu'il fut question du pèlerinage du Puy ; mais en 1533, ayant dû partir pour se rencontrer avec le Pape à Ma.-seille , François 1er se décida à disposer son itinéraire de façon à décharger sa conscience de l'obligation qu'il s'était imposée : c'est en sortant du Puy qu'il se rendit à Béziers , et le greffier-rédacteur de la maison consulaire de cette ville nous a conservé une relation minutieuse de ce grand événement. local : c'est ce document que publie

M. Louis Domairon.

La municipalité de Béziers fit largement les choses : à la première nouvelle de la datj précise de l'arrivée du cortége, — lequel comprenait le roi , la reine, leurs cinq enfants , le roi de Navarre, le duc de Vendôme , le comte de Saint-Pol , le comte de Nevers, le duc de Longueville, le marquis de Rothelin, le duc de Nemours et plusieurs autres princes du sang, — les consuls firent nettoyer les rues et les maisons, visiter et « retenir les meilleurs vivres, » préparer de provisions de foin et d'avoine , armer quatre cents miliciens volontaires et voter une somme de 3,000 livres « pour présents , pavillons, arcstriomphans et autres frais nécessaires »

CeL argent fut bien employé. Un arc-de-triomphe fut élevé à l'entrée de la porte , près de laquelle on simula une montagne peinte en verdure, sur laquelle flottaient les bannières aux armes du roi de la province du Languedoc et de la ville de Béziers On y lisait, en outre, une devise rappelant sous forme de calembourg le nom du gouverneur général de la province Mont d'amour morant cy (Montmorency).— Ce monument était uniquement destiné à faire honneur au digne connétable arrivant à Béziers Il fut aussitôt après son installation , démoli et remplacé par un immense arc à t'antique, orné de peintures de marbre , d'écussons et de devises ; au-dessus une tribune sur lesquelles étaient placées trois belles jeunes filles « de beauté superlative et d'exquis accou-

trements» représentant la ville de Béziers , l'Obéissance et la y au té ; à 1 approche du roi , un ressort fît descendre cette tribune et les trois jeunes beautés s avancèrent vers lui , lui offrant les clés et prononçant quelques compliments rimés « de leurs si très déliés goziers et voix sereines. » Le roi se mit sous un dais fort riche et se dirigea vers l'évêché au milieu d'un cortège brillant , salué par des salves de mousqueterie et des cris enthousiastes.

Le soir, les consuls vinrent offrir à la cour des vins délicieux, des fruits et des sucreries ; le lendemain, ils apportèrent au roi, à la reine et aux enfants de France de magnifiques pièces d orfèvrerie dont le greffier de Béziers nous a conservé une exacte description, fort intéressante pour 1 histoire artistique : puis ils surent arranger des divertissements pour que leurs augustes hôtes pussent emporter un excellent souvenir de leur séjour.

Cette publication est très soigneusement faite , élégamment imprimée, comme d ailleurs tout ce que notre excellent libraire Aubry consent à éditer. M. Domairon a eu une excellente pensée en faisant connaître ce document , et il a raison, en ajoutant qu'il n'est pas sans valeur même au point de vue littéraire. Le style du greffier de Béziers est imagé , correct et a toutes les qualités de la vraie narration. Dans toute la langue d'oc aucun contemporain ne s'est chargé d'un récit aussi accentué, aussi riche en détails. Comme page écrite au xvie siècle , la relation de l'entrée de François Ier dans la ville de Béziers présente une incontestable valeur.

C'est toujours un plaisir pour moi que de voir paraître un nouveau livre de notre élégant critique, M. de Pontmartin. J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de noter ici l'estime particulière que m'inspire son talent, la valeur de son appréciation et la forme polie, quoique souvent très vive, de sa critique. Je n'insisterai donc pas à ce propos, convaincu d'ailleurs de n'apprendre rien à mes lecteurs ; je dirai seulement que ce livre est à tous égards digne de ses devanciers.

On ne peut pas songer à rendre-compte d'un livre de ce genre; comment prétendre analyser des analyses, critiquer des critiques ? Le nom de l'auteur est

une étiquette suffisante pour indiquer dans quelle tendance le travail est fait et quelle importance on doit y attacher : or le nom de M. de Pontmartin renseigne suffisamment pour satisfaire les plus inquiets. Mais je ne puis cependant me refuser le plaisir de m'arrêter un moment sur la belle étude placée en tète de ce volume et consacrée à la reine Marie-Antoinette et à son groupe. Je ne veux pas m'occuper de récentes publications dont la dernière reine de France a été l'objet dans ces derniers temps, mais il me semble permis de recueillir l'opinion personnelle de M. de Pontmartin sur cette grande princesse et de procurer à mes lecteurs le plaisir de lire ici quelques passages de cette remarquable étude.

M. de Pontmartin insiste avec raison pour faire connaitre Marie-Antoinette par le côté du caractère; il ne peut être, en effet, véritablement apprécié avec équité que depuis deux ou trois ans , c'est-à-dire depuis la publication de volumineuses correspondances de la reine, de Madame Elisabeth, de Madame de Lamballe et de leurs intimes amies ou de leuis dévoués serviteurs, données au public par d'intelligents armateurs.

Comme le remarque M. de Pontmartin , trois quarts de siècle se sont écoulés depuis la Révolution, et trois phases se sont successivement produites à l'égard des jugements portés sur elle et sur ses conséquences par ceux qui ont souffert de ses excès ou réclamé le droit le la flétrir : la phase passionnée, la phase sentimentale et celle où nous entrons, « celle, où, munis de documents nouveaux. mûris par d'autres épreuves, avertis par d'autres malheurs, nous tâchons de concilier le sentiment avec la raison, la passion avec l'équité. » L'impar-' tialité était au-dessus des forces humaines, tant que la blessure a saigné, comme M. de Pontmartin le remarque judicieusement : on ne pouvait raisonnablement le demander à une génération décimée par cette prétendue bienfaitrice, ou à des hommes dont l'enfance s'était passée, à voir pleurer, souffrir et mourir. Mais la distance a insensiblement amoindri ces chaos, diminué ces secousses, cicatrisé ces cruelles blessures. Aujourd'hui le champ est véritablement libre : l'œuvre de réparation peut s'accomplir

et les documents nouveaux ne manquent point au procès. Après avoir vu et entendu Marie-Antoinette, Madame Elisabeth, Louis XVI, la princesse de Lamballe, il n'est plus permis, ni possible de s'en tenir à l'éloge vulgaire ou aux déclarations banales. M, de Pontmartin prévoit déjà une quatrième phase en voie de formation; c'est l'époque où la poésie prendra la place successivement occupée par la polémique, par le panégyrique et par 1 histoire; la poésie réclamera alors comme siennes ces vertus et ces grâces, ces majestés et ces infortunes, ces Marie Stuart sous Bothwell ou sous Rizzio.

Mais nous n'en sommes encore qu'à la période d'apaissement et d'histoire , à celle où il est permis d'envisager sous son véritable jour la conduite de la reine Marie-Antoinette et de reconnaître à la fin son courage, son honorabilité parfaite et la logique de la politique suivie par elle et qui étaient incontestablement la seule que put pratiquer la reine de France, la mère du Dauphin. Nous n'entrerons pas dans le procès actuellement pendant et dans lequel l'authenticité de quelques-unes des lettres de la reine est incriminée pour les recueils de MM. de Hunolstein et Feuillet de Conches. L'immense majorité de ces documents est incontestée et incontestable; c'est tout ce qu'il nous faut pour constater que la reine n'a jamais été si grande et si universellement appréciée que depuis que la foule a été admise à pénétrer les secrets des correspondances intimes , que leur auteur ne destinait certainement jamais au dangereux lion- neur de la publicité.

Ces lettres , en effet, au point de vue politique contiennent les révélations les plus importantes; elle s seules découvrent la pensée de la reine pour laquelle la Révolution était toute d'une pièce ; elle ne voyait et elle ne pouvait voir devant elle dans cette minorité qui s'agitait qu'une minorité fâcheuse et méchante, menaçant à la fois sa famille et le pays.

« Voilà la note dominante, la note juste, dans toute cette orageuse phase , qui va de la prise de la Bastille à l'épisode de Varennes. Dès lors , quelle était la pensée et qupl était le devoir de Marie-Antoinette ? Se faire l'alliée, la souveraine de cette majorité honnête , découragée et vacillante ; appeler à

son aide une force matérielle et morale , qui permît à la Royauté de traiter avec la Révolution au lieu de la subir. Fille de la grande Marie-Thérèse , sœur d'un puissant empereur, croyant, — et la suite lui a donné raison, —à une sorte de solidarité entre les principaux souverains de l'Europe, elle voulait, non pas attirer en France les armées étrangères, non pas se voir défendue contre les Français par les Autrichiens et les Russes, mais fortifier les résistances, hélas 1 trop faibles de la conscience publique, en y ajoutant, de la part des puissances , une grande démonstration plus diplomatique que militaire. Elle voulait, pendant qu'il en était encore temps , mettre le parti violent de la Révolution dans l'alternative, ou de se voir à la fois renier par les honnêtes gens, ou d'abdiquer en faveur de la majorité modérée et de la laisser maîtresse de régler entin avec la monarchie des conditions de stabilité, de dignité et de paix. Qu'il y ait eu illusion , erreur d'optique , inconsistance d'idées, résultant de la rapidité et de la mobilité des événements, c'est possible ; il n'en est pas moins vrai que cette étrangère . ironiquement qualifiée d'Autrichienne avant que l'on fit de ce mot son arrêt de proscription et de mort, cette princesse, maintenue en tutelle par les méfiances ou des traditions de cour, cette royale bergère de Trianon, n'aimant qu'à s'amuser et à s'étourdir, mal secondée, médiocrement conseillée, eut, en somme, l'honneur de juger sainement la situation, de comprendre le seul moyen de salut, de se tenir, malgré ses préventions et ses angoisses personnelles, également éloignée des réactions anti-nationales qui pouvaient servir de prétexte aux fureurs révolutionnaires , et des corruptions absurdes ou coupables qu'elle avait le droit de haïr. »

Tout ce travail de M. de Pontmartin est remarquablement réussi : le fond et la forme sont également dignes des plus grands éloges, et tout homme de bonne foi sera obligé, quelque soit son sens politique, de reconnaître la parfaite et impartiale exactitude de ces appréciations.

Je finirai par la petite pièce, en rapportant cette piquante anecdote racontée par M. de Pontmartin :

« Je ne puis résister, dit-il à propos de cette fameuse Bastille qui servait à museler le pauvre peu-

pîe, au plaisir de rappeler une anecdote, que raconte, d'une façon charmante, le spirituel vicomte d'Yzarn de Freyssinet. Un de ses grands-oncles, le comte de S...,très-bon gentilhomme, mais fort irascible, avait, dans un accès de colère, tué un de ses gardes. Condamné à mort, comme assassin volontaire , il avait vu, grâce à sa naissance illustre, à de hautes influences et à l'odieux régime des privilèges qui in-" dignaient alors les âmes sensibles, sa peine commuée en une détention perpétuelle à la Bastille. Il était encore — à peu près seul, — enfermé , le 14 juillet

1789. Ce comte de S... fut tout naturellement une des intéressantes et malheureuses victimes du despotisme et de l'arbitraire , délivrées par cette première victoire de la Révolution, et, après avoir gémi dans les fers, saluant la radieuse aurore du règne de l'égalité. Qui donc était peuple, le garde assassiné ou le grand seigneur prisonnier? »

Je citerai, en terminant, deux nouveaux volumes de la collection des élégants in-18 de la librairie Michel Lévy. Pour l'un j'avoue que mes éloges seront faibles : Monsieur le duc s'amuse, n'est pas une nouveauté, et certes, on pouvait trouver mieux pour les honneurs de la réimpression dans les œuvres de Monselet, un des auteurs les plus amusants et les plus humouristique de notre littérature contemporaine. J'aime mieux les Contes de famille de M. Edouard Ourliac, un nom qui a souvent diverti nos heures de récréation pendant notre petite jeunesse, et qui vient de nouveau nous narrer de si bonnes historiettes comme Tambour et Trompette, comme l'Hôtel du boulevard, comme le Gendarme. Le nouveau livre se termine par ces sages conseils profondément vrais dans leur forme légère :

« Ecoutez donc, enfants, et méditez ! Si vous ne vous persuadez des vérités que j'essaye de faire sen tir, si vous n'écoutez de bonne heure la voix de vos maîtres et de la raison, si vous ne lisez assez tôt de vieux et excellents livres, si vous oubliez Dieu, si vous usurpez violemment votre liberté , quand l'on 1 vous livre à vous-même, si vous ne vous mettez dans l'esprit que romans et fadaises, si vous ne consultèz sur le choix d'un état sur des illusions de la jeunesse et de la vanité; bientôt sans état, sans direction,

sans ressources, sans études et sans loisir d'en faire, abusant de votre temps, de votre plume et des dons que Dieu nous a faits, vous serez obligé un jour d'écrire des petits livres comme celui-ci. »

Cette fin est trop modeste ou trop sévère, et pour nous, nous serions bien heureux d'avoir pu en être réduit à écrire des œuvres comme la Marquise de Montmirail, charmante étude des mœurs de la province, ou la Confession de Nazarille.

XL VI.

5 AVRIL 1866.

Histoire de Sainte Monique, par l'abbé Bougaud,

1 vol. in-octavo, Paris, Poussielgue, 1866.

Voilà certes l'un des plus beaux livres que l'on puisse lire,et l'on aime à penser qu'il a été écrit sous l'inspiration de l'éminent prélat qui siège à Orléans et édifie autant le monde catholique parsa piété qu'il enchante le monde lettré par son éloquence et son savoir. M. l'abbé Bougaud a déjà fait ses preuves, en publiant, il y a trois ans, une excellente histoire de Sainte Jeanne de Chantal, dont le succès, d'ailleurs, a été aussi complet que rapide. Aujourd'hui il entreprend d'écrire la vie de sainte Monique, et de cette biographie,qui est en même temps une savante étude antique, il fait véritablement le « Livra des

Mères. »

M. l'abbé Bougaud en prenant la plume a eu deux buts: d'abord de faire connaître dans les plus grands détails l'existence de la mère de saint Augustin, puis de démontrer l'influence que peut avoir la mère sur son fils, quand elle le veut. M. Bougaud ne prétend pas soutenir que le fils puisse toujours être pré-

servé par celle qui lui a donné le jour , mais il affirme qu'elle doit toujours le ramener. Il y a dans l'introduction, à ce point de vue, d'admirables pages. bien faites pour consoler ces mères qui : — le nombre en est assez grand malheureusement dans notre Isiècle, — voient leur fils leur echapper pour se laisser entraîner par les horreurs des passions.

« Je le disais un jour écrit M. l'abbé Bougaud, à une mère chrétienne, que tourmentait l'avenir de son jeune fils, et qui me confiait ses inquiétudes, je lui disais : — De quoi avez-vous peur? Votre fils sera ce que vous le ferez : bon, pur, noble et généreux, brave, craignant Dieu, n'ayant point d'autres craintes, si vous-même vous avez ces vertus dans 1 âme, et si vous savez les lui mettre si profondément au cœur que rien ne puisse les en arracher jamais? — Vous croyez? me dit-elle; mais les passions, mais l'air corrompu du siècle, mais tant de périls qu'une mère ne peut ni prévoir, ni conjurer? — Des périls qu'une mère ne peut prévoir, il y en a sans doute, reprenais-je: des périls qu'une mère ne peut conjurer, il n'y en a point, si elle sait employer les forces que Dieu lui a données. Et dût l'enfant succomber un instant au mal, le jour où la mère voudra, il sortira de l'abîme et renaîtra à la vertu. — Le jour où sa mère le voudra! — Oui, veuillez seulement. — Et si je le veux de toutes les puissances de mon âme, je sauverai mon enfant? — Oui, certes 1 — Eh bien! je le voudrai, reprit-elle avec un accent et un geste que je n'oublierais jajnais. Et elle l'a voulu, en effet, cette noble et chrétienne mère; elle le veut encore. — « Voilà, ajoute M. Bougaud, la doctrine du livre que j'offre aujourd'hui au public chrétien. »

Je ne referai pas ici la biographie de saint Augustin ; car en racontant la vie de sainte Monique, il est impossible de ne pas constamment parler de cet admirable docteur catholique, auquel ses chûtes même ont prêté une puissance encore plus grande, parce qu'il a pu se relever à l'âge où les passîons sont peut-être le plus à redouter. Je veux seulement indiquer la manière dont M. l'abbé Bougaud a composé ce livre, et citer ici quelques passages qui m'ont paru des plus saillants. Je partais pour ma triste

course, au moment où cet ouvrage m'a été remis, et je puis affimer qu'il m'a fait paraître les heures de deux pénibles journées singulièrement courtes, en même temps que sa lecture rendait le calme et la paix à mon esprit passablement assombri.

M. -l'abbé Bougaud nous conduit d'abord sur la terre d'Afrique, à Soux-Arras, pauvre village arabe construit sur l'emplacement de la ville de Thagaste : c'est là qu'habitait la famille de Monique , c'est là que naquit Monique et ensuite qu'Augustin vit le jour, et notre auteur trace, à ce propos , un tableau tellement exquis que je ne puis résister au plaisir de le citer en entier :

« Vers le milieu de la route, des ruines de Carthage à celles d'Hipoone, à peu de distances du fameux champ de bataille de Zama, au versant de deux collines que dore le soleil levant et qu'ombragent de touffus oliviers, il est un simple village que les Arabes nomment, aujourd'hui, Soux-Arras. Ses blanches maisons, encore peu nombreuses , s'élèvent sur l'emplacement d'une ancienne ville romaine appelée Thagaste, mais elles n'en occupent qu'une partie. Dans l'autre,qui était assez considérable, sur un large plateau formé de plusieurs memelons, on aperçoit de grandes ruines qui dorment au soleil, à moitié enterrées par le sable. Des touffes d'acanthe, des caroubiers, de belles angéliques croissent à travers ces débris et leur font un peu d'ombre. Au pied des plateaux s'étendent des prairies et des champs , traversés par plusieurs cours d'eau qui les rafraîchissent, et qui vont se perdre dans la Medjerda , l'ancienne Bagrada des Romains; plus loin, des terres incultes et ensablées que l'homme n'a point encore reconquises sur le désert , et enfin, de belles et profondes forêts de chênes-liéges qui terminent l'horizon par un rideau de verdure. Au delà est la mer, avec son calme et ses orages. »

Nous assistons au début de Monique dans la vie et nous devons constater les judicieux rapprochements à l'aide desquels l'auteur détermine,avec une exactitude évidente, la position de la famille de l'enfant. Elle grandit en montrant, chaque jour, une plus grande ardeur religieuse , une solidité rare de jugement et une soumission exemplaire : M. Bougaud me satis-

fait moins , quand il cherche à expliquer comment des parents chrétiens , tels qu'il nous a montré le père et la mère de Monique, ont. pu marier leur fille à un homme comme Patrice , violent, emporté , peu riche, débauché et par-dessus tout païen : la jeune fille se soumit à regret, à ce qu'il paraît , mais elle céda. « Au moins est-il certain qu'après avoir beaucoup prié et reçu en échange (car nulle prière n'est perdue) des trésors de foi et de générosité, ignorante ou résignée, elle parut à l'autel avec un éclat de vertu qui attendrit tout le monde. »

Le tableau de l'intérieur de Patrice et de Monique est très instructif , et très triste : on y assiste à une lutte incessante , lutte dans laquelle Patrice l'emportait toujours et où se brisait le cœur de sa femme : à ce propos , M. l'abbé Bougaud fait avec raison remarquer combien, de nos jours, pour n'être point païens, nombre de maris sont aussi affligeant que Patrice ; mais malheureusement les Moniques sont rares.

Trois enfants naquirent successivement et créèrent à Monique une douce occupation.Augustin fut l'aîné; c'est aussi le seul sur lequel , grâce à ses précieuses confessions, nous soyons complètement rense gnés. Du premier jour , il semble que la mère devinât le rôle auquel son fils éta;t appelé , les périls par lesquels il devait passer : du premier jour, elle s'appliqua à se faire aimer de lui et elle commença à adresser à Dieu une fervente prière, qui, suivant M. Bougaud (et je me plais à partiger son opinion) l'ont sauvée. Nous voyons alors Monique triompher d'une belle-mère qui d'ennemie devint une amie , presqu'une admiratrice : sa constance l'emporta même sur l'obstination de Patrice, et après de longues années de désordre, elle le ramena à elle et eut la consolation de le voir mourir baptisé-et chrétien repentant.

Que dirai-je ensuite, Monique ne semble plus désormais vivre que pour Auguste. Celui-ci céda de bonne heure aux séductions des plaisirs, à Thagaste, à Carthage, bientôt à Rome, à Milan, il se montra le même. M. l'abbé Bougaud cependant relève une grave erreur constamment répétée : on a présenté Augustin comme plongé dans la débauche ; rien n'est moins

vrai. Augustin céda à un coupable entraînement,s'attacha à une femme qu'il aima avec constance pendant quinze années, qui lui donna un fils, admirable sujet qui parut véritablement prédestiné, mais qu'il n'éponsa jamais, sans doute, parce que d'autres liens lui interdisaient cette femme. Mais, déjà , aux. exagérations qu'on se plaît à admirer quand on parle d'Augustin, il y a loin, et l'on peut dire au contraire que jamais le fils de Monique ne tomba dans les excès avec lesquels ses contemporains se déshonoraient àCarthag? et àRome.C'était pourtant trop encore pour une mère comme 12 veuve de Patrice, et ees écarts torturaient son cœur, sans cependant le décourager; à chaque épreuve elle priait, toujours avec la même ardeur, avec la même foi, avec la même confiance.

Rien ne manqua pour ébranler cette admirable énergie. Augustin, après avoir cédé à la fougue des passions, céda aussi aux doutes qui l'assaillaient de toutes parts; il se laissa entraîner par les dangereuses doctrines manichéennes, et il devint un des plus ardents soutient de cette détestable secte, à ce point qu'une fois, vaincue dans sa résignation, Monique le chassa de chez elle; mais dès le lendemain, elle alfa' le rechercher, se contentant de redoubler ses prières.' Augustin ne persista pas longtemps dans une erreur dont il reconnut bien vite l'inanité, mais ce fut alors pour se laisser aller au doute le plus absolu, à la négation totale des idées religieuses. C'est dans ces dispositions qu'il vint à Naples,qu'il prit à Milan, possession d'une chaire d'éloquence. Mais Monique avait franchi '.es mers pour le suivre, et elle avait confié sa douleur au grand archevêque Anbroise. Il faut lire dans le récit de M. Bougaud l'admirable travail, le véritable miracle qui amena la lumière dans l'esprit d'Augustin, et le fit ce qu'il a été, l'une des colonnes les plus solides et des gloires les plus pures du catholicisme.

On sait le reste. La joie de Monique fut immense, sans nuage, mais elle dura peu ; moins d'un an après cette conversion, pour laquelle elle avait prié toute sa vie, comme elle allait s'embarquer pour retourner en Afrique, avec son fils, elle mourut presque subitement à Ostie, mais sans regret, avac la conviction d'être un jour rejointe dans le ciel par

celui qui demeurait encore sur la terre pour édifier et instruire ses contemporains.

Je le répète : peu de livres me semblent mériter autant de louanges que celui de M. l'abbé Bougaud; après en avoir donné une brève et sèche analyse, je voudrais mettre mes lecteurs à même d'apprécier l'élévation des idées de l'auteur. l'élégance de son style, 1 éclat de son récit Je vais choisir au hasard quelques passages. — Voici d'abord un croquis de Carthage, au moment où Augustin vint s'y établir pour terminer son éducation.

« Carthage, reconstruite au moment le plus brillant de la civilisation romaine, était, par son luxe et ses richesses, une des premières villes de l'empire. Elle ne le cédait ni à Antioche, ni à Alexandrie. Plus jeune que ces deux villes, elle avait cet aspect d'une ville neuve, qui plaît moins aux esprits d'élite, mais davantage à la foule. Un beau port, récemment creusé par Auguste, de larges quais , des rues longues, droites, aérées, arrosées de fontaines, pleines de peuple. L'une de ces rues, la rue Céleste, était remplie de temples; une autre, celle des Banquiers, étincelait de marbre et d or.

« Plus loin c'étaient de grandes fabriques d'étoffes précieuses , des marchés de blé , de fruits , de bestiaux , des changes de monnaies, tout le bruit d'une ville industrielle et commerçante , où vivait le vieil esprit carthaginois. Avec cela, elle ne négligeait pas les le tres. Peu grecque d'instinct et de goût, toute latine, tournée vers l'Occideut plutôt que vers l'Orient, elle était pour le mouvement intellectuel, sorti de Rome, ce qu'Antioche, surtout Alexandrie, avaient été pour celui qui venait de l'Orient et de la Grèce, un entrepôt et un foyer. Ses écoles, que l'on reconnaissaient à de longs voiles blancs qui flottaient à la porte , étaient nombreuses et célèbres; on y enseignait l'éloquence, la grammaire, la philosophie ; et toute la jeunesse de l'Afrique y atlluait ; une jeunesse intelligente, mais légère, dissolue, sans frein, acclamant aujourd'hui un professeur et le lendemain entrant en tumulte dans sa classe , et brisant tout avec fureur ou moquerie. Les jeunes gens qui donnaient le ton à tous les autres, les plus licencieux et les plus élégacts, ava ont pris ou reçu un sobriquet dont

ils se faisaient gloire : ils se nommaient Eversorés, les renverseurs et les tapageurs. Aux lettres encore Carthage joignait le goût des arts. On représentait sur ses théâtres les chefs-d'œuvre de l'art grec et les plus belles œuvres de l'art dramattque romain. Elle y joignait aussi les jeux du cirque , les combats d'animaux et de gladiateurs. »

Puis cet autre tableau de Rome, bien fait pour effrayer Monique à la nouvelle qu'Augustin allait s'y fixer :

« Rome, en effet , n'était pas transfigurée alors comrve elle l'a été depuis. Ce n'était pas encore ce doux pays, plein de saintes images et de dômes tranquilles, où l'on va pour oublier le monde, et reposer son âme dans des souvenirs et des sentinents qu'on ne trouve que là. Aux yeux d'une chrétienne et d'une sainte, à la fin du IVe siècle , Rome était encore la persécutrice de Dieu; le lieu d'où étaient sortis les ordres qui avaient fait couler des flots de sang et immoler des milliers de martyrs; la terre où le paganisme, chassé de partout depuis cinquante ans, s'était réfugié et où il conservait encore son empire ; le foyer persévérant des mauvaises mœurs, des théâtres impurs, des danses coupables. Jérôme y avait récemment fait naufrage, et le souvenir des dangereu ses assemblées de Rome, tourmentant le grand athlète du désert, venait de lui arracher'des paroles de repentir et d'effroi, qui étaient encore toute fraîche dans l'esprit des chrétiens. »

On n'ignore pas que c'est à Milan que, frappé enfin de la grâce , Augustin sentît la lumière divine éblouir sa vue et en ce moment fut comme inondé par le flot de la vérité.

« On montre encore a Milan . ajoute M. l'abbé Bougaud, la petite chambre où priait sainte Monique, le jardin dans lequel se sont passées ces scènes émouvantes, et dans lequel Augustin fut vaincu par Dieu. On les montrera longtemps; et quand les âges, qui ne respectent rien , auront dispersé les dernières pierres de cette maison, on en visitera encore la place avec une admiration attendrie. La beauté de ce jeune homme, en qui brillaient à la fois toute la flamme du génie et toute la tendresse de l'âme ; ses fautes, et au milieu de ses fautes, ses glorieuses tris-

tesses, qui lui font une place assurée dans la sympathie de tous les cœurs, innocents ou coupables ; sa longue résistance à la grâce , ses cris et ses débattements d'aigle blessé qui ne veut pas se rendre ; et en face des résistances, la patience de Dieu qui lui ménage la lumière avec une si délicate tendresse, et qui, victorieuse enfin, sans contraindre sa liberté, 1 élève des abîmes des doutes et de la passion aux plus hauts sommets de la vérité, de la pureté et de l'amour divin ; et , par dessus tout, pour donner à cette histoire je ne sais quoi d'achevé , les larmes de cette mère incomparable qui ouvre le ciel à force de pleurer, et qui oblige Dieu à venir au secours de son fils ; cc sont là de ces choses que l'humanité n'oubliera jamais, et qui jusqu'à la fin des siècles, l'amèneront, attendrie et meilleure , aux lieux qui en furent les témoins.»

M. l'abbé Bougaud termine son travail en racontant la canonisation de Monique , prononcée seuleméat au XIV° siècle par le pape Martin V, et il donne d'émouvants détails sur les recherches et la découvertes de ces précieuses reliques, recueillies dans le sarcophage même où saint Augustin avait déposé le corps de sa mère ; il parle ensuite de la confrérie des femmes pieuses instituée par le pape Eugène IV, en 1446, sous l'invocation de sainte Monique ; il décrit l'église construite à Rome pour abriter son tombeau ; il poursuit l'historique du culte de sainte Monique depuis le XVI' siècle, époque où il fut si brillamment mis en honneur par saint Frmçois de Sales, jusqu'à l'association des mères chrétiennes qui prend aujourd'hui un si vaste et si bienfaisant développement. Enfin , M. l'abbé Bougaud termine par une dissertation des plus savantes pour démontrer que Soux-Arras est bien positivement l'ancienne Thagaste et déterminer l'emplacement de Cassiacum, la ville où Augustin se retira, après sa conversion , avec sa mère.

Rien ne manque à ce remarquable travail; mais, en fermant ce livre, je recommande encore et par dessus tout la magnifique introduction qui le précède et qui, comme je l'ai dit, explique le zèle déployé par l'auteur : en écrivant cette histoire, il a pensé, avec raison, offrir un puissant remède au mal qui domine

si tristement dans notre siècle. « Aujourd hui, dit-il, le monde n'est guère plus heureux qu'à la fin du xvi\* siècle; les périls ne sont pas moins pressants. Avec les principes, les mœurs ont disparu. L air que respirent les jeunes gens est imprégné de sophismes. Le fover domestique est troublé ; le berceau des petits enfants n'est plus sûr. Jamais peut-être les épouses et les mères, quand elles sont dignes de cette grande mission , n'ont été appelées à de si profondes douleurs. Qu'elles me permettent donc de leur dire, non pas avec l'autorité de saint François-de-Sales , non pas surtout avec le charme de sa parole , du moins avec un cœur qui comprend leurs douleurs et qui sait y compâtir : — Lisez l'histoire de sainte Monique; apprenez de cette épouse, de cette mère, à prier, à pleurer comme elle, à espérer toujours, à ne vous décourager jamais; et n'oubliez pas que si les jeunes hommes courent aujourd'hui de si grands périls , c'est qu'il n'y a pas assez de larmes dans les yeux de leurs épouses et de leurs mères. »

XLVII:

2 MAI 1866.

Bertrand Du Gueschn et son époque , par F. Jamison, traduit par ordre du ministre de la guerre par J. Baissa, 1 vol. in-8°, Paris , Rothschild, 1866. - Histoire de la Restauration, par Alfred Nettement, tomes IV et V, Paris, Lecoffre , 1866.- Histoire de la Grèce , par M. Groote, tomes III, IV, V et VI, Paris, Lacroix, 1866. — Nouveau dictionnaire d'Histoire et de Géographie anciennes et modernes, par MM. D'AultDumcsnil, Dubeux et l'abbé Crampon, 1 gros vol. in-8°, Paris, Lecoffre, 1866.

Nous avons déjà parlé ici des deux premiers volumes du grand travail de M. Groote sur l'ancienne

Grèce. L'historien poursuit avec succès son œuvre ; les nouveaux tomes achèvent de Faire connaître la

Grèce de la légende et nous conduisent jusqu'au fameux épisode des Thermopyles

Je ne saurais prétendre,dans cette revue, analyser ce remarquable ouvrage, qui mérite les plus grands éloges ; mais je puis, au moins , entre vingt passages saillants, citer l'étude consacrée par M. Groote à Homère, vivant au IX\* siècle avant Jésus-Christ, et que notre historien nomme « éponymes » père surhumain de la gent dfs homérides. M. Groole établit nettement les différences qui distinguent l'Iliade de l'Odyssée, qualifiant très-heureusemet le premier de ces poèmes d' « essentillement populaire, s'adressant à des esprits illettrés , mais touchant à des sentiments communs à tous les hommes. » Je ne puis mieux faire , pour bien faire juger la pensée de M. Groote sur cette importante question, que de reproduire ici le remarquable passage dans lequel il la résume :

a Il est , sans doute , plus facile de. sentir que de décrire l'impression que produit et l'influence qu'exerce le récit homérique ; mais l'époque et les circonstances dans lesquelles on sentit cette influence,pour la première fois et de la façon la plus puissante, exclut la possibilité de [ expliquer par des comparaisons compréhensives et subtiles, semblables à celles que renferment implicitement les remarques d'Aristote sur la composition des poèmes. La critique, qui cherche l'explication à son véritable endroit, ne s'éloignera pas beaucoup du poiat de vue de ces auditeurs grossiers auxquels s'adressaient les poèmes dans l'origine , ni de la' sensibilité et des qualités communes à l'esprit humain dans chaque phase de culture progressive. Et bien que les raffinements et les délicatesses des poèmes , aussi bien que leur structure générale, fournissent à la critique un sujpt d'un haut intérêt, cependant ce n'est pas là qu'il faut chercher le secret de l'immense et impérissable popularité d'Homère. Il est encore moins vrai, comme voudraient nous amener à le croire les observations si connues d Horace, qu'Homère soit un maître de sagesse morale de la même famille que Crantor et Chrysippe , et supérieur à eux. On ne peut trouver,

de dessein didactique ni dans l'Iliade, ni dansl Odyssée : un philosophe peut, sans doute, tirer des incidents et des caractères fortement marquas qu'elles renferment, bien des sujets explicatifs pour son enseignement , mais la doctrine morale qu'il applique doit émaner de sa propre méditation. Le héros homérique manifeste des vertus ou des faiblesses, de la férocité ou de la compassion , avec la même vivacité franche et naïve ; il ignore toute règle idéale en vertu de laquelle sa conduite doit être jugée ; nous ne pouvons non plus trouver dans le poète aucune fonction ultérieure au-delà du rôle d'organe inspiré de la muse , de héraut anonyme , mais éloquent, d'aventures perdues, dérobées à la nuit du passé. »

Nous traverserons maintenant les sièdes,pour signaler également la continuation d'un ouvrage, excellent aussi,et appelé à rendre de véritables services en racontant avec impartialité les évènements d'une époque bien rapprochée de nous chronologiquement, et cependant bien éloignée par le mouvement social, qui s'est opéré depuis trente ans. Je veux parler de Y Histoire de la Restnurution de M. Nettement, dont nous avons déjà entretenu plusieurs fois les lecteurs de la Gazette, en leur signalant 1 Importance de cet ouvrage.

Les deux nouveaux volumes contiennent la période comprise entre la conspiration de Didier (mai 1816), et la chûte du duc de Richelieu (juillet 1821): les évènements abondent dans ces cinq années : l'ordonnance du 5 septembre, les élections, les troubles de Lyon, le congrès d'Aix-la-Chapelle, l'avénement aux affaires de MM. Decazes et Dessolles, les nouvelles élections, le succès de Grégoire, l'assassinat du duc de Berry, le rappel du duc de Richelieu au ministère, la naissance du duc de Bordeaux, les congrès de Troppau et de Laybach, la mort de Napoléon, la Charbonnene, tels sont les principaux incidents que M. Nettement avait à raconter et qu'il apprécie avec une grande sagacité, et, je le répète volontiers, avec une réelle impartialité. Il suffit de lire quelques pages de cette Histoire pour comprendre quelle place elle occupera entre tous les ouvrages destinés à retracer les annales de la Restauration. Je

m'arrête là cette fois , me contentant de citer ce jugement sur Napoléon 1er:

« L'histoire n'a de complaisance pour personne. Elle ne peut subordonner son jugement ni aux illusions des uns, ni aux calculs des autres. Elle cherche et elle trouve le vrai Napoléon dans ces lettres où il s'est peint lui-même, avec le despotisme d'une volonté qui regardait les moyens les plus violents et les plus iniques comme légitimes, du moment qu'ils lui étaient utiles; les obstacles cemme des révoltes; les résistances, qu'elles fussent dictées par le sentiment religieux ou le sentiment national, comme des crimes. Elle n'accepte pas ce Napoléon humanitaire et ce César sentimental qu'on a voulu lui imposer. Au point de vue du génie, Napoléon reste la grande figure contemporaine, comme homme de guerre et comme organisateur. Il eut, au sortir de la Révolution française qui avait fait le chaos, l'intuition des deux premiers besoins de la société : la religion et l'administration ; avec l'intelligence qui voit. il eut la volonté qui exécute,quand elle est servie par les circonstances. Il eut, de plus, le génie militaire qui l'aida à voiler le gouvernement absolu sous des trophées. Il dut quatorze ans de règne à ces trois grands côtés de sa nature : l'intelligence des choses politiques et civiles, la volonté et le génie militaires. Il périt par l'abus des principes de son gouvernement, qui était l'omnipotence d'une volonté solitaire, s'imposant à tout et à tous, et qui, après avoir été irrésistible tant que les circonstances le favorisèrent, devait se briser et se brisa dans un duel impossible contre les circonstances devenues défavorables, en partie par suite de ses fautes, en partie par le cours naturel des événements. »

Nous rappellerons aussi cette anecdote également honorable pour les deux personnages en scène :

« Le roi Louis XVIII, le jour où l'on apprit la mort de Napoléon Ier à Paris, montra le haut sentiment des convenances, et le tact qui lui était ordinaire. Le général Rapp, qui était de service au château, semblait vouloir dérober au roi, avec une pudeur virile et militaire, les pleurs involontaires que lui arrachait la nouvelle de la fin de Napoléon. Le roi lui dit : Général, pleurez en liberté; cette fidélité que

vous montrez à la mémoire de celui que vous avez suivi sur tant de champs de bataille vous honore à mes yeux, et me garantit votre fidélité. »

Nous avons à signaler maintenant un nouveau dictionnaire d'histoire et de géographie, composé dans un esprit strictement catholique, sans exagération, assurément, mais aussi sans faiblesse et sans capitulation de conscience. Au lieu d'être l'œuvre d'une réunion de savants et de lettrés, ce qui introduit évidemment une plus grande variété dans l'ensemble du livre, mais infime aussi sa direction, altère sa homogénéité, et rend impossibles un esprit de suite et une certitude de doctrines inattaquables, ce dictionnaire est entièrement rédigé par trois hommes honorablement connus, et dont les noms sont de sérieux garants. Ce dictionnaire est moins étendu que ceux de MM. Bouillet et Désobry, mais, au point de vue religieux, il est plus sûr, plus compétent surtout. Il ne faut pas y chercher de longues études historiques ou biographiques; MM. d'Ault, Dubeux et Crampon se sent proposé de fournir des notes claires et succinctes, rien de plus ; ils se sont même montrés quelquefois trop sobres de détails, mais tous leurs renseignements sont exacts, leurs dates certaines, leurs résumés claires et lucides ; le travail est poursuivi jusques dans ces derniers temps, et comme preuve, je citerai l'article consacré au savant Victor Leclerc.

Un critique très compétent, en appréciant le Nouveau Dictionnaire d'histoire et de géographie, par MM. d'Ault, etc., et en lui rendant hommage, reconnaît que, dans les limites très restreintes où ils se sont trouvés forcément resserrés, les auteurs sont parvenus à montrer une louable indépendance de jugement. comme la lecture des articles Billault, Dupin et Morny le prouveront facilement. Le même critique regrette quelques mots qui se sont glissés dans les notices de Bossuet et Lacordaire, une réserve exagérée à l'égard du cardinal Dubois, — qu'une certaine coterie, soit dit en passant, cherche inutilement à réhabiliter,— un peu de froideur au sujet de Pascal, dont on doit condamner les erreurs, mais dont les Pensées ne peuvent mériter que de larges éloges. Ce sont là d'ailleurs de faibles taches, et ce mot même dépasse de beaucoup ma pensée , je veux dire de légères im-

perfections. Le succès est acquis, et nous sommes assurés actuellement d'avoir sous la main un dictionnaire historique qui peut être placé entre toutes les mains et dans lequel les saines doctrines et la véritable érudition sont également respectées.

Il faut s'étonner que personne n'ait encore songé, en France, à raconter l'histoire de la vie de Bertrand du Guesclin ; pourquoi faut-il qu'un écrivain américain ait eu l'excellente pensée de combler cette lacune ? Nous connaissons , en effet, fort mal la biographie du héros breton, ou du moins fort imparfaitement : nous savons encore moins bien quel grand rôle fut joué par lui au milieu des évènements de son temps. On se contente ordinairement de quelques mots pour résumer les traits saillants de cette brillante existen. ce , toute dévouée à sa patrie d'abord , puis à la passion de la guerre.

Aîné de dix enfants et issu d'une ancienne famille bretonne , Bertrand du Guesclin avait été durement traité par la nature : laid , mal fait, d'un caractère violent, d'humeur indomptable, il passa sa vie à lutter, et, pendant sa jeunesse, il fut souvent battu. Il servit plus tard avec ardeur sous Charles de Blois contre les Anglais, dont il fut toujours l'ennemi acharné, et, en 1361, il entra enfin au service du roi de France comme capitaine d'une compagnie des gens d'armes de ses ordonnances ; en même temps , il recevait en don la vicomté de Pontorson et il épousait une riche héritière , Tiphanie Raguenel, qui avait, en outre , la réputation de connaître l'avenir.

Bertrand inaugura le règne de Charles V par la victoire de Cocherel sur le captai de Buch , général des troupes du roi de Navarre ; mais il fut, peu de mois après, battu et pris à Auray par Chandos (20 septembre 1364 ). Racheté au prix d'une forte rançon, il reçut la mission de débarrasser la France des grandes compagnies qui, depuis la paix, saccageaient les provinces ; il les emmena en Castille, et y rétablit Henry de Transtamare sur son trône. Mais Pierre Je Cruel appela à son secours le Prince Noir et Chandos, lesquels battirent du Guesclin à Navarette, et le firent de nouveau prisonnier (1367). Autre rançon, — Bertrand coûta cher à notre trésor, —

seconde mise en liberté. Les ennemis apprirent bientôt ce que leur avidité devait leur valoir , en se voyant culbutés à Montiel, victoire qui rendit la couronne à Henry de Transtamare.

Du Guesclin rentra en France avec la dignité de connétable, et il commença une lutte acharnée contre les Anglais , lutte par laquelle il les expulsa pied à pied de notre territoire et reprit une à une toutes les provinces que l'eanemi possédait alors, depuis la Guyenne jusqu'à la Normandie, où le roi de Navarre possédait quelques villes importantes. En 1375, du Guesclin crut devoir rendre au roi son épée de connétable, après s'être vu odieusement calomnié, pour avoir hautement déclaré , à l'occasion de la confisca" tion de la Bretagne sur le duc Jean II, que jamais rien ne le contraindrait à combattre contre la liberté de sa province natale; mais il rentra immédiatement en faveur et alla poursuivre les bandes anglaises qui occupaient l'Auvergne : il mourut pendant le siège de Château-Neuf de Randan , et le gouverneur de h place qui avait promis de se rendre, alors que du Guesclin vivait encore, voulut tenir sa parole et vint déposer les clefs de la ville sur le tombeau du héros breton (11 juillet 1380).

Tels sont, en résumé, les principaux traits de la grande existence que M. Janison a entrepris de raconter. J'ajouterai, avec lui, que Bertrand du Guesclin ne fut pas seulement un vaillant soldat, un intrépide homme de guerre , un général habile, mais qu'il ressort de l'étude de sa vie et de toute la chronique contemporaine qu'il joignait à toutes ces brillantes qualités du cœur et de l'esprit une générosité, une bonne foi, une loyauté rares pour son époque : « Personne de son siècle ne fut plus considéré durant sa vie, ni plus regretté après sa mort. »

M. Janison ne s'est point contenté d'avoir devant les yeux Bertrand du Guesclin ; il a compris que le héros ne devait pas être étudié seul, mais que son époque méritait aussi l'attention, et que, de plus, le connétable gagnerait beaucoup à être pris, non point isolément, mais dans le milieu où il a vécu. Ce fut, en effet, une grande époque que ce quatorzième siècle ; ce fut une période de transition d'un régime à un autre, durant laquelle les anciens élémens sociaux

commencèrent à céder la place à des institutions nouvelles , et à subir les transformations qui les devaient peu à peu assimiler aux progrès de la civilisation ; ce fut à ce moment que la féodalité cessa de croître et se mit, au contraire, à reculer devant l'influence rapidement décisive des communes et des hommes d'affaires du tiers-état. Le zèle religieux faiblissait par malheur parallèlement, avec lui la foi, avec lui la puissance , jusque-là incontestée par les masses , de la Papauté, que l'on avait commencé moins respecter , « grâce — l'auteur est protestant — à la captivité de soixante et dix ans subie par cette papauté dans le sombre palais d'Avignon. » L'institution de la chevalerie déclinait; seule, la puissance de la femme se développait et préparait déjà la sociabilité, qui devait si promptement constituer la société nouvelle , au lendemain des dernières guerres civiles.

Tout changeait d'ailleurs : la tactique militaire subissait une transformation radicale ; le système des armées permanentes succédait à celui des levées temporaires ; la littérature romantique disparaissait avec les derniers chants des troubadours ; la langue nationale tendait à prédominer dans la rédaction des actes publics. M. Janison a su saisir tous les traits de ce vaste tableau et en composer un ensemble des plus intéressants , des plus exacts, et qui fait le plus grand honneur à son auteur ; car il y a toujours, ce me semble , une grande difficulté à écrire l'histoire intime d'un pays auquel on est étranger. L'auteur, malheureusement, n'a pu connaître certaines publications récentes et locales qui lui auraient fourni quelques utiles indications , comme le travail de M. Pol de Courcy sur le Combat des Trente ; les Documents inédits sur la découverte du cœur de Du Guesclin à Dinan , par M. Odorici ; les Evêchés de Bretagne , publiés par mon frère et M. Gerlm de Bourgogne. Je me permettrai encore une observation plus importante : M. Janison présente son héros comme « fils d'un pauvre et obscur gentilhomme, sorti des forèts sauvages de la Bretagne, sans aucun des avantages de la naissance ni de 1 éducation. » Il y a là une erreur grave et peu digne d'un livre aussi sérieux. Du Guesclin était plus lettré que

nombre de ses compatriotes d'aujourd hui : il écrivait parfaitement , ainsi que l'on en peut facilement juger par plusieurs signatures authentiques qui sont pàrvenues jusques à nous. Sa famille , loin d être obscure, appartenait à la plus vieille noblesse chevaleresque de la province ; ses ancètres occupèrent constamment, depuis le XIe siècle, la plus grande situation féodale et s'allièrent aux maisons les plus considérables. Enfin , Du Guesclin n'est nullement sorti des « sauvages forêts de l'Armorique, » mais bien , comme ses aïeux , du pays de Dinan , canton où l'on n'a peut-être jamais parlé breton , et qui , dans tous les cas, a été constamment très civilisé.

En résumé, le livre de M. Janison sera lu par tous avec intérêt , profit et agrément : c'est le meilleur travail consacré jusqu'à ce jour à Bertrand Du Guesclin, et il sera toujours l'un des meilleurs que pourra inspirer l'étude de cette grande individualité nationale.

XL VIII.

31 MAI 1866.

Laurette de Malboùsière, Lettres d'une jeune fille da, temps de Louis XV. publiées pour la première fois avec une notice par Mme la marquise de la Grange , 1 vol. in-18, Paris, Didier. 1866. — Histoire de saint Louis, par M. Félix Faure, 2 vol. in-8. Paris, Hachette, 1866.

Pourquoi n'avouerai-je pas avoir pris ce livre avec une certaine hésitation, craignant de me trouver en présence d'une héroïne surfaite , à laquelle d'agréables souvenirs de famille faisaient prêter une valeur exagérée, mais qui aurait été médiocrement digne des honneurs de la publicité? Je l'avoue, au contraire, d'autant plus volontiers que la surprise a été complète. L'introduction , il faut le dire , est

bien propre à disposer favorablement le lecteur; car il est difficile d'écrire un morceau plus court, plus vif, plus réussi; mais quand on a commencé à lire les Lettres de Laurette, il n'y a positivement plus moyen de fermer le livre. On repasse de la .sorte six années des annales de la vie parisienne , de la vie de High-life, comme on dirait aujourd'hui, de la société lettrée et moderne, avec le guide le plus sûr, le plus agréable, le plus sagace, le plus fin que l'on puisse souhaiter.

Nous connaissons par là même la société du dixseptième siècle : la cour, la ville, la bourgeoisie, la province, toute la préciosité grande , moyenne et basse, a été inventoriée; elle n'a plus de secret pour aous, et nous sommes presque mieux renseignés sur elle que sur les événements qui peuvent s'accomplir auteur de nous. Pendant longtemps, au contraire, le dix-huitième siècle était lettre close pour nous, et nous le connaissons encore que très-imparfaitement. On se représente trop ce siècle comme le s;ècle de la légèreté et de l'ignorance , de l'irréligion et de la débauche. A côté des scandales qui sont malheureusement de toutes les époques, le dix-huitième siècle peut fournir aussi de beaux et nombreux exemples, des femmes honnêtes, des hommes élégants et dignes d'estime; comme l'a récemment écrit l'éminent historien de Louvois , en éditant la correspondance du maréchal duc de Noailles, « derrière le rideau de vices effrontés et bruyants qui occupent l'avant-scène , on rencontre, quand on veut bien y regarder, des vertus de famille. A côté même de ces courtisans, héros des chroniques scandaleuses, on en voit d'autres qui ont, par-dessus les défauts et les petites passions de leur état, des sentiments élevés, généreux et patriotiques. »

Laurette de Malboissière précisément fournit un exemple considérable à l'appui de cette observation; elle prouve qu'une femme pouvait être lettrée, aimer le monde, se plaire avec les savants et les gens de lettres, suivre enfin tout un courant qui constitue le charme et le péril du dix-huitième siècle, en demeurant une femme aimable , élégante, en restant aussi fervente chrétienne , remplissant ses devoirs religieux, « bans que rien ne trouble la sé-

rénitéde ses sentiments, dit Mme la marquise de la Grange, son amour pour le beau et sa confiance en

Dieu. »

Geneviève-Françoise Randon, connue dans sa famille sous le nom charmant de Laurette de Malboissière, naquit le 21 décembre 1746 ; elle était fille de Louis Randon, seigneur de Malboissière, qui appartenait à une famille parvenue à la noblesse, au commencement:du siècle, par le capitoulat de Toulouse, et de Jeanne Piquefeu de Long-pré ; son père occupait, à Paris, une position considérable dans la finance et habitait un hôtel , rue Paradis , où se réunissait une société élégante, à laquelle se joignaient bon nombre de savants et d'étrangers ; on y remarquait MM. de La Tour,, de Monlalembert, de Nagu, J'Archiac, de Bonnay, de Vibraye, de Toustain, de Tanlay, de Menou, de Marolles, l'abbé de Bouville , le président deChavaudon , de Gallifet, de Saint-Fargeau, Helvetius, Cassini, La Condamine, Pestalozzi, Hume, lord Beauchamp, MM. Murray, Glover, Weiderburn, Mmes de Montigny, de Bombelles , de Meulan, de La Touche, de Mareuil, de Bonnay, de Mortemart, etc.

Laurette , douée comme elle l'était, ardente au travail, réfléchie naturellement , aimant d'ailleurs le monde et les plaisirs, devait singulièrement se développer dans un milieu choisi et intelligent , comme celui-ci. A quinze ans, elle avait cinq ou six maîtres, et ses lettres témoignent de la facilité avec laquelle elle apprenait toutes les langues, même le latin et le grec. « Je travaille assez, écrit-elle le 17 juin 1762, c'est-à-dire à seize ans , aussi Hérodote e&t déjà l'ien avancé ; je vous manderai quand il sera fini. Je n'ai pas le Jean-Jacques , ni ma mère non plus : on dit qu'il y a des puérilités , mais des choses singulières et bien écrites. J'ai relu, à la campagne,Virgile tout entier. Il m'a amusée on ne peut davantage.» Et elle nous parle avec autant d'assurance des œuvres de Buffon , des cours de Valmont de Bomarc ; l^s plus savants habitués du salon de sa mère : Hume, Helvetius, Pastalozzi , Cassini la mettaient au courant des ouvrages nouveaux et du progrès des sciences. A côté de cela , Laurette n'était pas le moins du monde précieuse, ni bas-bleu , comme on

dirait aujourd h ui ; elle donnait large part au monde, et Mme de la Grange tracp de cette partie de sa vie le plus séduisant tableau.

Promenade, le malin, aux remparts ou au Coursla-Reine, ce qui était alors aussi à la mode que notre tour de lac de trois à quatre heures ; les visites faites ou reçues ; l'Opéra, la Comédie française ou italienne , les pttits soupers , le whist, les bals , les parties champêtres du printemps à Auteuil et à Vincennes, où la plus brillante toilette étaient exhibées et où les carrosses se comptaient souvent par centaines : tout cela absorbait un temps notable, surtout si l'on y ajoute les heures nécessairement consacrée à la coiffure si savante à cette époque et à la toilette. On sent dans les lettres de Mlle Malboissière combien cette âme ardente et intelligente comprenait la vie : il semble qu'elle avait conscience du peu d'années qu'elle devait passer sur terre pour tâcher delà mettre doublement à profit. On trouve de tout dans tes lettres, et ce serait une grave erreur d'y chercher le moindre apprêt, le moindre souci de la publicité : Laurette écrivait naturellement avec finesse et élégance, sans s'en préoccuper, sans prétention: on b voit en même temps donner une charmante analyse d'un drame Saurin, et parle avec détail des malheurs de ses serins et de la santé de maître Brunet, un charmant sapajou qui appartenait à son amie Mlle Meliand ; elle s'occupe de Rousseau, de Montesquieu, de Voltaire, des Jésuites et La Chalotais, de Calas, de Mme de Pompadour, du duc de Choiseul. Rien n'échappe à sa plume : « les anecdotes les plus curieuses et les moins connues ; l'esprit philosophique qui perce dans les réflexions critiques sur le mariage, tel qu'on le comprenait alors, ou plutôt qu'on ne comprenait pas ; sur l'influence de Versailles qui change l'influence de ceux qui y vont.» Et à travers tous ces bruits, tous ces incidents, tout ce brouhaha du monde, Laurette reste constamment la même, bonne, simple, dévouée; elle-même résume son caractère dans ce mot qu'elle écrivait à aon amie et qui la peint tout entière : c'est toujours mon cœur qui te parle, c'est toi qui es l'âme de mon esprit.»

Laurette avait un goût prononcé pour les œuvres

dramatiques et nous trouvons, à la suite de cette correspondance, une longue liste de pièces, tragédies, comédies, pastorales et opéras, composés par elle. Une petite comédie, à laquelle elle donna le titre de l'Epreuve, faillit exercer une grave influence sur son existence : elle y jouait le principal rôle avec Randon de Lucenais , son cousin germain : celui-ci prit au sérieux le rôle d'amoureux qu'il y remplissait : « Lucenais, écrit elle, est très-aimable, doux, honnête, obligeant ; il m'aime de tout son cœur, et réellement je l'aime beaucoup aussi. Il nous est arrivé, hier, une plaisante aventure. Il était venu un instant avant le dîner pour me voir. Mlle Jaillé était dans le petit calinet et moi je lisais auprès de ma table. Il s'est approché de moi, m'a pris la main, comme à l'ordinaire, et me l'a baisée. Moi, tout naturellement, je me suis approchée pour l'embrasser; son premier mouvement a été de s'approcher aussi ; viept un instant de réflexion ; sur le champ nous reculons tous deux en rougissant. Le coup de théâtre (car c'en était un), était plaisant. » Laurette ajoute, quelques jours après,ce passage charmant :

« Savez-vous qu'il lui passe mille idées par la tête, qu'il m'aime, mais si naïvement, si singulièrement, que je ne puis m'en fâcher, et c'est justement de la façon que j'ai toujours eu la fantaisie d'être aimée; ce n'est cependant qu'amitié fort vive de cousin germain; du moins je lui ai fait promettre de ~e la nommer jamais autrement. » Mais le caractère léger de M. de Lucenais devait promptement réduire ce sentiment naissant à une véritable amitié de cousin , et rien de plus ; que faire d'un homme qui « dans le moment où l on s'y attend le moins , et où il a paru touché d'unf réflexion sérieuse , «e lève pour f\*ire une cabriole ? on lui dit là-dessus qu'il ne s'affectera jamais vivement ou que sa douleur passe vite ; il boude et se désespère. »

Il faut bien vite dire aussi que Lucenais pouvait être léger, ma:s un autre acteur de, la troupe ordinaire de Mlle de Malboissière n'avait pas dû peu contribuer à faire remarquer plus aisément en défauts, c'était du Tartre,neveu et héritier de l un des plus riches financiers de l'époque et lauréat de l'Académie. Laurette apprécie promptement les incontes-

tables qualités de ce jeune homme , au sujet d'uquef elle écrit bientôt : « Il a de l'esprit , de l'émulation, de 1 âme, et je suis le seul objet qui 1 occupe après, son devoir. Réellement si l'on se mariait pour soi, je suis bien sûre que je serais la plus heureuse des, femmes. » Les choses marchèrent assez vivement :

1 été suivant Laurette vint chez l oncle du jeune du Tartre et y joua avec lui la plupart de ses pièces : dès lors Lucenais n'est pas seulement oublié : son souvenir même est de trop : « J'ai fait , ce matin une brûlante exécution , écrit-elle en rentrant à Paris , j'ai condamné au feu éternel toutes les lettres de Lucenais , mais condamné sans le moindre regret et avec le plus grand sangfroid ; ce poids me chargeait, il me tardait de m'en débarrasser.»

On suit avec plaisir,dans cette correspondance, les progrès de cet amour naïf , vrai , charmant , qui se développait du consentement de deux familles également heureuses de s'un.r. Un coup soudain vint briser cet avenir qui s'annonçait si calme et si sûre, Une rougeole mat soignée emporta en quelques heures M. du Tartre. « Ecrivez moi , mande Laurette à son amie, ma chère petite ; votre amitié , la tendresse de ma mère, voilà tout ce qui me reste. Le reste du monde n'est plus rien pour moi » (octobre 1765). Le même mal atteignit Mlle de Malboisstère : elle échappa au danger; mais frappée coup sur coup dans son moral, et dans sa santé physique, elle demeura profondément accablée.

Le mariage de Mlle Méliand , l'intime amie à la- quelle elle adressait cette charmante correspondan ce. acheva de décourager Laurette : celte liaison se déserra forcément le jour où Mlle Métiand devint marquise de La Grange. La pauvre enfant chercha vainement à se faire illusion, à vouloir croire qu'il y a encore large place pour elle dans ce jeune ménage. Elle écrivit à la marquise, à ce propos , une lettre de laquelle je ne puis m empêcher d'extraire un touchant passage :

« Je pense bien comme vous, ma chère enfant, quelque part où l'on soit, quelque temps qu'il fasse, quelque isolé qu'on puisse être, lorsque l'on vit avec quelqu'un qui nous est cher et qui nons aime, tout le reste n'est qu'un accessoire dont on se passe bipn ai-

sément. Je ne puis m empêcher cependant de désirer troubler voire têle à tète. Le bonheur, à ce que je pense, s'accroît en se racontant. Vous m'êtes chère depuis longtemps, ma chère petite, vous savez avec quel plaisir je le partagerais; votre mari vous rend heureuse, et vous le rendez heureux; vous ne faites qu'un même être; vous lui communiquerez une partie de vos sentiments pour moi et votre enfant sera sûrement flatté de son amitié. » (16 janvier 1766).

A ce moment Laurette était déjà gravement mala-de. Elle cherchait encore à réagir contre la lièvre qui la » minait, et luttait contre un accablement général qu'elle -ne voulait pas laisser triompher. Mais le mal fut plus fort; elle revint à Paris à la fin de juillet, pour consulter Tronchin ; le 30, elle écrivait encore à son .amie, mais on voit dans ce billet son inquiétude; le silence de Tronchin l'avait singulièrement frappée, .et, en effet, qu'aurait-il pu dire? Trois semaines après, le 21 avril, elle s'éteignait doucement dans les bras de sa mère, regrettant seulement l'absence de son amie.

Telle est la vie simple et émouvante cependant de Laurette de Malboissière; madame la marquée de La Grange en a réuni les principnux traits avec une linesse et un art qui ne surprendront d'ailleurs per- sonne. Cette introduction est écrite avec un véritable talent et mérite, à mon avis, de servir Óe modèle du ■genre Trop souvent les éditeuis se complaisent dans ices notices où ils font trop volontiers entrrr des passages, des lettres, et créent de la sorte, fort inutilement un double emploi. Madame la marquise de La Grange, au contraire, n'a recueilli que ce qu'il fallait absolument pour fixer les traits et le caractère de son aimable héroïne; elle l'a fait en écrivaia consommé et en femme du monde, deux qualités qui, malheureusement ne se rencontrent pas bien souvent. On comprend du reste qu'elle l'ait fait avec un singulier plaisir; l'amie de Laurette, cette femme d'une nature si délicate, et qui se plaisait tant aux choses de l'es- prit, qui devait avoir de si précieuses qualités pour inspirer une affection si dévouée et si ardente. Aille Méliand, enfin, était la grand'mère de M. de La Grange ; ces pages si charmantes à lire pour les étrangers, sont réellement des souvenirs de famille pour leurs éditeurs.

J essayerai vainement de donner à mes lecteurs une idée des lettres même de Laurette. Le récit de sa vie simple et cependant si remplie; peut lui fdire deviner comment Mlle de Malboissière écrivait, sans prétention, au courant de la plume, recueillant les nouvelles , se réjouissant de les communiquer à son amie, sans s'occuper de les trier; la plume court moins vite que sa pensée, on le sait. La littérature et surtout le théâtre tiennent une large place dans sa correspondance; on jugera, du reste, mieux de cette correspondance par une deux citations prises au hazard :

« J'ai pris, hier, votre lettre des mains de Picard, le plus adroitement du monde. Nous passions dans la rue du Chaume, pour aller au bois de Boulogne. Il y passait aussi pour venir chez moi. Je l'ai aperçu, je l'ai appelé, et sans que le caresse s'arrêtât, j'ai pris la petite lettre. Tu m'as inquiétée, mon cœur; je n'aime pas à t'entendre dire que tu as moins d'esprit qu'à l'ordinaire, tu devines bien pourquoi. Nous nous sommes bien repenties d'avoir eu bien chaud, et de nous être levées bien matin pour cette procession de Saint-Sulpice. Nous étions sur un grand balcon, à la Croix-Rouge; nous n avons rien vu d'extraordinaire, excepté tous les évêques qui suivaient. Pour nous récompenser, nous avons eu le soir un temps délicieux à la promenade. Avant-hier nous ne sommes sortis que tres-tard pour aller sur le rempart. Nous avons eu du monde à souper, entr'autres M. Loiseau et M. deVersel, qui m'a fait un barbouillage d'opéra-comique auquel je n'ai rien, compris. Aujourd hui, j'iguore ce que nous ferons. Demain, il ne me sera pas possible de t'écrire ; j'ai une grande toilette, deux maitres dans la matinée, du monde à dîner, et la comédie. On donne Mahomet; j'en suis enchantée, je ne l'ai jamais vu jouer » Les renseignements les plus curieux sur le théâtre contemporain et sur les livres foisonnent dans cette correspondance. Mais Laurette cependant ne se montre jamais un bas-bleu; elle parle des bals auxquels elle assiste, du plaisir qu'elle éprouve à danser, de ses coiffures, de ses robes aussi bien que de ses entretiens avec Helvétius et Pestalozzi. Le passage le plus gai et le plus sérieux se coudoient, et l'on né

peut s'empêcher d'aimer cette jeune tille si intelligente, si naturelle, si bonne enfant, qu'on me passe le mot, qui serait certainement devenue 1 une des femmes les plus remarquables de son temps. Mme la marquise de La Grange a parfaitement apprécié ce caractère élevé et sympathique, et nous ne pouvons mieux terminer cet ar ticle qu'en lui cédant la place .

« Ce qui frappe le plus dans Mlle de Malho ssière, c'est le développement des plus hautes facultés , une ardeur d apprendre qui ne connaît pas d'obstacles, une facilité à produire peu commune, même chez ceux qui ont beaucoup appris. C'est encore le naturel, la grâce de son esprit, qui répand un charme particulier sur tout ce qu'elle écrit ; mais suffirait-il de parler des aptitudes acquises et de l'imagination de Laurette? Il y a quelque chose eu e!le qui touche davantage, c'est l'élévation de ses sentiments, c'est l'histoire d'un cœur qui renferme des affections si pures et si vraies. Les lettres de Laurette à Adèle Méliand expnmeut une de ces amitiés, si rares entre femmes, qui ne se démentent jamais, se manifestent par des formes toujours nouvelles et révèlent la préoccupation d'un sentiment aussi profond que vif el spontané. »

M. Faure a parfaitement apprécié en peu de lignes le grand règne de Louis IX et ce saint roi : \* Ainsi liait sur une terre étrangère, oû l'avait conduit son dévouement (qu'on peut trouver peu éclairé aujourd'hui , mais qui n'en est pas moins touchant) aux grands intérêts de 1 humanité , pleuré par ses proches , par l'armée, par son peuple entier, ce noble roi, dont pas une action, pas une pensée, durant un règne de quarante-quatre ans , n'eût d'autre objet que le bieu de ses sujets. Son règne , basé sur le respect du droit, laissa les traces les plus profondes dans notre pays et dans tout le monde chrétien. En même temps que saint Louis préparait et rendait inévitables les changements sociaux et politiques qui fondèrent la société moderne , ses vertus sacraient aux yeux des hommes la royauté qui devait être l'instrument de cette'longue révolution. Cette révolution , comme toutes les révolutions , eût ses violences et ses misères, ses repentirs et ses résistances. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que les

princes comme saint Louis vécussent assez pour accomplir eux-mêmes jusqu'au bout les réformes qu'ils ne peuvent qu'entamer dans l'espace d une vie ordinaire. A'ors , on ne sentirait plus que les bienfaits des révolutions, ou plutôt la révolulion ne serait plus; elle s'appellerait le progrès, qui , suivant un cours régulier et paisible, ne serait qu'un continuel soulagement des peuples. »

Ce passage indique suffisamment dans quel esprit est composée cette histoire; et chacun sait que ces éloges n'ont rien d'exagéré. N'est-ce pas en parlant de Louis IX qu'un écrivain, assurément peu suspect de partialité en pareille circonstance . Vottaire , a tracé ce magnifique croquis : «. Louis IX paraissait un prince destiné à réformer l'Europe , si elle avait pu l'être, à rendre la France triomphante et policée, et à être en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui était celle d'un anachorète , ne lui ôta aucuns vertu de roi. Une sage économie ne déroba rien à sa libéralité. Il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte , et peut-être est-it le seul souverain qui mérite cette louange; prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans les combats, sans être emporté, compatissant, comme s'il n'avait jamais été flue malheureux , il n'est pas donné à l'homme de pousser plus loin la vertu. »

XLIX.

30 JUIN 1866.

Les Gaines , les Valois et Philippe II, par J. de Croze, 2 vol. in-8°, Paris, Amyot, 1866.— Mémoires sur la marquise de Sévigné , tome VI, par M. Aubenas, Ín-16, Didot. 1866. — Récit d'une Sœur, souvenirs de famille, recueillis par Mme Aug. Cravan, 2 vol. in-8°, Didier, 1866.

M. de Croze a écrit une véritable histoire de la

Ligue. Il commence son travail par une rapide généalogie de la maison de Lorraine . si riche en i!lus-

(ration et en vigoureux représentants ; il ralentit sa marche en arrivant à Claude de Lorraine , premier duc de Guise , se trouvant d'ailleurs immédiatement en plein dans son sujet ; car le rôle politique de prince Lorrain et la branche de Guise fut inauguré par le fils de Claude. Ambitieux , dès le» premiers jours, les Guise sont cependant d'abord les dévoués et utiles serviteurs d-e Li France : leur influence date de l'avènement du roi Henry II, et elle ne fut pas peu consolidée par l'heureuse mission du cardinal Charles, à Rome, où il essaya de former une ligue avec le pape contre l'empereur, tout en cherchant à procurer la couronne de Naoles à son frère François, et à assurer la tiare à son oncle le cardinal Jean de Lorraine , qui mourut trop tôt pour voir sa chance prendre une consistance sérieuse. La popularité des Guise reçut bientôt sa consécration par la magnifique défense du duc François, qui soutînt, devant les temparts passablement demantelés de Metz, le choc de 1 armée impériale. et contraignit Charles-Qoint à battre en retraite. Aussi quand les Espagnols, au contraire, après la rupture de la trêve de Vauceltes, envahirent notre territoire et firent cette campagne de Picardie, si malheureuse pour nous, on se hâta de rappeler le duc de Guise, alors occupé à guerroyer dans le royaume de Naples et à le nommer lieutenant-général du royaume : tout changea dès qu'il fut présent ; mais il eût le regret de voir les partisans de la paix l'emporter sur lui et parvenir à faire signer le traité peu honorable de Câteau-Cambresis.

Les Guise , en effet, n'étaient les seuls personnages de la cour de France ; les Montmorency et les Châtillon y tenaient aussi une place considérable ; ceux-ci représentaient le parti de la réforme, qui grandissait sensiblement dans quelques provinces. Cet antagonisme devait provoquer de grands troubles civils, et l'attitude des Guise , emportés évidemment par l'enivrement du pouvoir, mit le comble à l'irritation de tous ceux qui supportaient impatiemment leur joug.

« Insatiables de grandeur, écrit M. de Croze en s'occupant de la situation de la France à l'avénement de François II, les Guise s'étaient appropriés, au préjudice du vieux connétable de Montmorency,.

la grande maîtrise de la maison du roi. Ils avaient en même temps enlevé le gouvernement de l'Ile de France et de la Picardie à l'amiral de Coligny. Ils l'avaient remplacé, dans ce dernier commandement, par une de leurs créatures, le maréchal de Brissac. L'amiral avait sollicité ce gouvernement pour le prince de Condé. Cette ambition des Guise et leur domination abso!ue avaient irrité profondément les Bourbons , les Montmorency et les Châtillon » Ils s'unit ent tous pour reconquérir et reverser la maison de Lorraine. Mais pour réussir, il leur fallait un point d'appui et un chef. Ils rencontrèrent le point d'appui dans la nouvelle religion dont ils se déclarèrent les protecteurs armés. Ils prirent comme chef le jeune prince de Condé, auquel ils donnèrent le secours de leur influence et le crédit de leurs grandes alliances de famille. Leur armée se composa bientôt des gent lshomm^s qui, accourus à Fontainebleau pour voir le jpune roi et solliciter ses faveurs , reçurent, dès leur arrivée, 1 ordre de quitter immédiatement la ville . sous peine d'être pendus. Ils eurent aussi pour auxiliaires tous les protestants poursuivis par les sévérités du nouveau pouvoir, tous les gentilshommes catholiques que l'ambition déçue et l'amour de la nouveauté soulevaient dans beaucoup de provinces. »

M. de Croze me semb'e trop circonscrire aux Guise et à leur attitude hautame et provoquante, la crise qui allait, pendant un demi-siècle , bouleverser la Fiance. Les Guise y contribuèrent largement , mais ils en furent plutôt la cause accidentelle que la cause déterminante : sans eux, le même mouvement se serait produit, la même agitation aurait troublé, les esprits, la même guerre civile et religieuse aurait ensanglanté les pays. Il y a des événements qui , sans qu'il faille adopter les navrants principes du fatalisme , sont indépendants , croyons-nons . des prévisions humaines : la réforme du XVIe siècle et la Révolution de 1789 sont deux exemples frappants de cette théorie. Or, la réforme du XVIe siècle, laquelle était aussi bien sociale que religieuse, devait l'atalement produire une agitation plus ou moins violente, plus ou moins prolongée , dont les hommes étaient les agents, mais nullement !es direc-

teurs. Au point de vue social , la réforme souleva toutes les questions qui sont encore les plus brûlantes à l'ordre du jour, mais les esprits n'étaient point mûrs pour cet ordre d'idées, et il n'y eut pas de révolution décisive en ce sens : après un certain ébranlement qui surprit le vieux monde , l'équilibre se rétablit et les aspirations populaires furent assoupies ou étouffées pour deux siècles ; mais au point de vue religieux, il en était tout autrement. Les esprits, au contraire, étaient tout-à-fait en état de lutter et de discuter; aussi la réforme protestante provoqua-t-elle une véritable révolution, qui triompha , en Allemagne, rapidement, et voulait aussi conquérir la France.

Quand les protestants prétendirent à cette conquête, le pouvoir était précisément entre les mains de princes d'un catholicisme ardent et d'un ambition effrénée. Les Guise, comprenant que la masse de la population était profondément attachée au vieux culte national, trouvèrent tout naturellement leur point d'appui dans ce grand sentiment religieux et s'en servirent habilement, tandis que leurs ennemis et leurs envieux se servaient naturellement aussi de la réforme pour les battre en brèche. La question fut dès-lors nettement posée : Ja France sera-t-elle catholique ou protestante ?

Si la royauté avait eu alors pour représentants des hommes habiles et fermes, la lutte ne se serait certainement pas prolongée pendant un demi-siècle. Mais trois princes faibles et sans valeur se succédèrent sur le trône, sous la tutelle d'une femme d'une haute intelligence sans doute, mais trop astucieuse pour parvenir rapidement à un bon but.

Elle chercha à tout concilier, caressa tantôt les Guise, tantôt les protestants et ses efforts eurent pour triste conséquence de faire durer la guerre, de corrompre davantage le pays et de mécontenter tout le monde , en flattant les mauvaises passions. La France s'affaiblit avec un pareil système, et les choses se compliquèrent gravement, quand Philippe II, la croymt assez épuisée, assez fatiguée, voulut essayer de réaliser son vieux projet en faisant donner sa couronne à l'un des membres de sa famille. L'avènement de Henri IV lui parut rendre sa chance

presque certaine et il entama carrément l'affaire. Mais c'est précisément à cette heure suprême que le pays laissa voir son sentiment profondément national, et c'est par 1 issue de cette longue guerre, de • cette lutte évidemment acharnée, que l'on peut constater le service rendu à notre patrie par les Guise et la Ligue.

En écrivant ces mots, je sais que j'exciterais l'étonnement de plus d'un de mes lecteurs, le mécontentement peut-être mème de quelques-uns. Et cependant pour qui réfléchit et juge impartialement, la Ligue a été l'expression d un sentiment avant tout français, d'un principe essentiellement légitime.

La France était éminemment catholique : la réforme cherchait à la gagner, et par elle, vingt-cinq années de guerre civile avaient déjà désolé nos provinces, quand la mort du duc d'Anjou vint assurer l'hérédité de la couronne, aux termes de la lùi salique, sur la tête du chef du parti protestant. La nat;on, exposée dès lors à subir une direction qui pouvait changer sa religion, avait, ce semble, le droit de manifester sa volonté, ou de suivre ses anciens errements, ou d imiter l'exemple des populations d'Outre-Rhin. Jusques à cette époque, c'est-à-dire jusques à 1 année 1581, les Guises avaient maintenu h Ligue dans une attitude purement défensive, prêtant leur concours au roi, quand il revenait à eux et aux idées qu'ils représentaient, le lui refusant chaque fois qu'il s'en éloignait, pour écouter les propositions des protestants. La Ligue, d'ailleurs, n'était pas encore complètement constituée, elle ne formait pas alors un corps unique , obéissant à une impulsion unique, mais plusieurs associations distinctes et souvent fort indépendantes. Toutes ces ligues se fondirent alors en une seule, dont le but patent fut de maintenir le catholicisme en France; quelques imprudents partisans, quelques insensés, quelques coupables voulurent livrer le pays à l'Espagne, mais ce tut le petit nombre, et l'on peut constater, au contraire, que ce fut Mayenne lui-même qui repoussa les prétentions de Philippe Il au profit de sa tille et qui maintint l'intégrité de notre nationalité. En résumé, la Ligue obtint le résultat capital pour lequel elle s'était constituée ; elle conserva à la

France sa religion, et elle sut en même temps maintenir son indépendance , sans se laisser entraîner par de séduisantes propositions. La Ligue fut catholique, mais il faut le dire aussi , elle fut éminemment nationale.

Nous signalerons le nouveau volume des Mémoires sur Madame de Sévigné , pour lequel M. Aubenas s'est fait l'habile continuateur du baron Walkenaër. Une partie notable de ce récit est consacrée au double séjour de la marquise à Vichy, et elle fournit les plus piquants détails sur la vie des eaux en ce temps-là. Il y avait déjà brillante compagnie à celte époque.

Malgré l'envie que l'on peut en avoir, je ne reparlerais pas de ce séjour, qui permit cependant à Mme de Sévgné de donner de curieuses peintures de ces habitudes si différentes de nos usages actuels. Aucun des hôtes de Vichy n'était réellement bien malade, sauf le chevalier de Grignan , toriuré déjà par la goutte ; on y venait parce que c'était la mode, « c'était du bel air »; on s'y reposait, on y respirait un atmosphère pure et vivifiante. Ce régime produisit promptement une grande amélioration dans l'état de santé de M. de Grignan ; il procura également un remarquable soulagement à Mme de Sévigné, et il pourvut « le bien bon » — l'abbé de Coulanges — d'une bonne provision de santé, à dépenser en bons repas, qu'il était venu chercher, « car il aime à remplir soa sac. »

Lors de son premier voyage à Vichy, Mme de Sévigné s'était arrêtée à Moulins pour visiter le couvent de la Visitation de cette ville et la chambre où sa sainte grand'mère avait rendu sa belle âme à Dieu, et d'où elle voulut dater une de ses lettres. Cet incident a fourni à M. Aubenas l'occasion de combler une lacune de l'œuvre de M. Walckenaër, en consacrant tout un chapitre à la baronne de Chantai Ce complément était, en effet, indispensable dans de tels Mémoires et à cause du souvenir pieux conservé par Mme de Sévigné de son aïeule, et à cause du relief, fort grand de tout temps , mais plus fortement prisé encore à cette époque , que donnait à une famille l'honneur d'avoir un de ses membres aussi proche sanctifié par la plus populaire vertu, D im-

portants documents inédits ont été, d'ailleurs, exhumés, dans ces dernières années, au sujet de la sainte amie de saint François de Sales, et ont mis M. Aubenas à même d'écrire une courte et excellente biographie, dans laquelle il résume, avec talent et sympathie, les traits principaux de l'admirable vie de la fondatrice de l'ordre de la Visitation Saint-Marie , en insistant avec raison sur les passages de la volumineuse correspondance de Mme de Chantai qui prouvent, en dépit des assertions de quelques critiques moroses, de l'affection et de la sollicitude de la pieuse baronne pour sa petite-fille.

Nous avons lu ce volume avec le plus vif plaisir ; il n'apprend évidemment rien de nouveau sur cette femme illustre, dont le nom a acquis un si légitime et si immense notoriété; mais il raconte son existence avec tant de détails, qu'il fait vivre le lecteur au milieu de cette société exquise du dix-septième siècle, qu'il l'initie à ces mille et un incidents du jour, et cela de façon que l'on y prend autant d'intérêt qu'aux événements du jour. Certes la société contemporaine ae présente aucune similitude avec celle dont Mme de Sévigné faisait les beaux jours ; tout ce qui amusait alors paraîtrait aujourd'hui singulièrement ennuyeux, et par contre, ce qui occupe et divertit actuellement aurait peu sourit à nos pères ; l'éducation a complètement changé ; les « gandins » et les « cocodés » du 17e siècle trouveraient peut-être leurs successeurs du dix-neuvième un tant soit peu leste ; ■le monde interlope était véritablement inconnu alors, et nul ne parlât de ces «demoiselles » encore moins se montrait avec elles. La société du siècle de Louis

XIV péchait par un excès de tenues que mot préciosité a parfaitement exprimé, tandis que le notre pêche incontestablement par un excès tout différent. Et cependant c'est aujourd'hui que le dix-septième siècle est le plus à la mole , que les livres le concernant et le louant ont été le plus favorablement accueillis ; les curieux ne se lassent point d'en fouiller les archives, et les lecteurs, quoi qu'en disent quelques esprits chagrins, ne leur font pas défaut.

Nous avions souven tregretté l'interruption des mémoires commencés par le baronWalckenaërsur la vie de Mme de Sévigné ; nous ne pouvons maintenant

qu'exprimer le vœu que les derniers volumes se suc cèdent rapidement.

Occupons-nous maintenant du livre intitulé . Récit d'une Sœur, souvenirs de famille, recueillis par Mme Aug. Craven.

Ce livre a d'abord paru à l'étal de rareté et de curiosité : il fut imprimé à nombre restreint ; l'auteur ne disposa d'abord que de très peu d'exemplaires répartis dans une intimité lettrée, chez laquelle on voulut, ce semble, pressentir la portée de l'œuvre et l'accueil qui pouvait lui être fait. L'opinion ne fut pas longue à se prononcer : à part quelques critiques d'une susceptibilité, à mon avis, fort exagérée, les lecteurs goûtèrent vivement ces pages écrites avec sentiment et avec élégance. Il semble même que si l'on eût voulu préparer un grand succès à ce livre, l'on n'aurait pu s'y prendre mieux : ce petit nombre d'exemplaires distribués donna à h foule une exces sive envie de lire ces pages : on se passa le livre, on se le prêtait pour un certain nombre d\*heures : bref, ce fut presqu'un privilège que de pouvoir le lire , et il n'en faut pas plus dans ce beau pays de France pour constituer un privilège.

Le livre, heureusement, n'avait nul besoin de pareille mise en scène : il aurait toujours rencontré la sympathie qui a salué son apparition et qui a excité parmi les critiques le plus bienveillant concert d'éloges, concert très mérité, je me hâte de l'ajouter. On est peu habitué dans ce temps à un récit aussi romanesque, et cependant aussi paisible, aussi honnête, aussi chrétien : on peut presque s'en étonner tout d'abord ; mais ce premier étonnement passé, on se met à lire ces pages avec un avide intérêt, et bien que, malheureusement le triste dénouement ne soit que trop connu à l'avance , l'on ne peut quitter ces souvenirs si éloquemment recueillis par une soeur qui séduit à la fois par l'élévation de son cœur, la vivacité de son affection et l'excel'ence de son style.

Le rôle de Madame Craven , la propre sœur des personnages de ce dramatique épisode, est passablempnt difficile, et elle s'en acquitte avec un tact exquis et un bonheur constant. Le seul écueil qu'elle n'ait pas su tout-à-fait éviter, est une certaine lenteur dans le récit ; mais outre qu'on finit par ne presque-

plus la regretter. tous ces détails sont charmants, ces peintures touchantes, ces sentiments vrais; on lui pardonne aisément, en songeant combien ces mille faits inutiles à des yeux indifférents, acquièrent de valeur pour une sœur habituée à aimer jusqu'aux plus petits souvenirs, jus {u'aux moindres échos qui lui rappellent un être chéri, et si prématurément ravi. Comme l'a dit celui de tous les critiques qui me semble avoir le mieux compris ce livre, M. Emile Montégut, dont nous sommes heureux de trouver le nom. pour le citer avec les éloges qu'il mérite, « tout s'intéresse de ce qui concerne les morts aimes, car tout lui sert naturellement à ressusciter leurs images. Dans la moindre de leurs paroles, elle retrouve le son de leurs voix; dans le moindre de leurs billets, elle retrouve le mouvement de leur âme, et de mille circonstances qui, pour un indifférent, seraient stériles ou muettes, s'échappent de doux fantômes visibles pour elle se île, auxquels elle sourit à travers ses larmes. »

Ce livre se résume en peu de lignes, du bonheur longtemps attendu, violemment désiré, interrompu promptement par une grave maladie, peu après brisé par la mort; une conversion religieuse, longtemps différée aussi, et opérée pour se rapprocher éternellement de celui qui était si soudainement enlevé ; Tel est le cadre du récit.

Je voudrais seulement esquisser ici le dernier plan de ce roman réel, plus émouvant assurément que toutes la fiction de nos modernes écrivains.

Peu de mois après le mariage, qu'un incident des plus dramatiques avait trop retardé, le mal qui minait M. de la Ferronays, se déclare implacable cette fois.

La vie des deux époux fut un voyage continuel, comme si. en changeant sans cesse de séjour et de climat, ils espéraient conjurer ce terrible mal qui ne pardonne jamais. L'hiver de 1835 les vit à Pise, et ce séjour fut relativement charmant pour le jeune ménage. M. de. la Ferronnays souffrait souvent en partie, ces souffrances le rendaient d'une irritabilité nerveuse dont il ne pouvait être maître, mais il savait encore prendre le dessus, et dominer ses sombres pressentiments trop souvent partagés malheu-

reusemenl par sa femme, qui ne cherchait qu'à dissimuler ses angoisses. Un mieux trompeur décida les jeunes époux à partir pour la Russie, et c'est pendant ce voyage que M. de la Ferronnays ressentit les premiers symptômes de la période aiguë de la maladie avec laquelle il ne devait même plus chercher à lutter. Madame de la Ferronnays ne songea plus qu'à se préparer courageusement à recevoir le coup qui la menàçait,et auquel elle s'attendait fatalement, depuis le jour où, accueillant un moment une lueur d espérance, elle ouvrit au hasard son Nouveau-Testament pour y chercher un présage, et tomba sur ces mots navrants : «Honore les veuves qui sont véritablement veuves. » (Saint Paul.)

A Venise, la comtesse de la Ferronnays est devenue une sœur de charité, une garde-malade uniquement occupée de celui qu'elle aimait. La dernière partie du roman réel écrite par Mme Craven, est profondément triste et cruellement émouvante. Nous y assistons à un épisode suprême, à la fois charmant et touchant : Mme de la Ferronnays n'avait plus qu'une preuve d'amour à donner à son mari, et elle n'hésita pas à la lui donner,pour adoucir ses derniers moments, et aussi pour se rapprocher de lui, tout en le perdant : elle abju-a la religion luthérienne et embrassa -le catholicisme. Elle voulut lui donner son âme pour assurer son union dans l'éternité.

Il y a dans toute cette partie du Récit d'une sœur des pages bien tristes assurément, mais cependant charmants par l'amour dont elles témoignent, consolantes par la fcrce que la foi donne évidemment à cette malheureuse jeune femme. La place me fait défaut pour insister à cet égard, et il me faut, en finissant ici, me contenter de renvoyer mes lecteurs à ce livre.

Albert de la Ferronnays mourut le 29 juin 1836, le lendemain du jour où sa femme avait pu faire sa première communion auprès du ht de son cher malade. Je n'ajouterai rien, sinon cette prière écrite par la jeune veuve trois jours après : « Mou Dieu, ne sépare pas ce que toi-même tu as uni! Souviens-toi, mon père, et pardonne-moi cette hardiesse! Souviens-toi que nous nous sommes toujours souvenus

de toi 1 Souviens-toi qu'il n'y a pas même eu de billet d'amour écrit entre nous, où ton nom n'ait étÔ prononcé et ta bénédiction appelée 1 Souviens-toi que nous t'avons beaucoup prié ensemble 1 Souviens-toi que nous avons toujours voulu que notre amour fut éternel »

L.

1er AOÛT 1866.

Voyage en Chine et en Mongolie de M. et Mme de Bourboulon, par M. A. Poussielgue , 1 vol. in-18, Paris, Hachette, 1866 — Nouveautés: L'Homme de minuit, par MM. Et. Enault et Judicis.— Une Vengeance par le mariage, par M. Demmain.— La Sorcière notre, par Alfred de Bréhat, 3 vol. in-18, Paris, Faure, 1866.

Il semble qu'un voyage en Chine ne soit plus chose très-nouvelle : nombre de voyageurs ont publié, depuis quelques années, leurs impressions; des milliers de soldats et de marins ont pénétré dans l'impénétrable empire du Milieu. Ce nouveau volume est cependant bien curieux à lire, et il fait connaître, sur les Etats des fils du ciel une foule de détails inédits. On le comprend facilement en voyant qu'il a été écrit d'après les notes de M. de Bourboulon, ministre de France en Chine, et celles de Mme de Bourboulon , touriste intrépide, qui a accompagné son mari partout,dans ses courses aventureuses, et qui vient de s'éteindre, il y a quelques semaines, à Paris, bien jeune encore, succombant aux fatigues de ces longs voyages, aux suites de ce séjour dans des climats excessifs et malsains.

Ce volume se partage en deux parties. L'une est consacrée spécialement à la Chine ; l'auteur nous débarque à Shang-Haï, nous conduit à Tien-Tsm et à Pékin, où nous passons une année entière dans l'hôtel de la légation française , parcourant la ville

et ses environs, étudiant les institutions impériales. les ressources du pays , ses moeurs , son commerce. La seconde partie raconte les voyages exécutés par M. et Mme de Bourboulon, en revenant en Europe par la Mongolie, l'Ourga, la Sibérie et la Russie jusqu'à Nowgorod ; c'est sans contredit la partie la plus originale, la plus curieuse de ce récit.

M. de Bourboulon devant rentrer en France pensa qu'il y avait un serv'ice réel à rendre aux sciences et à nos intérêts, en pénétrant dans ces régions presque inconnues et en soulevant un coin du voile mystérieux qui les enveloppait.encore. L'entreprise cependant était quelque peu effrayante : il ne s'agissait pas de parcourir moins de 8000 kilomètres, au milieu de peuplades presque sauvages, dans des steppes et des déserts sans routes frayées, de franchir des montagnes escarpées et de subir les plus dures privations. Nos voyageurs se décidèrent promptement pour cette voie qui avait,aux yeux de Mme de Bourboulon l'attrait de la nouveauté. Notre petite caravane partit de Pékin,le 17 mai 1861, et elle traversa d'abord une notable partie de l'empire chinois : chaque soir on s'arrêtait dans une ville et l'on prenait gîte dans une auberge ; ces caravansérails sont assez bien tenus et où les Chinois obtiennent le silence de nombreuses et très-bavardes mules, qui y sont abritées avec la caravanne, par un assez bizarre moyen, qu'un Chinois seul pourrait découvrir : on leur relève la queue en l'air en la fixant pour la nuit au moyen d'une courroie attachée sur la croupe : de la sorte, la mule la plus bruyante se tait piteusement et laisse dormir les voyageurs.

Mais je m'aperçois qu'en prétendant suivre nos voyageurs, pendant les huit mille kilomètres qu'ils vont ainsi parcourir à cheval, je dépasserais infiniment les bornes , nécessairement fort restreintes de cet article. Je me résous donc à choisir une des étapes seulement de ce curieux voyage et à essayer de faire connaître un des chapitres de ce récit.

Vers le milieu de ses voyages, la caravane européenne arrive en Mongolie , immense contrée qui occupe une partie du plateau central de l'Asie. La portion méridionale, passablement aride, est habitée par des tribus volontairement tributaires de l'empe-

reur de la Chme. La partie septentrionale , séparée de la précédente par le désert - de Gobi , qu'il faut dix jours de marche pour traverser dans sa plus étroite largeur, est, au contraire , d'une extrême fertilité : les Khalkhas, ses habitants, reconnaissent la suzerainete morale du Fils du Ciel , mais sans admettre ni tribut, ni la moindre preuve de sujétion. Les Khalkhas se partagent en deux castes: les lamas ou prêtres bouddhistes, dignité qui appartient à quiconque veut passer une année dans un couvent , apprendre par cœur quelques versets, se raser la tête et porter un bonnet jaune ; et les hommes noirs, Chara-hou-moun , ou séculiers , ainsi nommés , parce qu'ils laissent croître leurs cheveux. Ceux-ci se divisent encore en taïtoi ou nobles , appartenant à des familles alliées aux princes ou non nobles : ce sont parmi les taïtoi que peuvent seulement être élus les chefs des nombreuses tribus de ce peuple, tous rendant foi et hommage au lamaroi ou Guison-Tomba d Ourg-a, lequel est une incarnation de Bouddha, c'est-à-dire que Bouddha descend dans le corps d'un enfant au moment de sa naissance et vient habiter ainsi parmi les hommes pour leur apporter le salut et la perfection. Le Guison-Tomba jouit d'un pouvoir incontesté, et rien ne saurait peindre le respect , l'adoration des Mongols pour leur dieu vivant et éternel; car, lorsqu'il est mort, on va le chercher dans la terre sainte, au Thibet, où il a bien soin de se métempsycoser dans le corps d'un autre jeune enrant, annonçant sa mission divine par les miracles qu'il accomplit dès sa naissance.

C'est un peuple tout-à-fait primitif, qui trouve dans ses troupeaux de quoi satisfaire tous ses besoins : la vie des Khalkhas est la plus libre et la moins agitée du monde ; ils ne connaissent même pas de monnaie,et tous les paiements dans ce pays s'effectuent au moven de thés en briques , dont. cinq briques valent environ une once d'argent de Chine.

Mme de Bourboulon dut passer quelques jours à Ourga, pour se reposer de ses fatigues: elle remonta dans le charuk chinois le 12 juin , et eut. en partant, le plaisir d apercevoir le Guison-Tomba , qui, malgré sa divinité, n'avait pu résister à la curiosité

de voir les étrangers ; c'était un enfant de quatorze ans, au corps déb;lc, aux traits amaigris, revêtu d'un costume tout-à-fait semblable à ceux de nos évêaues catholiques en costume de chœur : mitre en tête , une chappe de soie violette sur les épaules et une véritable crosse à la main.

Le voyage fut tout d'abord troublé par un incident émouvant : il fallut abandonner , sous une tente, aux soins d'un cosaque, une pauvre femme russe qui s'était jointe à nos voyageurs, pour regagner la Sibérie, et qui était devenue trop malade pour pouvoir continuer la route. La route est tracée dans la

Vallée de h Toula, formée par la réunion de deux grandes rivières , puis on entre dans la montagne Kon-Bon-Daba où le pays devient de plus en plus pittoresque, mais aussi Je chemin de moins en moins praticable.

Dans un passage difficile, il fallut s'arrêter à cause d'un Obo célèbre dans toute la contrée : c'est un bloc de pierre, grossièrement taillé en l'honneur de Boudha et devant lequel tous les Mongols font leurs dévotions , en ayant soin de couper un petit morceau de leurs vêtements, pour l'accrocher à dès perches et'a planter auprès de la statue. Les Mon- gols sont aussi dévots et attachés aux pratiques extérieures que les Chinois le sont peu. Ces Obns , véritables autels en plein air, sont très multipliées dans ces contrées.

Dans la montagne, le paysage varie à chaque instant et paraît magnifique, d'après la description : « D'immenses forêts vierges couvrent toutes les parties des montagnes ; les arbres séculaires, déracinés par les orages ou brisés par la foudre , jonchent le sol qu'ils couvrent de leurs débris ; une mousse aussi blanche que l'argent s'enracine aux branches des vieux sapins, d'où elle pend jusqu'à terre en longs festons. Cette plante parasite, qui atteint les proportions des plrs grandes lianes , fait un effet merveil- leux parmi le feuillage sombre des forêts d'arbres verts ; on dirait que ces arbres géants se sont tous couverts de longues barbes blanches ! Le marbre noir veiné de vert et de rose, le porphyre, les pierres d'ag-athe, le granit incrusté de mica, étincelant comme des diamants, forment la parure des montagnes bigar-

rées ; on y trouve aussi une grande variété de pierres précieuses qui, mal taillées à la vérité, se vendent à un prix très modique chez les brocanteurs chinois d'Ourga. »

La caravane chemina ainsi jusqu'à la station de Kouïtoun , au centre de la chaîne de Bakka--Oula , à 800 mètres d'altitude, à la lisière des forêts, où l'on apercevait d'immenses troupeaux de vaches, paissant en liberté, mais cruellement décimés par les bêtes féroces. Au-delà , on traversa un profond ravin , en troublant une nuée de vautours-griffons dévorant des cadavres de chevaux , et effrayés eux-mêmes par un magnifique aigle-harpie qui planait au dessus d'eux. Le soir, on coucha à la station d lro , et cela non sans peine, car on arriva tard , et il fallut affronter les fureurs des énormes chiens chargés de garder les yourtes ou tentes des Mongols. Mme de Bourboulon alla droit chez le chef du campement, heureuse de cette occasion de visiter un intérieur mongol. Elle fut reçue avec un grand empressement, car l'hospitalité la plus large est pratiquée chez les Khalkhas.

Mme de Bourboulon, tout en redoutant un peu de se trouver dans un milieu passablement... malpropre, franchit bravement la porte en s'inclinant. et fut saisie tout d'abord par une odeur assez pénible de victuailles et de lait : « Ces braves gens, dit-elle, méritent bien le nom de Tartares puants que leur donnent les Chinois ! » L'intérieur de la yourte était cependant très soigné : un épais tapis de feutre couvrait le sol ; au milieu du foyer, un trépied de bronze supportait un chaudron en forme de clocher, dans lequel bouillait la soupe au thé ; autour de la tente était rangés une foule de vases et d'ustensiles ; en haut pendaient toute espèce d'objets, boîtes, morceaux de viande, cornes de cerf, piècés d'étoffes, armes, etc. Dans un coin, un canapé incrusté de nacre, avec deux oreillers de crin, une armoire-bahut sur laquelle étaient étalées les mille bagatelles de la toilette féminine , deux petites tables-autel pour les dieux domestiques; pas de lits, par exemple : on couche sur le tapis de feutre. Toute la soirée , naturellement, on vint regarder « l'Européenne » comme une curiosité.

Après Iro, on continua à marcher à travers une

forêt de pins séculaires, puis on découvrait la magnifique vallée de Sélenza, et, au fond, les clochetons dorés de Kiahta , la première ville de Sibérie de ce côté. « Désormais, nous étions rentrés en pleine civilisation. » Mme de Bourboulon nous dit la vérité exacte sur les femmes chinoises, dont le type a été singulièrement exagéré par les peintures grotesques fabriquées à Canton pour l'exportation européenne, et par les fantaisistes récits des voyageurs : « Les femmes ont le teint et tous les attraits des créoles ; une main petite et charmante , de jolies dents , des cheveux noirs superbes, la taille longue, mince et souple ; leurs yeux, un peu relevés vers les tempes, donnent à leur physionomie quelque chose de piquant ; leur grâce indolente et leur mignardise sont loin d'être sans charmes. »

Ce qui leur nuit beaucoup, c'est l'étrange abus du fard. dont elles se couvrent la figure, et l'exagération, la difformité, veux-je dire, de leurs petits pieds. L'origine de cette mode ridicule, vient, dit-on, d'une impératrice qui , née avec un pied-bot, imposa cet usage aux dames de sa cour, et de là il se répandit dans tout l'empire. Il paraît que les Chinois auxquels les Européens reprochent cette mutilation, répondent en se moquant de la compression exagérée que nos dames font subir à leur taille. Cet usage, barbare, d'ailleurs, beaucoup moins commun à Pékin que dans le Sud, a été souvent combattu par les empereurs mandchous. Les dames tartares et même chinoises qui composent la cour, ainsi que les femmes des hauts fonctionnaires ont toutes conservé leurs pieds naturels , mais telle est la force de la mode , que beaucoup d'entr'elles ont adopté le brodequin de théâtre, avec lequel il est encore plus difficile de marcher. Dans ces chaussures , un haut talon, fixé sous la plante des pieds, dissimule leur forme naturelle et force celle qui les porte à s'appuyer seulement sur l'extrémité des doigts. Les brodequins de contrebande sont employés aussi, les jours de fête, par les femmes du peuple qui, forcées de conserver leurs pieds naturels pour aider leurs maris dans leurs travaux, se donnent au moins de temps en temps le plaisir d'avoir la démarche à la mode.

Nous citerons encore le récit d'un dîner chez un restaurateur de Pékin, un Véfour ou un Voisin.

« Nous avons voulu dîner à la chinoise, dans un restaurant chinois; le prix convenu d'avance était de deux piastres par tête, ce qui constitue une somme considérable, eu égard au bon marché des denrées alimentaires. A l'entrée du carrefour où s'élève le restaurant, il y a des tas d'immondices, et.dans tous les coins !des résidus aussi désagréables à l'odùrat qu'à la vue. A la porte rétablissement, sont assis des buveurs de thé, et des joueurs qui paraissent fort peu se soucier de ce voisinage pestilentiel ; nous avons eu le courage d'en faire autant, après avoir admiré les deux lanternes qui décorent l'entrée, et l'enseigne qui porte en grosses lettres: Aux trois Vertus par excellence.

« On nous a préparé deux tables carrées, entourées de bancs de bois,sur lesquels on a placé, par une gracieuse exception des coussins rembourés. Des garçons s'empressent autour de nous avec des théières en grès rouges, et des tasses en métal blanc ; il n'y a pas de cuillers ; on jette l'eau chaude sur une pincée de feuilles de thé placée dars chaque tasses, et nous sommes forcés d'aspirer l'infusion par un petit trou, ménagé dans le couvercle de nos tasses. Après nous être acquitté de ce soin, comme vrais chinois, nous demandons le premier service, qui se compose d'une foule de petits gâteaux à la graisse et sucrés, très-mauvais, des fruits secs , et, comme hors-d'œuvres, d'une sorte de caviar fabriqué avec des intestins, des foies, des râles de poisson confits au vinaigre, et des crevettes de terre cuites à l'eau salée, autrement dit de grosses sauterelles.

« Nous ne faisons pas grand honneur au premier service que remplace immédiatement le second. Les garçons placent sur la table des assiettes ou plutôt des soucoupes, car elles en ont la forme et la dimension, et des bols contenant du riz, accommodé de différentes manières, avec de la viande découpée, Je tout artistement élevé en pyramide. Un bâtonnier accompagnait un plat succulent... Heureusement l'un de nous a apporté un nécessaire de campagne contenant une cuillier.

... Enfin apparaissent des plats moins mystérieux, et en quantité suffisante pour rassasier cinquante personnes : de poulets, de canards, de mouton, de porc,

de lièvre rôtis, des poissons, des lentil!es, des haricots, des choux bouillis. On nous sert en même temps du vin blanc de raisin et du vin de riz. Le repas est terminé par un potage qui n'est autre chose qu'un gros ragoût dans la sauce en abondance. b

Franchement, je préfère le menu quotidiennement publiée dans le journal la Liberté.

En finissant, nous citerons quelques livres nouveaux. A l'époque des voyages, on aime à prendre un bon compagnon, pour charmer les ennuis d'une journée brûlante en wagon.Nous citerons donc trois dramatiques récits : l'Homme de minuit, par MM. Et. Enault et Judicis, roman des plus émouvants qui se passe à Paris et dans les Pyrénées, et dont on ne peut réellement cesser la lecture, mais qui le soir donnerait un véritable cauchemar. Une Vengeance par le mariage, par M. Aug. Demmin, et la Sorcière noire, dernière œuvre de M. Alfred de Bréhat, récits tous deux également mouvementés, également terribles. Les kilomètres disparaîtront rapidement, et les heures aussi, avec une pareille lecture 1 %

LI.

10r SEPTEMBRE 1866.

Acla sanctorum (Bollandistes), réimpression fac simile, 15 volumes parus, grand iu-folio , Paris , Palmé, 1864-1866.— Dictionnait e et Atlas d'histoire et de géographie, par M. Bouillet , 2 vol. grand ia-8°, Paris, Hachette, 1866.— Dictionnaire de la langue française , par M. Littré, tome 1er, in-4°, Paris, le même, 1866.

Tout le monde connaît l'œuvre de Bollandus qui est devenue l'un des documents historiques les plus considérables , non seulement pour les commencements de 1 histoire ecclésiastiques , mais bien pour celle des mœurs et de la société des premiers siècles.

Jean Bollandus naquit à Tillemart, dans les PaysBas. en 1596, et entra à l'âge de seize ans dans la Compagnie de Jésus ; il acquit promptement une grande et légitime réputation de science et d'érudition, et attira l'attention de l'Institut sur la réalisation du projet ébauché par le Père Héribert Rosweich, et qui consistait à composer une collection générale de Vies de Saints, sous le titre d'Arta Sanctorum. Jean Bollandus accepta la lourde tâche qu'on lui offrait, après s'être assuré du concours de tout l'ordre et de l'approbation du Saint-Père, et il se mit à l'œuvre avec la collaboration du Père Godefroid Herschen, dans un grenier meublé d'une table , de deux chaises et encombré de papiers et de volumes. Le Père Bollandus ne voulut pas se contenter de collectionner de vieilles légendes ; il s'attacha à éclaircir les points douteux , par de savantes dissertations, de façon à faire disparaître toutes les hésitations et tous les désaccords des anciens auteurs.

C'est en 1643 que parurent les deux premiers volumes comprenant les saints du mois de janvier ; les trois volumes de février furent livrés au public une dizaine d'années plus tard, çt le savant jésuite terminait le mois de mars, quand la mort le frappa le 12 septembre 1665.

Dès 1650, le Père Bollandus s'était adjoint, outre le Père Herschen, le Père Papebrock, et tous deux continuèrent le travail qui se poursuivit, sans interruption, jusques à l'abolition de la Compagnie en 1770 ; il fut repris en 1779, et suspendu seulement par l'invasion des troupes françaises en Flandres pendant la république ; le tome 34 venait de paraître. Enfin, dans ces dernières années, le gouvernement belge a alloué un crédit annuel pour que les jésuites pussent achever l'œuvre de Bollandus et de ses successeurs, arrêtée au mois d'octobre; l'avantdernier tome de ce mois a paru récemment.

« Ce gros recueil, a dit Moréri, peut être fort bien comparé à un rets jeté en mer, qui prend toutes sortes de poissons , puisqu'il comprend toutes sortes d'actes et de vies de saints, bonnes , médiocres et mauvaises, vraies, douteuses et fausses. Le Père Bollandus était plus porté à prouver les traditions populaires ; Herschen et Papebrock parais-

sent avoir été moins timides, et ont pris la liberté, ou plutôt usé de la permission que le premier leur avait donnée de remarquer et de corriger les fautes dans lesquelles il était tombé. » Le docte Moreri jugeait un peu cavalièrement « ce gros recueil » , qu'il plaçait, cela se sent du reste, au dessous de son dictionnaire. Mais le « gros recueil » présente une incontestable valeur et fournit aux travailleurs sérieux des documents d'une autorité qui n'a jamais été dépassée. Les questions les plus compliquées y sont savamment étudiées, et les dignes successeurs de Bollandus n'ont jamais hésité à attaquer de front les matières même, si je puis ainsi parler , les plus épineuses.

Et à côté des principaux matériaux fournis à l'érudition, quels enseignements, on peut tirer du Acta sanctoruml quelle bienfaisante lecture, quels utiles exemples ! Les écrivains sacrés comprenaient parfaitement la force de l'exemple, et ils nous ont conservé les plus minutieux détails des actions des personnages illustrés par leur piété. L'Eglise a consacré cet usage, en insérant dans l'office de chaque jour la mémoire de quelques saints. Les plus grands docteurs ont toujours insisté sur l'utilité de ces récits, sur l'influence qu'ils exerçaient. Saint Chrisostôme et saint Hilaire ont particulièrement traité ce sujet, et un célèbre calviniste, Scahger, a pareillement écrit: « La lecture du Acta sanctorum fait une telle impression sur les âmes pieuses, qu'elles ne quittent jamais le livre qu'à regret. Chacun peut sien convaincre par sa propre expérience. Pour moi, j'en fais ici l'aveu, il n'y a rien dans toute l'histoire ecclésiastique, dont je sois aussi touché. Quand j'ai lu

• ces actes, je ne me possède plus- »

Au début cependant, l'œuvre de Bollandus fut médiocrement accueilli, et l'on sait comment s'exprimait Moreri qui écrivait en 1673. Même dans la Compagnie de Jésus, les Acla sanctorum trouvèrent de nombreux contradicteurs; jalousies de ceux-ci. crainte de ceux-là, de voir l'examen de ces légendes hagiographiques fournir des arguments aux protestants ; tracasseries de quelques-uns, rien ne manqua pour fatiguer et décourager Bollandus et ses savants disciples. Les évènements mêmes semblèrent

vouloir se mettre en travers à cette magnifique entreprise; la peste. les guerres, l'incendie la compromirent gravement. Mais Herschen et Papebrok, sentinrent bravement ces chocs multipliés, et souvent leurs adversaires se retiraient fort en déroute. L'attaque la plus redoutable vint des religieux Carmes qui, obéissant à une déplorable influence, mirent le Bollandisme en suspicion à Rome, et provoquèrent une lutte de vingt ans, Papebrok dût se rendre en Italie, suspendre pendant sept ans la publication des Acta, se défendre de l'inquisition,répondre à un réquisitoire en règle. (1685).

Le Père Janneing travailla sans relâche , et démontra, non sans peine, à la cour pontificale l'injustice de l'accusation; mais les adversaires ne se reposaient pas, et au moment où les jésuites croyaient avoir gain de cause, paraissait un decret de l'Inquisition d'Espagne, condamnant les Acta dans les termes les plus purs. Le Père Papebrok s'adressa de nouveau à la cour de Rome , mais il ne pu obtenir qu'une déclaration de la Sainte-Congrégation, renvoyant les parties sans rien trancher, et leur ordonnant à toutes deux de se taire (1691.) Papebrok mourut de chagrin, et ne fut qu'après quinze ans d'efforts que ses continuateurs parvinrent à faire rapporter le déplorable décret de l'Inquisition espagnole.

On ne peut pas aisément se figurer l'énorme travail que s'imposèrent les rédacteurs des Acta sanctorum, ou. pour employer une expression consacrée, les Bollandistes. Ils avaient ouvert ur.e correspondance avec le monde entier, ce qui donna à la maison d'Anvers, la place principale entre toutes celles de l'ordre. En même temps du dehors, on s'adressait sans cesse à ces laborieux travailleurs, assuré qu'on était de trouver toujours auprès d'eux les renseignements désirés. Le Père Papebrock activa encore cette correspondance, par le développement qu'il donna au monographies hagiographiques età la critique; on aura du reste une idée de ce mouvement épistolaire, quand on saura que le Père du Sollier, qui ne fut pas l'un des plus en vue dans cette œuvre, écrivit et signa plus de douze mille lettres, et quellettres ! de véritables dissertations, souvent accom-;

pagnéesde notes et de commentaires Une partie de ces archives existent dans la maison d'Anvers, et sont là pour témoigner de la manière dont les Boilandistes se sont acquittés de leur tâche.

La nouvelle édition entreprise par un éditeur auquel les lettres , et. pourquoi ne l'ajouterai-je pas, la religion doivent beaucoup, M. Victor Palmé, s'exécute sous la surveillance de M.Carnander,bibliothécaire de Chaumont-en-Bassigny, par la presse d'un imprimeur de cette ville, M. Cavaniol. Elle re. produit véritablement en fac-simile l'ancienne édi- tition ; c'est le plus grand éloge qu'on puisse, ce me semble, en faire. Quant à l'intérêt pratique de l'ouvrage, pour le faire facilement comprendre de ceux de mes lecteurs peu familiers avec ce grand ouvrage, je vais indiquer ici la composition de trois volumes choisis au hasard , le dixième , le quatorzième et le quinzième, le dernier paru

Le tome dixième embrasse Ifs dix premiers jours d'avril. Il s'ouvre par une des plus remarquables dissertations composées par les Bollandistes : diatribe sur les anciens catalogues des Souverains-Pontifes, par le Père Papebroix , puis nous trouvons les vies de saint Valery, abbé; —de saint François-de-Paule ( 130 pages) ; —saint Richard , évêque de Chichester; —saint Isidore, archevêque de Sévi'le; - saint Vincent Ferrier; — saint Albert ; — le bienheurenx Herman de Steinfeld ; — saint Macarie , patriarche d'Antioche ; saint Falbert, évêque de Chartres; plus les actes en grec tirés du ménologe dressé par ordre de l'empereur Basile. En tête du quatorzième volume se trouvent les éphémérides greco-russes avec de nombreuses planches du plus grand intérêt pour l'hagiographie bysantine. Parmi les monagraphies des saints des quatre premiers jours du mois de mai, je citerai : saint Philippe apôtre; — saint Jacques le mineur ; —saint Brieuc ; — saint Sigismond, roi de Bourgogne; — saint Marion , abbé ; — saint Athanase ( 73 pages ); — l'Invention de la sainte Croix ; — le bienheureux Ladislas ( 80 pages ); — saint Pie V ( 100 pages.)

Le quinzième volume comprend les saints du ô au H mai : Saint Hilaire, archevêque d'Arles ; — saint Ange', carme : — saint Jean Damascène; — -saiRt

Stanislas , évêque de Cracovie (80 pages) ; — saint Pierre , évêque de Tarentaise ; — saint Grégoire de Nazianze (80 pages) ; — saint Gengoul ; — saint Mamert, archevêque de Vienne; — saint Mayeul ; abbé de Cluny. — De plus, les itinéraires des Lieux Saints, dressés par Phoeas et Antonin, et, comme dans le tome précédent, de nombreux actes grecs et des volumineux errata.

Le pape Alexandre VII a proclamé les Acta sanctorum l'ouvrage le plus utile et le plus glorieux qne l'Eglise ait jamais entrepris. Cet éloge n'a jamais été contesté depuis, et beaucoup de savants, même des plus sceptiques, 1 ont affirmé. Tous les hommes intelligents se sont inclinés devant ce colossal monument d'érudition , auquel le XIXe siècle aura l'honneur d'apporter le couronnement. Nous avons prouvé tout à l'heure que les protestants eux-mêmes reconnaissaient l'excellence de ce recueil ; l'un d'eux a dit encore : « Qu'on soit croyant ou non, on vénérera les Acta sanctorum comme un des monuments les plus étonnants de la science »; et le triste auteur de la Vie de Jésus a écrit un jour : « Une prison cellulaire, avec les Bollandistes, serait un vrai paradis ! » Comme l'a dit un critique catholique qui s'est beaucoup occupé des Bollandistes, les Acta sanctorum sont le répertoire unique des richesses de dixhuit siècles de foi, de science et de piété. Nous venons de raconter comment ce travail a été conçu, quelles péripéties il a subi, à quels dangers il a été exposé ; nous ajouterons quelques mots sur la manière dont le P. Bollandus et ses dignes collaborateurs ont conçu le plan, fidèlement suivi depuis.

Chacune des vies est divisée en chapitres, désignés chacun à leur tour par un titre heureusement choisi ; des indications marginales viennent encore faciliter les recherches. Des notes concises, mais aussi singulièrement précises , accompagnent ces chapitres. Des tables merveilleusement exécutées achèvent de rendre très facile la pratique de ces volumes. Chaque tome en contient six : la première donne chronologiquement les noms des saints mentionnés dans le volume ; la seconde, les principaux événements racontés dans ce même volume ; la troisième, les noms des personnes ; la quatrième, les noms des lieux ; la cinquième,

le glossaire des mots en caractères difficiles ; la dernière est une table détaillée des matières par ordre alphabétique.

Et maintenant quand on ferme les Acta sanctorum on est ému et réjoui en voyant le nombre de saints personnages qui ont, pendant dix-huit siècles, habité la terre. « Que Dieu est bon , s'écrie-t-on avec l'un de nos grands écrivains chrétiens, de nous avoir donné tant de modèles ici-bas et tant d'intercesseurs dans le ciel ! »

Je voudrais maintenant dire quelques mots d'un ouvrage envers lequel je suis bien en retard, je veux parler du Christ de ta tradition, par Mgr Landriot, évêque de La Rochelle et de Saintes. Mgr Landriot est en ce moment, à la fois , un de nos grands orateurs et un de nos meilleurs écrivains catholiques. Sa parole est justement écoutée , jusque dans le palais du souverain, et ses ouvrages, qui s'adressent surtout aux femmes du monde, ont acquis une immense notoriété. Le livre que nous signalons, aujourd'hui, est d'un autre genre : c'est un résumé, revu et augmenté des instructions prononcées dans la cathédrale de La Rochelle et des sermons faits aux

Tuileries pendant le Carême de 1864. Le but de Mgr Landriot est de faire connaître Notre-Seigneur Jésus-Christ, tel qu'il le comprend dans la tradition catholique. « Nous croyons , dit l'éminent prélat, la figure auguste de Jésus-Christ trop peu connue , même parmi ses enfants : nous entendons parler de cette connaissance à la fois simple et sublime, pleine de splendeurs élevées et de conclusions pratiques, de cette science ravissante pour l'intelligence et délicieuse pour le cœur, telle que nous l'enseignent les docteurs de l'Eglisè'. Si ce livre contribue à répandre cette admirable science, s'il parvient à réveiller dans les âmes quelques étincelles de cet amour généreux f t purifiant, qui est l'essence même du christianisme, nous aurons atteint le but que nous nous sommes proposé , et nous aurons obtenu notre plus douce récompense. Nous serions heureux que ces Conférences fussent aussi, par voie d'exoosition , la réfutation de toutes ces attaques insensées et blasphématoires, qui viennent de blesser profondément tous les cœurs vraiment chrétiens. »

Mgr Landriot s'est principale ment servi des ouvrages des Pères pour composer ce remarquable travail. et il a multiplié largement les citations; s'effaçant derrière un grand nom, auprès duquel le sien occupera un jour un rang éminent parmi les écrivains religieux du XIX' sièele. Les horizons du christianisme lui ont paru trop souvent ignorés :> « On sait, de la religion, la lettre et quelques aperçus ne dépassant pas un certain niveau , » mais la4 science des Grégoire , des Augustin , des Thomas d'Aquin est considérée comme une curiosité archéologique, bonne seulement pour les théologiens; celte science religieuse n'est pas assez populaire et c'est à cette tâche que Monseigneur de la Rochelle voudrait travailler. Noble pensée, bien digne de frapper l'éminent prélat et qu'il fera certainement fructifier, car elle est juste et digne de faire son chemin.

Or, il a semblé à Monseigneur Landriot qu'un des meilleurs moyens de vulgariser les vérités chrétiennes, de montrer le véritable christianisme, était d'exposer clairement et simplement la doctrine des Pères. qui est en réalité la doctrine de la tradition, celle de masses. « Cette méthode nous paraît préférable à une exposition parfaitement orthodoxe, mais sans preuves traditionnelles, présentant même parfois, aux yeux de certains esprits, l'inconvénient de paraître trop raisonnable. Dans ce siècle aux contrastes les plus étranges, où le dogmatisme est à l'ordre du jour et d'autant plus sujet aux idées fixes qu'il a moins de théologie et de philosophie chrétiennes , n'a-t-on pas vu d'incontestables vérités déclarées suspectes de rationalisme,précisément parce que elles étaient trop réelles et trop conformes à la raison humaine, comme si la vraie raison ne venait pas de Dieu, tout aussi bien que la foi, cum ambœ (fides et ratio), comme l'a dit le pape Pie IX dans son Encyclique de 1846, ab uno eodem immutabilisœternœque veritatis fonte,Deo opiimo maximo, oriantur.—Combien de chrétiens donnent sous ce rapport à la folie de la croix une signification complètement opposée au bon sens et à la tradition catholique i »

On comprend la pensée de Mgr Landriot, le but-

qu'il s'est posé, et il n'est pas utile, je m'imagine, d'ajouter qu'il a pleinement réussi.

Je voudrai, en finissant. dire quelques mots de deux nouvelles publications de la maison Hachette : l'une déjà ancienne, l'autre tout à fait neuve. Il s'agit de la vingtième édition du Dictionnaire d'histoire et de géographie, de M. Bouillet, complètement revu et refondu par M. Chassang, neveu de l'auteur et érudit justement estimé lui-même. M. Bouillet est mort peu de temps après avoir terminé la révision du livre qui jouit depuis vingt-cinq ans d'une immense notoriété et rend chaque jour de bien grands services. M. Chassang l'a mis au courant des récents événemeits:politiques, de ceux du moins qui ont été accomplis avant le commencement de cette année.

L'Atlas d'histoire et de géographie complète cet excellent ouvrage et présente une collection complète de cartes, de tableaux généalogiques , de planches : c'est un travail tout nouveau et d'une excessive utilité.

La maison Hachette vient également de publier la dernière livraison du premier des deux volumes du Dictionnaire de la langue française , par lequel M. Littré prouve qu'un homme seul peut faire aussi bien et plus vite que quarante académiciens. Cette livraison se ferme sur la lettre H. M. Littré a adopté un cadre excellent : on en jugera mieux par ce court article prit au hasard :

« Gondole ( Gon-do-l') s. f. — 1° Petit bateau long et plat qui va à l'aide d'une rame placée à l'arrière, et qui est fort en usage sur les canaux et les lagunes de Venise. Des gondoles toujours noires , car le système d'égalité se porte à Venise principalement sur les objets extérieurs , sont conduites par des bateliers vêtus de blanc avec des ceintures roses.

— Staël, Corinne, XV, 8.

Plusieurs:(fruits) furent taillés en nacelle, en gondole; Sur le champ de Thétis les caprices d'Eole Promènent à leur gré ces fruits navigateurs.

Delille, Les trois Règnes, VI.

2\* Petites nacelles d'aérostat.—3° Petit vase à boire, long et étroit, sans pied ni anse. On porta le hanap, la gondole et la tasse. Houguier, Odyssée à la

mode, p. 146... Deux aiguières , et deux gondoles de laiton, de la valeur d'un ducaton. Scarron. Virg., V. — 4° Petite soucoupe ovale pour se laver les yeux, dite aussi bassin oculaire. — 50 Se dit de certaines voitures publiques : gondoles parisiennes. — 6° Termes des] ponts et chaussées , rigole pavée.— 7\* Belle coquille univalve. — 8° Adj. Chaise-gondole, et substantivement gondole , chaise dont le dossier affecte une courbure semblable à celle d'une gondole. — Hist. XVIe, 1. Nous appelons gondole un certain vaisseau à boire , de la ressemblance qu'il a avec les petits bateaux passagers dont on se sert à Venise pour passer les canauxl, Fauché, Origine du cheval, chap. I. — Etym. Bourguign. Gondôle , vase à boire ; esp. gondola ; ital. gonda, gondola; d'après Diez , du bas grec KovSv , vase à boire ; d'après DuCange, du bas grec, ~kovvxarXaç, barque.»

LII.

3 OCTOBRE 1866. ,

Le cardinal Consalvi, par Ernest Daudet, 1 vol in-18, Michel Lévy , 1866. — NOUVEAUTÉS : Les journées de Titus, par Méry.

On sait le rôle que le cardinal Consalvi joua, à l'occasion des négociations du Concordat, quelle magnifique attitude il eut en face du tout-puissant premier consul, avec quelle énergie il combattit les idées révolutionnaires, avec quel courage il supporta l'exil et les privations 1 M. Ernest Daudet a eu l'heureuse pensée de raconter la vie de ce cardinal. Dans son livre rien de nouveau , car il n'y a rien à apprendre après la publication des Mémoires du cardinal Consalvi, faite il y a deux ou trois ans, par M. Crétmeau-Joly; mais ce récit est bien fait, agréablement écrit, et dans les circonstances actuelles il ne manque même pas d'un intérêt assez

spécial. Pour ma part, j'ai lu cette biographie avec grand plaisir et un certain profit ; mes lecteurs seront certainement de mon avis.

La biographie du cardinal Hercule Consalvi est facile à résumer. Né à Rome en 1757, il se destina, de bonne heure, à l'Eglise, et en trouva dès les premiers jours la route largement ouverte devant lui. Nommé auditeur de Rote en 1789, il se fit remarquer par son hostilité contre la révolution française, et ne laissa échapper aucune occasion de surveiller sévèrement les Français passant à Rome. Aussi fût-. il emprisonné, puis banni, à la première entrée de nos troupes dans la Ville-Eternelle. L'avénement de Pie VII décida sa carrière ; le nouveau pape le choisit pour secrétaire d'Etat, et en 1800 , il lui donna le chapeau de cardinal. Jouissant de toute sa confiance, Consalvi fut désigné pour aller , l'année suivante, négocier le concordat à Paris; il se fit remarquer par sa finesse, son habitude du monde, sa franchise et son courage; car il lui en fallut pour résister au premier consul victorieux ; son dévoue-, ment à Pie VII lui valut d'être interné à Reims, où; il resta jusques à la chute de l'empire.

Nous le voyons alors reparaître comme nonce, au congrès de Vienne, et il y parvint à faire rendre au Pape les Marches et les Légations; il continua son œuvre diplomatique en 18,15 et ne contribua pas peu à la réorganisation administrative de l'Etat Pùntifi- cal.Il simplifia, autant que possibtele fonctionnement de divers services, non sans soulever de vives réclamations et de plus vives attaques ; il dirigea même avec succès les finances du Saint-Père, quoiqu'il ait eu à avouer lui-même qu'il avait peu d'aptitude à cet égard.

Il parvint à faire régner à Rome le plus grand ordre, mais sans pouvoir obtenir le même résultat dans les provinces, bien qu'il n'épargnât ni dépenses, ni efforts pour réprimer les audacieuses attaques des baades de brigands. Il voulut encore s'occuper de l'armée pontificale, et quoiqu'il ait obtenu des améliorations incontestables, il s'attira des railleries pour s'être cru obligé de descendre, à cet égard, dans des minuties de détails ; des caricatures le représentèrent singeant Napoléon , chaussé de

grosses bottes fortes et escaladant le Saint-Bernard. Le cardinal Consalvi développa aussi l'étude des lettres , des sciences et de l'histoire et c'est lui qui plaça le célèbre abbé Maï à la tête de la bibliothèque du Vatican ; il protégea largement les arts, enrichit les musées, fit consolider le Colysée, combla de faveurs Canova et chercha à embellir laViIle-Eternelle. Plus à l'aise dans la direction des affaires extérieures, Consalvi rendit de grands services et parvint à conclure des concordats avec la plupart des Etats européens.

Large dans sa vie privée, le cardinal Consalvi, prêtre excellent et vénérable, était noblement hospitalier; sans prétention au faste, il était élégant, recevait dignement, magnifiquement même au besoin. Franc, supportant aisément la discussion, brusque parfois, mais jamais capable de rancune, il administra toujours avec sagesse et équité. A la mort de Pie VII, pendant tout le règne auquel il avait été titulaire de la secrétairerie d Etat, il géra les affaires de la papauté pendant les vacances du Saint-Siège. Il se retira à l'avénement de Léon XII, et mourut peu de temps après, le 24 janvier 1824, dans sa ville de Montopoli, en Sabine, après avoir rendu un dernier hommage à l'éminent pontife auquel il devait sa carrière, en léguant 50,000 écus romains pour un monnment qu'élèverait Thorwaldsen , à la mémoire ie

Pie VIL

Cette existence occupe une large place dans l'histoire de la papauté au dix-neuvième siècle ; Consalvi lui a rendu d'éminents services, et M. Daudet n'exagère rien, en résumant ainsi les principaux traits de la figure politique du cardinal secrétaire d Etat.

« Consalvi fut regretté, surtout par ceux qui ne l'avaient pas trouvé suffisamment libéral. On n'apprécie jamais mieux les qualités et les vertus que lorsqu'on est privé d'en jouir. Rome entiére rendit hommage à son caractère, et, dès le jour de sa mort, lui décerna ce nom de Grand Cardinal, sous lequel on le désigne encore aujourd'hui.

« Avec lui, l'Etat perdait sa plus solide assise. On s'en aperçut bientôt L'éminent ministre disparu, la Ville Eternelle va perdre quelque chose de son prestige , le Saint-Siège, quelque chose de son influen-

ce. Les griefs oubliés vont renaître. Consalvi vivant, on ne songeait pas à regretter que Rome fût gouvernée par des prêtres; Consalvi mort, cette objection sera sur tous les livres. Avant lui, la place de premier ministre avait été sans éclat ; l'éclat qu'il lui avait donnné, elle le perdra après lui. C'est que Consalvi était surtout un homme d'Etat. Il savait que l 'art de gouverner n'est que l'art de persuader, et nul ne le posséda plus fortement que lui. Il fit avec la parole plus de prodiges que d'autres avec la force. Ainsi se résume sa carrière diplomatique.

« Ce qui lui manqua, ce fut la fermeté. Il eut toute la finesse que Richelieu légua à Mazarin ; il n'eut pas l'énergie du grand ministre de Louis XIII. Son honnêteté et son horreur du mensonge ne pouvaient en'tenir lieu On put espérer un moment qu'il anéantirait l'influence cléricale (1), qui est à Rome, ce que la féodalité était à la France. La force lui manqua. Elle lui manqua, pour deux causes, expliquées l'une par son tempérament, l'autre par son éducation. Homme d'ancien régime, les principes de la révolution lui semblaient une monstruosité. Alors même qu'il sentait la nécessité de les appliquer. Il ne put jamais assez les comprendre, ni se les assimiler pour les faire triompher autour de lui. 011 ne, persuade bien que lorsqu'on est soi-même bien convaincu. »

La négociation la plus intéressante, la plus émouvante mêmp, à mieux dire, de la vie du cardinal Consalvi est celle qui concerne la conclusion du concordat avec la France. Le premier consul avait déclaré son intention de maintenir la religion catholique dans son intégrité, en la faisant jouir dè tous ses droits, et en même temps il faisait faire au Pape des ouvertures officieuses, avec l'assurance de sa volonté de rétablir le Souverain-Pontife dans ses droits , en affirmant sa puissance temporelle. Ces paroles furent accueillis avec empressement et reconnaissance, et un premier négociateur, Mgr Spina , fut envoyé , de l'as-

(1) Je reproduis ici les idées et les expressions de M. Daudet, sans les approuver, je tiens à les constater.

sentiment du Sacré-Collége -, à Turin , et de là à Paris , où le premier consul l avait devance ; il y entra immédiatement en relation avec l'abbé Bernier, chargé de traiter, dans cette affaire , les intérêts du. gouvernement français.

Les premières proposiitions,toutes à l'avantage des. ecclésiastiques constitutionnels, furent véritablement inacceptables. Les contre propositions, dont la principale était la reconnaissance de la religion catholique comme religion d'Etat, n'étaient pas plus possibles ; les retards nécessités par ces négociations amenaient de fâcheuses complications ; les émigrés et tout le parti royaliste regrettaient que le Souverain-Pontife entrât en arrangement avec la République française ; mais Pie VII ne se laissait pas ébranler ; il soutenait avec raison que le bien de la religion primait tout, et que du moment où le premier consul faisait appel à son bon vouloir, ce serait une faute grave que de répondre par un refus formel. Le cardinal Consalvi partageait le même avis, en observant que du moment où toutes les puissances européennes traitaient avec la France, il n'y avait aucune raison pour que la cour de Rome s'abstînt.

Le premier consul désirait vivement mettre un terme aux graves embarras causés par la présence des prêtres constitutionnels et des prêtres demeurés fidèles au Saint-Siége, d'autant plus que les premiers perdaient chaque jour du crédit, en ne prêtant que trop malheureusement à la plus légitime crit que. Mais aussi cette juxtaposition créait des difficultés presque également insurmontables aux deux gouvernements; à ce moment, le premier consul avait compris que la France était éminemment catholique, et il désirait sincèrement une entente sérieuse ; seulement, le clergé constitutionnel redoutait un arrangement, et s'appuyait sur les plus influents personnages de 1 entourage du premier consul pour obtenir des conditions véritablement inadmissibles à Rome.

Napoléon avait besoin , dans de pareilles circonstances, d'imposer rudement sa volonté autour de lui, mais il voulait se voir secondé, et la lenteur romaine l'agaçiit. Il demandait au Pape de ratifier la vente des biens ecclésiastiques, et le Pape demandait au premier consul de reconnaître la religion catho-

-

tique religion d'Etat. Le premier consul répliqua par un ultimatum, et, quand ce dernier eut été repoussé , comme il devait l'être , donna l'ordre à son ambassadeur de quitter Rome sous cinq jours. Cette brutale injonction mit dans un cruel embarras M. Gacault, diplomate de l'ancien régime, honnête, sensé, attaché au Saint-Siège et persuadé que la France avait besoin de s'entendre avec la Papauté. Il se conduisit, dans cette circonstance difficile, avec une rare sagacité et un dévouement égal aux intérêts si importants et si connexes des deux pays. Il voyait bien la pensée du premier consul, il comprenait qu'il n'y avait point à lui résister, mais il comprenait aussi que le Pape se pouvait consentir à d intolérables exigences ; il notifia officiellement les ordres de son gouvernement, puis il fit si bien auprès de Pie VII et du Sacré-Collége, qu'il obtint que le cardinal Consalvi l'accompagnerait à Paris M. Cacault le fit même monter dans sa propre voiture, pour montrer clairement aux populations qu'il n'y avait aucune rupture entre la France et le Saint-Siége.

Le cardinal avait accepté cette mission avec une inquiétude facile à concevoir. Le caractère absolu et violent du général Bonaparte était connu, et tenter de lutter avec lui n'était chose ni facile ni tentante.

H fallait cependant essayer. Au début tout parut éloigner ces sombres appréhensions. Le premier consul reçut l'envoyé du Saint-Siège en grand apparât et avec une parfaite courtoisie. Les négociations commencèrent,par son ordre,dès le lendemain, et elles ne devaient durer que cinq jours. Elles furent beaucoup plus longues , et le 13 juillet enfin , veille de la fête nationale , le Moniteur annonçait que « le cardinal Consalvi avait réussi dans l'objet qui l'avait amené à Paris.» Le frère du consul, Joseph Bonaparte, se rendait à la Malmaison pour signer l'acte diplomatique. Le cardinal,au moment où il allait prendre la plume, s'aperçut que le texte de ce document avait été altéré, et il refusa de signer. On juge de l'émotion causée par un pareil incident. Le soir, le cardinal devait, tout étant arrangé, dîner aux Tuileries. Il s'y rendit bravement,et y essuya une de ces scènes grandemeat terribles comme les savait faire le premier consul. Après avoir exhalé sa colère, Bonaparte demanda au cardinal quand il partait.

« Après dîner, général, repliqua-t-il tranquillement. »

Ce mot calma le premier consul, il parla vivement encore cependant, mais sans exagération et il consentit, sur les instances pressantes de l'ambassadeur d'Autriche,à autoriser une nouvelle séance entre les commissaires français et romains. Au bout de onze heures de discussion, le cardinal , inébranlable dans sa résolution et bien servi, du reste , par ses coliè- gues français, obtint gain de cause. Il revit alors le premier consul et n'eût qu'à se louer de lui.

M. Daudet constate qu'un cri de gratitude, sorti du cœur de la nation,salua l'annonce de la conclusion du Concordat. « Autour du premier consul , dans, cette société sceptique et blasée qui avait également adopté le culte de l'Etre suprême et le culte de la Raison, il y eut bien des murmures. C'était une conséquence trop naturelle des doctrines qu'elle avait transformées en principe, pour qu'on doive en être surpris. Que le clergé constitutionnel, se croyant sacrifié , refusât d'abord d'applaudir à la réconciliation opérée entre la France et Rome , c'était encore un fait attendu nécessairement, et qui se produisait logiquement. Mais ce qu'il faut constater, c'est que la masse de la nation salua l'aurore d'une nouvelle ère religieuse et y vit un bienfait. Tons les véritables amis du premier consul le félicitèrent, de même que les soutiens désintéressés de la papauté applaudirent au courage de Pie YII ; les seuls ennemis de l'un et de l'autre se montrèrent dépités ; car, dans le Concordat, le gouvernement de Bonaparte et la puissance pontificale trouvaient également une causé de consolidation. »

J'ai cité toute cette excellente page , parce qu'elle renferme des idées bien actuelles, et que la France d'aujourd'hui a les mêmes désirs catholiques que la

France de 1801.

M. Daudet termine son travail par quelques pages sur la situation présente de la papauté et le rôle qu'il lui souhaite. Elles se résument ainsi : « Rien ne peut logiquement empêcher la réconciliation de la religion et de la liberté. Pour qu'elle s'accom plisse il suffit que le Pape renonce à vouloir domi- ner la ciété chrétienne et ne cherche qu'à la paci-

fier. Pour dominer, il faut la force ; pour pacifier, il ne faut que la persuasion. L'Evangile à la main, le Souverain-Pontife peut persuader la morale ; les armes à la main, il ne peut que l'irriter sans arriver à lè dominer. » Je cite sans discuter.

Deux mots, en finissant, pour signaler deux nouveaux volumes à lire, par ce temps de villégiature, où la pluie donne forcément tant de loisirs. Le premier se compose de la réunion de nombre d'articles de ce charmant esprit qui avait nom Méry, qui ne sera pas de sitôt remplacé , mais à l'égard duquel mes lecteurs sont fixés. Ce livre était pour lui comme une sorte de mémorial; chaque article se rattache à un événement littéraire , politique ou anecdotique ; c'est de la chronique rétrospective, si l'on veut, mais ce sont aussi des pages charmantes.

LUI.

44 NOVEMBRE 1866.

Lettres inédites d'Ozanam, avec une préface, par M. Ampère, 2 vol. in-8°, Paris , Lecoffre, 1866. — La Bibliothèque des Merveilles, in—18 , Hachette. 1866. — De la Physiognomonie , par J.-B Delestre, 4 vol. grand in-8°, avec planches, Paris, Renouard, 1866.

« Notre temps a le goût des Correspondances, dit M. Ampère, il aime à surprendre 1 homme dans la simple ictimité de sa vie. Dans les mémoires sérieux , la sagesse, les jugements de celui qui les écrit se développent avec réflexion ; mais lui s'y fait voir tel qu'il veut.— Les Lettres, au contraire, prennent l'homme à l'improviste, et nous révèlent, à l'heure même, jusqu'aux battements de son cœur. Quels que soient les évènements, ils mesurent sans se tromper une âme à sa juste taille; s'ils sont grands et qu'elle soit petite et mesquine , elle ne

s'élèvera pas au-dessus de son égoïsme. Si elle est généreuse, il n'y a pas de vie si obscure et si monotone où elle ne trouve avec simplicité l'occasion de se montrer héroïque. C'est le fond de l'âme que l'on cherche dans les lettres, et l'on a raison, car on l'y trouve. » On peut dire que les correspondances sont des mémoires vrais.

La correspondance d'Ozanam présente un intérêt d'un ordre bien plus élevé : elle renferme les plus sages conseils pour la jeunesse, les plus utiles enseignements, à côté d'aimables souvenirs , de gracieuses impressions de voyage. Pour les jeunes hommes, ces lettres intimes sont presque des lettres de direction, pleines de charmes , d'affections, parce que Ozanam avait le don très-rare de savoir se donner, et en aimant beaucoup ses amis , de savoir le leur dire.

Je n'ai pas à faire ici l'éloge de Frédéric Ozanam; mes lecteurs le connaissent du reste : on sait que son nom est intimément lié à la fondation de l'une de nos plus charitables institutions. Il aimait véritablement tout ce qui était beau, grand , vrai, généreux. Il aimait passionnément les grandes idées et il excellait à en inspirer aussi la passion aux autres. Il aimait ardemment les pauvres , il fit mieux , il les aima utilement.

M. Ampère a grandement raison en fondant de légitimes espérances sur la publication de ces deux volumes, qui devraient être mis entre les mains de tous les jeunes hommes, « Vous verrez , s'écne-t-il, un homme jeune comme vous, qui vécut dans des temps plus périlleux que le vôtre. Qu'il soit un instant votre guide : pourquoi pas votre ami, comme il l'a été de tant d'autres ? Vous ne verrez pas l'âge refroidir son cœur ni glacer ses conseils; il a été enlevé tout jeune encore et brillant d'ardeur. Suivez les traces de ses affections, pour régler et ennoblir les vôtres. Suivez les traces de ses joies et de ses douleurs, pour rester modestes dans l'éclat du succès, fermes et soumis aux approches de la mort. Comme vous , il aimait la vie ; il l'embellissait de poésie, et son imagination ardente et pure lui faisait admirer avec une sorte de joie enthousiaste les belles oeuvres du génie et toutes les merveilles que

Dieu a répandues sur celte terre. comme une vision du ciel pour nous charmer. En des temps si troublés et qui virent tant de défaillances , il demeura jusqu'au bout fidèle à lui-même et à ses doctrines, et par sa constance à les servir, firent l'honneur de sa carrière. Enfin, vous retrouverez ce qu'il mit au-dessus de toules choses en ce monde , ce qui lui fit entreprendre d'immenses études, écrire de grands et savants ouvrages, parler d'une voix éloquente, accomplir un nombre infini de bonnes oeuvres , ce qui ' a marqué d'un sceau ineffaçable toutes ses actions et toutes ses paroles , sa grande foi catholique la souveraine maîtresse de toute sa vie. »

Ces lettres sont adressées à un grand nombre de ses amis dont quelques-uns jouissent d'une légitime notoriété. Elles ont, comme l'a dit M. Ampère, toutes le même caractère en révélant avant tout un catholique fervent : AI. Ozanam n'a jamais varié et la liste de ceux dont on pourrait inscrire le nom à la suite du sien, ne serait malheurcurement pas grande aujourd'hui. Elles commencent par une sorte de profession de foi adressée collectivement peu de temps après la révolution de juillet à deux amis, dont l'un, remarque l'éditeur. est mort ministre de l'instruction publique,et l'autre,pauvre et abandonné à l'hôpital.

M. Ozanam y explique sans le chercher toute sa vocation. Il reproche à ses deux amis l'inquiétude qui les agite : « suspendus entre un passé qui s'écroule et un avenir qui n'est pas encore » il leur recommande la prudence : nous sommes trop verts encore,nous ne sommes pas encore assez nourris de la sève vivifiante de la science pour pouvoir offrir des fruits mûrs à la société ; mais il faut se préparer pour être capables de remplacer les sommités du moment et être prêts quand les jours de transition seront passés. Pour l'avenir Ozanam n'avait aucune inquiétude : sa foi en la Providence lui suffisait pour lui donner la conviction que les choses s'arrangeraient. A l'égard du moyen de salut. il le place sans hésitation dans la foi,religieuse et il démontre en quatre lignes la vérité et la nécessité d'une religion révélée : le passage mérite de trouver sa place ici :

« Le premier besoin de l'homme , le premier besoin de la société, ce sont les idées religieuses ; le cœur a soif de l'infini. D'ailleurs, s'il est un Dieu et s'il est des hommes, il faut entre eux des rapports. Donc une religion ; — par conséquent une révélation primitive ; — par conséquent encore, il est une religion primitive . antique d'origine , essentiellement divine, et par là même essentiellement vraie.» Et il n'a pas de peine à conclure en faveur du catholicisme, en avouant que c'est par l'étude qu'il a vaincu le doute qui l'avait momentanément tourmenté, et proposant à ses amis de se réunir pour composer un grand travail qui rajeunirait en quelque sorte le catholicisme et le remettrait à la tête du siècle renaissant. Et dans cette longue lettre qui, je le répète , dévoile toute la vie à laquelle Ozanam est demeuré constamment fidèle, à côté de ces pages magnifiques, chaleureuses, véritablement inspirées , il en est une où il peint admirablement l'esprit positif, matériel qui étreint notre époque. «Vous me demandez ce qu'on pense autour de moi? Je vous avoue que j'aurais bien de la peine à vous en rendre compte. Je crois cependant qu'a parler d'une manière philosophique, en province, on ne pense pas, ou du moins on pense fort peu. On vit une vie industrielle et matérielle, et chacun avise à sa commodité personnelle, à son bienêtre particulier; et puis , quand messire ~re<crqp est satisfait, quand le coffre-fort est plein , on fait de la politique à l'entour des cheminées et des tables de billards, on parle beaucoup de liberté sans y rien comprendre, on vante la conduite de la garde nationale et des écoles aux journées de décembre, mais on ne se soucie guère des protestations et proclamations de messieurs de l'Ecole de droit.

« On les blàme fort de vouloir gouverner le gouvernement , et d'essayer d'implanter leur petite république au milieu de notre monarchie. L'ordre matérid , une liberté modérée, du pain et de. l'argent, voilà tout ce qu'on veut ; on est fatigué des révolutions, c'est du repos qu'on désire ; en un mot, nos hommes de province ne sont ni des hommps du passé, ni des hommes de l'avenir ; ce sont des hommes du présent, les hommes de la bascule, comme dit la Gazette. »

Je ne prétends pas tracer ici un portrait de Frédérie Ozanam : mes lecteurs le connaîtront bien vite, mieux et plus agréablement pour eux, quand ils auront lu ces lettres pleines d'esprit, de sentiment, de bonté, d'honnêteté et de charme. Une grande partie de celles que contient le premier volume présentent un intérêt particulier, en nous faisant assister aux luttes de la jeunesse de Frédéric, quand. simple étudiant à Lyon, il subit de cruels assauts de découragement, non pas qu'il ait été tenté d'abandonner la voie qu'il s'était tracée , mais parce qu'il souffrait de voir le mal autour de lui : « A mesure qu'on devient plus grand, écrit-il à sa mère, et qu'on voit le monde de plus près, on le trouve hostile à toutes les idées, à tous les sentiments auxquels on est attaché ; plus on a de contact avec les hommes, plus on y ( encontre d'immoralité et d'égoïsme : orgueil chez les savants , fatuité dans les gens du monde , crapule dans le peuple. A la vue de tout cela, quand on a été élevé au milieu d'une famille religieuse et pure, on a le cœur saisi de dégoût et d indignation , et l'on voudrait murmurer et maudire. Cependant, l'Evangtle le défend , et vous fait un devoir de se dévouer tout entier au service de cette société qui vous repousse et vous méprise. »

Frédéric Ozanam resta à Lyon jusques à la fin de l'année 1832, et vint alors s'établir à Paris. Il y arriva avec d'énergiques résolutions de dévouement religieux, voulant renouveler le catholicisme et réchauffer le zèle de ses membres. « C'est à nous, s'écria-t-il, de ranimer la chaleur vitale qui s'éteint, c'est à nous de recommencer l'ère des martyrs. Car être martyr, c'est cho e possible à tous les chrétiens; être martyr, c'est donner sa vie pour Dieu :et pour ses frères, c'est donner sa vie en sacrifice, que le sacrifice soit consommé tout d'un coup comme par holocauste, ou qu'il s'accomplisse lentement, et qu'il fume, nuit et jour, comme le parfum de l'autel; être martyr, c'est donner au ciel tout ce qu'on a reçu : son or, son sang, son âme toute entière. Cette offrande est entre nos mains ; ce sacrifice, nous pouvons le faire ; c'est à nous de choisir à quels autels il nous plaira de la porter ; à quelle divinité nous irons consacrer notre jeunesse et les temps qui les

suivent, a quel temple nous nous donnerons rendezvous : au pied de l'idole de l'égoïsme, ou au sanctuaire de Dieu et de l'humanité. »

Tout le volume respire la même ardeur et la même foi; mais une pareille exaltation n'était point sans danger, et nous pouvons nous en rendre compte facilement par les idées erronées d Ozanam sur le mariage, à celte époque. Cette exaltation d'Ozanam :iu point de vue des choses d'en haut, assombrissait sa pensée au point de vue des choses d'en bas; il voyait beaucoup en noir, et croyait malaisément au beau et au bon côté des événements terrestres. Sur la femme et sur le mariage, il a écrit, en 1837, une page qu'on aurait sagement fait de me pas reproduire dans ce volume, une page qui accuse un esprit véritablement malade ; il veut absolument voir, date l'amour conjugal, une sorte d'abdication pour l'homme; la femme lui paraît admirablement sensible parfois, mais légère, inconséquente, entin la perpétuité de l'engagement le terrifie, Je le répète, cette page dépare ce recueil, et j'ai hâte de me remettre, en lisant ce récit d'une visite à la Grande-Chartreuse.

« Là, dans les montagnes qui forment le marchepied des Alpes, au milieu d'une nature magui1ique, au bout d'un vallon,entrecoupé de torrents et de cascades, bordé d'une végétation luxuriante et majestueuse, au milieu d'un creux de rocheis, les uns sombres et arides, les autres couverts de mousses et de fleurs, au pied de pins élevés et couverts de neige, se trouve la Grande-Chartreuse, le chef-lieu général de l'ordre fondé en ce lieu même par saint Bruno. Là, soixante-huit moines, moines véritables, descendant sans interruption de leurs saints fondateurs, soumis à une règle austère, passent le jour dans le silence de la méditation, et une partie de la nuit dans le chant des psaumes. Là, on ne se souvient plus du tumulte du monde et de la lutte des systèmes. Il règne un parfum de vieux christianisme, de prière, de sainteté, de quiétude. Religieux contemplatifs, on les a accusés d'égoïsme et d'oisiveté; mais s'ils ne contribuent pas au bien social par une action directe et immédiate, ils y contribuent par leurs vœux, leurs supplications, leurs sacrifices. Ce que la froideur et la faiblesse de nos prières ne pourrait ob-

tenir de Dieu, leurs oraisons et leurs larmes l'achètent pour nous ; et lorsque la rosée tombe sur nos champs, et qu'une bonne pensée s'élève dans notre âme. sans que nous sachions d'où elle vient, c'est peut-être du haut de ces montagnes sacrées qu'elle nous est venue. J'ai assisté aux Matines, chantées à onze heures du soir, dans leur chapelle. J'ai entendu ce concert de soixante voix innocentes, et j'ai songé à tous les crimes qui se commettent,à cette heure-là, dans nos grandes villes. Je me suis demandé si véritablement, il y avait là assez d'expiation pour effacer tant de souillures,et je me suis souvenu des dix justes à la présence desquels Dieu eût accordé le salut de Sodôme. Je suis donc revenu, l'espéiance dans le cœur, et avec un souvenir qui restera dans moi, et pourra peut-être me servir quelquefois d'encouragement dans mes jours mauvais. »

Je pourrais multiplier ces citations, en relatant du passage des lettres écr-ites par Frédéric Ozanam soit pendant son voyage en Italie et en Sicile, soit pendant un autre qu'il crut devoir faire en Allemagne et sur les bords du Rhin, avant de commencer à la Sorbonne, un cours sur les anciens poètes allemands. Mais il faut savoir se borner, même en songeant au plaisir de mes lecteurs, et lire des pages qui seraient non de moi, mais d Ozanam. Je terminerai par ce passage sicilien :

a Notre premier jour de voyage nous a conduits au pied de l'ancienne Taormine. A une hauteur qui semble inaccessible, se montrent de vieux murs, des sépultures , des vestiges de gymnases et des bains ; et pardessus tout, un magnifique théâtre. Un double portique était construit au-dessus. En face des gradins était la scène , c'est-à-dire une estrade, portée par des soubassements de marbre, et fermée par un mur qui formait le fond et pour ainsi dire la décoration immobile du spectacle. Ce mur, orné de corniches .et de sculptures, avait des niches pour les statues des dieux, des colonnes et trois grandes portes par où entraient les acteurs. Trente mille personnes pouvaient trouver place dans l'enceinte, bâtie, néanmoins, avec un art si habile, que la voix se fait entendre sans peine jusqu'aux derniers rangs. En même temps que l'oreille pouvait ainsi s'enivrer de toutes

les harmonies de la musique et de la poésie, on n'avait pas oublié le plaisir des yeux : l'horizon embrassait une perspective immense. D'un côté les rivages sinueux et les promontoires de la Sicile, le détroit et ' les dernières côtes d'Italie; de l'autre côté, le volcan, son large cône et ses deux pentes chargées de verdure, que des courants de lave traversent en tous sens; puis une mer étincelante et azurée , qui fuit dans le lointain et va baigner les côtes de la Grèce, en sorte que chacun des flots qui venait expirer ici semblait apporter aux colons un souvenir de la mère-patrie, et le théâtre de Taormine paraissait n'être que l'écho des théâtres d'Olympie et d'Athènes.

La Bibliothèque des merveilles, dont une dizaine de volumes ont déjà paru, mérite une mention, comme son directeur, M. Charton mérite de grands éloges. C'est une curieuse collection destinée à former rapidement une attrayante Encyclopédie. Les éditeurs de la Bibliothèque appellent « merveilles » ce qu'il y a de plus admirables dans la nature, dans les sciences, dans l'industrie, dans les actes, dans 1 histoire, dans l'homme, dans tout ce qui est digne de notre intérêt, en dehors de nous et en nous-mêmes. M. Edouard Charton a conçu cette collection sur un plan excellent ; il l'exécute mieux encore : ces volumes sont élégamment imprimés , ornés de nombreuses gravures et du plus séduisant aspect. Pas plus que M. Charton nous ne pensons assurément à critiquer les diverses méthodes employées pour répandre et populariser les connaissances utiles à tous les hommes ; mais, comme lui, nous croyons qu'au moment où , grâce au rapide accroissement des cours publics et des écoles, un grand nombre d'intelligences se façonnent à l'instruction , il est bon et utile de montrer les pensées agréables et faciles qui conduisent aux premières études des sciences et des arts. La raison suffira ensuite pour faire comprendre la nécessité des efforts plus sérieux ; le goût , une fois né, aura communiqué aux esprits la persévérance et l'énergie d'application, sans lesquelles , en effet, on ne saurait s'approprier une instruction solide et véritablement complète. Pour notre part, nous croyons que la Bibliothèque des merveilles est appelée à rendre de grands services : le titre seul ne nous en plaît pas.

Le traité intitulé par M. Delestre, Physiognomo- nie, est excessivement curieux. L'auteur s'est proposé de faire connaître, suivant une théorie scientifique, l'influence du physique sur le moral. Il fait remarquer que les rapports du moral et du physique de l'homme , ont été cherchés déjà par beaucoup de savants , sans qu'aucun ait basé son assertion sur les lois de la physiologie.

Lavater ne lui paraît qu'errer à l'aventure : pour lui la physiognomonie n'est qu'une question de sentiment, pour ceux-ci c'est un art conventionnel et divinatoire ; Lavater n'est donc pas un guide en pareille matière, et c'est pour combler cette lacune que M. Delestre a écrit un gros volume , enrichi d'un grand nombre de figures explicatives. Il n'a prétendu composer un traité théorique , mais un traité écrit d'après les faits. Loin de se retrancher dans le cercle des autorités sans preuves, il a constaté la raison d'être des signes constituant « son alphabet de l'expression corporelle, » en réléguant dans la catégorie des hypothèses ce qui, sortant des règles de l'organisme, est purement conjectural.

C'est en résumé un livre fort cuiieux , fort piquant.

LIV.

20 DÉCEMBRE 1866.

Lima, esquisse historique et descriptive, par Manuel Fuentès.1 vol. gr. in-8., Paris, Didot, 1867. — Nouveautés: La Rue, par J. Vallès; Du pont des Arts au pont de Kehl, par A. Dumas ; La Blague de P Univers, par Barnum ; L'Hom- me de fer, par Paul Féval, 4 vol., in-18, Paris, Faure, 1866;

M. Fuentès veut que la ville de Lima, la « Reine du Pacifique » ou la « Ciutad de los Reyes » soit connue en Europe et il vient de lui consacrer un livre fort bien fait, fort agréable à lire et orné d'un

grand nombre de gravures, de vignettes et de portraits, ces derniers pour prouver que les Liméniennes sont dignes de leur réputation de beauté. A cet égard notre auteur laisse un libre cours à son enthousiasme.

«La Société de Lima » dit-il, n'a rien à envier à celle de la capitale la plus avancée : il y a. même des nations européennes où la femme , cette inestimable compagne de 1 homme, l'âme et la consolation du foyer domestique, est loin d'offrir tous les attraits de la Liménienne. Vivacité, talent, beauté, amabilité, en un mot, toutes les qualités physiques, intellectuelles et morales qui font de la femme le joyau le plus précieux delà terre, toutes ces qualités, nous le répétons, la main de Dieu, par un don spécial, les a prodiguées à la Liménienne. N'a t-on pas dit, plus d'une fois, de la femme de Lima, qu'elle avait l'œil et le regard d'une italienne, la taille et la gentillesse de la trançaise et l'esprit de l'andalouse ?

Lima a été fondée en 1535 , par Francisco Pizarro, dans la belle vallée de Pachacamac. Jusqu'alors la capitale du Pérou avait été la \il!e de Jauja ; mais les principaux habitants de celle-ci , d'accord avec la municipalité, représentèrent à Pizarro que le peu d importance de Jauja ne permettait pas que l'on continuât à en faire le chef-lieu du gouvernement.

La situation de la ville, aux pieds des Cordillièris, à peu de distance de la mer, au bord d'une large rivière, véritable bras de ['Atlantique , est d. s plus heureuses. Comme les maisons n'y ont qu'un étage, à cause de la fréquence des tremblements de terre, elle occupé une surface extrêmement étendue pour sa population. On y voit de belles maIsons, des églises nombreuses et d'une richesse inouïe. M. Fueotès nous fait connaître la ville de Lima dans ses plus petits détails : puis il nous initie de même à son organisation administrative ; enfin, il nous montre le côté pittoresque et humouristique de cette capitale, et c'est la partie vraiment attrayante et piquante du livre Une collection de types curieux défilent devant nous, prenant corps, grâce à la multiplicité des vignettes, et nous faisant véritablement voyager, sans quitter notre fauteuil , dans ces lointains parages.

Lima a conservé une foule de vieux usages , de vieilles habitudes, inconnues de nos jours eh Europe, peu flatteuses ou peu agréables probablement pour les indigènes , mais fort curieuses pour les voyageurs. De ce nombre et au premier rang, figure le carnaval.

» Quelque jours avant le carnaval, dit M. Fuenlès, cn ajontant qa à cet égard les Limeniens ont fait d'immenses progrès, depuis vingt-cinq ans, la police a soin de publier une ordonnance qui défend de jeter, par les balcons, de l'eau aux passants, de courir les rues sous des travestissements, et menaçant les infracteurs de châtiments qui ne sont jamais infligés.... On ne voit plus aujourd'hui de ces bandes qui parcouraient les rues, le visage horriblement barbouillé , et la tête semblable à celle de Méduse ou du diable. Les négresses et les zambos ne s'emparent plus des ruisseaux, puur y jeter les hommes de leur classe, et forcpr les gens comme il faut, qui les traversent, à leur payer une contribution,s'its ne veulent pas être inondés d'eau sale. Toutefois il n'est pas encore possible de se promener dans les rues impunément et d'échapper à quelques arrosements... Il y a plusieurs sortes de rafraîchissants pendant le carnaval. Les trois principaux sont la cataracla ( qui consiste à jeter de l'eau par les fenêtres sur les passants); el s ringat rio (arrosement à l'aide d'un instrument que M. Fuentès nomme bravement), et le proyoccion (lancement d'œufs). Les semnritas font apporter pur leurs bonnes une telle provision d'eau sur leurs balcons , que ces derniers se changent littéralement en cataractes.

a Les bonnes ne se contentent pas de vous arroser avec un aiguière ou un pot de cuisine , elles vont jusqu'à empoigner des seaux tout pleins , dont elles lancent le contenu de toute la force de leurs bras musculeux. Les jeunes étourdis qui sortent dans les rues, déposés à s'amuser, vont armés d'énormes ... en fer blanc et de bouteilles d'eau ; au moyen de ce modeste instrument, qui ose se montrer en pub!ic dans ces jours de folie, ils lancent de l'eau aux balcons. Ceux qui le dédaignent, vont à pied ou à cheval, portant de petites corbeilles contenant des coquilles d œuf, remplies d'eau de senteur, de farine

ou de petites dragées. Ce système a l'avantage de casser les vitres des croisées, et, si les œufs sont lancés par un bras vigoureux, ils éborgnent de temps en temps une senorita ou lui laissent au beau milieu du visage quelque agréable souvenir du carnaval. Enfin, ces trois jours de folie sent passés : on a vidé quelques douzaines de bouteilles d'une eau sale et puante, que l'on ose appeler eau dp. lavande ; on a brisé plusieurs centaines de coquilles d'oeuf ; on a consommé plusieurs litres d'eau de vie et répandu quelque peu de sang, résultat nécessaire des disputes et des rixes qu'engendrent le désordre et la licence.

Mais le mercredi des Cendres tout le monde recouvre sa raison. A l'aspect de la cloche des églises, les plus enragés carnavalistes entrent modestement dans le temple , et vont s'ageDouiller devant le prêtre qui leur fait au front une jolie croix de cendre. »

Parmi les mille industriels des rues qui foisonnent à Lima, elalguador (le porteur d'eau) mérite une mention spéciale. Avant la création de la comgagnie des eaux . la ville avait une peine infinie à s approvisionner,et devait subir le tyrannique monopole de ces Auvergnats du Pérou. Nul ne pouvait être aguador sans être immatriculé sur les registres des paroisses , et l'immatriculation se faisait avec une certaine cérémonie. Le candidat offrait à son confrère un flacon d'eau-de-vie et à l'alcade un droit de 14 réaux, et pendant que , réunis sur la place, porteurs d'eau et alcade buvaient, on instruisait le candidat de son devoir et on lui faisait prêter serment d'obéissance et de fidélité au fonctionnaire municipal. L'aguador ne pouvait puiser qu'aux fontaines de la paroisse ; les uns circulaient à pied, un peut baril sur le dos , les autres sur un âne chargé,

fil outre, de deux petits tonneaux.

Les aguadors, généralement nègres, portaient un grand tablier en cuir, par dessus, avec une chemise, plus ou moins ornée suivant la fortune de l'individu : ils avaient toujours un scapulaire de Notre-Damedu-Carmel et une bourse eu cuir. Ils montraient une curieuse affection pour leur âne: ils le soignaient avec amour, se plaisant à 1 orner. Ils cheminaient ainsi par les rues , et les cuisinières étaient prévenues par

les cris des aguadors à pied ou la clochetta des ânes : souvent les aguadors surfaisaient leur marchandise et il en résultait des disputes intermina-\ bles. De temps en temps l'alcade intervenait et remettait rudement à leur place les trop avides porteurs d'eau. Le premier châtiment consistait dans une mise à pied temporaire : la correction, en cas de récidive, était plus dure. On condamnait le délinquant à l'emmiellement. La emmeladura eonsistait à placer un homme entre deux brancards en l'attachant de manière qu'il ne pût se remuer ; on Ini enduisait le visage et la poitrine d'un miel épais, pour attirer les mouches, et on le plaçait, le plus directement possible, sous l'action des rayons du soleil, pendant un certain temps.

Je pourrai multiplier ces citations ; je le crois inutile et j'aime à penser que mes lecteurs auront envie de taire avec M. Fuentès un petit voyage dans la Ciudud de los R yes.

Nous parlerons maintenantdequelques nouveautés, bonnes à lire, pour charmer les dernières heures inoccupées, de 1 automne.

M. Alfred Delvau nous raconte son très humouristique voyage dans les Vosges, fait de compagnie avec M. Daudet, un poète eL un esprit agréable. Les a Reisebilder » d'un Parisien sont très amusants : il ne faut pas penser à en rendre compte. Le volume se compose de petits chapitres drôlatiques, écrits par un voyageur qui trouve évidemment le boulevard plus beau, plus pittoresque . plus désirable que tous les points de vue imaginables : M. Delvau sait admirablemeut conter, et, dans le plus petit incident, trouver matière à une page très drôle.

La R ue, de M. Jules Vallès , est d'un tout autre genre : c'est un livre émouvant , triste souvent et dans lequel l'auteur revèle une incontestable valeur, en appelant l'attention sur des choses malheureusement vraies et auprès desquelles, nous autres Parisiens, nous passons sans nous en douter ou sans paraître nous en douter. Je ne veux pas assombrir mes lecteurs : je choisis donc un passage pour leur montrer seulement comment M. Vallés sait écrire une de ces historiettes parisiennes, tout en signalant tout spécialement le premier chapitre du volume dans le-

quel il expose si éloquemment, si vivement la misère de celles-ci et la folie de ceux-là.

Il y a des rues célèbres... celle-ci est ancienne et pauvre, à deux pas de la Sorbonne, tout près du Panthéon : elle va de ! ancienne rue de Cluny à l'éternelle rue Saint-Jacques. Ou l'appelle la rue des Cordiers. Elle sent la misère ; on dirait un quartier d'ouvriers en province. — Là, pourtant, ont demeuré les plus grands et les plus illustres. — Dans cethôtet-qui fait le coin, numéro 14, Jean-Jacques a eu sa chambre, que j'ai vue: Jean Jacques est bien loin 1 Mais le plus illustre de ses disciples, le plus glorieux de ses élèves , y passa les heures curieuses et chaudes de sa je .nesse. C'est là que, pour la première fois, elle s habilla en homme et se mit à fumer, comme un soldat, du caporal. Mme Sand a écrit là son premier roman, c'est entre ces murs humides et ces cloisons vermoulues qu'Indiana est venue au monde ; Marianna aussi, dit-on ; car Jules Sandeau habitait sur le même carré.

« La mère Honoré m'a parlé d'eux. C'était une petite vieille , au nez crochu , à la voix algre, qui n'avait pas le respect inné de l'intelligence humaine, et refusait carrément au génie son flambeau , quand il n'avait pas payé la quinzaine ! Se vantait-elle? Je ne sais pas. Mais je me souviens qu'elle parlait de tout ce monde , aujourd'hui très glorieux , avec une liberté et une audace qui m'effrayaient.

« Un ravin. Il y a de l'air ici, le vent arrache leyrs cheveux aux arbres, on sent comme une odeur de campagne qui passe. — Voici l'ancien cabaret Génin. — On en a parlé si souvent que je n'entrerai pas dans les détails. On sait que le propriétaire avait eu l idée de faire tapisser ses murs avec des dessins tracés à grands traits, à coup de crayon et de fusain, par des Raphaël de bonne humeur et des MichelAnge sans emploi. Médicis du petit verre , il avait à ce métier-là gagné beaucoup d argent.

«C était laid et bruyant criez lui, mais il y avait de la gaîté, de l'entrain , sur les murs étaient dessinés bs têtes crânes, les portraits bigarrés des habitués du lieu; il y avait, dans le nombre, des gens à moitié célèbres ou dignes de 1 être, qui, depuis, se sont fait oublier ou connaître... On voyait au comptoir

une femme au teint jaune, borgne, qui, d'ailleurs, était simple d'allure, et avait presque de la douceur dans la voix ; quelque chose de mystérieux planait sur elle : il semblait qu'elle avait dû traverser des milieux plus hauts,et,dans l'œil qui lui restait, parfois des éclairs passaient. Cette femme, l'épouse de Génin, avait été la maîtresse de Fieschi. C'était Nina Lassave On se souvient d'elle ; on sait qu'après l'exécution du régicide, elle fut engagée à la l'estaminet de la Ren aissance, place de la Bourse, où, de tous les coins du monde,on venait la voir. Elle avait à son comptoir l'air d'une reine , une reine qui a une couronne de sang. Pauvre femme! si j'ai bien vu, la vie avait jeté des ombres, peut-être des larmes sur l'impudeur sanglante de jadis! Elle semblait rongée par je ne sais quel mal secret qui lui faisait la parole traînante et le geste triste. Elle n'avait plus rien de l'aventurière , et vivait là, dans ce trou,adorée de celui qui avait succédé à Fieschi.»

Je citerai encore le roman très-émouvant de M.

Paul Féval : L'Homme de fer. La scène se passe dans la Bretagne la plus bretonnante, en plein quinzième siècle; rien ne manque dans cette dramatique trilogie qui a nom : La Chatelaine,à la plus belle, et ia Cité. Dans ce roman où tout finit pour le mieux, à travers de terribles péripéties : impossible de fermer le livre quand on en a commencé la lecture.

Pour en finir, nous dirons deux mots des Blagues de l'univers, mémoires dans lesquels Barnum expose ses fautes et gestes. Ce livre est trèsamusant, très-varié. Quand on l'a fini, on ne peut

s empêcher de réécir et de constater, une fois de plus, la cap^fi^daTïr^ïlâé et de niaiserie de notre pauvre e "ai LEMY.

TABLE DES MATIÈRES (t) .

~

Avant-Propos..... 1 Ama las et Ydomé 101 L'Année historique 187 — littéraire..... 187

— géographique .... 187 — scientifique..... 295 Ary Zany..... 190 L'Ami Fritz..... 205 L'Armoriai d'Hozier..... 220 Anciennes Maisons de Paris..... 244 Brantôme, édition Janet \* 31 Le Bosphore, par Tchichacheff..... 254, 261 Les Batailles d'Adrienne..... 286 Les Bollandistes. 405 La Bibliothèque des merveilles 431 La Blague de l'univers..... 429 La Campagne de 1815 \* 31 Cartulaire du diocèse de Carcassonne..... 25 — do l'Yonne..... 238 Le Comte Kostia..... 93 La Comtesse Silva..... 239 Le Châtelet de Paris..... 135 Curiosités du Parlement de Paris..... 135

(1) A cause de l'erreur de mise en page, qui a formé deux séries dans la pagination , nous indiquons la première par un astérisque avant le numéro.

Le Capitaine Fracasse..... 170 Les Célébrités de la rue..... 170 Curiosités de la cité de Paris..... 170 Correspondance d'Eugénie..... de Guérin 286 Causeries sur les Fommes 345 Les Contes de la Famille. 366 Dictionnaire Français de M. Littré 93, 415 — ries Abréviations 1, 1 — de la Vie pratique 213 — d'Histoire et de la Géographie , édition

Lecoffre 381 Dick Moon en France..... 1 Les deux Héritières..... 205 Le dernier Cosaque..... 269 L'Enthousiasme \* 23 Erreur relative à Saint Vincent-de-Paul \* 16 Les Errants de la Nuit..... 286 Etudes critiques sur la Bible , par Nicolas \* 16 .— sur l'Art, par Vitet 220 — sur les Tragiques grecs, par Patin 359 Essais politiques et littéraires, par P. Paradol..... 93 L'Espagne contemporaine 170 L'Epouse d'Outre-Tombe, conte chinois..... 170 L'Expédition de Cochinchine..... 196 Entrée de François Ier à Béziers 366 La Femme au XVIIIe siècle, par MM. de Goncourt. 85 Les Femmes qui font des scènes..... 265 Causeries sur les Femmes 415 Le Fond de Giboyer 85 La frégate l'Introuvable..... 205 Grands Seigneurs et grandes' Dames du temps passé 9 Guérin (Œuvres de Maurice de) 64 Guérin (Correspondance d'Eugénie de) 286 Le Gouvernement de Normandie aux XVIIe et

XVIIIe siècles..... 162 Le galant Ecrin du XVIIIe siècle 205 La Guadeloupe pittoresque 345 Les Guises et les Valois ....................... 398 Historiens, poètes, etc., par Cuvillier-Fleury...... 93 L'Homme chauve 170 L'Homme de Minuit..... 408 L'Homme de Fer..... 439 Histoire do là Civilisation en Italie \*

Histoire de la Restauration, par Viel-Castel \* .... 31 — — par Nettement... 107, 382 — de la Conquête du Mexique 9 — de Charles VII..... 25 — de l'Armée et de la Garde Nationale sous

la Terreur..... 44 de l'Eglise , par l'abbé Darras..... 44, 145 — de Ferdinand et d'Isabelle 85 — Parlementaire de la France, par Guizot... 110 — de la Philosophie, par Cousin..... 126 — de la Papauté 145 ■— de la Littérature espagnole 187 — de la Terreur..... 2'25 — du Monde , par MM. de Riancey 24, 359 — de France, par A. Trognon..... 261 — — par A. Gouet..... 269 — du Barreau de Paris..... \* 295 — de la Conquête de Grenade..... 313 — de la Grèce , par Grote 329, 381 — de Du Guesclin..... 381 — de Saint Louis... 385 Jayme le Conquérant 110 L»s Jeudis de Mme Charbonneau \* 31 Joubert (Œuvres de)..... 16 Les jeunes Filles pauvres 101 Jambe d'Argent..... 321 Les Journées de Titus 434 Lettres de Louis XIV (Quelques) 1 — sur les Contes de Fées..... 25 — inédites de Mme Swetchine \* 1, 110 La Fontaine (OEuvres de), édition Janet \* 52 Livres d'Etrennes pour 1863 52 — — pour 1864 154 — — pour 1865 254 — — pour 1866 353 La Littérature anglaise, par Taine..... 179 La Lionne pauvre »" 213 Lamennais à la Chenaie. 244 La Lisette de Béranger 244 Loin de Paris 269 Monsieur le Duc s'amuse. 365 Laurette de Malboissière..... 369 Lima..... 439 Le Mangeur d'Hommes \* 23

Maximes de M. de la Tour du Pin 16 La Mort de César • ... 25 Marie d'Autriche (Vie de) 68 Les Misérables \* 23, 9 Mémoires du marquis de Pomponne \* 16 — de M. de Candolle \* 23 — sur la Révolution française 1 — de Ca nIer 9 — du duc de Luynes 34 — du comte de Tillière 34 — du duc de Lauzun 34 — de Garnot 135 — de Mme d'Epinay 135 — sur l'Histoire ancienne, par Egger 154 — d'un Billet de Banque 213 — sur Mme de Sévigné, 385 Madame de Maintenon, par H. Bonhomme 77 Les Miettes de l'Histoire 85 Marie-Antoinette (La vraie). 85 Maistre (Œuvres de X. de)... • .. 110 Le Mexique, par Michel Chevalier 110 L'Empire Mexicain 110 Le Monde des Coquins 135 Mes Chasses au lion 277 Les Mariages d'aujourd'hui 277 La Marine d'autrefois 304 Les Marins 337 Olga 261 L'Ouest aux Croisades 228 Ozanam (Œuvres inédites d') 431 Le Paradis des Gens de lettres - 25 Paris 9 Parfum de Rome \* 23 Les Paysans russes \* 16 Anciennes Poésies du moyen-âge \* 31 Pitt et son Temps . 77 Physiologie des Ecrivains.. 187 Le Progrès 196 Le Panthéon révolutionnaire démoli .... 213 Patrologie, collection Migne.... 243 La Pluralité des existences 265 Les Poètes lauréats de l'Académie ., .... 277 Une Princesse russe 286 Proverbes et Nouvelles 295

La Plume d'or 321 Plaute (Comédies de) 330 Promenades aux Champs-Elysées 348 La Physiognomie 431 Du pont des Arts au pont de Kehl 431 Les quarante Médaillons de l'Académie...., 220 Récit de l'assassinat du duc de Berry 25 La Russie au xvir siècle 78 La Russie en 1812 126 Rivaudeau (Œuvres de) 161 Les Rayons 193 Renée Mauperin 205 Récit d'une Sœur 293 Raoul de la Châtre 286 Rosalba Carriera (Journal de) 337 La Rue 439

Les Schismatiques dévoilés \* 9 Senac de Meilhan (OEuvres de) 9 Saint Martin le philosophe inconnu 60 Semaine littéraire de M. de Pontmartin.. 93, 29i, 366 Mmt de Saint-Vincent et Richelieu 117 Silves 187 Shakespeare, par V. Hugo 196 La Sainte Bible de Doré 353 Le Secret du Bonheur 269 Le Sang de Marat 277 Self-Help 313 Senèque (Œuvres de) 320 Sous les Sapins 359 J. de Sainte-Beuve 359 Sainte Monique 373 Les Sorciers Noirs 408 Trésor des Pièces toulousaines 25 — littéraire de la France 359 Les Tricheurs 101 Les trois Fiancés 187 Terreur blanche et Terreur rouge 305 Théà,re d'Alarcon 277 Ultimum organum (Essai d'un) 313 La Vie anglaise 196 — de Village en Angleterre 9 — surnaturelle, de Home 135 — de Calvin 19J Voltaire (Le dernier Volume de) ................. 368

Victor Hugo, par un Témoin oculaire. 127 Voyage d'outre-mer à Jérusalem zn

La Vérité sur les Mémoires de Mme Rolland...... 261 La Vie fantastique 286

La Vieille Roche 295 Voynge en Cilicie 313 Violette.... 321 Voyage en Chine de Mme de Bourboulon ......... 408 Une Vengeance par le Mariage ..... 408